

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1873

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1873

TABLE DES MATIERES

Exposition de l'épître aux Romains – J.N. Darby	9
Introduction	9
Exposition de l'épître	17
Christ notre modèle quant aux privilèges et quant à la lutte	83
Pensées	88
ME 1873 page 19	88
ME 1873 page 40	88
ME 1873 page 60	88
ME 1873 page 180	89
ME 1873 page 220	89
ME 1873 page 260	89
ME 1873 page 300	90
ME 1873 page 360	90
ME 1873 page 400	90
ME 1873 page 420	91
Fragment sur la repentance	92
L'unité: en quoi consiste-t-elle?	98
Pour moi, vivre c'est Christ	111
Quelques conseils aux soeurs	114
Fragments relatifs à la loi.....	122
ME 1873 page 120	122
ME 1873 page 140	122
ME 1873 page 200	122
ME 1873 page 215	123
Résumé d'une analyse de l'épître aux Hébreux en rapport avec la sacrificature de Christ	124
La vue nette de notre union avec Christ.....	141

Les eaux de la dispute.....	145
Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.).....	153
Livre 1.....	153
Psaume 1.....	153
Psaume 2.....	154
Psaume 3.....	154
Psaume 4.....	155
Psaume 5.....	156
Psaumes 6-7.....	157
Psaume 7.....	158
Psaume 8.....	158
Psaumes 9 et 10.....	158
Psaume 11.....	159
Psaume 12.....	162
Psaume 13.....	162
Psaume 14.....	163
Psaume 15.....	164
Psaume 16.....	164
Psaume 17.....	177
Psaume 18.....	179
Psaume 19.....	181
Psaumes 20-21.....	183
Psaume 22.....	184
Psaume 23.....	188
Psaume 24.....	190
Psaume 25.....	191
Psaume 26.....	194
Psaume 27.....	195
Psaume 28.....	197
Psaume 29.....	198
Psaume 30.....	198

Psaume 31.....	200
Psaume 32.....	201
Psaume 33.....	205
Psaume 34.....	206
Psaume 35.....	208
Psaume 36.....	209
Psaume 37.....	213
Psaume 38.....	216
Psaume 39.....	219
Psaume 40.....	219
Psaume 41.....	222
Livre 2.....	223
Psaume 42.....	224
Psaume 43.....	227
Psaume 44.....	228
Psaume 45.....	230
Psaume 46.....	231
Psaume 47.....	233
Psaume 48.....	233
Psaume 49.....	234
Psaume 50.....	235
Psaume 51.....	235
Psaume 52.....	239
Psaume 53.....	239
Psaume 54.....	241
Psaume 55.....	241
Psaume 56.....	243
Psaume 57.....	245
Psaume 58.....	246
Psaume 59.....	246
Psaume 60.....	247

Psaume 61.....	247
Psaume 62.....	248
Psaume 63.....	250
Psaume 64.....	253
Psaume 65.....	254
Psaume 66.....	255
Psaume 67.....	256
Psaume 68.....	256
Psaume 69.....	256
Psaume 70.....	256
Psaume 71.....	257
Psaume 72.....	257
Livre 3.....	257
Psaume 73.....	257
Psaume 74.....	260
Psaume 75.....	260
Psaume 76.....	261
Psaume 77.....	261
Psaume 78.....	262
Psaume 79.....	264
Psaume 80.....	264
Psaume 81.....	267
Psaumes 82-83.....	268
Psaume 84.....	269
Psaume 85.....	271
Psaume 86.....	274
Psaume 87.....	276
Psaume 88.....	276
Psaume 89.....	278
Psaume 90.....	279
Psaume 91.....	281

Psaume 92.....	282
Psaume 93.....	282
Psaume 94.....	285
Psaumes 95-101.....	289
Psaume 102	290
Psaume 103	291
Psaume 104	292
Psaume 105	292
Psaume 106	292
Livre 5.....	292
Psaume 107	292
Psaume 108	294
Psaume 109	294
Psaume 110	295
Psaume 111	295
Psaume 112	296
Psaume 113	297
Psaume 114	297
Psaume 115	298
Psaume 116	299
Psaume 117	300
Psaume 118	300
Psaume 119	301
Psaume 120	326
Psaume 121	326
Psaume 122	326
Psaume 123	327
Psaume 124	327
Psaume 125	327
Psaume 126	327
Psaume 127	328

Psaume 128	328
Psaume 129	329
Psaume 130	329
Psaume 131	330
Psaume 132	330
Psaume 133	332
Psaume 134	333
Psaume 135	334
Psaume 136	335
Psaume 137	335
Psaume 138	336
Psaume 139	337
Psaume 140	338
Psaume 141	338
Psaume 142	339
Psaume 143	340
Psaume 144	340
Psaume 145	341
Psaume 146	342
Psaume 147	342
Psaume 148	343
Psaume 149	344
Psaume 150	344
Contrains-les d'entrer	346
Pensées sur 1 Corinthiens 1: 27-31	351
Le consolateur est-il venu? – et s'en est-il allé?	354
Extrait d'une lettre	375
La venue de Christ pour ses saints, est-elle la véritable espérance de l'Eglise?	376
Le tribunal de Dieu et de Christ	388
Le rationalisme	390
Des dons et des charges dans l'Eglise	403

Le brigand sauvé	414
Dieu et l'homme	418
Notes prises dans une suite de méditations (Darby J.N.).....	423
1 Thessaloniens - ME 1873 page 438.....	423
Romains 6 - ME 1874 page 16	428
Ephésiens 1: 9 - ME 1874 page 50	432
Hébreux 9 - ME 1874 page 71	436
Philippiens - ME 1874 page 118.....	440
Le prodigue auprès du Père.....	446
Fragment sur l'expiation	451
Trois lettres à une mère et à sa fille – (Darby J.N.).....	452
Fragments	455

Exposition de l'épître aux Romains – J.N. Darby

ME 1872 page 233 – ME 1873 page 3

Introduction

Pour l'intelligence de l'épître aux Romains, il peut être utile que nous jetions un coup d'oeil rapide sur les épîtres de Paul en général, afin que nous nous rendions compte ainsi de l'ensemble de l'enseignement de l'apôtre, tel qu'il nous est exposé dans les épîtres aux Galates, aux Romains, aux Ephésiens, aux Colossiens, et ailleurs.

Le point important à saisir, avant tout, c'est la différence qu'il y a entre les conseils de Dieu et la responsabilité de l'homme. Les conseils de Dieu trouvent leur accomplissement dans le second homme, qui est le Seigneur, venu du ciel. Toute créature intelligente est responsable, et le saint l'est à un degré bien plus élevé que le simple enfant d'Adam; mais je parle pour le moment de notre responsabilité originelle, comme créatures de Dieu et en rapport par conséquent avec le premier Adam. Le dessein et le bon plaisir de Dieu avaient *les hommes* pour objet! Avant que le monde fût, glorieuse vérité, les pensées de Dieu avaient leur centre en eux, en rapport avec le Fils de son amour! Les desseins ont précédé la responsabilité: pour que celle-ci existât, il fallait la création de la créature responsable; car nous ne parlons pas ici des anges, qui forment une création tout à fait distincte, déjà existante lorsque la puissance de Dieu tira du néant la création actuelle. Ces conseils de Dieu dont je parle avaient en vue le second homme, le dernier Adam, le Fils de son amour, en qui la sagesse et la puissance de Dieu devaient être déployées et manifestées; et ils ne furent pas révélés avant que Christ eût accompli son oeuvre, sur laquelle, rattachée à la personne du Fils, la gloire de Dieu dans ces conseils devait être basée. Les deux passages suivants établissent clairement ce que je viens d'avancer: «Paul, esclave de Dieu, apôtre..., dans l'espérance de la vie éternelle que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles...; mais il a manifesté en son propre temps sa parole, dans la prédication qui m'a été confiée à moi selon le commandement de notre Dieu Sauveur» (Tite 1: 2, 3); et puis — «Dieu, qui nous a sauvés, et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos oeuvres, mais selon son propre dessein, et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus, avant les temps des siècles, mais qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ, qui a annulé la mort et fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'évangile; pour lequel moi j'ai été établi prédicateur, et apôtre et docteur des nations» (2 Timothée 1: 9-11).

Nous retrouvons la même vérité, en substance, dans l'épître aux Ephésiens 1: 4, en rapport avec d'autres passages de l'épître qui la développent pleinement. On la trouve encore, quoique non pas sous forme de déclaration dogmatique comme dans les épîtres, dans les versets bien connus du chapitre 8 des Proverbes: les pensées et les desseins de Dieu à l'égard de l'homme, y sont présentés en rapport avec la sagesse personnifiée, qui, dans son

accomplissement, était en Christ. Le but de ce passage n'est pas de célébrer ce que toute âme pieuse reconnaît assurément, savoir la sagesse de Dieu dans la création, comme on le suppose souvent; mais il établit que la sagesse se trouvait en Dieu avant la création, avant que «sa voie» commençât. «Jéhovah m'a possédée dès le commencement de sa voie, même *avant* qu'il fit aucune de ses oeuvres». Dès l'ancienneté de la terre, la Sagesse était là, quand il n'y avait point de création. Qu'y avait-il dans la pensée de la Sagesse, dont la terre créée ne devait être que la sphère? Lorsque Jéhovah créa, quand il disposa le monde actuel, la Sagesse «était par dévers lui son nourrisson; j'étais ses délices de tous les jours, et toujours j'étais sa joie en sa présence; je me réjouissais en la partie habitable de sa terre, et mes plaisirs étaient avec les enfants des hommes». L'homme occupait la pensée de la Sagesse; les plaisirs de la Sagesse étaient avec lui.

C'est pourquoi, quand la parole devint chair, les anges, cette création antérieure, célèbrent ce fait, disant: «Gloire à Dieu dans les lieux très-hauts, et sur la terre paix, et bon plaisir dans les hommes»; non pas seulement «bonne volonté», mais le même mot que nous lisons Matthieu 3: 17: «En qui j'ai trouvé mon plaisir». Précieuses louanges sans jalousie de la part de ces êtres saints; ils se réjouissent dans les pensées de Dieu, même lorsque d'autres en étaient les objets, car la gloire de Dieu était leur joie, et Christ dissipait toute autre pensée, — et selon la perfection de leur nature. Le dessein de Dieu était donc enfermé dans le second Homme, le Fils de Dieu, la Parole faite chair, le Fils de l'amour de Dieu, et en ceux en lesquels son bon plaisir était associé à Christ; et pour accomplir ce dessein, Christ devint homme, car, par le moyen de sa mort, il était à la gloire et pour la justice de Dieu.

Le dessein de Dieu n'eut pas son accomplissement tout d'abord: il vint dans le second Homme, après que la question de la responsabilité eût été pleinement résolue et eût produit son résultat, et que Dieu traitât les hommes comme étant perdus. La question de la responsabilité de l'homme comme tel, comme simple créature, fut vidée, ou plutôt l'homme, placé sous la responsabilité, d'abord dans l'état d'innocence. Là, il faillit, étant mis à l'épreuve, Dieu lui demandant simplement l'obéissance, alors qu'il n'avait pas de convoitises; mais Adam, ou plutôt Eve, s'étant méfiés de Dieu, et ayant écouté Satan, se trouvèrent séparés de Dieu, et la convoitise et la transgression entrèrent et caractérisèrent dès lors l'homme et ses voies, l'homme qui a peur de Dieu, et que Dieu a mis dehors. La conscience de cette responsabilité se perdit ensuite, pour ainsi dire, dans l'iniquité complète, et le déluge et le jugement furent envoyés sur la terre. — Alors Dieu développa ses voies à nouveau par des dispensations positives envers l'homme chassé de sa présence, afin de bénir ou d'éprouver. Mais avant de mettre à l'épreuve, Dieu révéla la grâce; il s'occupa de l'homme en grâce: une promesse gratuite et inconditionnelle fut donnée à Abraham, la souche nouvelle d'espérance et de promesse en grâce.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer la différence des voies de Dieu avant et après le déluge. Lorsque Adam fut jugé, Dieu ne lui fit aucune promesse. Le premier homme avait tout perdu, sauf le jugement qu'il avait mérité, et aucune promesse ne pouvait être faite à la chair de péché. Mais Dieu annonça la destruction complète du pouvoir de Satan. En jugeant le

serpent, il déclara que la «Semence de la femme», non pas Adam, qui évidemment n'était pas la semence de la femme, briserait la tête du serpent. Les promesses étaient en Christ. — Ensuite, quoique Dieu se soit occupé en grâce de quelques hommes, tels que Abel, Enoch, Noé, aucun nouveau système ou principe ne fut établi. L'homme demeura responsable comme homme; et la terre, sans frein et remplie d'extorsions et de violence, se corrompt tellement, que le jugement vint et que le monde d'alors périt. Il n'y eût pas de nouveau chef ou de souche nouvelle de promesse. Après le déluge, les hommes s'élevèrent contre Dieu, afin de se faire un nom à *eux-mêmes* et de ne pas être dispersés; et Dieu confondit leur langage; les nations furent formées, et Satan introduisit l'idolâtrie. La conscience qu'il y a un Dieu, fondement abstrait nécessaire de toute religion, fut tout ce qui resta; Dieu Lui-même fut laissé de côté et les hommes mirent des démons à sa place et revêtirent de son nom les convoitises déifiées (*). Alors Dieu appela hors de ce monde qu'il avait fait, et hors de toute relation avec le monde, un homme, auquel il se révéla et dont il fit le chef d'une famille Lui appartenant, soit naturellement, soit spirituellement. A cet homme élu et appelé, ce nouveau chef d'une race, Dieu donna des promesses directement à lui adressées, non pas sans doute à l'homme comme tel, mais à l'homme élu et appelé. La promesse fut donc introduite (**), et déposée d'abord en Abraham, le père des fidèles; peu de temps après, elle fut confirmée à la Semence par une image préfigurant la mort et la résurrection de Christ. Il y avait là plus que le jugement par lequel la Semence de la femme devait briser la tête du serpent; il y avait une bénédiction directe et personnelle de la part de Dieu pour ceux qui en étaient les objets, et cette bénédiction était dans la semence d'Abraham. La promesse et la semence étaient complètement unies dans les révélations de Dieu.

(*) Il me semble qu'il y a eu quatre sources d'idolâtrie: le sentiment ineffaçable de l'existence de Dieu; les ancêtres déifiés; les étoiles, et le principe de la génération. Elles s'entre-mêlèrent, la dernière donnant lieu à une corruption incroyable par la consécration même des passions dégradantes. Les dieux, comme on le sait, étaient, soit des passions déifiées, comme Vénus, Mars, et d'autres, soit les puissances de la nature. Par derrière tout cela, il y avait toujours le Dieu inconnu. La conscience n'avait aucune part dans tout le système; la bienveillance naturelle peut-être y entraînait plus ou moins comme dans l'Inde, et si même comme dans les Amenti d'Egypte, une apparence de conscience s'y mêlait (car depuis la chute tous les hommes ont une conscience), on avait perdu de vue toute relation future avec Dieu; on croyait à la transmigration des âmes, à la perspective de devenir des dieux semblables aux hommes. Quoique l'idée abstraite de l'existence de Dieu fût toujours là, la communion avec Dieu était une chose inconnue.

(**) Une promesse que la terre ne serait plus détruite fut donnée à Noé; mais il n'était la souche d'aucune bénédiction personnelle promise.

Ensuite, vint une autre très importante dispensation de Dieu envers la descendance d'Abraham selon la chair: la loi fut donnée; la question de la justice fut soulevée, et la justice fut exigée de l'homme selon la règle parfaite qui en était l'expression vis-à-vis des fils d'Adam, la bénédiction et la vie dépendant de l'obéissance, obéissance aussi justement exigée que la règle en était parfaite. Ici la responsabilité de l'homme fut mise clairement en évidence; elle fut sanctionnée par l'autorité expresse de Dieu qui en donnait une mesure parfaite. Nous

savons ce qui en fut le résultat: le veau d'or fut dressé avant même que les tables de la loi pussent être portées dans le camp. A la responsabilité naturelle furent ajoutées une autorité révélée et une règle révélée; la justice fut définie et exigée de l'homme selon ses obligations mesurées par Dieu lui-même. La transgression arriva, comme précédemment chez Adam.

Mais alors, la responsabilité de l'homme, pour ne rien dire des voies patientes de Dieu envers lui par les prophètes, fut soumise à une épreuve différente et toute nouvelle. Dieu descendit en grâce dans ce monde pécheur, suppliant les hommes d'être réconciliés avec Lui; et la Semence promise de David vint à la semence d'Abraham selon la chair. Mais lorsqu'Il vint, il ne trouva aucun homme; quand il appela, il n'y eût personne qui répondit. Non seulement le péché était devenu iniquité sans frein; et la loi avait eu pour effet la transgression; mais la grâce fût rejetée, et la promesse elle-même et Celui qui devait venir, furent méprisés. L'épreuve de la responsabilité de l'homme était terminée dès lors; l'arbre était mauvais; le déchausser et y mettre du fumier, ne lui faisait pas porter du fruit pour Dieu. Le figuier près du chemin ne portait que des feuilles et était jugé pour toujours. Le Fils unique et bien-aimé, s'il venait chercher du fruit, avait été jeté dehors et tué. Si le roi invitait des convives, il avait vu son invitation méprisée. Non seulement Dieu avait chassé l'homme hors du paradis; mais l'homme, pour ce qui le concernait, dans son inimitié contre Dieu, avait rejeté hors de ce monde Dieu, — venu en grâce dans un monde perdu. Le péché était complet et l'homme perdu.

Mais maintenant, c'était à Dieu à agir, si j'ose m'exprimer ainsi. Les hommes avaient fait périr Christ par des mains iniques, mais c'était «par le conseil défini et la préconnaissance de Dieu» qu'il avait été livré. En la consommation des siècles (expression facile à comprendre maintenant), Christ avait été manifesté une fois pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même.

Dans ce sacrifice le Seigneur, selon tous les besoins de l'homme et selon la gloire de Dieu, satisfait aux conséquences de la responsabilité de l'homme, étant fait péché, et portant nos péchés en son corps sur le bois. La propitiation était parfaite; la rédemption accomplie (non pas encore quant à la puissance exercée, mais quant au titre moral en justice, selon la valeur de l'oeuvre de Christ), Christ dans cette oeuvre n'ayant pas seulement satisfait à ce qu'exigeait la responsabilité de l'homme, mais ayant glorifié Dieu parfaitement dans tout ce qu'il est: amour, juste jugement contre le péché, majesté, vérité, tout est réuni ici, et l'obéissance absolue avec le dévouement sans réserve à Dieu, l'homme étant introduit en justice dans la gloire de Dieu, et comme fils, établi héritier de toutes choses (voyez, Jean 13: 31, 32; 17: 1, 4, 5). Ainsi, dans la croix de Christ, le solide fondement fut posé en justice, selon la justice de Dieu, pour l'accomplissement des conseils divins pour la glorification des rachetés dans le second Homme, le dernier Adam, le Seigneur du ciel. L'abolition des péchés de ceux qui avaient une part avec Lui était faite (ceux qui l'avaient rejeté étaient doublement coupables) et la révélation de la justice de Dieu avait son fondement posé et établi, Christ étant à la droite de Dieu comme homme, en vertu de cette justice, et les conseils de Dieu pouvaient être

pleinement manifestés à la gloire de Dieu par nous, — oui, tous ses plans pour la gloire du second Homme, le dernier Adam, son Fils bien-aimé, et de nous avec Lui.

Ces deux grands sujets, la responsabilité de l'homme et les conseils de Dieu sont ainsi placés devant nous. Pour compléter ces vérités, je devrais ajouter que Christ ressuscité devient notre vie et que le Saint Esprit nous est donné pour que nous puissions jouir de l'efficacité de la première venue de Christ en pardon et en justice, pour que l'amour de Dieu soit répandu dans nos coeurs et que nous ayons les arrhes de l'héritage qui nous attend dans la gloire, sachant que nous sommes fils de Dieu, héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ.

Quoiqu'il en soit, le pardon des péchés et la délivrance de tout ce qui appartenait au premier Adam d'une part, et les conseils de Dieu de l'autre, sont désormais pleinement révélés par la croix, et la différence entre ces deux choses clairement mise en évidence. D'un côté, l'oeuvre de la croix satisfait au péché et à notre responsabilité; de l'autre, le fondement en justice de l'accomplissement de tous les conseils de Dieu est posé, en sorte que ceux-ci peuvent être révélés. Nous avons vu l'homme responsable dans son état naturel, avant et après la chute, et sa fin dans le déluge. Nous avons vu ensuite, dans la terre renouvelée sous ce rapport, alors que l'homme chercha à se l'approprier et que Dieu l'eut divisée en nations, Dieu appelant un homme à être une race et un peuple pour lui, lui donnant les promesses et les confirmant à sa semence; puis l'homme, ce peuple appelé, placé sous la loi; et enfin l'héritier de la promesse venant et Dieu en Christ réconciliant le monde. L'homme avait donc été pleinement mis à l'épreuve dans son état naturel et par tous les moyens propres à lui faire rapporter du fruit digne des soins de Dieu, et le résultat avait été le péché sans frein, ou l'inimitié contre Dieu. Alors Dieu lui-même, par son propre travail en grâce, opéra la rédemption; et ayant été glorifié parfaitement en Christ, homme au milieu des hommes, il plaça Christ comme homme, en justice, dans la gloire divine, — le Précurseur auquel nous serons rendus semblables. Ainsi, le pardon, la justice, la fin du vieil homme et de tout ce qui se rattache à Lui, furent, assurés et les conseils de Dieu pleinement révélés, quant à la place qu'ils feraient à l'homme avec Lui dans la gloire, en son Fils et avec son Fils, le Seigneur Christ, l'Esprit étant donné à ceux qui sont pardonnés pour qu'ils connaissent cette rédemption dans toute son étendue, qu'ils se tinsent consciemment à leur place de fils et possédassent les arrhes de la gloire.

L'épître aux Galates nous présente les premiers éléments de ces choses. Elle fait ressortir les points suivants: la promesse, en contraste avec la loi qui apportait une malédiction et aucune justification pour l'homme; la rédemption de cette malédiction, Christ étant devenu malédiction pour nous; ensuite, par Christ, — la Semence promise, — né de femme (jadis la source du péché) et né sous la loi, afin de racheter ceux qui étaient sous la loi, satisfaisant aux deux grandes formes de responsabilité et au jugement qui en fut la conséquence avant et après le déluge, Lui-même le Fils, afin que la bénédiction d'Abraham s'étendant aussi aux Gentils, tous reçussent l'adoption comme fils. Christ ainsi fut Celui qui accomplit la promesse, en contraste avec le conducteur jusqu'à ce que Christ vint; et puis, étant fils par la foi en lui, l'Esprit nous est donné, qui nous place dans la conscience de la relation. Nous ne sommes plus

esclaves, mais fils; et l'Esprit est en contraste avec la loi. La chair, notre mauvaise nature, convoite contre l'Esprit, mais si nous sommes conduits par l'Esprit, nous ne sommes pas sous la loi et il ne peut y avoir de loi contre le fruit de l'Esprit. L'état de péché naturel de l'homme est ainsi constaté, non pas la pleine révélation de notre place dans les voies de Dieu; nous trouvons la promesse, la loi, Celui qui est promis, la rédemption accomplie par lui, et comme fruit de cette rédemption, le Saint Esprit promis donné, et l'adoption comme fils. Les voies de Dieu sont largement discutées, notre position est établie, mais l'épître laisse de côté les conseils de Dieu. L'épître aux Galates est donc élémentaire, quoique très importante en son lieu et place.

L'épître aux Romains discute à fond le principe sur lequel l'homme peut avoir à faire avec Dieu, et montre comment la promesse faite aux Juifs et leur réjection présente, ainsi que la doctrine qui ne fait pas entre Juif et Gentil «de différence», se concilient avec la promesse. L'étude que nous allons faire, avec l'aide du Seigneur, mettra ces choses en lumière; je fais seulement remarquer ici que l'épître aux Romains traite aussi de la responsabilité de l'homme, non des conseils de Dieu; mais Dieu a ses conseils, et la sécurité qui en découle pour nous est mentionnée au chapitre 8, de sorte que l'épître nous fournit un lien entre les deux sujets.

Avant d'aller plus loin, et pour mieux faire comprendre quelle est la différence entre les épîtres dont nous venons de nous occuper et celles dont nous dirons un mot plus loin, je voudrais rendre le lecteur attentif aux deux aspects de l'état de péché de l'homme. On peut considérer l'homme comme suivant une voie de péché, vivant au péché et aux convoitises, mais aussi dans cette position comme mort quant à Dieu. En rapport avec le premier point de vue, il faut que la mort intervienne pour délivrer l'homme du péché; en rapport avec le second, l'homme est considéré comme mort dans le péché. L'épître aux Romains s'occupe surtout du premier de ces deux aspects et du remède que la grâce y a apporté; l'épître aux Ephésiens voit l'homme mort dans ses péchés. Dans l'épître aux Romains, il s'agit de la justification et de la délivrance de l'homme pécheur. Dieu le faisant sortir par la rédemption de la condition misérable dans laquelle il se trouve. Dans l'épître aux Ephésiens, il y a une nouvelle création; et en conséquence, la rédemption étant pleinement reconnue, les conseils de Dieu sont révélés dans toute leur étendue, et l'homme est vu assis dans les lieux célestes en Christ. L'épître aux Colossiens nous montre les deux aspects: l'homme enseveli pour la mort et, si mort dans ses péchés, ressuscité avec Christ; le croyant est vu ressuscité avec Christ, étant mort avec lui, mais le ciel est espérance et perspective, le croyant n'est pas vu assis là. L'épître aux Ephésiens commence en conséquence par les conseils de Dieu; elle nous place d'abord devant Dieu, moralement semblables à lui, dans la position de Christ, qui est monté vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu. Ensuite, après avoir brièvement mentionné la rédemption comme étant ce qui était nécessaire pour nous amener là et nous faire connaître Dieu, elle parle des desseins de Dieu à l'égard de Christ lui-même, Chef sur toutes choses comme homme, ce qui introduit le sujet de l'héritage et des arrhes de l'esprit donné jusqu'à la rédemption de la possession acquise, alors que la gloire sera révélée. L'élévation présente de Christ à la droite de Dieu et l'opération de la même puissance en nous qui le ressuscita

d'entre les morts et le plaça à la droite de Dieu, introduit l'église unie à lui, l'église qui est son corps à Lui qui est chef ou tête *sur* toutes choses et à l'église. Cette oeuvre de Christ est développée dans le chapitre 2. Christ est vu d'abord dans la mort, où nous étions gisant dans nos péchés, (ceux-ci étant ôtés parce que Christ les a portés, descendant dans la mort pour nous) la puissance de Dieu intervient et nous ressuscite avec Christ, et nous élève à la même place de gloire et de bénédiction en lui. Le dessein de Dieu dans les fils et héritiers, et dans l'église, comme corps de Christ uni à lui, est ainsi pleinement révélé, et les conséquences pratiques qui en découlent sont envisagées. Ces conseils étaient cachés dès les âges et les générations, et ne pouvaient pas avoir leur accomplissement ou être révélés avant que le mur mitoyen de clôture fût détruit. — Ensuite viennent les dons de l'Esprit, de la part de l'Homme dans le ciel, pour l'édification des saints et l'évangélisation du monde, formant le corps en mettant les individus qui le composent intelligemment en rapport avec lui-même, le Chef, par la puissance du Saint Esprit agissant dans ce corps sur la terre. Puis, à partir du verset 17 du chapitre 4, il s'agit de la conduite pratique qui convient au chrétien. Il est intéressant de voir que comme nous sommes réellement et effectivement amenés à Dieu par Christ, notre conduite comme chrétiens, a son point de départ auprès de Lui, d'où nous sortons comme ses enfants, pour manifester le caractère de Dieu lui-même, dont Christ est le modèle parfait dans l'homme. Subjectivement, ceci dépend du fait d'avoir dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, créé selon Dieu, etc., et de la présence du Saint Esprit qui ne doit pas être contristé. Dieu, comme amour et lumière, est objectivement la mesure que nous avons à suivre, comme de bien-aimés enfants, Christ lui-même ayant été l'expression parfaite de ce qu'Il est comme amour et comme lumière. Il est bon de remarquer que le contraste avec la loi, et la supériorité à la loi, sont frappants ici: la loi prenait l'amour de soi-même comme mesure de l'amour pour les autres; ici la mesure, c'est le complet renoncement à soi-même en amour, tel que Christ l'a montré. — Enfin, nous sommes les soldats de Dieu en Canaan, c'est-à-dire dans les lieux célestes, et nous avons besoin de l'armure complète de Dieu contre les puissances spirituelles de méchanceté, marchant dans la dépendance de Dieu. — Telle est l'esquisse rapide des principes que nous présente l'épître aux Ephésiens.

Dans l'épître aux Colossiens, les saints ne sont pas vus assis dans les lieux célestes: une espérance leur est réservée dans le ciel. L'épître va plus loin, que celle aux Romains, en ce que nous y sommes ressuscités avec Christ, point dont l'épître aux Romains ne s'occupe pas (*); mais elle ne nous place pas, comme l'épître aux Ephésiens, dans les lieux célestes en Christ. Nous sommes appelés à attacher nos affections aux choses qui sont en haut, là où Christ est assis. Cependant les points de vue des épîtres aux Romains et aux Ephésiens sont, dans leurs éléments, clairement établis. Nous sommes ensevelis avec Christ dans le baptême pour la mort; c'est le sujet du chapitre 6 de l'épître aux Romains; le croyant étant envisagé comme ayant vécu dans ses péchés auparavant, comme nous lisons au chapitre 3, verset 7. D'autre part (2: 13), il est considéré comme vivifié avec Christ, ce dont l'épître aux Romains ne parle pas, mais qui fait partie de la vérité telle qu'elle nous est donnée dans l'épître aux Ephésiens; l'enseignement, toutefois, ne va pas aussi loin que cette dernière épître, selon laquelle nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ. Ainsi plus loin, nous trouvons: «Si vous êtes

morts avec Christ» (2: 20) et (3: 1) «Si vous êtes ressuscités avec le Christ»; et puis vient l'exhortation à chercher les choses qui sont en haut, là où *Christ* est assis. Il y a une autre vérité qui se lie à ceci, qui montre la perfection des Ecritures et le soin minutieux que Dieu prend pour enseigner ses saints parfaitement. Dans l'épître aux Colossiens, sauf une seule fois, à propos de la pratique, l'Esprit n'est pas nommé; sa doctrine, c'est que, ayant dépouillé le vieil homme, et ayant revêtu le nouvel homme, nous avons la vie comme étant ressuscités avec le Christ. L'épître aux Ephésiens, au contraire, développe tout ce qui concerne l'adoption comme fils et le corps, et c'est par le Saint Esprit que nous avons l'esprit d'adoption et que nous sommes baptisés pour être un seul corps; la présence du Saint Esprit est donc pleinement constatée dans cette épître.

(*) Nous sommes vus *en Christ* au chapitre 8, verset 1; et il est fait allusion à l'Eglise au chapitre 12; mais le fait est simplement admis, il n'est pas considéré.

Dans l'épître aux Colossiens, le corps est reconnu pratiquement (3: 15), mais la Tête, Christ, forme plutôt le sujet: la plénitude de la déité habite en Christ. Dans l'épître aux Ephésiens, le corps est la plénitude de Christ; il complète la Tête qui remplit tout en tous.

Dans la seconde épître aux Corinthiens (4: 10 et suivants), nous trouvons la puissance pratique de la doctrine de l'épître aux Romains, dans son action journalière. La mort à tout ce qui était d'Adam chez Paul est effectuée dans la vie de tous les jours, afin que la vie de Jésus seule soit manifestée dans ses rapports avec les autres, Dieu aussi venant en aide à l'apôtre en le faisant passer par des circonstances qui étaient la mort pour toute vie naturelle (comparez 2 Corinthiens 1: 8, 9). Au chapitre 5: 14, d'autres personnes sont considérées à la lumière de la doctrine de l'épître aux Ephésiens, — tous étaient morts, sinon Christ n'aurait pas eu besoin de mourir pour eux. Il est descendu jusque dans la mort parce qu'ils étaient là. L'apôtre a surtout devant les yeux la gloire de Christ élevé au ciel; la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ.

J'ai la confiance que ce résumé, malgré sa brièveté, nous rendra capables de mieux saisir l'enseignement de l'épître aux Romains, qui n'entre pas dans le développement des conseils de Dieu, mais pose pleinement le fondement pour leur accomplissement, en ôtant les péchés et en délivrant du vieil homme. La responsabilité de l'homme y est traitée à fond; la justice de Dieu y est expliquée et établie, et la grâce déployée comme source et principe des voies de Dieu envers nous. Le cas particulier des promesses faites aux juifs, qui paraissait ne pas s'accorder avec la doctrine qui fait à tous les hommes sans distinction la même place devant Dieu, est considéré dans un appendice spécial comprenant les chapitres 9-11.

Il peut être utile pour notre étude que nous indiquions ici les grandes divisions de l'épître. Les 17 premiers versets forment une introduction, le dernier de ces versets nous donnant le sujet de toute l'épître. Ensuite, au verset 18 jusqu'à la fin du verset 11 du chapitre 5, nous avons une seule et grande portion qui traite des péchés et de la grâce de Dieu à l'égard de ces péchés; la portion qui s'étend du verset 18 du chapitre 1 jusqu'au verset 20 du chapitre 3, démontrant que tous sont sous le péché, l'apôtre revenant ensuite en arrière au verset 17 du chapitre 1, et montrant comment la justice de Dieu est maintenant révélée, la propitiation

ayant été faite par le sang de Christ. Le chapitre 4 parle de la résurrection de Christ comme mettant le sceau sur son oeuvre, dans le même but. Mais jusques-là l'imputation de la justice ne va pas plus loin que le pardon des péchés. Les onze premiers versets du chapitre 5 donnent l'heureux résultat et l'effet de la grâce dans notre position présente sous cette grâce. Au verset 12 du même chapitre commence un nouveau sujet, le vieil homme, la chair, le péché en la chair, ce que nous *sommes* comme enfants d'Adam (non pas ce que nous avons *fait*, bien que cela soit le fruit et la preuve de ce que nous sommes), ce qui introduit notre mort avec Christ et la vie en Lui, non pas en Adam: c'est la délivrance, non le pardon. Cette seconde bénédiction, ainsi que notre position en Christ et notre sécurité par lui sont établies au chapitre 8. Toute la question de la loi est amenée devant nos yeux à cette occasion: la loi s'adresse aux fils d'Adam, et comme tels, nous sommes morts en Christ; tous ont donc péché, Juif et gentil, et ont la même nature charnelle. Il n'y a pas de différence; et s'il s'agit de la justice de Dieu, elle est applicable à l'un comme à l'autre. Mais il y a une difficulté alors: Israël avait reçu des promesses aussi bien que la loi; que devenaient-elles? N'établissaient-elles pas une différence de la part de Dieu? Les chapitres 9 à 11, que j'ai appelés un appendice, répondent à la question ainsi soulevée. Au chapitre 12 et suivants, nous avons des exhortations fondées sur les miséricordes précédemment considérées.

L'épître aux Romains fait connaître les principes éternels des relations de Dieu avec l'homme; la manière dont le croyant, par le moyen de Christ mort et ressuscité, est établi dans la bénédiction; et puis elle concilie ces choses avec la spécialité des promesses faites aux Juifs par Celui de qui les dons et la vocation sont sans repentir.

Exposition de l'épître

Nous pouvons nous occuper maintenant des détails de l'épître elle-même, et en premier lieu des versets qui lui servent d'introduction, chapitre 1: 1-17. N'oublions pas que l'apôtre n'avait jamais été à Rome et qu'il écrit en vertu de sa mission universelle auprès des gentils, en sorte que l'épître, tout en renfermant des salutations personnelles très nombreuses, a cependant, en général, le caractère d'un véritable traité: l'évangile y est largement développé en même temps que l'état de l'homme, la place qu'occupait réellement la loi, et, comme nous l'avons déjà vu, la position dans laquelle les Juifs, qui avaient été près, étaient tombés.

L'apôtre rappelle en commençant que le Seigneur l'avait personnellement appelé et lui avait confié sa mission auprès des Gentils, le séparant de la race humaine tout entière, — Juifs et Gentils, — en le mettant en rapport avec Lui-même dans la gloire: «En te retirant du milieu du peuple et des nations vers lesquelles moi je t'envoie..» (Actes des Apôtres 26: 17). Le Seigneur lui était apparu, afin qu'il devint un témoin du Seigneur Jésus glorifié; c'est pourquoi nous l'entendons parler de l'évangile de la gloire, et de Dieu qui a fait que, du sein des ténèbres, la lumière resplendît dans son coeur pour faire luire la connaissance de la gloire de Dieu dans la face de Jésus Christ (2 Corinthiens 4: 4-6); c'est pourquoi aussi il dit que, s'il avait connu Christ selon la chair, c'est-à-dire dans ses rapports avec le monde d'ici-bas, comme Messie vivant sur la terre et comme un Juif l'aurait attendu selon la parole qui l'avait promis,

il ne le connaissait plus ainsi (2 Corinthiens 5: 16). L'Homme glorifié après qu'il avait souffert la mort et qu'il avait accompli la rédemption, — c'était là le Christ que Paul connaissait, un Christ commencement et chef de la nouvelle création, l'Homme glorifié, le Seigneur qui sauvait son peuple comme étant Lui-même. Toutefois, l'administration de la grâce reconnaissait la place que Dieu avait donnée aux Juifs: il n'y avait pas de différence, mais l'évangile était pour le Juif premièrement, et aussi pour le grec.

Ainsi devenu apôtre par l'appel du Seigneur, Paul avait été mis à part effectivement, pour son service actif dans l'évangile, à Antioche: «Mettez-moi maintenant à part, Barnabas et Saul pour l'oeuvre à laquelle je les ai appelés» (Actes des Apôtres 13: 2).

La séparation immédiate pour son oeuvre actuelle était par le Saint Esprit: il était «mis à part pour l'évangile de Dieu».

Cet évangile était touchant le Fils de Dieu; mais il avait un double caractère: il était d'un côté, en rapport avec les voies de Dieu sur la terre, l'accomplissement de la promesse; de l'autre, il était, touchant la personne du Fils de Dieu, déterminé tel, en puissance, selon l'Esprit de sainteté par la résurrection des morts, l'annulation de l'effet du péché, non pas du jugement de Dieu, je n'ai pas besoin de le dire, mais de ce par quoi le pouvoir de Satan dominait sur l'homme par le péché. Il faut bien remarquer que ce qui est spécialement mis en évidence ici, comme l'évangile pour lequel Paul avait été mis à part, c'est l'évangile touchant la personne du Fils de Dieu. Nous verrons la propitiation et la justice pleinement constatées; mais, avant toute chose, l'évangile de Dieu est «touchant son Fils, Jésus Christ notre Seigneur», «semence de David selon la chair», et puis «Fils de Dieu en puissance, selon l'Esprit de sainteté par la résurrection des morts» (versets 2-5).

Cette puissance, la puissance divine, qui le ressuscita des morts (*), et le démontra Fils de Dieu fut manifestée tout le long de sa vie dans cette sainteté qui ne permit jamais à aucun moment, l'entrée du péché. Il a été vivifié par l'Esprit (τῷ Πνεύματι) (1 Pierre 3: 18); mais sa sainteté, sa séparation à Dieu était aussi par l'Esprit. La résurrection était la démonstration publique qu'il était le Fils de Dieu, en puissance, la victoire sur les gages tout entier du péché, en tant que manifestés dans ce monde; mais l'oeil ouvert eût discerné la même puissance dans l'exclusion même du péché, dans l'absolue et parfaite sainteté du Sauveur, tout le long de sa vie.

(*) L'expression est abstraite: ce n'est pas nécessairement sa résurrection à lui, seulement; mais sa résurrection en fut la première grande et complète preuve.

Ainsi l'accomplissement de la promesse et la puissance divine sur la mort étaient là, et le Fils de Dieu comme homme en sainteté absolue, notre Seigneur Jésus Christ; l'évangile était «la bonne nouvelle de Dieu touchant son Fils». De son oeuvre, sauf son triomphe sur la mort, nous n'avons rien encore, jusqu'ici; mais Dieu est entré en puissance et en grâce là où régnaient le péché et la mort. La sainteté a été manifestée dans l'homme, dans ce monde, et la mort sous laquelle l'homme gisait, a été vaincue.

Il est important de remarquer que dans la présentation de l'évangile de Dieu, c'est la personne du Fils qui est, avant tout, mise en évidence; sans doute nous y trouvons l'intervention de Dieu en puissance pour délivrer (*), nous y voyons la promesse accomplie, mais par-dessus tout l'évangile est la bonne nouvelle touchant *le Fils de Dieu*. La grâce a fait de Lui un homme, et la résurrection l'a déterminé Fils de Dieu en puissance selon l'Esprit de sainteté. Il y a une personne qui nous est révélée en grâce parfaite, mais comme Celui qui, en grâce, a tout droit sur nos âmes.

(*) En ceci il participe de la nature de l'évangile éternel.

Une autre remarque qui n'est pas sans importance, c'est que, comme nous le verrons plus loin, il s'agit dans tout ceci de ce que Christ est de la part de Dieu. Dieu a accompli sa promesse, Dieu a introduit la victoire sur la mort: tout est dans la personne du Fils; — un homme; et il ne s'agit pas du tout de ce que l'homme est pour Dieu, si ce n'est la personne de Christ lui-même. Nous verrons bientôt que, comme le Fils de Dieu est révélé dans l'homme, triomphant de la mort, la justice de Dieu est révélée aussi. Dieu découvre ensuite toute la misère de l'homme, et montre comment Lui répond et satisfait parfaitement à cette misère; mais en premier lieu, il nous occupe de ce qu'il a Lui-même introduit, et introduit pour Lui-même, pour la grâce et la gloire, ce qui a plutôt le caractère de l'évangile éternel quant à la puissance qui s'y trouve, — *la personne du Fils dans l'homme Jésus, et la justice divine*. C'est là l'aspect général; la responsabilité de l'homme et la misère de l'homme viendront plus tard; mais d'abord il faut que nous ayons la chose telle qu'elle est pour Dieu et devant Dieu, quoique toute en grâce envers nous.

Mais il est un autre point encore que je dois signaler ici, parce qu'il se rapporte au caractère tout entier de l'épître qui nous occupe, et qui a plutôt pour objet de poser le fondement, que d'élever l'édifice qui est bâti dessus: le témoignage que Christ est Fils de Dieu, c'est *la résurrection*, non pas la gloire. L'ascension bien que reconnue, je n'ai pas besoin de le dire, comme l'est aussi l'Eglise, n'est pas mentionnée autrement qu'occasionnellement, au chapitre 8, pour introduire l'intercession. L'ascension amena le résultat relativement aux conseils de Dieu; mais déjà, dans la résurrection, Dieu avait mis son sceau sur la personne et sur l'oeuvre de Christ. La rédemption était accomplie, le péché expié, la mort vaincue, celui qui avait le pouvoir de la mort rendu impuissant dans la forteresse de sa puissance; — oui, tout ce qui faisait que la gloire était la justice, tout était accompli. La question toute entière entre l'homme et Dieu était ainsi vidée et établie sur une base nouvelle; mais les gloires qui en découlent selon les conseils de Dieu ne sont pas abordées; notre résurrection même avec Christ, n'est pas mentionnée, comme nous le verrons, bien que notre mort avec Lui le soit, parce que cette mort était nécessaire pour mettre fin à l'ancien état de péché et pour nous introduire dans un état nouveau où nous sommes capables de vivre avec Dieu, pleinement délivrés. La résurrection de Christ et notre mort avec Lui sont nécessaires pour établir notre titre et mettre fin à notre ancien état de péché et introduire ce qui est essentiellement nouveau. Il reste encore à développer ensuite notre position nouvelle selon les conseils de Dieu (*).

(*) Quand il s'agit de notre résurrection avec Christ, Christ est envisagé comme étant descendu en grâce là où nous étions morts dans le péché. Dieu, dès lors, l'a ressuscité et nous a ressuscités ensemble avec Lui: ce fait implique l'union avec Lui. Or l'épître aux Romains n'est pas occupée de ce sujet, mais de la justification individuelle.

La mission de l'apôtre avait pour but «l'obéissance de la foi» (verset 5); il était envoyé pour amener les «âmes des hommes à se soumettre à la révélation du Fils de Dieu, l'homme ressuscité» le Seigneur Jésus Christ, — à la vérité de Dieu révélée en lui, et à la grâce qui accompagnait cette vérité, car il les faut toutes deux pour que nous puissions les croire; l'une non plus ne peut être révélée pleinement sans l'autre, car la grâce est partie de la vérité, là où Dieu est pleinement révélé; la grâce non plus ne pouvait venir sans la vérité, car, dans ce cas, au sujet de quoi la grâce serait-elle la grâce et comment Dieu serait-il révélé? Mais Dieu est lumière, et Dieu est amour; et la lumière et l'amour, venant à nous, sont la grâce et la vérité.

Cette obéissance de la foi était «parmi toutes les nations» (verset 5), non pas de toutes les nations. Il fallait que la grâce et la vérité descendissent vers l'homme comme telles; Dieu ainsi révélé ne pouvait pas être seulement le Dieu des Juifs. Mais le temps n'était pas encore venu pour assujettir toutes les nations par puissance, mais Dieu les visitait premièrement «pour en tirer un peuple pour son nom» (Actes des Apôtres 15: 14). Parmi ces nations, les croyants qui se trouvaient à Rome étaient «des appelés de Jésus Christ» (verset 6); et à ceux-là, «à tous les bien-aimés de Dieu qui sont à Rome», l'apôtre s'adressait. Il était déjà là; — Dieu n'a pas permis que le christianisme fût fondé à Rome par un apôtre. Ces croyants étaient les «bien-aimés de Dieu» et «saints appelés» c'est-à-dire saints par l'appel de Dieu.

L'apôtre exprime maintenant (verset 8 et suivants) ses propres sentiments et son intérêt pour ceux auxquels il s'adressait, et cela en rapport avec sa mission universelle auprès des gentils, mission dans laquelle l'amour de Christ opérait pour faire de ces hommes, qu'il n'avait même pas vus, les objets de son cœur et les lui rendre précieux. Il désirait leur communiquer quelque don spirituel selon le pouvoir qu'il en avait comme apôtre; et dans une grâce sincère, il voulait être consolé ainsi dans cette foi qui leur était commune, à lui et à eux. «Débiteur et envers les grecs et envers les barbares» (car telle est la place de l'amour en puissance), il était tout prêt à annoncer la bonne nouvelle à ceux aussi qui étaient à Rome. Il n'avait pas honte de l'évangile, car l'évangile était «*la puissance de Dieu en salut*» (verset 16), — mots simples, mais qui renferment d'inexprimables richesses!

Ce n'est pas Dieu ici, venant exiger de l'homme quelque chose; ce n'est pas l'homme agissant pour Dieu ou découvrant le moyen de se rencontrer avec Lui; c'est Dieu agissant pour l'homme; c'est la puissance à l'oeuvre, en faveur de l'homme, et cela non seulement pour aider ou pour intercéder, mais pour délivrer l'homme de l'état dans lequel il se trouvait, c'est-à-dire pour sauver l'homme.

Mais *comment* Dieu sauvait-il ainsi? L'évangile était la puissance de Dieu en salut à quiconque croyait, juif ou grec (verset 16): l'homme quel qu'il fût, avait besoin d'être sauvé. La puissance de Dieu, là pour sauver, prenait l'homme dans sa misère et son péché, non pas dans ses titres ou dans ses droits, même s'ils étaient donnés de Dieu, et s'appliquait à un gentil

perdu et à un Juif perdu; elle était «pour quiconque croyait», et cela par la foi ou sur le principe de la foi. *L'ordre* qu'elle suivait reconnaissait les voies de Dieu: elle était «au Juif premièrement, et au grec»; mais cet ordre n'altérait pas le caractère de l'évangile: il était *le salut*, à un Juif pécheur. Le Juif entraît comme un objet de miséricorde, exactement comme un gentil, par la foi en ce qui était de la part de Dieu, en grâce envers lui, quoique dans l'ordre de l'administration, l'évangile fut adressé «au Juif premièrement».

L'évangile aussi est «la puissance de Dieu en salut», parce que «la justice de Dieu y est révélée sur le principe de la foi, pour la foi» (verset 17). L'homme n'était pas appelé à faire quoi que ce soit, Dieu ne lui demandait rien. La justice *de Dieu*, parfaite et absolue, ce en vertu de quoi, Dieu bénirait sans limite, était révélée pour l'homme. Dieu ne pouvait exiger davantage; il ne pouvait, quant à la justice, donner davantage; et cette justice était là pour l'homme et révélée; et elle était ainsi la puissance de Dieu pour le sauver.

Les oeuvres de l'homme pour Dieu n'y entraient absolument pour rien: j'insiste sur ce point parce que c'est le grand principe de la vérité, c'est l'oeuvre de Dieu pour l'homme. L'homme y a part, sur le principe de la foi, afin que ce soit par la grâce; l'homme seulement croyait par grâce ce qui était révélé. C'est pourquoi aussi le croyant possédait la justice, et il la possédait, qu'il fût gentil ou qu'il fût Juif, n'importe. Mais ici il s'agit de la propre nature intrinsèque de cette justice: c'était la «*justice de Dieu*»; elle était révélée «sur le principe de la foi» (des oeuvres ne produisent pas la justice de Dieu, mais la justice de l'homme), et par conséquent «pour la foi» selon qu'il est écrit: «Or le juste vivra de foi».

Ici finit l'introduction. La personne du Seigneur Jésus, et la justice de Dieu, sont la grande thèse de l'évangile de Dieu: Le Seigneur Jésus révélé comme le libérateur, le Fils de Dieu, réclamait l'obéissance de la foi; la justice, toujours sur le principe de la foi, révélée comme le fondement sur lequel l'homme pouvait avoir part par la grâce à la bénédiction que Dieu voulait répandre.

L'apôtre en vient maintenant à ce qui rendait cette justice de Dieu nécessaire pour nous. «Car la colère de Dieu», dit-il, «est révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité des hommes qui possèdent la vérité tout en vivant dans l'iniquité» (verset 18). C'est là un principe de la plus haute importance. La colère n'est pas ici une colère gouvernementale comme celle qui amène l'Assyrien contre Israël ou qui envoie Israël captif à Babylone, une chose de ce monde, pendant que Dieu était encore caché derrière le voile; — c'est une colère qui nous dit l'incompatibilité de la nature de Dieu avec le mal. La colère de Dieu était révélée contre tout ce qui est incompatible avec sa nature, la colère du ciel contre toute impiété; et, là où la vérité était connue et où les hommes pouvaient paraître plus près de Dieu, comme les Juifs, s'ils possédaient la vérité tout en vivant dans l'iniquité, la colère était contre eux aussi, qui retenaient la vérité ainsi. La colère contre toute iniquité était révélée du ciel; le gentil, le Juif, les hommes dans quelque condition qu'ils se trouvaient, tombaient sous le jugement. Ce n'était pas un Dieu caché, intervenant dans un jugement terrestre, mais Dieu lui-même, pleinement révélé, selon sa propre nature haïssant le mal, dans une juste et nécessaire colère contre tout mal quelque part qu'il se trouvât. La nature de Dieu ne pouvait admettre aucun

mal. Il pouvait y avoir eu des voies dispensationnelles, — des voies gouvernementales, la patience de Dieu; mais maintenant la colère était révélée du ciel contre toute iniquité, où qu'elle se trouvât.

L'apôtre montre ensuite sur quel fondement le jugement venait sur tous les hommes, sur les nations, jusqu'à la fin du chapitre 1, sur les moralistes, dans la première partie du chapitre 21 et sur le Juif, depuis le verset 17 du chapitre 2 jusqu'au verset 20 du chapitre 3. Ce qui amenait la condamnation des nations, c'est le témoignage de la création, et puis le fait qu'elles n'ont pas su garder la connaissance de Dieu (litt: Dieu en connaissance), car Noé avait cette connaissance. Le premier motif est établi dans les versets 19, 20; le second, au verset 21. «Ils ont changé la gloire du Dieu incorruptible en la ressemblance d'un homme corruptible, et d'oiseaux, et de quadrupèdes, et de reptiles»; et comme ils ont ainsi changé la gloire de Dieu en déshonneur, Dieu les a livrés à en faire de même de la gloire de l'homme, et ils se sont dégradés eux-mêmes jusqu'à l'infamie comme ils avaient dégradé Dieu dans l'idolâtrie; cependant ils avaient connu la juste sentence de Dieu.

C'est là ce qui rendait les moralistes tels que Socrate et ses pareils, inexcusables: ils commettaient eux-mêmes les choses qu'ils jugeaient (2: 1 et suivants). Mais le jugement de Dieu est selon la vérité contre ceux qui commettent de telles choses. Commettre ces choses et juger des autres, ce n'était pas le moyen d'échapper au jugement de Dieu. Ou bien, méprisaient-ils les richesses de la bonté de Dieu et de sa longue patience qui les poussaient à la repentance, amassant la colère pour le jour du jugement, le jour de la révélation du juste jugement de Dieu? Dieu juge toujours le mal moralement; mais il y a un jour auquel ce jugement sera révélé; et ce jugement du mal a lieu d'une manière manifeste selon la nature de Dieu. Nous avons trouvé ce principe infiniment important au verset 17 du chapitre 1, où nous avons vu, non pas le gouvernement dispensationnel sur ceux qui étaient près ou sur ceux qui étaient loin, mais Dieu révélant son jugement de l'iniquité dans l'homme, selon ce qu'il est. C'est pourquoi la lumière du christianisme est jetée ici sur les motifs du jugement, quoique Dieu fasse entrer la lumière réellement possédée dans la mesure de la rétribution; mais la nature, et en jugement, l'autorité de Dieu, rejettent le mal. Qu'on soit Juif ou gentil, il n'y a pas de différence. Quand Dieu est révélé, l'iniquité est traitée comme iniquité. Les avantages spéciaux des uns peuvent entrer dans les motifs du jugement, et s'ils ont péché sous la loi, ils seront jugés par la loi; mais le mal est le mal, et Dieu est Dieu, que le mal soit dans un Juif ou dans un gentil; et auprès de Dieu il n'y a pas d'acceptation de personnes (versets 6-11).

Mais la révélation de Dieu, qui introduit ainsi la connaissance du jugement selon la vérité, suppose nécessairement la vérité là; et l'obéissance à la vérité devient partie de l'épreuve morale de l'homme, aussi bien que la loi et la conscience naturelle. C'est pourquoi nous trouvons dans les versets 7 et 8 ce que le christianisme a mis en lumière et dans les versets 9 et 10, la tribulation et l'angoisse sur toute âme d'homme *qui fait le mal*, et la gloire, l'honneur et la paix sur toute âme d'homme qui fait le bien, et du Juif premièrement, et du grec.

Il est évident que le but de l'apôtre ici n'est pas de montrer comment un pécheur peut être justifié: il veut établir que, quoique Dieu pût tenir compte dans son *administration* de la

bénédictio de ce qu'il avait accordé au peuple juif, Dieu cependant, maintenant qu'il était révélé lui-même, avait affaire avec des réalités, et qu'un gentil pieux lui était plus agréable qu'un Juif impie, quels que fussent d'ailleurs les privilèges de ce dernier. C'était celui qui accomplissait la loi qui serait justifié, qu'il fût Juif ou gentil, — non pas celui qui avait la loi et qui la violait; il n'y avait pas auprès de Dieu acception de personnes, et la conscience pouvait prendre connaissance du bien et du mal là où il n'y avait pas de loi, et devenir ainsi une loi pour l'homme qui n'avait pas reçu de loi de la part de Dieu. Ainsi ceux qui avaient péché sans loi, périraient sans loi, et ceux qui avaient péché sous la loi seraient jugés par la loi (verset 12). La discussion ici ne porte pas sur la puissance ou la grâce par laquelle un homme serait amené ou rendu capable de marcher consciencieusement; mais l'apôtre fait ressortir que c'était la réalité de la marche, et non le privilège de la position, qui était ce que Dieu reconnaissait.

Il est bon de remarquer qu'il n'y a pas de loi (*) écrite dans le coeur du gentil, la loi écrite dans le coeur, c'est la nouvelle alliance (**); mais l'oeuvre que la loi exige est reconnue par la conscience comme bonne ou mauvaise. La conscience sait que c'est *mal* de *tuer* ou de *voler*, alors qu'aucune loi n'est donnée. L'homme acquit la connaissance du bien et du mal par la chute; et il est de la plus grande importance de reconnaître la différence qu'il y a entre cela et la loi. Une loi impose une règle par autorité, ici l'autorité de Dieu; la conscience au contraire prend connaissance du bien, et du mal en lui-même, comme Dieu fait. «L'homme est devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal» (Genèse 3: 22), ce qui veut dire que la conscience prend connaissance du bien et du mal en soi-même, comme bien ou comme mal, sans aucune loi qui le prescrive ou le défende; et pour autant, un homme est loi à *lui même*, c'est-à-dire, la chose ne lui étant pas prescrite ou défendue comme par une loi.

(*) Le mot «écrite» se rapporte à «oeuvre», non pas à «loi»; le grec ne laisse pas d'incertitude à cet égard.

(**) Comparez Hébreux 8: 10.

Il est bon aussi de remarquer que les versets 13, 14 et 15 forment une parenthèse, et qu'il faut lier le «seront jugés par la loi» de la fin du verset 12, avec le «au jour où Dieu jugera» du commencement du verset 16.

Remarquez encore, du côté de l'homme, comme auparavant du côté de Dieu, que le jugement dont il est question ici, n'est pas un jugement gouvernemental, qu'il ne s'agit pas des voies de Dieu envers les hommes sur la terre, visitant il est vrai les péchés, chez un peuple ou dans une race, en usant de longue patience, mais que l'apôtre parle du jugement des secrets des coeurs des hommes, tout étant mis en lumière, strictement et justement jugé selon les exigences obligées et nécessaires de la nature de Dieu et selon les avantages dont les hommes ont pu jouir. Ce n'est pas Dieu gouvernant en patience, mais Dieu jugeant en justice selon ce qui est bien et ce qui est mal, comme personne ne peut le contester, et là où personne ne peut échapper. L'apôtre déclare que les secrets des coeurs des hommes seraient jugés et que les hommes apparaîtraient tels qu'ils étaient réellement, quelque cachés qu'ils puissent être d'ailleurs aux yeux des hommes.

Le verset 17 du chapitre 2, introduit positivement le Juif, en insistant sur la même vérité; mais à l'inverse de ce qu'il avait dit du gentil, l'apôtre déclare qu'un Juif qui se glorifiait de la loi et qui la violait, était aussi mauvais que celui qui n'avait point de loi; le nom de Dieu était blasphémé au milieu des gentils à cause d'eux. Celui-là seulement est Juif qui l'est au dedans, celui dont le coeur est circoncis, en esprit non pas dans la lettre, celui dont la louange ne vient pas des hommes, mais de Dieu.

Nous arrivons ici à un principe d'une grande importance, c'est-à-dire aux voies de Dieu, à la possession de privilèges, là où il n'y avait aucun renouvellement de coeur pour en tirer profit, et à la question de savoir si cette possession de privilèges rendait ceux qui y avaient part meilleurs et plus agréables à Dieu, car telle était la prétention du Juif (chapitre 3). L'argument de l'apôtre semblait placer tous les hommes sur le même niveau: il le faisait moralement devant Dieu, sauf que les privilèges, là où ils existaient, ajoutaient à la responsabilité; mais il admettait pleinement l'existence de très grands privilèges et de grands avantages là où Dieu les avait placés. Si les circoncis étaient réellement incirconcision, s'ils ne gardaient pas la loi, quel était l'avantage du Juif? Grand de toute manière (3: 1, 2). L'apôtre, je le répète, reconnaît tous les privilèges des Juifs, spécialement celui d'être les dépositaires des Ecritures, «des oracles de Dieu» et si quelques-uns ne croyaient pas, leur incrédulité ne rendrait pas vaine la foi, c'est-à-dire n'annulerait pas la fidélité de Dieu. Dieu serait vrai, si tout homme était menteur; il accomplirait sa parole. Mais si cet accomplissement de sa parole en dépit de l'infidélité de l'homme, ne faisait que démontrer davantage sa fidélité, en sorte qu'il est d'autant plus glorifié par l'infidélité de l'homme, ce fait n'empêchait pas que Dieu jugeât le mal. Autrement, Dieu ne pourrait juger le monde en aucune manière. Si l'injustice de l'homme rendait plus manifeste la justice de Dieu, pourquoi Dieu le jugerait-il encore à cause de cette injustice? — C'est ici un principe général mais qui a une application particulière aux Juifs; car, plus les gentils s'opposaient à eux, et étaient jaloux d'eux et les foulaient sous leurs pieds, plus la fidélité de Dieu apparaissait, et Dieu ne pouvait pas plus juger les gentils, le monde, que les juifs. Mais c'est un principe général que, si l'injustice de l'homme constate ou démontre la justice de Dieu, ce fait ne rend pas Dieu injuste s'il juge.

L'apôtre revient ensuite à la forme dans laquelle le principe s'applique aux Juifs: si le mensonge du Juif rendait plus glorieuse la fidélité de Dieu à ses promesses, pourquoi Dieu le jugerait-il encore comme pécheur? Ou plutôt faisons du mal, afin qu'il en arrive du bien (ou l'apôtre revenant dans cette dernière partie au principe général), comme en effet quelques-uns accusaient les chrétiens de dire. En face d'un pareil principe, l'apôtre ne condescend pas à raisonner; il dit simplement «desquels le jugement est juste!» Non, tout notre péché constate cette patiente fidélité de Dieu à ses promesses et à sa bonté. L'homme rejeterait bien vite ceux qui agiraient envers lui comme lui fait envers Dieu. Mais cela n'empêche pas la responsabilité, et le péché, et le jugement.

Le Juif avait donc des avantages. Etait-il donc plus excellent que les gentils? Nullement; l'apôtre avait déjà «accusé, et Juifs, et grecs, d'être tous sous le péché» (verset 9). Il cite

ensuite, d'abord d'après les Psaumes, et puis d'après Esaïe, le témoignage des Ecritures qui déclaraient entièrement pécheur, tous ceux, auxquels elles étaient adressées.

Le Juif se glorifiait de ce que ces Ecritures étaient pour lui, et pour lui seul: Eh bien, dit l'apôtre, nous savons que tout ce que la loi dit, elle le dit à ceux qui sont sous la loi; prêtons donc l'oreille à sa voix, et écoutons ce qu'elle leur dit. Le voici: «Il n'y a point de juste, non pas même un seul» (verset 10). Les gentils étaient notoirement tombés dans toute sorte de vices, de dépravation et d'idolâtrie; les Juifs étaient la race privilégiée, et leur privilège particulier était celui-ci, que les oracles de Dieu leur avaient été confiés. Or l'apôtre reconnaît expressément que la loi parlait à ceux qui étaient sous la loi; mais la loi déclarait qu'il n'y avait «point de juste». Le Juif était donc condamné par ce dont il se glorifiait lui-même. Et lisez maintenant le témoignage que ces Ecritures rendent de l'état de l'homme, de l'homme le plus avantagé, possédant ce que Dieu a à donner, comme le frère aîné dans l'histoire du prodigue. Il n'y a point de juste; personne qui comprenne, qui ait de l'intelligence dans le sens spirituel; personne qui recherche Dieu; en volonté, tous se sont détournés du droit chemin; il n'y en a aucun qui exerce de la bonté; pas même un seul; partout le mal, sans exception, si on était mis à l'épreuve! L'apôtre entre ensuite dans les détails des formes complètes du mal dans lesquelles cet état se développe. Des caractères aimables, on peut en rencontrer chez quelques-uns, comme on peut en trouver aussi chez les animaux; mais de coeur qui recherche ou qui craigne Dieu, on n'en trouve point! Toute bouche est fermée, et tout le monde est coupable devant Dieu, les gentils, notoirement sans frein, et réprouvés dans leur entendement, pratiquant avidement toute impureté; le Juif condamné par sa propre bouche par ce dont il se vantait. Ainsi bien loin que quelqu'un fût justifié par les oeuvres de la loi, la loi apportait avec elle «la connaissance du péché». Le péché était partout; la loi en donnait la conviction positive (versets 19, 20).

L'apôtre clôt la démonstration de cet état qui donnait occasion à la colère de Dieu d'être révélée du ciel, la démonstration s'étendant dans son ensemble depuis le verset 19 du chapitre 1, à la fin du verset 20 du chapitre 3.

Ensuite l'apôtre revient à son véritable sujet, tel qu'il l'avait formulé au verset 17 du chapitre 1, *la justice de Dieu*. L'homme, cela était évident, n'avait point de justice. Juifs et gentils étaient tous sous le péché; mais maintenant la justice de Dieu, entièrement sans loi, était manifestée, la loi et les prophètes lui rendant témoignage (3: 21). C'est ici le point capital: *la justice de Dieu est manifestée*. Cette justice est «par la foi de Jésus Christ»; c'est là le «comment» de sa manifestation et de sa réception; elle est envers tous. Si elle avait été la justice *de l'homme*, elle aurait dû être par la loi, et elle aurait été par conséquent pour les Juifs seuls, car eux seuls avaient cette loi; mais c'est la justice *de Dieu*, et elle est «par la foi», et ainsi elle est *pour* tous, et réellement, puisqu'elle était par la foi de Jésus Christ, *sur* tous ceux qui croyaient; car il n'y a pas de différence, car tous ont péché, tous sont également sous le péché; mais la justice de Dieu est par la foi, sur tous ceux qui croient. La justification est gratuite par la grâce de Dieu, par la rédemption qui est dans le Christ Jésus (versets 22-24).

Ce passage nous fournit la thèse de la doctrine de la justice comme un tout, complet en lui-même. Le verset 17 du chapitre 1^{er}, nous dit que la justice de Dieu est révélée dans l'évangile. Maintenant, en contraste avec la loi, qui était la voie de la justice de l'homme, n'ayant rien à faire avec la loi (cwr±v nçmou, entièrement à part de la loi), nous savons le «comment» de cette justice dans son application: elle est par la foi de Jésus Christ envers tous, applicable et présentée sur le principe de la foi à tous et sur tous ceux qui croient. Tous également étaient sous le péché et démontrés tels, la justification de tous également est gratuitement par la grâce de Dieu, par la rédemption, — cette rédemption qui est dans le Christ Jésus.

Nous trouvons ensuite des détails additionnels et la manière de l'application de cette justification aux saints de l'Ancien Testament et à ceux qui ont vécu après la mort de Christ. Dieu, nous dit l'apôtre, a présenté Christ pour «propitiatoire», pour lieu d'accès sur le fondement de la rédemption et du sang présenté à Dieu comme expiation ou propitiation pour les péchés. Or, pour ce qui concerne les saints de l'Ancien Testament, ceci, maintenant, montre la justice de Dieu en présence du support dont Dieu avait usé envers eux alors qu'ils péchaient. Le support de Dieu avait été montré au temps où ces hommes vivaient; mais où était la justice si Dieu passait ainsi par dessus les péchés des Abraham, des Samuel, des David, et de leurs pareils? Cette justice était démontrée maintenant. Dieu avait pu user de support en vue de la propitiation que Christ devait opérer, propitiation toujours présente à Dieu, et sur le fondement de laquelle il agissait, comme si elle était déjà accomplie, pour autant qu'il s'agissait du pardon des péchés.

Ensuite, pour ce qui regarde les saints qui ont vécu après l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption, la pleine justice de Dieu était présentement mise en évidence: cette justice était montrée dans le temps présent, savoir ce par quoi il pouvait être juste et justifier, — ce en quoi il était manifesté juste en justifiant ceux qui croyaient en Jésus Christ. C'était là une vérité d'une immense importance. Dieu avait montré son support dans les temps précédents, où ce qui autorisait l'exercice de ce support selon sa justice n'était pas révélée. *Maintenant* la justice de Dieu est révélée, d'abord relativement à ce long support et à la rémission des péchés précédents; puis la même justice de Dieu est encore pleinement révélée, c'est-à-dire le fondement qui a été posé pour la justification de ceux qui croiraient en Jésus. La justice de Dieu en faisant ainsi était aussi clairement manifestée que le fondement sur lequel elle s'exerçait était parfaitement établi. La justice de Dieu était pleinement démontrée dans l'élévation de Christ à la droite de Dieu, comme nous lisons au verset 10 du chapitre 16 de Jean: Christ a pris place à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu parfaitement à la croix et de ce qu'il a ainsi révélé et déclaré la justice de Dieu. Dans la partie de l'épître aux Romains qui nous occupe dans ce moment, nous trouvons simplement le fait que la justice de Dieu est maintenant manifestée quant à la rémission des péchés précédents et justifiant ceux qui croient maintenant, Christ étant présenté pour propitiatoire par la foi en son sang. La valeur du sang de Christ apporte le témoignage de justice dans la rémission des péchés précédents; mais elle, apporte une justification présente

et connue de ceux qui croient, en maintenant pleinement la justice de Dieu. Dieu est juste et justifiant, non pas condamnant, ceux qui croient.

Toute vanterie de la part de l'homme est donc exclue, car c'est par l'oeuvre de Dieu et par la grâce de Dieu que l'homme est justifié, non pas par la loi des oeuvres évidemment, car dans ce cas l'homme pourrait trouver de quoi se glorifier, mais par la loi de la foi, qui recevait simplement par grâce l'effet de l'oeuvre d'un autre. Nous voyons ici ce que nous retrouverons, plus loin encore, savoir que l'expression de *loi* est employée pour désigner un principe agissant dans un certain sens, la loi de la foi, la loi des oeuvres. C'est pourquoi, comme nous ne pouvons pas mêler les deux principes, dont l'un fait gagner une chose par des oeuvres et l'autre fait recevoir la chose par la foi (et à vrai dire une autre chose: la justice de Dieu, non pas celle de l'homme), l'un de ces principes exclut l'autre; et nous concluons, non seulement qu'un homme est justifié par la foi, par le sang de Christ, par grâce, mais encore qu'il est justifié ainsi, entièrement à part et à l'exclusion de toutes oeuvres de loi. Dieu justifie les pécheurs en intervenant pour eux, et ce n'est pas l'homme qui est juste par une loi qu'il a gardée, car tous sont sous le péché.

Et Dieu est-il seulement le Dieu d'un peuple, même de son peuple? N'est-il pas le Dieu de toutes les nations? Oui certes, aussi des nations; et maintenant, en grâce, exactement comme il l'est pour le juif qui avait besoin de la grâce tout autant que le gentil; car c'est un seul Dieu qui justifie la circoncision (laquelle cherchait sa propre justice par la loi) sur le principe de la foi, gratuitement par grâce, et, si un gentil avait cette foi, par la foi Dieu le justifiait. Tel est le sens des mots rendus par «sur le principe de» ou «par» ou «par le moyen de», quand quelqu'un possédait la foi. Le Juif cherchait la justice sur un faux principe; l'évangile révélait le vrai principe, qui était *la foi*. Si le gentil avait la foi, il avait la justification qui était donnée sur ce principe.

Si donc cette justification était par la foi à l'exclusion de la loi, anéantissait-elle la loi? Nullement. La loi apportait la conviction de péché; elle faisait plus, elle apportait la malédiction, de laquelle celui qui était sous elle avait à être délivré; et la justification d'un tel homme, la délivrance d'un tel homme de la malédiction, par le moyen de Christ portant la malédiction, donnait à la loi la plus haute sanction possible. Le fait que Christ a dû porter la malédiction de la loi, établissait l'autorité de la loi, comme aucun autre moyen ne le faisait. L'apôtre venait de se servir de l'autorité de la loi pour convaincre pleinement le Juif de péché, en sorte que le sang de Christ, et la grâce et la rédemption devenaient nécessaires pour lui; et leur introduction, nécessaire pour le Juif qui était sous la loi, si elle mettait de côté toute justice par loi, reconnaissait pleinement l'autorité, de la loi, comme plaçant les Juifs sous la transgression de laquelle ils avaient besoin d'être justifiés. Le paiement d'une dette reconnaît la dette, et l'obligation qui en faisait une dette; quoique (et dans ce par quoi il y met fin) ce paiement y mette fin. Il y a plus que cela dans la loi sans doute; je me sers seulement de la figure pour montrer que, mettre fin à une chose peut démontrer positivement l'obligation de cette chose.

La justice par la foi, était un principe incompatible avec la loi. Sur le principe de la foi, l'oeuvre de Dieu en grâce justifiait gratuitement; selon la loi, l'oeuvre de l'homme en justice rendait la paix, la rédemption et l'oeuvre de Dieu inutile. L'obéissance, non plus, sous la loi ne produisait pas ce que la grâce faisait après tout; elle n'était pas, si même elle était accomplie, la justice de Dieu, mais la justice de l'homme. Mais la rédemption, la grâce, et le sang de Christ, efficaces par la foi, reconnaissent l'autorité de la loi et lui donnaient sa sanction, en satisfaisant d'une autre manière à ce qu'exigeaient les péchés commis et la condamnation encourue sous elle. La chose avait lieu sur un principe différent, absolument incompatible avec la loi comme moyen de justice; mais elle reconnaissait les exigences de la loi en fait de justice comme des exigences de Dieu, et, quand l'homme avait failli, satisfaisait à ces exigences en grâce. La loi et la foi ne pouvaient pas se mêler ensemble, car elles se contredisaient l'une l'autre en tous points: l'une se reposait sur la grâce, l'autre sur les oeuvres; l'une sur l'oeuvre de Dieu, l'autre sur l'oeuvre de l'homme. L'une par conséquent, si elle eût été accomplie, ce qu'elle n'était pas, eût produit la justice de l'homme; l'autre donnait la justice de Dieu par une oeuvre achevée. Mais la grâce qui est incompatible, avec la loi, reconnaissait les exigences de la loi et y satisfaisait, afin de justifier gratuitement celui qui avait failli sous la loi.

Mais il y avait, dans l'histoire d'Israël, plus que la loi. Il y avait (chapitre 4) les Abraham et les David, des promesses, et la fidélité de Dieu qui reconnaissait les promesses. Sur quelle base la position de ces hommes reposait-elle? Qu'est-ce qu'Abraham a trouvé? A-t-il été justifié sur le principe des oeuvres? S'il a été justifié sur le principe des oeuvres, il a de quoi se glorifier, mais non pas relativement à Dieu. Des preuves devant les hommes, pour rendre manifeste devant eux la réalité de la foi, il peut y en avoir eu, et il y en a eu; mais devant Dieu Abraham a été tenu pour juste par la foi. «Abraham crut Dieu, et cela lui fut compté à justice; or à celui qui fait des oeuvres, le salaire n'est pas compté à titre de grâce, mais à titre de chose due; mais à celui qui ne fait pas des oeuvres, mais qui croit à celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice» (versets 3-5). Ce principe établi sur l'exemple d'Abraham est appuyé par le témoignage de David: «Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts; bienheureux l'homme à qui le Seigneur ne compte point le péché» (versets 6-8). Remarquez que, jusqu'ici, l'imputation de la justice ne va pas plus loin que le pardon des péchés; nous trouverons davantage ensuite, mais ici c'est tout: un homme est justifié de ce dont il est coupable, de ses péchés; et par rapport à cela il est tenu pour juste; car tel est le sens de l'expression «compter la justice». Sa foi lui est comptée à justice; elle ne lui est pas mise en compte (*): Abraham crut Dieu et fut tenu pour juste, à cause de sa foi. Ce n'est pas que sa foi eût en elle-même une valeur intrinsèque qui lui était portée en compte comme autant de justice; mais Dieu l'estima ou le tint pour juste, pour sa foi; Dieu le tint pour un homme juste à cause de sa foi. Ainsi David parle d'un homme tenu pour juste, sans oeuvres: aucun péché ne lui était imputé; il était tenu pour entièrement quitte ou justifié du péché devant Dieu, quand le péché était pardonné ou couvert. Dieu a satisfait à la responsabilité de l'homme, et l'homme est envisagé comme justifié du péché.

(*) Il ne faut pas confondre \log^{TM} omai, «mettre en compte», que nous trouvons, chapitre 5: 13, et Philémon 19, avec \log° zomai «estimer, tenir, compter», que nous avons ici et au chapitre 4.

Cette béatitude venait-elle sur la circoncision seulement, où aussi sur l'incirconcision? Car nous avons établi que la foi fut comptée à Abraham (4: 9). Quand lui fut-elle comptée? Lorsqu'il était circoncis, où incirconcis? Incirconcis; — en sorte que, en rien moins que dans Abraham, nous trouvons un homme incirconcis justifié par la foi. La circoncision n'était que le sceau de la justice qu'il avait alors qu'il était incirconcis. Et ainsi il était le père de tous ceux qui croient, même s'ils sont incirconcis comme les gentils croyants, afin qu'ils fussent tenus pour justes aussi par la foi; et de plus le père d'une vraie séparation pour Dieu (car c'est ainsi que j'entends le passage, quoique sa forme soit un peu étrange), non seulement pour Israël circoncis, mais pour tous ceux qui marchaient dans la foi d'Abraham, — la circoncision, non dans la lettre, mais en esprit.

L'apôtre développe ensuite les principes du cas d'Abraham. La promesse d'être héritier du monde n'a pas été faite à Abraham, par la loi, mais par la justice de la foi; car si ceux qui sont du principe de la loi sont héritiers, la foi est rendue vaine (versets 13, 14). Faire d'Israël sous la loi exclusivement l'héritier, c'était détruire le principe sur lequel Abraham possédait l'héritage: Abraham avait été fait héritier par la foi, et non par aucune loi. Promesse n'est pas loi; et vouloir établir l'héritage sur la loi et le donner à Israël à cause de la loi c'était rendre vaine la promesse. La promesse, et la foi à la promesse vont ensemble. La loi, c'est l'oeuvre de l'homme, et, du côté de Dieu, ce qu'il exigeait de l'homme, non une promesse à l'homme. En effet la loi produit la colère (verset 15); car là où il n'y a pas de loi, il n'y a pas non plus de transgression, car il n'y a rien à transgresser: produire la colère et amener des transgressions n'est assurément pas une promesse. Mais l'héritage est sur le principe de la foi, non pas de la loi, afin qu'il soit par la grâce; car la foi précisément croit à la grâce montrée, et ainsi la promesse est assurée à toute la semence, car la grâce peut la donner à un gentil, et la foi, dans un gentil, peut la recevoir; elle peut non pas simplement la donner à la semence sous la loi, quoique par la foi elle aussi pouvait la recevoir, mais la donner à quiconque avait la foi d'Abraham qui est le père non seulement, des Juifs, mais de nous tous (selon qu'il est écrit: «Je t'ai établi père de plusieurs nations») devant Dieu, le Dieu qu'Abraham avait cru.

Ceci introduit un autre principe (versets 17 et suivants). Quand Abraham reçut la promesse, il était comme mort. Le Dieu qu'il crut, est un Dieu qui est au-dessus de la misère et de la faiblesse de l'homme, et il appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient. Abraham crut Dieu, en dépit de son état de mort et de celui de Sarah: il y eut là une quasi résurrection. Mais ceci introduit encore un autre grand et important principe. Nous avons vu la *grâce* de la part de Dieu et la *foi* de la part de l'homme, en relation avec la promesse, d'un côté, et avec la rédemption qui est en Christ, de l'autre côté. Maintenant la *puissance* intervient, la puissance de Dieu: ce n'est pas Dieu s'occupant de l'homme et entrant en rapport avec lui en vertu de quelque chose de bon ou de quelque capacité qui serait dans l'homme, mais c'est Dieu qui ressuscite les morts, et qui, selon cette puissance, appelle les choses qui ne sont pas comme si elles étaient: il peut leur donner l'être quand il les appelle. Ceci s'applique au cas d'Abraham, aux gentils, et, quant à la puissance, dans sa nature, à la résurrection de Christ.

La loi exige de la puissance dans l'homme pour l'accomplir, Dieu ressuscitant les morts n'exige évidemment aucune puissance dans ceux qui sont ressuscités, et les choses qui ne sont pas n'ont aucune capacité pour devenir des choses qui sont. Abraham crut Dieu; il n'eut égard à aucune circonstance qui pour ce qui est de la faiblesse de l'homme, rendait impossible l'accomplissement de la promesse, parce que Celui qui parlait en vérité, pouvait faire toutes choses en puissance. Abraham fut pleinement persuadé de cela: c'est pourquoi si Dieu parlait, la chose qu'il avait dite était certaine, aucun manque de puissance ne pouvait la faire manquer; et cette reconnaissance de ce que Dieu était, cette foi (qui par cette grâce justifiait Dieu dans sa parole, — Lui donnait son vrai caractère) était comptée à Abraham à justice. Quand l'homme justifie Dieu dans Ses oeuvres, Ses paroles et Ses voies, quand il ne se justifie pas lui-même, Dieu le justifie. Ces voies sont en Christ. Mais notre foi, quoique en principe la même, a cependant, en un point très important, un caractère différent de celle d'Abraham. Abraham crut que Dieu était puissant pour accomplir ce qu'il avait promis; nous, nous croyons qu'il a ressuscité Christ d'entre les morts: son oeuvre est une oeuvre accomplie; Christ a été livré pour nos fautes et a été ressuscité pour notre justification (versets 23-25).

Mais, remarquez-le, la foi dont il est question ici, est la foi «en Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts». La justice nous est comptée, à nous qui croyons en Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts; en sorte que nous ne reconnaissons pas seulement l'oeuvre de Christ, mais son acceptation par Dieu, avec la puissance de Dieu de ressusciter les morts, comme disait Jean-Baptiste: «Dieu peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham». Dieu est intervenu en puissance, comme étant pleinement satisfait, pour ressusciter Christ (qui, par grâce, avait pris nos péchés sur lui) de l'état où nos péchés l'avaient amené. Sans parler de sa personne, Dieu ne pouvait pas laisser Christ dans le tombeau, car Dieu était satisfait à l'égard des péchés et a justement ressuscité Christ d'entre les morts en témoignage public de cette satisfaction.

Voyez maintenant combien est complète la déclaration que nous avons trouvée relativement à nos péchés: nous sommes justifiés gratuitement par la grâce de Dieu; nous avons la rédemption dans le Christ Jésus; nous avons son sang pour propitiatoire par la foi en lui; nous avons la justice de Dieu en rémission des péchés; Dieu est juste et justifiant celui qui croit, Christ ayant été livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification, Dieu lui-même l'avant ressuscité d'entre les morts. Ainsi toute la question quant aux péchés, à la culpabilité, à tout ce pourquoi nous avons à répondre au jour du jugement, a été pleinement vidée, et le pardon, la justification, la rédemption ont été mis en évidence en justice, et cela par la grâce parfaite. Toute l'oeuvre de Christ, relativement à ce pour quoi nous avons à répondre, est complète, Dieu ayant mis son sceau sur elle dans la résurrection; la grâce est complète (car elle a aussi beaucoup à donner); et, nous qui croyons, nous sommes justifiés par la foi devant Dieu. Nous verrons qu'une autre question s'élève; mais pour ce qui concerne nos péchés, pour tout ce que nous avons fait, tout ce pour quoi nous aurions eu à répondre au jour du jugement, la question est complètement vidée. Dieu a accompli sa propre oeuvre en grâce; Christ, qui a été livré pour nos offenses, est ressuscité d'entre les morts. Dieu a mis

son sceau sur l'achèvement et l'efficacité de son oeuvre. C'est dans le Dieu qui a fait cela que nous croyons; sa grâce nous a justifiés en justice.

Dans toute cette partie de l'épître il n'est pas question d'expérience: c'est un point qu'il vaut la peine de noter. Sans doute nous sommes heureux, en ayant, comme un résultat, le pardon de nos péchés; mais le bonheur dont nous jouissons ainsi n'est pas la conséquence d'un travail intérieur, aboutissant à la délivrance dans la puissance de la grâce divine, mais une oeuvre complète, accomplie, par laquelle la justice de Dieu est manifestée, — l'oeuvre de Dieu satisfaisant à tout ce qu'exigeaient nos péchés, à cause desquels il nous avait déclarés coupables, «car il n'y a point de juste, pas même un seul», et nous avait démontrés tels. Dieu a accusé tous, juifs et grecs d'être sous le péché; et il n'y a pas de différence, car tous ont péché, étant justifiés gratuitement par sa grâce. Il s'agit d'un état de culpabilité, de culpabilité *démontrée*, non pas d'expérience, et puis de complète justification par le sacrifice de Christ, livré pour nos offenses, non pas de ce qui se passe dans nos coeurs. L'expérience de ce qui est en nous, et la délivrance, viendront plus tard dans les chapitre 7 et 8.

Ce que nous venons de dire montre combien est complète cette partie de notre épître, pour ce qui est du sujet particulier qu'elle traite, et combien l'évangile se rapporte en premier lieu à la culpabilité et à la délivrance, — à notre justification de cette culpabilité, non à notre état ou à notre nature, quoique les fruits du vieil homme constituent cette culpabilité. Nous voyons en même temps comment on peut prêcher l'évangile de la pleine et libre grâce de Dieu sans toucher par là à notre nature et à notre état, bien qu'un état d'âme stable et bien établi ne puisse exister sans l'expérience et la délivrance que nous fait connaître la partie subséquente de l'épître. L'homme naturel peut comprendre le pardon, le paiement d'une dette; un enfant, sur le point d'être puni, sait ce que c'est que d'être pardonné; mais une âme qui passe par les exercices intérieurs que produit l'Esprit de Dieu peut seule comprendre ce qu'est le péché dans la chair et ce qu'est la délivrance de son pouvoir. Il est parfaitement vrai que pour qu'il y ait une oeuvre réelle, même quant au pardon, il faut que nous ayons été amenés à la conviction que nous sommes coupables dans nos péchés: il faut que la conscience soit atteinte, il faut que la culpabilité soit reconnue, il faut que la déclaration de l'épître, relativement à cette culpabilité, savoir que nous sommes sous le péché, trouve son application personnelle et son écho dans la conscience; il faut que notre juste condamnation soit signée et ratifiée par notre propre conscience, en sorte que nous soyons convaincus que nous, — que moi, — nous avons à être gratuitement justifiés. Mais nous voyons cependant qu'avec le simple sentiment que nous avons péché, alors même qu'il n'y a chez nous aucun sentiment réel de l'existence du vieil homme et de notre éloignement de Dieu par elle, nous pouvons comprendre le pardon; nous pouvons même le supposer, sans le posséder véritablement, et sans qu'aucune réconciliation soit effectuée, non pas qu'il y ait manque de sincérité, mais on se trompe soi-même. On voit ainsi, je le répète, comment l'évangile de la repentance quant aux péchés dont nous sommes coupables, et de la rémission de ces péchés, peut être prêché sans que l'expérience de ce que nous sommes par nous-mêmes ait été produite dans les âmes. Je n'ai pas besoin de le dire: il faut qu'il y ait une franche reconnaissance de notre culpabilité,

dans la conscience, pour qu'il y ait chez nous quelque réalité de repentance ou de pardon; mais il n'est pas nécessaire pour cela d'aucune connaissance expérimentale de nous-mêmes. Cette connaissance de nous-mêmes peut précéder la connaissance du pardon, et sera dans ce cas accompagnée généralement d'une grande détresse d'âme, et nous trouverons à la fois le pardon et un repos de conscience permanent. Mais les deux choses sont clairement distinguées dans cette épître, l'expérience de ce que nous sommes venant la dernière. Le témoignage, — le témoignage, la démonstration et le jugement de Dieu quant à la culpabilité universelle, au pardon, et à la justification avec ses bienheureux résultats par l'oeuvre de Christ livré pour nos offenses et ressuscité pour notre justification — est déjà complet à la fin du verset 11 du chapitre 5.

Quand nous en viendrons aux chapitres suivants, nous aurons l'occasion de parler de l'expérience elle-même, et de notre état dans la chair par la chute d'Adam. Tout ce que je fais pour le moment, c'est de montrer la différence qui existe entre les deux choses.

Avant de poursuivre toutefois le cours de l'enseignement de l'épître, je ferai ressortir un autre point. Nous trouvons au troisième chapitre une allusion au propitiatoire, et à la fin du quatrième, l'histoire du «bouc émissaire», ou tout au moins ce qui répond à ces deux choses (comparez Lévitique 16). C'est pourquoi il faut traduire, au verset 25 du chapitre 3, «lequel Dieu a présenté pour *propitiatoire par la foi en son sang*»; c'est pourquoi aussi l'Esprit fait mention des «péchés précédents», et ensuite, non pas encore de ce côté de l'oeuvre où Christ nous est présenté comme portant les péchés, mais de cet autre aspect de l'oeuvre qui est la glorification du caractère de Dieu révélé comme étant juste et justifiant ceux qui croient en Jésus. C'est ce dernier côté qui est le témoignage adressé au monde: Christ est *présenté* comme un propitiatoire par la foi en son sang. Ce premier bouc était le lot de l'Eternel. Tout ce que Dieu est, — sa majesté, sa vérité, sa justice contre le péché, son amour, tout a été glorifié parfaitement dans la mort de Christ (Jean 13: 31, 34; 17: 4), sans qu'il soit dit encore qui ou combien de personnes seront sauvées. C'est pourquoi le message de la grâce et la supplication peuvent être adressées à tout le monde: Dieu est satisfait, glorifié dans le sang qu'il a sous les yeux, et il dit «venez!» Ici, le sang sert au pardon, et afin que Dieu soit juste en justifiant. A la fin du chapitre 4, l'Esprit introduit un «*nos*»; nous y lisons que Christ a été livré pour *nos* offenses, les offenses de ceux qui peuvent parler par la foi, et dire «*nos*», «notre». La Parole parle ici par conséquent de fautes positives pour lesquelles Christ a été livré, comme le souverain sacrificateur confessait les péchés du peuple sur la tête du bouc émissaire; car porter les péchés, «*nos* péchés, en son corps sur le bois», est une chose différente que de glorifier Dieu dans Son caractère, en mourant là où le péché était entré. Les deux aspects du sacrifice ont leur place et leur importance particulières, l'un pour la gloire de Dieu, et afin que la grâce pût se répandre librement en justice, l'autre pour ôter nos péchés, comme cela était nécessaire.

Je reprends maintenant le sujet général renfermé dans les onze premiers versets du chapitre 5, qui nous donnent l'exposé complet de l'effet de l'oeuvre de cette grâce de la rédemption par Christ livré pour nos fautes selon l'infinie grâce de Dieu.

L'épître aux Romains nous fournit deux exposés distincts de la position des croyants: l'un qui est celui qui nous occupe dans ce moment, et qui est renfermé dans les onze premiers versets du chapitre 5, et l'autre que nous trouvons au chapitre 8; le premier nous montrant ce que Dieu lui-même est en grâce pour nous, avec les bienheureuses conséquences qui en découlent, le second nous faisant connaître la position du croyant en Christ devant Dieu, et ce que Dieu est pour lui dans cette position. Le chapitre 8, nous présente le croyant plus pleinement et plus complètement devant Dieu, sa mauvaise nature ayant été mise à découvert par la loi, et sa délivrance à cet égard ayant été exposée; mais la première moitié du chapitre 5, nous apprend davantage ce que Dieu est en Lui-même en grâce. L'un des passages nous dit ce que Dieu est pour le pécheur, et nous présente par conséquent davantage ce que Dieu est en Lui-même avec les conséquences qui en découlent, en grâce; l'autre, nous montre le croyant en Christ devant Dieu, nous faisant faire un pas en avant quant au saint, et ayant un prix particulier en ce qu'il nous montre ce que Dieu est pour lui, mais non pas aussi complètement ce que Dieu est en Lui-même envers les hommes. Ce dernier sujet est en conséquence plus amplement exposé au chapitre 5: 1-11, où nous trouvons toute la glorieuse bénédiction qui découle de Christ, depuis la paix avec Dieu, jusqu'à la joie en Lui; mais c'est l'amour constaté envers nous lorsque nous étions pécheurs (et pour cette raison davantage ce que l'amour est en Dieu lui-même), non pas la position d'un homme en Christ devant Dieu; sujet sur lequel nous aurons l'occasion de revenir plus amplement quand nous arriverons au chapitre 8.

Nous ferons seulement remarquer ici que jusqu'à la fin du verset 11 du chapitre 5, l'enseignement du Saint Esprit se rapporte aux péchés, et depuis le verset 12 de ce chapitre jusqu'à la fin du chapitre 8, à la délivrance du péché. La première de ces deux portions de l'épître, parle de Christ livré pour nos offenses; la seconde, du fait que nous avons été crucifiés, et qu'ainsi nous sommes morts au péché. Mais pour le moment le sujet qui nous occupe, c'est que Christ a été livré pour nos fautes, et qu'il a été ressuscité pour notre justification. Nous avons aussi appris que cette glorieuse vérité est reçue par la foi comme une chose accomplie: Dieu a accepté le sacrifice comme une propitiation satisfaisante, démontrée en ce qu'il a ramené Christ d'entre les morts, Christ qui, par conséquent, a été ressuscité pour notre justification, selon la justice de Dieu. Nous avons trouvé la propitiation par la foi au sang de Christ, au chapitre 3, — la justice de Dieu manifestée, Dieu étant juste et justifiant celui qui croit; et maintenant, — au chapitre 4, nous avons la résurrection de Christ pour notre justification quand il avait été livré pour nos fautes. Cette oeuvre faite tout entière en dehors de nous, à laquelle nous n'avons d'autre part que nos péchés, (et béni soit Dieu de ce que, nous qui croyons, nous pouvons dire que Christ les porta là), et la haine qui le crucifia et le mit à mort par des mains iniques; cette oeuvre, qui est le fruit de la souveraine et libre grâce de Dieu et de la croix de Christ livré pour nos fautes, a le sceau de Dieu sur elle dans la résurrection, comme étant complète et suffisante, et, bien plus que cela, quoi que nous n'allions pas plus loin ici, comme étant le fruit de la libre grâce et de l'amour de Dieu envers nous.

Non seulement donc, la justice de Dieu est déclarée, Dieu étant «juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus»; mais, «étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu» (5: 1). Tout ce qui s'élevait entre Dieu et nous par nos péchés, a été ôté; la résurrection de Christ en est le témoignage de la part de Dieu pour nous qui, le sachant par la foi, avons ainsi «la paix avec Dieu». La paix avec Dieu! C'est ici une expression d'une très grande portée; c'est la paix avec Dieu tel qu'il est. S'il y avait quoi que ce fût qui troublât moralement sa sainte nature, ou si nous avions quelque chose sur notre conscience, nous n'aurions pas la paix avec Dieu; mais il n'y a rien. Notre justification est absolument l'oeuvre de Dieu lui-même, connue par la foi, en sorte qu'il ne reste ni tache, ni nuage. Nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ: c'est Lui qui l'a faite, et elle est parfaite. Mais par Lui aussi, nous avons accès, par la foi, à cette grâce ou à cette faveur dans laquelle nous sommes, — ce qui est notre condition présente, — une faveur meilleure que la vie, la faveur divine! Si j'élève mes yeux vers Dieu, je ne trouve rien comme relation présente avec Lui, que la faveur divine reposant sur moi. Aucun nuage ne voile la lumière de sa face; il m'aime de l'amour dont il aime Jésus, et je trouve là mon repos. L'espérance qui est devant moi, car telle est la valeur du sacrifice de Christ, est la gloire de Dieu. Je me glorifie dans cette espérance. Il m'introduira dans cette gloire, dont l'espérance éclaire déjà d'une lumière céleste le sentier dans lequel je marche.

Telle est dans ses traits essentiels la bénédiction que je reçois comme résultat de l'oeuvre bénie de Christ, et de la grâce qui le donna, et qui me donna à moi une part dans cette oeuvre, par la foi; mais ce n'est pas tout. Deux fois le Saint Esprit ajoute: «Et non seulement cela». Moi qui crois, j'ai en effet, dans ces trois choses, savoir la paix avec Dieu quant à tout ce qui pouvait me constituer coupable et ôter la paix, la faveur présente de Dieu, et l'espérance de sa gloire, l'exposé complet de ce qui m'est donné jusqu'à ce que vienne la gloire elle-même. Le passé, le présent et l'avenir, un éternel avenir, tout est parfaitement réglé et établi en grâce.

Mais il y a le chemin qui mène à la gloire, et plus que cela, le Donateur, aussi bien que le don. Tout ce qui me concerne, quant à ce que la grâce me donne, est complet; mais j'ai beaucoup à apprendre; il y a bien des choses en moi qui ont besoin d'être corrigées, bien des choses peut-être à mâter, bien des choses qui tendent à voiler chez moi la vue de la gloire, et à m'empêcher de fixer mon coeur sur elle. Je trouve des tribulations sur ma route, et je me réjouis et je me glorifie en elles aussi. Elles produisent la patience, une soumission de la volonté, et la tranquillité d'esprit qui en est le fruit. Je suis amené ainsi à une connaissance plus complète de moi-même, à une plus grande séparation de coeur du monde que je traverse, à un sentiment plus net, — ma part étant en un autre, — de ce que Dieu est pour moi le long du chemin, comme les Israélites apprirent dans le désert, ce qu'ils étaient, et quelle était la patiente bonté de Dieu pour eux, tout le long de la route. Israël fut humilié et éprouvé, pour qu'il connût ce qu'il y avait dans son coeur; mais la manne ne fit jamais défaut, même s'ils s'en lassèrent; leurs vêtements ne vieillirent pas, et leurs pieds ne furent pas foulés. Si, dans leur incrédulité, ils tournèrent le dos à la montagne des Amorrhéens, et durent errer dans le désert quelque trente-huit ans de plus, le Dieu de grâce qui les avait tirés d'Egypte, ne les laissa pas, et rentra avec eux dans le désert. Je dis ceci par analogie, car ici l'apôtre ne parle

pas de chute, mais de tribulations et du profit de celles-ci, de ce en quoi il se réjouissait et se glorifiait: s'il se fût agi de chutes, il n'aurait pu faire ainsi. Il y a un exercice d'âme qui nous rend à la fois plus capable de discerner spirituellement ce que nous espérons, et qui, en même temps, nous sèvre du monde qui tend à nous en ôter la vue. Par cet exercice, notre espérance devient plus claire, et nous, nous devenons plus mûrs dans la conscience que notre espérance tout entière et notre chez nous sont là où le nouvel homme trouve sa portion.

Il y a, dans ce que l'apôtre nous dit ici, un autre élément très important, outre le fruit subjectif dans l'état de l'âme. Je possède à la fois le secret de toutes ces tribulations par lesquelles je passe, et la puissance qui me rend capable de les porter et d'en comprendre le sens, afin de les lier à un bonheur qui nous élève au-dessus d'elles toutes, et tourne notre âme vers la grâce, qui se sert d'elles pour nous donner une plus profonde et éternelle bénédiction, la grâce de Celui qui ne retire pas ses yeux de dessus les justes, qui daigne veiller sur nous dans tous les détails pour prendre connaissance de nos caractères et de notre état, et pour faire travailler toutes choses ensemble à notre bien. L'amour de Dieu est versé dans nos coeurs (verset 5). Ce qui est en Dieu, ce que Dieu est dans sa nature, est versé, non pas seulement connu, dans nos coeurs, et les remplit, dans sa puissance. C'est l'amour de Dieu, mais l'amour de Dieu dans nos coeurs, et par sa propre présence, mentionnée ici pour la première fois, le Saint Esprit qui nous a été donné. Le pardon et la justification étant complets et absolus, tout obstacle est ainsi ôté, et le Saint Esprit peut venir et faire sa demeure en nous, et apporter dans nos coeurs ce que Dieu est. Le fait que Dieu a ôté nos péchés, a ouvert le chemin pour cela, et maintenant la présence de Dieu, tel qu'il est, et il est amour, remplit le coeur.

L'introduction du Saint Esprit ici est une vérité de la plus haute importance. Baptiser du Saint Esprit était l'un des deux grands actes attribués au Seigneur au premier chapitre de l'évangile de Jean, voyez versets 29-34. Ce que nous trouvons ici en est l'application pratique, comme conséquence de la valeur et de l'efficacité de ce sang, par lequel les péchés de ceux qui croient ont été ôtés. Ainsi, de même dans l'Ancien Testament, le lépreux était lavé d'eau, ensuite aspergé de sang, et puis oint d'huile, comme nous, nous sommes lavés par la parole, aspergés du sang de Christ, et puis oints du Saint Esprit. Cette onction est autre chose que la nouvelle naissance celle-ci se rapporte à l'oeuvre du Saint Esprit dans ceux qui ne croient pas; mais nous sommes scellés *après* que nous avons cru. De plus, ce sceau de l'Esprit est toujours, je le pense, associé avec le pardon: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ», dit Pierre, «en rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit». Au chapitre 10 des Actes encore, c'est lorsque Pierre annonce la rémission des péchés, que le Saint Esprit tombe sur Corneille et sur tous ceux qui avaient reçu la parole (versets 43, 44); et de même ici dans l'épître aux Romains, l'apôtre introduit le Saint Esprit, lorsque le pardon et la justification ont été révélés, comme ils le sont au chapitre 4, et réellement déjà au chapitre 3, et avant qu'il soit question de l'expérience de ce que nous sommes et de notre position en Christ.

Le point que je relève ici a son importance pratique pour les âmes. Le fondement de notre acceptation est clairement établi; la plénitude de la grâce de Dieu envers nous en Christ, et l'espérance de la gloire qui s'y rattache, nous sont assurés par la mort de Christ. Nous sommes pardonnés et scellés. La grâce qui nous est présentée ici n'est pas une affaire de ce qu'on appelle communément expérience, mais l'amour parfait de Dieu envers nous, alors que nous étions encore pécheurs, et que nous n'avions en tout cas aucune expérience quelconque de ce qui est bon: elle dépend de l'oeuvre de Christ *pour* nous, oeuvre dont la valeur est sur nous devant Dieu. Etant ainsi acceptés de Dieu, nous sommes scellés. Il est important de bien discerner combien tout ceci est complet quant au salut, quant à la joie dans le salut, et quant à la confiance en Dieu. L'expérience a sa place, et une place importante; mais l'amour de Dieu dans le salut, et le jugement que Dieu porte sur l'oeuvre de Christ sont de première importance. On trouve des chrétiens qui voudraient obliger les âmes à avoir l'expérience du chapitre 7, pour que le salut du chapitre 5 fût vrai. Cette expérience peut précéder, quand cela a lieu et que l'âme discerne en simplicité son acceptation en Christ. Toute la vie subséquente du chrétien est une vie de grâce assurée, sauf des cas de discipline spéciale (mais l'acceptation du chapitre 5 peut être connue eu elle-même premièrement, et dans ce cas, la justification et le pardon; elle s'applique à ce que nous avons fait; et elle ne consiste pas en ce que nous sommes faits la justice de Dieu en Christ); mais alors, nous avons à apprendre plus tard à connaître ce que nous sommes par nous-mêmes, et quelle est notre place en Christ.

Remarquez de plus, comment, tandis que nous jouissons de l'amour par le Saint Esprit qui demeure en nous, la connaissance et la preuve de cet amour se trouvent dans une oeuvre accomplie en dehors de nous et entièrement indépendante de nous, mais accomplie pour nous quand nous étions dans un état de péché et de complète incapacité; «car Christ», poursuit l'apôtre, «alors que nous étions encore sans force, au temps convenable, est mort pour des impies» (verset 6). Impies et sans force! Tels nous étions, lorsque l'oeuvre glorieuse de l'amour de Dieu s'accomplit pour nous. Mais ce fait nous donne la certitude que la pureté et la perfection de l'oeuvre et de la nature de Dieu lui-même étaient dans l'oeuvre ainsi opérée. L'oeuvre répond à nos besoins; elle ne trouve pour elle aucun motif en nous, sauf notre état de ruine: l'amour libre et souverain de Dieu lui-même, l'amour qui lui est propre, en est seul la source et la cause efficiente. Peut-être, pour un juste, quelqu'un mourrait-il; — pour quelque homme de bien quelqu'un se résoudrait même à mourir; mais Dieu constate son amour, l'amour qui lui est propre et particulier à Lui, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous (versets 7, 8). Ici, nous rencontrons un principe de grâce plein de bénédiction pour nous: le Saint Esprit qui révèle la vérité, ne raisonne pas en prenant pour point de départ ce que nous sommes, pour en conclure ce que Dieu sera. Telle est toujours la manière de raisonner de l'âme que Dieu a réveillée; et cela est naturel, parce que pour la conscience et le jugement, il faut qu'il en soit ainsi; seulement, il y a dans cette âme un sentiment insuffisant du péché et une pensée vague de miséricorde, qui affaiblit l'effet du sentiment du péché, à quelque degré qu'il existe. Mais, l'âme repentante même, raisonne ainsi jusqu'à ce qu'elle se soit réellement rencontrée avec Dieu et ait connu sa grâce, comme nous voyons le fils prodigue parler d'être reçu comme un mercenaire, quand il n'avait pas

encore rencontré son père. Le Saint Esprit nous fait voir clairement que nous sommes perdus, s'il s'agit de jugement; mais il raisonne en tirant des conclusions de ce que Dieu est et a fait pour nous, pour en déduire les conséquences pour nous; il raisonne selon la grâce qu'il révèle. Ainsi ici, il dit: «Beaucoup plutôt donc, ayant été justifiés par son sang, serons-nous sauvés de la colère par lui»; et: «si étant ennemis nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, beaucoup plutôt, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie» (versets 9, 10). L'Esprit déduit ainsi, de ce que Dieu est en grâce, les conséquences qui en découlent, et il ne prend pas son point de départ dans notre état pour conclure à ce qui en sera la conséquence vis-à-vis de Dieu. L'âme dont les raisonnements suivent ce dernier courant, est encore dans un état légal; il y a chez elle ou de l'insouciance, ou des illusions sur elle-même, ou bien un mélange de loi et de grâce. Dans l'enseignement du Saint Esprit, il n'y a point de mélange: une condamnation évidente sur le terrain de la responsabilité, et le salut et la bénédiction par la grâce par la justice.

Ici finit la première addition de l'apôtre à l'exposé complet du salut qu'il nous a donné dans les versets 1, 2 de ce chapitre 5: l'espérance ne nous rend pas honteux, parce que l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, et nos raisonnements ont la grâce de Dieu pour base et pour point de départ et en tirent les conséquences. Mais il y a plus encore: «Et non seulement cela»; — mais connaissant Dieu ainsi, nous nous glorifions en Dieu lui-même par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation (verset 13). Nous nous réjouissons non seulement dans le salut que nous avons obtenu, mais dans le Dieu qui nous est révélé dans ce salut: selon que Lui nous a été révélé dans l'oeuvre de notre Seigneur Jésus Christ, nous nous réjouissons en *Dieu*. Précieuse vérité! Il est naturel que nous nous réjouissons dans le salut qui nous est donné, dans l'espérance de la gloire; mais c'est plus encore d'avoir appris à nous réjouir en Dieu lui-même, et à le connaître ainsi de manière à nous réjouir en Lui.

L'apôtre clôt ainsi la première partie de l'épître: justifiés dans la faveur de Dieu comme position présente, et ayant la gloire pour espérance, nous possédons l'amour de Dieu qui est une clef désormais pour tout ce que nous rencontrons sur notre chemin, et nous nous réjouissons en Celui que nous avons appris à connaître par ce grand salut.

Mais, dans ce grand salut, le simple judaïsme disparaît, et l'apôtre par conséquent s'élève, dans sa pensée, à un horizon plus vaste: il contemple l'état tout entier de l'homme, tel que l'a fait le péché de celui qui le premier se trouva placé comme homme devant Dieu, et entraîna sa race dans les conséquences de son abandon de Dieu. Chaque homme a ajouté à sa misère ses propres péchés, et cela constitue la responsabilité personnelle; mais il y a l'état universel de tous. Adam entraîna toute sa race dans le péché et la mort, et dans l'aliénation de Dieu et l'exclusion de sa présence, mais chacun ajouta sa propre part de péché; et ainsi, (le raisonnement passant du verset 42 au verset 18), par une seule faute, quoique, en raison de la grâce, tous ne soient pas condamnés, cependant la portée et la tendance de l'acte s'étend à la race toute entière; de même aussi, par une seule justice accomplie, les conséquences de cette justice furent envers tous les hommes en justification de vie (verset 18). Tous ne sont

pas justifiés, pas plus que tous ne sont condamnés, mais la portée de l'acte en lui-même, dans chacun des deux cas, est universelle et s'étend dans son application à toute la race sur laquelle portent ses conséquences. L'application efficace de l'acte ne vient pas sur tous, mais la portée et la direction de l'acte, dans chacun des cas sont, si je puis dire ainsi, à l'adresse de tous. Les conséquences de l'acte sont «*envers*» tous: c'est le même mot qui est employé au verset 22 du chapitre 3, en contraste avec «*sur* tous ceux qui croient». L'acte d'Adam est dans son effet à l'adresse de tous, et ainsi pareillement l'acte de Christ.

La parenthèse qui embrasse les versets 13 à 17 inclusivement, nous montre la place que la loi occupe en rapport avec ce que nous venons de dire, outre les actes des deux grands «chefs» de misère et de bénédiction. Le péché était dans le monde depuis Adam jusqu'à Moïse, quand il n'y avait pas encore de loi; mais des actes spécifiques ne pouvaient pas être portés en compte là où il n'y avait pas de loi qui les défendît. Le mot grec rendu au verset 13 par «mis en compte» est un mot différent de celui que l'Écriture emploie généralement quand elle parle de «compter la justice», et il signifie mettre une chose spéciale sur le compte de quelqu'un, ce que l'autre mot ne signifie pas: on le retrouve, je l'ai déjà dit, dans l'épître à Philémon, verset 18. Là où aucune loi ne défendait un acte, ou ne pouvait le mettre en compte à quelqu'un comme une transgression; cependant la mort régna, — l'effet et le témoignage du péché étant là, — sur ceux qui n'avaient pas péché selon la ressemblance de la transgression d'Adam, c'est-à-dire, qui n'avaient pas, comme Adam, violé un commandement positif et connu. Le passage cité par l'apôtre, est tiré d'Osée, chapitre 6: 7, où le même principe est établi à l'égard d'Adam et de Moïse: «Ils (c'est-à-dire Israël) ont comme Adam transgressé l'alliance». Adam avait un commandement formel; une loi formelle fût donnée sous Moïse; — mais dans l'intervalle, là où il n'y avait point de loi formelle, le péché et la mort ont régné. La ruine était universelle: la grâce et la portée de l'acte de Christ, ne le seraient-elles pas aussi? C'est là le sens du verset 15, mais quel fut à cet égard l'effet de la loi? Le verset 16 nous le dit: lorsque la grâce vint, elle eut à faire à une multitude de fautes, aussi bien qu'au péché et à l'éloignement de Dieu en général. Ensuite, la supériorité de la grâce est démontrée encore au verset 17, en ce que, — si par la faute d'un seul, la mort régna par un seul, — non pas la vie régnerait, mais ceux-là qui reçoivent l'abondance de la grâce et du don de la justice, régneraient en vie par un seul, Jésus Christ.

Ainsi, à tous égards, on pouvait dire de la grâce beaucoup plus que du péché. La grâce pouvait avoir à faire à une multitude de fautes mais il faut qu'elle soit aussi étendue que le péché de l'homme, et dans sa portée, et quant à ceux auxquels elle était adressée. Elle était aussi par un seul homme, dont le premier n'avait été que la figure; le premier homme étant l'homme responsable, le second homme étant l'homme des conseils de Dieu avant que le monde fût. De plus, si la grâce était appliquée, elle ne répondait pas seulement aux besoins quelle trouvait et la vie ne régnait pas seulement là où avaient régné le péché et la mort, mais ceux qui recevaient l'abondance de la grâce et du don de la justice régneraient eux-mêmes en vie par un seul Jésus Christ. Tel est le sens de la parenthèse des versets 13 à 17.

Au verset 18, nous trouvons l'universalité de la portée de l'acte d'Adam et de l'acte du Seigneur Jésus, au verset 19 l'efficacité effective ou l'effet réel de chacun de ces actes sur ceux qui étaient réellement associés avec ces deux grands chefs; le mot «plusieurs» (ou proprement «les plusieurs») désignant l'ensemble des personnes réellement associées avec chacun de ces chefs. Le péché d'Adam n'était pas limité, dans ses effets, à Adam lui-même; mais par la désobéissance d'un seul les «plusieurs» associés à lui ont été constitués pécheurs; et aussi, par l'obéissance de Christ, les «plusieurs» associés à Christ sont constitués justes. Il n'est pas question ici de responsabilité et d'imputation, (car lorsqu'il s'agit d'elles, chacun est traité selon ses propres oeuvres, auxquelles s'appliquent le jugement et la propitiation), mais l'apôtre parle d'un état dans lequel les «plusieurs» sont amenés par «le chef» auquel ils appartiennent, en contraste avec la responsabilité personnelle. *Un* acte, la désobéissance d'Adam, amenait ceux qui étaient associés à lui dans la condition d'être des pécheurs; *un* acte aussi, l'obéissance d'un seul, — de Christ, — constituait justes ceux qui étaient associés à Lui, les plaçant dans cet état et cette condition devant Dieu: tout cela, en contraste avec la responsabilité individuelle, quoique chaque personne associée au «chef» soit placée dans l'état qui est la conséquence de ce qui caractérise la conduite de celui-ci. Les «plusieurs», dans leur condition, étaient tels devant Dieu, en conséquence de la conduite qui caractérisait le chef. L'apôtre ne parle pas ici, je le répète, de la conduite réelle de tout homme individuellement et de ce qui touche à la responsabilité individuelle ou y répond, mais d'un état des personnes, qui était le résultat de l'action caractéristique de celui qui était le représentant et le chef de sa race devant Dieu; il parle d'un état dépendant de la conduite du chef. C'est là le grand point ici. Le Seigneur et Adam respectivement par leur acte et leur conduite, placent ceux qui sont associés à eux dans une certaine condition.

La loi intervient (παροιστοῖ) (verset 9), en contraste avec un état dans lequel les chefs respectifs, amenaient ceux qui étaient rattachés à eux. Ce qu'il est de la plus grande importance de bien saisir dans ce passage, c'est, on ne peut trop le redire, que l'état était la conséquence de la conduite du chef et non la conduite des membres trouvant sa réponse dans celle du chef. Le jugement se rapporte à des oeuvres; ici, il s'agit d'un état qui est le résultat de la désobéissance d'Adam, ou de l'obéissance de Christ. La loi est intervenue entre les deux actes, dans un but spécial, «afin que la faute abondât»: or la faute n'est pas là l'état constitué par l'acte d'un autre, mais l'acte de la personne sous la loi qui défendait ses actes, en contraste avec ce qui affectait tout l'ensemble de la race par la désobéissance d'un seul homme, et tous les croyants en Christ par l'obéissance de Christ. La loi intervint à une certaine époque entre les deux «chefs», d'états opposés, l'homme désobéissant, et l'homme obéissant, et elle intervint dans le but de faire abonder la faute positive, non le péché. Dieu ne peut rien faire pour que le *péché* abonde; mais, là où le péché est déjà, Dieu peut envoyer un commandement spécial qui le défend, — une loi qui le manifeste sous un caractère plus complet, et qui montre qu'il n'est pas seulement une chose mauvaise, mais un mépris de l'autorité de Dieu, une *faute positive* et une *transgression*, — une loi, dont la volonté perverse de l'homme use comme d'une provocation à offenser Dieu. Telle était la loi.

L'apôtre change maintenant d'expression pour en revenir à son principal sujet, disant, non pas: «Là où la *faute*», mais «là où le *péché* abondait», c'est-à-dire partout où se trouvait un fils d'Adam, — avec la loi, ou sans loi, — partout où était le péché, la grâce (Dieu entrant sur la scène en grâce souveraine) surabondait (verset 20). Le péché avait régné par la mort qui en était la preuve présente dans tous les hommes. Si la justice, le corrélatif naturel du péché, avait régné, elle eût apporté la condamnation; mais Dieu est amour, il est riche en miséricorde, et ainsi la grâce régnait, — le titre souverain de Dieu en bonté. Mais il faut qu'il y ait de la justice, et il en est ainsi: «la grâce règne par la justice». Elle règne par la justice, non par celle de l'homme certainement, car dans ce cas elle ne serait plus la grâce; mais, par l'obéissance d'un seul, plusieurs sont constitués justes, et la grâce règne par la justice (c'est la déclaration abstraite de la nature de ce qui est opposé au fait que le péché règne) en vie éternelle, comme le péché pour la mort, par Jésus Christ notre Seigneur. C'est ici un exposé clair et complet du fondement et du mode de notre salut; et il est remarquable de voir comment l'Écriture sait en peu de mots présenter toute la vérité, comme elle le fait ici dans ces quelques paroles, pour toute la source et le mode et la fin de notre salut.

Au chapitre 6, l'apôtre aborde la conséquence pratique de la doctrine qu'il vient d'exposer; il passe en revue au point de vue expérimental l'état et la condition du croyant (maintenant qu'il y a délivrance du péché) et nous montre la portée de la loi sur la question; et ainsi l'expérience est introduite. La doctrine quant à la manière dont nous sommes délivrés de la puissance du péché, est exposée en détail dans le sixième chapitre. Avant de l'aborder nous ferons remarquer ici, que dans la première division de l'épître, qui s'étend du chapitre 1, verset 18, au chapitre 5, verset 11, nous n'avons pas de conduite pratique comme fruit de la grâce. Nous trouvons des exhortations détaillées au chapitre 12 et dans les chapitres suivants, comme résultat de la vérité, et spécialement du chapitre 6; mais dans la première partie, l'apôtre nous donne le résultat de notre conduite, en jugement, sans aucune liaison de la conduite avec la grâce dont il parle. Nous avons la pleine, complète justification du pécheur coupable, tous ayant été démontrés être sous le péché et coupables devant Dieu, mais sans que la parole tire aucune conséquence relativement à la conduite. La justice de Dieu est manifestée en justifiant de la culpabilité et en pardonnant; en justifiant l'impie et en amenant celui qui croit et qui est ainsi justifié par la foi à la paix avec Dieu, dans la faveur de Dieu, et avec l'espérance de la gloire de Dieu comme conséquence, le croyant se réjouissant même en Dieu lui-même, — mais sans qu'il soit question de la marche qui vient après. Dieu justifiait l'impie justement; et étant justifié par la foi, celui qui croyait avait la paix avec Lui. Le salut est présenté en lui-même, pour autant qu'il nous est donné ici-bas par la grâce. Mais ici où il est question de l'état au chapitre 6, l'apôtre fait un pas en avant dans l'exposition de son sujet, et il parle de la vie divine, non pas en nous donnant les détails de la conduite pratique sous forme d'exhortation, mais le principe de la vie divine en puissance, qui nous délivre du péché et nous place dans la liberté divine dans notre marche, une liberté qui vient de Dieu, et dans laquelle nous nous livrons nous-mêmes à Dieu, comme d'entre les morts étant faits vivants.

Le point établi à la fin du chapitre 5, c'est que par l'obéissance d'un seul homme, les «plusieurs» qui sont associés à lui sont constitués justes. Or le monde et la chair voudraient bien tirer de là la conclusion que s'il en est ainsi, nous n'avons qu'à demeurer dans le péché. A cela l'apôtre répond dans ce qui suit. L'obéissance de Christ a été l'obéissance jusqu'à la mort, et c'est en ayant part à la mort de Christ, que nous avons part à cette justice: mais avoir part à la mort, c'est-à-dire mourir, n'est pas une chose qui nous fasse demeurer dans ce à quoi nous sommes morts. «Nous qui sommes morts au péché, comment vivrons-nous encore dans le péché» (6: 2)? Notre profession même du christianisme par le baptême, c'était la profession que nous étions baptisés pour la mort de Christ, que nous avons une part à cette mort, que nous étions identifiés avec Lui dans sa mort.

L'apôtre ne parle pas ici de notre résurrection avec Christ: celle-ci implique l'union avec lui; — mais nous avons été ensevelis avec lui par le baptême, pour la mort; le vieil homme est une chose jugée et crucifiée par notre profession même du christianisme, afin que, comme Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père, ainsi nous aussi, nous marchions en nouveauté de vie. Ce n'était plus seulement une sainte et bienheureuse vie dans tout ce qui était bon, tout vrai que cela fût dans la propre vie de Christ ici-bas; mais la puissance divine intervint quand pour nous Christ était mort, et elle introduisit Christ dans une place nouvelle comme homme selon toute la gloire du Père engagée, si l'on peut dire ainsi, dans sa résurrection, de sorte que notre vie sera une vie nouvelle dans la conformité de sa résurrection. Et s'il est vrai que nous avons été identifiés avec lui dans la ressemblance de sa mort, cette vie nouvelle suivra, aussi certainement que pour lui, la vie en résurrection par la gloire du Père suivit la mort. Dans son plein résultat, cette conséquence est vraie même quant à nos corps: elle n'est pas maintenant encore accomplie; mais comme chrétiens nous avons ouvertement et par notre profession, pris part à sa mort, de sorte que la mort au péché est notre portion ici-bas sur la terre.

Nous tirons la conclusion quant à la vie, moralement maintenant, et en pleine puissance ci-après. Mais nous avons ouvertement pris notre part dans la mort au péché, «sachant ceci, que notre vieil homme a été crucifié avec Lui, afin que le corps du péché soit annulé, pour que nous ne servions plus le péché». Le «corps du péché», c'est je pense, le péché envisagé comme un tout. Ce corps qui, s'il est vivant comme vieil homme, est le siège de la convoitise et l'auteur du péché, est crucifié de manière à être dans ce caractère mis de côté et annulé: il a pris fin. «Celui qui est mort, est justifié du péché» (verset 7) Il ne s'agit pas ici de péchés, ou de culpabilité: un homme qui est mort peut avoir à répondre de *péchés*, mais on ne peut pas l'accuser de *péché*; il n'a ni mauvaises convoitises, ni volonté perverse; et c'est de notre condition et de notre état qu'il s'agit maintenant.

La puissance de la mort a été détruite par la résurrection de Christ. Christ est mort, il ne meurt plus, la mort ne domine plus sur lui, car sa mort n'était pas une simple conséquence naturelle, si je puis m'exprimer ainsi, de son état. Il vient pour le péché, pour prendre notre place de pécheurs et il est mort au péché. C'est dans un but de grâce envers nous, et pour le péché qu'il est mort, et qu'il est mort une fois, lorsque pour nous il fallait qu'il le fît; mais il l'a

fait une fois pour toutes. C'était une oeuvre qu'il avait à accomplir à l'égard du péché, et il l'a accomplie. Il n'a plus affaire au péché. Il jugera les pécheurs sans doute, mais il en a fini avec le péché, comme étant occupé de lui, une fois et une fois pour toutes. Jusqu'à la croix, Lui, le juste, eut à faire avec le péché; à la croix, c'était du péché qu'il s'agissait, quoique ce fût pour la gloire de Dieu qu'Il ait été fait péché mais maintenant il en a fini avec le péché, une fois pour toutes et pour toujours: il vit, sans avoir plus désormais rien à faire avec le péché. Une seule chose, même si nous l'envisagions comme homme, constitue sa vie, une chose qui remplit l'activité de celle-ci et vers quoi elle est tournée, c'est *Dieu*. «En ce qu'il vit, il vit à *Dieu*» (verset 10).

Dans sa vie d'ici bas, il servit Dieu parfaitement, et vivait par le Père; et chacun de ses pas était parfait, car il avait Dieu son Père toujours présent devant son esprit; mais tout autour de lui, il trouvait le péché, et il avait à faire avec le péché; il était pressé par lui et affligé, un homme de douleur à cause du péché; il dut être fait péché pour nous, — parfait toujours en amour, manifestant Dieu, parfait en obéissance comme homme venu pour faire sa volonté. Toutefois il vint au sujet du péché et fut nécessairement assailli de toutes parts par lui et dut finalement, comme je l'ai dit, être fait péché pour nous, lorsqu'il eut été parfaitement démontré sans péché Lui-même, lui «qui n'a pas connu le péché». Mais *maintenant*, il en a fini avec le péché pour toujours. Il mourut au péché ici-bas; en accomplissant parfaitement son oeuvre, il passa par la mort (hors de la scène tout entière dans laquelle il eut à faire avec lui), dans la résurrection, dans un nouvel état comme homme, où en pensée, en objet et en vie, il a à faire, quant à son état de vie, avec Dieu seul: «En ce qu'il vit, il vit à Dieu». Il n'y a rien, là où il est, qui ne soit rempli par Dieu, et tellement rempli, que rien d'autre ne peut y avoir place que ce qui sert sa gloire. Ce n'est pas seulement de la perfection de son propos qu'il s'agit (ce propos fut toujours aussi parfait que sa marche; — dans ce sens il a vécu toujours à Dieu), mais de ce en quoi et à quoi il vit, là où pour son âme il n'y a rien d'autre. C'est une bienheureuse pensée de la vie de l'homme. Sa mort fut un acte unique, dans lequel il mourut au péché; sa vie, un présent perpétuel, dans lequel Dieu remplit tout, depuis son âme jusqu'à son objet.

De même, nous aussi, nous devons nous tenir nous-mêmes pour morts, notre vieil homme étant crucifié avec Christ, — pour morts au péché, et vivants à Dieu par Lui. Cette vie dont nous vivons est une vie nouvelle et libre, car le croyant est en droit de se tenir lui-même pour mort au péché: c'est sa condition et sa place comme croyant de faire ainsi. Si nous sommes vivants, nous sommes vivants à Dieu, non par Adam en aucune manière, mais par Jésus Christ notre Seigneur. La vie dont nous vivons est ainsi entièrement nouvelle, et, nous tenant pour morts au péché, nous sommes entièrement libres. Ce n'est pas que le péché dans la chair n'ait pas ses convoitises; mais le croyant comme tel, ne le laisse pas régner dans son corps pour obéir aux convoitises de celui-ci, voyant qu'il est libre dans la puissance d'une vie nouvelle; car ainsi le croyant est tenu pour libre de marcher dans la puissance et selon les choses qui appartiennent à cette vie nouvelle. Il tient les rênes, et ne permet pas au péché de se servir de son corps pour la satisfaction de ses convoitises, les convoitises du péché. Cet

homme libre ne livre pas non plus ses membres comme instruments d'iniquité au péché, ce mal dont il était jadis l'esclave: il se livre lui-même à Dieu, comme d'entre les morts étant fait vivant, car, quant à sa vie née d'Adam, il est mort au péché, mais vit maintenant, et se livre lui-même et ses membres à Dieu, comme instruments de justice.

Car le péché ne domine pas sur nous, *parce que* nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce (verset 14). C'est ici une déclaration grave et importante. Etre sous la loi, me laisse sous la domination du péché. Ce dont nous avons besoin, c'est d'une vie libre, libre de la servitude du péché, «car celui qui pratique le péché», dit le Seigneur, «est esclave du péché» (Jean 8: 34). La loi ne donne ni vie, ni liberté, ni force, ni même un objet qui puisse tourner nos coeurs d'un autre côté; elle défend justement et nécessairement les péchés, mais elle ne donne ni vie, ni pouvoir pour le bien. Mais sous la grâce, nous avons de la puissance: la grâce nous donne la vie, elle nous donne la force, et elle nous donne un objet, toutes choses que la loi, comme nous venons de le voir, ne donne pas. Ainsi, sous la grâce, le péché ne domine pas sur moi; sous la loi, il domine. Il est beau de voir comment, alors que tout est grâce, nous sommes cependant appelés à nous livrer nous-mêmes à Dieu, ce qui est la vraie liberté, dans laquelle le péché ne domine pas sur nous, et comment, tandis que la puissance vient d'en haut, nous sommes réellement affranchis et libres de nous donner de libre et franche volonté à Dieu.

L'apôtre traite donc ici ce sujet de la liberté, et le discute, — cette liberté n'est pas dans le vieil Adam pécheur; mais parce que je suis vivant à Dieu par Jésus Christ, je suis libre. La loi défend le péché et la convoitise, mais elle ne délivre pas. Je ne suis pas sous la loi; je suis affranchi de la domination du péché parce que je ne suis pas placé sous la loi, mais sous la grâce. Pécherai-je donc parce que je ne suis pas sous une loi qui défend le péché, et qui me maudit si je le commets? Qu'ainsi n'advienne!

Maintenant l'apôtre en revient au grand principe de la condition des gentils. Si je me livre moi-même au péché comme esclave pour lui obéir, je suis l'esclave du péché; et le péché a régné pour la mort, sans qu'il y eût de loi: la mort était les gages naturels et ordonnés du péché, et cela comme jugement de Dieu. «Ne savez-vous pas qu'à quiconque vous vous livrez vous-même comme esclaves, vous êtes esclaves de celui à qui vous obéissez, soit du péché pour la mort, soit de l'obéissance pour la justice». Nous ne pourrions pas dire «obéissance pour la vie»; car si nous obéissons, nous *sommes* vivants à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur, et nous avons notre fruit dans la justice pratique. Remarquez ici le caractère de ce qui est mis en opposition avec le péché: ce n'est pas la justice en elle-même, — faire le bien tel qu'il est connu par la conscience ou par la loi, — mais l'obéissance: nous sommes vivants à Dieu, et cela est, et doit être toujours l'obéissance. C'est ainsi que Christ vécut: il fut l'homme obéissant; il vint pour faire la volonté de Dieu; la volonté de son Père était le motif de tout ce qu'il faisait; il vivait de toute parole qui sortait de la bouche de Dieu; son sentier par conséquent était la justice pratique, et le modèle ou la parfaite expression de cette justice. Ainsi l'apôtre rend grâces à Dieu de ce que, alors qu'ils avaient été esclaves du péché, ils avaient obéi de coeur à la forme de doctrine dans laquelle ils avaient été instruits.

Nous apprenons ici la source et le caractère de cette obéissance: elle est «l'obéissance de la foi» la réception de la parole de Dieu dans le coeur. La parole ainsi reçue forme le lien d'obéissance entre l'âme et Dieu. La même réception de la parole communique la vie: «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité, pour que nous fussions comme les prémices de ses créatures» (Jacques 1: 18). C'est la vie et une vie obéissante, — en réalité, la vie de Christ en nous et Christ est l'homme obéissant. Ainsi: «affranchis du péché», car c'est le grand point que l'apôtre fait ressortir ici, ceux qui croyaient, se livrant eux-mêmes pour obéir, étaient devenus asservis à la justice. (L'apôtre parle d'asservissement à un point de vue figuré dont il s'excuse pour ainsi dire, parce que cet «asservissement» est la vraie liberté; mais il parle ainsi, afin de rendre sa pensée claire pour la faiblesse de l'intelligence de la chair); car ainsi qu'ils avaient livré jadis leurs membres comme esclaves à l'impureté et à l'iniquité, seulement pour être libres de tout frein, pour donner libre carrière à une volonté mauvaise qui ne portait pas de fruit, ainsi maintenant il les exhorte à livrer leurs membres, — car ils étaient libres, — comme esclaves à la justice. Mais ici il y avait un bienheureux résultat, la sainteté, une séparation de coeur à Dieu, dans la vraie connaissance de Lui-même, l'âme étant renouvelée à son image, comme nous lisons, Colossiens 3: 10, et Ephésiens 4: 23, 24, là, davantage dans sa nature, ici, plus en renouvellement pratique, mais toujours la même vérité générale.

L'apôtre poursuit la figure qu'il a employée et il fait appel au sentiment qu'avaient de ce qui s'était passé, ceux auxquels il s'adressait: ils avaient été esclaves du péché, mais libres à l'égard de la justice (verset 20): quel fruit donc avaient-ils alors des choses dont maintenant ils avaient honte? Ils n'avaient fait qu'user inutilement de leurs membres dans l'indépendance; — et la fin de ces choses était la mort. Mais maintenant, ayant été affranchis du péché (c'est là comme nous l'avons vu le grand sujet qui occupe l'apôtre), c'est-à-dire affranchis de la servitude du péché, n'étant plus ses esclaves (les paroles de l'apôtre n'ont pas d'autre sens ici) et ayant été asservis à Dieu, entièrement livrés à lui comme esclaves pour le servir, ils avaient leur fruit dans la sainteté; ils avaient non seulement pour fin la vie éternelle, mais, en marchant vers cette fin ils croissaient dans la connaissance de Dieu, dans la ressemblance à Lui et dans la séparation du coeur d'avec tout mal pour Lui, selon ce qu'Il est. En marchant ainsi dans le chemin de l'obéissance à Dieu, et avec Dieu, l'âme est en cela délivrée de la puissance du mal, qui gît dans la volonté et la convoitise, qui ne sont ni l'une ni l'autre son obéissance.

Cette croissance dans la connaissance de Dieu, et dans l'intimité avec Lui est un immense privilège. La volonté ne peut jamais nous amener là: mais une fois que nous sommes placés dans notre vraie position devant Dieu, nous croissons dans sa connaissance, nous vivons davantage dans les choses qui sont auprès de Lui et qui font Son plaisir; et c'est là la sainteté. L'obéissance n'est pas la sainteté, un coeur livré à Dieu pour Lui obéir; mais elle est le sentier dans lequel de saintes affections, qui ont leur source en Dieu et qui sont libres devant Lui sont trouvées. La «fin», c'est la vie éternelle, reçue dans son plein résultat en gloire, telle qu'elle est dans le dessein de Dieu. Mais cette vie est le don de Dieu. Le chemin qui y mène est le

chemin de l'obéissance et de la sainteté; mais elle-même, elle est le don de Dieu. La mort, nous l'avons amenée sur nous; — elle est les gages du péché;- mais le don de Dieu c'est la vie éternelle dans le Christ Jésus notre Seigneur (verset 33). Ce n'est pas seulement que la vie éternelle soit le don de Dieu; mais le don de Dieu n'est rien moins que la vie éternelle. La mort est intentionnellement envisagée, dans son simple caractère de mort. Sans doute elle est le jugement du péché ici-bas dans ce monde, et elle implique, à moins que la rédemption n'intervienne, le jugement qui vient après; elle est l'effet présent du jugement contre le péché, et l'agent divin et le témoin du péché, pour nous conduire au jugement selon la colère révélée du ciel; — mais ici elle est la fin de la vie, que le péché sans fruit opérait; elle mène au jugement, au jugement des oeuvres accomplies pendant que nous vivions. Mais Dieu donne la vie éternelle.

Avant d'aller plus loin, récapitulons cet important chapitre. Nous avons vu, en premier lieu, en réponse à la question, si nous demeurerions dans le péché, que nous avons part à la mort, la mort de Christ, pour être justifiés; ce n'est pas là continuer la vie de péché, mais tout le contraire. Christ est mort, et nous nous tenons nous-mêmes pour morts (comparez 1 Pierre 2: 24; 4: 1), le chrétien étant ainsi vivant à Dieu, dans la puissance d'une nouvelle vie. Le premier principe donc (dans lequel le jugement, que la chair porte sur l'effet de l'obéissance d'un seul qui nous constitue justes, est réfuté), est celui-ci: que nous avons part à la justice en ayant part à la mort, en étant associés avec Christ dans Sa mort, dans Sa mort au péché, ce qui évidemment n'est pas continuer à vivre dans le péché. Nous avons à nous tenir nous-mêmes pour morts, et pour vivants à Dieu par Jésus Christ. Mais ici se présente une difficulté. Nous ne sommes pas réellement morts, quoique nous soyons appelés à nous tenir pour tels: comment donc pouvons-nous être affranchis de la puissance du péché? Ceci amène le contraste avec la loi. La loi ne donnait pas la puissance sur le péché dans la chair; elle défendait son activité et ses fruits comme elle devait le faire, mais elle n'en délivrait nullement, ni ne donnait aucune puissance contre lui. Mais le péché ne dominera pas sur nous, qui croyons, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce; et la grâce donne de la puissance et délivre: je ne dois pas laisser le péché régner; — et cela m'affranchit de sa domination. Je suis affranchi du péché, c'est-à-dire délivré de l'esclavage du péché; et étant libre, je dois me livrer moi-même à Dieu et à la justice, et mes membres, jadis les instruments de mes convoitises, à Lui comme instruments de justice. C'est la liberté de la grâce, et la vie divine en puissance.

La doctrine générale est donc celle-ci: Christ étant mort, nous aussi nous nous tenons nous-mêmes pour morts, comme si nous étions réellement morts. Celui qui est devenu notre vie, le vrai «moi» est mort: moi, je suis mort, j'ai été crucifié avec Lui, et comme chrétien je ne reconnais plus la chair comme étant en vie du tout. Je parle de tout ce qui est arrivé à Christ, comme si cela m'était arrivé à moi, parce qu'Il est devenu ma vie et je vis par Lui. Je parle comme un fils dont le père n'aurait pas seulement payé les dettes, mais qu'il aurait fait son associé, et qui dit: «notre capital, nos relations», parce qu'il est associé, quoiqu'il n'ait rien apporté, et que tout ait été fait et acquis avant qu'il devînt associé: moi je parle ainsi d'une

manière bien plus vraie, à cause de mon association vivante avec le Seigneur; seulement, comme je le fais remarquer, il n'est question ici ni d'ascension, ni d'union avec Christ, ni de résurrection avec Lui qui implique celle-ci, mais l'apôtre nous présente la mort du vieil homme et la vie en Christ; et ainsi l'affranchissement du péché, — la réponse à l'allégation que, d'avoir la justice en Lui, donne libre cours au péché. Il est important de bien remarquer ici que la vraie question est une question de puissance. Une règle de ce qui est juste et bien, n'est pas de la puissance sur une mauvaise nature. Plus loin nous apprendrons davantage sur ce point; mais ici déjà nous découvrons que le règne du péché dans nos corps mortels, la domination du péché sur nous, est la vraie question qui occupe l'apôtre. De fait nous ne sommes pas sous la loi; mais dire cela et le reconnaître, c'est substituer la puissance en vie, — la grâce qui la donne, — à la simple quoique juste exigence de la justice imposée à une créature pécheresse.

La première réponse à l'allégation que être constitué juste par l'obéissance de Christ autorise le péché, c'est que nous avons été identifiés avec Christ dans la ressemblance de sa mort, — que nous avons été crucifiés avec Lui. Ceci s'applique au péché dans la nature. Mais l'apôtre en outre, nous a montré la grâce, en contraste avec la loi, affranchissant de la domination du péché et de l'esclavage dans lequel celui-ci nous tenait, — ce que la loi ne faisait pas. Nous sommes *libres* de vivre à Dieu.

L'apôtre discute maintenant (chapitre 7) toute la question de la loi. Nous sommes délivrés de la loi, d'après le même grand principe fondamental, que nous avons été crucifiés avec Christ; car la loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit. Cette vérité est mise en évidence par le cas du mariage, et par la loi ou le lien qui lie le mari et la femme, et qui dure évidemment aussi longtemps que l'un ou l'autre vit, et ne peut pas durer davantage. Le survivant est libre d'être à un autre quand son conjoint est mort. Il est très important pour l'intelligence de ce chapitre de bien comprendre, que le seul sujet qui occupe ici l'apôtre, c'est la portée de la loi, la relation de l'âme avec elle: il nous donne d'abord la doctrine sur ce sujet, et la différence qu'il y a entre une âme qui est sous la loi, et une âme qui est liée en vie à un Christ ressuscité,- et puis l'expérience d'une âme vivifiée et renouvelée dans ses désirs et dans les objets de ses plaisirs, mais qui ne connaît pas la délivrance par la connaissance du grand fait qu'elle est morte avec Christ et qu'elle est maintenant liée à un autre, à Christ ressuscité d'entre les morts. La description de la délivrance vient ensuite, et puis la condition de l'âme délivrée au chapitre 8.

La loi a autorité sur l'homme aussi longtemps qu'il vit; elle ne peut l'avoir plus longtemps, car la personne à laquelle la loi s'applique, n'existe pas plus longtemps. Si quelqu'un qui doit être puni pour fait de crime, meurt, la loi ne peut plus l'atteindre. Nous avons vu au chapitre 6, que le fait de n'être pas sous la loi, n'a pas pour conséquence de faire vivre dans le péché, mais que, si quelqu'un est sous la loi, il n'a aucune puissance pour résister au péché. La loi exige; mais elle n'affranchit pas de la domination du péché: mais nous avons été mis à mort à la loi par le corps du Christ (verset 4). Si la loi nous avait atteint, elle eût été pour nous la mort, mais elle eût été pour nous la condamnation; mais nous sommes délivrés étant mis à mort à la loi «par le corps du Christ». L'apôtre change quelque peu ici la figure qu'il emploie: la mort

met fin au lien; or c'est nous qui mourons, non pas nous réellement, mais Christ meurt pour nous efficacement, et nous sommes maintenant unis à Lui, qui est ressuscité d'entre les morts, afin que par la puissance de la vie, à laquelle nous avons part, nous ne soyons pas seulement morts au péché, mais nous portions du fruit pour Dieu.

Ayant été ainsi mis à mort comme enfants d'Adam, en ce que Christ est mort, nous ne sommes plus dans la chair, dans cette nature, dans cette place ou position devant Dieu: nous ne sommes pas du tout devant Dieu, comme enfants d'Adam; nous sommes morts comme tels. C'est pourquoi nous disons: «*Quand nous étions dans la chair*» (verset 5), ce que nous ne pourrions pas dire si nous étions encore dans la chair; mais «*quand nous étions dans la chair, les passions du péché, lesquelles sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort*». La défense d'une volonté ou d'une convoitise, quelque juste qu'elle soit, ne fait que provoquer la volonté ou la convoitise, vous fait penser à l'objet, et n'ôte pas la convoitise ni ne change la nature. Si je dis à un homme qui aime l'argent: N'aimez pas l'argent, — je ne fais qu'exciter sa convoitise. Si je résiste à un enfant volontaire, l'enfant ne fera que plus d'efforts pour renverser l'obstacle que je lui oppose. Les passions des péchés sont par la loi, — un pauvre chemin de sainteté et de justice! Elles agissaient en nous pour produire du péché actuel pour la mort. Mais maintenant nous avons été déliés de la loi, étant morts dans ce en quoi nous étions tenus (verset 6). La vie dans laquelle nous étions en relation avec la loi, a pris fin; le lien, qui se rattachait à cette vie, n'existe plus; il a pris fin avec la vie dans laquelle il subsistait. La loi s'adressait à l'enfant d'Adam et exigeait de lui ce qui était selon la volonté de Dieu. L'homme était dans le péché, non assujetti à la loi de Dieu; sa chair de péché non plus ne pouvait pas être assujettie à cette loi, autrement elle n'eût pas été la chair de péché. La loi ne faisait qu'exciter cette chair dans sa volonté et dans sa convoitise; mais maintenant en Christ nous sommes morts: le lien avec la loi est brisé dans notre mort avec Christ, et nous sommes liés à Christ ressuscité, servant en nouveauté d'Esprit et non pas en vieillesse de lettre, liés à un mari, non pas à la loi, — mais à Christ; car *nous ne pouvions être aux deux à la fois*.

C'est ici le point important. Le chapitre 6 posait le fondement de la doctrine et de la vérité, montrant que notre vieil homme est crucifié avec Christ: pour la foi, nous sommes morts. Le chapitre 7 fait ressortir la portée de ceci sur la relation de l'enfant d'Adam avec la loi. La mort a détruit le lien (*), et nous sommes à un autre, à Christ ressuscité, afin que nous portions maintenant du fruit pour Dieu, car nous sommes maintenant vivants à Dieu en Jésus Christ. Le grand point, que le passage veut nous faire comprendre, c'est que nous ne pouvons pas avoir à la fois et la loi et Christ, les deux maris en même temps: la chose est impossible. Mais notre délivrance de la loi vient de ce que nous sommes morts au péché: Christ ressuscité est maintenant notre vie et notre mari, et dans cette position nouvelle il y a de la puissance pour porter du fruit pour Dieu, fruit que la chair de péché ne pouvait jamais produire. Le contraste entre le christianisme et la loi n'existe pas seulement pour la justification, mais aussi pour la vie, pour l'obéissance et pour porter du fruit: sous la loi, nous sommes non seulement

coupables de péchés, mais le péché domine sur nous: en Christ nous sommes déliés, affranchis et capables de porter du fruit pour Dieu.

(*) Ce n'est pas la loi «ce en quoi nous étions», qui meurt; mais il faut lire: «étant morts dans ce en quoi nous étions tenus». Quelques-uns ont changé une lettre dans le texte grec pour maintenir la comparaison apparente, et ils ont renversé ainsi toute la doctrine du passage.

Ce n'est pas tout. La loi a son utilité, en ce qu'elle nous amène à sentir ce que nous sommes, quel est notre état. Pouvait-on imputer à la loi cette domination du péché, quand nous étions sous elle? (verset 7 et suivants). Non, c'était la faute du péché et de la convoitise que la loi condamnait. «Mais» dit l'apôtre, je n'eusse pas connu le péché, si ce n'eût été par la loi car je n'eusse pas eu conscience de la convoitise, si la loi n'eût dit: Tu ne convoiteras point». Si un homme avait commis un meurtre, il aurait connaissance du fait; sa conscience naturelle en aurait été occupée; mais, comme nous l'avons observé plus haut, l'apôtre ne traite pas ici des péchés, mais du péché; et celui-ci je ne l'eusse pas connu, si la loi n'avait pas eu affaire avec ses premiers mouvements comme péché. Beaucoup de gens n'ont pas commis des crimes; ils n'ont ni tué, ni volé, ni commis adultère; mais qui n'a jamais convoité? Avoir cette prétention, ce serait dire qu'on est pas un enfant d'Adam, et rappelons-nous-le bien, nous ne parlons pas ici de culpabilité encourue par des actes, mais d'un état, non de jugement, ni de pardon, mais de délivrance, d'affranchissement. Remarquez de plus ici combien grande est l'erreur de ceux qui estiment que la convoitise n'est pas péché quand l'âme n'y cède pas. L'apôtre veut ici mettre en évidence la nature mauvaise par son premier mouvement, la convoitise; il n'est pas occupé de ce que nous avons fait, mais de ce que nous sommes; et la méchanceté de la chair se trahit par ce premier mouvement, qui est la convoitise, — la volonté dans le mal: par sa méchanceté, il démontre de quelle source pécheresse en moi il procède. Je sais qu'en moi, en ma chair, il n'habite point de bien. C'est là une importante, quoique humiliante découverte; — la découverte non de ce que j'ai fait, je le répète, mais de ce que je suis. Combien cela est important en effet! Quelle folie que la pensée de rendre bon l'enfant d'Adam, à moins qu'il ne naisse de nouveau!

Dieu selon ses voies, n'améliore pas le sauvageon, mais le coupe, le greffe ensuite; quand Christ a été greffé en nous, le fruit de cette vie doit se produire. La loi ne condamne pas la nature: elle suppose qu'il faut encore la mettre à l'épreuve et qu'on peut en attendre quelque chose de bon; mais elle défend ce qui est son seul premier mouvement, la convoitise: et ainsi elle donne la connaissance de ce qu'est la nature. Il s'agit ici du péché, souvenons-nous en bien, non des péchés (verset 7); car il n'eût pas, — comme les hommes naturels ne le font pas, — jugé et connu la convoitise en lui-même, comme mal et comme péché, si la loi n'eût dit: «Tu ne convoiteras pas». La loi était ainsi un moyen, non de justice, mais de la connaissance du péché. Par elle, de plus, le péché nous séduisait et nous tuait; il trouvait une occasion, un moyen d'attaque dans la loi. C'est ainsi que Satan vint, quand Adam était innocent. Maintenant le péché trouve une occasion dans la défense pour provoquer la volonté et suggérer la convoitise; car jusqu'à ce que la loi intervint et défendit la convoitise, la conscience ne prenait pas connaissance de cette dernière.

Je rappelle toujours que l'apôtre ne traite pas des péchés, mais du péché. Le péché était provoqué et excité par le commandement; sans celui-ci, le péché était mort; mais quand le commandement vint, le péché reprit vie et il apporta dans ma conscience le sentiment de la culpabilité et la mort. Autrement il n'y avait pas de sentence de mort dans la conscience par le péché. Les péchés seront jugés au jour du jugement et apporteront la condamnation, mais une nature pécheresse comme telle ne donne pas une mauvaise conscience: nous demeurons vivants; non éprouvés, non-réveillés. J'étais un enfant vivant d'Adam, inconscient de péché, comme nous voyons tant de gens; mais quand la loi de Dieu défendit la convoitise, la conscience fut atteinte, et moi je mourus sous son jugement. Ce qui avait dit: «Fais cela et tu vivras», ce qui avait ainsi été ordonné pour la vie fut trouvé par moi, expérimentalement, être pour la mort (verset 10). J'avais saisi la loi, pensant que par elle j'aurais la force d'être bon et juste: le péché en profite pour me tromper ainsi et amener la mort sur moi par le commandement. Cela toutefois était pour mon profit: le péché devint par le commandement excessivement pécheur. Il était là présent, et moi inconscient de lui comme d'un mal fatal dans ma chair (nous ne parlons pas de péchés commis); mais il parut péché, quand la loi vint, et devint excessivement pécheur: il parut dans sa vraie nature de péché, et prit de plus le caractère d'opposition contre la sainte, juste et bonne volonté de Dieu, et de transgression de cette volonté.

Un autre élément se présente ici, savoir le jugement spirituel, qui peut ainsi juger toutes ces choses, disant: «Nous serons». Ce *nous serons* est l'expression technique, par laquelle la Parole de Dieu désigne la connaissance qui est la part du chrétien comme tel (voyez 1 Corinthiens 8: 4; 1 Jean 3: 2; 5: 13, etc.). Nous savons que la loi est spirituelle (verset 14): — Nous ne l'appliquons pas seulement à des actes mauvais, à des fautes, mais à l'homme intérieur: «Moi je suis charnel». Si je regarde à moi, comme enfant d'Adam, je vois que je suis mené captif par le péché, «vendu au péché». Je dis: comme enfant d'Adam; car l'apôtre dit: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair...». Il envisage l'homme comme placé sur ce terrain, avec la connaissance chrétienne relativement à ce qu'il est; mais comme lié au premier mari, c'est-à-dire à la loi: «Quand nous étions dans la chair». C'est l'intelligence chrétienne appliquée au jugement de l'état, non d'un homme non renouvelé en pensée et en désir, mais d'un homme sous la loi. C'est pourquoi il n'est fait mention que de la loi et pas de Christ ou de l'Esprit, jusqu'à ce que vienne le cri de détresse pour être délivré de cet état. Il ne s'agit pas ici de savoir si la chair est en nous, mais il est dit: «quand nous étions dans la chair», — avec les mouvements du péché en elle, et nous dans cet état en face des exigences de la loi dans notre conscience; car nous ne sommes pas considérés ici comme rachetés et morts avec Christ, comme délivrés, ayant la puissance de la vie en Lui, et en ayant conscience.

On apprend sous l'enseignement divin, dans la lutte liée à ce premier état, trois choses d'une immense importance. D'abord: «En moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien:» ce n'est pas ici la culpabilité d'avoir péché, mais la connaissance de ce que nous *sommes*, c'est-à-dire comme chair. En second lieu, j'apprends que ce n'est pas «Moi» (verset 17); car, étant renouvelé, ce que je fais je le hais, je ne voudrais jamais commettre le péché;

le vrai «moi» le hait. C'est donc le péché en moi, non pas «moi»: importante leçon à apprendre! En troisième lieu, si ce n'est pas «moi», le péché est trop fort pour moi: le vouloir est avec moi, mais accomplir le bien, cela je ne le puis (verset 18).

Mais il ne sera pas inutile d'entrer un peu plus dans les détails. Il ne s'agit ici réellement d'aucune personne particulière, mais du jugement d'une nature, et d'une nature, qui, jusqu'à ce que je connaisse la rédemption que je sois mort au péché en Christ et que je sois en Lui, constitue mon «moi» pour la conscience. Il est à remarquer que le passage, suppose que la volonté veut toujours le bien, et que le bien ne peut *jamais* être accompli: ce n'est pas là l'état chrétien, car nous pouvons toutes choses par Celui qui nous fortifie.

De plus, l'homme que l'apôtre nous présente ici, est un esclave; au chapitre 8: 2, au contraire il est affranchi. Au verset 5 du chapitre 7, nous sommes considérés comme étant dans la chair, au verset 9 du chapitre 8 nous ne sommes pas dans la chair, si du moins l'Esprit de Dieu *habite en nous*. Si un homme n'est pas mort avec Christ, il est absolument dans la chair: s'il ne le sait pas sa conscience et ses pensées néanmoins sont sur ce terrain-là vis-à-vis de Dieu; ce qu'il est, non pas ce que Christ est, est le principe d'après lequel il juge de son état devant Dieu. Il est, — quant à sa position, telle qu'il en a conscience, — dans la chair; et l'apôtre décrit ici le travail intérieur et le procédé qui délivrent de cette condition par la complète humiliation que donne la connaissance de soi-même. Il nous présente l'opération de la loi, la grâce agissant bien dans l'homme, mais lui, quant à son âme et quant à sa conscience, étant sous la loi, non encore délivré: «Par la loi est la connaissance du péché». La grâce lui a donné de discerner que la loi est spirituelle. La conscience a par la grâce reconnu que la loi est bonne; l'esprit l'approuve, et plus que cela, l'homme y prend plaisir, selon l'homme intérieur: il est un homme renouvelé.

Nous avons donc en premier lieu l'état de l'homme. Dieu a fait entrer la lumière: l'homme a discerné que la loi est spirituelle; mais lui est charnel, un esclave du péché, vendu au (litt.: sous le) péché, car il se voit dans la chair encore vivant, dans cette vie d'un fils d'Adam, dans laquelle la loi revendique ses droits. «Moi je suis charnel» (J'en ai conscience individuellement), «vendu au péché»: — l'homme regarde à lui-même, comme étant dans la chair, et il sait que la loi est spirituelle; il le discerne, étant enseigné par Dieu.

Nous avons de plus, — ce que nous venons de dire étant la description de l'état d'âme de la personne, — deux points en rapport avec la loi; rien, remarquez-le, au sujet de Christ et de l'Esprit, car l'homme n'en est pas là encore; il est seulement sur le chemin, et acquiert étant ainsi enseigné de Dieu, la connaissance du péché (c'est-à-dire de lui-même, sous la loi). En premier lieu, l'homme fait le mal qu'il ne veut pas; il fait ce qu'il hait. Il fait le mal, quand il voudrait ne pas le faire; il approuve la loi, reconnaissant qu'elle est bonne: sa conscience et son esprit reconnaissent la loi bonne, s'accordent avec elle; mais lui, fait le contraire de ce que la loi demande. Mais, étant ainsi sous la grâce par cette parole même, il est enseigné que ce n'est pas lui qui fait cela, mais le péché qui habite en lui (versets 17 et 20); il a un nouvel homme, une nouvelle vie, dans laquelle, ainsi enseigné, il peut traiter le péché comme un étranger, comme n'étant pas lui, quoique le péché demeure en lui. Il a appris maintenant

expérimentalement, non une simple doctrine, le «Nous savons», de quelqu'un qui est enseigné de Dieu relativement à quelque chose, qui est en dehors de lui-même, mais il a appris quelque chose au sujet de lui-même et c'est là une grande leçon: «Je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite point de bien». La chair est pour lui désormais une nature jugée; et c'est un immense profit. Et maintenant le second point dont j'ai parlé, est mis en évidence dans l'homme renouvelé, savoir la volonté positive de faire le bien: il prend plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur; il n'approuve pas seulement la loi, reconnaissant qu'elle est bonne et lui donnant sa propre approbation comme règle dans sa conscience, mais il voudrait pratiquer le bien, et le mal est avec lui; «accomplir le bien, cela il ne le trouve pas». Il manque absolument de force. La loi n'en donne aucune. Il voit dans ses membres une loi, une puissance de mal, constamment opérante, qui le rend captif, quoique ce soit maintenant contrairement, à sa volonté. Pauvre, misérable homme! Mais, immense avantage, il le sait, il se connaît lui-même! Ses désirs et ses efforts pour faire le bien ont abouti à ceci, c'est qu'il se connaît lui-même et son véritable état: «En moi, en ma chair, il n'habite point de bien». Or, ce vieux «moi» n'est pas lui du tout, maintenant qu'il a été vivifié par Dieu; mais ce fait si important ne constitue aucune justice pour lui, aucune délivrance de la connaissance du péché; il est toujours sous le péché, étant sous la loi. C'est une grande leçon à apprendre, que nous n'avons point de puissance! Il en était ainsi du pauvre infirme couché au réservoir de Béthesda: la maladie même dont il avait besoin d'être guéri, lui avait ôté, même s'il eût voulu être guéri, la force par laquelle il aurait pu l'être. Ainsi enseigné, l'homme cesse de chercher à devenir meilleur, ou à faire mieux; il a appris ce qu'il est et il cherche un libérateur. Dès que Dieu l'a amené à ce point, tout devient clair; il rend grâces à Dieu par Jésus Christ notre Seigneur.

Mais quoique le sujet dont l'apôtre traite ici, soit l'expérience de l'âme sous la loi, alors que la spiritualité de celle-ci est connue par la grâce, la chose apprise n'est pas ce que la loi est, mais ce que le péché est, — ce que nous sommes: par la loi est la connaissance du péché. De là vient que, quoique le travail s'effectue sous la loi, par laquelle cette connaissance est acquise au moyen de la secrète opération de la grâce, ce que nous avons appris à connaître reste toujours vrai, savoir ce qu'est le péché dans la chair.

C'est pourquoi aussi, comme nous l'avons fait remarquer, le passage qui nous occupe est la description d'une âme sous la loi, mais présentée de manière que la leçon demeure pour le chrétien, en tout temps, non pas que le chrétien soit jamais sous la loi ou dans la chair, car il est mort en tant qu'associé à ce premier mari, et pour la foi la chair est morte et il est délivré, mais la leçon, qu'il a apprise demeure toujours vraie: en lui, savoir en sa chair, il n'habite point de bien, et il en a expérimentalement la connaissance. La chair peut le séduire s'il est insouciant, et s'il oublie de porter partout toujours dans son corps la mort du Seigneur Jésus; mais elle ne peut plus le tromper relativement à ce qu'elle est elle-même; il peut avoir laissé dans sa maison une porte ouverte à un serviteur infidèle, mais désormais il ne regarde pas ce serviteur comme un serviteur digne de confiance et dont il ne faut pas se défier. La différence est immense: la puissance de la chair est brisée, et de plus l'homme n'a aucune idée d'être

dans la chair devant Dieu. L'épître aux Galates nous montre la position d'un tel homme: «la chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit contre la chair..., afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez. Mais si vous êtes conduits par l'Esprit, vous n'êtes pas sous la loi» (Galates 5: 17, 18), c'est-à-dire vous n'êtes pas dans le chapitre 7 de l'épître aux Romains, quoique la chair de péché soit là présente. Vous êtes dans la liberté, dans laquelle Christ vous a placés en vous affranchissant. Ne soyez pas de nouveau retenus par un joug de servitude. C'est pourquoi aussi, après que la délivrance a été mentionnée ici (verset 25), l'apôtre affirme le fait permanent des deux natures, quoique n'allant pas plus loin que la loi, sujet qu'il traite ici: «Ainsi donc moi-même, de l'entendement, je sers la loi de Dieu, mais de la chair la loi du péché».

En résumé donc l'état décrit dans le passage qui vient de nous occuper, est celui d'une âme sous la loi; mais le péché vient à être connu, et la lutte avec lui demeure: la chair demeure la chair. Mais c'est une chose bien différente d'avoir affaire à elle, quand nous n'avons point de force, quand nous sommes vendus au péché, et qu'elle nous tient courbés dans le combat sous la loi du péché, — ou bien d'être capable de dire, comme nous lisons un peu plus loin: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché et de la mort». Les natures sont les mêmes; mais c'est une chose, les ayant, d'être sous la loi, qui est la puissance du péché, et une autre chose bien différente d'avoir, étant mort avec Christ, la vie et l'Esprit de Christ, qui est la puissance de la piété; c'est une chose, d'être mené captif par le pouvoir ou la loi du péché tout en haïssant le péché, et une autre chose de se réjouir dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant; liberté que l'apôtre développe dans le chapitre 8, ainsi que l'état du croyant en elle. Les deux points, qui sont placés ainsi devant nous, sont donc, je le répète, la délivrance, et puis la permanence de la loi du péché dans la chair; seulement, celui-ci n'est pas «moi». Le «moi», c'est cet entendement, qui sert la loi de Dieu. Il s'agit de choses expérimentées et apprises.

Mais il y a deux choses que l'apôtre affirme maintenant relativement au chrétien. Qu'est-ce qui le constitue tel? C'est qu'il est en Christ, et que l'Esprit de Dieu demeure en lui. Ce qui lui appartient comme tel est une autre chose. Mais c'est cela être chrétien. Mais nous devons faire remarquer que la mesure de la marche et l'effet pratique sont limités, comme tout l'est ici, à la responsabilité humaine. Un seul passage nous met en rapport avec les conseils de Dieu, et alors seulement dans l'expression d'une grande vérité générale; mais le résultat, en pratique, revêt la mesure de la responsabilité humaine, quelle que soit d'ailleurs la délivrance nécessaire pour nous rendre capables d'y satisfaire.

Pour l'homme «en Christ» donc il ne peut y avoir «aucune condamnation»; c'est par cette déclaration que l'apôtre ouvre le chapitre 8. Le lecteur se souviendra que nous avons dit plus haut que l'épître au Romains nous offrait deux passages descriptifs de la bénédiction du chrétien: les versets 1-11 du chapitre 5, et le chapitre 8. Nous avons déjà traité ce qui concerne le premier de ces passages; le second va nous occuper maintenant, — le premier nous ayant présenté la bénédiction qui découle de ce que Dieu est envers nous en grâce, celui-ci nous présentant l'état du chrétien devant Dieu. C'est pourquoi nous lisons ici: «Il n'y a donc

maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus» — non pas pour ceux pour les péchés desquels Christ est mort. Ces péchés sont pardonnés, l'homme est justifié, pleinement béni; mais ce pardon et la bénédiction qui nous est présentée au commencement du chapitre 5, ne sont pas la position nouvelle d'un homme qui est mort, comme étant dans la chair, et qui est vivant à Dieu en Jésus Christ; — qui est marié à Celui qui est ressuscité d'entre les morts. Comment pourrait-il y avoir une condamnation pour ceux qui sont en Christ? Ce serait, si je puis m'exprimer ainsi, comme si l'on condamnait Christ.

Mais la raison de cette non condamnation est donnée en rapport avec ce qui précède; et cela au point de vue du bien, dans la puissance de vie en Christ, d'un côté, et relativement au péché, à la condamnation du péché dans la chair, de l'autre côté. La position en Christ est le grand et sûr fondement; l'apôtre en donne les conditions et la raison pour celui qui en jouit.

La loi du péché et de la mort a perdu sa puissance. J'ai un autre principe de vie en puissance en moi, qui a sa propre nature et sa force constante, car tel est le sens de l'expression de: «loi» que nous trouvons ici, «la loi de l'esprit de vie dans le Christ Jésus». Cette expression fait allusion à la respiration ou à l'esprit de vie que Dieu souffla en Adam; maintenant c'était la vie spirituelle ou divine, dans la puissance de l'Esprit de Christ en nous; et cet esprit de vie avait sa loi et son caractère constant, et était une puissance qui avait affranchi le chrétien de la loi du péché et de la mort, ce principe mortel qui le gouvernait auparavant comme homme vivant dans la chair. Le principe est là encore, sans doute, mais le chrétien en est affranchi; il n'est plus dominé par lui: il y a une autre vie et une autre puissance opérative, qui a ses caractères propres et invariables, et qui opère en puissance; en sorte que je ne suis pas sous la domination du péché. C'est ici le côté de Dieu, — ce que je suis devant Dieu en vie.

Ensuite vient la mauvaise nature, et pourquoi je ne suis pas condamné à cause d'elle. La loi ne pouvait pas produire le bien, ni la justice en moi, à cause de cette mauvaise nature; elle ne pouvait pas vider la question de la chair devant Dieu; elle ne pouvait ni me justifier, ni me délivrer; elle ne pouvait pas me délivrer du péché qui est dans la chair devant Dieu. Là, en moi, il y avait le péché dans la chair: la loi ne pouvait pas empêcher son activité ni me justifier tandis qu'il était là; elle ne pouvait pas opérer le bien qu'elle exigeait. Elle exigeait seulement le bien et provoquait le péché. Mais «Dieu ayant envoyé Son propre Fils, «sans péché assurément, mais en la ressemblance d'un de ces pécheurs dans la chair, «en ressemblance de chair de péché, et pour le péché», c'est-à-dire pour être un sacrifice pour le péché, «a condamné le péché dans la chair». Cette chose mauvaise, si haïssable, condamnable pour Dieu et pour le nouvel homme, a été condamnée, quand Christ est devenu un sacrifice pour le péché. La mort et la condamnation du péché dans la chair ont été réunies ensemble, et moi je suis mort au péché, et sa condamnation est passée et vidée quand Christ a été un sacrifice pour le péché. Il n'y a aucune indulgence pour le péché; le nouvel homme même ne pourrait le tolérer. On ne pardonne pas une nature. Mais sa condamnation s'est trouvée effectuée dans ce qui m'a délivré de toute condamnation et qui en même temps était la mort au péché.

Ainsi il ne peut y avoir aucune condamnation pour quelqu'un qui est en Christ: non seulement les péchés sont effacés, mais la nature qui les produisait a été condamnée, c'est-à-dire le péché dans la chair; et quant à mon état présent, la loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi de la loi du péché qui existe dans mes membres. Ainsi le vieil homme est condamné et est mort, et le nouvel homme vit et marche; de sorte que la juste exigence de la loi (sa justice, la somme de ce qu'elle exige) est accomplie en nous; parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce. La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus m'a affranchi; et je ne marche pas selon la chair, — ce que la loi défend, — mais selon l'Esprit, contre les fruits duquel il n'y a point de loi. Oui, par la puissance de l'Esprit de Dieu, je marche selon ce en quoi il m'introduit, la vie de Christ ici bas; et cette marche selon l'Esprit donne son vrai caractère à la marche du chrétien dans ce monde.

Je l'ai dit plus haut: comme Christ est mis un contraste avec la loi pour la justice, l'Esprit de Dieu (c'est-à-dire Christ comme vie dans la puissance de l'Esprit de Dieu) en nous est mis en contraste avec la loi juste, mais impuissante, pour notre marche et notre conduite: la mort au péché, et la vie dans la puissance de l'Esprit de Dieu. L'apôtre expose ici en détail ce point: à partir du «aucune condamnation» du verset 1, jusqu'à la fin du verset 11, il développe la réponse à la question. «Qui me délivrera?». A ces mots: «Qui ne marchent pas selon la chair, mais selon l'esprit», il rattache une description complète et de la vie chrétienne comme découlant du Saint Esprit, — et de la chair. L'une et l'autre ont leurs propres objets selon leur nature: il y a des choses de la chair, et des choses de l'Esprit, — non seulement le bien et le mal, mais des objets qui appartiennent à l'un et à l'autre.

Ainsi nous avons deux natures avec leurs objets respectifs, et avec la nouvelle, la puissance de l'Esprit de Dieu, au lieu d'une seule nature et d'une loi qui vainement défendait ses désirs aussi bien que ses actes. Ceux qui sont selon la chair sont gouvernés d'après les principes de la chair; les pensées, la volonté ont leurs objets dans les choses que cette nature désire. Ceux qui suivent les directions de l'Esprit sont sous la puissance de l'Esprit dans les choses que l'Esprit nous communique, et sur lesquelles il fixe nos pensées. Or la pensée de la chair est la mort, mais la pensée de l'Esprit, vie et paix (verset 6), ce qui veut dire que l'une et l'autre sont respectivement caractérisées par ces choses comme découlant d'elles immédiatement et nécessairement, ou les accompagnant. Car la pensée de la chair est inimitié contre Dieu: elle résiste à l'autorité de Dieu; elle rejette sa volonté; elle s'élève contre Lui et contre son autorité qu'elle voudrait qui n'existât pas; et en conséquence, elle hait Dieu. Elle ne se soumet donc pas à la loi, et aussi elle ne le peut pas: ses convoitises ne veulent pas de ce que la loi exige, et sa volonté propre ne veut pas fléchir devant l'exigence elle-même. Dieu intervient par la loi, affirme son autorité et défend la convoitise; mais la chair ne connaît pas l'obéissance, elle aime sa volonté et sa convoitise, et elle hait Dieu. La volonté propre ne peut pas aimer la soumission, parce qu'elle est la volonté propre; ni la convoitise non plus ne peut pas aimer ce qui défend la convoitise. Mais il faut que Dieu intervienne ainsi par la loi pour la chair. Ce qui est essentiel à la chair, il est essentiel à Dieu de le contredire; et la chair est inimitié contre Lui. Ceux qui sont dans la chair ne peuvent pas plaire à Dieu; ceux dont la vie

est dans le premier Adam ne peuvent pas plaire à Dieu: la chair, chez eux, conduit et gouverne; leur place et leur position sont dans la vie d'Adam.

Mais il n'en est pas ainsi, si l'Esprit de Dieu habite en nous; car l'Esprit caractérise, dirige, forme la vie de celui en qui il habite: l'Esprit de Dieu, en puissance vivante, forme et caractérise l'état de l'âme.

Voici donc ce qui caractérise le chrétien et qui le distingue: *l'Esprit de Dieu habite en lui*. Un homme comme celui-là n'est pas «dans la chair» (ce n'est pas là sa position), mais il est «dans l'Esprit»; et être «dans l'Esprit», est clairement et dans les termes mêmes le contraire de l'état exprimé par: «Quand nous étions dans la chair», c'est-à-dire le contraire des expériences du chapitre 7: alors les passions des péchés qui sont par la loi, agissaient dans nos membres pour porter du fruit pour la mort (verset 5). Remarquez que ce n'est pas ici la nouvelle naissance, mais l'esprit de Dieu demeurant en nous. Sans doute, si nous sommes nés de nouveau, nous avons de nouveaux désirs; nous sentons la méchanceté de la chair, mais il n'y a là ni liberté, ni puissance; — mais là où est l'Esprit de Dieu, là est la liberté, la liberté avec Dieu, et la liberté relativement au péché. Cette liberté est le fruit de la rédemption accomplie par Christ, — du ministère de la justice et de l'Esprit. Christ nous a rachetés, nous a justifiés et nous a purifiés. Le sang d'aspersion nous ayant parfaitement purifiés (*) «devant Dieu, le Saint Esprit vient pour habiter en nous, sceau de la valeur de ce sang; et venant ainsi en conséquence pour demeurer en nous, il nous donne la conscience que nous sommes dans une nouvelle position devant Dieu, non dans la chair, non dans notre état naturel Adamique, mais dans la condition dans laquelle l'Esprit de Dieu nous place dans la présence de Dieu. Cette position n'appartient qu'à ceux qui ont l'Esprit, l'Esprit de Christ. Si un homme n'a pas cet Esprit-là, il n'a pas la vraie position chrétienne, il n'est pas «de Christ», il ne lui appartient pas selon la puissance de la rédemption qui nous amène devant Dieu selon sa propre efficacité, — efficacité dont la présence de l'Esprit et sa demeure en nous sont le sceau caractéristique et la puissance vivante, et ce par quoi sont distingués, ceux qui sont amenés à cette position.

(*) Comparez ce qui était ordonné pour la purification du lépreux qui était lavé, aspergé de sang et ensuite oint d'huile.

La nouvelle naissance ne nous donne pas ce privilège. Elle peut nous amener, et par elle même elle nous amène à nous écrier: «Qui me délivrera?». Mais elle ne nous dit pas que nous sommes rachetés. Elle forme en nous des désirs et des espérances; mais elle peut aussi augmenter nos craintes, parce qu'elle augmente en nous le sentiment de notre responsabilité, nous donnant une intelligence spirituelle de la mesure de celle-ci, mais elle ne donne aucune puissance de délivrance du péché dont elle nous rend conscients. Mais la rédemption qui est en Christ délivre: il n'y a aucune condamnation pour ceux qui sont en Lui. Et si nous, nous sommes en Lui, Lui est en nous, — la puissance aussi bien que la source d'une nouvelle vie: il est Lui-même cette vie. — C'est là être Chrétien: un homme qui est tel, est actuellement «de Christ» (*). Un homme né de Dieu peut être sous la loi quant à son âme, occupé de sa propre responsabilité comme vivant dans la chair, de ce côté-ci de la rédemption, — lié au premier mari, dont la mort ne l'a pas affranchi quant à son état. Il n'est pas, dans sa foi, uni au second

mari, à Celui qui est ressuscité d'entre les morts; il n'est pas transporté dans une nouvelle sphère (qui est le fruit de la rédemption pour nous), où il ne peut y avoir aucune condamnation; car nous sommes acceptés de Dieu en Christ, et la présence du Saint Esprit caractérise notre position.

(*) Le grec a ici *aÇiou non aÎið*. — Au verset 1 nous sommes en Christ; ici, Christ est en nous. Les deux choses sont inséparables. L'une est dans une position devant Dieu; l'autre est puissance de vie devant le monde. C'est le développement pratique de Jean 14: 20.

Le verset 10 nous dit la puissance qui produit l'effet doctrinalement établi au chapitre 6 comme étant notre position. «Si Christ est en vous, le corps est bien mort à cause du péché:» le péché est son seul fruit s'il vit; — mais si Christ est en quelqu'un, la puissance de la vie, le corps, pour ce qui est de la volonté tout entière, a sa place dans la mort. Qu'est-ce qui est donc pratiquement la vie? C'est l'Esprit, — pour qu'il y ait de la justice. — C'est ici la réponse à l'allégation que, parce que nous ne sommes pas sous la loi, nous avons la liberté de pécher ou nous serons conduits à pécher.

Mais cette délivrance va plus loin. «Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous» (verset 11). C'est ici la délivrance complète et finale, même quant au corps.

Nous pouvons remarquer que l'apôtre parle ici de l'Esprit de trois manières différentes. Il parle de *l'Esprit de Dieu*, en contraste avec la chair, avec l'homme tels qu'il est; de *l'Esprit de Christ*, ou de *Christ en nous*, comme principe formatif de notre état pratique; et en troisième lieu de *l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus* et de l'assurance que nos corps mortels seront vivifiés, et que nous posséderons ainsi la pleine liberté dans le sens le plus complet et le plus élevé; car il ne s'agit pas dans tout ceci de la recherche du pardon, ni de la justification, mais de la délivrance d'un état dans lequel nous sommes amenés à sentir que nous étions.

Une autre remarque, qui nous initie à l'intelligence de la structure du chapitre 8 tout entier doit trouver place ici. Dans les versets qui viennent de nous occuper, l'apôtre, tout en parlant de l'Esprit comme habitant en nous, nous présente l'Esprit comme la source et la puissance de vie, qui caractérise l'homme: «l'Esprit est vie à cause de la justice». Ensuite il parle de l'Esprit comme d'une personne distincte agissant sur nous et en nous, «avec notre esprit», c'est la seconde partie de notre chapitre. Dans la troisième et dernière partie, il s'agit non seulement de ce que Dieu est en nous par son Esprit, mais de ce que Dieu est pour nous, lui qui nous a établis dans la bénédiction qu'Il s'est proposé de donner.

Occupons-nous maintenant de la seconde partie du chapitre. Elle est introduite par deux versets qui ont une grande importance pratique, les versets 12 et 13. «Nous sommes débiteurs non pas à la chair». La chair n'a ni droit ni autorité sur nous. Elle nous a fait tout le mal qu'elle pouvait, et rien que du mal; et elle a été condamnée à la croix de Christ; et nous sommes morts au péché ayant été crucifiés avec Christ. Vivre selon la chair nous conduit à la mort;

mais si nous faisons mourir les actions du corps, (les choses qui découlent de sa volonté quand on lui permet d'agir) nous vivrons.

Au verset 14, nous faisons un pas en avant et nous apprenons quelle est la relation (et non plus seulement comme jusqu'ici l'état) dans laquelle l'Esprit nous amène de manière à nous en donner la conscience. «Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu». Ceci découle directement de la position tout entière dans laquelle nous avons été placés en contraste avec celle dans laquelle nous nous trouvions sous la loi, — une position dans laquelle Dieu nous a introduits par sa grâce, par la rédemption, — non la servitude et la crainte, dans lesquelles nous étions vis-à-vis de Lui sous la loi, — le fruit de la grâce divine en Christ, non l'effet du péché sous la responsabilité en présence du droit de la loi de Dieu sur nous. Nous sommes fils de Dieu, et nous disons: «Abba, Père», ayant le sentiment que nous sommes fils parce que nous avons l'Esprit, qui est en nous un Esprit d'adoption.

Il n'est pas inutile de remarquer, que le «car» que nous rencontrons si fréquemment dans ce chapitre, n'exprime pas, dans un grand nombre de cas, une conclusion directe tirée par l'apôtre mais introduit quelque déclaration, qui vient confirmer le principe général dont son esprit est plein. Ainsi en est-il dans les versets 13 et 14 quoique la liaison soit plus immédiate dans le verset 13. Le verset 14 poursuit le sujet pour donner la condition tout entière de celui qui a l'Esprit, sujet suggéré par la mention de l'action de l'Esprit, exercée en puissance morale sur la marche, au verset 13. Une pareille mortification des actions du corps est naturelle chez les chrétiens, car tel est leur état réel et leur vrai caractère, comme ayant l'Esprit. Mais il ne faudrait nullement lier: «Vous vivrez, car tous ceux, etc.». L'apôtre a dans tout le chapitre l'homme en Christ devant ses yeux; il montre quel est son caractère et quelles sont les qualités et les privilèges, qui lui appartiennent comme tel.

Nous avons à considérer maintenant ce que l'apôtre nous dit touchant l'Esprit, comme habitant en nous. Nous sommes fils, et par l'Esprit nous crions: «Abba, Père», ayant le sentiment que nous sommes des fils. «L'Esprit, lui-même», présenté ici clairement comme personne distincte «rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu». C'est un témoignage clair et positif de l'Esprit qui habite en nous que nous sommes tels, — non une démonstration par la Parole à la suite d'un examen de nous-mêmes, manière de procéder fautive, mauvaise et antiscrituraire; mais le témoignage du Saint Esprit lui-même habitant en nous, le témoignage que l'Esprit nous rend comme demeurant ainsi en nous. Nous avons le sentiment et l'état de la pensée de l'Esprit *en* nous; mais l'Esprit lui-même comme demeurant en nous, nous rend aussi à nous le témoignage que nous sommes enfants. Nous avons conscience de la relation dans laquelle nous sommes placés, mais Celui qui est en nous rend le témoignage qui produit l'assurance.

Mais si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers. «Nous sommes héritiers de Dieu» naturellement comme ses enfants, et, comme Christ est «l'héritier» et le «premier né» par excellence, nous sommes cohéritiers de Christ. Mais s'il en est ainsi, le sentier et le caractère tout entiers de Christ comme homme nous caractérisent. Sa vie et son Esprit étant en nous la source de ce que nous sommes, notre pensée doit être, en caractère et en nature,

la sienne. Mais il a souffert ici bas et est maintenant glorifié comme homme, prêt à hériter toutes choses; nous aussi donc, nous devons souffrir avec Lui, non pas précisément pour Lui, ce qui est un privilège spécial, mais avec Lui. Marchant ici-bas, en saint amour et en grâce, saint dans toutes ses voies, et céleste, Christ ne pouvait que souffrir au milieu d'un monde de pécheurs, qui rejettent son amour. Son Esprit a dû être continuellement attristé par le péché et par la misère qui l'entouraient de toutes parts. Il en est de même pour le saint dans la mesure dans laquelle il marche dans la puissance de l'Esprit, comme nous lisons dans la seconde épître à Timothée. «Si nous souffrons avec lui, nous régnerons aussi avec lui». C'est un Christ complet: la même vie a ses conséquences naturelles ici-bas et dans le ciel, dans la position de fils — un homme céleste dans ce monde, et dans le ciel de Dieu en sainte gloire. Nous sommes, si je puis m'exprimer ainsi, «co-glorifiés, et co-souffrants». Mais les souffrances ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire.

Je pense que le «en nous» (ou «pour nous», «à notre égard») embrasse notre état tout entier aussi bien que nos personnes.

Nous trouvons ensuite une liaison de toute beauté entre les souffrances et la gloire, par l'habitation de l'Esprit en nous. L'Esprit nous donne le sentiment que nous sommes fils, et est à la fois les arrhes et un révélateur de la gloire, pendant que nous sommes dans ce monde de misère. La création est dans l'état qui résulte de la chute; mais la grâce fait que, d'un autre côté, elle attend que nous soyons introduits dans la gloire, pour sa délivrance. Il faut qu'il en soit ainsi: la création inintelligente ne peut pas être amenée dans le repos de la gloire de Dieu, quand les héritiers pour lesquels celle-ci est préparée, n'y sont pas encore. Elle attend la révélation des fils. Dans la liberté de la grâce, elle ne peut pas entrer; car cette liberté est intelligente et spirituelle, un «salut d'âmes», mais la liberté de la gloire sera sa délivrance à elle aussi. Elle a été assujettie à la vanité, — non de sa volonté, mais à cause d'un autre, c'est-à-dire d'Adam, — mais jamais pour demeurer dans cet état. Elle aussi trouvera sa délivrance dans la liberté de la gloire; car cette expression de «liberté de la gloire» embrasse l'état des choses tout entier, non seulement la relation des âmes avec Dieu.

Tel est l'exposé général de l'apôtre. Et ici nous trouvons la première et la plus directe allusion aux conseils de Dieu que renferme l'épître aux Romains. Nous trouverons quelque chose au sujet de ces conseils, relativement aux Juifs, dans le chapitre 11; mais ici l'apôtre nous présente le résultat général dans la sphère de la gloire du Fils de l'homme, quoique ne touchant que brièvement le sujet en rapport avec la délivrance qui ici embrasse la création tout entière. Mais l'apôtre constate ici d'une manière générale cette vérité.

Ce qui suit est notre relation personnelle avec elle comme chrétiens. Nous savons (nous chrétiens qui avons l'Esprit de Christ) que le monde, que la chair essaie d'améliorer comme le lieu de sa demeure, soupire et est en travail par la chute, quoique la grâce et la délivrance et la réconciliation soient reçues par nous. Et ce que je dis ici n'est pas vrai simplement de la création qui nous entoure; notre corps aussi fait partie de cette création. Etant des créatures nous avons à attendre la rédemption, l'adoption effective et la délivrance de notre corps. La «rédemption du corps» et la «possession acquise» vont en un sens général ensemble. Nous

avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés, mais l'Esprit que nous avons reçu en conséquence de cette rédemption n'est que les arrhes de l'autre rédemption, la rédemption du corps. C'est dans ce sens que nous sommes sauvés «en espérance» (versets 24, 25). Les choses qu'il était dans le dessein de Dieu de nous donner dans le salut, nous ne les avons pas encore, c'est-à-dire dans la gloire avec Christ; mais l'oeuvre qui nous sauve est accomplie, et nous possédons ces choses par le Saint Esprit. Ayant reçu le Saint Esprit, nous sommes placés entre l'oeuvre accomplie qui nous sauve et qui nous donne droit à l'héritage (et nous savons qu'elle est accomplie ayant été en outre scellés pour le jour de la rédemption), et l'exercice de la puissance qui introduira la pleine délivrance quand Jésus reviendra. Par l'Esprit, nous regardons en arrière vers l'accomplissement de l'oeuvre, et nous comprenons sa valeur, et par le même Esprit nous regardons en avant vers la seconde venue de Christ, qui va revenir pour tout accomplir et pour introduire la gloire. En attendant nous avons ces «vases de terre» nos corps non rachetés, — non rachetés pour ce qui est de la puissance et de la délivrance, car le corps aussi est au Seigneur, racheté à prix; et bien que nous ayons les prémices de l'Esprit, (l'apôtre dit «prémices» parce que l'Esprit sera de nouveau répandu comme la pluie de la dernière saison, pour la bénédiction millénaire), nous souffrons avec Lui qui a souffert ici-bas, rattachés à l'héritage glorieux par l'Esprit et à la création en chute dans le premier Adam par le corps; et sauvés en espérance, nous soupignons, attendant l'adoption, la rédemption du corps et l'héritage (ce que nous ne voyons pas encore) avec patience.

Nous avons vu que l'Esprit rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants, et si enfants, héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ; — mais l'héritage, nous l'attendons. Mais l'Esprit prend part aussi aux infirmités dans lesquelles nous nous trouvons par notre liaison avec l'héritage en chute, par notre corps. Toutefois la part que nous prenons par le corps aux souffrances de la création en chute, n'est pas le sentiment égoïste d'un être souffrant, mais nous devenons, par le Saint Esprit, la voix de toute cette souffrance, selon Dieu. Il y a des cas, sans doute, où nous savons quelle est la volonté de Dieu, et où, priant par le Saint Esprit, nous pouvons attendre une réponse selon notre demande à Dieu; mais il y a une quantité de souffrances, que nous ressentons selon Dieu par le Saint Esprit, pour lesquelles nous ne savons pas ce qu'il faut demander comme il convient; mais le sentiment du mal qui pèse sur nous et qui est tout autour de nous, est produit dans le coeur par le Saint Esprit; et, dans notre faiblesse par ce pauvre corps, la pensée de l'Esprit est là par l'opération de l'Esprit (verset 26).

Ainsi Celui qui sonde les coeurs et qui scrute ce qui s'y trouve, rencontre, non nos pauvres sentiments ou nos plaintes égoïstes, mais la pensée de l'Esprit, ce que le Saint Esprit a produit dans ces coeurs; car le Saint Esprit intercède par des soupirs inexprimables. Il intercède pour les saints selon Dieu. Merveilleux privilège dans nos souffrances et nos douleurs, que lorsque Dieu sonde les coeurs il trouve la pensée formée là par l'Esprit, — l'Esprit lui-même, qui demeure en nous, intercédant pour nous selon Dieu! C'est un privilège de souffrir ainsi, Dieu par son Esprit prenant part aux souffrances. Comme Christ sentit personnellement toute la souffrance par laquelle il passa, ainsi nous aussi, par grâce, par l'Esprit, nous prenons notre

part à la souffrance, non selon l'égoïsme, mais selon Dieu, avec un sentiment profond de notre infirmité et de notre faiblesse, de notre dépendance et de notre relation avec une création en chute, à laquelle nous ne pouvons pas nous soustraire ici-bas. Nous le sentons d'autant plus que nous voyons la gloire, mais il nous est donné par la puissance de l'Esprit de prendre part selon Dieu à toute cette souffrance pour en être la voix, si j'ose dire ainsi, en grâce sentie par nous-mêmes quoique ayant part à la souffrance. C'est la pensée de l'Esprit au milieu de cette misère que Dieu trouve en nous quand il sonde les coeurs; et le Saint Esprit lui-même est là, intercédant pour les saints selon Dieu. Merveilleuse grâce: le coeur de l'homme est sondé; la pensée de l'Esprit est là, parce que l'Esprit lui-même est en nous, intercédant, mais, quoique ce soit Lui-même qui intercède — intercédant en soupirs qui s'élèvent dans nos coeurs!

Mais quoique nous ne sachions pas «ce qu'il faut demander comme il convient» «nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu». Dieu agit de par lui-même en notre faveur et fait travailler toutes choses ensemble pour notre bien (verset 28). Nous ne savons pas ce qu'il faut demander; il n'y a peut-être dans l'état présent des choses aucun remède, aucun moyen direct d'ôter ce qui nous fait soupirer ou d'y porter remède; mais ce qui est certain, c'est que Dieu fait travailler toutes choses ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment. La souffrance ne peut pas être ôtée peut-être, mais la souffrance est bénie; celui qui y passe est appelé selon le propos de Dieu, et Dieu arrange tout pour son bien.

Ce point introduit Dieu agissant *pour* nous, (sans nous, — non *en* nous), et c'est là ce qui forme la troisième partie du chapitre qui nous occupe. Nous avons vu l'oeuvre en nous, — en vie par l'Esprit; nous avons vu aussi la présence de l'Esprit nous donnant le sentiment que nous sommes fils, héritiers de Dieu et co-héritiers de Christ, et nous assistant, prenant part à la scène d'infirmité et de souffrance, — étant descendu du ciel pour habiter en nous, pendant que nous nous trouvons au milieu d'une création en chute, et quant à nos corps, rattachés à cette création assujettie à la corruption par le premier Adam. La volonté est renouvelée, nous aimons le bien; la puissance est là aussi par l'Esprit pour l'homme intérieur et l'espérance de la gloire à venir; et ainsi nous sentons les infirmités et la misère, mais nous les sentons par le Saint Esprit selon Dieu. C'est là une position bénie, et qui montre combien est véritable et complète la délivrance de la puissance et de l'iniquité de la chair; car dans ce en quoi nous sommes, par le corps, en rapport avec la création en chute, la volonté n'entre pas, car l'apôtre dit: «non de sa volonté» quoique nous soyons toujours soumis à l'effet comme souffrance. Comme volonté de la chair, le corps est mort et condamné; mais Celui qui sonde les coeurs trouve la pensée de l'Esprit, un sentiment divin du mal, et la souffrance par lui, le Saint Esprit intercédant pour nous dans ce qui dépasse la mesure de la pensée de l'homme, mais Dieu, dans nos coeurs, entrant dans la souffrance. C'est une merveilleuse délivrance *dans* la souffrance quoique pas encore *de* la souffrance.

Le conseil et la faveur de Dieu, son propre dessein, nous sont maintenant présentés. Si par la grâce quelques-uns ont aimé Dieu, C'est qu'ils étaient appelés selon son propos, et ce propos n'est ni ici, ni nulle part, simplement la souveraineté dans l'élection; il embrasse ce à

quoi ils sont appelés. Ils étaient préconnus; mais ceux qu'il a préconnus, il les a prédestinés à une gloire qui était, dans sa pensée et dans ses conseils avant que le monde commençât, savoir d'être «conformes à l'image de son Fils pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Ici, nous pouvons le remarquer, l'épître sort complètement de son sujet et va bien au de-là des limites de celui-ci qui est la responsabilité de l'homme et sa chute, et le moyen qui y satisfait et y porte remède par la mort de Christ. Mais le bon plaisir de la sagesse divine était dans les hommes avant que le monde fût: c'est pourquoi le Fils devint homme, afin que ses rachetés fussent rendus conformes à Lui en gloire. En attendant, le premier Adam fut placé sur le terrain de la responsabilité et celle-ci devait recevoir satisfaction et reçut satisfaction à la croix. Mais dans la croix, Dieu posait aussi une base juste pour l'accomplissement de ses conseils, qui, en conséquence, furent alors révélés (voyez Tite 1: 2, 3; 2 Timothée 1: 9; Romains 16: 25, 26; comparez Ephésiens 3, et Colossiens 1).

Dans l'épître aux Romains l'instruction ne dépasse pas ce qui est individuel, même là où elle parle du propos de Dieu; nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères. C'est ici assurément la grâce souveraine: placer de pauvres vers de terre qui s'en allaient mourir, dans la même gloire que le Fils du Père, n'a rien à faire avec la responsabilité ou la satisfaction qu'elle exige, quoique l'acte par lequel Dieu satisfait à ce qu'exigeait notre état de chute, ait posé la base pour l'accomplissement de ce dessein, en ce que *l'homme* a glorifié Dieu complètement; et ainsi *l'homme* est placé dans la gloire de Dieu. A la croix Dieu donna comme nous l'avons vu, pleine satisfaction à ce qu'exigeaient nos péchés et notre péché; mais en outre Dieu fut glorifié là; et l'homme élevé à sa droite, entra dans la gloire comme notre précurseur, car outre son droit personnel et éternel, c'est à cause de ce qu'il a fait pour nous que Christ est entré dans la gloire. L'épître sort donc ici de la sphère de la responsabilité et touche au propos de Dieu; elle ne dépasse pas cependant, je le répète, la position individuelle: «Ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils»; et l'écriture rend partout ce même témoignage. «Comme nous avons porté l'image de Celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste» (1 Corinthiens 15); «Lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables» (1 Jean 3); «Qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Philippiens 3). Tel est, sur ce point, le merveilleux conseil de Dieu; car comment pourrions-nous concevoir, quant à un état, quelque chose de plus glorieux et de plus heureux que d'être rendu conforme à l'image du Fils de Dieu, de le voir comme il est, et de Lui être semblable?

L'Esprit nous montre ensuite quelle est la sûreté de ceux que Dieu a prédestinés à être ainsi conformes à l'image de son Fils, nous disant les pas par lesquels ils sont amenés au grand résultat, omettant seulement tout à fait l'oeuvre *en* nous, qui avait été pleinement exposée précédemment, parce qu'il parle de ce que Dieu est *pour* nous dans son propre dessein comme source de cela, et qu'il assure ce dessein en grâce jusqu'à son accomplissement, et ne parle pas de la responsabilité de l'homme et des exigences nécessaires de la nature et de la justice de Dieu. Celles-ci ont été traitées dans les portions précédentes de l'épître, et quant à

la culpabilité et à la justice, et quant à la nature et à l'état, de manière à rendre possible d'avoir à faire au Dieu saint. La grâce a fait cela; mais elle a fait ce qui était nécessaire, afin que nous fussions réconciliés avec Dieu; et ici, je le répète, et ici seulement, l'épître aux Romains touche au sujet du propos et des conseils de Dieu. Il en est de même dans Ephésiens 1: 4, 5; l'apôtre, dans ce passage, parle de ce qui est selon le bon plaisir de la volonté de Dieu: il faut que les hommes soient «saints» et «en amour» pour être devant Lui; mais que nous devenions des *filis* est selon le propos et le bon plaisir de sa volonté. Il aurait pu, en effet, nous placer un peu plus bas; mais il ne le pouvait pas réellement si nous pensons à *Lui*: c'était une partie de sa perfection d'avoir une telle pensée et un tel propos. Comme fait, nous pouvons penser à une place plus basse, mais son conseil était de nous donner la place de *filis*, «afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce *dans sa bonté envers nous*, dans le Christ Jésus». Une partie de sa gloire, — de ce que les anges apprennent, — eut été perdue autrement; une partie du glorieux sacrifice de l'expiation. Cela n'était pas possible. Ainsi, il les a appelés, il les a justifiés, il les a tous amenés à la perfection dans son dessein — il les a glorifiés. Ce n'est pas encore en accomplissement historique, mais tout n'étant qu'une chaîne ininterrompue pour Dieu.

La grande et précieuse vérité, qui en découle, nous est présentée maintenant: «Dieu est *pour nous*»; et «si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?» C'est là la grande vérité centrale de la grâce: *Dieu est pour nous*. Il est pour nous en donnant, en justifiant, et en prenant soin que, dans toutes nos difficultés, rien ne nous sépare de son amour: «Celui même, qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous...». Oui, si lui a donné son Fils, nous pouvons compter que nous recevrons toutes choses avec Lui. Il n'y a pas de don comparable à celui-là: — comment ne nous donnerait-il donc pas tout le reste? Et puis, c'est Dieu lui-même qui justifie. Il ne s'agit pas ici de justification devant lui, mais de ce que Lui nous justifie lui-même — peu importe alors qui nous condamne Dieu est pour nous, en cela aussi (comparez Zacharie 3).

Mais, direz-vous, il y a des difficultés, des épreuves, des dangers sur la route, la mort, le saint et haut lieu, si distant, la puissance de l'ennemi. Eh bien, d'abord, pour ce qui est des difficultés et des épreuves, nous sommes plus que vainqueurs; elles sont le sentier même de la bénédiction et de la gloire: là, Christ marcha; là, sa puissance et sa pensée sont avec nous. Embrassez ensuite tout ce qui est en haut ou en bas; — les anges et les puissances ne sont que des créatures, — puissance de la créature ou faiblesse de la créature, rien de tout cela ne peut nous séparer de l'amour de Dieu: cet amour est plus, il est plus sûr, plus fort qu'aucune créature; cependant il est en Lui, qui comme homme a rencontré pour nous, sur son chemin, tout ce qui nous était contraire, toute la puissance de l'ennemi et la mort, — et qui est maintenant dans le ciel pour nous. C'est l'amour de Dieu, la certitude de l'amour divin, et cela dans le Christ Jésus notre Seigneur, qui a tout traversé, et qui est maintenant dans le ciel pour nous. Ceci nous met à l'abri et nous garantit contre tout et à travers tout, pour la gloire.

C'est ici le seul passage, dans toute l'épître, où l'apôtre, pour introduire l'intercession de Christ, parle de l'ascension: «C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est ressuscité, qui est

aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous» (verset 34). Christ est descendu par le chemin de la souffrance dans la mort et la ruine de l'homme, pour nous; et ressuscité maintenant en puissance et vainqueur de la mort, comme homme glorifié, il s'intéresse à nous, il intercède pour nous, nous faisant trouver le secours et la miséricorde dont nous avons besoin: qui est-ce donc qui nous séparera de son amour? Ici, l'apôtre parle de l'amour de Christ, afin que nous le connaissions, Lui, et son amour, comme homme qui est descendu dans la mort et qui est monté dans le ciel comme homme, s'intéressant toujours à nous et prenant soin de nous. Au verset 39, il s'agit de l'amour de Dieu en Christ, afin que nous sachions que l'amour est divin, souverain, invariable, élevé au-dessus de tout ce qui, en nous, pourrait nous en séparer, plus fort que tout ce qui, en dehors de nous, pourrait tenter de nous séparer de lui.

L'apôtre termine ainsi la doctrine de l'épître, nous amenant personnellement jusqu'à la gloire, selon les conseils de Dieu, sans aller plus loin cependant que notre place personnelle selon ces conseils; et cette place est assurément assez haute et bénie! Autrement, l'épître ne dépasse pas le sujet de la responsabilité de l'homme, dont la loi est la parfaite règle, et où, même quand la rédemption et l'Esprit (quand nous sommes morts au péché et que nous sommes vivants à Dieu par Jésus Christ) nous ont affranchis, l'Ecriture dit encore: «*La justice de la loi est accomplie en nous qui marchons selon l'Esprit*». Le moyen de délivrance, c'est d'être ainsi morts et vivants en Christ. Mais nul ne peut lire le verset 14 du chapitre 6 et le chapitre 7, sans reconnaître que le grand objet de l'apôtre, dans ces passages, est de montrer que c'est d'être entièrement retiré de dessous la loi et placé sous Christ, — d'être délivré de la loi, — qui est le vrai moyen de vivre saintement et d'avoir la paix; que la loi, qui ne donnait point de vie nouvelle, et qui laissait au péché sa puissance, — qui nous laissait par conséquent sans puissance, — est mise en contraste avec le fait que, pour la foi, nous sommes morts au péché, et que nous sommes vivants par Jésus Christ et par la puissance de l'Esprit: l'obligation, le péché, et point de vie nouvelle, ce qui est notre état sous la loi, sont mis en contraste avec la vie et l'Esprit nous donnant (étant morts au péché) la puissance et la liberté, bien que la chair reste exactement la même, quoique l'entendement soit renouvelé.

Dans l'un des cas, nous sommes encore, même si nous sommes renouvelés, sous la puissance du péché et esclaves du péché; dans l'autre, nous sommes affranchis pour vivre à Dieu. La loi est assujettissement au péché; notre place nouvelle est vie et liberté, le péché dans la chair étant condamné à la croix. Les natures sont les mêmes; — mais être liés sous le joug de la mauvaise et être incapables de nous délivrer nous-mêmes, est une chose tout à fait différente d'être affranchi par puissance et d'être capable de tenir la chair soumise. Mais cette liberté et cette puissance nous les avons par le fait même, que l'épître aux Romains se renferme dans ce qui touche à la responsabilité de l'homme et au moyen par lequel Dieu y a satisfait en grâce la justification de l'homme et sa délivrance avec une courte mention des conseils divins, à la fin, pour introduire sa sûreté. Ainsi le fondement tout entier de la position personnelle du croyant maintenant justifié — le salut de Dieu — est merveilleusement et complètement sondé, et fondé sur l'oeuvre de grâce de Dieu, depuis l'état complet de péché

d'un homme éloigné de Lui, jusqu'à la parfaite assurance de celui qui est appelé, de sorte que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu. Cette exposition est d'une indicible valeur. Le péché est pleinement établi, recherché et mis en évidence; la loi comme condamnant et convainquant de péché, le pardon, la justification, la délivrance de la puissance du péché, sont tous passés en revue; la question comment un homme peut être juste auprès de Dieu, est examinée sous toutes ses faces; le jugement divin et l'expérience de l'homme sont traités à fond, et la justice divine par la grâce est efficacement établie comme le fondement sur lequel le croyant est placé et qu'il ne perdra jamais. Le sujet n'est pas poursuivi jusqu'aux conseils de Dieu et aux privilèges qui se rattachent à l'établissement de la gloire de Christ comme Chef ou Tête, mais notre position est révélée et exposée par le raisonnement du Saint Esprit, par la parole de Dieu.

Les trois chapitres suivants, chapitres 9, 10 et 11, forment un appendice spécial, qui a pour but de concilier la doctrine qu'il n'y a point de différence entre juif et grec, avec la fidélité de Dieu aux promesses qu'il a faites au Juif, ou à Israël. Le Juif en effet pourrait dire: «Je n'ai rien à répondre au procès que vous me faites par la loi; j'ai violé la loi; je suis obligé par conséquent de renoncer à mon droit, sous elle, d'être un peuple privilégié; mais il y a des promesses, même avant la loi, et des promesses qui n'ont été subordonnées à aucune condition légale. Comment se fait-il que vous mettiez de côté ces promesses de manière à ne faire aucune différence entre Juif et gentil?» Cette objection a une apparence de raison, et l'Esprit de Dieu, jaloux de la fidélité de Dieu et de la sûreté de la promesse qu'il a faite à son peuple, éclaircit maintenant complètement ce point, et démontre victorieusement, comment Israël avait perdu tout droit aux promesses, et comment Dieu, fidèle à Lui-même, accomplirait néanmoins ces promesses, avec cette différence toutefois que, selon la sagesse divine, le Juif serait admis comme un simple pécheur n'ayant droit à rien, exactement comme le serait un gentil.

Les juifs accusaient l'apôtre de montrer de l'indifférence pour les privilèges juifs; il s'en défend vivement. Il avait, dit-il (le Saint Esprit lui rendant témoignage dans sa conscience), autant d'amour pour Israël que Moïse, quand il avait désiré être effacé du livre de Dieu si Dieu ne pardonnait pas. Lui aussi, Paul, comme hors de lui dans son zèle pour eux, avait souhaité (*) d'être anathème du Christ, pour l'amour d'eux, et il reconnaît ainsi tous les privilèges qui leur appartiennent, comme le Seigneur dans l'histoire du prodigue parle du frère aîné, à qui le père dit: «Tout ce qui est à moi, est à toi». Ainsi tout, même Christ selon la chair, venait des Juifs. La parole de Dieu non plus n'était pas sans effet, car tous ceux qui étaient issus d'Israël, n'étaient pourtant pas Israël. Et maintenant l'apôtre introduit la souveraineté de Dieu.

(*) L'apôtre fait ici allusion à Moïse en ce qui concerne son amour pour le peuple. Relativement au peuple de Dieu, je crois que si nous avons l'Esprit de Christ, il n'est pas possible qu'il en soit autrement. L'apôtre n'exprime pas ici un désir réfléchi, mais le désir de la bénédiction du peuple de Dieu quoi qu'il pût lui en coûter.

On peut remarquer que l'élection, dont l'apôtre parle ici, n'est pas l'élection nationale, mais précisément le contraire. Le Juif se réclamait de cette élection nationale, et l'apôtre

renverse sa prétention en disant. Vous prétendez être enfants, exclusivement enfants de promesse, comme semence d'Abraham; mais il est écrit: «En Isaac te sera appelée une semence». Les Ismaélites ont les mêmes droits que vous, si vous les possédez comme descendants d'Abraham selon la chair. Oh, dit le Juif, Ismaël est un esclave, non pas un vrai enfant de promesse. Sans doute, mais le fait qu'Ismaël descend d'Abraham selon la chair, montre que ce ne sont pas les enfants de la chair qui sont enfants de Dieu, mais les enfants de la promesse; car cette parole est une parole de promesse (c'est ainsi qu'il faut lire ce passage): «En cette saison-ci, je reviendrai, et Sarah aura un fils». Ce n'est pas tout encore: quand Rebecca conçut d'un, d'Isaac (et ici le titre d'esclave ne pouvait pas servir de subterfuge), avant que les enfants fussent nés et qu'ils eussent rien fait de bon ou de mauvais, il fut dit: «Le plus grand sera asservi au plus petit». Si le Juif invoque son droit de descendance selon la chair, il faut qu'il accorde les mêmes droits aux Edomites les descendants d'Esau; s'il ne veut pas y consentir, il faut qu'il accepte la souveraineté dans l'élection.

Dieu use de cette souveraineté en faveur des nations aussi bien que des Juifs (verset 24). Mais avant d'en arriver là, l'apôtre traite quelques autres points et objections que nous ne devons pas passer sous silence.

Au verset 14, nous trouvons l'objection ordinaire que, s'il en est ainsi, il y a de l'injustice en Dieu. Il y répond et affirme cette souveraineté en citant Moïse: «Je ferai miséricorde à celui à qui je fais miséricorde, et j'aurai compassion de qui j'ai compassion». C'était de la souveraineté, mais celle de la miséricorde. Ce fut l'iniquité qui donna occasion à ces paroles ainsi qu'à celles qui sont citées un peu plus bas; car la souveraineté dans la grâce et dans la compassion suppose le mal; on ne pardonne pas le bien. En effet, Israël avait fait le veau d'or, et Dieu les avait tous menacés d'extermination; mais, sur l'intercession de Moïse, Dieu se retire dans sa propre souveraineté pour en épargner quelques-uns. Si Dieu n'eût pas été souverain, s'il eût agi en justice, tous, sauf Moïse et Josué, auraient été retranchés; mais Dieu était souverain, et il pouvait user de miséricorde. L'apôtre en tire cette conclusion générale: ce n'est donc pas de l'homme qui veut ou de celui qui court; mais de Dieu qui fait miséricorde; l'homme n'arrive à aucune justice par son vouloir ou ses efforts; mais Dieu fait miséricorde quand l'homme est injuste.

Il en est de même, dans l'autre sens, pour le cas de Pharaon: Dieu montre sa puissance et fait publier son nom, et Pharaon est suscité comme celui en qui la chose doit être accomplie.

Il était déjà un méchant homme qui avait défié Jéhovah: «Qui est Jéhovah, pour que je lui obéisse?» Je ne connais pas Jéhovah (Exode 5: 2). Eh bien! dit Jéhovah, tu connaîtras, et toute la terre connaîtra aussi; puis il endurecît Pharaon, pour qu'il soit un monument de ses jugements sur ceux qui défient sa puissance.

Israël et Pharaon étaient méchants: la justice les eût condamnés tous deux; Dieu fait miséricorde à l'un, et il endurecît l'autre. Il fait miséricorde à qui il fait miséricorde, et il endurecît qui il veut, tandis que la simple justice les aurait condamnés *tous deux*. C'est là la souveraineté: Dieu se montre non seulement juste, — le jour du jugement le prouvera, — mais il montre

qu'il est Dieu; cela est d'une importance infinie pour nous tous, car autrement personne ne serait sauvé.

Mais il reste une objection humaine que l'apôtre présente clairement, en regardant l'homme en face: «Pourquoi se plaint-il encore? car qui est-ce qui a résisté à sa volonté?» Ici, il ne s'agit pas simplement de Sa justice, mais de puissance exercée selon Sa volonté: c'est l'objection de l'homme prétextant l'impossibilité de résister. L'exercice souverain de la volonté de Dieu n'est pas, pour l'homme, une réponse à l'exercice de sa propre volonté à lui; mais l'homme, si Dieu fait ce qu'il lui plaît, voudrait s'en prévaloir comme d'une excuse. Cela regarde Dieu! Pourquoi blâmer l'homme? L'apôtre ne raisonne pas sur ce qu'il y a de déraisonnable dans le prétexte invoqué; mais il donne à Dieu sa place, et à l'homme la sienne. La chose formée n'a pas à dire à Celui qui l'a formée: «Pourquoi m'as-tu ainsi faite?» Dieu, comme le potier, *peut* faire de la même masse un vaisseau à honneur, et un autre à déshonneur (verset 21). S'il le fait, nul ne peut dire: Que fais-tu? Aucune parole, nulle part, ne nous dit que Dieu ait fait ainsi; mais la première de toutes les justices, c'est que Dieu ait sa place; et cela l'apôtre le proclame. C'est ici le premier point: Dieu jugera l'homme; il n'appartient pas à l'homme de juger Dieu: Dieu est souverain. Il n'existe aucune parole qui dise que Dieu *fasse* un vaisseau à déshonneur; mais s'il le faisait, l'homme n'aurait qu'à s'incliner.

Voyez maintenant la sainte sagesse de Dieu. Il a la puissance de faire ce qu'il trouve bon. Mais quoi, si Dieu voulant montrer sa colère et faire connaître sa puissance, a *supporté* avec une grande patience les vaisseaux de colère tout préparés pour la destruction, — et afin de faire connaître les richesses de sa gloire dans les vaisseaux de sa miséricorde, dans les vaisseaux qu'il a préparés d'avance pour la gloire? En premier lieu, il n'appartient pas à l'homme de raisonner avec Dieu. Dieu a le pouvoir, s'il le trouvait bon, de faire de la même masse des vaisseaux à honneur et des vaisseaux à déshonneur. Ensuite ce que Dieu a fait est mis en avant, sans affaiblir ce que nous venons de dire. Quoi? — Si Dieu a supporté des vaisseaux tout préparés pour la destruction? non pas que Lui, les eût préparés, mais comme pour Pharaon, Il montre sa colère dans ceux, qui sont déjà tels, et fait connaître ensuite les richesses de sa gloire dans des vaisseaux de miséricorde. Mais ici l'oeuvre dans ceux qu'il a préparés d'avance pour la gloire, est Son oeuvre. Ils étaient des vaisseaux de miséricorde, et il les a préparés pour la gloire même: il en est ainsi pour nous qui avons cru par grâce. Les autres étaient des vaisseaux de colère; en ceux-ci qui étaient préparés pour la destruction, il a montré sa colère, et a fait connaître sa puissance, comme en Pharaon. Tous, pour commencer, étaient méchants; Dieu a manifesté son droit divin et ses voies, dans la miséricorde et dans la gloire. Il est souverain en Lui-même, préparant pour la gloire, «nous», dit l'apôtre, «lesquels aussi il a appelés non seulement d'entre les Juifs, mais aussi d'entre les nations» (verset 24). L'apôtre force le juif d'admettre la souveraineté, ou bien il faut qu'il admette les Ismaélites et les Edomites, et le retranchement de tout le peuple sauf Moïse et Josué; ensuite il montre que Dieu use de cette souveraineté pour appeler des gentils, qui n'avaient aucun droit par promesse, et des juifs qui avaient perdu ce droit. Il cite alors Osée,

qui annonce les deux choses, ce qui concerne les gentils, au chapitre 1, ce qui regarde les juifs, quand ils sont rejetés au chapitre 2 (*) puis, il introduit le témoignage d'Esaië (versets 27-29), déclarant qu'un résidu seulement d'Israël serait sauvé, et que si le Seigneur n'en avait laissé un très petit nombre, ils eussent été comme Sodome et comme Gomorrhe.

(*) Pierre, parlant des Juifs seulement, ne cite que le chapitre 3.

Quel est le résultat? — C'est que les nations, ne cherchant pas la justice, ont trouvé la justice, la justice qui est sur le principe de la foi; mais Israël poursuivant une loi de justice, n'est point parvenu à cette loi, parce qu'il l'a cherchée sur le principe des oeuvres, et non de la foi; car ils ont heurté contre la pierre d'achoppement qu'Esaië avait annoncée comme devant être placée en Sion; en réalité un sanctuaire, mais en même temps une pierre d'achoppement; or ce serait par la foi qu'ils obtiendraient la bénédiction; quiconque croirait en Lui, ne serait point confus; mais, comme corps, ils avaient heurté contre la pierre d'achoppement.

Ce sujet a besoin d'être développé davantage; car il ne s'agit pas maintenant de la souveraineté de Dieu admettant le gentil et épargnant par miséricorde un résidu d'entre les Juifs, mais de la réjection d'Israël, comme peuple, et de la question de savoir si cette réjection était finale. Le désir du coeur de l'apôtre était qu'Israël fût sauvé (chapitre 10: 1). Il rend témoignage du zèle qu'ils ont pour Dieu; seulement ce zèle n'était pas selon la connaissance; puis, il développe ce dernier point pour expliquer leur réjection. Le chapitre suivant s'occupe de la question de savoir si leur réjection est finale ou non. Ils ignoraient la justice de Dieu, ce grand sujet de l'épître, et cherchant à établir leur propre justice sous la loi, ils ne s'étaient pas soumis à la justice de Dieu. Cette justice c'était Christ; et Christ était la fin de la loi: en ce qui concerne la justice, il mettait absolument fin à la loi, pour quiconque croyait. Le «conducteur» avait poursuivi son office «jusqu'à la foi», envers ceux qui avaient été placés sous ses soins jusqu'au temps déterminé par le Père (*), et, en outre, pratiquement et utilement aussi, envers beaucoup d'âmes, puisque la plupart des chrétiens sont sous la loi. Alors vint le Fils, et toute l'économie et la dispensation de la loi prirent fin. Il en fut ainsi *en dispensation* — ils ne pouvaient avoir deux maris à la fois; — et il en est ainsi *dans la conscience*, car telle est la pensée et la vérité de Dieu: un autre fondement et un autre moyen de justice ont été introduits. Le premier était par les oeuvres; le second est la justice de Dieu, devenue la nôtre, par la foi en Christ qui a parfaitement glorifié Dieu. Christ met fin aux justes exigences de Dieu envers nous selon la loi, qui est la condamnation et la mort; Il est Lui-même notre justice, à nous qui croyons par grâce.

1 Voyez Galates 3: 23-29; 4: 1-7.

Le point particulier que l'apôtre fait ressortir ici, c'est que Christ est la fin de la loi. C'en est fait d'elle quant à la justice; Christ prend sa place. La loi ne s'inquiète que d'une chose: que la personne placée sous son autorité, l'accomplisse. Elle dit: «L'homme qui aura pratiqué ces choses, vivra par elles»; et cela est parfaitement juste. La justice qui est sur le principe de la foi, parle tout autrement; elle dit: «Si tu confesses de ta bouche Jésus comme Seigneur et que tu croies dans ton coeur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé» (versets 6-9); la vraie question, c'est le salut du pécheur, et non l'observation de la loi pour vivre. Le

passage du chapitre 30 du Deutéronome, cité par l'apôtre, se rapporte à un temps où la question de la responsabilité quant à l'observation de la loi était close, et où le peuple, étant captif à cause de ses péchés, et rejeté pour n'avoir pas gardé la loi, il n'était plus question de l'observer pour vivre.

L'apôtre alors introduit Christ comme espérance, ce qu'il était en effet pour le Juif: par Lui seul, même pour les espérances juives, la loi pouvait être écrite dans le coeur, selon la nouvelle alliance; — puis il démontre que Christ est Celui auquel Israël était enseigné à regarder. Mais, s'il en est ainsi, la porte est ouverte au gentil qui croit: «*Quiconque* croit en lui, ne sera point confus». Partout où la parole était dans le coeur et dans la bouche, c'est-à-dire la parole de la foi, laquelle était prêchée, le salut appartenait à l'âme; c'en était fait de la loi, car la foi était un tout autre principe de justice: la loi parlait d'une manière; la foi d'une autre. Le principe qui ouvrait la porte au gentil, étant ainsi établi, la doctrine de la non différence entre Juif et gentil apparaît d'une manière admirable, en contraste avec l'application qui en a été faite au chapitre 3. Là nous avons: «Il n'y a pas de différence, car tous ont péché...»; ici: «Il n'y a pas de distinction de Juif et de grec, car le même Seigneur de tous est riche envers tous ceux qui l'invoquent»; car *quiconque* (remarquez comment l'apôtre insiste sur ce mot) quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera sauvé», — par conséquent un gentil qui croyait.

L'application originale et immédiate du passage de Joël (chapitre 2: 32), c'était la délivrance en Sion, pour un résidu; mais Dieu avait exprimé la bénédiction en termes qui ouvraient aussi la porte au gentil, lorsque le temps serait venu; or, cette voie de sa grâce était de beaucoup plus importante que le privilège juif. Celui-ci supposait le témoignage par lequel on devait connaître le Seigneur qu'ils devaient invoquer.

Ce qui précède, amène l'exposition de la position relative du Juif et du gentil, sous ce témoignage. Le témoignage en grâce annoncé à Israël, était une doctrine bien connue dans l'Ancien Testament; aussi l'apôtre cite-t-il, à son sujet, Esaïe 52: 7.

Mais (verset 16): tous n'ont pas obéi au témoignage; c'est ce que déclare Esaïe 53: 1, disant: «Qui est-ce qui a cru à ce qu'il a entendu (†coj) de nous?» Ainsi la foi vient de ce qu'on entend (verset 17). — ex †coÑv, du témoignage entendu, — et celui-ci est par la parole de Dieu. Mais les gentils n'étaient-ils pas les objets du témoignage de Dieu? Dieu n'avait-il pas envoyé le témoignage? Le témoignage de Dieu *avait été* envoyé pour les gentils: «Leur voix est allée par toute la terre...» (verset 18). Le principal but de l'apôtre est, je crois, de montrer ici, que, dans les pensées de Dieu, son témoignage devait aller par toute la terre, et non pas d'indiquer comment le fait s'accomplirait. Israël n'avait-il aucune connaissance de cette introduction des gentils? Le chapitre 32 du Deutéronome démontrait le contraire. Quand, au commencement, Dieu sépara Israël pour en faire une nation devant lui, Moïse annonce que ce «peuple fou et qui n'est pas sage», abandonnerait Dieu. Dieu les exciterait à jalousie par ce qui n'était point une nation (verset 19). Mais Esaïe s'enhardit tout à fait: Dieu, dit-il, a été trouvé de ceux (les gentils) qui ne le cherchaient pas; il a été manifesté à ceux (encore les gentils) qui ne s'enquéraient pas de lui; «mais quant à Israël, tout le long du jour j'ai étendu mes mains vers un peuple désobéissant et contredisant». La grâce n'avait pas fait défaut, mais

elle n'avait pas trouvé de réponse. Dieu avait crié en vain: le divorce était accompli (voyez Esaïe 50).

11. La réjection d'Israël était-elle finale? Qu'ainsi n'advienne! L'apôtre donne maintenant trois preuves que la réjection n'était pas finale: il y avait un résidu reconnu maintenant; les gentils étaient reçus, afin d'exciter les Juifs à la jalousie, non par conséquent afin que ceux-ci fussent rejetés; et, en troisième lieu, le Rédempteur viendrait encore à Sion et détournerait de Jacob l'impiété. Ainsi Israël serait sauvé comme peuple, «tout Israël», — non pas seulement comme Juifs, ni, ce qui est plus encore, comme un résidu. En même temps, l'apôtre montre que le gentil se trouvait placé sous une responsabilité semblable à celle du peuple choisi.

En premier lieu donc (car Paul lui-même, issu d'Israël selon la chair, avait part à la bénédiction), l'apôtre déclare que Dieu n'a pas rejeté Israël; mais il en était maintenant comme aux jours d'Elie, où Dieu s'était réservé un résidu selon l'élection de grâce, alors que le prophète faisait requête contre les enfants d'Israël, comme adversaires de Dieu et de ses prophètes. Lui Paul était la preuve vivante de cette élection. Mais «si c'est par la grâce, ce n'est plus sur le principe des oeuvres, puisque autrement la grâce n'est plus la grâce» (verset 6). Israël n'avait pas obtenu ce qu'il recherchait mal; mais l'élection l'avait obtenu, et les autres avaient été endurcis. C'est ce qu'annonçait Moïse (Deutéronome 29: 4) et David en esprit, prononçant leur jugement à cause de leur réjection de Christ (Psaumes 69: 22, 23). Depuis la fin de leur histoire dans le désert, ils avaient été les objets de la patience de Dieu, jusqu'à ce que le Messie eût été rejeté; maintenant ils heurtaient contre la pierre d'achoppement; ils étaient endurcis et aveuglés.

Mais avaient-ils bronché afin qu'ils tombassent sans ressource et à jamais? Était-ce là le dessein de Dieu à leur égard? Qu'ainsi n'advienne! Mais leur chute était l'occasion de faire parvenir le salut aux nations, pour les exciter eux-mêmes à la jalousie (verset 11). C'est ici la seconde preuve, que Dieu n'avait pas un dessein final de les rejeter; mais Dieu l'avait ainsi ordonné, pour les exciter à la jalousie, c'est-à-dire pour ne pas les rejeter; l'apôtre travaillait dans cette pensée; il était si éloigné de faire peu de cas d'Israël, qu'il glorifiait son ministère envers les nations, en ce que ce dernier tendait à ce but. Car si leur chute était la richesse des nations, combien plus le seraient leur restauration et leur plénitude?

Ceci amène l'apôtre à mettre en lumière la relation du Juif et du gentil, quant à la position de promesse dans ce monde; point d'une immense importance et qui fait ressortir la vraie place du corps professant gentil dans ce monde. Examinons ce sujet de plus près.

Quand, après le déluge, les hommes, rejetant Dieu, entreprirent de se faire eux-mêmes un nom, afin qu'ils ne fussent pas dispersés, Dieu, en jugement, les dispersa et les forma en nations. Celles-ci s'adonnèrent à l'idolâtrie. Dieu appela Abraham (Josué 24) lorsqu'elles étaient dans cet état, et fit de lui la racine d'une famille séparée, qui avait les promesses selon la chair, promesses qui, par grâce, se résumaient en Christ, d'une manière spéciale. Jusque-là il n'y avait eu, pour la bénédiction, aucun chef de race ou de famille. Adam était le père des pécheurs; — Abraham celui de la semence de Dieu dans ce monde. En lui, comme racine et

arbre de promesse, se réunissaient l'élection, la promesse et l'appel, établis dans sa personne, et non pas seulement dans son individu en grâce. Abraham était les prémices, la racine; l'arbre naturel, c'était Israël. Quelques-unes des branches avaient été retranchées, car l'apôtre ne veut pas dire davantage. L'arbre est envisagé comme un arbre continu de promesse, et les gentils sont entés par grâce, à la place des Juifs, héritiers naturels des promesses, afin de participer avec eux à la racine et à la grasse de l'olivier. Nous ne trouvons pas ici le Juif et le gentil, faits un seul homme *nouveau*; un seul corps en Christ; nous n'avons pas un corps uni à Christ dans le ciel, là où il n'y a ni Juif, ni gentil; ni le mystère caché dès les siècles et les générations; mais nous trouvons Israël, l'olivier de la promesse subsistant depuis Abraham, en possession de la promesse, ayant quelques-unes de ses branches arrachées de leur place, pour cause d'incrédulité. La racine demeurait au même arbre qui avait porté les branches, et les gentils étaient entés sur l'arbre en question; ils n'étaient pas des branches naturelles, mais ils avaient la même position par la foi.

Les gentils ne devaient pas s'enorgueillir de leur position, mais craindre. Dieu n'avait pas épargné les branches naturelles, que ferait-il donc aux gentils, qui étaient seulement entés? Il n'est pas question ici de l'Eglise, comme corps de Christ. Lorsqu'il s'agit du corps de Christ, il ne s'agit pas de couper. Ensuite, le gentil est sérieusement averti, et le principe des voies de Dieu lui est révélé: — «la bonté et la sévérité de Dieu», «la sévérité envers ceux qui sont tombés», c'est-à-dire envers les branches Israélites, qui ont été coupées; «la bonté de Dieu envers toi, si tu persévères dans cette bonté» (verset 22); — autrement les branches gentilles seraient coupées, comme l'avaient été les branches juives.

Les gentils ont-ils persévéré? La profession gentile a-t-elle persévéré dans la foi, et dans la marche qui ont été une fois données aux saints? Si elle ne l'a pas fait, elle aussi, elle sera coupée, comme les Juifs l'ont été: — Avertissement solennel pour la Chrétienté!

Cependant l'arbre de la promesse demeure; et les branches juives seront entées de nouveau *sur leur propre olivier*, base originelle de la promesse abrahamique: «car Dieu est puissant pour les enter de nouveau» (verset 23). Ici encore, il ne s'agit pas d'enter dans l'Eglise; car, bien loin de s'y trouver, les branches juives étaient déjà coupées lorsque l'Eglise fut fondée (en ce qui concerne l'évangile, ils sont ennemis afin d'ouvrir la porte aux gentils); néanmoins, pour l'amour des pères, ils sont bien-aimés comme peuple choisi de Dieu. Ils sont des élus de Dieu, mais des ennemis quant à l'évangile. Les Juifs, peuple choisi de Dieu comme tel, ont été coupés pour cause d'incrédulité (comme le seront les gentils dans le même cas), puis ils seront entés de nouveau. Le système juif prit fin, nous le savons, pour ouvrir la porte aux gentils; le système gentil prendra fin pour réintroduire les Juifs dans la place de la promesse, promesse qui s'étendra alors sur toute la terre. Ce n'est pas que Dieu ait failli ou puisse faillir à l'accomplissement de son oeuvre de grâce, mais un endurcissement partiel est arrivé à Israël, jusqu'à ce que soit entrée la plénitude des nations; savoir tous les gentils qui ont une part à la gloire de Christ, — ceux qui complétaient le nombre introduit par l'évangile; en un mot, la vraie église.

Alors l'histoire gentille de la grâce et de l'Eglise cessera; puis Israël sera sauvé comme nation, ce qui n'est pas possible tant que dure le temps de l'Eglise, où il n'y a ni Juif ni grec. Ce sera *tout Israël*, et non pas seulement les Juifs, quand le Christ, le Libérateur, viendra de Sion, quand Il viendra, non du ciel pour nous prendre dans le ciel, mais pour détourner de Jacob l'impiété dans le lieu de Sa puissance, sur la terre. Le système professant gentil sera coupé, à moins qu'on ne puisse appeler le papisme et l'incrédulité de la persévérance dans la bonté de Dieu. Remarquez-le bien, il ne s'agit pas ici de la persévérance de cette bonté; car c'est précisément alors que cette dernière sera manifestée de la manière la plus complète, puisque la plénitude des gentils sera entrée, et élevée alors dans la gloire céleste. Toutefois, comme système sur la terre, ils n'auront pas persévéré dans la bonté de Dieu, et comme tels ils seront coupés. Il s'agit ici des voies de Dieu sur la terre, non de la sûreté des saints pour le ciel. Il y a une position de promesse et de bénédiction dans laquelle les hommes sont introduits, et où ils possèdent extérieurement ce à quoi on peut participer sur la terre, sans être pour cela nécessairement participants du Christ; c'est le cas qui nous est présenté au chapitre 6 de l'épître aux Hébreux.

L'alliance de Dieu pour ôter le péché d'Israël est sûre; elle sera accomplie quand Christ viendra. L'apôtre parle de Christ venant de Sion, en un temps qui est encore à venir; car les dons et l'appel de Dieu sont sans repentir; ils ne peuvent être ni changés, ni annulés, et Israël, comme peuple, est à Dieu, par don et par appel. En ce qui concerne l'Évangile, ils sont ennemis, savoir la nation maintenant rejetée; mais, en ce qui concerne l'élection, ils sont toujours et invariablement bien-aimés comme peuple, et cela, non en relation avec la loi, mais avec Abraham, Isaac et Jacob (verset 28). La loi, c'était la bénédiction conditionnelle: «Si tu obéis à ma voix, tu seras...»; mais Abraham, Isaac et Jacob, représentent le dessein, le don inconditionnel, et l'appel. On retrouve cette différence tout le long de l'Écriture: Daniel 9 fait allusion à Moïse; Lévitique 26: 42; Exode 32: 13, et un grand nombre d'autres passages à Jacob, Isaac et Abraham. La restauration finale d'Israël, sera accomplie sur le fondement des promesses faites aux pères; «parce que sa miséricorde demeure à jamais».

Il y avait là une manifestation de la sagesse de Dieu, que l'apôtre n'oublie pas. Israël avait des promesses: s'il avait été introduit sur le principe de ces promesses, c'était en quelque mesure un droit, quoique ce fût la grâce qui eût donné les promesses originellement. Toutefois Israël n'a pas voulu; mais il a rejeté Christ, en qui les promesses doivent toutes être accomplies; il devient ainsi un simple objet de miséricorde, aussi bien qu'un gentil, quoique Dieu demeure fidèle pour accomplir ses promesses. Comme les gentils avaient été incrédules et que la miséricorde avait été le seul principe de leur admission, de même les Juifs, n'ayant pas cru à la miséricorde manifestée envers les gentils, avaient rejeté la grâce qui ouvrait la porte à ceux-là, et devenaient eux-mêmes de simples objets de souveraine miséricorde.

On verra que j'ai traduit le verset 31 autrement que ne font Martin et Osterwald, qui sont l'un et l'autre également en défaut ici, et qui mettent ce verset en contradiction directe avec le verset 28. Les Juifs ne sont pas sauvés par la miséricorde faite aux gentils, s'il est vrai qu'ils soient ennemis, en ce qui concerne l'évangile, à cause des gentils.

Dieu avait renfermé tous, Juifs et Grecs, sous la désobéissance, afin de faire purement miséricorde à tous; c'est ce fait, qui amène les louanges et l'adoration de l'apôtre, lorsqu'il contemple la profondeur des richesses et de la sagesse et de la connaissance de Dieu.

L'apôtre termine ainsi l'exposé qu'il nous fait, par l'Esprit. Il nous a présenté la grâce en rédemption et en justification, qui s'était occupée des pécheurs; puis la sagesse qui avait su concilier la fidélité de Dieu à ses promesses, avec l'introduction des héritiers de la promesse, sur le pied de la pure miséricorde, seule ressource pour des pécheurs; enfin les richesses de la grâce de Dieu. Maintenant, tout en résumant brièvement sa doctrine un peu plus loin, l'apôtre en vient (chapitre 12) aux conséquences pratiques, qui devaient découler de ces compassions de Dieu.

L'exhortation pratique prend pour base et pour principe la doctrine tout entière de l'épître, que clôt d'ailleurs la dernière partie relative aux Juifs (chapitre 12: 1), — savoir miséricorde envers tous, Juifs ou gentils. Il n'y avait pas d'autre fondement d'espérance, et cette miséricorde avait été pleinement développée dans la partie doctrinale de l'épître. Le premier principe général se rapporte directement à la doctrine du chapitre 6. Nous avons vu que la première partie de l'épître, qui finit à la fin du verset 11 du chapitre 5, ne nous parle ni d'expérience, ni de pratique: elle est l'exposé de toutes les richesses de la miséricorde de Dieu dans la rédemption. Ensuite, étant affranchis, et dans la nouvelle puissance de l'Esprit de vie, nous présentons nos corps sans volonté propre, comme un instrument dont nous disposons, en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent. Je ne suis ni innocent, ni sous la domination du péché; et j'ai le privilège, dans la libre puissance de la vie, d'offrir, entièrement à Dieu mon corps en sacrifice, mais en service vivant. Le corps est consacré à Dieu, mis à part, et agréable. L'âme intelligente sait ce qu'elle fait en agissant ainsi: ce n'est pas une aveugle cérémonie accomplie selon une règle, ni une obligation légale, «un joug que ni nous, ni nos pères n'ont pu porter», mais c'est le libre service d'une âme de franche volonté, offrant avec intelligence toutes ses capacités à Dieu, et en particulier ce corps. Si ce dernier nous gouvernait, s'il avait une volonté à lui, il serait le siège et la puissance du péché, qui nous mène en captivité; mais il est maintenant un sacrifice vivant et agréable à Dieu.

Ce côté pratique est en parfaite harmonie avec la doctrine de l'épître; tandis que l'épître aux Ephésiens, nous présente le chrétien comme ayant été mort dans les péchés, et étant une nouvelle création qui vient directement de Dieu. Quant à la marche pratique chrétienne, le chapitre 5 de cette même épître nous invite à être imitateurs de Dieu et à marcher dans l'amour, étant lumière dans le Seigneur. L'épître aux Romains n'atteint pas jusque là: elle nous a montré le corps comme le siège pratique du péché; comme tel appelé «la chair», et amené dans la mort. Nous avons à nous tenir pour morts; puis, — étant vivants à Dieu dans le Christ Jésus, libres de la loi du péché et de la mort, par la puissance de la grâce, — nous pouvons nous livrer nous-mêmes à Dieu comme d'entre les morts étant faits vivants, et Lui présenter nos corps en sacrifice vivant. C'est le propos et la volonté divinement produits, le service intelligent du chrétien libre, mais qui a à considérer ce qu'il fait du corps comme un sacrifice à Dieu, bien qu'un sacrifice vivant.

L'apôtre nous montre ensuite que le monde qui nous entoure, étant un immense système édifié par l'ennemi, tout entier éloigné de Dieu, nous ne pouvons pas comme chrétiens nous y conformer. La différence d'avec lui ne doit pas être une simple dissemblance extérieure, mais elle doit découler d'un renouvellement intérieur de l'entendement. Elle a par conséquent son côté positif, qui s'étend beaucoup plus loin. Le chrétien recherche au milieu de ce monde le chemin de la volonté de Dieu, de cette volonté bonne, agréable et parfaite, agréable, non pas à nous, comme on l'a dit plus d'une fois, mais agréable en elle-même; d'abord à Dieu, puis, dans sa nature même, à quiconque juge droitement. C'est un immense privilège, que d'avoir la volonté de Dieu, dans un monde éloigné de Lui. Christ est venu l'accomplir et l'a révélée, en marchant, comme homme divinement parfait, dans un chemin dont sa marche était la perfection et le modèle. Son sentier n'était pas celui d'une justice réciproque, car tous étaient contre lui et suivaient leur propre chemin; c'était un sentier céleste sur la terre, une vie d'obéissance parfaite; une vie de grâce sur la terre, — Dieu manifesté en chair. Il n'y avait nul besoin d'un chemin, dans le paradis, car l'homme n'avait qu'à *rester* là où il était, et ce qu'il était. Lorsque le système tout entier n'était qu'éloignement de Dieu, et que l'homme avait abandonné Dieu, il ne pouvait y avoir là de bon et droit chemin, sinon celui du retour vers Dieu; mais revenir à l'état originel, cela était impossible, c'en était fait de l'innocence; elle ne pouvait jamais être recouverte; l'arbre de vie était perdu. Mais le Fils de Dieu pouvait apporter sur la terre des motifs célestes; Il pouvait manifester une vie de grâce et de séparation de tout mal, au milieu du mal qui était dans le monde; Il était saint et obéissant; Il déployait ici-bas un nouveau et divin caractère, céleste dans sa nature, et toutefois s'adaptant en grâce à l'homme tel qu'il était sur la terre. C'est ce chemin que nous avons à apprendre, pour éprouver quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite. Cette volonté Christ vint l'accomplir; il y marcha au milieu du mal; son sentier n'était pas seulement juste et bon; c'était un sentier d'obéissance. Dieu était ainsi rétabli à la place qui lui appartenait, et l'homme à la sienne, dans une place parfaite, place de grâce (c'est-à-dire en bonté, adaptée à ceux qui étaient dans le mal, quoique elle-même au-dessus du mal), non-seulement pour chercher et sauver, mais dans notre propre stature de manière à représenter Dieu. Ici, toutefois, le chemin nous est présenté dans son caractère de soumission à la volonté de Dieu. C'est l'obéissance de Celui qui s'étant livré lui-même à Dieu, cherche quelle est Sa volonté, sait qu'elle est parfaite, et trouve son plaisir dans cette volonté même, et en y obéissant.

Cet assujettissement à la volonté de Dieu dans le sacrifice de nous-mêmes, empêche, par sa nature même, que notre moi s'élève; l'âme prend tranquillement la place que Dieu lui a assignée, et cela avec d'autant plus de fermeté, qu'elle le fait comme servant Dieu. Elle sert tranquillement là où Dieu l'a placée et lui en fait un devoir: ce qu'elle fait dans la foi, elle le fait avec Dieu, et à Son service. Chacun prend sa place dans le corps, selon la position que Dieu lui a assignée; chacun se borne à son propre service et s'y applique, tous étant un seul corps en Christ, et chacun individuellement membres l'un de l'autre (verset 3 et suivants). C'est le seul passage où le «corps» soit mentionné dans l'épître aux Romains. La position chrétienne nous est présentée dans la Parole sous différents aspects: nous sommes en Christ; nous sommes des membres de son corps; mais la doctrine de l'épître ne traite ni l'un, ni l'autre de

ces sujets. Le sujet de l'exhortation ne va pas plus loin que le don par grâce, mais il traite du service dans le don.

L'apôtre passe maintenant à un service plus général, tel que l'exercice de la miséricorde, un amour sans hypocrisie; puis il touche plusieurs autres points de la vie chrétienne. Toute cette partie de son exhortation se rattache à des qualités, à un caractère, à un état personnel, c'est-à-dire à l'esprit dans lequel nous devons marcher. Si un homme donne, qu'il le fasse avec liberté de coeur; son amour doit être sans hypocrisie; il doit avoir en horreur le mal, tenir ferme au bien, être plein de bienveillance et d'affection fraternelle, et placer les autres plus haut que lui-même. La grâce et la générosité du coeur, la sympathie pour les autres, doivent caractériser le chrétien; il ne doit pas se conformer au monde, ne pas rechercher les choses élevées, mais s'associer (*) avec ceux de bas état; il doit marcher de telle manière qu'il soit irréprochable devant les hommes; autant qu'il dépend de lui, il doit être en paix avec tous, n'étant en rien surmonté par le mal, mais surmontant le mal par le bien. Noble et divin principe! Je suis *moi-même*, par grâce, en dépit du mal des autres; je ne me venge pas moi-même, je suis au-dessus du mal, comme Dieu l'est, en principe, et je fais du bien à ceux qui me haïssent. Tout ceci nous caractérise personnellement; c'est l'esprit dans lequel nous marchons.

(*) Le mot grec *sunapagçmenoi* ne signifie nullement «vous accommodant».

Au chapitre 13, l'apôtre passe aux devoirs de relations, en y ajoutant la prochaine venue du Seigneur. Deux principes nous sont ainsi présentés dans ce chapitre: le devoir, auquel l'apôtre exhorte, comme étant le principe d'amour dont ils étaient pénétrés en Christ; puis le fait que la nuit était fort avancée et que le jour s'était approché.

L'apôtre exhorte d'abord à l'obéissance envers l'autorité civile. Les autorités qui existent, sont ordonnées de Dieu, — précieuse direction, qui nous épargne toute question relativement à leur droit, et toute participation aux agitations politiques. Les puissances établies, voilà tout ce dont j'ai à m'inquiéter; il n'y a pas de puissance, si ce n'est de par Dieu; par conséquent, où elle se trouve, elle doit être de Dieu, et j'honore Dieu en la reconnaissant. Partout où la puissance est établie, le chrétien obéit: y résister, c'est résister à l'ordonnance de Dieu. Les magistrats sont serviteurs de Dieu pour maintenir l'ordre. D'après le même principe nous payons le tribut.

L'apôtre passe ensuite à ce qui est *dû* par chacun; tribut, péage, honneur. Le chrétien rend à chacun ce qui lui est dû; il ne doit rien à personne, sinon une dette qui demeure toujours. C'est ici ce qui accomplit la loi, car l'amour pour notre prochain ne lui fait point de mal: le principe de l'amour accomplit les exigences de la loi, ce que la loi elle-même ne pouvait jamais faire. Tel est le premier des deux grands principes dont j'ai parlé.

La pensée de la venue du Seigneur est introduite dans le verset 11 et suivants pour donner plus de force encore aux exhortations que nous venons de passer en revue. «C'est déjà l'heure de nous réveiller du sommeil, car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru». La nuit de ce monde, c'est l'absence du soleil de justice. Saisissons bien cela.

Au milieu du train de ce monde, agité et amateur de plaisirs, il fait encore nuit pour celui qui a de l'intelligence et qui connaît Christ. L'obscurité de la nuit couvre le monde; mais le jour commence à poindre pour la foi du chrétien: l'Etoile du matin s'est levée dans son coeur, tandis que le monde est endormi dans les ténèbres de la nuit qui se prolongent encore. En effet, pour nous, la nuit est fort avancée, mais le monde dort dans la nuit; l'âme qui veille voit à l'horizon l'Etoile du matin, l'aube qui va la suivre, et elle attend le jour. Le coeur est dans la lumière du jour, et y marche. Nous en avons fini comme chrétiens avec les oeuvres des ténèbres. La lutte continue sans doute, mais notre armure contre le mal, contre les gouverneurs des ténèbres de ce siècle, c'est la lumière dans laquelle nous marchons. La puissance de lumière, de vérité, de piété, de jugement du mal, qui appartient à ce jour, est dans notre coeur; les dards, les pièges des ténèbres sont rendus vains et mis à découvert; ils ne trouvent ni entrée dans l'âme, ni moyen d'en prendre possession. Nous marchons honnêtement, comme de jour, revêtant dans nos voies et dans notre coeur la marche et le caractère de Celui qui en est la vraie lumière, le Seigneur Jésus Christ. Ayant l'espérance de lui être semblables, là où il est dans la lumière, nous nous purifions nous-mêmes, comme lui est pur; nous marchons comme lui a marché; nous ne prenons pas soin des convoitises de la chair, qui appartient aux ténèbres, pour y satisfaire, mais nous marchons comme Christ a marché.

Tel est le chrétien devant la perspective d'un Christ qui vient, et qui apportera sur ce monde obscur et ténébreux la lumière et le jour de Dieu, dans Sa puissance efficace; et tels sont les deux mobiles et les caractères de la conduite chrétienne: savoir la reconnaissance et la réalisation pratique dans l'amour de tous les devoirs de relation; puis ceci: «Connaissant le temps», la prochaine venue du jour auquel nous appartenons (comparez 1 Thessaloniens 5). «La nuit s'est fort avancée et le jour s'est approché».

L'apôtre présente ensuite (chapitre 14) des exemples spéciaux de l'esprit qui devrait animer les chrétiens dans leurs rapports l'un avec l'autre. Il y avait des chrétiens «faibles en foi»; ils ne vivaient pas pleinement dans la lumière et la puissance de la nouvelle création, comme étant morts avec Christ aux éléments du monde. C'était de la faiblesse de foi sans doute; mais ils aimaient Christ, ils étaient rachetés par son sang précieux; Christ était mort pour eux. L'apôtre voulait qu'on marchât dans la grâce, qu'on reçût les faibles, mais non pour la décision de questions douteuses qui pourraient égarer leur foi. D'un autre côté, quand un homme était faible, comme cela arrivait facilement à un Juif, qui regardait aux aliments, aux jours, et autres choses semblables, il ne devait pas juger le fort, comme faisant mal, parce que sa conscience à lui ne lui permettait pas de faire de même; mais il ne fallait pas non plus, que le fort méprisât le faible, parce que celui-ci avait des scrupules, dont une foi plus entière l'eût délivré. Faire autrement, c'eût été juger le domestique d'autrui: chacun était debout ou tombait pour son propre maître, et le Seigneur était puissant pour le tenir debout, quelque faible qu'il fût (verset 4). Chacun devait être pleinement persuadé dans son propre esprit, et ne pas agir d'après la foi d'un autre. Ce n'est pas en ayant égard à lui-même, mais au Seigneur que le chrétien vit; c'est à *Lui* qu'il doit regarder, comme au Seigneur envers qui il est responsable, comme à Celui auquel il doit vivre.

Ceci amène l'apôtre, comme toujours, à parler de ce qui appartient à Christ dans ce caractère. Christ était Seigneur des vivants et des morts; c'est pour cela qu'il mourut et qu'il ressuscita; finalement, Lui seul était juge. C'était à Dieu que chacun rendrait compte pour lui-même; tous comparaitraient devant le tribunal de Dieu; tout genou se ploierait devant le Seigneur. Le chrétien devait donc plutôt juger ceci: de ne pas mettre une pierre d'achoppement ou une occasion de chute devant son frère. Il n'est pas charitable de détruire (il s'agit ici de la portée de notre acte), celui pour qui Christ est mort, en amenant un frère à faire violence à sa conscience ou en l'éloignant de Christ, comme si Christ rendait «sans frein» celui pour qui il mourut. Celui qui sert Christ dans ces choses, est agréable à Dieu et approuvé des hommes qui jugent sainement (verset 18). Nous avons à poursuivre les choses qui tendent à la paix et celles qui édifient les autres. «A ceux qui sont purs, toutes choses sont pures»; il n'y a pas d'aliments qui soient souillés, si le cœur est pur; mais si quelqu'un souille sa conscience, même par un scrupule qui n'est pas fondé, ces choses cessent d'être pures. Bienheureux celui qui, en se glorifiant de sa liberté par la foi, ne va pas au-delà de sa foi dans ce qu'il fait, ne bronche pas dans ce qu'il se permet de faire; car tout ce qui n'est pas sur un principe de foi, c'est-à-dire fait avec Dieu, comme chose approuvée de Lui, est péché. Si un homme pensait qu'il doit honorer tel jour ou s'abstenir de telle ou telle nourriture, et que pour montrer sa liberté il fit autrement, pour lui c'est péché: il ne le fait pas sur le principe de la foi, quant à Dieu. Si l'on a la foi quant à ces choses, il vaut mieux la garder par devers soi-même devant Dieu, que de devenir une pierre d'achoppement pour son frère, quand, en agissant selon cette foi-là on produirait cet effet.

Les sept premiers versets du chapitre 15 sont un résumé du même sujet, et, proprement, appartiennent encore au chapitre 14. Les «forts» devraient supporter les infirmités des «faibles», et ne pas se plaire à eux-mêmes. Christ a fait ainsi; il n'a point cherché à se plaire à lui-même, supportant avec douceur les outrages qui tombaient sur lui, et marchant si fidèlement, si parfaitement avec Dieu, que lorsque les hommes étaient disposés à outrager Dieu, les outrages tombaient sur Christ: c'est ainsi qu'il a parfaitement présenté Dieu dans ses voies, — Lui, l'image du Dieu invisible. Christ, a servi les autres; tel devrait être notre sentier; il n'a point cherché à plaire à lui-même: sa vie au contraire a été une vie d'opprobre, mais c'était l'opprobre *de Dieu* qu'il portait: «Les outrages de ceux qui t'outragent sont tombés sur moi». La citation de ce passage devient, pour l'apôtre, l'occasion de justifier l'emploi qu'il en fait, pour un principe de la plus haute importance; savoir que les choses qui ont été écrites auparavant, ont été écrites pour notre instruction. Elles l'ont été afin que, marchant dans la patience, dans l'opprobre peut-être ici-bas, nous fussions consolés par la consolation des Ecritures; afin que nous apprenions que la pensée de Dieu s'y trouvait, que notre opprobre était son opprobre parce qu'en le servant nous avons part avec Lui; et qu'ainsi nous ayons espérance et une joyeuse confiance dans chacune de nos épreuves, tout le long du chemin de la foi. Toutes ces choses amenaient l'apôtre et le chrétien intègre à la patience de l'évangile. Or c'est là le chemin de l'amour, savoir de servir les autres, et de les servir pour l'amour de Christ. Mais Dieu est le Dieu de patience, — quelle patience n'a-t-il pas envers nous tous! — et, béni soit son nom, le Dieu de consolation aussi (verset 5)! Quel nom à donner à Dieu que

celui-là, — à Lui qui use continuellement de patience envers nous, qui supporte nos coeurs stupides, ignorants, et souvent inconséquents, et qui s'occupe de toutes nos petites épreuves pour nous consoler! Il console ceux qui ont l'esprit abattu; il ne détourne jamais ses yeux de dessus le juste; il est patient là où nous sommes impatients même vis-à-vis de lui; il nous console dans sa grâce. Nous devons marcher ainsi, ayant un même sentiment l'un envers l'autre, et nous recevant les uns les autres, comme Christ nous a reçus, — faibles en foi, — afin que nous soyons à la gloire de Dieu. Ici se terminent les exhortations de l'épître.

Dans ce qui suit, l'apôtre résume brièvement les grands principes de ce qu'il avait enseigné; il s'occupe spécialement de l'introduction des nations dans la jouissance des privilèges de l'évangile. «Christ a été serviteur de la circoncision, pour la *vérité* de Dieu, pour la confirmation des promesses faites aux pères». D'un autre côté, les nations qui n'avaient, pas de pareilles promesses, avaient à glorifier Dieu pour sa pure *miséricorde* (versets 8, 9). Nous avons déjà vu, comment l'accomplissement des promesses faites aux Juifs était devenu pure miséricorde par la réjection du Christ promis. L'apôtre montre ensuite, par différents passages de l'Ancien Testament, que cette miséricorde envers les nations avait toujours été dans le dessein de Dieu; qu'il devait y avoir une racine de Jessé et quelqu'un qui s'élèverait pour gouverner les nations; et que les nations espéreraient en lui. Ayant ainsi les nations devant ses yeux, l'apôtre s'arrête sur ce mot «*espérance*», et dit: «Or, que le Dieu d'espérance (car les promesses dans toute leur portée ne sont pas accomplies, mais Dieu nous donne espérance, et nous sommes sauvés en espérance pour ce qui est de cette plénitude des promesses) vous remplisse de toute joie et paix en croyant, pour que vous abondiez en espérance par la puissance de l'Esprit saint» (verset 13). Tel est l'état naturel du chrétien; il est rempli de toute paix et de toute joie en croyant; le Saint Esprit demeure en lui et opère en lui, de sorte que son esprit abondant en espérance, il se confie en Dieu, et regarde en avant vers ce temps glorieux, saint et bienheureux, où tout sera accompli dans la lumière, — où nous serons avec Jésus.

L'apôtre introduit ensuite le sujet de son ministère. Il était persuadé que ceux auxquels il s'adressait, étaient remplis de toute connaissance et capables de s'exhorter l'un l'autre, mais il leur écrivait en vertu du service envers les gentils qui lui avait été confié. Il annonçait l'évangile de Dieu, afin de présenter les nations comme une offrande à Dieu, agréable, étant sanctifiée par l'Esprit saint. Ce ministère divin et public lui avait été confié par Jésus Christ dans les choses qui concernent Dieu. A ce point de vue l'apôtre se présente lui-même, au sens figuratif, comme un sacrificateur (car tel est la signification de l'expression «*exerçant la sacrificature dans l'évangile*» que nous trouvons au verset 16) offrant à Dieu ceux d'entre les nations, car les chrétiens sont une offrande tirée du monde, présentée à Dieu, une sorte de prémices de ses créatures. C'est ainsi que les Lévites avaient été offerts autrefois au lieu des premiers-nés d'Israël. Nous sommes consacrés, sanctifiés à Dieu par l'Esprit saint.

Il montre ensuite la puissance dans laquelle il avait travaillé, et comment il avait porté l'évangile, non pas là où le christianisme était déjà établi, mais à de pauvres âmes perdues, éloignées de Dieu et de la lumière. Son ministère était terminé dans ces contrées; il avait

accompli son service; d'autres pouvaient édifier sur le fondement posé par lui, mais son oeuvre à lui était accomplie. Il était un sage architecte pour poser le fondement, il résistait énergiquement aux invasions du mal; mais lui-même n'avait que sa propre place, et pas d'autre. Il était rempli d'une énergie, qui se développait là où l'énergie était requise; en dépit de tous les dangers il avait prêché là où personne n'avait été avant lui; il avait formé, établi, institué; il était entré dans tous les détails qu'entraînait un pareil service; il avait résisté au mal et aux fausses doctrines, en sorte que son édifice ne fût pas renversé. Depuis Jérusalem jusqu'en Illyrie, il avait prêché pleinement, il avait complété, rempli la mesure de l'oeuvre de l'évangile. Le christianisme était fondé, et son oeuvre à lui était accomplie. Le monde grec était christianisé et établi dans l'évangile, en tant qu'il s'agissait de l'oeuvre ecclésiastique selon l'Esprit; il avait maintenant le monde latin devant lui, en particulier ceux qui étaient à Rome. Son oeuvre était accomplie dans ces contrées-là, où il eût été hors de sa place. Il peut arriver encore aujourd'hui, qu'un homme achève l'oeuvre de formation et d'établissement qui lui a été confiée dans un lieu, et qu'il devienne, s'il y demeure, une entrave pour d'autres, et reconnu pour tel. Son énergie n'est pas adaptée aux paisibles soins d'un service journalier qui s'occupe de tous les détails de l'état des âmes; elle ne ferait que leur être à charge.

Il est sage de savoir le discerner à l'occasion, et d'aller travailler ailleurs quand Dieu appelle. En tout cas le service de l'apôtre, dans la sphère grecque de son travail, était achevé maintenant; sa place désormais n'était plus dans ces contrées.

Mais Dieu n'a pas permis que le christianisme latin pût se vanter d'une fondation apostolique immédiate. Il y avait déjà des chrétiens à Rome, comme nous le montre cette épître même; et Paul (nous l'apprenons ici) ne s'en va pas, quand son service à l'orient de la mer Adriatique est achevé, les rechercher à Rome dans la libre énergie apostolique, mais il s'en va à Jérusalem avec des aumônes et des offrandes. Il n'alla à Rome que plus tard comme prisonnier: le christianisme, à part les chrétiens qui séjournèrent à Rome comme habitants, commença dans cette ville par la captivité. Paul avait longtemps désiré de visiter les chrétiens de Rome; mais même maintenant il ne parle pas de cela, quoique travaillant, comme règle générale, partout où il se trouvait, dans un lieu qui était un objet direct de travaux apostoliques. Il ne fonda pas l'église à Rome, elle y était déjà; il ne pouvait pas dire quant à Rome: «là où Christ n'avait pas été prêché» (verset 20); il parle seulement de son désir d'aller vers eux «pour le cas où je me rendrais en Espagne; car j'espère que je vous verrai à mon passage et que vous me ferez la conduite de ce côté-là, quand j'aurai d'abord un peu joui de vous» (versets 23, 24). Il pensait aller en Espagne et les voir à son passage. Que Pierre eût été ou fût à Rome alors, l'épître en exclut absolument l'idée; le christianisme s'établit lui-même à Rome; il n'y a pas eu là de «sage architecte». Il n'est pas dans la coutume de Dieu de prendre des capitales mondaines pour en faire le centre de son oeuvre. «Hatsor avait été auparavant la capitale de tous ces royaumes-là», dit Josué; elle, et elle seule de toutes les cités qui étaient encore debout dans leur force, fut détruite. Paul s'était proposé d'aller en Espagne et de voir les Romains à son passage; mais, pour autant que l'Écriture nous renseigne, et l'histoire qu'elle nous présente s'étend jusqu'aux scènes finales de l'évangile, Paul n'est jamais allé en Espagne;

il est amené comme prisonnier à Rome, après deux ans de captivité à Césarée, et demeure deux ans captif dans son propre logement qu'il avait loué pour lui; et là, l'histoire se termine avec le jugement des Juifs de province — Ce passage remarquable, et qui n'est pas sans intention, nous donne le caractère de la visite projetée de Paul à Rome, associé qu'il est à l'histoire de son emprisonnement et de son arrivée dans cette ville comme prisonnier, plus de deux ans après. L'épître aux Galates nous fournit la première partie de l'histoire de l'apôtre dans un but doctrinal, mais ni cette épître, ni aucune autre, ne fait une semblable mention de plans déçus; c'est Rome qui en fut l'occasion, et elle seule, et le Saint Esprit ne le rapporte certainement pas sans intention.

Mais maintenant Paul allait à Jérusalem avec des aumônes et des offrandes pour les saints. Son ministère apostolique était terminé dans l'est; il entreprend un service de diacre envers les saints de Jérusalem et n'a jamais repris de nouveau son libre service apostolique, autant du moins que les témoignages historiques directs nous renseignent. Nous savons très positivement que le dessein dont il parle lui-même dans ce chapitre, au verset 23, il ne l'a jamais accompli. Ses craintes mêmes, quant à ce qui pourrait arriver en Judée, sont exposées dans les versets 31 et 32. Je n'entre pas ici dans la question si controversée, de savoir si Paul fut délivré de sa première captivité à Rome, pour y retomber de nouveau plus tard. La solution de cette question dépend principalement d'inférences qu'on a tirées de la seconde épître à Timothée, comparée aux épîtres aux Philippiens et à Philémon, et au chapitre 20 des Actes. Le récit scripturaire direct se termine à la fin du livre des Actes, complété par ce qui est dit dans l'épître aux Romains (les épîtres aux Ephésiens, aux Colossiens, aux Philippiens et à Philémon ont été écrites pendant la captivité de Paul), à laquelle nous devons joindre l'épître aux Hébreux, si nous estimons qu'elle a été écrite ou composée par l'apôtre Paul: les versets 23 et 24 de Hébreux 13 se rapportent directement à la question qui, du reste, ne touche en rien à la portée morale ou ecclésiastique d'aucune des épîtres.

La fin du ministère du grand apôtre, telle que l'Écriture nous la fait connaître, est profondément touchante. Même ici-bas, il était déjà rendu semblable à son Maître, à distance il est vrai, comme il ne pouvait en être autrement; mais tout fait défaut dans ce monde, et (quelque admirable, quelque divine que fut l'énergie en exercice dans l'oeuvre) finit en résultat par la ruine, à cause des matériaux auxquels le divin ouvrier avait à faire. Toutefois l'accomplissement admirable du dessein final de Dieu, l'évidence divine de l'oeuvre, nous frappent d'autant plus que nous considérons les matériaux employés, et la ruine manifestée en eux (comparez Actes des Apôtres 20: 29-33; et surtout Esaïe 49: 4-6); mais la comparaison des versets 23-33 de notre chapitre avec les derniers chapitres du livre des Actes, nous fera comprendre mieux qu'aucun commentaire, le véritable état des choses dont nous parlons (*). — Je ferai remarquer que les Juifs qui, pour complaire à leurs concitoyens, avaient recommandé à Paul d'entrer dans le temple, n'apparaissent pas une seule fois dans les difficultés que lui attira l'acte qu'ils avaient conseillé. Mais le Seigneur se tint près de son serviteur et le fortifia; la main de Dieu avait tout disposé; ses voies sont selon ses conseils éternels selon sa grâce et sa sagesse parfaites.

(*) Le t^o de Actes des Apôtres 19: 21, a la force pratique de «son». Comparez 21: 4.

Comme témoin *auprès de toutes* les autorités, depuis le sanhédrin jusqu'à César, la providence de Dieu avait réglé le chemin de son serviteur, et la grâce du Seigneur le soutenait là. Si le libre service de la puissance apostolique par l'Esprit, allait prendre fin dans une captivité involontaire, Paul toutefois est livré par les Juifs aux nations, pour souffrir par leurs mains, dans la perfection de la grâce, si ce n'est pas dans la perfection du Seigneur lui-même. Qui est comme Lui? Il n'y a eu chez Lui ni hauts, ni bas, comme l'énergie de l'apôtre pouvait en éprouver et en avait fait l'expérience, mais le calme d'une perfection invariable. S'il n'a pas été dans la pensée de boire la coupe que nul autre que Lui ne pouvait boire, cela, s'il était possible, était plus parfait que tout le reste.

Si Paul, pour le moment, est encore étranger à Rome, son coeur est lié à plusieurs de ceux qui s'y trouvent. Il n'oublie rien de ce qu'on a fait pour lui, rien de ce qu'on a fait pour le Seigneur. Il a, pour presque tous, une épithète affectueuse ou la reconnaissance d'un service rendu, choses qui vont au coeur, en individualisant le souvenir et en lui donnant de la réalité. Il ne pouvait pas écrire aux saints à Rome comme à une assemblée dont il aurait eu à s'occuper (car il y avait une assemblée à Rome, 16: 5), mais il pouvait s'adresser à presque tous comme à des saints qu'il avait connus. Il se sentait heureux en esprit dans leur compagnie, comme gens dont il connaissait la foi et le service; et, dans les circonstances existantes, il y a là autant de beauté que d'à propos. Paul était l'apôtre des nations, et, comme tel, il avait son service à Rome comme ailleurs; mais l'apôtre des nations les avait attachés l'un après l'autre, par les liens de la foi et d'un coeur large qui savait individualiser, au service qu'il accomplissait pour Christ et par le coeur qui l'accomplissait.

Nous servons comme un tout, — et ainsi faisait l'apôtre, — un tout qui embrassait tous les conseils de Dieu; mais il le faisait avec un coeur qui pouvait réunir tous les éléments dans les liens d'une charité qui pensait à chacun pour faire de l'ensemble un tout en Christ en amour. Les fruits, on les verra plus tard.

Nous trouvons ici, remarquez-le, plusieurs chrétiens, qui de diverses manières servaient diligemment dans la sphère où Dieu les avait placés, depuis ceux qui étaient estimés parmi les apôtres, jusqu'à Phoebé, la diaconesse ou servante de l'assemblée à Cenchrée, qui avait été en aide à plusieurs. Aucun d'eux n'est oublié devant Dieu, bien que leurs noms ne soient pas tous rappelés même par le vivant souvenir d'amour de l'apôtre.

L'apôtre juge ensuite (verset 17 et suivants) ceux qui causent des divisions en mettant devant les saints des occasions de chute par des choses qui ne sont pas selon la doctrine que les chrétiens de Rome avaient apprise; ceux qui, par un esprit trop actif, et la recherche de l'importance personnelle, font du mal à eux-mêmes et aux autres. Une telle activité entraîne le coeur loin de Dieu, dont la communion produit toujours la soumission d'esprit, la confiance de l'âme qui apprend dans le secret à tout recevoir comme venant de Dieu. Cet esprit nous est présenté d'une manière pleine de charme dans Jean-Baptiste et partout où l'Esprit de Dieu agit: venant de Dieu, il apporte non seulement de la connaissance, mais l'amour de Dieu en

elle. Quant à ceux que l'apôtre signale ici, ce n'est pas de la charité que de sanctionner leur conduite, fruit de leurs propres pensées. Nous devons nous éloigner de telles gens; la fidélité à cet égard, même chez le plus faible d'entre nous, apporte avec elle un témoignage de la part de Dieu qui a de la puissance, — plus de puissance que les prétentions de l'homme, — et qui opère par l'Esprit pour garder les saints partout où l'Esprit de Dieu gouverne le coeur, partout où l'âme est soumise à Dieu. Les autres sont rendus manifestes. Les coeurs des simples sont gardés; ils apprécient à leur valeur les discours malfaisants, en dépit de la beauté du langage.

Ceci nous amène à un principe de toute beauté pour la direction de nos coeurs, et que le christianisme seul peut donner: «Je désire que vous soyez sages quant au bien, et simples quant au mal». La sagesse du monde a besoin de connaître les artifices du monde, afin de les éviter; mais Dieu a dans le monde un chemin à lui, que sa sagesse a tracé. Par l'enseignement de Dieu, le coeur est mis au fait de ce qu'est le bien, quant au chemin qui est dans le monde. Ce chemin est celui de Christ, le chemin de la bonté et de la sagesse divines dans l'homme à l'égard de tout ce qui l'entoure. En l'apprenant, je n'ai pas besoin de connaître tout le mal ou quelque partie que ce soit du mal. Je marcherai dans le chemin sage et saint que je connais, et je n'ai pas besoin de connaître autre chose. J'évite le mal; il me demeure inconnu, et mon coeur devient plus familier avec ce qui est bon, aimable et de bonne renommée.

C'est un préservatif précieux et salutaire, un chemin que Dieu a tracé pour nous dans ce monde; c'est une grande grâce. Si je connais le seul bon chemin à travers le désert, je n'ai pas besoin de connaître tous les sentiers qui vont s'y perdre. «Par la parole de tes lèvres, je me suis donné garde de la conduite de l'homme violent». Il suffisait à notre bien-aimé Seigneur, lorsqu'il passa par la tentation pour nous, de dire: «L'homme *vivra* de toute parole qui sort de la bouche de Dieu».

Après cela, nous trouvons les salutations des saints, ainsi que celles qui leur sont adressées, car la communion dans l'amour caractérise l'esprit de l'évangile.

Nous apprenons aussi de quelle manière Paul écrivait ses épîtres, en exceptant celle aux Galates: il les dictait pendant qu'un autre écrivait. Ici, un nommé Tertius avait écrit l'épître; et il joint ses salutations à celles des autres.

La seconde épître aux Thessaloniens, chapitre 3: 17, nous dit comment les lettres de l'apôtre étaient certifiées véritables, comment leur exactitude était garantie en tant qu'écrits qui avaient le caractère de commandements du Seigneur (1 Corinthiens 14: 3): cela était important (*); la salutation à la fin de l'épître était de la propre main de Paul, ce qui confirmait comme tout ce que contenait l'épître venant de lui, c'est-à-dire de l'autorité apostolique inspirée. Nous voyons ainsi ce que Paul pensait de ses propres épîtres; il estimait importante l'exactitude, précisément parce qu'elles n'étaient pas de lui, mais venaient de la part du Seigneur.

(*) C'est pourquoi tout ce qui provenait de la propre expérience de Paul, quelque élevé que cela fût d'ailleurs, était distingué du reste (1 Corinthiens 7: 12).

A cette occasion nous rappellerons les trois degrés dans la réception de la vérité divine, dont l'Écriture fait mention (1 Corinthiens 2: 12-14). Les choses gratuitement données de Dieu sont connues, étant révélées par l'Esprit; elles sont communiquées par des paroles que l'Esprit enseigne; et ensuite elles sont reçues, par la grâce de l'Esprit (comparez pour les deux premiers points, 2 Pierre 19-21): ainsi en est-il pour la fin de notre épître.

L'apôtre termine en donnant gloire au Dieu seul sage; mais, en le faisant et en reconnaissant Dieu comme Celui qui est puissant pour affermir les saints selon son évangile, il rappelle le caractère du témoignage renfermé dans cet évangile, l'évangile dont il parle d'une manière si remarquable dans tant de passages. Dans cette épître, il n'a pas développé le mystère: son objet était de montrer comment une âme était placée dans la liberté devant Dieu; cela était individuel, et doit l'être. La conscience et la justification sont toujours nécessairement individuelles. L'apôtre cependant suppose la position chrétienne. Au chapitre 8: 1, par exemple, nous sommes en Christ; au chapitre 12, nous formons un seul corps en Christ; dans ce chapitre-ci il introduit le sujet tout entier des conseils de Dieu dans le mystère caché dès avant les siècles. Aucun de ces sujets n'est développé dans l'épître, mais la prédication que l'apôtre avait faite de Jésus Christ, était selon la révélation du mystère qui plaçait Christ à la tête de toutes choses, et qui, de plus, avait uni juifs et grecs comme un seul corps, — toute distinction étant effacée, — à Christ dans le ciel comme Tête, — vérité qui mettait entièrement de côté le système de la loi, tout en confirmant l'autorité de la loi là où elle avait sa place. Ce mystère avait été tenu secret dès les temps éternels, mais existait dans les conseils de Dieu avant que le monde fut (comparez 2 Timothée 1: 9; Tite 1: 2; Ephésiens 1: 3; et Colossiens 1); il était révélé maintenant que la base d'une bénédiction éternelle et céleste était posée dans l'oeuvre de Christ.

L'apôtre ajoute encore une pensée très importante, car il ne s'agit pas ici (verset 26) «des écrits des prophètes», mais «d'écrits prophétiques». Telle était l'épître aux Romains, telle était celle aux Ephésiens, aux Colossiens, — toutes les épîtres inspirées, en un mot; et par elles cette vérité était annoncée à toutes les nations, «selon le commandement du Dieu éternel», de ce Dieu dont les conseils n'étaient pas limités au judaïsme, mais qui avait son propre dessein dans le Fils, et qui révélait ce dessein maintenant aux nations, commandant qu'il leur fût donné à connaître. Si dans le temps, il avait été en une manière particulière le Dieu des juifs, il avait toutefois ses conseils et ses desseins dans l'homme et dans la semence de la femme les accomplirait en puissance. Maintenant cette intention primitive de Dieu était manifestée à toutes les nations pour l'obéissance de la foi.

Le caractère inspiré et prophétique des écrits du Nouveau Testament est clairement établi ici. Une seule question reste: Puisqu'il y a eu de pareils «écrits», sont-ils ceux que nous possédons dans le Nouveau Testament?

Christ notre modèle quant aux privilèges et quant à la lutte

ME 1873 page 9

La présentation de la grâce de Dieu dans la personne du Seigneur, dans l'Évangile de Matthieu, nous montre d'une manière frappante comment le Seigneur prit notre place et fut le modèle de la position qui en lui nous appartient en vertu de la rédemption, soit quant à la bénédiction, soit quant à la lutte, — Lui, seulement, triomphant pour nous. Une foule de passages nous disent sa grâce envers nous, mais ici, à la fin du chapitre 3 et au commencement du chapitre 4 de Matthieu, il prend la place elle-même. La loi et les prophètes étaient jusqu'à Jean; dès lors, le royaume des cieux était annoncé, comme s'étant actuellement approché. Le chemin de la repentance était ouvert pour le peuple; mais une chose nouvelle allait être établie. Le premier pas dans le chemin vers Dieu, c'était de recevoir le témoignage et de venir à cette repentance: la grâce touche les cœurs et les amène ainsi. Alors Jésus vient; il ne pouvait pas laisser faire aux siens un seul pas, sans prendre sa place avec eux: il vient pour être baptisé par Jean. Lui, il n'est pas nécessaire de le dire, n'avait pas besoin du baptême de Jean; et Jean le reconnaît en disant: «Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens vers moi!» Jésus lui répond: «Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice. Alors il le laissa faire». Venir ainsi, c'était accomplir la justice. Cependant le Seigneur s'abaisse au niveau de son messager: Toi, Jean, tu as ta part dans l'accomplissement de la volonté de Dieu; moi, j'ai la mienne; — car le «*nous*» que nous trouvons ici, n'est pas, je pense, un pluriel de dignité, mais se rapporte à Jean aussi bien qu'au Seigneur. Le chapitre 17: 26 et 27 du même évangile, nous présente un exemple merveilleux de la même grâce, avec cette différence seulement que le Seigneur Jésus y apparaît comme une personne divine. Le Seigneur ne s'identifie pas avec Israël méchant et rebelle, mais avec le sentier de Dieu, et avec ceux qui y marchaient; mais il se place au milieu d'eux, comme l'un d'eux, quand ils y sont entrés. La parole de Dieu trouve une oreille ouverte, et dirige le cœur de son serviteur parfait qui accomplit toute justice. Lui, le Fils bien-aimé de Dieu, il a pris sa place maintenant au milieu des plus pauvres de son troupeau, le résidu selon l'élection de grâce en Israël. Il est là présent, dans sa personne et sa perfection personnelle, selon la volonté de Dieu; et nous voyons en Lui l'exemple et le modèle de la position dans laquelle nous sommes introduits par la rédemption, selon les conseils de Dieu.

Quand Jésus monte en s'éloignant de l'eau, ayant pris cette place, il était là selon la volonté parfaite de Dieu, comme homme devant Lui. Le ciel doit répondre à cette perfection: «Et voici les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu descendant comme une colombe et venant sur lui». Les cieux ont pu être ouverts dans les glorieuses visions du trône de jugement ou d'autres semblables; mais il n'y avait jamais eu auparavant, sur la terre, un objet auquel ils pussent être ouverts. La faveur divine avait pu reposer sur un Abraham, et Dieu avait pu le visiter en grâce; un Enoch qui marchait avec Dieu (suivi plus tard, quoiqu'en une manière différente par Elie), avait pu trouver un chemin solitaire qui l'avait conduit jusque dans le ciel;

mais jamais encore les cieux n'avaient été ouverts à l'homme sur la terre: ils l'étaient maintenant. De plus, l'homme Jésus est scellé (*) et oint (**) du Saint Esprit et de puissance. Et en troisième lieu, le Père le reconnaît Lui, homme, pour son Fils bien-aimé. Or tout cela est notre part en Lui, la place qui nous appartient, dont il est ici Lui-même le type et le modèle. Le ciel est ouvert pour nous; le voile est déchiré depuis le haut jusqu'en bas, le chemin des lieux saints est ouvert; nous sommes scellés et oints du Saint Esprit, et le Père nous reconnaît comme fils, aimés comme Jésus lui-même est aimé, avec cette différence, je n'ai pas besoin de le dire, que nous jouissons de cette position par la rédemption et la foi en Lui, tandis que Lui y était de son propre et plein droit personnellement. Toutefois Lui-même, ici, nous présente le précieux et parfait modèle de la position dans laquelle nous avons été introduits. Notre relation avec lui dans cette position, et le fait qu'il la prend Lui-même, — qu'elle est sa place, — n'en sont pas le trait le moins précieux.

(*) Jean 5: 27. — (**) Actes 10: 38.

Il y a plus. C'est ici, quand le Seigneur prend cette place humaine, et cependant souverainement agréable à son Père, que la Trinité est pour la première fois pleinement révélée. Nous en trouvons sans doute des traces remarquables dans l'Ancien Testament, car le *Fils*, dans le Psaume 2, est Jéhovah: les hommes sont invités à se confier en Lui; et, je n'ai pas besoin de le dire, il est fait continuellement mention du Saint Esprit. Mais on ne peut pas dire que la Trinité fut clairement révélée dans l'Ancien Testament: cette connaissance était l'effet du christianisme, après que le Fils et l'Esprit furent venus, et que le Père eut été pleinement révélé en Lui, et à nous devenus fils par grâce; — et en relation avec sa personne, il en est ainsi dans le tableau que nous avons sous les yeux. Le Fils est là comme homme; le Saint Esprit descend sur lui, et la voix du Père se fait entendre du ciel pour le reconnaître comme Fils. Quelle merveilleuse association de le voir identifié avec nous, ou plutôt, nous avec Lui, et cela dans cette position; Lui étant le Fils: la Trinité toute entière est révélée, quand le Fils est là comme homme. C'est ainsi, par exemple, que, dans 1 Jean 2: 28, 29, et 3: 1-3, l'apôtre parle, dans la même phrase, de la divinité et de l'humanité de la même personne, envisageant, selon qu'il le fallait, tantôt l'un des côtés, tantôt l'autre. Mais nous sommes tellement identifiés avec Lui, que bien que la gloire ne soit pas révélée, ceci du moins est certain, pour ce qui la concerne, que quand Lui sera manifesté, nous lui serons semblables. N'est-ce pas ici une merveilleuse association? S'il était les délices de Jéhovah, se réjouissant toujours devant Lui, ses plaisirs étaient avec les fils des hommes (Proverbes 7). L'Écriture nous présente de nombreux cas semblables, et même en tire des conclusions.

Quoiqu'il en soit, telle est la place du Fils comme homme, la place modèle pour nous. Quelle glorieuse pensée, et comme son amour devient précieux! Remarquez toutefois combien la personne du Seigneur est distinguée de ceux qui l'entourent, et sa gloire maintenue. Le ciel nous est ouvert comme à Lui; mais quand il lui est ouvert, y a-t-il là devant Lui quelque objet sur lequel son oeil soit fixé pour donner au ciel son caractère pour Lui, pour le former d'après lui, comme dans le cas d'Étienne, et pour les saints, selon la mesure de leur foi? Si le ciel est ouvert, c'est Lui qui en est l'objet: le ciel regarde vers Lui, le scelle, et le

reconnaît ici-bas. Il ne pouvait pas être sur la terre sans que le ciel s'ouvrît sur Lui, l'objet suprême de toutes les pensées du ciel. C'est ce que nous voyons partout. Sur la montagne de la transfiguration, Moïse et Elie sont dans la même gloire que Christ, et s'entretiennent familièrement avec lui de ce qui tenait la première place dans les conseils de Dieu; mais du moment que Pierre veut placer Moïse et Elie, en quelque sorte, sur la même ligne que le Seigneur, ils disparaissent, et la voix du Père reconnaît Jésus comme le Fils, — son Fils, qu'il fallait écouter: — et Jésus se trouve seul! Il en est toujours ainsi. Le Seigneur ayant donc pris place ici avec les siens, nous voyons la position dans laquelle il les a introduits. Il est lui-même le modèle de cette position: c'est sa position. Il est monté maintenant vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu.

Mais le Seigneur a pris entièrement notre cause, la position des siens; et il prend maintenant celle dans laquelle ils se trouvent dans la lutte avec Satan, comme il a fait à l'égard de celle dans laquelle ils sont en relation avec Dieu. Ainsi oint comme homme, il est conduit par l'Esprit au désert, pour être tenté par le diable. Bien des pensées s'élèvent dans l'esprit en présence de ce fait, on voit la différence entre la position du Seigneur ici et la position d'Adam et d'Eve lorsqu'ils ont été tentés; on voit la différence de caractère des quarante jours passés par Christ dans le désert d'avec les quarante jours pendant lesquels Moïse et Elie furent séparés, pour ainsi dire, de l'état ordinaire de l'humanité pour être avec Dieu; mais je me restreins ici au grand fait de la tentation. Le Seigneur l'a endurée, et dans la position dans laquelle il nous apparaît ainsi aux prises avec l'Ennemi, il nous présente le *second* aspect de notre position, dont notre relation en Lui avec Dieu est le premier côté. Remarquez seulement que la tentation vient après ce qui concerne la relation. Celle-ci est pleinement établie; et c'est comme oint du Saint Esprit dans cette relation qu'il entre dans la tentation. Le tentateur vient à lui; il voudrait lui faire abandonner la position qu'il a prise comme homme, et d'abord celle de l'obéissance ou de serviteur, sa place parfaite comme homme. Si tu es le Fils de Dieu, use de ton autorité, commande que ces pierres deviennent du pain; en un mot, agis de ton propre chef, puisque tu n'es rien moins que Fils de Dieu. Mais le Seigneur Jésus se tient ferme dans la position de l'obéissance, de serviteur, d'homme, mais d'homme parfait.

Plusieurs choses sont ici dignes d'attention. En premier lieu, Jésus n'a nul besoin d'aller au-delà de son propre devoir; il n'entre pas en contestation avec Satan et ne raisonne pas avec lui. Satan s'approche avec ruse, mais la fraude ne peut rien sur celui qui obéit simplement, et le Seigneur comme serviteur est occupé de cela, et cela suffit. Ensuite, la volonté de Dieu est pour Jésus le mobile qui le fait agir, et non pas seulement sa règle. Sans doute, la volonté de Dieu était sa règle, mais elle était aussi son motif pour agir: c'est là un principe important. Ce n'est pas ici une volonté arrêtée par une règle à laquelle on se soumet même avec bonne volonté: l'obéissance de Christ à la volonté de Dieu pour source de ses actes. En troisième lieu, la parole de Dieu, les Ecritures sont l'expression adéquate, complète et suffisante de cette volonté, pour l'homme. Jésus cite un texte, et c'est tout; mais cela est toute la volonté de Dieu exprimée pour l'homme. L'homme vit de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Expression merveilleuse! La parole est divine, absolument telle dans sa source et dans son

caractère; elle sort de *la bouche de Dieu*; mais elle est parfaitement adaptée à l'homme pour qu'il vive par elle. Il n'y a rien qui soit comme elle, seulement, Christ en est l'expression vivante; il est la Parole devenue chair. L'homme peut en parler très sagement comme le fol esclave de l'ennemi qui le trompe; mais un simple texte suffit pour Celui qui est la Sagesse de Dieu, — le Seigneur, et il suffit pour Satan, en sorte que *celui-ci* n'a rien à répliquer. La parole donnait à Christ sa place d'homme, et par elle Satan était vaincu: il se serait trahi lui-même et sa faiblesse, s'il avait suggéré quelque chose de contraire à cette parole. L'Écriture est suffisante pour le Seigneur lui-même, pour l'homme ici-bas, et pour le diable. Elle sort de la bouche de Dieu, et l'homme vit par elle. Christ est le garant de cela pour nous, et remarquez à quelle occasion. Sans doute, Lui ne pouvait pas tomber; mais il a passé par l'épreuve. Tout dépendait de sa victoire. Si le second Homme avait failli pour l'homme, toute espérance était perdue; mais un texte est suffisant: par lui, il remporte une victoire absolue. Satan n'a rien à répondre. L'autorité, la vérité, la suffisance et l'appropriation de l'Écriture deviennent le fondement et le moyen de la victoire sur laquelle repose toute espérance pour l'homme. Le dernier Adam avait vaincu et vaincu par la parole sortie de la bouche de Dieu; Satan a succombé, et succombé devant elle: seulement elle était justement appliquée par le Saint Esprit. La tentation n'a pu mettre à découvert aucune volonté, mais elle a mis en évidence l'obéissance parfaite et son vrai caractère, et sa puissance.

Mais le Seigneur subit une autre épreuve l'ennemi voudrait lui faire abandonner sa confiance en Dieu, et le faire sortir ainsi du vrai chemin de l'obéissance, car faire ce que Satan suggérerait, c'eût été pour Christ l'effet et l'acte d'une volonté propre. «Jette-toi en bas»; car ton Dieu a promis de te préserver; mets-le à l'épreuve, et vois s'il sera fidèle à sa parole. La confiance parfaite n'a nul besoin de mettre à l'épreuve, elle n'a aucune volonté à exercer. Encore une fois, Jésus cite l'Écriture: «Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu». Le verset 7 du chapitre 17 de l'Exode, nous montre le vrai sens de ces mots qu'on cite souvent en leur faisant dire à peu près le contraire de ce qu'ils signifient véritablement. Pour oser obéir à Dieu dans ce monde, et pour savoir attendre le temps du Seigneur, il faut savoir se fier à Dieu parfaitement. Anticiper le temps du Seigneur est la preuve d'un manque de confiance et d'un défaut d'obéissance. Saül attendant Samuel en est un exemple: sa confiance faillit, et sa volonté agit; et tout est perdu pour lui, quoiqu'il pensât montrer de la foi en Dieu et le servir.

L'obéissance et la dépendance pour lesquelles la confiance en Dieu sont nécessaires, étaient maintenant pleinement manifestées, et Satan ne pouvait plus que se découvrir lui-même, et alors tout est simple. Satan se montre; il ne s'agit plus de ses ruses; c'est Satan, qu'il s'en aille! «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous». Le Seigneur a détruit la force de Satan; il a lié l'homme fort. Dans les deux premières tentations, il s'agissait de ruses, et alors demeurer dans la simple position d'obéissance selon la parole, s'attendre à la volonté de Dieu, — l'obéissance à la Parole et la confiance en ce qui est dit que Dieu l'accomplira, — rendent vains tous les assauts de Satan. Il peut chercher à nous détourner entièrement de Dieu par l'appât du monde; mais l'homme qui ne veut que son Dieu est à l'abri de tout vrai danger ici. La parole de Dieu est absolue à cet égard. C'est encore par elle que le Seigneur répond: «Il est

écrit». Il ne s'agit plus simplement d'obéissance, mais c'est manifestement la confiance en Dieu, — et tout est simple; et si l'oeil est net, Satan, révélé comme tel, est renvoyé. Alors le diable le laisse, et les anges s'approchent et servent le Fils de l'homme obéissant. Il en est de même pour nous, comme l'Écriture nous le montre (Hébreux 1).

La manière dont le Seigneur a rencontré et vaincu Satan est extrêmement instructive. Mais le point sur lequel je désirais spécialement attirer l'attention du lecteur, c'est la manière si précieuse dont il a fait et pris notre place, — s'y est placé lui-même, devenant ainsi un modèle et un exemple de notre position, quant à ses simples, mais plus glorieux privilèges, et quant au combat qui s'y rattache et dans lequel nous sommes, et où, dans l'abaissement et la perfection de la position de serviteur, il nous a montré notre sentier aussi. Mais le Seigneur a fait et pris notre place des deux côtés, si on peut dire ainsi. Du côté de Dieu, Fils, oint du Saint Esprit, devant le Père avec le ciel ouvert; puis dans le combat avec Satan, où en effet, il a lié pour nous l'homme fort. Christ a été dans cette double position; et le combat étant maintenant terminé, il est pour ce qui est de la relation et de la bénédiction, seulement dans la gloire, mais comme homme, et nous y a amenés par la rédemption et par la grâce. Je ne connais pas de tableau plus précieux que celui que nous trouvons ici de notre relation avec le Seigneur, l'homme des conseils de Dieu, et cela parce que nous l'y voyons seul dans sa propre perfection.

Pensées

ME 1873 page 19

Il était assis sur le puits, — Lui qui avait créé l'eau (Jean 4); — il était las du chemin, mais non lassé dans son coeur... Il demande à boire à la femme; elle le regarde avec étonnement; son âme est altérée... Son coeur à elle était isolé. Elle avait une forte nature; elle avait ardemment cherché le bonheur; — elle avait eu cinq maris; celui qu'elle avait n'était pas son mari; elle avait fait l'épreuve du monde; elle l'avait trouvé ce qu'il est. Seule et isolée de coeur, elle trouve l'être le plus isolé sur la terre, et elle découvre qu'il était le Fils de Dieu...

Que le Seigneur vous donne de ne pas fermer votre oreille à la voix de Christ. Mais vous dites: Je donnerais tout pour trouver Christ. Eh bien, ici dans toute cette scène, Christ vous a parlé de telle manière que vous avez ce désir maintenant; et de quelle manière de trouver Christ voulez-vous parler, si ceci n'est pas trouver Christ?

Mon amour pour Dieu est le reflet de l'amour de Dieu pour moi. Jean ne dit pas: nous *devrions* l'aimer (quoique cela soit parfaitement vrai); mais: «nous *l'aimons*», «parce qu'il nous a aimés le premier».

Il y a dans le ciel un coeur qui sait sympathiser avec nous, qui est tourné vers nous, et qui pourtant sait *tout* ce qui nous concerne. Il pense à nous dans son amour; il est toujours prêt à nous venir en aide. Aucune circonstance n'a jamais pu empêcher la puissance de grâce et de vérité qui était en Lui, de secourir ceux qui en avaient besoin.

ME 1873 page 40

Qu'est-ce que le service? — C'est avoir part au ministère d'amour de Christ.

N'y a-t-il personne parmi vous à qui le Seigneur dirait: «Je suis depuis si longtemps avec toi, m'occupant de toi..., et tu ne m'as pas connu? — Tu sais peut-être beaucoup de choses sur mon compte, mais tu ne m'as pas connu, Moi».

ME 1873 page 60

Dieu ne nous donne pas l'explication de ses voies; il nous les laisse découvrir, si nous le pouvons.

Les devoirs journaliers ne nous dérobent pas Christ; après s'y être appliqué, le coeur se retire avec de nouvelles délices dans son propre centre. Ce qui gâte notre joie, c'est quelque chose qui élève le *moi*, et qui rabaisse Christ, même une pensée légère, si elle est admise dans le coeur.

La révélation intérieure de la faveur divine rend le sentier de la souffrance un chemin doux et heureux.

L'homme de Dieu doit marcher *seul* avec Dieu; il faut qu'il sache être content que le *Seigneur sait*, que *Dieu sait*.

ME 1873 page 180

A la gloire, j'ai une part avec Christ; à la croix je ne pouvais jamais avoir aucune part avec Lui: la croix est seule pour l'éternité.

La seule part que nous ayons eu à la croix, c'était le péché qui devait être porté.

Toutes les fois que je viens à Dieu, je m'approche en vertu du sacrifice de Christ; je viens blanc comme la neige.

ME 1873 page 220

Nous sommes placés devant Dieu comme le fruit du travail de Christ, Lui ayant pris sur Lui le fruit de notre travail.

La nouvelle nature est une nature dépendante; elle ne peut jamais agir d'elle-même. Le vieil homme prétend être indépendant.

La pensée ne peut mesurer l'amour. La pensée peut mesurer la pensée. L'amour n'est connu que par celui qui en est l'objet.

ME 1873 page 260

Plus nous sommes près de Dieu, plus nous l'adorons. Nous ne devons jamais être effrayés d'être près de Lui, — sa présence nous met à notre place dans notre néant, et lui donne sa place à Lui: nous ne sommes rien, et Lui est tout. On dit qu'il n'est pas bon que nous soyons toujours sur la montagne; — mais notre place *est* d'être là toujours. Tant que nous sommes sur la montagne avec Dieu, nous ne pensons pas à nous-mêmes. Ce qui peut nous enorgueillir,

c'est ce dont nous avons joui, non pas ce dont nous jouissons. C'est quand nous sommes sortis de la présence de Dieu que nous commençons à penser à nous-mêmes, parce que nous avons été dans cette présence... La chair avait dit à Paul: «Aucun autre que toi n'a jamais été dans le troisième ciel». — Le Seigneur ne donne pas à Paul un quatrième ciel pour le garder de s'enorgueillir; — il lui donne «une écharde...». Partout où est le sentiment de la force, il y a réelle faiblesse; là où il y a faiblesse dépendante, là il y a vraie force.

ME 1873 page 300

La venue de Christ dans ce monde était la «bonté de Dieu»: la *grâce* vint dans le monde, la *lumière* y vint aussi. «Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde». La manifestation du caractère de Dieu en Christ démontra la haine de l'homme contre ce que Dieu était: Dieu et l'homme furent ainsi pleinement manifestés: «Toutes choses, étant reprises par la lumière, sont manifestées». Christ était et est la pierre de touche de toute âme; sa présence ici-bas mit en évidence l'opposition que rencontrait dans le coeur de l'homme ce en quoi Dieu trouvait sa parfaite satisfaction.

Là où la lumière atteint la conscience, l'âme *fuit la lumière*, ou elle la *recherche* lors même qu'elle soit douloureuse... Le coeur de l'homme ne supporte pas Christ. L'homme reconnaîtra Dieu, il reconnaîtra la Providence, mais il ne veut pas reconnaître Christ. Le coeur naturel ne voit aucune beauté en Christ pour le désirer, non pas qu'il dise qu'il n'y a pas de beauté en Lui, mais il n'y a rien que le coeur *désire*. Dieu trouve ses délices en Lui; — l'homme n'en trouve point.

ME 1873 page 360

Le sentier de Christ était un sentier de bonté pour l'homme souffrant, et de grâce pour l'homme pécheur. A la croix je vois Dieu à l'oeuvre pour ôter, non le *pécheur*, mais le *péché*. Dieu qui donna Christ, dans son amour infini, a ressuscité Christ et l'a fait asseoir à sa droite en justice infinie.

ME 1873 page 400

Il n'y a pas de vérité dans le monde, excepté la parole de Dieu. Il y a des doutes dans le monde, — de l'ignorance, — des ténèbres, mais *pas de vérité*.

C'est quand le cri de minuit a réveillé les âmes que la séparation entre les professants a lieu, l'existence de la vie de la grâce étant mise à l'épreuve. — Que Dieu nous fasse de vraies épîtres de Christ, marchant dans une liberté qui jouisse de la faveur de Dieu sans nuage, — non seulement assurés, mais à la clarté de sa face.

ME 1873 page 420

On dit: Quel mal y a-t-il en ceci ou en cela? — Il y a beaucoup de choses qui ne sont pas mauvaises par elles-mêmes. Il n'y avait pas de mal dans les arbres d'Eden: le mal était en ce que Adam se cacha de devant Dieu dans les arbres. Il n'y a pas de mal dans la musique en elle-même: il y aura des «joueurs de harpe» dans le ciel; — mais Tubal-Caïn, et le monde dès lors, ont usé de ces choses pour se rendre heureux sans Dieu: là est le mal, c'est que l'homme cherche à se rendre la terre agréable sans Dieu, parce qu'il ne veut pas Dieu.

Fragment sur la repentance

ME 1873 page 21

Etablir, comme font quelques-uns, une certaine mesure préalable de repentance, comme travail préliminaire et nécessaire pour croire, est, je pense, tout à fait fâcheux et antiscripturaire. Selon cette manière de voir, la repentance doit avoir lieu sans la Parole de Dieu; car si elle est opérée par la Parole de Dieu, il faut que l'âme ait foi en cette parole, — ou, autrement, la repentance est fondée sur l'incrédulité, ce qui serait absurde. Que la repentance soit opérée par la prédication d'un évangile plein et complet, par la prédication de la bonne nouvelle d'un salut gratuit et accompli, tel est le désir de mon coeur.

On a fait, dans quelques traités sur la repentance, un mélange fâcheux des moyens et des effets. On a dit que le vrai moyen d'opérer la repentance *maintenant* c'est la prédication d'un évangile plein et gratuit; on a dit aussi, qu'il y a un changement de pensée quant à Dieu, dans la repentance. L'un et l'autre sont vrais; toutefois, ni l'un, ni l'autre n'est la repentance elle-même.

Selon l'Écriture, je ne puis admettre que *croire* l'évangile, soit la repentance, ni qu'un changement de pensées, simplement, soit la repentance. J'admets qu'il faut un changement de pensées pour qu'il y ait la repentance; mais la repentance n'est pas simplement un changement de pensées. Quand le Seigneur dit: «Repentez-vous, et croyez à l'évangile» (Marc 1: 15), ces deux actes: *se repentir et croire l'évangile*, ne signifient pas une seule et même chose; l'évangile, ici, n'est pas, non plus, celui que nous avons maintenant en vertu de la mort, de la résurrection, et de l'ascension du Seigneur.

Examinons quelques passages de l'Écriture qui se rapportent à notre sujet.

En premier lieu, Pierre, dans les Actes, chapitre 2, reproche ouvertement aux Juifs leur péché; et ils eurent le coeur saisi de componction et dirent: «Hommes frères, que ferons-nous?» Pierre leur annonce l'évangile, qui, étant cru par eux, produit une tristesse selon Dieu. Alors Pierre leur dit: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé..., et vous recevrez le don du Saint Esprit». Et puis viennent les fruits et la louange. Il ne s'agit pas ici de la simple présentation de la glorieuse révélation de Dieu en Christ; cette oeuvre accomplie n'est même pas mentionnée. C'est ce que *eux*, Juifs, avaient fait à Christ, et ce que *Dieu* Lui avait fait, qui est mis en contraste. Eux, ils l'avaient crucifié; Dieu l'avait exalté; le Saint Esprit, dont ils voyaient l'oeuvre, en était la preuve; et par la grâce, ils eurent le coeur saisi de componction.

En second lieu, je rappellerai le chapitre 3 des Actes. Nous n'avons pas ici un mot de l'évangile. Pierre insiste avec force auprès des Juifs sur leur péché, en ce qu'ils ont rejeté Christ, et leur promet que leurs péchés seront effacés et que Christ reviendra s'ils se repentent. Dans le cas présent, toutefois, nous n'avons aucun récit des effets produits; car les

sacrificateurs avec le commandant du temple et les sadducéens survinrent et mirent fin au discours de Pierre.

En troisième lieu, je citerai le chapitre 10 du même Livre des Actes. Ici, il n'y a point d'appel à la repentance du tout: Corneille était déjà un homme pieux; ses prières et ses aumônes étaient montées pour mémorial devant Dieu. C'est une révélation de la vérité que, «en toute nation, celui qui craint Dieu, et qui pratique la justice, lui est agréable». C'est le *salut* apporté à un homme pieux, encore qu'il fût un gentil.

Ensuite, nous avons le chapitre 13 des Actes, qui se rapporte davantage à notre sujet. L'apôtre y annonce l'accomplissement de la promesse en Christ, la résurrection, le pardon des péchés, et la justification à ceux qui croient. Mais la question de la repentance n'est pas soulevée, bien que je ne puisse pas douter que la repentance n'ait été opérée dans ceux qui crurent.

Enfin, dans le chapitre 17 du même livre, il est parlé de la repentance, mais en vue du jugement de ce monde, et il n'est rien dit de la grâce.

Mais voyons maintenant de quelle manière l'Écriture parle de la repentance elle-même. Je prie le lecteur de remarquer que je ne prétends aucunement que l'appel à la repentance doive être fondé sur ce sur quoi il est fondé dans les passages que je cite. Il doit être fondé *maintenant* sur un évangile plein et gratuit. On a tort de vouloir faire de la repentance une oeuvre préliminaire dans l'homme, bien qu'elle puisse et qu'elle doive, je le crois, précéder la jouissance de la paix et d'une ferme assurance. Je cite les textes pour montrer que ce que j'ai dit tout d'abord sur la repentance est bien l'enseignement de l'Écriture sur ce point. Dans l'Écriture, la repentance ne signifie pas croire; bien qu'il faille croire pour se repentir; ensuite la repentance ne veut pas dire un changement de pensée quant à Dieu; bien qu'il faille que les pensées soient changées quant à Dieu, pour qu'il y ait vraie repentance. J'ajoute que ce changement de pensées ne donne pas en lui-même la paix ou l'assurance.

Les hommes de Ninive se repentirent à la prédication de Jonas. Était-ce là croire au glorieux et gratuit salut de l'Évangile? Non, mais l'Écriture appelle cela *repentance*. Je ne dis pas que la prédication de Jonas pour produire la repentance, doive être la nôtre; mais l'Écriture dit que ces hommes de Ninive *se repentirent*, et elle nous montre ainsi que «la repentance» ne signifie pas «la foi à l'évangile». Le ministère de Jean-Baptiste, pareillement, était un appel solennel à la repentance; mais ce à quoi Jean appelait les hommes, n'était pas la foi à cet évangile que nous prêchons maintenant, avec tant de raison. La cognée, leur disait-il, est déjà mise à la racine des arbres (Matthieu 3: 10). Repentez-vous, parce que le royaume des cieux s'est approché. L'effet de cet appel fut que ceux qui reçurent son témoignage craignirent Dieu, qu'ils eurent le coeur saisi de componction à cause de leurs péchés et qu'ils les confessèrent; ils se repentirent, comme les Ninivites à la prédication de Jonas. Quand le Seigneur, au chapitre 13 de l'évangile de Luc, dit: «Si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière» il n'invitait pas ces hommes auxquels il s'adressait à croire un évangile gratuit, mais à se juger eux-mêmes et leurs péchés, avec un coeur tourné vers Dieu. Il en est

de même quand il reproche aux villes dans lesquelles il avait opéré la plupart de ses miracles, de ne s'être pas repenties; — et encore quand il dit (Luc 17: 3, 4). «Si ton frère pêche, reprends-le; et s'il se repent, pardonne-lui», et cela, sept fois le jour: — se repentir dans ces passages, ne signifie évidemment pas croire l'évangile, mais se juger soi-même, et reconnaître sa faute avec componction de coeur. Dans d'autres passages, tels que Actes 8: 22, nous lisons: «Repens-toi de cette méchanceté», preuve évidente que la repentance ne signifie pas croire, ni un changement de pensées quant à Dieu, car Simon devait se repentir d'*un acte* commis. Ainsi en est-il en Apocalypse 2: 21, de «se repentir de sa fornication», et 2 Corinthiens 12: 21, pour le péché des Corinthiens. Ainsi encore, quand l'apôtre nous dit (2 Corinthiens 7: 9-11) que Dieu, par la tristesse, opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret. Ces Corinthiens étaient déjà croyants; mais ici, les répréhensions de l'apôtre avaient opéré en eux la repentance pour ce qui était de leur indulgence envers un mal honteux; ce qui avait opéré cette repentance, c'était une tristesse selon Dieu, non la joie de l'évangile. Il en est de même quand l'Écriture nous parle de «la repentance envers Dieu, et la foi en notre Seigneur Jésus Christ» (Actes des Apôtres 20: 21): elle nous présente deux choses distinctes, l'une, une disposition du coeur *par rapport à Dieu*, l'autre, la foi et la confiance en Christ. Ainsi la repentance est à juste titre appliquée à Dieu comme objet, jamais, je crois, à Christ, comme il en est de la foi; parce que la repentance est dans le coeur et la conscience, envers Dieu, dans notre nature et notre caractère comme tels, non la foi dans les moyens et dans la puissance du salut. Ainsi, nous lisons (2 Timothée 2: 25): «Attendant si Dieu, peut-être, ne leur donnera pas la repentance pour reconnaître la vérité», l'apôtre ayant évidemment en vue ici une humiliation du coeur, et voulant que la volonté fléchisse devant la parole de Dieu. Tous ces passages me montrent clairement que, quoiqu'un évangile plein et gratuit puisse être le moyen de conduire à la repentance, la repentance cependant est un état du coeur produit par l'évangile, et non la foi à l'évangile en elle-même. Je me repens, parce que je crois. Je me repens de mes péchés.

J'en viens maintenant à la riche manifestation de la grâce au chapitre 15 de Luc. Dans les deux premières paraboles de ce chapitre, il s'agit de la grâce souveraine, et non de quelque chose qui soit opéré dans ceux qui sont sauvés; mais la troisième parabole nous montre l'opération de l'oeuvre. Le jeune homme rentre en lui-même, et il y a chez lui le changement de pensées quant à son père, ce qui est toujours le cas, quand la grâce agit: les mercenaires avaient abondance de pain dans la maison du père. Mais le premier effet produit n'était pas la joie. Je périssais de faim; — je me lèverai et je m'en irai. En s'en allant, il n'avait pas encore la connaissance du pardon. Il se propose de dire à son père: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Il n'avait pas non plus encore rencontré son père; il le rencontra dans ses haillons; mais il ne dit pas: Traite-moi comme l'un de tes mercenaires. Il sait maintenant ce qu'est son père; il reçoit alors la plus belle robe et l'entrée dans la maison. Mais l'effet de cette vérité, qu'il y avait de la bonté en Dieu, fut de lui faire sentir qu'il périssait loin de lui; de le faire se lever, changer de pensées et s'en aller vers son père, au lieu de lui tourner le dos. De plus ce changement de pensées quant à Dieu, produisit le jugement de *lui-même*, de toutes ses voies et de tout son état. — en un mot, la bonté de Dieu le poussa à la repentance. Cette

repentance devait être prêchée, *aussi bien* que la rémission des péchés. La foi doit être objective, elle n'est qu'objective, et elle est le moyen de la paix et de la confiance; le jugement de mon propre état personnel ne le sera jamais, ni ne doit l'être. Mais la foi aux objets présentés, la foi à l'amour gratuit et souverain de Dieu, la foi au Sauveur et à son oeuvre, produit un état subjectif que l'Écriture appelle la repentance. Cette repentance n'est pas un préliminaire de la foi, mais le fruit de la foi. La foi en la personne de Christ et en ses paroles peut, avant qu'on ait même entendu l'évangile gratuit, opérer dans l'âme de la tristesse et le jugement de soi-même, et la rendre fatiguée et chargée. Alors l'évangile gratuit produira une joie visible. Mais quand l'évangile plein et gratuit est la première chose qu'entende une âme insouciante, ce n'est pas un bon signe que cette âme «*le reçoive aussitôt avec joie*». Ainsi, et la parabole, et une ample expérience, montrent qu'une oeuvre *subjective* profonde est un heureux effet produit par l'évangile, et non pas l'oeuvre de l'homme sur lui-même pour s'y préparer.

Après ces nombreuses citations de l'Écriture, je puis en appeler à l'expérience, et je demande si celui qui jette un regard en arrière sur ce qui s'est passé dans sa propre âme, ne sait pas qu'il a été amené à un état subjectif de haine du péché, de jugement de lui-même, de confession de ses péchés, accompagné d'humiliation et de dégoût de lui-même; je demande, si la repentance produite dans son âme, fût-ce même par les terreurs de la loi accompagnées de crainte et de frayeur, n'a pas toujours été accompagnée de quelque besoin de s'approcher d'un Dieu de bonté, de quelque amour de la sainteté, de quelque sentiment de responsabilité en grâce, en dépit des terreurs, car la seule terreur des conséquences n'est pas la repentance du tout. Si la repentance est produite par l'exposé complet de l'amour de Dieu et de la grâce, ce sera une oeuvre plus douce, plus entière; l'humiliation et la haine du péché seront d'autant plus profondes. Je le répète, une âme préalablement exercée par Dieu, trouvera dans l'évangile plein et gratuit la liberté et la paix. Mais j'en appelle à toute âme qui a cru l'évangile, pour qu'elle me dise si elle n'a pas la conscience d'une oeuvre subjective, fruit de la foi, et je lui demande si, selon l'Écriture, la repentance est cette oeuvre elle-même, ou bien la foi à l'évangile ou à la parole de Dieu sous n'importe quelle forme, par laquelle cette oeuvre a été produite? Je ne demande pas quelle forme la repentance a prise, car cela dépend de la nature du témoignage qui l'a opérée; mais je voudrais apprendre s'il n'y a pas eu dans toute âme qui a cru la parole, une oeuvre, opérée par le témoignage qu'elle a reçu, oeuvre distincte de la foi à ce témoignage, distincte aussi d'un changement de pensées quant à Dieu, quoique produite par ce changement. Si les âmes attachaient à cette oeuvre l'importance d'une chose qu'il faille offrir à Dieu, ce serait une funeste erreur, mais cet état d'âme est en lui-même important car il est question de l'autorité et des droits de Dieu, dont on doit toujours grandement tenir compte.

J'ajoute ici encore un mot. Le pardon des péchés est autre chose que le jugement des péchés. Je ne crois pas qu'il y ait une paix ferme et bien établie, en rapport avec la justice, avant que cette dernière oeuvre soit opérée. Une personne peut être joyeuse à cause du pardon de ses péchés, et l'être avec raison, tout en n'ayant que très peu de connaissance

d'elle-même et du péché; mais il faut qu'elle acquière cette connaissance. Si elle l'a acquise par la loi, avant que le pardon des péchés soit connu, tout le reste est facile; mais avec un évangile plein et gratuit, tel surtout qu'il est prêché de nos jours, le pardon des péchés est souvent connu là où le *moi* ne l'est pas; il faut pourtant qu'on apprenne à le connaître. L'épître aux Romains traite *des péchés* jusqu'à la fin du verset 11 du chapitre 5; elle entreprend alors la question *du péché*, développée en rapport avec la loi au chapitre 7; le résultat étant, non que Christ a été présenté pour propitiatoire par son sang (Romains 3: 24), mais que nous ne sommes pas «dans la chair», mais «en Christ». Vous rencontrerez plus d'une âme qui se réjouit dans le pardon des péchés, et qui ne pourrait pas penser au tribunal sans crainte. Ces âmes ne connaissent pas Christ comme justice. Le sang de la Pâque sur le linteau des portes n'était pas la même chose que la délivrance d'Egypte en traversant la Mer Rouge. On dira qu'Israël était en sûreté par le sang, — assurément. Dieu était pour eux; mais ils n'en avaient pas connaissance en tant que délivrance de l'état dans lequel ils étaient; aussi lorsque Pharaon les poursuit à la Mer Rouge, ils sont effrayés; mais une fois qu'ils ont passé la Mer, ils sont libres.

Aurais-je donc un instant la pensée qu'il ne faudrait pas annoncer aux pécheurs un salut plein, gratuit, accompli? A Dieu ne plaise! Voudrais-je que l'on insistât sur la nécessité d'une certaine mesure de repentance comme préliminaire? Je rejette complètement une telle pensée. Je crois que la vie de Christ eut précisément pour effet de rendre à l'homme la confiance en Dieu que Satan avait détruite chez l'homme; que ce manque de confiance précéda et ouvrit à la convoitise l'entrée dans le coeur d'Eve. Mais tout cela ne m'empêche pas de croire que la foi à cet évangile, produit dans le coeur une oeuvre subjective profonde, dans laquelle le coeur humilié, brisé, soumis, se repent envers Dieu; les justes droits de Dieu sont reconnus, et le moi jugé. On me dira qu'un homme a la vie, lorsque ces choses se passent en lui? Soit. Mais il n'en est pas moins vrai que cette oeuvre est opérée, qu'il faut qu'elle le soit; et qu'elle l'est avant la réception du Saint Esprit, selon Actes 2; par conséquent aussi avant la joie et la liberté; bien que la vérité, et une vérité croissante, demeure.

Un évangile qui fait peu de cas de l'oeuvre dont je parle, est un évangile défectueux. Il ouvre la porte au légalisme et à des vues fausses relativement à la repentance. Les hommes donnent à la repentance la place d'un préliminaire humain. J'ai cela en horreur, et avec raison. Mais quand quelqu'un vient à parler de la repentance d'une manière non justifiée par l'Ecriture, des milliers d'âmes, en découvrant que cette personne est dans l'erreur, s'imagineront qu'il s'agit d'une question entre ses vues et la doctrine Arminienne, et tiendront cette dernière pour juste. C'est parce que je rejette la doctrine que professent de telles personnes, que je redoute l'emploi des principes non appuyés par l'Ecriture, auxquels j'ai fait allusion. Je crois enfin que parler de la repentance, comme si elle n'était que la foi en l'évangile de la grâce de Dieu, est propre à rendre les âmes nouvellement converties, superficielles et présomptueuses, lors même que leur conversion est réelle. Je crois que nombre d'âmes ont été délivrées de notions légales sur la repentance, et d'un faux esclavage, par cette manière erronée de présenter les choses; mais nous sommes sanctifiés par *la vérité*, et une erreur reçue *avec* la vérité porte toujours son fruit subséquent.

Le mot grec que nous rendons par «repentance» signifie une pensée ultérieure, un changement de pensées par réflexion; mais ce qui importe, c'est de comprendre à l'égard de quoi ce changement de pensées a lieu. C'est là la question. Or, je le dis catégoriquement, ce n'est pas d'un changement de pensée quant à Dieu qu'il s'agit, bien qu'une vraie connaissance de Dieu produise, par la réflexion, un juste jugement du moi, (impliquant, je crois, un sentiment des droits de Dieu sur nous et de notre responsabilité, ce qui est autre chose que de connaître Dieu), et ainsi un jugement vrai de *toutes nos* voies passées. La tristesse selon Dieu n'est pas cela, mais elle l'opère. Dans la repentance, la direction de la vie est changée, l'âme ayant réellement saisi Dieu.

L'unité: en quoi consiste-t-elle?

ME 1873 page 53 - Est-ce que ma marche la manifeste? Lisez Lévitique 24; Ephésiens 4: 4

Il est d'une importance capitale, bien-aimés frères, que la vérité de Dieu soit placée distinctement devant nous, qu'elle soit présente avec sa réalité divine, non seulement à nos esprits, mais à nos coeurs. J'ose espérer qu'aucun de mes auditeurs, qu'il ait ou non de l'expérience, qu'il soit jeune ou vieux dans le chemin de la foi, ne peut manquer de sentir, que cette réalité de la vérité divine, est un lien vivant entre nos âmes et le Dieu vivant. Elle ne s'applique pas seulement à la question du salut individuel, si précieuse que soit celle-ci, mais à toute la course que nous sommes appelés à fournir; au chemin que nous avons à suivre; à la position que nous occupons comme chrétiens.

Vous avez probablement découvert, chers frères (et vous l'apprendrez encore à chaque pas), qu'une seule chose dure et subsiste dans ce monde; la possession de la vérité de Dieu, en tant que reçue directement de Lui, quel qu'ait été l'instrument employé pour vous la communiquer. Il faut que vous sachiez rendre raison, non seulement de l'espérance qui est en vous, mais aussi de la position que vous occupez et de la direction du sentier que vous suivez. Il faut que vous puissiez donner une raison divine pour tout cela; sinon vous ne resterez pas debout. Jamais la chose n'a été plus vraie que dans le moment actuel, où chacun est mis à l'épreuve. L'église professante passe par le crible et le laminoir! Il en est de même au milieu de nous, frères, et la plupart d'entre vous doivent le sentir. Sans nul doute, quelques-uns le sentent plus que d'autres. Mais il ne peut échapper à l'observateur le plus superficiel, que le crible fait son oeuvre et dans l'église professante et parmi nous, manifestant de la manière la plus évidente ceux qui ont été enseignés réellement de Dieu, ou ceux qui se sont attachés uniquement à leurs propres pensées, ou ceux enfin qui ont suivi aveuglément le sillon tracé par d'autres.

Il a été démontré, frères, si notre foi était l'effet de la sagesse des hommes, ou bien de la puissance de Dieu. La foi de seconde main a été mise à l'épreuve et trouvée défectueuse; elle n'a pu résister. Il faut que chacun réponde pour lui-même devant Dieu.

Parmi les choses que j'ai à vous dire ce soir, bien-aimés, il en est une, que l'Esprit de Dieu, je le crois, m'a mise au coeur pour la recommander à vos consciences. Ce dont je veux parler, c'est de l'immense importance de ne fonder votre foi QUE SUR LA PUISSANCE DE DIEU. Peu importe que la mesure de cette foi soit très petite ou très grande — le point essentiel est qu'elle ait sa racine dans la sagesse et la puissance de Dieu. De la sorte, lors même que vous n'auriez pas une seule personne qui vous soutînt, ou qui sympathisât avec vous, vous n'en aurez pas moins pour secret de votre force, l'intime conviction que Dieu a communiqué à votre âme une vérité venant directement de Lui.

Un chrétien qui passait par un temps de profond exercice moral, disait un jour qu'il avait été amené à se poser cette question solennelle:

«Si l'Eglise et le monde entier avaient disparu, la parole de Dieu me suffirait-elle comme un fil conducteur pour me faire passer à travers l'abîme?»

Telle est, mes frères, la question préliminaire que je veux vous poser. J'ai devant moi des enfants de Dieu d'âges spirituels bien divers; mais, pour tous également, ce principe est d'une valeur inexprimable. Pouvez-vous dire, avec le Chrétien dont j'ai parlé, que la Parole de Dieu est entièrement suffisante pour vous transporter, comme un fil conducteur, au-delà de l'abîme?» Avez-vous un tel sentiment de la valeur et de l'autorité de cette révélation de Dieu que vous pussiez dire, lors même que vous seriez absolument isolé: Je ne manque de rien, puisque je possède la Parole?

Vous me répondrez, bien-aimés, que l'Esprit seul peut vous rendre capables d'apprécier la Parole. Sans doute, mais je parle ici de la *valeur* de la parole de Dieu. Je suis persuadé que jamais, jusqu'à ce jour, il n'a été aussi indispensable que vous aviez la conviction de posséder, dans la Parole de Dieu, tout ce dont il est possible que vous ayez besoin. Mais quelques-uns d'entre vous me demanderont peut-être: «Qu'ont à faire ces remarques avec la portion des Ecritures que nous venons de lire, et quel est votre message? Ma thèse est: L'Unité de l'Eglise de Dieu, comme elle nous est décrite dans Ephésiens 4: 4. Puis, si quelqu'un demande encore: «Quel rapport trouvez-vous entre le chapitre 24 du Lévitique et l'Unité de l'Eglise de Dieu?» je répons que par l'histoire d'Israël et par l'unité de cette nation, j'ai voulu faire ressortir la vérité bien plus profonde, de «l'Unité du corps», qui est l'Eglise.

Le chapitre 24 du Lévitique nous présente une des plus expressives et des plus belles images qui puissent exercer notre intelligence spirituelle. Vous voyez dans ces douze pains, rangés sur la table d'or devant le Seigneur, l'image exacte de l'unité indissoluble des douze tribus d'Israël et, en même temps, de l'existence individuelle et distincte de chaque tribu. Vous aurez sans doute aussi remarqué, dans ce chapitre, le retour fréquent des mots: «continuel, perpétuel, éternel». Que signifient-ils? Ils signifient que l'unité d'Israël, peuple de Dieu, n'était pas une chose d'aujourd'hui ou de demain, mais une grande réalité, une vérité éternelle de Dieu, vue en image dans ces douze pains sur la table d'or devant le Seigneur. Oh! quel type que celui-là! Mais, quant à l'ensemble du passage, vous seriez peut-être disposés à demander quel rapport il y a entre ce type et le paragraphe sur la lapidation du blasphémateur? Pour ma part, chers frères, je crois que le rapprochement fait par le Saint Esprit, de ces deux passages, est plein d'instruction. Dans la lapidation du blasphémateur, vous voyez ce que peut devenir le sort de la nation sous l'effet des voies gouvernementales de Dieu. Mais, en même temps, dans les douze pains sur la table d'or, vous voyez l'immuable conseil de Dieu, relativement à l'Unité de cette même nation. C'est-à-dire que, considérée au point de vue de Dieu, la nation était *une*, quelle que fût sa condition aux yeux des hommes. Je le répète, bien-aimés, parce qu'il est très important que vous le compreniez: — au point de vue de Dieu, — à la lumière de ces sept lampes d'or, qui était *l'expression* de la lumière et du témoignage de l'Esprit saint, basé sur l'oeuvre parfaite de Christ — Israël est *un*; la nation est *une*, composée de douze tribus maintenues dans une unité indissoluble; lors même que cette nation souffre la peine de ses péchés. Oui, cette nation brisée aux yeux des hommes, est une et indivisible aux yeux

de Dieu et dans son conseil éternel, aussi bien qu'au regard de la foi. Nier cela, serait mettre en question l'intégrité de la vérité de Dieu. Si nous pouvons traiter légèrement un point de l'Écriture, nous pouvons en faire de même pour tous.

Maintenant, je vais vous citer quelques exemples de la manière dont la foi saisissait ce grand principe et agissait en conséquence.

Lisons ensemble le chapitre 18 du premier livre des Rois. La scène se passe sur le sommet du Carmel. Cette partie de l'histoire d'Elie le Tisbite, offre un exemple de la puissance de la foi en la grande vérité de l'Unité indissoluble des douze tribus d'Israël.

Chaque enfant connaît cette histoire d'Elie bâtissant son autel de douze pierres. Mais je vous avouerai, frères, que, tout dernièrement ce passage s'est montré à moi sous un jour encore plus brillant qu'auparavant. Je me suis demandé pourquoi Elie bâtit un autel de douze pierres; en vertu de quelle autorité il fit cela; ce qui fortifiait ses bras pour cet acte? Il était en présence de huit cents faux prophètes; de toute la puissance de Jézabel; en face de la ruine et de l'apostasie. Les dix tribus étaient séparées des deux autres. Au point de vue de l'homme, il y avait une déchirure profonde dans la Nation. Cependant Elie sur le Carmel considère cette même Nation au point de vue *de Dieu*; il la regarde avec l'oeil de la *foi*. Il ne raisonne pas; il ne spécule pas; il ne dit point: «C'est chose inutile maintenant, de prendre une aussi haute position, en bâtissant un autel de douze pierres. Il faut que j'abaisse ma mesure pour la mettre au niveau de la condition pratique des choses qui m'entourent. Bâtir un autel pareil aurait convenu à un Josué; à un Salomon. De ma part, ce serait un acte de folie. Un autel de douze pierres? Ce serait de la présomption, — tandis que la Nation est séparée en dix tribus d'un côté; en deux de l'autre, et que tout n'est que ruines.

Elie ne raisonne pas ainsi, mais il prend position sur le terrain immuable de la foi, sur lequel je désire que tout enfant de Dieu pose ses pieds, — c'est-à-dire, sur l'indestructible révélation de Dieu. C'est à la lumière émanant des sept chandeliers d'or, et de cette table d'or placée dans le sanctuaire de Dieu, bien-aimés frères, que je désire vous voir apprécier l'action du prophète. Je désire encore vous faire remarquer que les mots: «continuel, perpétuel, éternel», caractérisent l'histoire entière de la vérité de Dieu et de Ses pensées concernant Israël. — Elie ignorait le principe d'incrédulité qui se manifeste de nos jours par ce propos: «Il est inutile de parler de l'Unité de l'Eglise de Dieu». Vous voyez passer sur les lèvres de vos auditeurs un sourire de mépris et d'incrédulité lorsque vous parlez de l'Unité du corps de Christ. On lève les épaules et l'on dit: «Ne me parlez pas de l'Unité du corps. C'est une illusion, une chose d'autrefois. Ne me parlez pas de l'Unité de l'Eglise. Où se voit-elle? Où est-elle? Où en sont les preuves?»

Bien-aimés frères; reportez, pour un moment, vos pensées en arrière. Prenez place auprès de cet homme de foi, sur le sommet du Carmel; puis demandez-vous: «Où sont les douze tribus?» N'aurait-on pas pu dire à Elie, avec autant de raison qu'on nous le dit maintenant, pour l'Eglise: «Ne me parlez pas de l'Unité de la Nation. C'est une chose d'autrefois. Elle n'existe plus. C'est le comble de la présomption que de bâtir un autel de douze

pierres, en face d'un peuple divisé, et de son unité déchirée». Quel poids auraient eu de pareilles suggestions aux yeux de notre prophète? Il considérait, sa nation *au point de vue de Dieu*; c'est pourquoi il érigea son autel de douze pierres, «selon le nombre des tribus des enfants de Jacob, auquel la parole de l'Eternel avait été adressée en disant: Israël sera ton nom» (1 Rois 18: 31).

Mais on dira: Jusqu'à quand Israël devait-il porter ce nom; et jusqu'à quand devait subsister son Unité? Dieu avait dit: Continuellement; à perpétuité; éternellement. Voilà sur quoi se fondait Elie.

Remarquez encore, bien-aimés, qu'Elie ne faisait pas une simple spéculation d'intelligence; qu'il n'avait point, sur ce sujet, une simple opinion dénuée d'influence morale, ou un dogme inerte. Il aurait pu retenir dans son intelligence cette vérité de l'Unité d'Israël, comme une froide théorie, qui ne l'aurait pas empêché de suivre commodément son chemin. Il aurait pu dire dans son coeur: «Je crois en l'indissoluble Unité de la Nation d'Israël; mais pourquoi me mettre à la professer? Comment et pourquoi, irais-je donc me placer sur le terrain de cette Unité, la confesser et la professer, maintenant qu'il n'en existe plus aucun vestige? Loin de raisonner ainsi, Elie sentait justement que, si l'Unité des douze tribus était une grande vérité, elle devait être professée à tout prix. Aussi la confessa-t-il. Comment? En élevant UN autel de DOUZE pierres: «selon le nombre des tribus des enfants de Jacob, auquel la parole de l'Eternel avait été adressée, disant: «Israël sera ton nom». La foi ne pouvait mettre cela de côté. C'était une grande vérité pratique à confesser, et d'après laquelle il fallait agir malgré mille difficultés; en face de milliers d'ennemis. Elie ne pouvait abaisser sa bannière de l'épaisseur d'un cheveu. Il ne pouvait permettre que la vérité de Dieu fût foulée aux pieds par les prêtres de Baal. Il sentait que le sacrifice qu'il allait offrir à Dieu, ne pouvait Lui être présenté que sur un autel de douze pierres. Son acte provenait de la foi.

Ceci demande réellement notre plus sérieuse attention. Il n'est pas question d'une simple affaire d'opinion, que l'on puisse prendre ou laisser selon son bon plaisir. Beaucoup de gens admettent l'Unité mystique du corps de Christ; mais ils oublient que chaque vérité de Dieu est destinée à être mise en pratique; et qu'il faut, pour cela, qu'elle exerce son influence sur nos coeurs et sur notre vie.

La chose est bien manifeste dans le cas d'Elie. Pour lui, l'Unité des douze tribus était une grande réalité; c'était quelque chose qu'il se sentait obligé de confesser en présence des huit cents prophètes de Baal; en présence de Jézabel et de ses persécutions. Il ne cacha point la vérité sous un boisseau mais la confessa ouvertement et hardiment devant les hommes et les démons. Il bâtit un autel de douze pierres; et, en faisant ainsi, il exprima sa foi vivante en la grande vérité de l'éternelle, de l'indissoluble Unité d'Israël.

S'il avait agi autrement, il aurait abaissé la bannière de la vérité divine, et les prêtres de Baal auraient pu la fouler aux pieds dans la poussière. Il ne pouvait supporter cela. La vérité de Dieu était non seulement une chose sacrée, mais elle avait, pour lui, ce qu'elle a en réalité: une influence qui forme et dirige le coeur. Voilà ce que le prophète sentait; ce qui le faisait

agir. Nous pouvons donc dire, avec assurance, que s'il n'avait point bâti un autel de douze pierres, le feu de l'Éternel ne serait point descendu sur son sacrifice, — puisque ce feu était l'expression de l'approbation divine. Il était comme la gloire du Seigneur, remplissant le tabernacle aux jours anciens, puis plus tard le temple, lorsque tout eut été fait selon le commandement divin!

Spectacle magnifique, de voir le prophète Elie déployer sa bannière en face de ces huit cents faux prophètes, et d'y lire, en caractères impérissables, l'Unité indissoluble de la Nation d'Israël. Il y a, dans cette scène, une grande vérité morale qui captive le cœur. Plus que cela — car ce serait encore peu de chose — nous y voyons une puissance morale pour *soutenir* vos cœurs et le mien dans la confession d'une vérité plus haute encore: l'Unité du corps de Christ, malgré les mille divisions de la Chrétienté; en face du mépris de l'incrédulité, de la haine et du ridicule que nous pouvons avoir à subir lorsque nous cherchons à réaliser cette unité: «Il y a un seul corps et un seul Esprit». Mais ici, frères, permettez-moi de vous demander si vous pensez qu'Elie n'avait point de cœur pour sentir la division des tribus de son peuple? Pourriez-vous supposer un instant que, malgré la sublimité du spectacle qui nous est présenté sur le Carmel, le prophète n'eût point de larmes pour la ruine et la désolation qui l'entouraient? Oh! non. Jetez encore un regard sur lui, et voyez-le prosterné devant Dieu, la tête entre ses genoux, abaissé jusque dans la poussière, attendant quoi? Attendant qu'un nuage apparaisse, avant coureur des bénédictions qui découlent des inépuisables trésors d'un Dieu toujours prêt à répondre à la foi, en dépit de toute l'infidélité de son peuple. La foi avoue la ruine; elle s'en humilie profondément; mais, s'élevant au-dessus de tout, elle compte sur Dieu qui ne trahit jamais sa confiance.

Veillez maintenant lire avec moi le chapitre 29 du 2^e livre des Chroniques. Examinons le verset 24 qui contient le même principe dont nous parlons. «Car le roi avait ordonné cet holocauste et ce sacrifice». Pour qui? Pour Juda et Benjamin? Non. «Pour TOUT ISRAËL». Nous voyons ici Ezéchias se plaçant sur le même terrain élevé qu'Elie avait précédemment occupé. Les dix tribus étaient encore séparées des deux autres. Jotham et Achaz avaient fait leur oeuvre, et les choses étaient allées en empirant. Cependant, voici Ezéchias faisant la même chose qu'Elie; agissant selon la même foi. Ce n'est pas une question de plus ou de moins d'intelligence. Au contraire, chers frères, l'un des traits les plus précieux de notre sujet, c'est qu'il s'agit d'une question de simple foi dans la vérité de l'Unité parfaite d'Israël devant Dieu. La foi simple regarde aux précieuses paroles qui brillent comme des bijoux, en Lévitique 24: «une ordonnance *perpétuelle*»; «une alliance ÉTERNELLE». Il n'est point ici question de la conduite d'Israël envers Dieu, quoiqu'elle ait sa place et son importance. Nous ne parlons pas maintenant des mérites de l'homme, mais des voies de Dieu — non de la chute d'Israël, mais de la fidélité de Jéhovah. Notre saint privilège est de nous tenir dans le sanctuaire de Dieu et de contempler, avec les yeux de la foi, ces douze pains rangés sur la table pure, au-dessous des sept lampes du chandelier d'or, — type du témoignage de l'Esprit-Saint.

Le témoignage nous fait comprendre distinctement qu'au travers des sombres veilles de la nuit qui enveloppe la nation, les douze tribus sont, devant Dieu, dans leur unité parfaite,

qui reste intacte, malgré les vagues et les flots tumultueux des nations. Que le blasphémateur soit lapidé hors du camp; que les jugements de Dieu se déploient dans toute leur sévère réalité; la foi n'en verra pas moins toujours les douze pains sur la table d'or; elle connaît des réalités immuables; elle demeure ferme comme voyant Celui qui est invisible; elle attache son regard sur les choses qui sont au-dedans du voile; elle fait, de Dieu, l'objet de sa contemplation et n'est point ébranlée par des apparences extérieures. En un mot la foi connaît Dieu et peut se confier en Lui pour toutes choses. La foi est la confiance en Dieu, la connaissance de Dieu. Ah! quelle réalité, bien-aimés frères! — Je supplie chacun de vous de saisir ce qu'est cette foi simple en Dieu qui soutiendra votre âme au travers de tout. La même foi qui soutenait Elie sur le Carmel, rendait Ezéchias capable de commander que l'holocauste et le sacrifice pour le péché fussent faits pour *«tout Israël»* — ce sacrifice devant être le fondement des espérances de toute la nation, puisque son efficace s'étendait à tout l'Israël de Dieu.

Voyons maintenant comment la foi du bon roi Ezéchias fut estimée; comment il fut traité, lorsqu'il chercha, dans la mesure de sa foi, à mettre en pratique la vérité de Dieu. Souvenons-nous bien qu'Ezéchias ne se contenta pas d'offrir le sacrifice pour *«tout Israël»*: Non seulement il établit le terrain sur lequel le peuple de Dieu devait se réunir, mais il chercha à le rassembler sur ce terrain-là. «Ils déterminèrent de publier par tout Israël, depuis Beer-Sébah jusqu'à Dan, qu'on vint célébrer la pâque A L'ETERNEL, LE DIEU d'Israël, à Jérusalem; *car ils ne l'avaient point célébrée, depuis longtemps de la manière que cela est prescrit.* Les courriers donc allèrent avec des lettres, de la part du roi et de ses principaux officiers, par TOUT ISRAEL et Juda, et selon ce que le roi avait commandé, en disant: Enfants d'Israël! retournez à l'Eternel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël; et il se retournera vers le reste d'entre vous, qui est échappé des mains des rois d'Assyrie. Et ne soyez point comme vos pères, ni comme vos frères, qui ont péché contre l'Eternel, le Dieu de leurs pères; c'est pourquoi il les a livrés pour être un sujet d'étonnement, comme vous voyez. Maintenant ne raidissez point votre cou comme ont fait vos pères; tendez les mains vers l'Eternel, et venez à son sanctuaire qu'il a sanctifié pour toujours, et servez l'Eternel, votre Dieu, et l'ardeur de sa colère se détournera de vous. Car si vous vous retournez à l'Eternel, vos frères et vos enfants trouveront grâce auprès de ceux qui les ont emmenés prisonniers, et ils retourneront en ce pays, parce que l'Eternel, votre Dieu, est pitoyable et miséricordieux; et il ne détournera point sa face de vous, si vous vous retournez à Lui» (2 Chroniques 30: 5-9).

Ceci était un appel des plus touchants et des plus puissants. Ezéchias se place avec intelligence sur le terrain de Dieu et il désire que les autres fassent de même. Son regard était arrêté sur le Dieu d'Abraham, sur le pays d'Israël, sur Jérusalem et sur l'ensemble du peuple de Dieu. Sans nul doute il pouvait sembler et il sembla à plusieurs, qu'il y avait de la présomption dans le langage d'Ezéchias, parlant comme si lui et ceux qui étaient avec lui, avaient seuls raison et tous leurs frères tort. Tout devait dépendre de l'esprit avec lequel sa lettre serait reçue et lue: Pour l'orgueil et la suffisance, un pareil appel devait être intolérable, mais un coeur véritablement contrit et humilié de l'état du peuple devait le recevoir avec une approbation sincère. C'est, en effet, ce qui arriva: «Ainsi les courriers passaient de ville en ville

par le pays d'Ephraïm et de Manassé, et ils allèrent même jusqu'à Zabulon; mais on se moquait d'eux et on s'en raillait. Toutefois quelques-uns d'Aser, et de Manassé et de Zabulon s'humilièrent, et vinrent à Jérusalem».

Il en sera toujours ainsi, frères. La foi et ses actes seront toujours tournés en dérision par ceux qui suivent un mauvais chemin, ou qui marchent à la clarté d'un flambeau qu'ils ont eux-mêmes allumé; mais tout coeur brisé et contrit reçoit de la bénédiction, et celle-ci ne manque jamais à celui qui prend Dieu au mot et qui agit conformément à Sa vérité immuable. Ceux qui s'inclinèrent humblement à l'appel d'Ezéchias se rassemblèrent sur le terrain de Dieu et rendirent témoignage à Sa pensée. Ils ne dirent point: «Il est inutile de se placer sur un terrain aussi élevé, en face de l'état actuel de la Nation. C'est folie et présomption de la part d'Ezéchias, que d'essayer de mettre de pareils principes en pratique, au milieu de la ruine des temps actuels». Non, ils «s'humilièrent», et vinrent à Jérusalem. Avec une véritable soumission d'esprit ils se rassemblèrent pour obéir à Dieu, en faisant la pâque.

Quel en fut le résultat? Eurent-ils à se repentir de leur conduite? L'issue prouva-t-elle qu'ils n'étaient que des visionnaires, des enthousiastes agissant d'après quelque chimère d'Ezéchias ou d'après quelque folle invention de leur propre imagination? Bien au contraire. «Les enfants d'Israël donc, qui se trouvèrent à Jérusalem, célébrèrent la fête solennelle des pains sans levain, pendant sept jours avec une grande joie; et les Lévites et les sacrificateurs célébraient l'Eternel chaque jour, avec des instruments qui résonnaient à la louange de l'Eternel. Et Ezéchias parla à tous les Lévites qui étaient entendus dans tout ce qui concerne le service de l'Eternel; il leur parla, dis-je, selon leur coeur; et ils mangèrent des sacrifices dans la fête solennelle pendant sept jours, offrant des sacrifices de prospérité, et louant l'Eternel, le Dieu de leurs pères. Et toute l'assemblée résolut de célébrer sept autres jours, et ainsi ils célébrèrent sept autres jours en joie...

Et toute l'assemblée de Juda se réjouit avec les sacrificateurs et les Lévites, et toute l'assemblée aussi qui était venue d'Israël, et les étrangers, qui étaient venus du pays d'Israël, et qui habitaient en Juda. Et il y eut une grande joie dans Jérusalem; car depuis le temps de Salomon, fils de David, roi d'Israël, il ne s'était point fait dans Jérusalem une telle chose. Puis les sacrificateurs, Lévites, se levèrent et bénirent le peuple; et leur voix fut exaucée; car leur prière parvint jusqu'aux cieux, la sainte demeure de l'Eternel» (2 Chroniques 30: 21-27). Voilà, donc, la réponse de Dieu à la foi d'Ezéchias; car Il ne fait jamais défaut à ceux qui se confient en Lui. Ces quatorze jours heureux, passés par la congrégation autour de la pâque, sont évidemment le profit de l'obéissance qui compte sur le Dieu vivant, malgré la ruine et les chutes qui caractérisent l'histoire de l'homme et de ses voies: «Depuis le temps de Salomon, fils de David, roi d'Israël, il ne s'était point fait dans Jérusalem une telle chose». Dieu est puissant pour remplir de joie, de louanges et d'actions de grâces le coeur de Son peuple obéissant, malgré la confusion et la désolation qui l'entourent.

Souvenons-nous bien que toute cette joie et cette bénédiction peuvent s'allier avec un sentiment profond des manquements et de l'infidélité de l'homme. Ces deux choses iront même toujours de compagnie. Aussi voyons-nous qu'Ezéchias reconnaît pleinement la

condition pratique de la nation; il célèbre la pâque au second mois et non pas au premier. «Puis on égorgea la Pâque le quatorzième jour du second mois; car les sacrificateurs et les Lévites avaient eu honte, et s'étaient sanctifiés, et ils avaient apporté des holocaustes dans la maison de l'Eternel» (2 Chroniques 30: 15). Ici, la congrégation use d'une ressource que lui avait préparée la prévoyante grâce de son Dieu (Nombres 9: 10, 12); ce fait est d'un ordre moral touchant et admirable. La foi apprécie toujours le véritable état des choses; mais elle compte sur les amples provisions de la grâce divine. Ezéchias sentait que le peuple n'était pas à la hauteur des principes divins; mais il savait que la grâce de Dieu pouvait descendre jusqu'à eux, pourvu toutefois qu'ils prissent leur vraie position. Voilà pourquoi il pria pour eux, en disant: «L'Eternel, qui est bon, tienne pour faite la propitiation de quiconque a disposé tout son coeur pour rechercher Dieu, l'Eternel, le Dieu de ses pères, bien qu'il ne soit pas nettoyé selon la purification du sanctuaire. Et l'Eternel exauça Ezéchias et guérit le peuple» (2 Chroniques 30: 19, 20).

Ainsi il en est encore maintenant comme sous Ezéchias: Il y avait, en même temps, confession du péché de l'homme, et foi dans la fidélité divine. Si le peuple n'était pas en état de célébrer la pâque au premier mois, Dieu pouvait le bénir au second mois; et, quand même l'état du peuple n'était pas au niveau de la pensée divine, la grâce de Dieu pouvait descendre sur Israël. Il est inutile de vouloir être ce que nous ne sommes pas. Il faut que nous prenions notre véritable position; alors Dieu peut s'y révéler à nous, selon ce qu'Il est en Lui-même. Voilà comment la foi s'élève jusqu'à Dieu, et saisit les choses qui sont garanties par son infaillible fidélité.

Ce que nous venons de dire servira d'illustration au quatrième chapitre de l'Epître aux Ephésiens. J'y trouve ces mots: «Il y a un seul corps». Cette vérité est placée sur la même ligne que toutes les grandes vérités de la religion chrétienne; de telle manière que, si vous touchez à l'une, vous touchez aussi aux autres; si vous en ébranlez une, vous les ébranlez toutes. Je ne vois pas, bien-aimés frères, que l'on puisse garder réellement une des vérités de Dieu, si l'on se permet d'en négliger une autre, sous le prétexte que les hommes l'ont méconnue, niée ou mise de côté. Supposons que vous me demandiez: «Croyez-vous à la doctrine de la justification par la foi?» — «Certainement». «Croyez-vous à la doctrine du péché originel?» «Cela va sans dire». «Croyez-vous à la doctrine de la ruine sans ressource de l'homme?» «Sans nul doute». «Croyez-vous qu'il y a «un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous?» «Pourquoi croyez-vous ces choses? Est-ce peut-être parce que vous les sentez?» — Je répondrai: Non. «Est-ce parce que vous les voyez?» Je les crois parce que la parole de Dieu les révèle; tel est le seul motif de la foi en toute vérité quelconque de la religion chrétienne. Voilà pourquoi, si je rejetais la grande doctrine de l'Unité du corps de Christ, à cause des innombrables divisions de la Chrétienté, je jugerais par la vue de mes yeux, au lieu de m'appuyer sur la vérité inaltérable de Dieu. Je raisonnerais d'après ce que je vois, au lieu de croire ce que Dieu me dit. Si l'on me demande donc, pourquoi je crois à la doctrine de la justification par la foi, je réponds: Parce qu'elle est révélée dans la Parole de Dieu. Par la même raison, je crois à l'Unité du corps; à la divinité du Christ; à Son humanité parfaite. Je crois à la

vertu de Son sang, à l'efficace de Sa sacrificature, au fait de Sa gloire qui doit être révélée. Je crois à toutes ces vérités, parce qu'elles sont déposées dans les saintes Ecritures. Nous devons donc admettre aussi, et par la même raison, «qu'il y a un seul corps et un seul Esprit». Pensez-vous que je le croirais plus fermement si TOUS les véritables enfants de Dieu; habitant cette ville, se réunissaient en ce lieu-ci chaque dimanche, pour rompre le pain ensemble? Non certes, mais je le croirais, parce que la chose est déclarée dans l'épître aux Ephésiens, chapitre 4, où il est écrit: «Il y a un seul corps».

Examinons maintenant l'histoire si intéressante et instructive de Josias (2 Chroniques 34 et 35). Nous y trouvons encore un exemple frappant du même principe: Josias, comme Elie et Ezéchias reconnaissait l'indissoluble unité des douze tribus; il agissait au milieu de l'état de choses le plus humiliant; non d'après cet état *visible* du peuple de Dieu, mais uniquement selon la vérité immuable, établie et révélée par Dieu. Il porta la réforme dans toutes les villes *qui appartenaient à Israël*. Puis, parlant aux Lévites, il les chargea, au début de ce jour merveilleux, de servir le Seigneur et Son peuple d'*Israël*. Remarquez bien ceci: Il charge les Lévites de servir Jéhovah et non pas son peuple de Juda, — mais «Son peuple d'*Israël*». Il ne peut parler autrement de la Nation, ni agir autrement envers elle, que d'après la pensée révélée de Dieu; nullement selon sa condition pratique. Cette pensée est exprimée par l'autel de douze pierres; par le sacrifice pour le péché et l'holocauste «*pour tout Israël*», par les douze pains sur la table d'or, éclairés par les douze chandeliers. En tout cela il s'agit de l'Israël de Dieu, vu par les yeux de la foi.

Josias cependant régnait au moment de la plus grande décadence; la nation était à la veille de sa dissolution, Nébucadnezar à ses portes. Tout allait tomber en poussière. N'importe — la foi restait debout. En esprit et en principe Josias retourne vers la table d'or — seule place où la foi pût se tenir. Oh! frères, voyez-vous cela? Avez-vous serré cette vérité dans vos coeurs, et compris que nous nous sommes occupés aujourd'hui d'un principe qui, si vous le saisissez, affermira vos âmes et donnera de la décision, de la vigueur à toute votre carrière ici-bas, quels que soient les obstacles que vous rencontrez?

Ne pensez pas que je vous conduise à travers ces scènes historiques de l'Ancien Testament, uniquement pour vous occuper pendant une heure; non, frères, mais c'est pour amener vos âmes en contact vivant et personnel avec Dieu; avec la vérité de Dieu. Là est le secret de la puissance. Je puis prêcher un sermon, donner une suite d'enseignements; mais, avec tout cela, ne jamais mettre les âmes en face de Dieu, ou les consciences sous la lumière de l'Ecriture sainte.

Josias ne fit point ainsi. Ayant senti la puissante action de la Parole de Dieu sur sa propre âme, il chercha à amener celles de ses frères sous cette même influence (2 Chroniques 34: 29, 30). Quel en fut le résultat? C'est qu'il n'y eut jamais, sous aucun roi, depuis les jours brillants de Salomon ni sous David, malgré toutes ses victoires, une Pâque telle que celle qui fut célébrée par Josias, au moment même où l'histoire de la Nation allait prendre fin (2 Chroniques 35: 18).

Dieu fut mieux glorifié par la foi de Josias que par l'or, l'argent et les immenses richesses qui affluaient dans les trésors de Salomon, parce que les circonstances mêmes au milieu desquelles il se trouvait, mettaient une auréole autour de la foi de Josias.

Voyons encore un autre exemple de notre principe: Les différents cas dont nous venons de nous occuper sont tirés de la période qui PRECEDE la captivité. Examinons ce qui eut lieu PENDANT la captivité. Le sixième chapitre de Daniel nous offrira une nouvelle portion intéressante de l'histoire de la foi.

C'est toujours le même grand principe: Nous voyons Daniel, un exilé de la tribu de Juda, captif dans les circonstances les plus humiliantes. La gloire et la puissance de Dieu avaient quitté Israël, car les jugements de Dieu étaient tombés sur ce peuple. Les Israélites étaient disséminés, emmenés en captivité; leurs maisons et leurs villes en ruines; tout était perdu! Mais, frères, la parole de Dieu, sa vérité, sa fidélité n'étaient point en ruines, c'est pourquoi la foi du peuple de Dieu pouvait rester debout. Les actes de Daniel en sont une preuve éclatante. En lisant son histoire, ne semble-t-il pas, en effet, que plus profondes sont les ténèbres qui enveloppent la Nation, plus brillants sont les rayons de lumière projetés par la foi individuelle. Quoique pendant la captivité la gloire eût quitté Israël, que les vaisseaux de la maison du Seigneur fussent dans le temple d'un faux Dieu, que les exilés fussent obligés de suspendre, en pleurant, leurs harpes aux saules de Babylone, et qu'autour d'eux, tout fût aussi sombre et aussi triste que possible — malgré tout cela, la foi de Daniel s'élève majestueusement au-dessus de l'obscurité qui l'entourne et saisit la vérité éternelle de Dieu, non seulement pour la comprendre, mais pour la mettre en pratique.

Il ouvre sa fenêtre et prie, se tournant du côté de Jérusalem. Pourquoi? Est-ce un préjugé, une notion particulière? C'est le fruit d'un principe divin, comme vous pouvez le voir en jetant un coup d'oeil sur 2 Chroniques 6: 36-38, qui anticipe exactement la position dans laquelle se trouve Daniel et lui prescrit sa manière d'agir: «Quand donc ils se seront tournés vers toi de tout leur coeur et de toute leur âme, dans le pays de captivité où on les aura menés captifs, et qu'ils t'auront offert leur supplication, en regardant vers leur pays, que tu as donné à leurs pères, et vers cette ville que tu as choisie, et vers cette maison que j'ai bâtie à ton nom».

Voilà ce qui fait agir Daniel à Babylone, dans les jours de Darius; voilà l'autorité sur laquelle il s'appuie. La foi cherche et trouve toujours dans la Parole de Dieu une garantie pour son activité. Si Daniel n'avait eu cette garantie divine pour prier en regardant du côté de Jérusalem, sa conduite eût été tout à fait déplacée. Il y eût eu folie à se jeter dans la fosse aux lions uniquement pour mettre en pratique une théorie à lui. Mais si sa conduite découlait d'un principe divin; c'était la foi agissant d'après la vérité de Dieu, quelles que fussent les circonstances extérieures. Cette foi Dieu l'honore toujours, en lui accordant une riche bénédiction au milieu des circonstances les plus désolantes et les plus humiliantes.

Daniel suit en simplicité la trace de Josias, d'Ezéchias et d'Elie. Il prend la même position qu'avaient prise ces hommes de Dieu; en face d'effrayantes difficultés, il soutient d'une main ferme l'étendard de la vérité éternelle. Il a sa place parmi la «nuée de témoins» dont parle

l'Esprit-Saint en Hébreux 11 — témoins de la puissance et de la valeur de la foi au Dieu vivant. Daniel ouvre sa fenêtre; il prie, tourné du côté de Jérusalem et du temple, quoique tous d'eux fussent réduits en cendres. Il ne regarde pas aux choses qu'on voit, mais aux invisibles. Il reconnaît le point central de ralliement établi par Dieu pour les douze tribus d'Israël, quoique cet endroit fût hors de la vue humaine et que les douze tribus fussent dispersées jusqu'au bout de la terre. La main vigoureuse de la foi élève l'étendard divin, au lieu de l'abaisser pour le mettre au niveau de l'état actuel du peuple.

Quel en fut le résultat? Un triomphe splendide! Sans doute il fut obligé, comme témoin, de descendre dans la fosse aux lions; mais il en ressortit en conquérant. Ainsi tous les hommes de Dieu s'élèvent en descendant. Nous doutons que Daniel ait jamais passé une nuit plus heureuse que celle-là: il y était pour Dieu, et Dieu s'y trouvait avec lui. Qu'advint-il au matin? Encore une victoire! Le plus fier monarque de la terre s'humilie devant l'exilé captif. Daniel réalisa, pour lui-même, cette ancienne promesse faite à Israël: «Tu seras la tête et non la queue». Il en est toujours ainsi. Celui qui agit d'après la vérité de Dieu, sans égard aux circonstances extérieures, goûte la communion la plus élevée qui puisse être connue, dans l'économie sous laquelle il vit.

Daniel en est une preuve, comme le seront toujours ceux qui voudront agir d'après ce même principe. On pouvait lui dire, comme cela arrive fréquemment de nos jours: «Vous êtes un présomptueux, un enthousiaste, un visionnaire, de prier en vous tournant vers une ville ruinée; il vaudrait mieux tirer le voile sur le nom de Jérusalem, cette scène de votre humiliation». Mais Daniel était dans le secret de Dieu. Il voyait tout au point de vue divin. De là la clarté de sa vue, la droiture de sa marche, la splendeur de sa victoire.

Je vous le rappelle encore une fois: la vérité qu'il professait n'était ni une spéculation, ni un dogme, ni une chose à serrer dans quelque recoin de sa mémoire; il ne pouvait ni ne devait confesser l'Unité d'Israël, tout en restant confortablement chez lui. Non; Daniel allait au-devant de la fosse aux lions, qui s'ouvrait pour le recevoir; mais il ne s'en inquiétait point. Il n'avait affaire ni avec la fosse aux lions, ni avec les ruines de Jérusalem, mais avec la VERITE DE DIEU. Il voyait, en esprit, les douze pains sur la table d'or, les chandeliers dans le sanctuaire de Dieu, et la lumière du ciel illuminant l'Unité éternelle de l'Israël de Dieu. Il pouvait dire: «Jetez-moi en pâture aux lions si vous le voulez; mais je ne puis abandonner la vérité de Dieu. Je lui suis attaché, coûte que coûte. Je ne m'inquiète ni des résultats, ni des conséquences; je les laisse à Dieu. Ma place est d'obéir».

Tout ceci est de la plus grande importance. On entend beaucoup parler, de nos jours, du manque de puissance dans l'Eglise. Il n'y a de puissance, dit-on, ni pour ceci, ni pour cela, ni pour autre chose. Notre simple réponse est, qu'il *n'est pas question de puissance, mais d'obéissance*. Y avait-il beaucoup de puissance aux jours de Daniel? Oui; mais c'était celle de la foi et de son obéissance. Voilà le genre de puissance qu'il nous faut. Elle n'est pas extérieure; elle ne consiste ni en dons brillants, ni en miracles étonnants; mais bien en cet esprit d'obéissance humble et ferme, qui conduit l'homme de Dieu dans le sentier étroit des commandements divins. Dieu met ses délices et la douce sanction de Sa présence sur la foi

qui croit Sa parole, qui confesse Sa vérité et qui la professe. Quels que soient les difficultés, les découragements, n'abaissez jamais votre bannière. «Abaissez-la, vous crie-t-on; renoncez à votre idée; ne voyez-vous pas que Dieu Lui-même est contre vous?» Selon son gouvernement, oui; le blasphémateur est lapidé hors du camp; mais les douze pains restent intacts sur la table du sanctuaire. Voilà le double principe qui traverse l'histoire entière des voies de Dieu, tant envers l'Israël d'autrefois, qu'envers l'Eglise maintenant. Le jugement de Dieu peut s'exercer sur notre état pratique, en même temps que l'oeil de la foi se fixe sur l'étendard immuable de Dieu. La foi individuelle se réchauffe aux rayons de l'éternelle vérité divine, en dépit du naufrage et de la ruine d'un peuple reconnu de Dieu.

Ce principe, d'une si grande simplicité, est d'une puissance et d'une valeur immenses pour la pratique. Son application à notre sujet, c'est-à-dire à l'Unité de l'Eglise de Dieu, est aussi claire qu'efficace. Si nous regardons autour de nous, pour former notre jugement et tirer nos conclusions d'après les ruines de la Chrétienté, il semblera que, parler de l'Unité de l'Eglise de Dieu, est une pure chimère. Mais si nous prenons simplement Dieu au mot, nous croirons ce qu'Il dit, non parce que nous le sentons, mais parce qu'Il le dit. Pourquoi croyons-nous aux grandes vérités fondamentales du christianisme? Uniquement parce que nous en trouvons la déclaration dans les pages inspirées. Par la même raison, nous croyons à un seul corps et à l'Unité indissoluble de l'Eglise de Dieu.

«Il y a un seul corps». Il ne dit pas «Il y AVAIT un seul corps», ou «Il y AURA un seul corps»; mais: «Il y A un seul corps». Voilà notre autorité pour croire cette glorieuse vérité, pour la confesser et pour témoigner, en pratique, contre tout ce qui la renie. Le premier pas pour pouvoir professer l'Unité de l'Eglise de Dieu sera, nécessairement, de sortir de toutes les divisions de la chrétienté. Ne nous arrêtons pas à demander quel sera le second pas. Dieu ne donne jamais de la lumière pour deux pas à la fois. Est-il vrai, qu'il y a un seul corps? Sans doute, puisque Dieu le dit. Donc, les systèmes de la Chrétienté, ses divisions, ses sectes, sont évidemment opposés à l'Esprit de Dieu, à Sa volonté, à Sa parole. Que faire? Sortir de ces systèmes. Nous pouvons être certains que ceci est le PREMIER pas dans une bonne direction. Si notre point de départ est faux, notre direction entière le sera. Ainsi, il est impossible de réaliser l'Unité de l'Eglise de Dieu, tant que nous restons liés à ce qui la renie de fait. Nous pouvons en conserver la théorie dans notre intelligence, tout en la reniant en pratique. Mais si nous désirons professer la vérité de «l'Unité du corps», notre premier devoir est de nous maintenir dans une séparation absolue d'avec toutes les sectes et tous les schismes de la Chrétienté.

«Mais» — diront plusieurs «ceci n'implique-t-il pas la formation d'une nouvelle secte, qui sera la plus étroite et la plus intolérante de toutes?» En aucune façon, quoique cela puisse en avoir l'apparence au jugement de la nature humaine, même religieuse. La question est celle-ci: Les divisions de la Chrétienté sont-elles selon Dieu? Les *plusieurs* corps de l'église professante sont-ils le «*seul* corps» d'[Ephésiens 4](#)? Il est clair que non. Donc Dieu exige que nous en sortions. Accomplir un devoir dicté par Dieu, ne conduira jamais personne à des sectes. Ce sera au contraire un témoignage direct contre les schismes. Le PREMIER GRAND

PAS à faire pour «garder l'Unité de l'Esprit dans le lien de la paix», consiste donc à sortir des sectes de la Chrétienté. Et puis; Après? (*) Regardons à Jésus; ceci nous conduira jusqu'au bout, dans le droit chemin. Formerons-nous ainsi une nouvelle secte, ou nous joindrons-nous à quelque nouveau corps? Nullement. Nous aurons fui les ruines qui nous entourent, pour trouver toutes les ressources possibles dans l'entière suffisance du Nom de Jésus. Laissons donc le gouvernail aux mains de Jésus, tenant nos yeux fixés sur Lui au milieu des eaux tumultueuses, jusqu'à ce que nous arrivions en sûreté au port de la gloire et du repos éternels.

(*) A ce: «Et puis; après?» nous ajouterions: Continuez à obéir à la Parole; Abraham «*sortit de son pays, et de son parentage, et de la maison de son père*». Il sortit «*et s'en alla ne sachant où il allait*». Ce premier pas le mit au bénéfice de toutes les bénédictions de son Dieu. Abraham, une fois sorti, n'eut aucunement à se préoccuper des résultats de son obéissance. Dieu l'amena à la terre promise; et Il le fit selon Sa fidélité, car Il avait dit à Abraham «Sors», pour aller «*au pays que JE te montrerai*».

Mais, demandez-vous à ceux qui se sont déjà «retirés de l'iniquité»; à ceux qui se sont «purifiés des vases à déshonneur»; à ceux qui sont sortis des sectes qui composent la Chrétienté: «Où irions-nous, après avoir aussi fait CE PREMIER PAS?» Dieu vous amènera là où Sa Parole veut vous conduire. Si vous L'écoutez, Lui seul, Il vous fera faire un second pas dans la même direction, et aussi vers de nouvelles bénédictions. «Sortez» simplement et humblement. Avant vous, d'autres, qui se sont «retirés de l'iniquité», n'ont-ils pas trouvé leur chemin, «AVEC CEUX qui invoquent le Seigneur *d'un coeur pur?*»

Le Seigneur Jésus nous a promis et montré le pays de la plus haute bénédiction possible ici-bas, lorsqu'il a dit: «LA OU *deux ou trois sont assemblés EN MON NOM, JE SUIS LA, au milieu d'eux*»; Faillira-t-il à une telle promesse? Déshonorera-t-Il Son Nom? Auriez-vous encore besoin d'un témoignage humain quelconque, après celui de Jésus? Dans ce cas, rien ne vous empêche de l'entendre de la bouche de ceux qui ont fait *le premier pas*, en sortant; puis, le second, en se *réunissant uniquement* au Nom de Jésus; *uniquement* autour de Jésus. Votre faiblesse ne peut être plus grande que celle de tant d'autres qui furent fortifiés, après avoir obéi. N'est-ce point une exhortation sortie de la bouche de Dieu Lui-même, que ces paroles: «Celui qui a promis est fidèle... *N'abandonnons pas le rassemblement ensemble de nous-mêmes*» (Hébreux 10: 25; litt.)? Admirez, ici, comment les perspectives bénies du chemin de l'Obéissance s'étendent, à mesure que le fidèle y fait quelque nouveau pas: Notre dernier passage vient de nous amener, presque à notre insu, à faire un troisième pas: «Sortez» était le premier, le plus important, le plus contraire à la chair et à la vue. «Rassemblez-vous», uniquement au Nom de Jésus et autour de Lui seul, était le second — accompagné d'une magnifique promesse. Le troisième pas consistera à persévérer dans la même voie: «N'abandonnons pas le rassemblement ensemble de nous-mêmes, comme quelques-uns ont l'habitude de faire». Certes, frères: «Celui qui a promis est fidèle». Fiez-vous à Lui. Il en sera glorifié; vous, heureux et bénis. Pour cela, comme pour tout le reste, regardons à Jésus. (*Note du traducteur*)

Pour moi, vivre c'est Christ

ME 1873 page 95 - Philippiens 1: 21

Si nous regardons autour de nous, aujourd'hui, pour trouver un homme qui réponde à cette parole: «L'Esprit et l'Epouse disent: Viens», où le rencontrerons-nous? Le désir de voir sur cette terre ce que Jean nous exprime dans la parole que nous venons de citer, ce désir est selon l'Esprit de Christ; ce fait serait à la louange et à la gloire de Dieu et du Seigneur Jésus Christ. Mais si l'église, comme compagnie de croyants, est bien loin, hélas, de nous présenter ce que nous cherchons, l'âme qui a saisi la pensée de l'Esprit, désire au moins que quelques personnes de cette assemblée appelée «l'Epouse» paraissent, comme partie de cette Epouse, disant: «Je fais une chose», et: «Pour moi, vivre c'est Christ».

Il y a sur la terre beaucoup d'enfants de Dieu, mais bien peu d'entre eux se tiennent dans la liberté dans laquelle Christ nous a placés en nous affranchissant (Galates 5: 1). S'ils n'y sont pas, ils ne peuvent dire: «Pour moi, vivre c'est Christ»; ils ne peuvent mettre à effet cette parole. Où sont, dans nos jours de confusion, les âmes qui marchent réellement dans ce chemin, accomplissant ce que l'apôtre exprimait pour lui-même? Une chose entrave tout, c'est le manque de *réalité* que l'homme qui s'égare en suivant ses propres pensées, remplace par la *forme* de la Vérité. Je ne traite pas ici la question de notre justification et de notre adoption, mais je demande, si, vous et moi, nous vivons comme des gens qui peuvent dire: «Pour moi, vivre c'est Christ»; si nous sommes en réalité devant Lui, si nous marchons comme ayant un même sentiment avec Lui. Je ne mets pas en question la réalité de ce que vous possédez en Christ, ou la réalité de ce que son oeuvre a accompli, — oeuvre qui n'a pas laissé un seul nuage entre Dieu et vous, — mais cette réalité qui est le signe de la puissance de l'Esprit dans la marche d'un croyant, — la réalité d'une foi qui me fait voir toutes choses, non selon mes propres pensées ou les pensées d'autrui, mais telles qu'elles *sont*, comme Dieu les voit, et qui agit simplement pour Dieu. C'est une *réalité* que Paul exprime quand il dit: «Pour moi, vivre c'est Christ». Il n'a pas prononcé cette parole dans la partie (selon *nous*) brillante de sa vie, mais à son terme, alors qu'il était un prisonnier lié de chaînes. Il considère et présente telles qu'elles sont toutes, les circonstances dans lesquelles il se trouve. Quand la chair agit, c'est la mort, non pas la vie; mais ici nous trouvons la vie d'un homme qui possède la vie de Christ, dont Christ est l'objet, qui, amené à Dieu, poursuit un seul but, celui de vivre pour Dieu. C'est ici que je trouve le manque de réalité dans les croyants d'aujourd'hui. Si vous êtes chrétien, vous avez la vie, et vous avez l'Esprit de Christ; et ce que vous avez à faire, c'est de vivre pour Dieu à la place même où *vous* êtes. Paul ne dit pas: J'ai édifié les saints d'Ephèse; j'ai fait ceci ou cela; mais *là où il était*, dans sa prison, enchaîné à un soldat, il pouvait dire: «Pour moi, vivre c'est Christ». Si je n'ai devant moi qu'une vie de souffrance, je n'ai qu'une chose à faire, c'est de vivre pour Christ. Comme mon maître a souffert de la part des hommes, moi aussi je souffre. Tout manque et s'écroule autour de moi, mais j'ai Christ lui-même pour ma vie; je suis ainsi rendu capable de vivre, là où je suis, cette vie qui est Christ. C'est ici que

la réalité se montre. Vous désirez, dites-vous, que, pour vous, vivre soit Christ. Eh bien, commencez là où vous êtes. Pourquoi pas? C'est là qu'il faut commencer. Dieu ne vous a pas encore amené dans la gloire dans laquelle Christ est entré; mais pourquoi ne diriez-vous pas *maintenant*: «Pour moi, vivre c'est Christ». C'est dans la vie d'ici-bas que Dieu trouve nécessaire d'exercer nos âmes par toutes les circonstances qu'il nous fait traverser. Il y avait une Phébé et il y avait un Paul. Les circonstances de l'un et celles de l'autre étaient différentes; mais ils avaient tous les deux la même vie pour la manifester au milieu de n'importe quelles circonstances. Dieu nous a placés dans une position de parfaite liberté. Nous n'attendons pas Christ pour nous donner la vie, mais nous attendons la gloire. Celui qui nous introduira dans la gloire regarde des cieux ce que nous faisons ici-bas, pour voir si nous faisons cette *seule chose* que Paul avait toujours devant ses yeux et qui était de vivre, de mourir, de souffrir pour Christ. C'est en cela que Christ voit en vous un besoin de *réalité*. Dieu vous dit: là où vous êtes, faites une chose, — ce que Paul exprimait par ces mots: «Pour moi, vivre c'est Christ». Faire cela, prouve de la réalité, non une simple profession sans puissance. Ce ne serait pas la réalité de la foi de mettre en question quelque partie que ce soit de l'oeuvre de Christ; mais y a-t-il en vous cette réalité de foi qui vous rend capable de dire: J'ai la vie de Christ et je vais vivre *aujourd'hui* cette vie qui est Christ? Vous dites peut-être: Comment sortirai-je de ces afflictions ou de ce puits profond? Christ ne permet pas que vous parliez ainsi, comme si vous ne pouviez pas faire là cette seule chose: «Vivre, c'est Christ». Vous *pouvez*, exactement là où Christ vous a placé, réaliser ce qui était une réalité dans l'apôtre et ce que Dieu demande de vous. «Pour moi, vivre c'est Christ». C'est là précisément où la faiblesse du vase se manifeste, que je peux répondre à ce que Dieu attend de moi; et *ainsi* vous devez vivre, précisément là où vous vous trouvez. Le trait le plus saillant du caractère et de la pensée de Christ a été l'obéissance, même jusqu'à la mort de la croix. Christ alla jusqu'au bout de tout ce que Dieu l'avait appelé à faire. Le sentiment qui l'animait fut mis en évidence et resplendit dans l'obéissance jusqu'à la mort. Quelles perfections dans sa vie! Il ressuscitait les morts, il ouvrait les yeux des aveugles. Dans sa mort sur la croix il a été tout seul; là, personne ne pouvait être avec Lui; et ce fut là précisément où tout se concentrait, où l'intensité de la souffrance reposait tout entière sur Lui, que le sentiment dont nous parlons apparut et brilla.

Pouvez-vous dire que vous vivez comme des gens qui ont leurs coeurs remplis des mobiles et du sentiment qui étaient en Christ, pour lesquels ce n'est pas une simple théorie que Christ soit venu dans le monde, soit mort, ressuscité, et entré dans la gloire? Faites-vous ce qui convient à de telles gens, marchant en toute simplicité de foi? Etes-vous des canaux vivants creusés par Dieu pour que la vie de Christ y coule et par eux se répande? N'avez-vous en vue, que de répondre en toutes choses au sentiment de Christ? Pouvez-vous dire: «Pour moi, vivre c'est Christ et mourir est un gain?» S'il en était ainsi de ceux qui professent servir Christ, on n'aurait pas à constater avec tant d'étonnement et d'alarme le grand pouvoir que le monde exerce sur eux, et combien peu ils possèdent la puissance de la croix pour briser ce pouvoir. Plusieurs diront: Ne vous inquiétez pas tant; nous sommes sauvés. Comment? Vous seriez sauvés, et vous ne seriez pas participants de la nature divine, et vous ne marcheriez pas comme Lui a marché? Si le croyant est dans la lumière de Dieu en Christ, — et il y est, — ne

devrait-il pas être à même de dire que Christ dans la gloire et lui, sont un? Christ connaissait la pensée du Père et faisait toujours, en toutes choses, ce qui plaisait au Père, quand il était ici-bas sur la terre; Sa vie en moi me donne la certitude de ce qu'est Sa pensée. Il répondit à la pensée du Père et en fut l'expression; et chacun de nous aussi, doit répondre à Sa pensée tout le long du jour. Aucun d'entre nous n'en est dispensé. «L'Esprit et l'Epouse disent: Viens». Vous et moi devrions le dire, comme membres de Christ, montrant clairement ainsi ce qu'une telle espérance est pour nos âmes.

Quelques conseils aux soeurs

ME 1873 page 114

Les temps auxquels nous sommes parvenus, sont fâcheux et difficiles, et si vous en avez le sentiment vous trouverez peut-être, chères lectrices! quelque intérêt et quelque profit dans les réflexions, que je viens vous présenter, en me pénétrant de la parole de l'apôtre à Timothée: «Exhorte les femmes âgées comme des mères, les jeunes comme des soeurs, en toute pureté».

Vous savez que le Seigneur, fidèle à ses promesses, va bientôt revenir, et qu'au milieu de la nuit, un peu avant son retour, il s'est fait un cri, qui réveille les vierges endormies. Le Seigneur aurait pu revenir sans donner cet avertissement, et les vierges de leur côté n'auraient pas eu besoin d'être ainsi réveillées, si elles avaient persévéré dans leur première attente, car elles étaient sorties à la rencontre de l'Epoux; mais la vigilance et la persévérance leur ayant manqué, la grande grâce du Seigneur se montre envers elles, en ce que, avant le moment définitif, il daigne les réveiller de leur sommeil. Le cri a retenti: «Voici l'Epoux, sortez à sa rencontre». Vous l'avez entendu ce cri. Satan n'a pas réussi à l'étouffer, et comme les chrétiens des jours apostoliques, vous savez avec nous ce que c'est que d'attendre «la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ». Mais si l'ennemi n'a pas réussi à empêcher le réveil de l'espérance, il est actif néanmoins, et aujourd'hui plus que jamais, à en atténuer ou à en neutraliser les effets pratiques. Hélas! qui oserait dire qu'il n'a eu plus d'un succès. Je ne veux accuser personne; mais j'en appelle à la conscience de chacun, pour demander à ceux qui croient si nous avons tous et toujours retenu la puissance de la purification de l'espérance, la puissance sanctifiante de la vérité. Que d'inconséquences n'avons-nous pas à confesser! La séduction du péché, la mondanité sous toutes ses formes détruisent ou neutralisent l'attente ainsi que son fruit saint et précieux. D'un côté la mondanité ouverte, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, s'emparent des âmes plus ou moins. en une manière ou en une autre; d'un autre côté, la mondanité philanthropique, si je puis l'appeler ainsi, ouvre une porte fallacieuse aux enfants de Dieu pour leur faire prêter leur concours aux enfants de ce siècle, afin de créer ou d'organiser des institutions, ayant pour but, comme on dit, l'amélioration ou la moralisation de la société. Le bien qui se fait avec le monde et selon les principes du monde, est sans saveur devant Dieu; et quand pour le faire, on prétend améliorer ou consolider l'édifice social, on a oublié que ce monde est jugé, que toutes choses doivent se dissoudre, et que nous attendons de nouveaux cieux et une nouvelle terre, où la justice habite. Et pourtant c'est pour être les témoins de ces choses et pour les proclamer jusqu'au bout, que le Seigneur nous a réveillés par le cri: «Voici, l'Epoux vient, sortez à sa rencontre».

Je suis convaincu, que ce qui nuit souvent à plusieurs d'entre vous, chères soeurs en Christ, car c'est à vous que je m'adresse ici, c'est que vous ne vous rendez pas assez compte

du caractère et de la nature de votre position et du service, que la Parole de notre Dieu vous assigne: vous ne méditez pas avec assez de soin les enseignements particuliers de cette Parole, qui vous concernent, tels que 1 Pierre 3: 1-6; 1 Timothée 2: 9-15; 3: 11; 5: 3-15; Tite 2: 3-5; 1 Corinthiens 11: 2-6; 14: 34, 35; Ephésiens 5: 32, 33; Colossiens 3: 18; Jacques 4: 4, etc., etc. Quelquefois même vous vous laissez entraîner à la frivolité, à toutes choses de dissipations, ou bien aux oeuvres philanthropiques; parce que vous ne savez pas comment employer utilement votre temps pour le Seigneur. — Si vous reconnaissez ces choses en quelque mesure, vous serez disposées à examiner avec moi les exemples que la Parole de Dieu vous a laissés, et de passer en revue ces témoins, dont vous êtes appelées à être les compagnes et les imitatrices. Le Saint Esprit, qui a enregistré les noms de ces «saintes femmes», dans la sainte et impérissable Parole de Dieu qui a éclairé vos âmes, inscrira aussi vos noms au «livre de mémoire», qui sera déroulé au jour de la manifestation des secrets des hommes. Nous nous bornerons ici aux exemples que nous offre le Nouveau Testament, quoique l'Ancien aussi nous présente des exemples précieux, que vous pourrez repasser et étudier pour vous-mêmes.

Dans les évangiles, les saintes femmes, dont il est fait mention, se distinguent dans leur service par un trait qui leur est commun à toutes, savoir l'attachement du coeur à la personne du Seigneur Jésus. A la fin du chapitre 7 de Luc, nous voyons l'effet de la grâce qui ouvre le coeur d'une pécheresse, et y agit. Le chapitre 8 nous montre plusieurs autres de ces enfants de la sagesse, qui avaient été les objets de la grâce du Seigneur, Marie Magdelaine, Jeanne, Susanne et plusieurs autres, qui le suivent et l'assistent de leurs biens. Comme la pécheresse du chapitre précédent, elles «aimaient beaucoup», parce que beaucoup leur avait été pardonné, et qu'elles n'oubliaient pas les bienfaits, dont elles avaient été les objets. Et vous, chères soeurs, est-ce par une grâce moins généreuse, moins gratuite, moins pleine, que vous avez été retirées de votre ruine, et amenées à la même glorieuse Personne. Notre dette de reconnaissance et de dévouement à tous, est-elle moins grande que celle de ces femmes-là? Parmi elles figure cette Marie de Magdala, que nous retrouvons plus tard auprès du sépulcre, veillant, pleurant, et exprimant sa douleur en ces termes si touchants: «On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais où on l'a mis». Quelle révérence et quel amour! Et comme Marie est bien récompensée de son attachement, alors que le Seigneur ressuscité l'appelle par son nom et lui fait porter «à Ses frères» le glorieux message: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20).

Au chapitre 10 de Luc, d'autres femmes dévouées paraissent, dans ce Béthanie qui a quelque chose de si attrayant pour la foi. Béthanie était la paisible retraite, où le Seigneur fatigué du chemin et affligé par l'endurcissement des hommes, venait se reposer et où son coeur, en tant que cela était possible sur la terre, trouvait un soulagement que son amour acceptait. Il trouvait là en effet des coeurs amis, une Marthe pleine d'un empressement si sincère, qu'elle ne pouvait comprendre que sa soeur n'en montrât pas un tout semblable, une Marie si pleine de saint amour qu'elle négligeait tout pour écouter Jésus. Oh comme elle apprenait, placée à ses pieds mêmes! Enseignée par son amour pour Lui, elle entrait

profondément dans ses pensées, en sorte que plus tard nous la retrouvons saisissant avec intelligence, ce qui convenait à la personne du Seigneur, oignant ces mêmes pieds d'un parfum de nard pur, de grand prix, comme pour dire la valeur qu'elle attachait à cette personne, au moment où l'on complotait pour le faire mourir. «Elle a gardé ceci pour le jour de ma sépulture, car vous avez les pauvres toujours avec vous; mais moi, vous ne m'avez pas toujours» (Jean 12: 1-8). Avez-vous pensé que Celui qui, seul au monde, pouvait dire: «Je suis la résurrection et la vie», appréciait ainsi les sympathies humaines, quand elles étaient les sympathies de la foi? Comme cela encourage au dévouement.

Ailleurs vous avez suivi plus d'une fois sans doute, en lisant les évangiles, cette sainte compagnie de femmes, qui après avoir servi et suivi Jésus, de Galilée en Judée, assiste au spectacle indescriptible de sa mort. Jusqu'à la croix, c'est par le service que leur attachement se traduit. Ici, il prend une forme si possible plus touchante encore. Elles regardent et suivent tout ce qui se passe; elles regardent le sépulcre et comme Son corps y est déposé. Est-ce la curiosité qui les pousse si loin? Non, — elles apprêtent des aromates et des parfums, et de très grand matin, le premier jour de la semaine, elles s'en vont au sépulcre pour embaumer ce corps (Matthieu 27: 55, 56, 61; 28: 1; Marc 15: 40, 41, 47; 16: 1 et suivants; Luc 23: 49, 55, 56; 24: 1 et suivants; Jean 19: 25; 20: 1 et suivants). Rien de tout cela, sans doute, n'était *nécessaire* à Celui qui, par la bouche de David, avait dit: «Tu ne laisseras pas mon âme en hadès, et tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption». Mais, comme le nard pur de Marie de Béthanie, les parfums de ces femmes, quelque ignorantes qu'elles fussent d'ailleurs, étaient de grand prix aux yeux du Seigneur, parce qu'ils étaient l'expression de leur saint amour pour Lui qu'elles croyaient ne plus pouvoir servir et honorer autrement. Aussi ont-elles le privilège de recueillir les premiers messages de triomphe, les premiers témoignages de la résurrection. Soyez sûres, chères soeurs, qu'aujourd'hui comme alors, malgré la différence des circonstances, le Seigneur sait récompenser tout ce qui découle d'un attachement de même nature.

Dans le livre des Actes nous prendrons deux autres noms de femmes, également intéressants: Tabitha, appelée aussi Dorcas, et Lydie. — Le témoignage rendu à Dorcas (Actes des Apôtres 9: 36-42), nous fournit la plus importante leçon. Comme tout ce qui est fait avec le Père dans le secret, les bonnes oeuvres dont elle était pleine, semblent n'avoir jamais été mesurées pendant sa vie; mais maintenant qu'elle est morte, le Saint Esprit réunit les veuves, qui montrent les robes et les vêtements, comme pour dire: voilà ce qu'elle a fait. Oui, elle avait consolé les veuves, nourri, vêtu, réchauffé les pauvres. Pensez-vous que Dieu allait oublier le nombre de ces vêtements et la valeur de ces dons, que Dorcas avait faits? N'est-il pas écrit: «Le service pur et sans tache devant Dieu le Père, est celui-ci: de visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions et de se conserver pur du monde»; et encore: «Celui qui a pitié du pauvre, prête à l'Eternel, et Il lui rendra son bienfait». Et Jésus, l'expression parfaite du bien et de tout ce qui est bon, n'a-t-il pas réalisé cette parole du psalmiste: «Je bénirai abondamment ses vivres, je rassasierai de pain ses pauvres» (Psaumes 132: 15). Pour ne citer qu'un évangéliste, souvenez-vous de ce que nous lisons dans Marc 6: 37-43; 8: 19. Oh! Comme

le Seigneur savait donner; avec quelle libéralité, avec quelle abondance! C'est que, voyez-vous, Il s'est donné lui-même; il s'est dépouillé et s'est fait serviteur: il ne se réservait rien, et quand il avait rassasié les autres, il pouvait se nourrir de ce que lui offraient des cœurs dévoués. Jamais vous n'avez contemplé pareille grâce. Comme il était pauvre et riche à la fois! C'est de ses lèvres, qu'est tombée cette parole, dont jamais, ni vous, ni moi, nous n'avons encore sondé toute la profondeur: «Il est plus heureux de donner que de recevoir». Tel était le fruit de son expérience personnelle. Vous, qui pouvez donner et qui n'avez pas à recevoir, dites: nous sommes les mieux partagées, quelle que soit la chose que vous donniez. Donnez donc, vous étant données premièrement au Seigneur, et amassez-vous comme trésor un bon fondement pour l'avenir, afin de saisir ce qui est vraiment la vie. Vous ne pouvez plus donner au Seigneur en personne, comme les Marie Magdalaine, les Jeanne, les Susanne; mais vous pouvez, comme Dorcas, prendre soin et donner aux pauvres du Seigneur, vous souvenant que Dieu prend plaisir à de tels sacrifices.

Lydie donne d'une manière un peu différente, mais également agréable à Dieu (voyez Actes des Apôtres 16: 13-15). Dans l'énergie de son premier amour et de la joie que l'évangile fait déborder dans son âme, elle prie tout de suite ceux qui lui avaient annoncé cette bonne nouvelle du salut, leur disant: «Si vous jugez que je suis fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison et y demeurez».

C'est l'hospitalité dans tout ce qu'elle a de plus spontané, de plus dévoué; et l'hospitalité, aussi bien que la bienfaisance, nous sont recommandées (Hébreux 13: 2, 16). Le Seigneur avait dit: «Celui qui vous reçoit me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé. Celui qui reçoit un prophète en qualité de prophète, recevra la récompense d'un prophète, et celui qui recevra un juste, en qualité de juste, recevra la récompense d'un juste. Et quiconque aura donné à boire, seulement une coupe d'eau froide, à l'un de ces petits en qualité de disciple, en vérité, je vous dis, il ne perdra pas sa récompense (Matthieu 10: 40-42). Au reste, il y a un rapport intime entre la bienfaisance et l'hospitalité; par l'une et par l'autre on donne; seulement l'hospitalité implique des soins et un service actif, que n'entraîne pas toujours la bienfaisance pure et simple. Et quand je parle de donner, je ne parle pas seulement de l'argent ou de l'or, ou d'aliments, ou de vêtements, mais de tous les soulagements quels qu'ils soient qu'on peut apporter aux misères d'ici-bas; des soins, de la peine, du temps, que chacun, selon qu'il l'a reçu, peut dépenser pour le service des saints et de quiconque souffre. Le chrétien n'exerce pas la bienfaisance d'après la méthode sèche et calculée, généralement pratiquée par les associations humaines, qui donnent comme le monde donne, et non comme le Seigneur. Le chrétien s'occupe spécialement de la maison de la foi, mais aussi il fait du bien à tous (Galates 6: 10), étant imitateur de «Celui qui donne à tous la vie, la respiration et toutes choses», se souvenant aussi que chacun, selon qu'il aura semé, moissonnera aussi. Il vaut mieux se tromper en soulageant parfois des besoins factices, que de manquer par méfiance ou calcul l'occasion de soulager des besoins réels. Le chrétien doit toutefois apporter du discernement et de la délicatesse dans l'exercice de la bienfaisance; il doit visiter avec intérêt,

s'enquérir avec sollicitude en même temps qu'avec discrétion, pour remplir son service selon les pensées de la grâce divine, infiniment plus délicates et plus élevées que celles des hommes.

Il y a dans le livre des Actes un autre nom encore, sur lequel je désire attirer votre attention: c'est celui de Priscilla ou Prisca (Actes des Apôtres 18). Dieu nous présente dans cette soeur une fidèle, active et courageuse servante. D'abord nous la voyons avec son mari logeant Paul, et faisant de sa maison à l'apôtre un chez lui où il partage et la nourriture et le travail de ses hôtes. Quelle noble figure que celle de ces trois serviteurs de Dieu! Il n'y avait pas là de fortune; mais il y avait une activité, qui la supplée; et l'oeil de Dieu était là, et rendait chacun heureux. Après que Paul a quitté cette maison, nous voyons, à la fin du même chapitre 18, Apollos y entrer, et y trouver la même cordiale et franche réception. Apollos, probablement, ne savait pas tisser des tentes; mais Aquilas ne travaillait pas pour devenir riche et ne trouva pas, par conséquent, qu'Apollos lui fût plus à charge que Paul. Et ici nous sommes en présence d'un de ces tableaux que la Parole de notre Dieu a seule le privilège de nous tracer, un tisserand qui enseigne le savant et éloquent Apollos! Ne croyez pas que cela soit si facile, même si on avait beaucoup d'éloquence et d'érudition. Ici l'enseignement était tel qu'il s'imposait au coeur et à la conscience du nouveau disciple; il y avait la grâce et le sel, la délicatesse, le ménagement et pourtant la puissance qui lui faisait dire de ce qu'il entendait: cela est de Dieu. Mais voyez, chose remarquable, Priscilla a sa part dans ce service, le plus élevé de tous, le service de la Parole. Un grand docteur avait logé dans la maison, et ses leçons avaient été reçues et comprises; et avec la connaissance il y a, chez Aquilas et Priscilla, la grâce de pouvoir communiquer. Priscilla savait rester femme, c'est-à-dire soumise, gardant sa place (voyez 1 Corinthiens 14: 34, 35; 1 Timothée 2: 11, 12); mais elle savait aussi «interroger dans la maison», dans ce cercle privé, si intime et si important. Au chapitre 16: 3, 4 de l'épître aux Romains ces mêmes noms de Prisca et d'Aquilas sont cités par l'apôtre avec une mention particulièrement glorieuse: «Saluez Prisca et Aquilas, mes compagnons d'oeuvre, qui pour ma vie ont exposé leur propre cou; auxquels je ne rends pas grâce moi seul, mais aussi toutes les assemblées des nations». Vous voyez que l'activité d'Aquilas et de sa femme n'était pas l'activité de la chair, ni l'ostentation qui finit toujours si mal; mais bien le vrai dévouement, qui mène au martyre. Il fait bon entrer au ciel avec une mention comme celle que nous trouvons ici! — Plus tard encore, au bout de la carrière de Paul, nous retrouvons ces deux époux parmi les quelques uns, qui étaient restés fidèles au milieu de nombreuses défections, vaillants dans le bon combat de la foi, et le nom de la femme jusqu'à la dernière page lié à celui du mari (2 Timothée 4: 19). Que cela est beau!

Au chapitre 16 de l'épître aux Romains six soeurs sont nommées comme ayant «travaillé pour le Seigneur, — et une septième, comme ayant été pour l'apôtre une mère, ce qui a bien aussi son prix aux yeux de Dieu. Il y a deux manières de servir le Seigneur: on peut le servir dans la Parole, ou bien dans les saints. Phoebé le servait dans les saints; elle avait la confiance de l'assemblée, qui était à Cenchrée, et pleine de désintéressement, elle prêtait largement son aide à quiconque pouvait en avoir besoin. Paul avait usé de cette aide, et d'autres aussi; tous pouvaient parler de la pureté de son dévouement. Vous, chères soeurs, qui avez du

temps, des forces, des talents dont vous pouvez disposer, êtes-vous assez servantes au milieu des saints, vous étudiant à connaître leurs besoins, et à les soulager selon la mesure de ce que Dieu vous a donné et vous donnera encore. Ne soyez pas appelées bienfaitrices, mais exercez la bienfaisance et soyez *servantes*; vous souvenant qu'à vous aussi le Seigneur a laissé un modèle, afin que vous suiviez ses traces.

Laissant les noms propres et les exemples particuliers, nous voudrions rappeler maintenant quelques-unes des directions, que les différents passages de la Parole, cités plus haut, nous fournissent sur le caractère, la conduite et les oeuvres, par lesquels les femmes chrétiennes sont appelées à glorifier Dieu dans les différentes positions, dans lesquelles elles peuvent se trouver comme femmes. Un passage, celui que nous lisons 1 Pierre 3: 1-6, fait ressortir un trait général bien digne de remarque et de votre sérieuse considération; c'est que, avant tout, ce qui dans une femme parle, même sans la parole, c'est la pureté de sa conduite, dans la crainte, sa parure n'étant pas une parure extérieure, qui consiste à avoir les cheveux tressés et à être habillée de beaux vêtements, mais l'homme caché du coeur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible, qui est d'un grand prix devant Dieu. C'est ainsi que jadis se paraient aussi les saintes femmes, qui espéraient en Dieu; faisant le bien et ne craignant aucune frayeur.

Cela dit, je ferai remarquer, que l'apôtre rapproche beaucoup, par un trait commun, le caractère de la femme qui n'est pas mariée, de la vraie vierge, et celui de la vraie veuve. Il dit de la première (1 Corinthiens 7: 34): «Celle qui n'est pas mariée a le *coeur occupé* des choses du Seigneur, pour être sainte et de corps et d'esprit»; de la seconde, il dit (1 Timothée 5: 5): «Celle qui est vraiment veuve, et qui est laissée seule, a mis son espérance en Dieu et persévère dans les supplications et les prières, nuit et jour». Le même apôtre, dans le verset qui suit celui que nous venons de citer, parle très sévèrement des veuves qui recherchent les jouissances terrestres, et qui, parce qu'elles sont déliées de la loi du mari, pensent pouvoir s'accorder certaines libertés et certaines latitudes dans leur manière de vivre. «Je ne suis pas sans loi quant à Dieu», disait-il de lui-même, «mais je suis justement soumis à Christ». Or, la veuve qui ne persévère pas dans une austère piété, court le danger de s'élever contre le Christ, en s'abandonnant à ses désirs, et de rejeter sa première foi, qui avait été de se vouer au Seigneur et de s'attendre à Lui, après qu'elle avait été laissée seule.

Dans le chapitre 2 de l'épître à Tite, le même apôtre nous parle des femmes âgées, veuves ou encore dans le lien du mariage: il nous dit ce qu'elles doivent être dans toute leur conduite, et aussi ce à quoi elles doivent instruire les jeunes femmes. Il faut nécessairement, comme toujours, que la conduite ici recommande la parole. A quoi bon conseiller ce qu'on ne pratique pas? Cela ne peut qu'exposer le nom du Seigneur à l'opprobre; tandis qu'une marche fidèle parle au coeur et à la conscience et donne de l'autorité à la parole. Par une vie passée avec Dieu, une femme âgée doit avoir acquis l'expérience, la sagesse et la connaissance, qui lui enseigneront à exhorter, avec une sollicitude maternelle et une grâce persévérante, celles qui sont plus jeunes, comme ayant appris elle-même du Seigneur ce qu'elle a charge d'inculquer à d'autres, et étant profondément convaincue, que cela seul tourne à profit et à bénédiction,

qui est fait sous le regard de Dieu et en vue de sa gloire. Je crains que les femmes âgées ne manquent souvent de cette grâce et de cette simplicité, qui les dirigerait dans le chemin que la Parole leur trace ici, et qui ouvrirait peut-être les coeurs des plus jeunes pour recevoir les conseils qu'elles leur donneraient. Je crains qu'elles ne soient trop retenues par l'idée qu'il ne convient pas de s'ingérer dans les affaires d'autrui; et que les soeurs plus jeunes ne soient assez confiantes en elles-mêmes pour croire, qu'elles peuvent se passer des exhortations. Il y a sans doute dans le cercle domestique ce qui n'appartient qu'à la famille, et dont il serait malséant de se mêler; mais il y a aussi ce qui est un objet d'intérêt général au point de vue de la prospérité des âmes et du témoignage; et cette dernière partie, laissez-moi vous le dire, est de beaucoup la plus considérable. Est-il permis, par exemple, à une jeune femme de conserver ou de contracter des habitudes de désordre dans son intérieur, sous prétexte qu'elle est ici dans le cercle de la vie privée; et sous le même prétexte une jeune mère, aurait-elle la liberté de laisser croître ses enfants dans l'indiscipline, et de les élever dans les principes et les vanités du monde? Le serviteur ou la servante du Seigneur a, dans des cas pareils, le droit et le devoir de donner, s'il y a lieu, un conseil ou un avertissement. Au reste, si la piété est cultivée des deux côtés, la grâce et la sagesse du dévouement ne feront pas défaut chez les soeurs âgées, ni l'humble simplicité et la reconnaissance chez les soeurs plus jeunes. Dieu lèvera ici les difficultés et liera même par elles les âmes entre elles.

La jeune femme me paraît être par dessus tout l'expression de la famille, si elle garde sa place et remplit son devoir: femme, elle se montrera pleine d'affection, de soumission, de soins, de prévenance pour son mari; mère, elle prodiguera sa tendresse et sa sollicitude à ses enfants, les élevant pour Dieu dans l'obéissance, dans Sa crainte et sous Sa discipline. Voilà pour le coeur; et pour les mains? Pour elles aussi il y a beaucoup à faire, et le travail ennoblit même la femme d'un roi, comme vous pouvez lire au dernier chapitre des Proverbes. «La maison» est donc la sphère particulière du service de la jeune femme; mais ce service est tellement multiple, que pour bien s'en acquitter, elle aura besoin de se tenir dans une constante dépendance de Dieu et sous son regard, profitant aussi des conseils et des exhortations de celles que l'expérience a mûries, et que la piété qualifie pour l'instruire et la diriger.

Vous voyez, chères soeurs, combien le champ, que Dieu a placé devant vous, est vaste; et comment chacune de vous peut et doit y travailler. Pourquoi si souvent cette conformité au monde, cette recherche de la toilette et des vanités du monde? Pourquoi cette indépendance et ces manières mondaines, qui offusquent les yeux et la conscience, et affligent le coeur? Parce qu'on a perdu de vue le Seigneur et le chemin de service, qui lui est agréable. Hélas! quand on est oisif pour le Seigneur, on est actif pour soi. N'oubliez pas que toute parure, qui a pour but d'orner le vieil homme, a pour effet de cacher Christ. C'est pour de meilleures choses, que le Seigneur nous a appelés et créés de nouveau. Vous porterez bientôt des vêtements de gloire auprès de Lui; vous serez revêtues d'un corps incorruptible, d'une robe de fin lin blanc et pur; et votre couronne sera d'autant plus brillante dans le ciel que vous aurez été plus simples et plus dévouées, — véritablement des servantes sur la terre.

Poursuivez le chemin «bien plus excellent» que vous montre la Parole (1 Corinthiens 13); soyez comme les saintes femmes d'autrefois, qui espéraient en Dieu, et qui, par la pureté de leur conduite dans la crainte, ne se faisaient pas remarquer par la parure de dehors, mais se distinguaient *par l'homme caché du coeur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et paisible, qui est d'un grand prix devant Dieu*. Que les Dorcas aient du coeur pour les veuves et pour ceux qui sont dans la pauvreté, appelant les soeurs plus jeunes, qui peuvent disposer de quelques heures, à les aider dans ce service, les initiant ainsi et par leur exemple et par leur parole à toutes ces choses qu'elles sont appelées à leur enseigner. Que celles qui, comme Priscilla, ont le privilège d'une foi pleine de vie et d'énergie, et d'une connaissance plus exacte de la Parole, se souviennent qu'elles aussi peuvent avoir la grâce d'un service semblable à celui de cette sainte femme qui, associée à Aquilas, reçut Paul et plus tard Apollos, fut utile avec son mari à celui-ci, pour lui expliquer plus pleinement les voies de Dieu, — qui aussi exposa sa vie pour l'apôtre, et est comptée jusqu'à la fin parmi ceux qui ont été ses fidèles compagnons dans le témoignage du Seigneur. Que les Lydie logent les saints et se distinguent par une hospitalité qu'elles sont heureuses de donner; que les Phoebé visitent et assistent les saints dans l'assemblée; que d'autres se montrent des mères pour les jeunes soeurs, et que celles-ci reçoivent avec simplicité leurs conseils et s'appliquent à les mettre à profit; qu'enfin celles qui ne peuvent pas se livrer au service actif, persévèrent dans la prière, — et qu'ainsi toutes ensemble vous coopérez à l'oeuvre et que vous contribuiez à magnifier la Parole du Seigneur, en gardant cette parole et en imitant les modèles qu'elle vous présente!

Fragments relatifs à la loi

ME 1873 page 120

L'homme qui place un chrétien sous la loi détruit l'autorité de la loi, ou bien il place le chrétien sous la malédiction, «car nous bronchons tous en plusieurs choses» (Jacques 3: 2). Il s'imagine qu'il établit la loi, lorsqu'en réalité il détruit son autorité. Celui-là seul établit l'autorité pleine et immuable de la loi, qui déclare que le chrétien est sous la grâce et ne peut par conséquent être frappé de la juste et sainte malédiction de la loi.

ME 1873 page 140

La loi est l'expression absolument parfaite de ce que la créature devrait être; mais par la raison qu'elle est cela, elle n'est pas l'expression du caractère divin.

Qu'est-ce qui délivre du péché et de la loi? C'est la mort, et ensuite la nouveauté de vie en résurrection. Nous sommes en Christ, non pas en Adam.

L'homme qui s'abstiendrait de tuer, simplement parce que la loi défendait le meurtre, n'est pas un chrétien du tout.

ME 1873 page 200

Si la loi s'applique au chrétien, il est sous la malédiction, car la loi apporte la malédiction à quiconque pèche. Est-ce que j'affaiblis l'autorité de la loi? Au contraire, je la maintiens et je l'établis de la manière la plus complète. Je dis: Avez-vous à faire à la loi? Dans ce cas vous êtes sous une malédiction: il n'y a ni moyen d'échapper ni exemption. L'autorité de la loi et ses droits devaient être maintenus et ses justes exigences satisfaites. Avez-vous failli? Oui, vous l'avez fait; vous êtes donc sous la malédiction. Non, dites vous; je suis chrétien; la loi m'oblige encore, mais je ne suis pas sous la malédiction. — Est-ce que la loi n'a pas prononcé une malédiction sur l'homme qui pèche? Sans doute. Cependant vous êtes sous la loi; vous avez péché, et vous n'êtes pas maudit après tout! L'autorité de la loi n'est pas maintenue ainsi, car vous êtes sous la loi; elle vous a maudit, et vous n'êtes pas maudit, dites-vous! Si vous aviez dit: *j'étais* sous la loi et j'ai péché; mais Christ est mort et a porté la malédiction, et maintenant, comme racheté, j'ai affaire avec Dieu sur un autre principe: je ne suis plus sous la loi, mais sous la grâce; — si vous aviez parlé ainsi, l'autorité de la loi *serait* maintenue. Mais si, *replacé* sous la loi après que Christ est mort et ressuscité, vous étant en Christ, vous péchiez sans être sous la malédiction, l'autorité de la loi serait anéantie, car elle prononce la malédiction, et vous dites que vous n'êtes pas maudit.

ME 1873 page 215

Romains 5: 19

Le verset 19 du chapitre 5 de l'épître aux Romains, parle d'Adam et de Christ comme de deux chefs de races, qui leur sont subordonnées à chacun, en contraste avec la loi, montrant que nous ne devons pas limiter Christ à ceux qui sont sous la loi, puisque la mort et le péché régnèrent là où il n'y avait pas de loi (depuis Adam jusqu'à Moïse) sur ceux qui n'avaient pas transgressé d'alliance comme Adam (voyez Osée 6: 7); — et l'oeuvre de Christ ne pouvait pas être renfermée dans des limites plus étroites que le péché et des pécheurs. La Parole met ici en contraste le péché et la transgression de la loi, le passage montrant que ce ne fut pas simplement par la transgression de la loi, mais par une désobéissance qui s'appliquait à ceux qui n'étaient pas sous la loi, et par une obéissance qui faisait de même, que le mal et le bien entrèrent, et établissant, non pas l'observation individuelle de la loi, mais l'état des hommes sous leurs chefs respectifs comme véritable fondement de misère et de condamnation; — après quoi le passage ajoute, *en contraste direct et implicite avec ceci*: «Or la loi est intervenue, afin que l'offense abondât; mais où le péché abondait, la grâce a surabondé» (verset 20). Le verset 19 est le sommaire de l'argument de l'homme obéissant et désobéissant, en contraste avec la loi; et non seulement cela, mais nous apprenons au verset 20 que la loi intervint à un certain moment comme une chose distincte. Les versets 12, 13, 14 et 20 montrent que l'apôtre s'élève expressément contre la pensée que l'obéissance, le péché ou la justice seraient renfermés dans la transgression de la loi ou dans son accomplissement.

Mais ceci n'est pas tout. Au chapitre 6 l'apôtre soulève la question au point de vue de la pratique et demande si, n'être pas sous la loi est un motif pour pécher, comme plusieurs le prétendent. «Le péché, «dit-il», ne dominera pas sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce» (6: 14); et puis il montre que, bien que n'étant pas sous la loi, nous nous livrons nous-mêmes à l'obéissance pour la justice (verset 16). Il place l'obéissance chrétienne en contraste avec la loi. Oter un homme de dessous la loi peut paraître, comme chez nos théologiens modernes, détourner de l'obéissance. L'apôtre répond: «Qu'ainsi n'advienne!» (verset 2) Nous sommes délivrés de dessous la puissance du péché, parce que nous ne sommes *pas* sous la loi; et nous obéissons comme des gens asservis à la justice et à Dieu, n'étant *pas* sous la loi. En un mot, le passage, cité trop souvent pour montrer que l'obéissance est l'accomplissement de la loi, est une argumentation élaborée de l'apôtre pour montrer que, tandis que Christ sans doute a gardé la loi, l'obéissance, et pour Lui et pour nous, est en dehors de la loi, et en contraste avec la loi.

Résumé d'une analyse de l'épître aux Hébreux en rapport avec la sacrificature de Christ

ME 1873 page 132

Avant d'entrer dans le sujet proprement dit qui doit nous occuper, je désire faire remarquer que l'idée que la position de l'Eglise comme telle, soit tout ce que nous possédons en tant que chrétiens, ou même en soit la partie la plus excellente, est tout à fait fautive et a été la source de toute sorte d'erreurs. Sans doute notre union avec Christ répand sa valeur sur chaque partie de nos bénédictions, et la dernière chose que je serais porté à faire, serait de comparer, là où tout est grâce souveraine; mais notre union avec Christ n'est pas en elle-même une relation avec le Père. Devant le Père nous sommes des fils, individuellement; Christ nous appelle ses frères; il est le Premier-né entre plusieurs frères. Notre union avec Christ, quoique divine, est avec Lui comme Homme, fait Chef (Tête) sur toutes choses (comme nous pouvons voir, Ephésiens 1: 22, 23; 2), et toute notre relation avec Dieu et le Père est développée avant elle dans une épître où les privilèges de l'Eglise sont tout particulièrement exposés et où beaucoup des plus précieuses exhortations pratiques sont fondées sur cette union. Voyez par exemple le verset 1 du chapitre 5. Nous parlons souvent, dans le langage usuel, des choses qui appartiennent à l'Eglise, quand réellement nous voulons parler de ce qui appartient à ceux qui composent l'Eglise; et il n'y a pas grand mal à cela, tant que nous ne faisons pas de ces privilèges exclusivement notre seule bénédiction. Ainsi nous pouvons dire d'une corporation qu'elle est très honnête, quand nous voulons parler des personnes qui la composent. Mais quand une idée nouvellement acquise s'empare de l'âme, on est enclin à en être occupé de façon à exclure d'autres vérités importantes. S'il y a quelqu'un qui ait été pénétré du sentiment de l'importance de la doctrine de l'Eglise, je pense que je puis dire que c'est moi; toutefois la conscience est une chose individuelle, la justification est individuelle, l'adoption est individuelle, la communion, dans sa partie la plus importante et certainement la plus nécessaire, est individuelle. Prenez tous les écrits de l'apôtre Jean, à part une seule allusion à une assemblée locale, et dites-moi s'il y a une Eglise? Je ne perds jamais la conscience que je suis un membre de Christ ou du moins je ne devrais jamais la perdre, et comme j'ai dit, quand j'ai cette conscience, elle répand sa lumière sur tout: j'ajoute l'idée d'unité dans le corps à celle d'union dans la famille; je suis un avec tous ceux qui sont mes frères. Mais, certainement, il y a des trésors d'inexprimable bénédiction dans les écrits de Jean, dans lesquels cependant on ne rencontre jamais ni la pensée ni le nom de l'Eglise. Tout, dans l'évangile de Jean et dans ses épîtres, est individuel. Ceux qui jouissent des choses qui y sont présentées appartiennent à l'Eglise, et ne se placent pas mentalement hors de l'Eglise en en jouissant, néanmoins tout n'en est pas moins individuel.

En y regardant de plus près, on trouvera que le principe dont je parle ici, est d'une application très étendue. Ainsi l'épître aux Ephésiens ne parle pas de justification; son sujet

est la nouvelle création selon les conseils de Dieu; le pécheur a besoin d'être justifié, non pas la nouvelle création de Dieu. Cependant chaque parole de l'épître confirme admirablement la doctrine de l'épître aux Romains comme de celle aux Galates, mais le sujet est traité à un point de vue différent. L'épître aux Romains s'occupe de la responsabilité de l'homme, l'épître aux Ephésiens des conseils de Dieu. Elles se rencontrent toutes deux en Christ et dans la croix, et rien ne peut être plus profondément instructif pour le coeur et pour l'âme; — ces épîtres sont distinctes l'une de l'autre cependant.

Je n'ai pas besoin de le dire, nous ne sommes jamais hors de la position de ceux qui appartiennent à l'Eglise; mais la position de l'Eglise comme telle est autre chose, c'est l'unité du corps qui est assis dans les lieux célestes en son Chef, inséparable de Lui, et ainsi parfait. Or cette position appartient à tous les vrais chrétiens; mais ils ne sont pas toujours envisagés dans cette position. S'il en était ainsi, je l'ai déjà dit, toute relation individuelle avec le Père cesserait, Christ ne nous appellerait plus ses frères, il ne pourrait pas être le Premier-né entre plusieurs frères, et il aurait cessé d'être le bon Berger; et d'un autre côté, la responsabilité individuelle aurait cessé, nous ne crierions plus «Abba, Père». Aucune de ces choses n'a à faire avec le corps, quoiqu'elles appartiennent à ceux qui sont dans le corps.

L'épître aux Romains, sauf, en passant, quelques lignes du chapitre 12, ne s'applique pas à l'Eglise envisagée comme corps; elle traite de la responsabilité individuelle, de la mort individuelle au péché, de position et de privilèges individuels. L'épître aux Colossiens, quoique faisant allusion une fois à la doctrine ne nous place pas non plus sur le terrain des privilèges de l'Eglise: elle nous présente les saints comme morts et ressuscités, non pas toutefois assis dans les lieux célestes, mais appelés à regarder vers les choses qui sont en haut. Dans l'épître aux Philippiens, il ne s'agit pas davantage de l'Eglise comme corps; l'épître n'en fait mention nulle part, bien que tout y soit expérience chrétienne, l'expérience d'un homme ici-bas, mais qui, s'accomplissant ainsi sur la terre, est de l'ordre pratique le plus élevé. Le péché n'y est pas mentionné; l'apôtre ne savait que choisir, de vivre ou de mourir; il décide lui-même de son sort (quand ainsi le moi n'a aucune place) par ce qui est utile pour l'Eglise; il ne fait jamais qu'une chose; il n'a qu'un objet, et comme Christ a toujours été glorifié par lui, il a confiance qu'il en sera de même toujours; mais, de la position de l'Eglise, il n'en est jamais question. S'il s'agit de ma position comme membre de Christ, je suis toujours parfait; dès qu'il s'agit de moi, individuellement, ma responsabilité entre en question et je suis sujet à broncher.

J'insiste encore sur ce point — un homme qui a sa place dans l'Eglise, peut être envisagé dans les exercices de son âme, sur un autre terrain, quoique non pas sur un terrain incompatible avec le premier. Si nous savons ce que c'est que d'être en Christ et unis à Christ, nous savons tous qu'il y a un autre terrain sur lequel nous nous trouvons. En Christ et uni à Christ je suis toujours parfait; — mais aussi de fait, ici-bas, je suis une créature faible, la chair convoitant contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair. J'ai la vie éternelle, car j'ai Christ; (*) toutefois l'apôtre parle aussi d'avoir «pour fin la vie éternelle», et il m'appelle à «saisir la vie éternelle» (**). Je suis sanctifié; toutefois j'attends d'être sanctifié, corps, âme, et esprit, et je poursuis la sainteté; Dieu me discipline pour me rendre participant de sa sainteté. Je suis sauvé

et appelé d'un appel céleste; toutefois les choses par lesquelles je passe me tournent à salut, et j'opère mon salut, ou je devrais l'opérer, avec crainte et tremblement, tout en sachant que Dieu opère en moi pour le salut.

(*) Jean 3: 36; 5: 24; 1 Jean 5: 11-13, etc. (**) Romains 6: 22; 1 Timothée 6: 12.

Il est très important de bien comprendre aussi, que notre vocation céleste n'est pas du tout en elle-même notre union avec Christ. Ceux qui ont part à l'appel céleste peuvent être unis à Christ; toutefois l'union avec Christ n'est pas une vocation mais un état, une place et une position acquises. Par l'appel, nous pouvons, dans les conseils de Dieu et par sa puissance, arriver à cette union; mais je crois qu'il y a des hommes qui sont, ou tout au moins qui seront des «saints des hauts lieux», et qui jamais ne seront unis à Christ. Quoiqu'il en soit, une vocation est ce à quoi nous sommes appelés par la foi, et vocation n'est jamais en soi-même union, quoique ceux qui sont appelés puissent être unis. Nous sommes appelés à quelque chose, et notre esprit et notre marche doivent être dignes de cette vocation. Je puis m'y trouver réellement, en un certain sens, en Christ; mais ce n'est pas là mon appel ou ma vocation. Ma vocation est ce que Dieu a placé devant mon âme comme ce qui doit la former, par l'attachement de mon cœur à ce qui est ainsi mis devant moi comme un don de la grâce, et comme ce à quoi je suis appelé par grâce; et l'Écriture s'adresse constamment aux âmes à ce point de vue. Je ne voudrais pas, Dieu m'en garde, que qui que ce soit oubliât ou perdît un seul instant la conscience de sa position comme membre de Christ; mais nous connaissons en partie, et nous prophétisons en partie; nous avons à apprendre différentes portions de la vérité, et à les apprendre séparément; nous avons à apprendre à nous connaître nous-mêmes, et notre dépendance: ce que la chair est; ce qu'est le Seigneur. Or, je désire apprendre ces choses, comme étant uni à Lui, c'est-à-dire, quand je suis dans la grâce, ne perdant jamais de vue, mon union avec Lui. Mais l'Écriture m'enseigne ces choses, et beaucoup d'autres, sans jamais mettre en question la plénitude de la grâce dans l'union, sans jamais être inconséquente avec elle, sans jamais m'ôter de ce terrain; je suis même persuadé que c'est sur ce terrain seulement, lorsque j'ai la conscience que je m'y trouve, que d'autres vérités peuvent être bien apprises. Mais, je le répète, l'Écriture a d'autres vérités à m'enseigner: elle me parle de la personne bénie de Christ, de ce que Christ a été sur la terre quand je n'étais pas uni à Lui; elle m'enseigne ces vérités séparément, parce que ce n'est que de cette façon qu'une faible créature peut les apprendre; et je bénis Dieu pour sa patiente grâce, qui enseigne ainsi des êtres tels que nous. La question n'est donc pas du tout si je perds la conscience de l'union, mais si je perds la conscience de tout ce que Christ est pour moi à tous égards, alors que je lui suis uni, comme je l'ai dit plus haut. Je suis justifié individuellement de mes péchés, et il faut que ce soit individuellement. Quand je vois le prix de cette grâce, est-ce que j'abandonne le sentiment de mon union avec Christ? A Dieu ne plaise! Mais la justification de mes péchés n'est pas l'union; elle est une part de la bénédiction qui m'appartient, à moi, qui par grâce suis uni à Christ; elle est une part nécessaire de ma bénédiction, mais elle est réservée également (si ce n'est dans la même plénitude que la lumière de l'union répand sur toutes choses) pour ceux qui ne sont pas unis. D'autres que nous diront: «Jéhovah notre justice», mais la question concerne ma conscience, et la conscience est toujours individuelle,

et doit l'être. La responsabilité envers Dieu est une chose distincte des conseils de Dieu, quoique lorsque nous sommes unis, nous ayons une nouvelle responsabilité selon notre nouvelle position. Les droits et la gloire de Christ comme Seigneur, comme Fils de l'homme, ne sont pas l'union: pour les apprendre, je ne sors pas de l'union, ni de la conscience de l'union; mais les vérités que j'ai, je les apprends, comme vérités, à part de l'union, comme les ayant devant mon esprit. Nous apprenons tout «en partie»; l'Écriture m'apprend une vérité dans une épître, une autre vérité dans une autre épître. Dans l'épître aux Philippiens, comme je l'ai dit plus haut, le saint court vers un but; il est ici-bas, non pas assis dans les lieux célestes; il est envisagé différemment. Dans l'épître aux Colossiens, il est ressuscité, toutefois non pas assis dans les lieux célestes, mais ayant là son espérance. Ni l'une ni l'autre de ces épîtres ne font sortir le saint de l'union ou de la foi en elle, ou de la conscience de l'union; mais elles lui enseignent d'autres vérités, et ces vérités ne l'envisagent pas dans son union avec Christ.

Un autre point important, sur lequel l'attention du lecteur, c'est notre position personnelle devant Dieu et le Père, en rapport avec l'oeuvre de Christ. On a avancé que la présence de Christ dans le ciel nous garantissait, et que le Saint Esprit agissait en nous, mais que Christ n'avait rien du tout à faire pour nous: il n'y aurait de sa part ni soins, ni exercice d'amour, ni service d'Avocat. La présence de Christ dans le ciel serait ce qui nous garantit; mais Christ ne ferait rien là-haut, et le Saint Esprit ferait tout ici-bas, — de sorte que Christ ne fait rien, quelque part que ce soit! C'est une assertion bien grave. Ce serait la négation de toute intercession dans le sens ordinaire du mot, la négation de l'intercession de Christ chaque fois que nous avons péché. Il suffit de rappeler ce que nous lisons au second chapitre de la première épître de Jean pour montrer combien tout cela est faux. «Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas; et si quelqu'un a péché nous avons un Avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste; et Lui est la propitiation pour nos péchés». La justice est là dans la personne de Christ; la propitiation est accomplie dans toute sa perfection; toutes deux sont supposées complètes et parfaites; et alors, si quelqu'un pèche, c'est-à-dire chaque fois qu'il pèche, nous avons un Avocat (Paraclet) auprès du Père. L'intercession de Christ est mise en activité quand il y a chute: «Si quelqu'un a péché, nous avons...». La présence du Juste est permanente, la propitiation une oeuvre achevée. S'il faut quelque chose de plus, c'est à Christ et à son oeuvre, non pas à l'oeuvre de l'Esprit que l'Écriture nous renvoie quand un homme a péché; elle ne porte pas nos regards vers quelque oeuvre nouvelle, mais vers quelque chose qui est valable et efficace pour nous quand nous avons péché. A Dieu ne plaise que l'on pût supposer que je ne reconnais pas l'oeuvre du Saint Esprit, agissant à notre égard, et en nous, en grâce; ramenant notre âme, et y faisant naître de bonnes pensées. Je crois que tout ce qui est bon en nous est produit par le Saint Esprit; mais ce que je veux dire, c'est que le passage de l'épître de Jean que j'ai cité, nous renvoie (quand un homme a péché, c'est-à-dire quand il a fait le mal accidentellement), à l'intercession de Christ, comme étant ce qui restaure, et non pas à l'oeuvre du Saint Esprit. Que mon lecteur veuille ne pas perdre de vue le sujet qui occupe Jean; il en verra aussitôt la portée, et saisira la différence qu'il y a entre l'épître de Jean et l'épître aux Hébreux. Le sujet dans l'épître de Jean, c'est la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ; c'est non pas l'accès auprès de Dieu, mais la communion

quand la grâce est connue dans la pleine révélation du Père et du Fils, ces noms de la grâce et de la vie éternelle dans l'épître de Jean. Notre communion est avec le Père et avec le Fils; nous avons des pensées, des joies, des sentiments communs, quelque faibles et infirmes que nous puissions être; et il doit en être ainsi. Le Saint Esprit ne peut pas nous donner des pensées différentes de celles du Père et du Fils. Nous trouvons nos délices en Christ, et nous savons que le Père les y trouve; nous trouvons nos délices dans le Père, le Fils les y trouve également: — Sainte, heureuse, merveilleuse pensée et qui ne pourra que nous tenir dans l'humilité, si elle est réelle en nous! Mais Dieu, dans sa nature, est lumière, et si nous disons que nous avons communion avec Lui et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité. Je ne puis pas dire que je n'ai point de péché; je ne puis pas dire que je n'ai pas péché; mais il n'est pas nécessaire que je continue à pécher: je puis marcher par l'Esprit. Supposons toutefois que je ne le fasse pas, — la justice et la propitiation demeurent dans toute leur valeur, sinon le lien avec Dieu serait entièrement rompu, et c'en serait fait de mon acceptation. Tel n'est pas le cas; mais ma communion avec Dieu est perdue, du moins pour le moment. Ce serait un blasphème que de parler de communion avec Dieu, quand j'ai de mauvaises pensées ou que j'ai commis quelque acte mauvais. Qu'y a-t-il à faire en un pareil cas? Christ est dans le ciel, comme Avocat, pour le péché accidentel dans lequel je suis tombé; non pas pour m'acquérir la justice, Il est là, le Juste; non pas pour faire la propitiation, la propitiation pour nos péchés est entière et complète, — non, il est là comme Avocat *auprès du Père*. Ce n'est donc pas à l'oeuvre du Saint Esprit que l'Ecriture me renvoie, quoique l'Esprit assurément agisse en nous, comme je le reconnais avec actions de grâces. L'intercession répétée dans chaque cas de péché, ne touche en rien à la perfection de l'oeuvre de Christ; elle est fondée sur elle. Elle n'implique pas le souvenir des péchés devant Dieu dans le sens dans lequel il en est parlé ici et dans lequel l'Ecriture en parle. Elle se rapporte à la perte de la communion lorsque quelqu'un s'est laissé aller à pécher, perte qui est bien certaine. Le relèvement et le châtement supposent l'un et l'autre que Dieu prend garde au péché en nous, quand il y en a. Qu'il ne se souvienne plus des péchés, ne veut pas dire, grâces lui en soient rendues, qu'il pourrait tolérer le péché en nous, mais qu'il ne nous impute pas les péchés et ne les garde pas dans sa pensée contre nous. Il est faux que, comme on a voulu l'avancer, «l'unique sacrifice de Christ soit celle de Melchisédec, et que cette sacrifice soit une sacrifice de bénédiction, non pas d'intercession». Je vois dans l'épître aux Hébreux que Christ a une sacrifice qui ne se transmet pas; c'est pourquoi aussi il peut sauver entièrement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, «étant toujours vivant pour intercéder pour eux», ce qui veut dire que la sacrifice est liée à l'intercession et que celle-ci est l'oeuvre de la sacrifice, telle que Christ la possède maintenant. Ce que l'Ecriture entend par intercession, le lecteur apprendra en consultant Actes 25: 24; Romains 8: 27-35; 11: 2; Hébreux 7: 25.

La différence qui existe entre l'épître aux Hébreux et celle de Jean, je le répète, n'est pas sans importance. L'épître aux Hébreux parle d'accès auprès de Dieu, de s'approcher de Dieu; l'épître de Jean parle de communion. L'épître aux Hébreux montre qu'étant rendus parfaits à perpétuité, nous avons une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints, Jésus paraissant

devant la face de Dieu pour nous. Or cela demeure toujours ainsi: nous avons toujours libre accès auprès de Dieu. Quand nous avons péché, c'est à Dieu que nous allons, pour confesser notre péché et nous humilier dans la poussière; mais nous allons là, parce que c'est là qu'est notre place avec Dieu. Là seulement le péché est pleinement jugé. Mais le péché n'est jamais en question, et c'est le sujet de l'épître aux Hébreux: le voile est déchiré, et nous sommes rendus parfaits à perpétuité. C'est pourquoi la sacrificature dans l'épître aux Hébreux s'applique *aux infirmités, et pour que nous ayons le secours, la miséricorde dont nous avons besoin pendant que nous sommes en chemin*, — ce qui est une grande bénédiction également. Tandis que, quand la communion est interrompue, alors le péché entre en question, et Christ est introduit comme Avocat; et c'est là ce qui fait le sujet de l'épître de Jean (*).

(*) On a dit aussi que Christ se présentait dans le ciel devant la face de Dieu, comme le Chef et le Représentant. des rachetés, — que c'était sa présence qui intercédait pour nous et qui nous profitait. Quelle présence? — celle du Chef, ou celle du Représentant? Les deux idées sont entièrement distinctes l'une de l'autre. S'il s'agit de Christ comme Chef (Tête), nous sommes un avec Lui, membres de son corps, de sa chaire, de ses os, nous sommes une partie de lui-même; — il n'est pas question de représentation, nous sommes une partie de Lui-même. Lorsque Christ nous représente, il est là à notre place, pour nous. Ainsi dans l'épître aux Hébreux, Christ paraît devant la face de Dieu pour nous, car l'épître ne s'occupe pas de l'union et ne voit, pas Christ comme Chef ou Tête. — Nous sommes unis par un seul Esprit à Christ dans le ciel; c'est là le conseil éternel de Dieu. D'un autre côté, Christ me représente comme créature responsable ici-bas sur la terre, d'abord, pour la justice éternelle assurée en lui, en sorte que rien ne me soit imputé, et que j'aie une place devant Dieu selon le titre de Christ en justice; et secondement, pour me garantir le secours, et m'assurer d'une sympathie vivante dans ma responsabilité, et pour la communion; et si j'ai pêché, pour que j'aie un Avocat auprès du Père pour restaurer mon âme, le bon Berger qui connaît ses brebis et que ses brebis connaissent.

Mais je reviens un moment au Saint Esprit et à son oeuvre. J'ai dit, et je le répète, à cause de son importance, qu'il n'y a rien en nous de bon, sinon par l'oeuvre du Saint Esprit. La présence du Saint Esprit distingue caractéristiquement le christianisme, et est la grande vérité remise en lumière de nos jours parmi les «Frères». Les conseils de Dieu, du Père, sont la source de nos bénédictions et de notre état; l'oeuvre de Christ en est le sûr fondement; la venue du Seigneur, la bienheureuse et glorieuse espérance; mais la réalisation présente est tout entière par le Saint Esprit. Ainsi, lorsqu'il s'agit de restauration pour la communion, les bonnes pensées, je n'en doute pas, sont produites par le Saint Esprit.

Mais quelques-uns, à ce propos, sont tombés à l'égard de la sacrificature dans une erreur très grave. Ils ont voulu ôter à Christ, comme sacrificateur, tout le service relatif à notre faiblesse, et les soins qui s'y rattachent, ainsi que tout ce qui concerne la restauration de nos âmes, — disant que Christ dans le ciel assure notre position par son oeuvre et par le fait de sa présence là, et qu'ayant obtenu le Saint Esprit pour nous, ce serait celui-ci, qui opérerait cette restauration en nous...

Or l'oeuvre achevée de Christ, et le fait que nous sommes rendus parfaits devant Dieu, par une seule offrande, nous ont rendus parfaits quant à la conscience; et, je l'ajoute ici, le fait que nous sommes morts avec Christ, nous a affranchis. Nous sommes donc dans une position

nouvelle, en Lui, en conséquence de sa propre position. Il a plu à Dieu, non seulement de nous rendre parfaits en Christ devant Lui-même, mais de nous laisser sur la terre afin de manifester la vie de Christ, afin d'avoir les sens exercés pour discerner le bien et le mal, afin d'apprendre et aussi de désapprendre: il nous a placés par la rédemption dans une vie d'exercices dans le désert et dans la lutte en Canaan. Nous avons besoin de constant *secours*, non pas simplement de la connaissance de notre position par le Saint Esprit, mais d'une puissance qui s'accomplit dans l'infirmité; nous avons besoin d'être restaurés dans nos âmes quand nous avons bronché, et peut-être avons-nous aussi besoin de messagers de Satan, d'échardes dans la chair pour nous souffleter. Cela n'est pas le Saint Esprit. — A qui Paul est-il allé pour être délivré de l'écharde? Qui est-ce qui lui répondit? A qui appartenait la puissance qui s'accomplissait dans son infirmité? Notre perfection en Christ est précisément le fondement et le point de départ d'une vie d'exercices ici-bas, d'une vie qui, lorsque cette perfection est connue, ne doit jamais soulever le moindre doute, ou la moindre question quant à cette perfection, mais dans laquelle, — parce que nous sommes parfaits, — nous sommes libres pour apprendre le bien et le mal, — ce que Dieu est, la plénitude de Christ, et Lui être rendus conformes par sa parole. Le Seigneur se tient près de nous et nous fortifie. La grâce de Christ nous suffit; elle est avec nous; Lui-même est avec nous, et il ne nous laisse pas sans consolation. Tout ceci et bien davantage encore, c'est Christ qui le fait. Paul avait obtenu miséricorde de la part du Seigneur afin d'être trouvé fidèle; et il n'est pas nécessaire, je pense, de citer les passages dans lesquels la grâce est attribuée à Christ ou recherchée auprès de Lui pour d'autres. Y a-t-il un seul passage qui parle du Saint Esprit sous cet aspect? N'est-ce pas le Seigneur Jésus Christ qui console nos coeurs, et nous affermit en toute bonne parole et en toute bonne oeuvre? Et n'est-ce pas une pensée affreuse que, sous prétexte que nous sommes parfaits et dans ce qui est notre place parce que nous sommes parfaits, nous serions privés de cette vivante et active sollicitude de Christ pour nous? Mais je vais plus loin, et je demande s'il y a un seul passage dans lequel (*) l'oeuvre de restauration soit attribuée au Saint Esprit, ou dans lequel l'oeuvre du Saint Esprit soit mentionnée, quand il s'agit de restauration. Il est possible qu'il y en ait, mais je ne puis me souvenir d'un seul. La joie, l'amour, la paix, la puissance, la liberté, l'amour de Dieu répandu dans le coeur, les arrhes de l'héritage, la transformation en l'image de Christ de gloire en gloire, l'intercession selon Dieu dans le sentiment du mal qui nous entoure; toutes ces choses sont attribuées à l'Esprit. Il rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu; il produit la communion; mais je ne me souviens d'aucun passage relatif à notre restauration, dans lequel l'Esprit soit mentionné. Et la raison en est toute simple: l'Esprit est la puissance de Dieu en nous, et la puissance pour le bien. Mais la sympathie et la sollicitude, bien que divines, sont attribuées à Celui qui a été tenté en toutes choses comme nous le sommes, qui peut sympathiser à nos infirmités, qui en même temps que son amour est divin, est un homme «n'ayant pas honte de nous appeler frères». C'est pourquoi tout cela est la part de Christ. Christ a lavé les pieds de ses disciples; et *ce n'était pas* à ce qu'il faisait alors qu'il faisait allusion. Quand il parle de ce qu'il est Seigneur et Maître, il nous place devant l'humilité de l'amour et du service envers les autres, dans laquelle nous avons à l'imiter; — et ce n'était que plus tard que les disciples devaient connaître la signification de ce qu'il sait. Ils

étaient lavés, et n'avaient besoin que d'avoir les pieds lavés, leurs pieds qui pouvaient se salir dans le chemin. L'Épître aux Hébreux ne fait jamais mention de l'opération de l'Esprit, mais de sympathie, de grâce, de secours, quand elle parle de la sacrificature de Christ, de sa sacrificature à la droite de Dieu, car c'est *expressément* là qu'il est sacrificateur, et seulement là, selon l'épître aux Hébreux qui nous instruit soigneusement sur ce point qui est le sujet principal de l'épître. Dans la première épître de Jean, chapitres 1 et 2, quand il est question de la purification par le sang, il n'est rien dit de nos chutes: nous pouvons être *dans* la lumière et y marcher, et cependant, hélas, ne pas marcher *selon* cette lumière; et la différence est importante à sa place; mais le passage ne dit rien du tout de cela. Ce qu'il dit est ceci. «Si nous marchons dans la lumière comme lui-même est dans la lumière... le sang de Jésus Christ son Fils nous purifie de tout péché». Quand il est question de chutes, — de quelqu'un qui a péché (1 Jean 2: 1, 2), — il n'est pas du tout question de l'Esprit, mais de Christ comme Avocat...

(*) Je ne veux pas citer ici Actes 9. On pourrait dire que c'est un fait miraculeux; mais qu'on lise le passage tout entier, et qu'on dise si Christ n'a rien à faire. Il se peut que nous ayons beaucoup perdu de cette heureuse familiarité, mais l'amour qui la produit est-il perdu?

D'un autre côté il faut nous garder de vouloir séparer, comme on l'a fait aussi, l'oeuvre de Christ et l'Esprit, ce qui serait tout à fait anti-scripturaire. «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui», et «si Christ est en vous..., l'Esprit est vie»; mais alors, Christ aussi est notre vie. L'oeuvre de Christ et celle de l'Esprit peuvent assurément être envisagées séparément; mais nous avons vu combien l'Écriture parle de l'oeuvre de Christ et du Seigneur par sa grâce. On ne peut pas dire que ce soit nécessairement «ou bien Christ, ou son Esprit», car même quand il était sur la terre, Christ pouvait dire: «le Père qui demeure en moi, c'est Lui qui fait les oeuvres»; et cependant *Lui* travaillait et faisait des oeuvres, et en même temps aussi il chassa les démons par l'*Esprit*.

Ces remarques préliminaires étant faites, abordons maintenant l'examen de l'épître aux Hébreux elle-même.

L'épître aux Hébreux est adressée à des chrétiens juifs, chrétiens jaloux de la loi, fréquentant le temple, et offrant des sacrifices, et elle est adaptée à leur position particulière; mais elle est profitable pour tous les chrétiens, dans les doctrines par lesquelles elle agit sur ces chrétiens juifs, quoique non pas quant aux circonstances dans lesquelles elle trouvait ceux-ci, car nous ne sommes pas dans ces mêmes circonstances, bien que nos circonstances puissent être analogues quand l'Église professante a judaïsé. L'épître, je le répète, est adressée à des chrétiens, à des Juifs chrétiens, qui avaient par conséquent à quitter le système dans lequel ils avaient marché jusque là; elle est adressée à des chrétiens, comme chrétiens, quoiqu'elle ne parle pas des privilèges de l'Église comme tels et l'écrivain se place au milieu d'eux, comme l'un d'eux. Ils avaient reçu les enseignements des apôtres, et ils étaient en danger de s'en écarter et de les abandonner; toutefois ils les avaient entendus et reçus.

Au premier chapitre, à côté de la divinité de Jésus, l'apôtre insiste sur le fait spécifiquement caractéristique de toute l'épître: il montre Jésus «assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux», *non pas* après la destruction de ses ennemis dans une

sacrificature de bénédiction sur son propre trône, mais assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux, après qu'il «a fait par Lui-même la purification de nos péchés». C'est cette position de Christ qui forme la base de toute l'épître, — la position actuelle de Christ, qui n'est pas sa position de Melchisédec, mais un Christ céleste assis à la droite de Dieu, dans les *hauts lieux*. C'est pourquoi aussi, lorsque l'auteur a exposé toute sa doctrine sur ce sujet, il en résume la substance au chapitre 8, disant: «Or la somme de ce que nous avons dit, c'est que nous avons un tel souverain sacrificateur, qui s'est assis à la droite du trône de la Majesté dans les cieux».

Au chapitre 2, où la position de Christ est envisagée au point de vue de son humanité, nous voyons que toutes choses ne sont *pas* assujetties sous ses pieds; mais Lui est assis à la droite de Dieu jusqu'à ce qu'elles le soient; et, dit l'écrivain, parlant pour lui-même et pour ceux auxquels il écrit: «Nous voyons Jésus... couronné de gloire et d'honneur». Il a souffert, étant tenté ici-bas, afin qu'il fût à même «de secourir ceux qui sont tentés». Ni la position qu'il occupe, ni son service, on le voit, n'ont aucune application possible à une sacrificature de Melchisédec sur la terre: Quand celle-ci sera introduite, la tentation et la lutte n'existeront pas: la sacrificature de Melchisédec, l'écrivain insiste sur ce point, s'exercera après la destruction de tous les ennemis, non pas pendant le temps de la tentation; Satan alors sera lié. La place que Christ occupe, je le répète, le service de Christ, et l'objet de Dieu, — car Dieu voulait amener plusieurs enfants à la gloire, — tout, se rapporte aux saints des temps actuels, non pas comme tel à un résidu juif qui sera béni sur la terre, ou à une sacrificature de Melchisédec, dans son exercice reconnu comme tel.

Le chapitre 3 nous enseigne les mêmes choses, fondées sur la même vérité de la gloire présente céleste de Christ: Christ est Fils sur la maison de Dieu. L'épître le présente dans cette position, et non dans celle de Melchisédec. Il est, remarquez-le ici, l'Apôtre et le Souverain Sacrificateur de notre profession, comparé à Moïse et à Aaron, c'est-à-dire selon la doctrine des chapitres 1 et 2. Nous sommes sa maison, nous avons à tenir ferme notre profession, le commencement de notre confiance et la gloire de l'espérance jusqu'au bout. En un mot, l'épître jusqu'ici nous a présenté Christ, non comme sacrificateur à la façon de Melchisédec, mais comme assis à la droite de Dieu, le souverain Sacrificateur de *notre* profession; et ceux à qui elle s'adresse sont participants «à l'appel céleste» et ont à retenir ferme le commencement de leur assurance. «Et nous sommes sa maison», dit l'écrivain, si nous retenons ainsi ferme jusqu'au bout la confiance et la gloire de l'espérance; «nous sommes les compagnons du Christ», c'est-à-dire nous serons associés à Lui dans la gloire.

Au chapitre 4 nous lisons: «Car nous qui avons cru, nous entrons dans le repos»; et plus loin — «Ayant donc un grand souverain Sacrificateur qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu, tenons ferme notre confession». Cette sacrificature est une sacrificature actuelle «que nous avons», et elle n'a rien à faire avec une sacrificature de Melchisédec; elle est une sacrificature pour le temps du besoin, le service d'un sacrificateur qui peut être touché par le sentiment de nos infirmités, ayant été tenté en toutes choses, comme nous, à part le péché, en sorte que nous pouvons nous approcher avec confiance du trône de la grâce pour avoir du secours au moment opportun. C'est là la sacrificature qui est présentée dans l'épître, et non

une sacrificature de Melchisédec, après que les ennemis ont été détruits, mais ce qui nous donne liberté, à nous, de nous approcher avec confiance d'un trône de grâce, pour y trouver la miséricorde et le secours dont nous avons besoin.

Au chapitre 5, le «*car*» du premier verset, montre que la sacrificature d'Aaron était fondée précisément sur ce principe. Le passage ne parle pas de la sacrificature de Christ elle-même, comme le démontre clairement le verset 5; mais il présente la sacrificature d'Aaron comme un exemple des pensées de Dieu dans la sacrificature, — non pas, évidemment, la sacrificature de Melchisédec. Cette sacrificature Aaronique était différente de celle de Christ, en ce qu'elle avait de l'indulgence pendant et parce que les sacrificateurs étaient eux-mêmes enveloppés de la même infirmité que ceux qui s'approchaient de Dieu, tandis que la sacrificature de Christ s'exerce dans le ciel. Sa participation aux souffrances pendant qu'il était ici-bas, l'a rendu propre pour cet office, comme nous le voyons, chapitre 2: 18; 4: 15, 16; et 5: 7; mais ces *souffrances* s'accomplirent dans les jours de sa chair, avant qu'il devint sacrificateur. Il devint sacrificateur quand il eut été *consommé* dans le ciel, car «nous avons un grand Souverain Sacrificateur qui a traversé les cieux». Ce point rend le lieu et la nature de la sacrificature de Christ aussi évident que possible. Il a été tenté, et il a souffert ici-bas, comme nous souffrons, afin d'être rendu propre pour la sacrificature, étant touché par le sentiment de nos infirmités; mais il exerce cette sacrificature dans le ciel, et il est le Souverain Sacrificateur de notre confession; il est l'Auteur du salut éternel pour tous ceux qui lui obéissent.

Nous avons vu ainsi, aussi clairement que l'Écriture pouvait nous la présenter, une sacrificature basée, d'un côté sur l'élévation de Christ à la droite de la Majesté dans les cieux, — et de l'autre sur le fait qu'il a été tenté, et qu'il a souffert, ayant appris l'obéissance ici-bas dans les jours de sa chair, — le sacrificateur de notre confession qui a l'appel céleste, un sacrificateur, comme nous le verrons, qui est entré dans les cieux comme notre précurseur, et qui, ayant souffert, est à même de secourir ceux qui sont tentés; et ce sacrificateur est le sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec (voyez chapitre 5: 7-10). Ce passage nous présente ainsi l'oeuvre tout entière de la consommation de Christ comme sacrificateur; après quoi il est salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec.

N'est-il pas bien évident que, quoique quant à la personne, la sacrificature ne soit pas selon l'ordre d'Aaron, mais une sacrificature nouvelle, l'exercice de cette sacrificature n'est pas selon l'analogie de Melchisédec. Sauf pour ce qui concerne la personne, on n'y trouve pas un seul élément de la sacrificature de Melchisédec. Le sacrificateur est dans le ciel, et est à même, par les souffrances qu'il a endurées ici-bas, de secourir un peuple tenté et exercé; en sorte que nous approchons avec confiance du trône de la grâce. J'ajoute que cela a lieu après qu'il a achevé l'oeuvre de la propitiation (chapitre 1: 3 à 2: 17); mais sa sacrificature est entièrement et expressément céleste; et il n'est assis sur aucun trône de Melchisédec, ni sur aucun trône lui appartenant en propre, mais sur le trône de son Père, à la droite du trône de Dieu, — non pas après que ses ennemis ont tous été assujettis, mais pendant qu'il attend qu'ils soient mis pour le marche-pied de ses pieds.

Telle est sa sacrificature, une sacrificature qui n'est pas une sacrificature de Melchisédec quant au lieu où elle s'exerce, ou quant à son exercice lui-même. Je ferai remarquer de plus, que quoique l'application de *toute* bénédiction quelle qu'elle soit, — toute l'oeuvre de Dieu, tout le bien que Dieu fait depuis le jour de la création, — soit le fruit de l'opération de l'Esprit, cette vérité cependant n'est pas enseignée ici. La personne qui sympathise avec nous, a passé par des expériences, en sorte qu'elle est à même de sympathiser avec nous. Celui dont il est dit, qu'il est «à même de secourir ceux qui sont tentés», n'est pas le Saint Esprit ici, mais Christ, et Christ comme sacrificateur; et c'est là un point de la plus grande importance, car pour le coeur du chrétien, Christ est un objet d'affection, ce que l'Esprit, bien que ce soit à son opération que nous soyons redevables de toute bénédiction, ne peut pas être.

Au chapitre 6, nous voyons que ceux auxquels l'écrivain s'adresse auraient dû être «des docteurs, vu le temps», et qu'il ne veut pas retourner aux éléments juifs, mais s'avancer vers la perfection avec eux, c'est-à-dire «vers l'état d'hommes faits» (c'est le même mot qu'au chapitre 5: 14), «car il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, et qui ont goûté du don céleste, et qui sont devenus participants de l'Esprit saint, et qui ont goûté la bonne parole de Dieu et les miracles du siècle à venir, et qui sont tombés, soient renouvelés encore à la repentance, crucifiant pour eux-mêmes le Fils de Dieu». La parole a ici en vue l'abandon de la jouissance des privilèges chrétiens; et le but de toute l'épître, c'est de mettre en garde contre cet abandon et d'en préserver ceux qui y étaient plus particulièrement exposés. La nation avait crucifié Christ; ce crime pouvait lui être pardonné comme un acte d'ignorance; mais ceux-ci, ceux que le passage a en vue, après avoir joui des privilèges chrétiens, crucifiaient pour eux-mêmes le Fils de Dieu, se privant ainsi de tout ce qui pouvait les «renouveler à la repentance». Toutefois, malgré cet avertissement si solennel, l'écrivain espérait de meilleures choses de ceux auxquels il s'adressait, car ils avaient produit des fruits de grâce; il ne pouvait croire qu'ils pussent abandonner leurs privilèges, car des fruits de vie avaient été manifestés; seulement il désirait que chacun d'eux montrât la même diligence, pour la pleine assurance de l'espérance, jusqu'au bout. Cette espérance entraînait jusqu'au dedans du voile où Jésus était entré comme précurseur pour eux; ce n'était pas l'assurance du résidu juif, car l'attente du résidu, c'est la délivrance; mais nous, nous espérons d'être avec Jésus dans le ciel. Jésus est entré dans le ciel, et nous devons le suivre là; mais c'est Lui qui est devenu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec.

L'épître développe maintenant au chapitre 7, cette sacrificature de Melchisédec; mais de l'exercice de cette sacrificature, elle ne dit pas un seul mot. Tout se rapporte à la personne du sacrificateur, et à l'abrogation de la loi par l'établissement d'un autre sacrificateur. Il y a de nombreuses allusions à l'histoire, ou à la personne du sacrificateur et à sa dignité personnelle; mais, je le répète, pas un seul mot relativement à son activité comme tel; mais nous avons l'introduction d'une nouvelle espérance, par laquelle nous nous approchons de Dieu. Nous avons un sacrificateur toujours vivant, par lequel nous nous approchons de Dieu, — qui peut sauver entièrement (littéralement: «jusqu'à l'achèvement»), non pas, parce qu'il nous a rendus parfaits par l'offrande de Lui-même, tout infiniment et indiciblement précieux que cela

soit, non pas parce qu'il est mort pour nous, quoique sa mort soit le fondement de tout, un motif même pour l'amour du Père pour Lui, — mais parce qu'il est toujours vivant pour intercéder pour nous. Il s'agit de ce en quoi il est actif, comme étant vivant. «Paraître devant la face de Dieu pour nous», est une chose différente et autrement exprimée dans cette épître, voyez chapitre 9: 24. «Toujours vivant pour paraître», n'aurait guère de sens; mais qu'il soit toujours vivant, et qu'ainsi il puisse faire quelque chose qui exige de l'activité, cela est fort simple. La parole dit: qu'il est toujours vivant pour *intercéder*, et le mot grec qui est rendu ici par intercéder a très réellement ce sens, et suppose bien une activité, non pas le fait de comparaître devant un autre. L'emploi de ce mot dans le chapitre 8 de l'épître aux Romains en est une démonstration très claire et positive: le Saint Esprit en nous ne paraît pas devant Dieu pour nous; il est actif en nous; il nous fait soupirer, et Dieu reconnaît ces soupirs, comme son activité en nous; il trouve la pensée de l'Esprit en nous, «car l'Esprit *intercède* pour les saints». C'est là de l'activité: c'est parler à un autre, à Dieu, dans un soupir; c'est, si j'ose dire ainsi, arriver jusqu'à Dieu Lui-même. Dieu connaît la pensée de l'Esprit, alors même que nous ne savons pas la saisir, et il la reconnaît comme sienne et l'agrée. L'Esprit parle à un autre, et sa pensée arrive jusqu'à la pensée et au cœur de Dieu (*) Christ donc est toujours vivant pour intercéder «pour nous dans le ciel». Je dis «*pour nous*», non pas en nous envisageant comme assis dans les lieux célestes, mais comme nous approchant de Dieu par Christ; je dis «nous», parce qu'un tel souverain sacrificateur nous convenait, saint, innocent, sans souillure, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux. «*Il nous convenait*», parce que nous appartenons au ciel, parce que nous entrons en esprit dans le ciel en nous approchant de Dieu. Nous n'avons pas à faire avec un autre sacrificateur assis sur un trône sur la terre, ou assis sur son propre trône, n'importe où, mais avec un sacrificateur qui est maintenant élevé plus haut que les cieux.

(*) *ἵνα* ne signifie jamais autre chose, dans l'Écriture, qu'une intervention active. Le mot *ἵνα* est employé cinq fois: Actes des Apôtres 25: 24; Romains 8: 27, 34; 11: 2; Hébreux 7: 25. Le lecteur s'assurera facilement si dans ces passages il s'agit d'interventions actives ou non.

Telle est toujours dans cette épître la sacrifice de Christ: une sacrifice actuelle, une sacrifice dans le ciel, une sacrifice à la droite de la Majesté dans les cieux, exercée là, — une sacrifice, non selon l'ordre d'Aaron quant à la personne et à la descendance, mais notre Seigneur, sacrificateur dans le ciel selon la puissance d'une vie impérissable. Il est personnellement semblable à Melchisédec et selon l'ordre de Melchisédec, mais n'est jamais présenté comme exerçant sa sacrifice selon l'analogie de Melchisédec ou dans le lieu où s'accomplit celle de Melchisédec. Toujours, depuis les chapitres 2 et 3, il est comparé et mis en contraste avec Aaron; et c'est afin de soustraire les chrétiens juifs (car c'est à eux spécifiquement que l'épître est adressée) à leurs habitudes juives d'association avec ce qui était sur la terre, en leur présentant une sacrifice présente, exercée au-dessus des cieux; c'est afin de les préserver par la grâce de se détourner des choses célestes vers ce à quoi ils étaient accoutumés; c'est enfin, je puis l'ajouter, afin de les faire sortir du lieu où ils avaient demeuré jusque là, c'est-à-dire du camp, de l'association extérieure avec Israël et avec un système jugé, et cela par un enseignement, basé sur cette vérité que, maintenant comme

alors, Il est toujours vivant pour vaquer à son office. C'est l'exercice d'une sacrificature continuelle après qu'il s'est offert Lui-même une fois pour toutes.

Remarquez ici que, quoique le sacrifice ait été constaté (il en est question dans le premier chapitre et dans le second, comme aussi dans celui-ci), nous n'avons pas encore trouvé un seul mot relatif à notre consommation de fait ou dans la conscience. Il n'a été question que de la capacité du sacrificateur à secourir des âmes tentées et exercées ici-bas d'un sacrificateur qui peut être touché par le sentiment de nos infirmités. Il est monté plus haut que les cieux; — mais de consommation par un sacrifice (comparez chapitre 10: 14), de comparution dans la présence de Dieu pour nous (comparez chapitre 9: 24), il n'en a point été fait mention jusqu'ici. Bien que la valeur et la convenance de sa sacrificature pour ceux qui sont éprouvés soient pleinement constatées, il ne s'agit pas jusqu'ici de notre perfection devant Dieu, mais de l'aide et du secours pour les faibles et ceux qui sont éprouvés, et qui ont besoin de secours et de grâce. C'est à ceux-ci que la sacrificature est appliquée, et une sacrificature qui s'exerce à la droite de Dieu, à la droite du trône de la Majesté dans les hauts lieux, et nullement sur un trône de Melchisédec. Cette application de la sacrificature de Christ à nos infirmités et au secours dont nous avons besoin au moment opportun, est d'autant plus remarquable, que l'auteur de l'épître, quand il vient à parler de perfection par l'offrande de Christ et de l'apparition de Christ dans la présence de Dieu pour nous, ne parle nullement de Christ comme sacrificateur et laisse complètement tomber le sujet de sa sacrificature. Sans doute le contraste avec la sacrificature juive est relevé, mais c'est le secours, l'intercession, le fait qu'Il est toujours vivant pour la faire, les choses qui ont rapport aux infirmités, et ces choses seules, qui sont identifiées avec la sacrificature de Christ. Je fais exception pour la propitiation, au chapitre 2, qui est, chacun le sait, un cas exceptionnel dans lequel le souverain sacrificateur *représente* le peuple, non pas un acte proprement dit de sacrificature, quoique accompli par le souverain sacrificateur le jour de l'expiation; — tandis que, d'autre part, lorsqu'il est question de notre consommation par l'offrande de Lui-même, et de sa comparution dans la présence de Dieu pour nous, le sujet de la sacrificature est entièrement abandonné. Il y a un contraste positif et marqué entre les deux choses. L'offrande que Christ a faite de Lui-même et sa comparution devant la face de Dieu pour nous, ne sont pas la sacrificature, mais il n'en est pas ainsi de l'intercession, d'après l'enseignement de l'épître aux Hébreux.

Au chapitre 8, toute la doctrine de la sacrificature est résumée avant que l'écrivain s'occupe de développer la valeur du sacrifice de Christ et de son apparition devant Dieu pour nous. Nous avons un tel souverain Sacrificateur qui s'est assis à la droite de la Majesté dans les cieux, un ministre du sanctuaire, et d'un sanctuaire purement céleste. Rien de ceci n'appartient à Melchisédec. La sacrificature dont l'épître nous entretient, n'existe que *pendant que Christ est dans le ciel*. Elle est exercée dans le sanctuaire, — c'est-à-dire dans le ciel même, — dans ce vrai tabernacle, dont le tabernacle que l'homme avait dressé était l'ombre, étant fait selon le modèle des choses célestes; elle est une sacrificature céleste dans un sanctuaire céleste. Cela est si vrai que si Christ était sur la terre il ne serait pas sacrificateur

(verset 4). De l'exercice de la sacrificature de Melchisédec sur son trône, il n'y a point de trace, et il n'y est fait aucune allusion. Il y avait des sacrificateurs qui servaient le modèle et l'ombre des choses célestes; mais nous avons à faire avec les choses célestes elles-mêmes; et Christ a obtenu un ministère plus excellent. Quand, et où Christ a-t-il obtenu ce ministère, suivant ce chapitre? Que veut dire: «Or maintenant Christ a obtenu». Avons-nous les choses célestes, un service céleste, et un sacrificateur céleste, comme chose présente, ou une sacrificature de Melchisédec, après que tous les ennemis sont soumis sur la terre? Est-ce que cette ombre et cette forme selon lesquelles le ministère de Christ est exercé, sont le tabernacle construit par Moïse, ou le service de Melchisédec? La réponse est bien simple. L'auteur de l'épître parle ensuite des alliances; — et dans quel but? Uniquement, ici, pour montrer que l'ancienne alliance avait vieilli et était près de disparaître, — afin que les chrétiens juifs ne continuassent pas à y rester attachés. La nouvelle alliance n'est pas faite avec nous. Son fondement est posé dans le sang de Christ, comme l'institution de la cène du Seigneur le montre, et nous en possédons tous les avantages, — et bien plus encore, — et Paul en a été le ministre.

Mais cette allusion au modèle des choses célestes amène l'écrivain inspiré à parler de l'ordre tout entier du sanctuaire, et à développer la valeur de l'oeuvre et du sacrifice de Christ. Ici je désire faire une observation qui n'est pas sans importance, dans l'étude de l'épître aux Hébreux; c'est que la mention du temple est soigneusement omise. Le temple se rattache à la royauté, à l'établissement sur la terre de ce qui pratiquement était le gouvernement et la sacrificature de Melchisédec, le règne du fils de David. L'épître aux Hébreux ne fait mention que du tabernacle. Celui-ci était le modèle des choses célestes; le temple, quelles que puissent être les analogies, n'est jamais donné comme tel, mais bien le tabernacle. Même quand l'auteur parle du système comme ayant encore sa place, il parle du tabernacle et non du temple. C'était le *camp* que les Hébreux avaient à quitter, et dont ils devaient sortir. L'analogie du service de Christ est distinctement, positivement et formellement, selon la similitude du service Aaronique dans le tabernacle, non pas selon un service de Melchisédec. Le modèle est ce que Moïse a donné; mais la réalité est dans le ciel, uniquement et spécifiquement dans le ciel. C'est une chose présente, spécifiquement présente, Christ étant dans le ciel maintenant, — non pas une chose à venir comme l'est Melchisédec. Christ est entré dans le ciel, il n'en est pas sorti (chapitre 9: 12); le voile est déchiré, le chemin des lieux saints est ouvert, et le sang de Christ purifie la conscience; et l'apôtre parle à ceux à qui l'épître est adressée, qui participent à la vocation céleste et qui peuvent dire: «Il est le souverain Sacrificateur de *notre* profession». Les choses célestes elles-mêmes sont en question. Christ est entré dans le ciel même, afin de paraître *maintenant* devant la face de Dieu pour *nous*; dans ceci, comme nous l'avons vu (quoique ce que Aaron faisait soit introduit comme point de comparaison), nous ne trouvons nulle mention de la sacrificature. Il s'agit d'un autre sujet. Au chapitre 4: 14, l'analogie est exposée d'une manière frappante: «Un grand souverain Sacrificateur qui a traversé les cieux» (non pas qui est entré dans les cieux), comme Aaron traversait le parvis et le lieu saint pour entrer dans le sanctuaire. Or ici au chapitre 9, nous n'avons pas de sacrificateur, mais Christ paraissant devant la face de Dieu pour nous (verset 24). Il a été manifesté une fois, non pour restaurer Israël et le monde, mais pour abolir le péché par son

sacrifice (verset 26); il a été offert une fois, non pas ici pour racheter Israël, mais (en contraste avec la mort et le jugement qui sont la portion de l'homme, comme enfant d'Adam) pour porter les péchés, non pas d'Israël, mais de plusieurs (versets 17-20), non pas qu'il ne soit pas mort pour la nation, ou que le résidu ne doive pas être rétabli sur le fondement de ce même sacrifice, je n'ai pas besoin de le dire, mais le passage parle d'autre chose.

Le chapitre 10, encore par comparaison et en contraste avec la loi, aborde le sujet de l'application du sacrifice de Christ; mais il s'agit maintenant de fait et d'efficacité, non de sacrificature.

C'est d'application qu'il est question; «nous sommes sanctifiés» (verset 10). La chose est enseignée comme une vérité connue de celui qui l'enseigne, comme une chose présente. Encore ici la position de Christ est toujours l'opposé de celle de Melchisédec: Christ attend *jusqu'à* ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds (verset 13). Ce n'est pas là un règne et une sacrificature royale après la destruction des ennemis (comparez Genèse 14); c'est une chose uniquement céleste: Christ est assis à la droite de Dieu; ceux qui sont sanctifiés. et dont on a déjà parlé, sont «rendus parfaits à perpétuité»; Christ n'est pas debout, comme les sacrificateurs Aaroniques, qui offraient toujours de nouveau des sacrifices inefficaces, mais il est assis à la droite de Dieu, parce que son sacrifice à Lui est complet, et que ceux qui y ont part sont rendus parfaits à perpétuité, c'est-à-dire non seulement pour l'éternité, mais dans une continuité ininterrompue et incessante, exactement comme Lui est assis là. Il s'agit de ceux qui ont part à l'efficacité du sacrifice, pendant que Christ est assis à la droite de Dieu; et le Saint Esprit en est le témoin pour celui qui écrit l'épître et pour ceux auxquels il écrit, comme possession présente de paix. Et remarquez la conséquence: «ayant donc, frères, une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus» (verset 19). — Oui, nous avons pleine liberté pour entrer aujourd'hui dans le ciel, nous ne sommes pas dans la position des juifs sous le règne de Melchisédec. Et puis nous retrouvons le souverain sacrificateur; — et où cela? Dans les lieux saints dans le ciel, ou dans la maison de Dieu; et, nous l'avons lu, nous sommes sa maison, si nous tenons ferme ce que nous *avons*.

On remarquera qu'au verset 18 du chapitre 10, la doctrine des chapitres 9 et 10 prend fin, et l'exhortation commence. Le voile étant déchiré, l'accès dans les lieux saints nous étant ouvert, et nos consciences étant purifiées, nous sommes appelés à nous approcher en pleine assurance de foi, et à entrer dans les lieux saints, par le sang de Jésus, ayant un grand Sacrificateur établi sur la maison de Dieu, car telle est la position chrétienne. L'auteur encourage ensuite ceux auxquels il s'adresse à «retenir la confession de notre espérance sans chanceler», et il les exhorte à prendre garde l'un à l'autre pour s'exciter à l'amour et aux bonnes oeuvres et à ne pas abandonner «le rassemblement de *nous-mêmes*». Ils professaient le christianisme et jouissaient de ses privilèges; s'ils les abandonnaient, ils n'avaient plus à attendre que le jugement. Pour le résidu juif de la fin il y aura une délivrance, parce que le résidu n'a pas possédé ces privilèges et ne les a pas rejetés; mais ce qui caractérisait au contraire ceux à qui l'apôtre s'adresse ici, c'est qu'ils possédaient les privilèges du christianisme. S'ils abandonnaient la foi, ils se retiraient, ils foulaient aux pieds le Fils de Dieu

et estimaient pour une chose profane le sang de l'alliance par lequel ils avaient été sanctifiés; ils outrageaient l'Esprit de grâce, et il n'y avait plus de remède. Ils avaient été illuminés; ils avaient reçu la connaissance de la vérité; ils avaient accepté avec joie l'enlèvement de leurs biens, sachant qu'ils avaient dans les cieus des biens meilleurs et permanents; — ils ne devaient pas rejeter leur confiance et être «de ceux qui se *retirent*», mais ils devaient croire pour la conservation de l'âme (verset 39). C'était de profession, des croyants; et les croyants alors étaient des chrétiens. La profession comme telle les laissait en danger de retourner au judaïsme et donnait lieu à un avertissement sous ce rapport; mais ceux auxquels l'épître est adressée, étaient des chrétiens; et ainsi les chrétiens avaient, et ont par conséquent, un grand sacrificateur établi sur la maison de Dieu, un sacrificateur qui a traversé les cieus, et qui exerce sa sacrificature dans les lieux saints où il est entré, et seulement là, comme l'épître nous le dit, — un sacrificateur qui peut sympathiser à nos infirmités et qui est toujours vivant pour intercéder pour nous, son service de sacrificateur n'ayant rien à faire avec notre consommation par l'offrande de Lui-même, et avec «Son apparition pour nous devant la face de Dieu».

Le reste de l'épître n'exige pas beaucoup d'explication. Je remarque seulement ce passage, au chapitre 11: «Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils (les Abraham, etc.) ne parvinssent pas à la perfection sans nous», c'est la gloire de la résurrection qui est la perfection et non la bénédiction sous Melchisédec; et Dieu a en vue pour nous quelque chose de meilleur que la bénédiction céleste d'Abraham.

Toutes les exhortations du commencement du chapitre 12 nous montrent à qui l'écrivain s'adressait. Il parlait à des chrétiens: ils n'étaient pas venus à la montagne de Sion, mais à la pleine bénédiction céleste et terrestre, dans laquelle l'église des premiers-nés et les saints de l'Ancien Testament sont compris (ce n'est qu'ici que l'épître aux Hébreux fait mention de l'Eglise); ils étaient venus à Jésus, à Jésus médiateur de la nouvelle alliance, mais à Lui, à Jésus, — c'est là le point essentiel, — et à un Jésus, non pas qui revient du ciel, mais qui parle du haut du ciel pendant qu'il est là.

Les versets 8 et 9 du chapitre 13 montrent clairement avec qui ces chrétiens étaient en relation. Le Christ qu'ils avaient appris à connaître par ceux dont ils étaient appelés à imiter la foi, ce Christ était le même hier, et aujourd'hui et éternellement. Son immutabilité devait les garder des doctrines étrangères. C'était la grâce qui devait être leur portion, non pas les viandes juives.

L'écrivain inspiré déclare ensuite que, lui et ceux auxquels il était associé, avaient, et avaient alors un autel, un lieu de culte, où la viande de Dieu et la communion avec Lui se trouvaient, autel dont ceux qui retenaient le judaïsme (passé alors et près d'être jugé), n'avaient pas le droit de manger. Le judaïsme comme système est envisagé comme rejeté, comme étant une religion pour la terre, un camp de Dieu maintenant abandonné de Dieu, ici-bas. Le système judaïque était maintenant rejeté. Lorsque le sang était porté dans le sanctuaire, le corps de la victime était porté hors du camp. Le vrai sanctuaire, c'est-à-dire le ciel (comme l'enseigne expressément le chapitre 9, versets 11, 12, 24) est l'un des éléments

essentiels de la position dont l'écrivain sacré parle; — l'autre élément, c'est une réjection permanente de toute religion mondaine et par toute religion mondaine appropriée à la chair, — «hors du camp», ou de la sainte cité terrestre. Le résidu de la fin attendra et aura la restauration d'un système terrestre, avec la présence et le trône du Seigneur à Jérusalem. Le système auquel les hommes sont appelés dans cette épître, et dans lequel, s'ils sont chrétiens, ils se trouvent, et qu'ils sont avertis de ne pas abandonner, est exclusivement et positivement le système chrétien et céleste, en contraste avec la bénédiction dont le résidu jouira à la fin; bénédiction qui est basée sur la même oeuvre, mais établie par un trône restauré sur la terre dans une sainte cité sur la terre, et non pas un Sauveur rejeté, et un trône céleste. La foi, la joie, les espérances, les intérêts et les exhortations, l'écrivain et ceux auxquels il écrit, sont tous également *chrétiens*, bien que ces chrétiens fussent en danger de retomber dans le judaïsme, dont ils sont finalement appelés à se séparer.

Le résultat de cette revue que nous venons de faire de l'épître aux Hébreux, est que notre consommation à perpétuité par l'offrande de Jésus Christ, et l'apparition de Christ devant la face de Dieu pour nous, n'ont rien à faire avec la sacrificature; mais qu'il y a une sacrificature d'intercession, efficace pour nous, parce que le sacrificateur peut sympathiser à nos infirmités, et qu'ayant souffert étant tenté, il est à même de secourir ceux qui sont tentés; que cette sacrificature, dans son caractère et sa nature tout entière, est exercée dans le ciel spécifiquement, et là seulement (ainsi que nous l'apprenons ici, car c'est là ce qui nous convenait); et que la comparaison et le contraste de cette sacrificature, dans son exercice, sont faits entièrement en rapport avec l'ordonnance et le service du tabernacle. Le sacrificateur est selon *l'ordre* de Melchisédec; mais de *l'exercice* d'une sacrificature de Melchisédec il n'y a ni mention, ni trace, ni allusion. C'est une sacrificature exercée uniquement dans le ciel, où Christ est entré, comme Aaron dans les lieux saints faits de main.

L'épître s'adresse, formellement et expressément, à des *chrétiens*, dans toutes ses parties. Si elle s'étend au-delà, en tant que fondement des espérances futures d'Israël, comme le fait certainement ce qui est enseigné dans l'épître, elle n'a aucune application directe à Israël, sauf en ce que la position présente de Christ et son oeuvre accomplie assurent leurs espérances; et comme l'épître ne se place pas sur le terrain proprement dit de l'église, c'est-à-dire de notre position dans les lieux célestes en Christ, elle peut, dans certaines parties, s'étendre accessoirement jusqu'aux espérances et aux bénédictions d'Israël. Toutefois les espérances dont s'occupe l'épître n'appartiennent pas à Israël; — elles sont le ciel et la gloire. De plus l'épître est écrite à des juifs chrétiens, c'est-à-dire à des chrétiens d'entre les juifs, qui demeureraient attachés de fait à leurs propres anciennes pensées, à leurs sentiments, à leur système, et qui étaient exposés, si Dieu ne les gardait, à retourner au judaïsme, qui était près d'être jugé. Ils sont exhortés à sortir du judaïsme et à abandonner leur relation avec lui; ils sont avertis que la foi en Christ qu'ils possédaient, et le judaïsme, ne pouvaient pas demeurer plus longtemps associés comme ils l'avaient été jusque là, plusieurs milliers de juifs, nous le savons, étant zélés pour leur ancienne loi (Actes des Apôtres 21: 20).

La vue nette de notre union avec Christ

ME 1873 page 141

A chaque vérité qui concerne les Saints, se rattache nécessairement une conséquence pratique; chaque position a sur nous un droit qui lui est particulier. Si la position est acceptée les devoirs, les habitudes, le caractère et l'effet qui découlent de cette position doivent être maintenus, ou bien la position est une lettre morte. Une position qui ne réclame rien, qui ne confère rien, n'a pas de sens; mais plus la position oblige, et entraîne de devoirs, plus elle est élevée, et plus l'état pratique qui en est le résultat a d'importance. Or on se trompe généralement plutôt à l'égard de la nature de la position qu'à l'égard de l'état pratique, quoique l'état décèle l'imperfection dans la manière dont on a saisi la *position*, ou le manque de conscience dans la manière dont on la maintient. Quand des gens professent une chose, et qu'ils agissent d'une manière qui est en désaccord avec leur profession, il faut qu'ils aient imparfaitement saisi ce qu'ils professent, ou que leur conscience soit mauvaise. Un homme peut avoir du zèle pour Dieu, mais ce zèle n'être pas selon la connaissance (comparez Romains 10: 2).

Le grand piège, dans le temps présent, c'est la manière subtile avec laquelle peuvent être professées les plus hautes vérités, tout à fait sans spiritualité. Combien n'admet-on pas généralement, par exemple, que Christ est la Tête de l'Eglise qui est Son corps; et on professe appartenir au corps dont Il est la Tête; — et pourtant, combien est peu manifeste généralement l'état qui découlerait d'une position si élevée, si elle était devenue une réalité pour l'âme.

Il faut qu'il y ait là quelque grand vice; il faut ou bien qu'on ait bien mal saisi cette position, ou bien qu'on ait une foi de mauvais aloi dans la manière dont on la maintient: je crois que pour la plus grande part, la faute en est à la manière charnelle dont on s'occupe des plus précieuses vérités.

Si on saisit mal la position, et ce qu'implique le fait que Christ est «Tête sur toutes choses à l'Eglise, qui est Son corps» (Ephésiens 1: 22-25), l'état et la marche pratique seront en désaccord avec la position, quand même la conscience serait bonne. L'erreur quant à la position doit se trahir nécessairement dans la pratique, et cela, peut-être sans pouvoir atteindre la conscience. La première chose que nous ayons à faire est de nous assurer que nous croyons la vérité quant à la position, car alors, si l'état n'est pas en harmonie avec elle, notre conscience nous condamne, et il y a quelque chose sur quoi il est possible d'agir en vue de produire un état qui soit en rapport avec la position. En nous appliquant à être conséquents, nous serons formés pratiquement selon la réception intelligente d'une vérité, quelle qu'elle soit.

Aujourd'hui presque tout croyant reconnaît que Christ est la Tête du corps de l'Eglise, et s'attribue la qualité de membre de ce corps, dont Christ est la Tête, professant par conséquent

qu'il est uni à Christ et aux membres de son corps. Mais l'état des âmes est-il d'accord et en harmonie avec cette position? Si l'union du croyant avec Christ est une réalité, cette union est si glorieuse que d'immenses conséquences et un état très particulier doivent en résulter. Mais, hélas, comme nous l'avons dit, cette vérité est acceptée par plusieurs par l'intelligence naturelle, — non dans l'Esprit, mais dans la chair. Ils ne comprennent réellement pas la position, et leur effort vers un état qui soit en rapport avec elle, trahit le peu d'intelligence qu'ils en ont.

Mais je m'adresse ici à ceux-là seulement qui reconnaissent que notre position est celle d'un corps uni, par l'Esprit, à Christ la Tête dans les cieux, et je désire considérer avec eux l'état qui résulte du maintien de cette position.

Le grand principe de cette position, c'est l'union avec Christ. Est-ce que chacun de ceux qui ont reconnu et accepté cette vérité, jouit de ses résultats dans la conscience joyeuse d'être un avec Christ? Y a-t-il en chacun ce sentiment d'une vraie union avec Lui, d'une union qui, liant à un plus grand, doit toujours conférer quelque chose à l'inférieur? S'il en est autrement, à qui la faute? On connaît les traits de la position, on en fait les plus beaux tableaux (quiconque voit ce qui se passe dans l'Eglise de Dieu ne le sait que trop); mais c'est par l'intelligence naturelle qu'on saisit toutes ces choses; et de là vient que les hommes les plus légaux et les plus cléricaux se font les grands avocats de cette position. Ce triste fait rend d'autant plus nécessaire, que ceux qui ont compris spirituellement l'unité de l'Eglise avec son Chef, en manifestent pratiquement les vrais effets et réalisent effectivement l'état que cette position réclame.

L'union avec Christ par l'Esprit de Dieu est une chose très réelle et dont on a conscience intérieurement. C'est plus que d'être simplement assuré par la foi que Christ mourut pour moi, ou qu'Il est vivant pour moi, et qu'Il est allé me préparer une place dans les cieux. Par la foi, par le moyen de l'Esprit, je puis connaître ces choses si précieuses et en jouir, comme je pourrais savoir qu'un homme puissant m'a délivré d'une terrible prison, et m'a conféré authentiquement de grandes propriétés que j'hériterai après un certain temps. Mais être uni en quelque manière à ce glorieux personnage est quelque chose de tout différent encore. Or, quant à Christ, nous sommes à la fois délivrés et bénis par Lui; mais de plus, nous sommes unis à Lui par l'Esprit: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit avec Lui» (1 Corinthiens 6: 17); et par l'Esprit, je connais le lien qui m'unit à Lui; je sais que je suis un avec Lui.

Il n'y a jamais eu d'union par l'Esprit jusqu'au jour de la Pentecôte (Actes des Apôtres 2); et l'état produit par cette union est exposé dans Jean 14: 19, 20, où notre Seigneur dit, en quittant ses disciples: «Parce que je vis, vous aussi vous vivrez»; et: «En ce jour-là (le jour du Saint Esprit), vous *connaîtrez* que je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». C'est là la connaissance communiquée par l'union.

L'Epouse dans le Cantique des Cantiques soupire après l'union, et parle du sentiment de la possession (chapitre 2: 16) que donne le vrai amour; mais elle n'a jamais le sentiment de

l'union, elle ne sait pas ce que c'est que d'être «un seul Esprit». C'est une chose étonnante de pouvoir parler d'être un seul esprit avec Christ (1 Corinthiens 6: 17).

Ce n'est pas seulement, quelque vrai et précieux que cela soit, que Christ a fait une oeuvre merveilleuse pour moi; ce n'est pas seulement que Christ donne la vie éternelle et une bienheureuse demeure dans la gloire; mais je suis uni à Christ par le Saint Esprit, «si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous» (Romains 8: 9).

Le fait est merveilleux, je l'admets, mais simple. L'Esprit est donné, et nous ne sommes pas seulement oints, mais nous sommes scellés par l'Esprit, et nous avons les arrhes de l'Esprit dans nos coeurs (2 Corinthiens 1: 21, 22).

Nous n'avons pas seulement la vie en Christ, selon cette parole: «Celui qui croit a la vie éternelle»; il y a plus, — il y a l'eau vive donnée, le Saint Esprit, qui est en nous «une fontaine d'eau jaillissante jusque dans la vie éternelle» (Jean 4: 14). Sans doute la vie est donnée en Christ à tout croyant; mais, par Christ, le croyant reçoit l'eau vive, une puissance connue dans l'âme, agissant en rapport avec la vie éternelle, Or si on admet que l'Eglise est le corps de Christ il faut entendre l'union du corps avec le Chef dans un sens naturel ou dans un sens spirituel. Si l'union est naturelle, il faut qu'elle soit dans cette nature qui avait besoin de rédemption, et alors elle serait légale ou charnelle; mais si l'union est spirituelle, elle doit être de l'ordre le plus élevé, et d'un caractère bien positif et défini; elle doit être d'une nature spirituelle, je n'ai pas besoin de le dire. Christ est assis dans les cieus, et l'Esprit de Dieu est ici-bas; les siens sont encore là où il a été rejeté, et ils sont unis à Lui, leur Tête, là où Il est, par l'Esprit qui est là où ils sont. Quand on a saisi cette vérité, il reste seulement à voir et à comprendre la nature et les conséquences d'une telle union.

Rien peut-il la surpasser? L'âme peut-elle en connaître quelque chose et ne pas la cultiver? Ne rejette-t-elle pas dans l'ombre toute chose? Ce n'est pas seulement que Christ me tient par la main droite; mais mon âme est unie à Lui par l'Esprit; le lien qui me lie à Lui est aussi réel et distinct que possible.

Aucun lien ne pouvait être plus étroit: «Os de Ses os», «chair de Sa chair»; «une seule chair» (voyez Ephésiens 5: 22-32); rien ne pouvait être plus réel ou plus précis. Si quelqu'un ignore cette grande faveur de Dieu, sans doute il ne la recherche pas. Si au contraire il la connaît, et qu'il soit assuré qu'elle est sa part, que telle est sa position, il demeurera et aura son repos en Christ, et connaîtra les effets ou l'état qui découlent de sa vraie position. S'il se fait une fausse idée de la position, comme font plusieurs, son état, dans le sens pratique, sera proportionnellement bas et imparfait. Si, d'un autre côté, comme quelques-uns, il discerne la vraie position de l'Eglise unie à son Chef, mais que son âme ne soit pas exercée à l'égard de ce qu'exige cette position, sa conscience sera mauvaise, et il sera par conséquent en défaut dans tous ses actes et tous ses jugements; car là où la conscience est mauvaise à l'égard de quelque vérité que ce soit, il y a certainement un manque de conscience, même dans les détails les plus ordinaires de la vie.

Que le Seigneur accorde à ceux qui voient la vraie position, de chercher à conserver l'état pratique si élevé qu'elle réclame, et que la grâce confère avec elle!

Les eaux de la dispute

ME 1873 page 181 - Gardez-vous de parler légèrement - Lisez Nombres 20

«Ils excitèrent aussi sa colère près des eaux de Mériba; et il en arriva du mal à Moïse à cause d'eux, car ils chagrinèrent son esprit, et il parla légèrement de ses lèvres» (Psaumes 106: 32, 33).

C'est une chose extrêmement importante pour nos âmes, de bien comprendre que les voies de Dieu envers nous, sont basées sur sa propre relation avec nous, et que jamais elles n'ont d'autre fondement. Ce que nous disons ici, est aussi vrai pour la discipline que pour tout autre chose, car notre Père nous discipline parce que nous sommes ses enfants.

«Je visiterai de verge leurs transgressions et de plaies leur iniquité», est un des principes des voies de Dieu, non seulement pour la maison de David (Psaumes 99: 32), mais aussi pour Israël comme nous pouvons le voir en Amos, chapitre 3: 1, 2. Dieu ne peut pas passer par dessus les péchés de ses saints comme il passe par dessus ceux du monde: «il discipline celui qu'il aime» (voyez Hébreux 12). Le péché, dans un enfant de Dieu, est bien plus grave que chez un homme du monde, parce que la gloire de Dieu en est bien plus atteinte. Ce qui, chez d'autres, pourrait paraître de peu d'importance, ne l'est pas chez nous. Nous avons besoin de peser toutes choses à la balance du sanctuaire, afin de bien discerner ce qui est selon Dieu, et ce qui ne l'est pas.

Il est également infiniment précieux de voir que Dieu peut rappeler dans sa Parole les fautes de ses saints, et qu'il n'hésite pas à le faire; il nous montre en eux, et par eux, car ces choses sont écrites pour notre instruction, que malgré nos chutes, sa fidélité envers nous ne faillit jamais. Mais il faut un degré plus profond de spiritualité, pour discerner que Dieu visite ainsi les péchés de son peuple, et que cependant leur bénédiction finale, par sa grâce, ne peut faillir: «Mais je ne retirerai point de lui ma bonté, je ne lui fausserai point ma foi, je ne violerai point mon alliance, et je ne changerai pas ce qui est sorti de mes lèvres» (Psaumes 89: 33, 34). Il ne peut pas manquer à sa parole, il ne peut se renier lui-même, (2 Timothée 2: 13).

Un autre fait remarquable, c'est que les péchés des saints qui sont rappelés, ne sont souvent pas ceux dans lesquels nous aurions supposé volontiers que les saints tomberaient, témoin le reniement de Pierre qui est rappelé en détail, témoin encore l'affreux péché de David, et le péché de Moïse aussi, car «il parla légèrement de ses lèvres». L'Écriture mentionne ce péché de Moïse plusieurs fois; Moïse lui-même y revient très souvent pour montrer que, même une parole prononcée légèrement (qu'on pourrait regarder comme une faute légère), ne passe pas inaperçue devant Dieu. Or je crois qu'en ceci nous péchons beaucoup, c'est-à-dire en parlant légèrement de nos lèvres, comme le dit Jacques: «Nous bronchons tous en plusieurs choses. Si quelqu'un ne bronche pas en paroles, celui-là est un homme parfait, capable de tenir aussi tout le corps en bride (Jacques 3: 2). Quand je vois qu'une parole légère, prononcée par Moïse dans un moment de chagrin, est ainsi rappelée, je suis profondément

pénétré de la nécessité qu'il y a pour nous de tenir en bride notre langue. C'est en ceci que Satan nous surmonte si souvent d'une manière si humiliante pour nous, et c'est ce qui fait que les enfants de Dieu ont constamment besoin de discipline, parce qu'ils parlent légèrement de leurs lèvres. De combien de chagrins ta langue devient l'instrument! On peut dire qu'une grande partie des misères qui affligent les saints, naissent de paroles légères.

Dieu peut rappeler les choses dans lesquelles ses saints l'ont offensé, mais sa vérité demeure néanmoins, et celui dont la faute nous est rapportée, n'en est pas moins dans la gloire avec le Seigneur, et de là il peut regarder en arrière et suivre tout le chemin par lequel Dieu l'a fait passer, et voir comment Dieu a conduit et dirigé toutes choses pour son bien.

Nous pouvons remarquer, en passant, que l'Écriture fait ressortir d'une manière remarquable, la fidélité du Seigneur Jésus, là même où Moïse a failli. Quand il a été ici-bas, tous ceux qui s'asseyaient au banc des moqueurs, et qui cherchaient à le surprendre dans ses paroles, — toute la contradiction des pécheurs contre Lui-même, toutes leurs ruses, — n'ont jamais fait sortir de sa bouche une parole dite légèrement. Tout au contraire, quand il était attaqué de toutes parts, par les pharisiens, par les sadducéens, par les hérوديens, après qu'il leur a répondu à tous, sa sagesse brille en les réduisant tous au silence par cette simple question: «Que vous semble-t-il du Christ? De qui est-il fils?... Si donc David l'appelle Seigneur, comment est-il son fils?» (Matthieu 22: 44, 45). Et Jésus est notre modèle, comme Pierre nous le dit: «Si en faisant le bien vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu, car c'est à cela que vous avez été appelés; car aussi Christ a souffert pour vous, vous laissant un modèle afin que vous suiviez ses traces, lui qui n'a pas commis de péché et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude; qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement» (1 Pierre 2: 20-23).

Écoutons maintenant le récit de l'événement qui fait ici le sujet de nos réflexions: «Or les enfants d'Israël, savoir toute la congrégation, arrivèrent au désert de Tsin, le premier mois; et le peuple demeura à Kadès, et Marie mourut là, et y fut ensevelie. Et, n'y ayant point d'eau pour l'assemblée, ils s'attroupèrent contre Moïse et contre Aaron. Et le peuple disputa contre Moïse, et ils lui dirent: Plût à Dieu que nous fussions morts quand nos frères moururent devant Jéhovah. Et pourquoi avez-vous fait venir l'assemblée de Jéhovah dans ce désert, pour que nous y mourions, nous et nos bêtes? Et pourquoi nous avez-vous fait monter d'Égypte pour nous amener en ce méchant lieu, qui n'est point un lieu pour semer, ni un lieu pour des figuiers, ni pour des vignes, ni pour des grenadiers, et où il n'y a point d'eau pour boire» (versets 1 à 5)? Ce n'est pas une chose peu ordinaire, pour ceux qui ont connu la rédemption par le sang de l'Agneau, et le passage de la mer Rouge, — la délivrance de l'Égypte, — que de murmurer ainsi, parce qu'ils n'ont ni raisins, ni figues, ni grenades.

Que peuvent faire Moïse et Aaron? Ils n'ont aucune ressource en eux-mêmes; ils ne peuvent que tomber sur leurs faces devant l'Éternel. «Alors Moïse et Aaron se retirèrent de devant l'assemblée, à l'entrée du tabernacle d'assignation, et tombèrent sur leurs faces» (verset 6).

Mais c'est une chose bien digne de notre sérieuse attention, que c'est souvent lorsque nous avons été près du Seigneur, que nous avons humblement placé devant lui ce qui pesait sur nos coeurs, au moment où nous rentrons au milieu des difficultés qui nous avaient poussés vers Dieu, que quelque chose d'inattendu nous surprenant, nous tombons en faute.

«Et la gloire de l'Eternel leur apparut». Quelle bénédiction pour Moïse! Et c'est là *notre* part maintenant. Quelle que soit la détresse, ou l'épreuve, quelles que puissent être les circonstances, — dès que nous nous approchons du Seigneur, sa gloire apparaît; c'est elle que Dieu place devant nous, pour la consolation et l'affermissement de nos âmes.

«Et Jéhovah parla à Moïse, disant: Prends la verge et convoque l'assemblée, toi et Aaron ton frère, et parlez au rocher en leur présence, et il donnera son eau; et ainsi tu leur feras sortir de l'eau du rocher, et tu donneras à boire à l'assemblée et à leurs bêtes» (versets 7, 8).

Au commandement de Jéhovah, Moïse avait jeté la verge par terre, et elle était devenue un serpent; au commandement de Jéhovah, Moïse avait étendu la verge sur la Mer Rouge, et la mer s'était retirée, et Israël avait passé à pied sec, les eaux s'étant fendues; puis Moïse avait étendu la verge de nouveau, et Jéhovah avait jeté les Egyptiens au milieu de la mer. Dès que Dieu lui disait de prendre «la» verge ici encore, Moïse aurait dû simplement s'attendre au Seigneur; mais, chers amis, n'avons-nous pas trouvé souvent bien difficile, quand nous avons rencontré quelque épreuve sur le chemin, et que nous l'avons placée devant le Seigneur, de l'abandonner entièrement entre ses mains, et d'attendre ce que Lui décidera?

Toute cette scène nous dit que le Seigneur s'attend à ce que nous prêtions la plus grande attention à sa parole en toutes choses. Le Seigneur avait dit: «Parlez *au rocher* en leur présence»; mais quand l'assemblée est réunie devant le rocher, Moïse parle *au peuple*, et il parle légèrement de ses lèvres; — c'est en ceci que Moïse a manqué! La faute peut paraître de peu d'importance, mais le Seigneur ne peut pas ne pas en tenir compte; et il en est de même en nous pour tout ce qui serait une tache ou une ride, ou une chose semblable; car le Seigneur a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle, — «afin que Lui se présentât l'assemblée à Lui-même, glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fut sainte et irréprochable». C'est pourquoi aussi nous voyons, dans les chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse, le Seigneur Jésus marchant au milieu des assemblées (non pas dans le monde), avec des yeux comme des flammes de feu, afin que toutes les assemblées connaissent que c'est Lui qui sonde les reins et les coeurs. Dans sa discipline, il peut s'occuper de choses qui sont en nous et dont nous n'avons pas connaissance, mais que Lui voit, comme lorsqu'il intercède pour Pierre. Jésus avait prié pour Pierre, afin que sa foi ne défailit pas (Luc 22: 31-34), et cela avant que Pierre pensât qu'il eût besoin que le Seigneur s'occupât ainsi de lui. «Il sonde les reins et les coeurs»; et nous avons besoin d'y prendre garde! C'est une chose très solennelle pour nous que de mépriser la discipline du Seigneur. Il nous châtie parce que nous sommes aimés de Lui et que nous sommes à Lui.

Moïse, en parlant légèrement de ses lèvres, se ferma Canaan, et perdit le grand honneur d'y introduire Israël à travers les eaux du Jourdain. Nous aussi, nous faisons toujours une perte

quand nous péchons, quoique la grâce de Celui avec lequel nous avons à faire, puisse restaurer nos âmes et les placer sur un terrain plus élevé et plus ferme que celui sur lequel nous marchions. «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». Pierre pouvait-il oublier jamais, la leçon de la grâce qui l'avait restauré? Elle l'avait placé sur un terrain plus élevé et plus ferme quant à l'état de son âme, que celui sur lequel il se trouvait avant sa chute. — Dieu qui domine tout, fait tourner, dans sa grâce, même nos péchés et nos chutes à notre bien, ce qui n'est pas une excuse pour nos péchés, bien au contraire!

Un autre trait des voies de Dieu nous est présenté dans la scène remarquable que nous avons sous les yeux. Dieu prend toujours plaisir à honorer ses saints aux yeux des autres; mais il ne faut pas qu'ils cherchent leur propre gloire. Dieu honorera ses serviteurs; mais dès que nous abandonnons cette place de *serviteurs*, pour en prendre une que nous estimons plus haute, Dieu nous humilie. Le Seigneur Jésus Christ, le serviteur fidèle de Jéhovah, se cachait toujours afin que Dieu fût manifesté; et Dieu l'honorait toujours aux yeux des autres, «l'approuvant par des miracles, des prodiges et des signes». Quand nous honorons Dieu, Dieu nous honore. «J'honorerai ceux qui m'honorent; mais ceux qui me méprisent, seront traités avec le dernier mépris» (1 Samuel 2: 30). Dieu dit à Moïse: «Prends la verge..., et parlez en leur présence au rocher, et il donnera son eau; ainsi *tu* leur feras sortir de l'eau du rocher, et *tu* donneras à boire à l'assemblée et à leurs bêtes». *Tu le feras!* Quel honneur pour Moïse aux yeux de tout Israël. Mais Moïse prend la verge et dit: «Vous rebelles, écoutez maintenant; vous ferons-nous sortir de l'eau de ce rocher? Et ainsi il ne sanctifie pas Jéhovah en la présence des enfants d'Israël, car il dit «*nous*», et non pas «*Jéhovah*». Dès que nous présumons être quelque chose, nous avons déjà perdu la place de serviteurs.

Dieu nous découvre ici aussi la séduction du péché. «Moïse prit la verge de devant Jéhovah, *comme il lui avait commandé*» (verset 9). Moïse obéit jusqu'à un certain point, mais là il s'arrête; il obéit en partie, et une obéissance partielle est toujours nécessairement alliée à de la propre volonté. Telle était, au plus haut point, l'obéissance des scribes et des pharisiens: ils s'emparaient de ces portions de la loi qui leur apportaient de l'honneur aux yeux des hommes, les accomplissant, afin d'être vus d'eux; mais ils laissaient de côté ce qui exigeait du renoncement. C'est pourquoi le Seigneur dit: «Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, etc...»; et nous avons besoin de nous en souvenir dans notre service, nous aussi, afin que nous soyons gardés de nous rechercher nous-mêmes, et de vouloir complaire aux hommes.

Moïse prend la verge, *comme Jéhovah lui avait commandé*: «Et Moïse et Aaron convoquèrent l'assemblée devant le rocher; et il *leur dit*:...». Voilà la désobéissance. Dieu n'avait pas commandé à Moïse de faire cela; il lui avait commandé de parler au rocher; mais Moïse parle au peuple, disant: «Vous rebelles, écoutez maintenant, vous ferons-*nous* sortir de l'eau de ce rocher?» (verset 10.) Quelles paroles! Moïse, Moïse! ô faiblesse de la chair! Moïse, l'homme de Dieu parle légèrement de ses lèvres. Lui, cet homme qui était fort doux, plus que tous les hommes qui étaient sur la terre (Nombres 12: 3), il dit: «Vous rebelles, écoutez; vous ferons-*nous* sortir de l'eau de ce rocher», se mettant à la place de Dieu! Lui dont il est dit: «Ils

excitèrent aussi sa colère..., et il en arriva du mal à Moïse, car ils chagrinèrent son esprit, et il parla légèrement de ses lèvres». Moïse parle de lui; il dit «nous», ce triste mot dans la bouche d'un saint. Tout ce que nous avons, et tout ce que nous possédons, nous l'avons par la grâce du Seigneur, et nous devons en user pour Sa gloire, nous souvenant que nous l'avons ainsi reçu.

Moïse oublie la grâce et la puissance de Dieu. La foi ne fait pas ainsi. Paul dit: «Par la grâce de Dieu, je suis ce que je suis, et sa grâce envers moi n'a pas été vaine, mais j'ai travaillé beaucoup plus qu'eux tous; non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi» (1 Corinthiens 15: 10), honteux, pour ainsi dire, d'être forcé de parler de lui-même.

Le péché de Moïse peut paraître à plusieurs léger; mais si nous l'examinons de plus près, nous porterons un jugement différent, et nous dirons que ce qu'il fit était une chose bien mauvaise devant Dieu.

«Et Moïse leva sa main, et frappa de sa verge le rocher par deux fois» (verset 11). Dieu lui avait dit de parler au rocher; mais Moïse le *frappe* deux fois, comme si la puissance divine avait besoin d'être secondée par l'énergie humaine. Toutefois: «Il en sortit des eaux en abondance». Le manque de fidélité du serviteur n'anéantit pas la fidélité de Dieu. Moïse est infidèle, mais Dieu ne renie pas Moïse comme son serviteur; il ne renie non plus la puissance de la verge. «Moïse leva sa main et frappa de sa verge le rocher, par deux fois; et il en sortit des eaux en abondance, et l'assemblée but, et leurs bêtes» (verset 11). Dieu peut employer le service d'un homme pour la bénédiction d'autres âmes, au moment même où il va faire peser sa discipline sur l'homme dont il se sert ainsi. Dieu demeure fidèle; il ne renie pas sa vérité (son nom en soit béni!) quoiqu'elle soit mêlée de beaucoup de faiblesse, de folie, et même de la propre importance de ceux qui la prêchent.

Et Jéhovah dit à Moïse et à Aaron: «Parce que vous n'avez point cru en moi pour me sanctifier en la présence des enfants d'Israël, aussi vous n'introduirez point cette assemblée au pays que je lui ai donné. Ce sont là les eaux de Mériba (dispute) pour lesquelles les enfants d'Israël disputèrent contre l'Eternel, et il se sanctifia en eux» (versets 12, 13).

L'Esprit de Dieu fait mention de la chute de Moïse dans plusieurs autres passages des Ecritures. Nous en rappellerons ici quelques-uns.

Nombres 27: 12-14: «Jéhovah dit aussi à Moïse: Monte sur cette montagne de Habarim et regarde le pays que j'ai donné aux enfants d'Israël, tu le regarderas donc, et puis tu seras, toi aussi, recueilli vers tes peuples, comme Aaron ton frère y a été recueilli, *parce que vous avez été rebelles à mon commandement*, au désert de Tsin, dans la dispute de l'assemblée pour ne point me sanctifier au sujet des eaux devant eux, ce sont les eaux de Mériba (dispute), à Kadès, au désert de Tsin». Moïse fait la perte de Canaan en parlant légèrement de ses lèvres; mais, bien-aimés, le conseil éternel de la grâce de Dieu envers lui est-il en quelque manière altéré par là? ou bien la chute même de Moïse ne devient-elle pas l'occasion de prouver que «la miséricorde de Jéhovah est d'éternité en éternité en faveur de ceux qui le craignent». Il était nécessaire que Moïse fût châtié et qu'il devint ainsi un exemple des voies de Dieu envers

un saint désobéissant; mais Dieu «ne change point» pour cela «ce qui est sorti de ses lèvres». En effet, nous voyons plus tard Moïse dans la gloire avec le Seigneur sur la montagne de la transfiguration (Matthieu 17: 3; Marc 9: 4; Luc 9: 30). De cette gloire, il pouvait regarder en arrière et contempler tout le chemin par lequel la bonté du Seigneur l'avait conduit, et discerner ce qu'ici-bas nous ne pouvons souvent pas voir, comment Dieu fait «travailler toutes choses ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment». La certitude que celui que le Seigneur aime (et il aime jusqu'à la fin), il le discipline, apporte un grand repos à nos âmes. Ce sont ses saints qu'il discipline. Il hait le péché, et dans ses voies envers ses enfants il montre quelle chose terrible est ce péché. Il ne faut pas nous imaginer que parce que nous sommes faits la justice de Dieu en Christ, et que nous sommes héritiers de la gloire, Dieu laisse passer nos péchés inaperçus; bien au contraire, c'est parce que nous sommes ses enfants qu'il visite nos iniquités, pour nous montrer quelle chose mauvaise et amère c'est de pécher contre le Seigneur, afin de *nous* rendre participants de sa sainteté.

Deutéronome 3: 23-28: «En ce même temps aussi, je demandai grâce à Jéhovah, en disant: Seigneur Jéhovah, tu as commencé de montrer à ton serviteur ta grandeur et ta main forte, car qui est le Dieu au ciel et sur la terre qui puisse faire des oeuvres comme les tiennes, et dont la force soit comme tes forces? *Que je passe, je te prie, et que je voie le bon pays* qui est au-delà du Jourdain, cette bonne montagne, c'est à savoir le Liban. Mais Jéhovah était fort irrité contre moi à cause de vous, *et il ne m'exauça point*, mais il me dit: *c'est assez, ne me parle plus de cette affaire*. Monte au sommet de Pisga, et élève tes yeux vers l'occident et le septentrion, vers le midi et l'orient, et regarde de tes yeux, *car tu ne passeras point ce Jourdain*; mais donnes-en la charge à Josué, et encourage-le et le fortifie, car c'est lui qui passera devant ce peuple et qui les mettra en possession du pays *que tu auras vu*. Le Seigneur rejette la prière de son serviteur; et il peut faire ainsi à l'égard de nos prières, ou il peut nous répondre en une manière que nous n'attendons pas. Il en fut ainsi pour l'écharde de Paul: «A ce sujet j'ai supplié, nous dit-il, trois fois le Seigneur afin qu'il se retirât de moi; mais le Seigneur répondit: Ma grâce te suffit; car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité» (2 Corinthiens 12: 8, 9). Paul avait besoin de l'écharde dans la chair! Dieu peut faire peser et laisse parfois peser les conséquences du péché d'un de ses enfants sur lui pendant tout le temps de sa vie ici-bas. Moïse était arrivé aux confins mêmes du pays, et il dit: «Que je passe, je te prie, et que je voie le bon pays». Mais Dieu lui dit: «C'est assez, ne me parle plus de cette affaire». Ce «c'est assez» ne semble-t-il pas nous dire que Dieu avait peine à refuser à Moïse ce que Moïse lui demandait, et que, en quelque sorte, il n'aurait pas voulu que Moïse persévérât dans sa requête, qu'il ne voulait pas lui accorder parce qu'il valait mieux pour la gloire de Dieu que la requête, ne fût pas exaucée? Mais il y a une tendresse pleine de beauté dans la réponse du Seigneur. «C'est assez», ou «qu'il te suffise», comme il dit à Paul: «Ma grâce te suffit».

Deutéronome 32: 48-52. «Et en ce même jour-là Jéhovah parla à Moïse, en disant: Monte sur cette montagne Habarim, sur le mont Nébo qui est au pays de Moab, vis-à-vis de Jéricho, et regarde le pays de Canaan que je donne en possession aux enfants d'Israël; tu mourras sur la montagne sur laquelle tu montes et tu seras recueilli vers tes peuples, comme Aaron ton

frère est mort sur la montagne de Hor et a été recueilli vers ses peuples; *parce que vous avez péché contre moi* au milieu des enfants d'Israël aux eaux de la dispute de Kadès (Méribakadès) dans le désert de Tsin, *car vous ne m'avez point sanctifié* au milieu des enfants d'Israël. Cependant tu verras vis-à-vis de toi le pays, mais tu n'y entreras point, au pays, dis-je, que je donne aux enfants d'Israël». Nous voyons ici comment le Seigneur parle et peut parler des siens. Quand un homme raconte la vie d'un de ses semblables, il cherche à cacher ses défauts et ses chutes, parce qu'il cherche à glorifier l'homme. Le Saint Esprit, quand il raconte la vie d'un croyant, ne cache pas ses chutes et ses péchés, parce qu'il exalte la grâce de Dieu; et c'est une chose infiniment précieuse quand nous sommes enseignés par nos chutes mêmes à exalter la grâce de Dieu. Nous lisons que Dieu dit à Moïse: «Vous avez été rebelles»; «vous avez péché»; et cependant nous voyons ce même Moïse parler librement avec Dieu, face à face, et parler avec Lui comme avec un ami; et Dieu lui dit la raison pour laquelle il ne pourra pas passer le Jourdain; et au désir de Moïse de voir le bon pays qui est au-delà, il répond (car ce désir est agréable devant ses yeux) en lui faisant voir le pays, du *haut* de Pisga. Dieu peut nous montrer la sagesse de ses voies et de sa discipline. Rien n'empêchera l'accomplissement de ses desseins de grâce envers nous. Rien ne fera changer ce qui est sorti de ses lèvres: «Ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés». Mais, entre la justification et la glorification, la discipline intervient.

Deutéronome 34: 1 et suivants: «Alors Moïse monta des campagnes de Moab sur le mont Nébo, au sommet de Pisga qui est vis-à-vis de Jéricho; et Jéhovah lui fit voir tout le pays, depuis Galaad jusqu'à Dan, avec tout le pays de Nephtali et le pays d'Ephraïm et de Manassé, et tout le pays de Juda jusqu'à la mer occidentale et le midi et la campagne de Jéricho, la ville des palmiers, jusqu'à Tsoar. Et Jéhovah lui dit: C'est ici le pays dont j'ai juré à Abraham, à Isaac et à Jacob, en disant: Je le donnerai à ta postérité, je te l'ai fait voir de tes yeux, mais tu n'y entreras point. Ainsi Moïse, serviteur de Jéhovah, mourut là au pays de Moab, selon le commandement de Jéhovah. Et Jéhovah l'ensevelit dans la vallée, au pays de Moab, vis-à-vis de Beth-Péor, et personne n'a connu son sépulcre jusqu'à aujourd'hui. Or Moïse était âgé de 120 ans quand il mourut; sa vue n'était point diminuée, et sa vigueur n'était point passée».

C'est Jéhovah qui ensevelit Moïse; et plus tard, comme nous l'avons vu, il l'élève dans la gloire du Seigneur Jésus sur la montagne de la transfiguration. Josué n'est pas là, celui qui introduisit Israël dans le pays, mais Moïse, celui à qui ce privilège fut refusé.

Chers amis, souvenons-nous que c'est une chose en apparence de peu d'importance, une parole irréfléchie, qui fit perdre à Moïse le pays de Canaan! Souvenons-nous aussi que le Nouveau Testament insiste plus, pour ainsi dire, sur le gouvernement de la langue que sur aucune autre chose; «car par tes paroles tu seras justifié, et par tes paroles tu seras condamné» (Matthieu 12: 37; voyez aussi Jacques 3). Chercher à nous élever nous-mêmes, c'est nous rebeller contre Dieu.

Que le Seigneur nous fasse comprendre que nous sommes exposés à un jugement auquel le monde n'est pas exposé, parce que nous sommes les saints du Seigneur, et que le Seigneur peut avoir à fermer son oreille à notre prière. Il est le «seul Dieu sage», et il peut être plus

sage en refusant qu'en accordant. Pussions-nous être trouvés marchant devant Lui d'une manière qui Lui soit agréable avec révérence et avec crainte!

Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.)

ME 1873 page 197 – ME 1874 page 13 – ME 1875 page 261 – ME 1876 page 38 – ME 1877 page 81 – ME 1878 page 351 – ME 1879 page 277 – ME 1880 page 298 – ME 1881 page 13 – ME 1882 page 280 – ME 1883 page 14

Mon but dans les pages qu'on va lire, n'est pas d'interpréter les Psaumes, ce qui a été essayé autre part, mais d'en tirer quelque instruction spirituelle et quelque édification pour nos âmes. Les Psaumes jettent une lumière toute particulière sur le gouvernement de Dieu et sur les sympathies de l'Esprit de Christ avec son peuple. Ces deux choses ont en premier lieu les juifs pour objet et pour centre de leur action; mais tout en admettant la grande différence qui existe entre l'état des juifs et le nôtre, entre la relation d'un peuple avec Jéhovah, et celle d'enfants avec leur Père, il n'en est pas moins vrai que les voies de Dieu en gouvernement s'appliquent aussi à nous chrétiens. Comme point de vue pour envisager le chrétien, le gouvernement de Dieu, quoique au second plan (l'autre point de vue, plus élevé, est céleste) n'en est pas moins d'une importance immense et d'un haut intérêt. C'est sur ce terrain qu'on découvre tous les soins de la tendresse divine de Celui qui a même compté les cheveux de notre tête; c'est ici que l'on apprend à connaître avec quel sérieux et quelle vigilance il faut marcher devant Dieu qui jamais ne se départ de ses saintes voies, dont on ne se moque point impunément, dont les yeux sont continuellement sur les justes, quoique sa grâce agisse en toutes ces choses pour nous rendre parfaits devant Lui selon SES voies. Le gouvernement de Dieu appliqué à la marche du Chrétien, est surtout exposé dans les épîtres de Pierre. (Voyez 1 Pierre 1: 17; 3: 10-15, ainsi que l'esprit et la teneur de toute l'épître). Dans la seconde épître, le gouvernement de Dieu se poursuit jusqu'à la consommation de toutes choses. La première épître présente surtout le gouvernement des justes; la seconde, le jugement des méchants, quoique ce jugement soit aussi mentionné dans la première comme mettant fin à la puissance du mal et introduisant la délivrance finale des justes. Pierre était l'apôtre de la circoncision; c'est pourquoi le gouvernement de Dieu s'offre à lui d'une manière spéciale quand il enseigne.

Livre 1

Psaume 1

Ce gouvernement sur la terre est clairement indiqué dans le Psaume 1^{er}, ainsi que le caractère de ceux qui jouissent de la bénédiction de ce gouvernement.

Il y est question de celui qui se tient séparé de la voie du méchant, qui prend plaisir en la loi de Jéhovah et y médite. La soumission au Christ, dans les conseils de Dieu dépositaire du gouvernement au terme de cette époque d'épreuve, tel est le sujet du Psaume 2^{ème}. Quelques mots seulement sur le premier de ces deux Psaumes, qui forment la base de tous les autres: nulle participation au conseil des méchants, à la voie des pécheurs, ni au siège des moqueurs; quoiqu'ici, en connexion avec la responsabilité humaine dans la marche, on est toutefois

préservé du mal. Les iniques forment des plans, suivent leur propre volonté, voient les choses à leur façon et font des arrangements pour arriver à leurs fins; ce n'est point là qu'on trouve le juste. Le pécheur va son propre chemin et s'y complaît; le juste ne marche point avec lui. Les moqueurs sont à leur aise et méprisent Dieu; le juste ne siège pas avec eux. Mais le jugement arrivera, et les pécheurs ne pourront subsister dans l'assemblée des justes introduits alors dans le repos par la gloire de Dieu.

Psaume 2

Le Psaume 2^{ème} annonce l'établissement du triomphe terrestre de Christ et de sa royauté en Sion, lorsque les gentils lui seront donnés en héritage. Ces événements ne sont pas encore accomplis.

Le gouvernement de Dieu ne met pas les fidèles à l'abri de la souffrance, ainsi que cela aura lieu alors; mais il fait tourner la souffrance en bénédiction spirituelle et retient encore sa colère. Glorieuse récompense de nos légères afflictions! Pour nous, le nom d'un Père est révélé dans ces afflictions mêmes. Nous invoquons comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, et nous nous conduisons avec crainte pendant le temps de notre séjour ici-bas, sachant que nous avons été rachetés. Dans ce Psaume, les rois sont exhortés à se soumettre avant que le jugement n'arrive sur la terre. Mais ce jugement n'est pas encore exécuté, et nous avons à apprendre notre propre leçon dans la patience; c'est ce que les Psaumes vont nous enseigner.

Psaume 3

Examinons les enseignements des premiers Psaumes qui suivent. Les ennemis sont multipliés; mais la première pensée de la foi est: Seigneur; l'âme est en sûreté là; elle regarde delà ceux qui la pressent. Jéhovah devient ainsi l'objet de la confiance. Si le *Seigneur* entre dans mon coeur *avant* ceux qui me pressent, tout va bien. Mon esprit est en paix, parce qu'il *Le* voit intéressé à ce qui se passe. *Lui* est ma gloire, mon bouclier et Celui qui nie fait lever la tête. Remarquons encore qu'il ne s'agit point d'une vue indolente, insensible du bien et du mal, ni d'une confiance indifférente. Le désir et la dépendance sont actifs, ce sont les liens entre l'âme et Jéhovah. *J'ai crié* et il m'a répondu; point de doute à ce sujet; c'est la confiance que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous entend; et que s'il entend nous avons les choses que nous avons demandées. Si nous sommes sincères, nous ne désirons pas recevoir quelque chose qui soit contraire à sa volonté; mais, au milieu de l'épreuve et des difficultés, quelle chose immense que la certitude de pouvoir compter sur l'oreille et sur le bras de Dieu, dans ce qui est selon sa volonté! Source de repos et de paix. Je me suis couché, je me suis endormi, je me suis réveillé, car le Seigneur me soutient. Que c'est grand et simple à la fois! Cher lecteur, pouvez-vous dire cela? L'épreuve trouve-t-elle votre coeur confiant en Dieu, comme en un père; et quand elle redouble d'intensité, votre esprit est-il tranquille, votre sommeil est-il doux? Votre coucher, votre dormir, votre réveil, portent-ils le caractère de la paix qui vous entoure, parce que vous savez que Dieu est, et qu'il dispose de toutes choses? Dieu se trouve-t-il ainsi placé entre vous d'une part et vos troubles et ceux qui vous pressent

d'autre part? Alors que peut-il vous arriver? Les «milliers de peuples» font-ils une différence, si Dieu est là? L'Assyrien s'est enfui avant de pouvoir même se lever pour exécuter une seule de ses menaces; ces menaces mêmes trahissent la conscience qu'il a de sa peur. Insensés que nous sommes de mesurer toujours les difficultés et les épreuves d'après nos propres forces et non d'après celles de Dieu, Lui qui est pour nous, si nous sommes à Lui! Qu'importe que les villes de Canaan aient des murailles élevées jusqu'au ciel, si ces murailles s'écroulent au son d'une trompette? Pierre eût-il marché plus facilement sur une mer calme que sur une mer en tourmente?

Notre sagesse est de savoir que nous sommes incapables de rien faire sans Jésus et, qu'avec Lui, nous pouvons tout ce qui est conforme à sa volonté. Le secret de la paix consiste à être occupé de Jésus pour l'amour de Lui; et alors nous trouverons la paix en Lui et par Lui, et quand l'affliction surviendra, quoique ne devant pas y être insensibles, nous y trouverons Jésus et sa tendre affection, et nous serons plus que vainqueurs.

Psaume 4

Le Psaume 4^{ème} nous présente un autre principe, non moins important: l'effet d'une bonne conscience lorsque nous crions à Dieu dans notre détresse. Il ne s'agit point d'une bonne conscience en tant que justifiés du péché, mais d'une bonne conscience en pratique, qui donne de l'assurance envers Dieu. Si notre coeur ne nous condamne pas, dit l'apôtre, alors nous avons de l'assurance envers Dieu.

Ecoute-moi lorsque je crie: O Dieu de ma justice. Il n'est pas dit: *Justifie-moi*, mais, *Ecoute-moi*.

L'âme est dans l'angoisse, mais autrefois elle avait été mise au large; elle avait déjà fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu. Il est lui seul, la source de sa gloire et de son honneur. Combien c'était vrai de Christ! L'homme a diffamé sa gloire et a aimé la vanité. Mais il n'en reste pas moins vrai que selon le gouvernement de l'Eternel qui ne peut se renier Lui-même, Il met à part celui qui l'aime. Ils sont tiens, a dit Christ. Nous sommes un peuple qui lui appartient en propre. Cette vérité demeure, quoiqu'il en soit; mais en marchant dans la piété, elle nous devient présente, et nous donne confiance; nous voyons la clarté de la face de Dieu et nous sommes certains qu'Il nous exaucera. Nous n'avons pas perdu le sentiment de ce qu'Il est actuellement pour nous; notre âme n'est pas obscurcie. Or, rien ne s'obscurcit plus facilement que la dépendance de Dieu et la confiance en Lui. L'intégrité avec le sentiment de la dépendance donne courage. Certainement Dieu nous écoute lorsque, pleins de repentance, nous crions à Lui; mais ici, nous avons autre chose: L'intégrité du coeur donne assurance au jour de l'affliction, parce que notre esprit voit Dieu; nous l'apercevons à travers l'épreuve et nos regards sont fixés sur Lui. C'est ce que nous trouvons ici: «Pensez en vous-mêmes et demeurez tranquilles» adorez Dieu dans l'intégrité, sans crainte, et confiez-vous en Lui.

Bien des gens disent: «Qui nous fera voir du bien dans ce qui nous entoure?» Ils se découragent et désespèrent d'en trouver. Mais dans toutes les circonstances et au travers de tout, la clarté de Sa face est le seul bien solide et invariable. La faveur de Dieu vaut mieux que

la vie, en outre elle assure le bonheur. La puissance du mal n'a pas le dessus sur la puissance de Dieu. Lui-même en dispose, le détourne, le change en bénédiction, l'annule, comme bon lui semble. La foi trouve cela dans la clarté de sa face et l'âme s'élève au-dessus du mal pour se réjouir en Dieu. Il y a là plus de joie que dans les bénédictions temporelles. Ces dernières sont incertaines et précaires; de plus, elles ne sont pas Dieu Lui-même, et la clarté de Sa face dans l'épreuve, c'est Lui-même; elle donne à notre âme le secret du fait que Dieu est pour nous. Aussi «je me coucherai et je dormirai aussi en paix», mon repos n'est point troublé par l'insomnie qui craint l'atteinte du mal, car après tout c'est Dieu seul qui me protège dans la joie et dans l'épreuve.

Psaume 5

Le Psaume 5^{ème} me fournit l'occasion de dire maintenant, pour n'y plus revenir, quelques mots sur l'appel au jugement souvent mentionné dans ce livre. Toutes les fois qu'il se trouve en présence de ses ennemis, l'opprimé ne cesse de crier à Jéhovah. C'est à Lui qu'il regarde; mais il se fonde sur la justice du caractère et du gouvernement de Dieu qui ne sauraient avoir de complaisance pour le mal. Jéhovah exterminera l'homme fourbe et violent; rien n'est plus juste. Le chrétien sent que Dieu ne doit pas laisser durer à jamais le triomphe du mal; lorsqu'il réfléchit au gouvernement de Dieu, il se réjouit d'avance de l'extirpation du mal par le jugement; non pas en pensant au méchant, mais à la justice (*) et à son résultat. La vengeance appartient bien à Dieu, mais ce n'est point là l'élément dans lequel Il vit. La part du juif étant sur la terre («car les débonnaires hériteront la terre et jouiront à leur aise d'une grande prospérité»), il désire, pour son propre repos, la destruction de l'homme fourbe et violent. Différente est la part du Chrétien. Il laisse l'homme violent ici-bas et s'en va au ciel. Il vit et marche personnellement dans une époque de grâce qu'il quittera pour entrer dans la gloire. Même au temps du Millénium, pendant lequel Dieu exercera son gouvernement et retranchera le méchant, la grâce encore sera la place distinctive du chrétien. Le fleuve d'eau vive découle de la cité; les feuilles de l'arbre de la vie duquel il savoure les fruits mûrs, sont pour la guérison des nations. Pour le moment, la place du Chrétien n'est que grâce et patience. Il fait le bien, souffre pour la justice, endure patiemment et sait que cela est agréable à Dieu. Il voudrait surmonter le mal par le bien; il sait que ce mal sera jugé, que le jugement dévorera les adversaires et, en les considérant comme tels, il peut se réjouir de les voir désormais impuissants pour empêcher le bien; juste jugement dont son âme reconnaît la nécessité; mais, placé sur le terrain plus élevé de la grâce, le chrétien ne cherche point dans le jugement son gain et sa délivrance. Telle a été la position de Christ. C'est lui qui exécutera le jugement auquel son Esprit fait appel dans ces Psaumes. Mais au temps de sa marche terrestre, pendant laquelle il a été notre modèle, Christ n'a point appelé le jugement sur ses ennemis; «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font»; telle fut sa prière quand leur violence était dirigée contre Lui, et dans le jugement il n'a point ouvert sa bouche.

(*) Le mot justice correspond aux deux mots anglais *justice* et *righteousness*; il s'agit ici du second qui signifie le contraire de l'iniquité ou du péché, comme dans Hébreux 5: 13; 1 Jean 3: 7.

Le Psaume 5^{ème} présente donc l'appel au jugement selon le gouvernement de Dieu sur la terre, jugement basé sur le caractère immuable de Jéhovah, et il attend le bonheur et la joie du peuple de Dieu, qui en découleront. Mais notre bonheur à nous est dans les cieux, où il n'est plus besoin de pareilles délivrances. Nous quittons cette terre.

Ainsi, tout en désirant faire ressortir la vérité et la justesse de ce Psaume, je ne le présente en aucune façon comme l'expérience d'un chrétien, sauf que notre cri dans la détresse et dans l'épreuve s'adresse aussi activement et sans partage au Seigneur — nous pouvons dire: à notre Père.

Psaumes 6-7

Les Psaumes 6 et 7 ont le même caractère que le précédent, en ce qu'ils appellent aussi le jugement. Mais le 6^e se place sur un tout autre terrain que le 5^e et, à certains égards, il peut présenter au Chrétien de la lumière en matière d'expérience. Quand le croyant est en angoisse, le mouvement naturel de la foi est de recourir à Dieu comme à la ressource et à l'espérance de l'âme. La grâce immense que Dieu déploie en étant pour nous, le sentiment que rien n'égale son amour, la confiance qui accompagne la soumission du coeur: toutes ces choses attirent le coeur vers Lui. Aussi n'est-il pas pour l'âme qui se confie en Lui, de temps plus doux que celui de l'épreuve. Cela suppose une volonté brisée, un coeur soumis et la connaissance de l'amour de Dieu. Dans le cas contraire, l'épreuve, par le moyen de la grâce, opère la soumission, puis elle est retirée; si elle continue, l'âme trouve son bonheur dans la sainte et parfaite volonté de Dieu et dans le fruit qu'elle y recueille. Mais il est un cas où l'épreuve, quoique tout aussi salutaire et pleine de grâce, offre un autre élément, dans lequel l'amour qui se confie en Dieu devient plus difficile à réaliser. C'est lorsque nous sommes éprouvés à cause de notre conduite. Il est difficile de voir l'amour de Dieu dans l'épreuve que nous subissons par suite d'un péché; il est difficile de ne pas être désolés en sentant que cette épreuve, fruit du péché, est une juste punition et qu'ainsi nous n'avons pas le droit d'y chercher l'amour. A qui nous adresser, si ce n'est à Lui? Mais comment chercher secours auprès de Celui que nous avons offensé? Telle est l'angoissante difficulté d'une âme qui, sachant qu'elle a attiré l'épreuve sur elle-même, sent qu'elle n'a pas le droit d'en réclamer la délivrance. Elle serait presque tentée de désespérer et de succomber sous la conscience de cet état. C'est en une occasion semblable que le Seigneur intercédait pour Pierre, de peur que sa foi venant à défaillir, sa confiance en Christ, son amour et son espérance en la faveur divine à se perdre, il ne tombât, par le moyen du remords et du désespoir, entre les mains de Satan. Pierre, il est vrai, ne subissait ni épreuve, ni châtement, mais le danger était le même. La foi empêche le désespoir, mais elle n'ôte point le sentiment du péché et de la justice du châtement; elle se confie en Dieu, en son amour, en sa bonté qui prennent maintenant le caractère de miséricorde dans l'esprit de celui qui souffre. Le sentiment du péché devient plus profond, la peur des conséquences diminue, et le coeur, humilié, se confie en Dieu malgré tout; néanmoins il sent que le châtement est mérité, et même, jusqu'à un certain degré, l'âme en souffre peut-être encore. Voilà l'état dont le psaume 6 nous fournit un exemple. Nous y trouvons le cri de détresse au fort de l'épreuve, le recours à la grâce, la prière à Dieu de ne

pas châtier *dans sa colère*, et la confiance devant la pensée que la colère serait une juste conséquence de son péché. Tout en reconnaissant que la colère est méritée, la foi s'appuie sur la grâce et dit: «Jusques à quand?» Il est impossible que Dieu abandonne à toujours ceux qui se confient en Lui; la lumière se fera. Il y a une relation avec Dieu, et la foi compte sur cette relation; le coeur peut exposer sa détresse à un Dieu dont les compassions sont connues. Cette confiance est pleinement exprimée dans les trois derniers versets. On remarquera aussi, à propos de ce psaume que, dans le gouvernement de Dieu appliqué à cette terre, la mort est envisagée comme un retranchement; c'était le cas pour les Juifs ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire d'Ezéchias et même dans celle de Job, mais à certains égards, c'est aussi le cas pour le chrétien; il y a des péchés à la mort, et la mort peut être employée comme moyen de discipline (voyez 1 Corinthiens 11); elle peut aussi être différée (voyez les épîtres de Jacques et de Jean). Quant à notre Psaume, il n'entrevoit rien au-delà de la mort, si ce n'est les ténèbres; le gouvernement de Dieu fait de même. Lorsque le croyant a la paix, il considère la discipline, même justement sévère, comme un signe certain de la faveur divine. Son horreur du péché est d'un caractère beaucoup plus pur, parce qu'il redoute le péché même, non point ses conséquences. Peut-être les dards enflammés du méchant l'atteindront-ils, ou tout au moins la terreur le menacera; mais au travers de toutes ces choses, il voit la miséricorde et la fidélité de Dieu; Christ intercédant pour lui, sa foi ne défaut pas. C'est là cependant un terrible état; mais le coeur s'attache à Dieu et peut dire: «Jusques à quand?»

Psaume 7

Le Psaume 7^{ème} est un appel circonstancié à la justice et à la vengeance, uni à la foi dans le jugement de Dieu. Ainsi l'assemblée des peuples reconnaîtra Jéhovah et l'entourera. L'affligé s'attend à la colère de Dieu sur les iniques, tout en priant qu'elle se détourne de lui-même; et il l'attend avec la certitude de la foi. C'est ce que nous faisons aussi, en reconnaissant la justice parfaite et l'excellence de ces choses; mais il est impossible de voir dans ce psaume l'expérience d'un chrétien, sauf en ce qui concerne le sentiment de l'intégrité devant Dieu et la confiance en Lui. Le Psaume 7 est donc l'expression de ceux qui, en butte à la haine des méchants, cherchent la délivrance, et non point de ceux qui souffrent comme Christ et avec Lui, afin d'être aussi glorifiés avec Lui.

Psaume 8

Le Psaume 8 célèbre le gouvernement millénial de Jéhovah et la gloire du Fils de l'homme, en rapport avec le peuple juif et par sa bouche.

Psaumes 9 et 10

Je passe sur les Psaumes 9 et 10, dont le premier célèbre le jugement des ennemis d'Israël, et le second raconte la méchanceté de leurs oppresseurs. Ces deux Psaumes expriment l'assurance, pendant l'oppression, que Dieu la voit et n'oublie pas les humbles; puis, lors de la délivrance, ils célèbrent la fidélité de Jéhovah. Le monde est jugé avec justice et Jéhovah se fait connaître par son jugement. Il suffit d'attirer l'attention sérieuse du lecteur sur le jugement du monde, mentionné dans ces Psaumes, et sur la scène principale de ce

jugement dans le pays d'Israël. En toute occasion cependant, l'âme humble peut traverser l'oppression et l'épreuve dans la tranquille certitude que Dieu la voit et que sa cause est entre les mains de Dieu. Et même, ce qui est plus difficile, subit-elle une épreuve par sa propre faute, si elle s'humilie véritablement elle peut encore compter sur Dieu.

Psaume 11

Passons maintenant au Psaume 11 et examinons quels sont les sentiments de ceux qui, souffrant sous l'épreuve qui précède la délivrance, ont encore à posséder leurs âmes par leur patience. Une chose, en premier lieu, ressort distinctement de ce Psaume (chose toujours vraie, mais non manifestée publiquement comme elle le sera alors), c'est l'impossibilité de compter sur l'homme et d'en espérer le moindre secours, l'instabilité de tout ce qui est terrestre, la ruine complète amenée par le mal. Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste? Pour la foi, tout cela est vrai depuis que Christ a été rejeté; mais jusqu'à présent, tant que sa patience trouve à s'exercer, et qu'il y a encore des âmes à amener en communion avec Christ, la main de Dieu refrène le pouvoir du mal. Les choses auxquelles ce Psaume fait allusion, ne seront pleinement manifestées qu'au temps où le méchant dominera sur la terre avant que Dieu se lève pour le jugement et pour délivrer tous les humbles de la terre.

Des cas particuliers d'épreuve nous placent souvent, dans notre sphère restreinte, au milieu de circonstances analogues. Seulement, n'oublions pas que nous avons affaire à un Père qui nous discipline pour notre bien, pour notre profit céleste et éternel, avec le même amour par lequel il n'a point épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous.

La question posée dans ce Psaume est celle-ci: «Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste?» A quoi aura-t-il recours comme assez divinement stable pour s'y appuyer? car le bien n'existe pas et les méchants n'étant arrêtés par aucun scrupule de conscience, usent de fraude pour détruire les justes. Il y a un moment où le Seigneur avertit de fuir, où il est tout à fait inutile soit d'agir, soit d'attendre avec patience. Mais tel n'est pas le cas ici, et cela n'arrivera que lorsque Dieu aura tout abandonné, pour un temps, entre les mains des méchants. La peur et l'incrédulité pousseraient à fuir, comme l'oiseau, en un lieu de refuge et d'humaine sécurité. La foi regarde plus haut: «Je me suis retiré vers Jéhovah». Se réfugier en Dieu qui est au-dessus de tout, qui connaît tout, auquel rien n'échappe, dont la fidélité est immuable, qui prend même soin de la vie d'un passereau, qui enfin dispose de tout, quoi que l'homme propose, se réfugier en Dieu qui est notre Père, c'est la ressource et la paix du juste. Le propre de cela est de rendre notre marche parfaite et de nous tranquilliser en tout temps; car les circonstances ne gouvernent plus nos sentiments, et l'âme n'a pas d'autre motif de conduite que la volonté de Dieu; elle l'accomplit avec hardiesse, quand elle y est invitée, en vertu de sa confiance en Lui. De plus, nous sommes tranquilles, sachant que le résultat est entre les mains de Dieu auquel nous nous confions. Toutefois là ne se borne pas l'enseignement du Psaume 11. Sur la terre tout est bouleversement, confusion; point de sécurité pour le juste. Mais Jéhovah est dans le palais de sa sainteté; son trône est dans les cieux; ses yeux contemplent, et ses paupières sondent les fils des hommes; Il ne dort ni ne sommeille; aussi le juste peut-il Lui remettre sa cause. Nous trouvons en outre ici une

exposition des voies de Dieu au temps de l'affliction. Jéhovah sonde le juste. Lorsque les paupières de Celui qui voit toutes choses au point de vue de sa sainteté, sondent les fils des hommes, il a un but spécial quant aux justes. Il les éprouve et Il les crible. Cela est de toute importance. L'activité de Dieu dans ses voies envers les justes a pour but d'accomplir tout ce que Sa grâce s'est proposé à leur égard, de manifester Son caractère, de juger et de les faire juger tout ce qui ne s'accorde pas avec ce caractère divin, de leur donner ainsi l'intelligence de ce qu'Il est Lui-même et de les y conformer moralement; à la fois soumettant leur volonté et mettant en activité leurs affections par le sentiment de sa fidélité et de son amour. Briser la volonté est un moyen puissant d'ouvrir l'intelligence.

Son temple et Son trône gouvernent tout cela. Dans Son palais, chacun annonce sa gloire. C'est là que l'homme s'approche de Lui; là que sont révélés Son caractère et Sa nature, afin que, conformément à cette nature, l'homme puisse être associé avec Lui. Son trône dispose toutes choses afin de nous rendre dignes d'être associés au palais. La chair ne se plie pas volontiers à ces exigences; mais cela prouve combien l'action de Dieu est nécessaire et profitable. Il sonde les fils des hommes, aucun de leurs faits et gestes ne lui échappe, toutes choses sont découvertes aux yeux de Celui auquel nous avons affaire, et Il en juge. Mais Il sonde plus particulièrement les justes, et cela en contraste avec sa haine des méchants sur lesquels Il enverra le jugement. Lorsque Dieu sonde les justes, il s'agit avant tout de Sa nature et de Sa gloire, qu'Il n'abandonne pas. Quoique Sa face considère les justes et quelque plaisir que Son amour prenne en eux, Il ne saurait se renier Lui-même; c'est à Lui qu'Il veut les rendre conformes, tout en maintenant Son caractère en gouvernement. Dieu s'est servi d'Israël pour faire connaître à toute la terre qu'Il déteste le mal; et plus ce peuple était près de Lui, moins Il pouvait tolérer en lui l'injustice: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités». Aujourd'hui encore, malgré toute Sa grâce, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Une foule de passages démontrent ce principe dans son application à Israël, et ce principe subsiste encore (Romains 2: 6, etc.). Ce sont, nous l'avons dit, les épîtres de Pierre qui surtout révèlent ce juste gouvernement de Dieu, la première, pour les justes, la seconde, contre les méchants. En sondant et en éprouvant les justes, Dieu revendique et maintient Son caractère au milieu de ceux qui sont près de Lui. Mais Il les sonde aussi pour leur profit, et prouve ainsi, d'une manière précieuse, tout le soin qu'Il prend d'eux. «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes», dit Elihu. Il est possible que nous soyons affligés par diverses tentations, *si cela est nécessaire*, et nous devons l'estimer comme une parfaite joie (épître de Jacques), sachant que l'épreuve produit la patience. Or, en voici le résultat: «Que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis» dans toute la volonté de Dieu.

Nous devons nous glorifier dans les tribulations (Romains 5); elles produisent la patience, et notre espérance n'en devient que plus brillante, l'amour de Dieu étant répandu dans nos coeurs — cette vraie clé de tout ce qui arrive.

L'amour de Dieu agissant en discipline, nous fait conclure deux choses exprimées en Hébreux 12.

La première, c'est qu'il ne faut pas mépriser la discipline qui a sa raison en nous, puisque c'est l'amour de Dieu qui l'applique; la seconde, c'est qu'il ne faut pas perdre courage, puisque c'est à l'amour que nous avons affaire.

Le livre de Job nous apprend que Dieu a deux buts différents lorsqu'Il éprouve les saints. L'un est de faire connaître les transgressions, les fautes positives dans lesquelles l'homme a abondé; l'autre, de détourner l'homme d'une mauvaise action et de rabaisser sa fierté (Job 33: 16, 17; 36: 7-9). Ce livre nous fournit une instruction toute divine des voies de Dieu quand Il sonde les justes. Il nous enseigne aussi cette autre vérité, importante pour les âmes exercées qui, trop souvent, s'arrêtent à des causes secondaires, savoir: que la discipline provient de Dieu, que Lui seul l'exerce. L'origine de toutes les épreuves de Job n'était point l'accusation de Satan, mais bien cette parole de Dieu: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job?» Dieu l'avait considéré et avait vu que l'épreuve était nécessaire. Il est vrai que les instruments de cette épreuve étaient pervers, c'étaient des désastres causés par Satan; mais Dieu avait considéré son serviteur; Il avait sondé le juste, mais mesuré exactement l'étendue de l'affliction. Aussi est-ce Lui qui arrête Sa tempête au jour du vent d'Orient, qui châtie par mesure; et lorsqu'Il eut achevé Son oeuvre (oeuvre que Satan n'aurait jamais pu accomplir) et qu'Il eut amené Job à se connaître lui-même, alors Il le bénit abondamment.

Dieu nous humilie et nous éprouve afin que nous connaissions ce qu'il y a dans nos coeurs. Il nous nourrit du pain de la foi, mais c'est en fin de compte, pour nous bénir. Quand nous abordons l'épreuve avec la vérité et la puissance de la vie spirituelle, elle développe et fait ressortir en nous la douceur et la maturité de la grâce; elle détache notre esprit du monde pour le rapprocher de Dieu, et le rendre plus intime avec Lui. Quand l'épreuve est abordée par la chair ou la rencontre, celle-ci se révolte et décèle sa propre volonté; cet état est rendu sensible à la conscience devant Dieu et, en définitive, la propre volonté est détruite, fut-ce d'une manière insensible. Assurément ce n'est pas l'épreuve en elle-même qui peut conférer la grâce; mais dirigée par la main de Dieu, l'épreuve peut briser la volonté et mettre au jour des maux cachés et que l'on ne soupçonnait même pas; la vie nouvelle peut alors se développer d'une manière plus large et plus complète. Dieu prend une plus large place dans le coeur, il y a plus d'intelligence de ses voies, la dépendance et l'humilité augmentent, la vanité de ce monde devient plus évidente et sensible; on se méfie davantage de la chair et de soi-même. Le chrétien se vide ainsi de lui-même, pour être rempli du Seigneur; les choses éternelles et véritables parce qu'elles sont divines, ont une plus large place dans l'âme; et tout ce qui est faux est mis au jour et rejeté. Nos relations avec Dieu prennent plus de maturité, nous vivons plus constamment au milieu des scènes éternelles dans lesquelles Il a introduit nos âmes. Regardant alors en arrière, nous découvrons l'amour qui nous a conduits à travers tout et, plein de reconnaissance, nous bénissons Dieu pour chaque épreuve. Il n'y a que l'épreuve pour nettoyer de tout alliage, pour nous affermir dans une espérance plus glorieuse, plus complète et plus pure, et pour accroître notre intelligence de Dieu, étant, en proportion, dépouillés de nous-mêmes.

Psaume 12

Evidemment le Psaume 12^{ème} a été écrit sous le poids de l'extrême injustice et de la violence et sous le sentiment de l'isolement; la puissance humaine, ainsi que tous ceux qui s'y confient, font la guerre à l'âme du fidèle. Un cas pareil est rare assurément, mais il n'est pas impossible qu'on ait l'occasion de passer par les souffrances que décrit ce psaume, et des chrétiens individuellement peuvent être isolés et abattus. Le verset 5 annonce les jugements de Jéhovah qui mettront fin à l'oppression. Ces jugements ont souvent lieu encore aujourd'hui, comme conséquence du gouvernement de Dieu; mais ils ne constituent pas l'espérance directe et particulière du chrétien qui sait, au contraire, que sa place est de faire le bien, de souffrir en faisant ainsi, de supporter patiemment le mal, et que cela est agréable à Dieu. Son repos est autre part là où Dieu est pleinement glorifié. Il en est de nous comme de Christ qui fit le bien, endura ici-bas l'affliction qui en était la conséquence et ne fut pas délivré; inutile d'ajouter combien cela était agréable à Dieu. Il convenait que Christ souffrît et c'est notre profit, de sorte que nous pouvons aussi nous glorifier dans les tribulations à cause de leur fruit bien autrement précieux que le repos de cette terre et qui mûrit pour nous dans le ciel, parce qu'ainsi nous sommes rendus capables de jouir de Dieu plus intimement. Si donc nous souffrons pour la justice et si nous souffrons pour l'amour de Christ, nous sommes bienheureux. L'Esprit de gloire et de Dieu repose sur nous. Du reste, si nous attendons patiemment, Dieu nous délivre même aujourd'hui en mainte circonstance particulière. Dans tous les cas, et c'est l'idée principale de ce psaume, les paroles de Jéhovah sont des paroles pures; elles jugent tout ce qui est en l'homme, mais on peut se confier entièrement en leur réalité. Tout ce que sa bouche a proféré, Jéhovah le maintiendra en sainteté, mais Il l'exécutera en puissance. Notre sagesse est de nous tenir à la parole de Dieu envers et contre tout. Les épreuves extérieures ne sont que des moyens pour purifier et pour éprouver le coeur quant à la foi; la parole est la pierre de touche à l'aide de laquelle l'âme éprouve toutes choses, la mesure intérieure de son état devant Dieu et le fondement infaillible sur lequel repose sa confiance. Lorsque le coeur est éprouvé par la parole ou par les circonstances, c'est afin de le dégager de chacune des choses qui l'empêcheraient de se reposer sur toute parole qui sort de la bouche de Dieu et de se l'approprier. Certainement nous vivrons par elles.

Psaume 13

Le Psaume 13^{ème} continue à exprimer le travail d'une âme sous le poids des épreuves mentionnées au Psaume 10^{ème}. Ces épreuves, à proprement parler, nous concernent peu; toutefois le chrétien peut se trouver angoissé par le triomphe apparent et momentané de la puissance du mal; et alors il peut demander à Dieu de ne pas être délaissé, comme s'Il ne prenait aucun soin de lui. Dans ce psaume, nous voyons la différence entre la position de Christ et celle du résidu juif: extérieurement, Christ a été abandonné entre les mains des méchants, tandis que le résidu juif en général sera épargné et délivré; quelques-uns d'entre eux, il est vrai, tomberont en ce jour-là par la main de l'ennemi, afin d'obtenir une meilleure résurrection. Mais en parlant de ce psaume, j'ai surtout en vue l'enseignement moral qu'il renferme. Au milieu d'ennemis sans coeur et sans conscience, même en apparence oubliée

de Dieu, l'âme se confie en sa miséricorde, compte sur lui, sur sa bonté, sur sa fidélité miséricordieuse, et se réjouit de la délivrance avant d'être délivrée par la puissance de Dieu. Ainsi, en priant Dieu, nous le remercions avant d'être exaucés, sachant, dans nos coeurs, par la foi, qu'Il nous a entendus et qu'Il nous a répondu; nous le bénissons quoique sa réponse ne soit pas encore manifeste et c'est la vraie preuve de la foi. Cette assurance procure une paix indicible au milieu de l'affliction. Nous ignorons comment Dieu nous délivrera, mais nous savons que nous serons délivrés; Il dispose de tous les moyens. C'est en Dieu lui-même que nous avons confiance et, en regardant à Lui, le coeur reçoit une réponse réelle sur laquelle il peut compter. Les circonstances et la parole éprouvent le coeur; la confiance et la délivrance divine réjouissent l'esprit. Nous savons, même avant d'être secourus, que Dieu est pour nous. Il est bien naturel de prendre conseil en soi-même, quoique rien ne fatigue et n'angoisse davantage, mais ce n'est pas la foi. La tristesse tend à produire la mort. L'âme, même en se soumettant, se dévore elle-même, mais elle est illuminée quand elle se tourne vers Dieu. La conscience que c'est l'ennemi qui travaille contre nous, dispose notre âme à la confiance. C'est une pensée solennelle et pour l'homme, ce serait une pensée terrible; mais, avec Dieu, c'est un motif pour être assuré de la délivrance.

Psaume 14

Le Psaume 14^{ème} est un exemple frappant d'un principe fréquemment appliqué dans la Parole: des Psaumes et d'autres passages de l'Écriture s'appliquant clairement et d'une manière littérale aux juifs dans les derniers jours et aux événements de cette époque, sont cités comme représentant de grands principes qui prononcent moralement sur des vérités importantes en tous temps, vérités qui seront publiquement manifestées aux derniers jours par le jugement de Dieu. L'apôtre cite ce Psaume comme l'expression du jugement divin sur l'état des juifs déclaré par leurs propres écritures, et prouvant ainsi la nécessité d'une justice qui ne fût pas d'eux. Je n'ai que peu de chose à ajouter. Nous pouvons nous attendre à des difficultés provenant de l'absence de toute crainte de Dieu en ceux auxquels nous avons affaire; il semble presque impossible à celui qui craint Dieu, qu'un pareil état puisse exister, qu'il n'y ait dans le coeur aucune componction, aucune chose qui l'arrête dans sa méchanceté, et tout au moins dans une méchanceté délibérée; cependant cela arrive quelquefois quand on s'y attendait le moins. Mais le Seigneur voit tout cela, et c'est notre confiance.

Il attendra peut-être, Il patientera avec le mal, du moins, avec ceux qui le font, Il nous exercera de cette manière, mais Il voit tout cela. Puis Dieu Lui-même est avec la race juste. Il y a une influence produite par la présence de Dieu avec les justes, que les ennemis du Seigneur ressentent et qui, dans les justes, n'est connue que par la foi: nous en trouvons un exemple dans ce que Rahab apercevait parmi les Cananéens (Josué 2: 9), et l'apôtre fait allusion au même sentiment dans Philippiens 1: 28. Ce sentiment de frayeur qu'éprouvent ceux qui s'opposent à la vérité, peut être accompagné de vanterie et de violence; mais à coup sûr, la foi qui se confie en Dieu produit toujours un sentiment de frayeur chez les méchants, même lorsqu'ils réussissent. Les juifs, après avoir crucifié Christ, craignaient qu'après tout sa

disparition du tombeau n'aggravât encore la situation. Mais pour être ainsi soutenu dans l'épreuve, il faut que le fidèle ait le sentiment de la présence de Dieu.

Psaume 15

Le Psaume 15^{ème} est une preuve évidente que ces Psaumes s'appliquent directement aux juifs dans les derniers jours. Toutefois, les saints ne doivent pas perdre de vue l'existence actuelle du gouvernement de Dieu. Ce gouvernement est exposé dans les épîtres de Pierre: dans la première en faveur des justes, dans la seconde en jugement contre les impies. (1 Pierre 3: 10-15 applique aux chrétiens les principes selon lesquels Dieu agissait envers les juifs, comme peuple, principes que, d'une manière encore plus absolue, Il mettra en action dans les derniers jours, mais qui s'appliquent au temps de notre séjour ici-bas.) Ainsi le Psaume 15^{ème}, quoique essentiellement juif, nous enseigne des principes à suivre; le verset 4, par exemple, parle de ce qui, en principe, est en tout temps agréable à Dieu.

Psaume 16

Ayant fait ces remarques, je passe au Psaume 16 qui s'applique directement à Christ, mais qui contient, en même temps, de précieuses instructions pour nous-mêmes. C'est essentiellement Christ prenant la place d'un homme, et indiquant le chemin de la vie qui l'amènerait en la présence de Jéhovah où il y a un rassasiement de joie; ce chemin le conduisait à travers la mort puisqu'il venait pour nous, mais il se confiait en Jéhovah. Malgré le sens directement prophétique du Psaume, le sentier de Christ est en même temps un exemple pour nous; le bon Berger est allé devant ses brebis. Le Psaume 16 établit un principe essentiel: la confiance en Dieu même dans la mort. La place de dépendance dans l'obéissance et le fait que Dieu Lui-même était la seule portion de l'homme excluaient tout ce qui était en désaccord avec cette vérité. Ajoutons à cela le fait que Dieu n'était pas perdu de vue un seul instant. Tels sont les grands principes de la vie divine, de cette vie divine entrant sur la scène du péché et de la mort. Sans doute nous devrions parler de communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ dans ce sentier de la vie, mais ce sont les grands principes moraux, l'état subjectif de l'âme, qui nous sont représentés ici, et cela dans la personne même de Christ: c'est, remarquez-le, sa perfection comme homme, et devant Dieu, et envers Dieu. Il ne s'agit pas de la perfection divine, de Dieu manifesté à l'homme, mais de ce qu'il était comme homme dépendant de Dieu; il ne s'agit pas même de l'offrande de Lui-même, dans laquelle nous avons aussi à le suivre (1 Jean 3: 16), mais de sa place d'homme dans la perfection. Il s'agit de sa perfection devant Dieu, du principe qui le gouvernait. Par conséquent, même cette parole de Christ: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi», s'applique aussi à nous-mêmes. Affirmer qu'actuellement notre bonté ne va pas jusqu'à Dieu, paraît absurde; mais ces mots appliqués à Christ homme, à Lui qui était absolument parfait, indiquent la nature de cette bonté et établissent un principe que nous pouvons nous appliquer, et qui nous met à notre place. C'est la perfection de l'homme envers Dieu, ce chemin nouveau dont Christ est la perfection et l'exemple sur la terre. Mais cette pensée met en évidence la place infiniment bénie que nous occupons en tant que chrétiens, quoique au milieu de la faiblesse et de luttes intérieures

inconnues à Christ qui n'avait pas de péché. Malgré cette différence, la place de Christ est l'expression absolue de la notre devant Dieu; cela est pleinement révélé à la fin de l'Évangile de Jean, surtout dans le chapitre 17.

L'Épître de Jean aussi, qui d'abord présente Christ comme la manifestation sur la terre de la vie éternelle qui était auprès du Père, sa manifestation dans un homme que leurs mains avaient touché, enseigne que cela est vrai dans les chrétiens, de même qu'en Christ (1 Jean 2: 8), montre que la justice et l'amour sont le caractère de cette vie, et ajoute que, par la présence du Saint Esprit, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous. Nous possédons cette vie éternelle descendue du ciel, mais dont il est dit qu'elle est dans le Fils seul; or celui qui a le Fils a aussi la vie. Voilà, en effet, ce qui donne à cette vie toute sa valeur. Les Psaumes assurément, ne peuvent pas la présenter comme l'Épître de Jean, qui en développe toute l'étendue et l'importance, et cependant nous voyons ici Christ prenant sa place parmi les excellents de la terre. L'apôtre Jean, tout en le laissant entendre, ne poursuit pas la vie éternelle jusqu'à sa présentation en gloire devant Dieu; il indique seulement que nous serons avec Christ dans le ciel. C'est Paul qui expose ce que Jean sous-entend; aussi bien n'avait-il vu Christ que dans la gloire. Jean présente la vie en elle-même et manifestée sur la terre la vie est la lumière des hommes.

J'ai déjà touché plus haut ce fait que le Psaume 16 présente un développement restreint de la vie de Christ sur la terre; mais cette restriction même éclaire et met à sa place propre, d'une manière directe et bénie, cette partie de la vie de Christ qui fait le sujet du Psaume. Christ, traversant ce monde, était la manifestation de Dieu lui-même (des traits divins de son caractère, non point de son titre et de sa nature divine); amour parfait, justice et sainteté parfaites, Il était la vérité dans la révélation de tout le caractère de Dieu. Quelle bénédiction! Et en cela nous avons à l'imiter. (Voyez Ephésiens 4: 32; 5: 1, 2; Colossiens 3: 10). Mais le Psaume 16^{ème} n'envisage pas Christ de cette manière; il le présente comme l'homme dépendant et soumis; il le présente aussi comme prenant sa place parmi le résidu d'Israël en contraste avec l'idolâtrie de ce peuple. Laisant de côté ce dernier point, je désire fixer nos pensées sur le caractère de la vie de Christ.

Cette expression: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» pourrait convenir à la divine manifestation de la bonté sur cette terre. Mais, prenant en tout point, la place d'un homme ici-bas, le Seigneur nous montre la position véritable de l'homme vivant pour Dieu, non pas dans son innocence, moins encore certes dans le péché, mais parfait en justice et en vraie sainteté au milieu d'un monde de péché, connaissant le bien et le mal, tenté, mais séparé du péché et des pécheurs; non pas élevé au-dessus des cieux, mais propre à l'être par les désirs de sa nature et par sa marche vers ce but; dépendant, obéissant, ne prenant pas sa place *avec* Dieu, mais *devant* Lui, aussi responsable qu'un homme sur la terre, et fixant les yeux sur la place de la bénédiction parfaite comme homme avec Dieu, quand il serait dans sa présence et qu'il y aurait pour Lui un rassasiement de joie. Cette place, nous la partagerons avec Christ, quand nous aurons sa nature. Christ, ainsi envisagé, c'est l'homme confiant en Dieu, trouvant son plaisir et sa joie en Dieu, vivant de foi, et dans ce sens séparé de Lui; non pas Dieu

manifesté en chair, quoique cela fût également vrai de notre précieux Sauveur. Telle est notre place sur la terre, en tant que sanctifiés par la vérité, place bien au-dessus de celle du résidu juif; en outre, nous avons la conscience de notre union avec Christ par le moyen du Saint Esprit. Cette place dont je parle, le Seigneur la prend lorsqu'il dit au jeune homme: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements». Quant aux pratiques extérieures, le jeune homme avait peu de chose à se reprocher; mais il fallait plus que cela, pour caractériser la vie divine dans sa marche vers le lieu du rassasiement de joie, au milieu d'un monde de péché et de pécheurs; et cela avait été montré en Abraham et dans les saints de Dieu, en David et dans les prophètes: «L'Eternel est la part de mon héritage». Ah! si ce jeune homme avait eu le Seigneur Lui-même comme ce qui gouvernait et dirigeait son coeur! «Va», lui dit le Seigneur, «vends ce que tu as et donne aux pauvres, et viens, suis-moi». Mais il paraît que le Seigneur n'était point la part de son héritage; peut-être par la grâce, l'est-il devenu plus tard.

L'état qui est décrit dans ce Psaume, c'est l'état de l'homme considéré comme distinct de Dieu (il ne s'agit naturellement pas ici d'une séparation morale; je ne parle pas non plus de l'union de la nature divine et de la nature humaine en Christ). Toutefois, c'est l'homme participant de la nature divine (il n'en pouvait être autrement), mais ayant Dieu pour objet, pour assurance, comme ayant seul autorité sur lui; c'est l'homme, dépendant de Dieu en toute chose, et parfait dans sa foi en Lui. Cet état ne pouvait se réaliser que dans un être qui participât personnellement de la nature divine — Dieu Lui-même en l'homme — tel que Christ, ou médiatement tels que ceux qui sont nés de Dieu. Mais, nous l'avons déjà remarqué, Christ n'est pas considéré ici sous ce point de vue et il ne s'agit pas non plus du croyant comme étant uni à Christ. La présence divine en Lui est considérée non point dans la manifestation de Dieu en Lui, mais plutôt dans son effet: la perfection absolue de Christ comme homme. Sa marche est celle d'un homme moralement en présence de Dieu. Christ dépend ici de Jéhovah quant à sa résurrection, et il dit: «Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts», quoiqu'il ait pu dire également: «Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai». Homme parfait, Christ pouvait dire: «Père, je remets mon esprit entre tes mains»; ainsi Pierre disait aux Juifs: «Celui que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ», tandis que Thomas avait dit à Jésus: «Mon Seigneur et mon Dieu». Pierre, en effet, considère toujours Christ comme l'homme rejeté, comme le Messie exalté par Dieu; il n'annonce pas le Fils de Dieu comme Paul l'annonça tout d'abord dans les synagogues, quoique, par une révélation divine, Pierre ait été le premier à le confesser comme tel. Christ est donc notre modèle parfait; il nous montre ce qu'est l'homme parfait. Un principe essentiel qui caractérise en premier lieu le Psaume 16, c'est l'entier abandon de Christ entre les mains de Dieu, sa confiance en Lui. Il ne se garantit pas lui-même, ne compte point sur soi, mais s'en rapporte à Dieu: «Garde-moi, ô Dieu! car je me suis confié en toi». Cela est d'une immense importance. Christ, comme Dieu, aurait pu se garantir lui-même; mais il n'était pas venu dans ce but. Christ était venu en amour pour souffrir, pour obéir, et ainsi pour sauver aussi par grâce, mais pour glorifier Dieu. Moralement parlant, il ne pouvait dévier de cela. Si l'on parle de sa puissance, nul doute que Christ aurait pu se délivrer lui-même; et quant à son droit à la faveur de Dieu comme Fils, s'il avait demandé

douze légions d'anges, il les aurait eues. Mais alors, c'est Lui qui l'affirme, Christ n'aurait point accompli les conseils révélés de Dieu.

Cette soumission et cette dépendance étaient volontaires, mais parfaites, la seule chose convenable *dans la position* qu'Il avait prise. — C'était la foi parfaite. Il était le chef et le consommateur de la foi, de l'abandon de soi, de la dépendance, de la confiance; ajoutons que la parole de Dieu était la révélation en vertu de laquelle il agissait, ce à quoi il obéissait, l'arme dont il se servait, comme il l'a prouvé lors de la tentation au désert. Christ étant la Parole et la vérité en personne, tout ce qu'il disait exprimait ce qu'il était (Jean 8: 25); mais il n'en est pas moins vrai que Christ obéissait, comme homme, à l'autorité des Ecritures, en faisait usage et agissait par elles; c'est comme homme qu'il dit: «Garde-moi, ô Dieu, car je me suis confié en toi».

Un second principe renfermé en partie dans ce qui précède, c'est l'entière subordination à la volonté de Dieu (dans ce psaume, il s'agit de Jéhovah, Dieu révélé aux Juifs; pour nous, il s'agit du Père et du Fils, d'un seul Dieu, le Père, et d'un seul Seigneur, Jésus Christ). «Tu as dit à Jéhovah: Tu es le Seigneur». Remarquez ces mots: *Tu as dit*; c'est Christ qui l'a dit. Christ était bien Jéhovah, mais dans sa marche ici-bas, il n'a point pris cette place. Etant en forme de Dieu, et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, il a pris la forme d'esclave et a été trouvé en figure comme un homme. Prise volontairement, gardée parfaitement dans la mort et à travers la mort, la place qu'il prit fut l'humiliation. Cet acte volontaire était divin et prouvait son titre divin; les créatures n'ont pas de place à prendre, mais à garder, quoique lorsqu'elles n'étaient pas gardées par Dieu, elles n'aient jamais agi de la sorte. La place qui a été donnée à Christ comme homme, mais qu'il a méritée, est la gloire (Jean 17); Il s'abaisse Lui-même et est élevé au dessus des cieux. Il avait dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur», ce qui signifie: Je te suis subordonné. Sans cesser d'être Dieu, il avait pris en dehors de la Divinité une place dont la Divinité seule pouvait remplir les conditions; dans cette place, Il devait satisfaire Dieu comme homme, glorifier Dieu dans un monde d'apostasie et de péché, ayant contre lui tout ce qui était dans ce monde, et la puissance de Satan, et, vers la fin, même la colère de Dieu, afin d'accomplir la gloire de Dieu en justice. C'est ainsi qu'il dit: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» — aussi haut que toi. Christ devait remplir la place de l'homme dans la condition dans laquelle la gloire de Dieu s'y trouvait intéressée. Homme parfait, quand il se trouvait dans ce caractère, il était seul dans sa perfection: personne pour le secourir ou même pour compatir avec lui. Sa confiance devait être en Dieu dans la vie et à travers la mort, que dis-je? même sous le poids de la colère divine; mais ici c'était dans le chemin de la vie et même ce chemin Dieu le lui avait fait connaître (verset 11). Mais de plus il existait sur la terre des objets de la faveur divine, dont Christ ne se séparait pas. Il n'en parle pas ici comme ayant été choisis par lui (c'est le cas dans l'évangile de Jean, lorsqu'il dit à ses disciples: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis», quoique là aussi pour un service), ni comme étant choisis par la grâce de Dieu, mais comme étant les objets du bon plaisir de Dieu dans le chemin qu'ils suivaient, manifestés moralement comme les saints qui sont en la terre, les personnes excellentes qui étaient dans le sentier où Il devait entrer lui-même. Cela

est plein d'intérêt; il s'agit encore ici de la place morale de Christ homme, trouvant son plaisir dans ce en quoi Dieu trouvait le sien, comme il convenait à un être parfait avec Dieu, dont Moïse est le type remarquable en Hébreux 11: 24-26. Christ prend ici sa place parmi les saints, parmi ceux qui étaient réellement mis à part pour Dieu. Il la prit de fait dans l'humiliation et l'obéissance la plus parfaite, lorsqu'il alla se faire baptiser du baptême de Jean avec ceux que l'Esprit de Dieu poussait à s'humilier. Lors du premier et du plus humble acte de la vie divine, l'acte d'un coeur qui s'abandonne à Dieu en confessant le péché, Celui qui ne connaissait pas de péché se joignit à ceux qui venaient le reconnaître; car cet aveu de leur part était la vie divine, et les consacrait à Dieu. Ils étaient véritablement les «personnes distinguées» de la terre. Quelle douceur, quelle consolation dans le désert, d'y voir Christ marchant dans ce chemin, victorieux de toutes les tentations qui s'y rencontrent, comme on le voit aussitôt après son baptême, liant l'homme fort au moyen de la vie qu'il possédait et qui était victorieuse de toute la puissance de l'ennemi! Evidemment, quoique nous trouvions dans ce Psaume la vie divine, le fruit de la grâce, il ne s'agit point ici de Dieu se manifestant soi-même, d'une bonté qui aille dans son caractère propre jusqu'à Dieu, puisqu'elle confessait le péché, tout en étant la grâce divine en Christ pour faire cela. Ajoutons qu'il n'appartenait pas proprement à Dieu, comme tel, de mourir, quoique seul l'amour parfait, seul un être qui fût Dieu, ait pu mourir comme Christ mourut, ait pu se livrer lui-même, laisser sa vie, et ainsi donner à son Père un motif de l'aimer pour ce qu'il a fait. Christ homme, agissait à la place de l'homme, devant Dieu et envers Dieu, comme les hommes auraient dû le faire; mais il agissait d'une manière absolue, parfaite et libre dans son amour pour le Père, ce qu'il n'aurait pu faire sans être lui-même divin. Qu'une personne divine ait agi de cette manière, cela est d'une valeur au-delà de toute expression. Voilà, outre beaucoup d'autres choses, ce que le Sauveur a fait pour nous, Lui, homme à notre place, étant dans la perfection de cette place les délices de Dieu, et l'occupant suivant ce qu'elle devait être au milieu d'un monde pécheur, en quoi précisément il glorifiait Dieu. Il est très important pour l'instruction et pour l'assurance de nos âmes de voir ainsi Christ, objet adorable de délices. Ce sentier de Christ, ni l'oeil du milan, ni aucune pensée de l'homme ne l'aurait découvert, si Lui, l'homme parfait, n'y avait marché. Ce sentier de la vie, nous l'avons vivant, dans une personne, dans un être vivant qui doit être l'objet de notre amour. Assurément, la parole écrite nous fournit dans tous leurs détails les éléments de cette vie, mais en même temps, quelque nombreux et précieux que soient les préceptes qui dirigent notre marche, elle nous fait beaucoup connaître de cette vie, dans celle de Christ lui-même; en sorte que nous comprenons notre vie, selon le degré de spiritualité avec lequel nous saisissons, dans ses motifs, ou plutôt dans son motif et sa nature, la vie de Christ présentée dans les Evangiles ou d'autres portions de l'Ecriture.

Même quand il s'agit de préceptes, nous sommes exhortés à marcher d'une manière digne du Seigneur afin de lui plaire à tous égards; or pour cela, il faut évidemment avoir la vraie et pleine connaissance de ce qu'il est.

Telle que je l'ai décrite, la vie divine, parfaite en soi, mais manifestée dans la connaissance du bien et du mal, et démontrée au milieu du mal démontrée en nous, qui sommes renouvelés

en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés — se présente ici dans la séparation complète d'avec le mal et surtout dans la confession de Jéhovah comme mobile et source de la vie. Il repousse tout ce qui peut être appelé un autre Dieu; il n'a aucune part à cela et le rejette absolument. Il s'attache à Jéhovah (verset 4). La fidélité envers Jéhovah caractérise la vie de Christ sur la terre; la fidélité envers Christ caractérise la nôtre; Christ est tout et en tous. Jéhovah est non seulement le Seigneur auquel il obéit, mais aussi la portion de son héritage. Christ n'a pas cherché autre chose; plus encore que les sacrificateurs d'autrefois, car son coeur et ses affections étaient engagés, Christ possédait en Jéhovah son héritage et la portion de son breuvage, la coupe qu'il devait boire ici-bas, c'est-à-dire sa jouissance en espérance, sa provision pour la route. Voici, je le suppose, la différence entre l'héritage et la coupe: l'héritage est la portion permanente de l'âme, tandis que la coupe est l'image de ce qui occupe les sentiments et de ce qui se présente à l'esprit de l'homme pour l'occuper le long du chemin. Dieu donne à boire la coupe de la colère aux méchants; le Seigneur eut à boire la coupe de la colère sur la croix. Ma coupe est comble — la bénédiction dont elle est pleine en dépasse la mesure; nous avons aussi coutume de dire: C'est une coupe amère. Il s'agit non seulement des circonstances que nous traversons, à moins que nos âmes ne leur soient asservies, mais de ce que nous ressentons, de ce que nos esprits éprouvent, de ce qui les domine dans ces circonstances. Au Psaume 23, par exemple, les circonstances sont toutes affligeantes, mais au travers de toutes, l'Eternel est son Berger, et sa coupe est comble de joie et de bénédiction. Ainsi pour Christ; Jéhovah est la portion permanente de son âme et, en même temps, tout le long de sa marche ici-bas, Celui sur lequel son coeur se repose; Jéhovah forme et caractérise ses sentiments bien plus que toute l'affliction qu'Il endure, sauf à la croix. Ma viande, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir Son oeuvre. Jamais l'homme n'a pu entrer dans les pensées de Christ, pas même ses disciples. Une seule, qui jadis se tint assise à ses pieds, a été mue dans son affection pour Lui par un sentiment auquel Christ a donné une voix, mais de manière à faire ressortir le mal profond qui dominait chez les autres; mais il avait une viande à manger qu'ils ne connaissaient pas. Jéhovah, la portion de son breuvage, était plus près de lui que les circonstances de la vie, auxquelles, en homme, Il était pleinement sensible et qui auraient pu l'oppresser. Nous en exceptons la croix, mais non, Il est sa portion là plus que partout ailleurs, car c'est la colère de Jéhovah Lui-même qui s'appesantissait sur son âme dans la coupe qu'Il but alors. A part cela, Jéhovah était si véritablement la grande circonstance et la substance de sa vie à travers toutes choses, qu'il pouvait seulement désirer que sa joie fût accomplie dans ses disciples. Cette joie de Christ venait de Dieu seul, voilà Sa perfection. Le monde, pour lui, n'était qu'un désert altéré et sans eau, mais la faveur de Jéhovah valait mieux que la vie; elle était sa vie en pratique au milieu d'un monde où il était sensible à tout, mais avec Jéhovah réalisé. Entre lui et toutes ces choses se plaçait Jéhovah et sa faveur, la vie de son âme. Tel aussi le chrétien, quoique peut-être isolé ou emprisonné: «Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le dis encore: réjouissez-vous». L'homme naturel a des circonstances entre lui et Dieu; la foi a Dieu entre le coeur et les circonstances. Quelle différence! Il n'y a point de paix semblable à celle que procure le refuge dans le tabernacle, loin des insultes des hommes. Mais cela, c'est la vie divine au travers du monde; c'est avoir

Jéhovah pour héritage (pour nous, c'est le Père et le Fils, une révélation plus complète par le Fils lui-même), Jéhovah comme portion permanente de l'âme; Jéhovah comme la joie actuelle du coeur, comme la force qui le remplit et qui donne sa saveur à la vie (comparez Psaumes 64; 23). Vient en troisième lieu cette précieuse confiance, que Jéhovah maintient notre lot; alors nous n'avons confiance ni en nous-mêmes, ni en des circonstances favorables, ni en «une montagne en laquelle Jéhovah avait fait que la force se tenait», mais uniquement en Lui. Prends tes délices en Jéhovah, Il t'accordera les désirs de ton coeur. La foi s'appuie sur Jéhovah, sur l'amour du Père et de Jésus. Nous n'avons que faire des circonstances, sauf pour les traverser avec Dieu; ce ne sont pas elles qui nous procureront jamais un bonheur et une paix infaillibles. Christ a réalisé cela d'une manière parfaite; il n'avait que Jéhovah, ne comptait point sur autre chose. L'apôtre Paul en est aussi un exemple frappant, et c'est en principe, le sentier que chaque chrétien, une fois ou l'autre, sera exercé à suivre. La vie de la foi se résume ainsi: Dieu lui-même est la part de notre héritage et de notre breuvage, Il maintient notre lot. Pour nous chrétiens, cette vérité trouve un précieux développement dans la connaissance du Père et du Fils; mais le principe reste le même; c'est la vie de Christ; on en jouit, et à l'exclusion de toutes les choses qui pourraient devenir l'objet de la confiance ou la portion du coeur et en contraste avec elles. Ce principe, exprimé dans le Psaume 16, selon les relations d'un Juif, est essentiellement vrai en tous temps.

Je désire faire remarquer un trait caractéristique du Psaume 16^{ème} et qui ressort surtout de la comparaison avec le Psaume suivant. Les circonstances extérieures, quoique ici sous-entendues, ne sont pas mentionnées une seule fois; c'est une vie divine avec Dieu, qui ne connaît que Lui et ne vit dans l'intimité journalière que de Lui seul; on trouve, il est vrai, la mort, le Hadès, le sépulcre, mais ils ne sont mentionnés que comme une occasion pour l'exercice de la puissance et de la fidélité de Jéhovah. Ce Psaume nous dépeint l'homme vivant dans ce monde par Jéhovah, avec Jéhovah, en vue de Lui et jouissant de Lui pour toujours en dépit de la mort. Les circonstances ne sont que des circonstances, elles ne sont point le sujet du Psaume; la vie divine ne passe jamais. «Nos regards», dit l'apôtre, «n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles»; telle est l'expression chrétienne de cette vérité. La première partie de la phrase, dont j'ai omis la citation, parle de l'effet de cette vérité quant aux circonstances; on la comparera mieux avec le Psaume suivant. L'apôtre exprime admirablement la vie elle-même en un seul mot: «Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir», peut-on s'en étonner, était «un gain». Il est important de se rappeler qu'il y a une vie divine intérieure qui habite et se réjouit en Dieu, n'ayant pas affaire aux circonstances, quoiqu'elle nous rende capables de les traverser, mais favorisée en nous par les circonstances, parce qu'elles détruisent la chair et la propre volonté, et qu'ainsi nous vivons plus complètement de la vie intérieure avec Dieu, La conséquence en est pour l'âme un sentiment profond de bénédiction: «Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables». Christ n'aurait pas pu dire cela de cette manière, s'il avait eu le royaume pendant sa vie ici-bas; nous ne pourrions pas le dire non plus, même dans le paradis terrestre ou si nous avions le monde entier à notre disposition.

Cette relation vivante avec Dieu jette une telle clarté, une telle auréole sur toutes choses, elle allume dans l'âme un sentiment si direct de la bénédiction divine, que rien ne peut lui être comparé, sauf l'entière réalisation de cette bénédiction en la présence de Dieu. Un homme avec Dieu, jouissant de Lui dans une nature capable de le faire avec la conscience du résultat final et nécessaire, lorsque cette jouissance sera pleinement accomplie sans aucun nuage; un homme tel que Christ a été dans ce monde avec Dieu, voilà la joie la plus parfaite qui puisse exister, sauf l'accomplissement éternel de tout ce qu'elle a fait connaître et goûter à l'âme. Il ne s'agit point ici de la part du Messie, mais de cette joie touchant laquelle Christ disait: «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux». Il va sans dire qu'Il héritera toutes choses, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cela en cet endroit; ce n'était point là la joie qui était devant Lui, pour laquelle il a enduré la croix ayant méprisé la honte. Il y a «un héritage incorruptible, sans souillure, inflétrissable, conservé dans les cieux pour nous», on en a la conscience lorsqu'on se réjouit en Dieu. La vie trouve là ses délices; en la présence de Dieu il y a un rassasiement de joie.

Les cordeaux échus en des lieux agréables représentent, ce me semble, la joie de Christ homme, en Dieu et dans ce qui était devant Dieu (comparez Colossiens 3: 1-3). Ce qui suit est l'expression de cette vie dans son activité envers Dieu: «Je bénirai l'Eternel qui me donne conseil». Dans la vie divine, nous avons besoin de conseil, de l'instruction positive de la sagesse (la sagesse est une direction, un guide divin dans la confusion du mal au milieu de ce monde), pour être sages quant au bien, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages; saisissant l'occasion, non point comme étant sans intelligence, mais comprenant quelle est la volonté du Seigneur. Jéhovah donne conseil; de sorte que si quelqu'un manque de sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches. Voilà l'immense avantage d'être conduit directement par Dieu: Dieu est intéressé à conduire le juste dans le vrai sentier qui lui convient à lui-même à travers le désert où il n'y a point de chemin. L'innocence jouissant des bénédictions de Dieu n'avait pas besoin de chemin. En un monde séparé de Dieu, quel chemin trouver? Retourner en arrière? Impossible; aucun pécheur n'est jamais revenu à l'innocence; le chemin de l'arbre de la vie est fermé de ce côté. Comment donc un chemin à travers un monde sans Dieu? Mais Dieu qui peut faire un chemin, s'il donne une vie nouvelle et à cette vie un objet nouveau, — lui-même connu dans le ciel, — s'il y a une nouvelle création, et si nous sommes créés de nouveau. Or, Christ est une vie nouvelle; en accord avec cette vie et comme homme dépendant de Dieu, il traverse le monde et arrive à une nouvelle place donnée à l'homme. C'est Dieu qui a préparé le chemin pour l'homme revêtu de cette vie, il l'a préparé pour Christ qui était cette vie et par conséquent la lumière des hommes. Avec ce chemin, Dieu a aussi préparé les oeuvres qui y conviennent, «les bonnes oeuvres qu'il a préparées d'avance, afin que nous marchions en elles». Cette dernière pensée dépasse un peu, il est vrai, la portée du Psaume 16; il contient cependant l'idée de l'activité de la nature divine en l'homme et ne se borne pas à la marche juste et sainte de l'homme qui a cette vie, devant Dieu, chose, en son lieu, aussi importante que l'autre. Ainsi Moïse ne dit pas: «Montre-moi *un* chemin à travers le désert», mais: «Montre-moi *ton* chemin, afin que je te connaisse et que je trouve grâce devant tes yeux». Ce que Moïse

cherchait, Jéhovah le donne: le conseil et les directions de son amour. Voilà la marche de Christ, voilà comme il conduit ses brebis, allant devant elles; et maintenant nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, étant nous-mêmes fils de Dieu. C'est là le sentier divin de la sagesse, que l'oeil du milan n'a point découvert, le sentier de l'homme, mais de l'homme possédant la vie de Dieu, marchant au-devant de la présence de Dieu, vers l'héritage incorruptible, par un chemin non corrompu, le sentier de Dieu à travers ce monde. Mais, dans ce chemin, Dieu donne conseil, et pour cela il faut être dépendant de Dieu comme Christ l'était. «Tu me conduiras par ton conseil», dit même le résidu d'Israël, et nous lisons au Psaume 32: «Je te guiderai de mon oeil». Je le répète, Jéhovah est intéressé à conduire l'homme de Dieu et notre âme l'en bénit; c'est dans ce sentier que Christ marcha. La parole écrite est le moyen principal d'y marcher; toutefois, il y a aussi l'action directe de Dieu en nous par son Esprit; mais il y a de plus l'intelligence divine: «Durant les nuits mes reins m'enseignent». La vie divine est une vie intelligente; je ne sépare point cela de la grâce divine en nous, cependant c'est autre chose qu'un conseil donné par Dieu; nous pouvons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle (Colossiens 1: 9, 10). «Et pourquoi aussi», disait Jésus aux Pharisiens, «ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste?» Ainsi, dégagés des influences extérieures, les pensées secrètes et les mouvements intimes du coeur enseignent ce qui est conforme au sentier de Dieu dans ce monde. Un homme doué d'intelligence spirituelle, discerne toutes choses. Il s'agit de l'opération intérieure de la vie (en nous c'est par la grâce) touchant les choses divines et se manifestant par la connaissance du sentier divin, de ce qui est agréable à Dieu. En Christ cela existait d'une manière parfaite; en nous, cela existe selon la mesure de notre spiritualité; or, voici à quoi le chrétien doit être particulièrement attentif, c'est de ne point négliger ce qu'une vie divinement instruite lui suggère et lui fait conclure lorsqu'elle est dégagée de l'influence des circonstances environnantes. Cela peut paraître insensé, mais si l'on agit ainsi dans une humble dépendance de Dieu, il sera démontré, en fin de compte, que c'était sa sagesse. Du reste, l'intelligence divine se distinguera toujours d'une imagination exaltée.

D'abord, l'état de l'âme duquel je parle est tout l'opposé d'une imagination exaltée, car la prétention à une direction spirituelle spéciale n'est jamais humble; puis le contrôle que la parole de Dieu exerce et qui gouverne la vie divine tout entière est là pour juger toute fausse prétention. La vie divine est toujours absolument assujettie à la Parole: Christ qui était cette vie, même la Parole et la Sagesse, et précisément parce qu'il l'était, a toujours pleinement honoré la parole écrite comme étant les directions et l'autorité de Dieu pour l'homme. Cependant, en pratique, l'exercice de la vie divine ne se résume pas tout entier dans le fait qu'on est dirigé par Dieu; elle ne regarde absolument qu'à lui: «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi», dit Christ comme homme ici-bas, aussi ne détournait-il jamais ses yeux de lui. Nos coeurs doivent l'avouer, pour eux c'est souvent le contraire. Quelle séparation de tout ce qui est mal, quelle puissance morale au milieu du monde, si nous étions ainsi constamment! Rien de comparable ici-bas à la dignité d'un homme qui marche continuellement avec Dieu, et cependant rien n'est plus éloigné d'une chute, parce que cette marche est dans l'humilité; l'humilité parfaite s'y trouve; l'orgueil et l'égoïsme ne sont ni

pratiqués, ni recherchés en la présence et dans la jouissance de Dieu; mais quelle absence du moi, quel renoncement de toute volonté, quel oeil simple et, dans l'intention, quelle activité remarquable et sérieuse, quand le Seigneur est l'unique objet, le but unique! Je dis: le Seigneur, parce qu'il est le seul objet qui puisse dominer et sanctifier le coeur; tout cède lorsqu'il s'agit de lui obéir; quand le devoir et l'intention du coeur vont ensemble, et sont une seule et même chose, il remplit à lui seul tout le coeur de lumière. Voilà ce que Jacques appelle «la loi parfaite de la liberté», parfaite obéissance, et néanmoins parfait propos arrêté du coeur, comme dit Jésus: «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous disons comme chrétiens: Christ est tout, et celui qui l'aime garde ses commandements. De même Jésus se proposait toujours Jéhovah devant lui. C'est là la perfection de l'homme comme tel; la constance et la pureté avec lesquelles nous agissons ainsi, sont la mesure de notre degré de spiritualité. Mais si Jésus s'est constamment proposé Jéhovah devant soi, assurément Jéhovah ne pouvait lui faire défaut, et il ne nous fera pas défaut non plus. Ayant marché de cette manière, Christ maintient les saints dans le même sentier que lui. «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi; et puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». C'est par la foi que l'on connaît cela. Dieu peut permettre que nous souffrions pour la justice; Christ a fait de même; que nous soyons mis à mort; Christ l'a été; mais il ne peut laisser tomber à terre un seul cheveu de notre tête, il ne peut manquer de nous introduire dans la vie suivant le sentier dans lequel nous marchons; néanmoins il est ici question de la confiance en Jéhovah lui-même, de la foi, non point de la justice en Jéhovah, sujet du Psaume suivant. En marchant dans le sentier de l'homme suivant la volonté de Dieu et en ayant Dieu seul devant elle comme le but et l'objet qui sanctifie, — la foi sait que Dieu est à sa droite. Jéhovah protégera, comment et par quoi, n'entre pas en question; ce sera la protection de Jéhovah. Quelle force cela donne en traversant un monde où tout nous est hostile et quelle puissance de sanctification nous y trouvons! Il n'y a pas d'autre motif que Jéhovah, pas d'autre ressource que lui; hors de lui aucune chose qui puisse répondre aux désirs du coeur, et en laquelle il veuille chercher son assurance. Aussi quoiqu'il arrivât, Christ s'attendait patiemment à Jéhovah sans chercher d'autre délivrance; nous devons agir de même et voilà précisément ce qui rend la marche parfaite: nous ne dévions ni d'un côté ni de l'autre pour nous faire le chemin plus facile. Cette pensée devient celle de notre Psaume: la mort était devant Christ. Comme Abraham, appelé à sacrifier son fils dans lequel les promesses devaient s'accomplir, Christ, vivant sur la terre, devait renoncer à toutes les promesses qui lui appartenaient à juste titre, et avec elles, il devait renoncer à la vie. Son affliction à cet égard, car il ressentait toutes choses d'une manière parfaite, est décrite dans le Psaume 102; mais comme Abraham qui se confia en Jéhovah et reçut, en figure, Isaac d'entre les morts, Christ aussi, le chef et le consommateur de la foi, se confie parfaitement en Jéhovah, en vue de sa propre mort. Il se proposait constamment Jéhovah devant lui, Jéhovah était à sa droite, c'est pourquoi son coeur se réjouissait et sa gloire tressaillait de joie; sa chair habitait en assurance, car Jéhovah dans lequel il se confiait, n'abandonnerait pas son âme dans le Hadès et ne permettrait pas que son bien-aimé, ou son Saint, vit là corruption. «Ton saint» n'a pas ici le même sens que «les saints de la terre»; les saints sont ceux qui sont mis à

part, consacrés à Dieu; «Ton saint» est celui qui marche pieusement, qui est agréable à Dieu, c'est Christ connu dans ce caractère; le même nom lui est donné au Psaume 89: 19: «touchant ton bien-aimé». Remarquons qu'il est dit: *Ton saint*, celui qui appartient moralement à Dieu par la perfection de son caractère. Les chrétiens sont tels, mais pleins d'imperfections; ils sont saints, mis à part pour Dieu, mais ils sont aussi les «élus de Dieu, saints et bien-aimés», et doivent marcher comme tels, revêtant le caractère de grâce selon lequel Christ marcha ici-bas. La première partie de Colossiens 3 montre cette vie pleinement déployée en nous; Ephésiens 1: 4, la montre en résultat dans sa perfection. Cette confiance de l'âme pieuse en la fidélité de Jéhovah, la conclusion de la foi que d'après cette nature il ne peut en être autrement et la conscience d'être en relation avec Dieu comme objet de ses délices, tout cela est fort beau dans ce Psaume. Il n'est pas dit: «Tu me ressusciteras»; mais, dans la pensée de Celui en qui habite la puissance de la vie, il est impossible que Jéhovah laisse dans le Hadès, loin de lui dans la mort, l'âme qui possède cette vie et qu'il abandonne à la corruption l'objet de ses délices. Cette confiance et cette conclusion morales sont de toute beauté, «il n'était pas possible, dit Pierre, qu'il fût retenu par elle»; cela peut aussi comprendre sa personne, mais sa puissance ne saurait être séparée de cette grâce. La même confiance découlant de la vie en lui se manifeste en ce qu'il est sûr que Jéhovah lui fera connaître le chemin de la vie. C'est ici la perfection de la foi par rapport à la vie, mais cette foi est en Jéhovah. «Tu me feras connaître le chemin de la vie», peut-être à travers la mort, car si Christ devait être parfait avec Dieu, c'est là que conduisait ce sentier, mais non point pour y rester, sans quoi ce sentier n'eût pas été celui de la vie. Jéhovah ne pouvait pas lui en indiquer d'autre. L'homme, en dépit des avertissements, avait pris le sentier de la mort, le sentier de sa propre volonté et de sa désobéissance; mais Christ est survenu, l'homme obéissant. Il n'y avait pas de sentier pour l'homme dans le paradis, pas de sentier naturel de vie dans le désert du péché. L'homme n'avait pas la vie en lui-même; quel sentier de la vie nouvelle et divine en l'homme pouvait-il donc y avoir pour l'homme, dans un monde de péché au milieu d'hommes déjà séparés de Dieu? La loi, il est vrai, en avait proposé un, mais ce chemin-là n'avait servi qu'à manifester la corruption de la nature humaine; il donna la connaissance du péché et le rendit excessivement pécheur. Christ qui avait la vie, aurait, sans aucun doute, pu garder ce sentier, même il le garda parce qu'en lui il n'y avait pas de péché; en cela, toutefois, il était seul dans ce chemin et complètement séparé de nous qui sommes pécheurs. Mais dans un sentier de foi il pouvait s'associer à ceux qui étaient vivifiés par la parole, confessant le péché et non point observateurs de la loi, jugeant tout mal, séparés des pécheurs par la grâce qui les vivifiait et suivant, tout en n'étant pas du monde, le sentier de la foi à travers le monde vers le résultat définitif de la vie divine, qui n'était pas sur la terre et ne pouvait être atteint qu'en passant par la mort de la chair. Christ n'avait en soi rien à juger, rien à confesser, rien à quoi ou pour quoi il eût dû mourir; mais il pouvait marcher dans le sentier saint de la foi à travers le monde, sentier dans lequel eux-mêmes, vivifiés par la grâce, devaient marcher; mais pour eux, ce sentier saint était nécessairement la mort, car il existait une vie de péché. Christ aurait pu demeurer seul, il aurait pu avoir douze légions d'anges et monter au ciel; mais, je le dis avec révérence, quoique cela eût été juste en ce qui le concerne, devenir homme dans ce but

n'aurait pas eu de sens. Non seulement Christ meurt pour nous (la vie, non pas l'expiation, est le sujet de ce Psaume), mais s'étant proposé de nous accompagner, même de nous précéder, il parcourt ce sentier à travers la mort, afin d'en détruire pour nous le pouvoir. Comme il avait vaincu auparavant la puissance de Satan dans ce monde, de même il la détruisit dans la mort; mais ce sentier, il le parcourt seul, les disciples ne pouvaient pas le suivre aussi loin avant qu'il eût anéanti la puissance de Satan dans la mort: «Tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard»; ni la force de la volonté humaine, ni l'affection n'étaient suffisantes. Mais une fois mort au péché et fortifié par la force de Christ, Pierre, comme Christ, put se laisser ceindre et conduire par un autre là où la nature ne voulait pas aller. A partir du baptême de Jean, Christ se joignit à ces «saints qui sont en la terre», marcha dans le sentier de la vie, parfaitement séparé du péché, et seulement avec Dieu, faisant sa volonté, et fut l'exemple de ce sentier de la vie dans l'homme; puis étant mort au péché, Christ vit pour Dieu là où cette vie a son plein couronnement, là où le mal n'existe plus. Christ agit ainsi par la foi tout le temps de son séjour terrestre, mais comme homme en un monde séparé de Dieu et prenant la parole pour son guide, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, comme aussi nous devons le faire. La résurrection a démontré la perfection d'une vie qui était constamment selon l'Esprit de sainteté. Mais maintenant Christ vit de cette vie là où elle a sa place propre, et c'est cela qu'il anticipe, quoique à travers la mort, dans une vie qui n'a jamais discontinué: «En ta présence il y a un rassasiement de joie». Cette présence, sans cesse l'objet de ses délices, est maintenant sa joie parfaite: «A ta droite il y a des plaisirs pour toujours».

Voilà la vie telle qu'elle est avec Dieu, la vie manifestée comme un homme dans ce monde, s'associant aux saints de la terre et marchant dans le même sentier qu'eux (ce n'est pas Christ les unissant à lui-même), la vie devant Dieu et, regardant toujours à lui, une vie que ni l'homme innocent, quoique sans péché, ni l'homme pécheur ne pouvaient connaître, une vie dont, en réalité, on ne devait pas vivre dans le Paradis et dont on ne pouvait pas vivre comme appartenant au monde, mais dont il vivait à Dieu à travers le monde, se proposant toujours Jéhovah devant soi. Telle est la vie que nous devons vivre. «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Christ, ce Psaume le montre, vécut de la vie de la foi et ne vécut jamais que de foi; et ce fut là sa perfection. Dans ce monde, il n'y en a pas d'autre pour l'homme. C'est une vie qui n'a pour objet que le Seigneur lui-même, qui n'a, chose merveilleuse, pas un seul objet dans ce monde; car autrement ce n'est pas la foi, mais la vue ou la convoitise. L'homme innocent n'avait pas d'objet, il jouissait paisiblement de la bonté de Dieu; l'homme séparé de Dieu a beaucoup d'objets, mais tous ils détournent son coeur de Dieu et aboutissent à la mort. Moralement séparé de Dieu, il peut trouver la famine dans le pays sans que Dieu soit l'objet de son coeur. Mais la vie nouvelle qui descend d'auprès du Père, regarde avec désir vers sa source et devient en l'homme cette nature qui tend vers Dieu, qui a le fils de Dieu pour objet, comme le dit Paul: «afin que je gagne Christ». La vie n'a aucune part dans ce monde, et comme vie en l'homme, elle regarde à Dieu, s'appuie sur Dieu, sans chercher d'autre soutien, obéit à Dieu et ne peut vivre que de foi. Mais c'est une vie d'homme, elle ne va pas jusqu'à Dieu. Dieu comme tel, est

saint, juste, il est amour, mais ne peut évidemment vivre de foi, lui qui en est l'objet. Cette vie n'est pas non plus précisément la vie des anges, quoiqu'ils soient saints, obéissants et pleins d'amour; c'est la vie de l'homme vivant entièrement pour Dieu et en vue de Dieu dans un monde qui s'est détourné de lui, vivant ainsi par la foi; car il ne s'agit pas seulement d'un service dans ce monde, que les anges aussi peuvent rendre; mais, moralement, nous ne sommes pas du monde, puisque la vie est descendue du ciel: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», dit Christ. Toutefois, quant à notre place d'hommes nous sommes du monde, par conséquent nous devons vivre de manière à ne pas en être moralement. Objectivement nous sommes entièrement hors du monde, mais nous avons affaire avec Dieu, sans quoi ce serait de l'idolâtrie. Ainsi, tandis que cette vie est une vie d'homme et comme telle, rien de plus, cependant elle doit être absolument pour Dieu selon la nature de Dieu et ce en quoi elle vit, elle le vit à Dieu. Le Père qui est vivant avait envoyé Christ, et Christ vécut (dia ton Patera) à cause du Père; ainsi il dit: «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi». Dieu est la mesure de la perfection de motif et, par conséquent, pour l'avenir, celle de la perfection de jouissance, et le coeur se moule entièrement sur lui. Cette vie de l'homme, Christ la commença et l'acheva tout entière. C'est hors de cette vie que Satan cherchait à le faire sortir dans le désert, pour avoir une volonté à lui en changeant les pierres en pain; pour se défier de Dieu, en éprouvant si Dieu accomplirait ou non sa promesse; et enfin pour avoir un objet: les royaumes du monde. Cette dernière chose aurait détruit la nature même de la vie, et Satan pleinement découvert est aussitôt chassé. Christ ne voulait pas quitter sa place d'homme dans la dépendance, l'obéissance et la confiance illimitée en Jéhovah. Son sentier ici-bas était avec les excellents de la terre, parfait dans la vie qui était descendue du ciel, mais dont il vivait sur la terre en regardant au ciel. Quels que soient les privilèges de notre union avec Christ, il est très important que le chrétien vive dans la crainte de Dieu et dans la foi en lui, selon la vie de Christ. Il ne s'agit pas de notre responsabilité humaine sans loi ou sous une loi comme fils d'Adam; c'en est fait de nous sur ce terrain-là; mais de la responsabilité de la vie nouvelle de la foi, étrangère et voyageuse ici-bas vie descendue du ciel. «Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie»; c'est une vie dont l'homme vit en traversant ce monde, mais qui est en dehors du monde quant à son objet; une vie de foi, qui trouve en la présence de Dieu un rassasiement de joie. Une vie d'homme, quoique parfaite pour Dieu et dans sa joie en lui, ne va pas jusqu'à Dieu. Voilà ce que fut Christ, et bien plus que cela; voilà aussi ce que nous sommes en tant que chrétiens; seulement n'oublions pas que le développement de cette vie en nous n'est pas, comme dans ce Psaume, en rapport avec le nom de Jéhovah, mais avec la pleine révélation du Père et du Fils. L'être béni qui vécut ainsi comme homme sur la terre est maintenant assis comme homme à la droite de Dieu où il y a des plaisirs pour toujours; il est avec Celui en la présence duquel il y a rassasiement de joie. Sa chair n'a pas vu la corruption et son âme n'a pas été abandonnée dans le séjour des morts. En vue de la joie qui lui était proposée, il a méprisé la honte et enduré la croix, *lui le chef et le consommateur de la foi.*

Psaume 17

Le Psaume 16 nous a montré la vie spirituelle intérieure de Christ, par conséquent aussi la nôtre, aboutissant à la joie ineffable de la présence de Dieu. Le Psaume 17 considère cette vie au point de vue pratique ici-bas et en rapport avec les difficultés qu'elle rencontre au milieu des hommes opposés à ce qui est juste. L'état de l'âme est toujours caractérisé, comme au Psaume précédent, par une entière dépendance de Dieu, mais quant à son intégrité envers Lui, et en opposition à l'homme, elle peut faire appel à la justice. Toutefois, elle ne se venge point elle-même, mais s'en remet entièrement à Dieu, et elle recueille ainsi les fruits de Ses voies en justice. Ne pas se venger soi-même, montrer la patience de la vie nouvelle au milieu du mal, regarder à Dieu et tout lui remettre — voilà le grand secret de la sagesse pratique. Cela suppose une marche intègre dans le sentier de la vie divine et ainsi la possibilité d'en appeler au jugement nécessaire de Dieu quant à cette marche, dans la connaissance de ce qu'il est et la confiance en lui; mais même alors on demande la délivrance, non point la vengeance, pourvu seulement que les plans des iniques soient déjoués. Si nous n'avons pas marché d'une manière intègre, la confiance en Dieu est encore notre vraie place; il épargne et restaure en grâce, car il est abondant en miséricorde. Mais ce point-là, quoique d'autres Psaumes s'en occupent, n'est pas le sujet de celui-ci. Ici la chose dont il est question, c'est la vie intègre à laquelle Dieu a égard et qu'il défend contre les hommes de ce monde; car il s'agit de Christ et des chrétiens, pour autant qu'ils vivent de la vie de Christ, quoique l'application directe de ce Psaume soit, comme toujours, à Christ et au résidu. Jéhovah écoute les justes et prête l'oreille à la requête qui ne part point de lèvres trompeuses. Remarquons que, dans ce Psaume, la vie de Christ est présentée comme devant rencontrer, dans le monde, l'opposition et l'hostilité des hommes du monde. Nous avons vu comment cette vie, associée aux saints de la terre, était séparée de la terre, la traversant comme étrangère, quoique y habitant humainement; mais, — et cela prouve que le coeur n'a toujours que Jéhovah seul pour objet, — la foi sait que les hommes de ce monde sont des hommes de la main de Dieu (*); ils servent à éprouver le coeur et, pour ce qui nous concerne, à nous garder étrangers dans ce monde, auquel nous sommes sans cesse en danger de nous mêler. Toutefois Dieu délivre de ces hommes-là. Pour des raisons infiniment précieuses, Christ ne fut pas délivré, aussi se livrait-il volontairement. Le coeur a ici le sentiment de son intégrité et compte par conséquent sur la délivrance; mais il n'y a aucun esprit de vengeance. C'est l'Esprit de Christ lui-même, plus élevé par conséquent que l'esprit du résidu, et bien plutôt l'esprit chrétien. Il y a la conscience de la justice et de l'intégrité, mais une entière dépendance du Seigneur à ce sujet, non pas pour ce qui concerne la justification, — il ne s'agit pas de cela ici, — mais pour ce qui concerne la délivrance. «Je n'ai rien sur ma conscience», dit Paul, «mais pour cela je ne suis pas justifié»; «si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Jésus dit: «Le Père ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent». Il y a conscience de justice et confiance en Dieu; le coeur en appelle à lui à cause de la justice. Tout cela est juste, c'est une juste appréciation de Dieu, que d'avoir la confiance qu'il ne veut et ne peut pas être inconséquent avec lui-même.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire au verset 14.

Mêler à cette pensée un désir de vengeance, c'est en déchoir. Voici d'autres traits qui caractérisent cette vie consciente: Non seulement c'est une marche intègre, mais aussi un cœur éprouvé, dont les mouvements secrets sont seuls avec Dieu. Lorsque les reins enseignent, Dieu sonde, mais il ne trouve rien. Absolument vrai de Christ, cela est aussi vrai du chrétien quant au propos arrêté de son cœur et pour autant qu'il ne garde rien, qu'il ne cache rien à Dieu; cela peut arriver même après une chute, mais alors dans une entière et profonde humiliation: «Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime». Même chose en Job, qui avait la ferme conscience de son intégrité et non pas celle de ne pas avoir failli. Les errements de la nature humaine devaient être réprimés et jugés, et il ne put le faire qu'après s'être humilié en la présence de Dieu. Dieu rend témoignage à Job qu'il s'était pendant longtemps maintenu intègre sous tous les rapports; il agissait comme devant Dieu en toute occasion, (sans toutefois se connaître lui-même comme il le fallait). Christ a toujours marché de cette manière, et son cœur étant mis à l'épreuve, il ne s'y trouva jamais autre chose que de l'intégrité envers Dieu. De plus, il avait un dessein arrêté, c'est que sa bouche aussi ne transgressât pas (*). Il était un homme parfait, comme le dit Jacques. Ensuite, à l'égard des actions des hommes, — car il marcha comme un homme dans ce monde, — la parole de Dieu était sa règle absolue; c'est par elle qu'il s'est gardé de la conduite de l'homme violent. Or il n'y a point d'orgueil, mais une entière dépendance de Jéhovah dans le droit sentier: «Affermis mes pas en tes sentiers afin que les plantes de mes pieds ne chancellent point». Telle fût la vie pratique de Christ dans ce monde; c'étaient là sa vie et sa marche en elles-mêmes.

(*) On peut traduire ainsi la fin du verset 3.

Dans ce qui suit, à partir du verset 6, cette vie intègre est présentée comme s'attendant à Dieu, en face de l'opposition et de l'hostilité qu'elle rencontre de la part des méchants. La bonté et l'amour de Jéhovah sont pour le fidèle l'unique appui en présence de l'ennemi; voilà encore la perfection. Le sentier de Christ était avec Dieu: point de concession pour être épargné, en plaisant aux hommes; aucune plainte de ne pas avoir sa portion ici-bas; il voit sans envie le succès et la prospérité des hommes de ce monde. La foi pleinement mise à l'épreuve reste la foi. Si nous avons confiance en Dieu et qu'il soit notre portion, nous avons courage pour marcher dans son sentier et ne pas trouver de satisfaction pour la nature; mais c'est de la foi. Autrement on désirera, en quelque manière, ce qui pourrait satisfaire le cœur naturel, et on risquera de céder, afin d'obtenir ce que la nature demande et que le monde donne — pas autre chose, après tout, que des gousses périssables. Toutefois le cœur de l'homme a besoin de quelque chose: s'il a le Seigneur, cela suffit, mais cela le met à l'épreuve. Nous trouvons dans ce Psaume la perfection quant au cœur et quant au sentier dans ce monde. Le grand secret c'est d'avoir le cœur rempli de Christ et d'être ainsi dans le chemin de la volonté de Dieu. Alors il n'y a plus de place pour une volonté et des actes qui font la guerre à l'âme, et desquels le moi est toujours le centre, comme Christ est le centre du cœur qui marche dans la foi; alors l'âme, a devant elle comme résultat béni «sa face en justice». Remarquez ces mots: *en justice*; ce n'est point la joie absolue en Dieu dont parle le [Psaume 16](#)ème, mais la justice

qui procure la joie en la présence de Dieu à ceux qui ont souffert pour elle et à cause d'elle ici-bas, dans les sentiers de Dieu, au milieu d'un monde hostile, en renonçant à eux-mêmes. «Dieu n'est pas injuste pour oublier». — «C'est une chose juste devant Dieu qu'il vous donne du repos avec nous». Le coeur aussi est satisfait, non pas ici précisément de ce que Dieu est, mais de ce que nous sommes. «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé». — «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». — «Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Prendre de saintes délices en Dieu, se proposer toujours Dieu devant soi, conduit à des délices parfaites et à une parfaite joie en lui, lors de leur plein accomplissement en sa présence. La fidélité à Dieu, intérieure et extérieure, au milieu d'un monde qui nous est hostile et peut-être nous persécute, aboutit à une juste récompense de gloire et à la présence, de Dieu en justice. Ces deux choses sont parfaites en Christ, et par Christ elles sont la portion des saints. Les versets 7 et 11 contiennent une application générale à ceux qui sont associés à Christ; mais, quoique applicable au résidu, ce Psaume montre la propre perfection de Christ, et ainsi celle du chrétien: le Psaume 17 s'occupe de la délivrance ici-bas, tandis qu'au 16 il s'agissait du passage parfait de la vie avec Dieu à travers la mort, jusqu'à la plénitude de joie en Lui dans sa présence. Ici, au contraire, il est fait appel à une juste délivrance d'entre les mains des hommes, et c'est ce qu'il est aussi permis aux chrétiens de désirer, quoiqu'ils puissent être honorés du martyre selon le modèle des souffrances de Christ; «le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste», dit l'apôtre. Comme marchant dans le sentier de la justice, et comme opposée à toutes les machinations des hommes iniques, l'âme peut entièrement compter sur Dieu. Celui qui marche ainsi, Dieu le délivre par Sa droite. S'il a failli, il peut avoir la confiance d'être restauré. Mais il y a un sentier de justice tracé par Christ ici-bas en un monde de péché; il nous a laissé les traces bénies de ses pas et le témoignage des mouvements de son coeur, afin que nous y marchions et que nous en vivions.

Psaume 18

Le Psaume 18 est d'un profond intérêt, car il présente les souffrances de Christ, comme centre de toutes les délivrances d'Israël. Son cri du milieu de la souffrance a appelé sur ce peuple toute la faveur de Dieu en puissance. Aussi, pour cette raison même, ai-je peu de chose à dire touchant l'application de ce Psaume aux chrétiens. Le grand et précieux principe qu'il développe, c'est le cri au Dieu dans lequel on se confie au milieu de la détresse, cri qu'Il a sûrement entendu. Ici, comme en d'autres cas, Christ nous apparaît en exemple: «Cet affligé a crié, et Jéhovah l'a exaucé». Seulement il ne s'agit pas, comme au Psaume 34, de la tendre commisération de Dieu envers l'affligé, mais de l'intérêt que Jéhovah prend à un Christ souffrant qui a marché dans une parfaite obéissance à la loi. Ce Psaume est un chant de louange à cause de l'exaucement, Jéhovah s'étant fait connaître comme un «rocher» et un «libérateur»; mais, comme je l'ai fait souvent remarquer, ces premiers versets, servant d'introduction, expriment le résultat; puis nous trouvons le détail de ce qui conduit à ce résultat. «Je crierai à Jéhovah» (verset 3), car c'est son nom, son nom seul, à lui, le Dieu de

son peuple, qui inspire la confiance. C'est son nom qui est célébré; mais le motif de toutes ces louanges, c'est la réponse de Dieu au cri dirigé vers Lui dans la détresse au milieu des ennemis et dans les angoisses de la mort. «Il a ouï ma voix de son palais»; ainsi le palais de Jéhovah se trouve associé avec la terre, avec la délivrance et le triomphe terrestres. Une autre chose encore, et du plus haut intérêt, établit ce rapport: l'obéissance à la loi, comme motif pour être exaucé au jour de la détresse.

L'obéissance parfaite du Messie, ici-bas, et sa dépendance de Jéhovah, quand dans la détresse il criait à Lui, furent cause de sa délivrance et de son triomphe terrestres. Les deux Psaumes précédents anticipent la bénédiction céleste, quoique le 17^e s'occupe aussi de la confusion qui en résultera pour les ennemis de Christ; l'espérance proposée est céleste; la justice n'est pas une justice légale. Le premier de ces deux Psaumes montre un coeur qui se repose en Jéhovah; le second, un coeur en règle avec Dieu, dans ce monde, et attendant la justice.

Le Psaume 18 parle de l'obéissance aux statuts de Jéhovah, du cri dans la détresse, jusqu'aux angoisses de la mort; puis de la délivrance et du triomphe terrestres, comme résultat de la justice légale de Christ, lorsqu'il est dans la détresse, entouré des flots «de son puissant ennemi et de ceux qui le haïssent. «Remarquons bien qu'il s'agit ici de la puissance des hommes et de la mort; du cri que, dans ces circonstances, il jette devant Dieu, et non point de la main de Dieu, appesantie sur Christ souffrant pour le péché. La justice légale du Messie et sa détresse ont pour résultat le triomphe terrestre et la suprématie de David et de sa postérité. C'est le gouvernement de Dieu, ayant égard à la justice sur la terre, qui en Christ était parfaite (versets 25, 26). Mais cela, pleinement accompli lorsque les ennemis de Christ seront mis sous ses pieds, ne l'est pas encore maintenant, parce que Dieu prépare ses saints pour une demeure et une joie célestes, et que, pendant toute la durée de l'épreuve du premier Adam, Il leur montre, par diverses afflictions, que leur repos n'est pas ici-bas. Néanmoins ce Psaume contient aussi des enseignements précieux pour toute âme. En souffrant à cause de la justice, on peut sûrement compter sur Dieu. De plus, nous voyons ici, d'une manière bien douce, son intérêt et sa sympathie, éveillant en nous les plus précieuses affections.

Le Seigneur entend notre cri dans la détresse; au fort même de l'angoisse, nous pouvons avoir confiance, et les choses qui sembleraient devoir exclure cette confiance, en sont précisément l'occasion. Ce Psaume nous enseigne à invoquer le Seigneur dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause; ainsi, non seulement nous savons que nous serons délivrés, mais nous apprenons aussi à connaître le Seigneur, dans sa sympathie, sa tendresse, son intérêt pour nous. «Jéhovah qui est ma force, je t'aimerai d'une affection cordiale»; le coeur s'adresse à Dieu Lui-même; puis il pense à tout ce que Dieu est pour nous: «Jéhovah est ma roche et ma forteresse et mon libérateur; mon Dieu fort et mon rocher; je me confierai en lui; il est mon bouclier et la corne de mon salut, ma haute retraite». Le coeur s'élargit, en pensant à ce que Dieu a été pour nous. Tel il est, en vérité! Quoique nos délivrances puissent ne pas être exactement de celles qui sont racontées dans ce Psaume, toutefois nous nous trouvons

souvent au milieu de difficultés et d'afflictions; alors, en criant au Seigneur, la délivrance arrive.

Remarquons, en outre, que les voies du Seigneur envers nous, aussi bien que son salut éternel, éveillent en nos coeurs de saintes affections, des affections confiantes, de la piété; non seulement des louanges, parce qu'Il nous a rachetés pour toujours, mais encore la connaissance journalière de sa sympathie et de sa tendre compassion. Il ne peut supporter de nous voir souffrir, à moins que cela ne soit nécessaire, et il y a telle épreuve qui suscite de l'amour pour Lui: «Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé, car toutes les fois que j'ai parlé contre lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir?» Alors, il est vrai, Dieu se souvenait d'Ephraïm, quand il était sous le châtiment, tandis qu'ici nous avons la souffrance au milieu d'une marche intègre; mais, au fond, il y a de l'intégrité dans le chrétien, aussi bien qu'en Christ; par conséquent, il peut crier à Dieu dans le même cas. Toutefois, au Psaume 18, c'est le cri d'un coeur saint et calme, se confiant en Dieu et trouvant dans Sa fidélité une récompense; le coeur est attiré vers Dieu lui-même.

Psaume 19

Dans les Psaumes 16, 17, 18, nous avons trouvé Christ lui-même; sa position personnelle, la joie qui Lui est proposée dans le ciel, et son triomphe final sur la terre, comme y ayant souffert, Lui, le juste sous la loi. Les trois Psaumes suivants nous montrent le résidu pieux contemplant les divers témoignages présentés à la responsabilité de l'homme. Je ferai quelques remarques sur chacun de ces Psaumes. Nous avons, en premier lieu (Psaumes 19), le témoignage de la création; particulièrement celui des cieux, car la terre, donnée à l'homme, a été corrompue. Remarquons qu'il est parlé ici non pas de Jéhovah, mais de Dieu, de l'espérance en Dieu comme tel. C'est pourquoi l'homme pieux voit que le témoignage parvient jusqu'au bout de la terre et que les Gentils sont l'objet du témoignage de Dieu. Voilà un point fort important, que les Juifs auraient dû comprendre. Paul, qui le comprenait par le Saint Esprit, leur citait le Psaume 19 dans ce but, n'insistant pas sur ce qu'était ce témoignage, mais sur le fait qu'il parvenait en tout pays, jusqu'au bout de la terre. L'homme pieux peut se réjouir de ce témoignage rendu à la gloire de son Dieu; mais il en voit aussi l'étendue; il en comprend le caractère universel; il sait que c'est à Dieu que ce témoignage est rendu. Telle sera aussi la pensée du résidu dans les derniers jours (Psaumes 148).

En outre, l'homme pieux connaît aussi, par expérience, l'excellence de la loi divine; et quoi que, pour Israël, cette loi fut celle que Moïse lui avait donnée, nous devons l'entendre ici comme le témoignage de la parole de Dieu à la conscience. Je dis «à la conscience», parce que nous n'avons pas ici la révélation des richesses de la grâce, ou la manifestation de la personne de Christ et des voies de Dieu en Lui, mais bien le témoignage de la parole de Dieu concernant l'homme, et pour la conscience de l'homme, même quand il est pris dans un sens tout à fait général. Il n'est pas dit en cet endroit: la loi de Dieu, mais: «la loi de Jéhovah»: d'un Dieu connu selon sa relation d'alliance. Sa loi est donnée à son peuple, à ses serviteurs; elle est parfaite; elle exprime exactement la pensée de Dieu, touchant ce que l'homme devrait être devant Dieu, selon Sa volonté, maintenant que le mal est connu. Or, telle n'est point la pensée de

l'homme, même lorsqu'il prend plaisir en la loi de Dieu; c'est pourquoi l'âme est restaurée par elle. On a la conscience de cette action; car l'âme qui possède la vie, apprécie la loi de Dieu lorsque celle-ci est révélée (quoiqu'elle puisse l'avoir perdue de vue); l'âme est sensible, d'une manière vivante, à la vérité qui découle de cette loi. Comme parole de Dieu, elle a une puissance vivante pour celui qui vit; lorsqu'on ne la perd pas de vue, elle éclaire et dirige. Elle est pure et fait que les yeux voient; elle nous fait voir clair, quand nos coeurs et notre vie spirituelle sont obscurcis. Notre Psaume met cela en connexion avec l'état du coeur. Le fidèle s'en rapporte non seulement à la loi, mais au Seigneur Lui-même; on trouve, dans sa conscience, l'effet du sentiment de la présence de Dieu, la crainte du Seigneur. Dieu est introduit dans chaque circonstance; le coeur s'en rapporte à Lui et à son jugement sur toute chose. Ces choses sont pures, aucune tache ne saurait s'y trouver; c'est là un principe éternel, parce qu'il dépend de la nature même de Dieu. De plus, les actes et les voies de Dieu en tant que exprimés (car le mot «jugements» comprend aussi bien son appréciation que ses jugements *exécutés*; Il montre son jugement par ses châtements), puis en outre et généralement parlant, tous les jugements qu'Il porte, de quelque manière qu'Il les manifeste, ne sont que vérité et se trouvent pareillement justes. Ils sont donc, pour les fidèles, plus désirables que l'or et plus doux que le miel; chose infiniment douce et précieuse pour les saints, ils sont l'expression de la pensée de Dieu. Mais le coeur se trouve au milieu de dangers et de tendances humaines qui l'éloignent du Seigneur; alors les jugements qu'Il porte sur toute conduite humaine, nous servent d'avertissement; car la joie de la parole et, pour le chrétien, la joie du ciel, ne sont point suffisantes: nous avons besoin de la sagesse et de la prudence, capables d'indiquer, dans la confusion du mal, un sentier divin qui nous guide hors de l'atteinte du mal qui est dans ce monde. Ici même, la parole de Dieu nous atteint. Dans l'observation de ses jugements, il y a une grande récompense, une bénédiction réelle ici-bas, et la paix du coeur; l'âme est heureuse avec Dieu, elle traverse le monde en paix; le coeur du chrétien est ainsi entièrement libre pour servir les autres. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de ce que la loi est, mais de ce que le coeur sait qu'elle est: le serviteur de Jéhovah est éclairé (ou averti) par elle. On y trouve ses délices, selon la nouvelle nature, et la conscience d'une relation avec Dieu (car nous sommes serviteurs de Dieu, bien que nous ayons avec Lui d'autres relations plus élevées, plus intimes et plus glorieuses). Cependant cette confiance et cette proximité ont pour résultat de faire éprouver le besoin de se connaître soi-même complètement, et de se défier de soi. «Qui est-ce qui connaît ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées». Quoique trouvant mes délices en la Parole et l'appréciant, lorsque j'y pense, il se peut qu'en bien des choses je n'aie pas jugé mon propre coeur, ou que je ne sois pas moralement capable de le sonder, de manière à le juger selon la perfection de la Parole. il y a effectivement des progrès dans le jugement spirituel. Mais, avec de l'intégrité et de la confiance en Dieu, on Lui demande d'être purifié des fautes cachées et d'être gardé des actions commises par fierté, de celles qu'on commet en le méprisant ouvertement. Alors on sera pur, gardé près de Dieu, et l'on ne se détournera pas vers les idoles et la vanité. Des péchés peu apparents qu'on néglige, de la confiance en soi qu'on n'a pas jugée, conduisent à

l'oubli de Dieu et au reniement de sa vérité. Je ne parle pas ici de notre sécurité, par la grâce, mais du chemin où conduisent ces fautes-là.

Enfin, le désir vrai du coeur est indiqué au verset 14: «Que les propos de ma bouche et la méditation de mon coeur te soient agréables, ô Jéhovah!» La preuve véritable d'une vie pieuse, c'est la recherche du bien, intérieurement, quand on est en la présence de Dieu seul; la recherche du bien, *avec Dieu*, non pas devant les hommes, ou pour qu'ils en aient connaissance; sans même parler de l'hypocrisie, j'entends ici une marche avec Dieu. Finalement, nous voyons que la vraie intégrité reconnaît Dieu pour son rocher et son rédempteur, car il est impossible qu'on soit avec Lui, dans l'intelligence que nous donne une vie nouvelle, sans avoir le sentiment qu'on a besoin de Lui sous ces deux aspects.

Psaumes 20-21

Les Psaumes 20 et 21 nous font connaître le troisième témoignage présenté à la responsabilité humaine; ce témoignage, c'est Christ. Mais il y a ici encore un autre sujet, digne de notre attention; le Psaume 20 nous montre le profond intérêt que le coeur trouve à considérer le Témoin fidèle, au milieu de ses afflictions. Cette idée est présentée sous une forme juive, sans doute; mais la substance en est vraie pour nous aussi. C'est encore la confiance en Jéhovah, qui caractérise le sentiment de celui qui parle, car le Dieu de Jacob est présent à sa pensée; la foi en Lui se base sur cette relation. Cependant le Messie est contemplé au milieu des épreuves de sa vie terrestre, ne marchant que dans la piété envers Jéhovah et dans Sa dépendance. Rien ne saurait mieux que cela caractériser Christ comme homme. L'Oint de Jéhovah est délivré et exaucé; le coeur du fidèle est plongé, tout entier, dans cette pensée. Toutefois le résidu voit plus loin que cela (Israël aurait dû le voir aussi). Il voit (Psaumes 21) l'Oint de Jéhovah, qui avait demandé la vie, recevant en réponse à sa demande un glorieux prolongement de jours à perpétuité; une vie, dans la lumière immédiate de la face de Dieu, qui le remplit de joie; puis, après cela, sa main trouvant tous ses ennemis, et les faisant périr. Cependant, ici encore (comme dans Jean 17, où nous voyons en même temps, qu'il est un avec le Père), le Messie reçoit toutes choses de Jéhovah, comme un homme, et c'est ainsi qu'Il est envisagé par les fidèles. Pierre le présente de la même manière. Son privilège, c'est la faveur de Jéhovah; sa piété, la confiance en Jéhovah. Ce lien entre Lui et Jéhovah, occupe le coeur des fidèles qui sont aussi profondément attachés au Messie; or c'est là, effectivement, ce qui caractérisait Christ, qui ne cherchait, en rien, sa propre gloire, mais uniquement celle de son Père. Ainsi Jéhovah s'associe entièrement à Lui (Psaumes 21: 9); et, de son côté le fidèle en fait de même. Comme le Messie est exalté par Jéhovah, en dépit de ses ennemis, de même aussi Jéhovah, en faisant cela, est exalté dans sa gloire. De là vient que le résidu, ayant les mêmes intérêts, chante et célèbre le pouvoir de Jéhovah (verset 13). Cet enchaînement des intérêts du résidu, ce lien profond de leur coeur au Messie, Messie et Jéhovah, caractérise la piété des fidèles; il est plein de beauté et d'intérêt. Toutefois, pendant sa vie, Christ n'a jamais pris ce titre vis-à-vis de ses disciples, parce qu'Il voulait leur enseigner plus que cela. Il était le fils de l'homme et parlait de Son Père, comme étant Lui-même le Fils de Dieu: «Mon Père», disait-il aux Juifs, duquel vous dites qu'Il est votre Dieu. Il possédait toutes les qualités

morales de Messie, Fils de Dieu; mais Il voulait détacher ses disciples des relations terrestres, pour les faire participer à des relations plus élevées et célestes. Voilà la différence qu'il ne faut jamais oublier de faire, toutes les fois que nous nous occupons des Psaumes. Nous contemplons, avec un profond intérêt, les afflictions et les souffrances de Christ, mais d'un point de vue plus élevé. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le contraste entre la place officielle de Christ et son humiliation, mais l'amour divin et parfait, par lequel Il s'est anéanti Lui-même, pour descendre sur la terre, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et traversant dans un but d'amour toutes les épreuves et les douleurs d'un monde de douleurs. Dans tout cela, nous voyons sa gloire. La vérité est enseignée d'une manière bien plus profonde, dans le Nouveau Testament. Toutefois la manière dont Christ nous est présenté, dans les Psaumes, comme le vrai homme dépendant de Dieu, et sa piété, dans cette dépendance, sont très instructives pour nous qui pouvons y ajouter cette vérité plus profonde: la révélation du Fils de Dieu. On voit, en elle, la parole de vie.

Psaume 22

En commentant le Psaume 22, nous n'avons pas à développer ici la doctrine précieuse qu'il contient: l'introduction, sur une base toute nouvelle, c'est-à-dire la rédemption et la mort de Christ, de la grâce qui, s'élevant au-dessus de la responsabilité humaine, a mis fin, pour toujours, à celle-ci. Nous continuerons à nous occuper des sentiments et des pensées de Christ, car la piété, décrite dans cette partie des Psaumes, est la piété de Christ lui-même. Rien, au reste, de plus instructif, de plus sanctifiant et qui soit plus propre à donner de la profondeur à notre piété!

Nous trouvons ici ce qui donna occasion au cri suprême du Sauveur, cri qui ne pouvait être entendu, avant qu'Il eût bu, jusqu'à la lie, le calice de douleur. Il décrit toutes ses angoisses; elles grandissent, elles sont à leur comble. La violence, une violence furieuse et sans frein l'entoure; ce sont les taureaux de Basan; des lions déchirants et rugissants: mais ce n'était pas la résistance hautaine de l'homme qu'il leur opposait; il faut qu'il subisse, qu'il sente tout cela dans l'humble soumission de sa nature; qu'Il connaisse la faiblesse — mais jamais le péché — de la nature humaine, sauf en le portant pour l'ôter. Il s'écoule comme de l'eau, tous ses os se déjoignent, son coeur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur est desséchée comme de la brique, sa langue tient à son palais. Toutefois, il ne s'arrête pas ici à des causes secondes, et aussi ne le pourrait-il pas. Il est dans la poussière de la mort; mais c'est Jéhovah qui l'y a mis. Il s'agit ici de son état, de la poussière de la mort; mais Il regarde à la vraie source de tout, aux pensées et aux conseils de Jéhovah. Agir ainsi, percevoir moralement avec une sensibilité parfaite le caractère des ennemis qui sont les instruments de nos souffrances; mais regarder à travers tout à la sagesse, à la volonté et aux voies de Dieu, regarder à Dieu Lui-même, fidèle dans ses relations avec nous et source réelle de toutes choses, voilà, à cet égard, la perfection. Mais outre la violence, qui, comme instrument, avait mis dans la poussière de la mort, le Sauveur débonnaire, muet comme un agneau devant celui qui le tond; outre les moqueries et les mauvais traitements, que cette violence accumulait sur Celui dont la seule présence fit reculer et tomber par terre ses ennemis; il y avait encore la

manifestation du caractère des hommes, au pouvoir desquels Il se trouvait, après s'être livré Lui-même. «Des chiens l'environnaient», des créatures sans coeur et sans conscience, sans honte et sans entrailles, dont le plaisir consistait dans la honte d'un autre, insultant Celui qui ne leur résistait pas, outrageant le juste. Ils étaient aussi pervers que violents; ils le contemplaient, ils le regardaient. Dépouillé de ses vêtements, exposé aux regards endurcis de ceux qui jouissaient de leur iniquité et de sa honte, combien le Sauveur n'a-t-il pas dû sentir l'ignominie et la lâcheté de leurs insultes! Ils s'amusaient à partager entre eux ses vêtements; ils jettent le sort sur la robe de l'innocent. Pas un regard de pitié; personne pour secourir! Quelle détresse! Il regarde à Jéhovah, Il le supplie de ne pas s'éloigner de lui; et si lui n'a pas de force, il supplie Jéhovah, sa force, de venir à son aide.

Ici, nous touchons au moment suprême de cette heure solennelle. Quand, du côté des hommes, il est à l'extrémité, et qu'il ne rencontre pas un regard de compassion, pas une main tendue pour le secourir, Christ regarde à Jéhovah, le Dieu de l'alliance pour la foi d'Israël et pour celle du Messie; mais, ô mystère des mystères! ici-même, point de délivrance; il ne reste que l'infinie perfection de l'Etre béni. (Il fallait que cette perfection fût alors infinie).

Là encore, Christ se trouve associé, dans ce Psaume, avec Israël, quelle que soit, du reste, l'efficace de son oeuvre, en ce moment décisif et central de l'histoire divine, où la question du bien et du mal a été définie, résolue, et décidée pour l'éternité. Il fallait que le Dieu d'Israël abandonnât Christ, abolît l'inimitié et déchirât le voile qui cachait Dieu, en Israël; il fallait cela pour que, dans le plein résultat de l'amour divin en justice, la grâce pût régner par la justice en vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, pour tout croyant, tant Juif que Gentil, et pour l'entière gloire de Dieu, dans le ciel et sur la terre.

Remarquez toutefois que Christ est nécessairement présenté d'une façon différente, dans les Evangiles et dans les Psaumes. Là, c'est comme Fils qu'Il parle (sauf lorsqu'Il est abandonné) «Père, pardonne-leur», et plus tard: «Père entre tes mains je remets mon esprit». Ici, au contraire, il dit: «Jéhovah ne t'éloigne point!» Il a recours, pour lui-même, au Dieu d'Israël, son Dieu, et le résultat y correspond: le résidu est rassemblé, puis tout Israël, puis les nations milléniales et «le peuple qui naîtra»; tous ceux enfin qui, par appel, sont le fruit béni de l'oeuvre de Christ; mais il n'est point parlé du ciel.

Ayant signalé cette différence, importante pour l'application des Psaumes, même lorsqu'ils parlent de la croix, je désire ajouter quelques mots sur le caractère de la foi et de la piété de Christ dans ce Psaume, et sur sa confiance en Jéhovah, comme étant venu Lui-même au milieu du peuple d'Israël; «car c'est d'Israël, selon la chair, qu'est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu, béni éternellement». Nous trouvons ici un sentiment profond de son état extérieur d'abjection et d'isolement qui contraste, d'une manière accablante, avec celui des fidèles, circonstance éminemment propre à produire, dans le coeur humain, l'irritation et le découragement, à faire oublier ce que Dieu était, si cela eût été possible pour Jésus: «Je suis un ver et non point un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple». Ce n'était pas tout. Le Sauveur bien-aimé, «mis en la charge de Jéhovah dès le sein maternel, dont l'attente avait été en Jéhovah, lorsqu'il était aux mamelles de sa mère», qui avait recherché

Sa volonté et glorifié Son nom, Il devait déclarer publiquement, en face des insultes et des railleries de ses ennemis, que Dieu l'avait abandonné. La profondeur morale d'une pareille épreuve, personne ne saurait l'exprimer que Celui-là seul qui l'a subie; elle était en proportion de l'amour dont il jouissait, dans lequel il vivait, et de sa fidélité dans cet amour. Je parle ici d'épreuve et de piété, non pas d'expiation. Au milieu de toutes ces angoisses, le Seigneur est parfait à l'égard de Jéhovah. En premier lieu, sa confiance est parfaite; il ne dit pas: Jéhovah; car il n'y avait pas alors d'exercice de relation, comme avec son Père, en Gethsémané; mais il dit: «*Mon Dieu, mon Dieu*». Quelque terrible que soit cet abandon, la foi parfaite en Dieu, son dévouement à Lui, comme étant le seul qu'Il reconnaisse, demeurent absolus et inébranlables. Christ subjectivement, comme homme, est parfait; absolument parfait. En second lieu, un autre fait nous démontre cette même vérité. Quelles que fussent ses souffrances, et quoiqu'il ne se trouvât dans sa marche, aucune cause pour être abandonné, le témoignage que Christ rend à Dieu, le sentiment qu'Il a de la perfection de la nature et des voies de Dieu, reste le même et dans une élévation plus grande encore: «*Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël*». Que Dieu abandonne le juste, Lui le juste ne doute pas un instant de Sa perfection en agissant ainsi. Rien ne saurait exprimer d'une manière plus complète, la perfection de Christ, homme, sa position comme tel, et comment Il avait pris la place désignée par ces mots: «*Ma bonté ne va pas jusqu'à toi*». Nous ne voyons pas ici Christ contemplant les conseils de Dieu et comprenant leur accomplissement qu'Il avait lui-même entrepris; nous le voyons homme dépendant, sensible à l'épreuve qui l'atteint, mais parfait et fidèle, lorsqu'au milieu de ses angoisses, — dans lesquelles il comptait sur une réponse, la seule sur laquelle il pût compter — Dieu lui-même le laisse sans réponse.

Nous, nous pouvons répondre à cette question: «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» Nous y répondrons dans une éternelle adoration, nous qui croyons en Lui. Mais il nous importe infiniment de savoir non seulement que Christ a fait, par lui-même, la purification de nos péchés, en buvant la coupe de la colère, mais encore de connaître Christ comme celui qui a souffert personnellement sous l'abandon de Dieu; qui est entré, comme homme, quant à lui-même, dans tout le sentiment de cet abandon dans la douleur personnelle qui s'y rattache; parce que, quoiqu'Il en ait souffert tout seul, nous sommes ainsi conduits à la joie que Christ éprouva, en entrant de nouveau et plus que jamais, dans la lumière sans nuage de la face de son Père. Il y est entré en conséquence de la Rédemption, en accord avec la valeur de cette dernière, selon le bon plaisir de Dieu, qui reposait nécessairement sur Lui selon son acceptation, lorsqu'il eut parfaitement glorifié Dieu, là où le péché avait introduit la confusion en toutes choses. Ainsi, tout ce que Dieu était, mis en évidence par le péché (car le péché avait mis en évidence l'amour souverain, la justice, la vérité, et revendiqué la majesté de Dieu), se trouvait parfaitement révélé et glorifié. Les souffrances personnelles de Christ nous mènent, dis-je, à cette joie dans laquelle il entra, comme homme, auprès de son Dieu et Père, et qu'il nous communique, en nous introduisant dans la pleine bénédiction, dans laquelle il est entré, comme homme, puisque cette joie était la conséquence d'une oeuvre accomplie pour nos péchés. Dans cette oeuvre, il fut seul; mais il y était pour nous, en même temps que pour la gloire divine; il nous introduit dans la bénédiction, dont il jouit en conséquence de son oeuvre.

Ces remarques concernent la seconde partie du Psaume 22, et je désire seulement porter notre attention sur les sentiments de Christ qui s'y trouvent exprimés. Il a été retiré d'entre les cornes des licornes lorsqu'il était transpercé par la puissance de la mort; le jugement de Dieu, sur le péché, a été exécuté; il est passé. J'ai fait remarquer ailleurs un fait très instructif que voici: Dans les Evangiles, Christ, pendant sa vie, ne parle jamais de Dieu, comme de son Dieu, mais comme du Père; c'est là l'impression de sa propre relation personnelle; c'est là aussi le nom qu'il révèle à ses disciples. Jamais, dans l'histoire des Evangiles, il ne se nomme directement «le Christ», bien qu'il ait été présenté comme tel à Israël; mais ce n'est pas là le nom et la position qu'il prend lui-même, vis-à-vis de Dieu et de son Père; c'est dans cette dernière relation que nous avons à le connaître. Lorsque les Juifs lui disent: «Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement», il répond: «Je vous l'ai déjà dit». Mais, en tant que révélé à nous-mêmes, il est Emmanuel, le prophète qui devait venir, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. En parlant avec Dieu et de Dieu, il dit toujours: «Père» et «mon Père». En parlant avec ses disciples, il se nomme «le Fils de l'homme». Dans le Psaume que nous étudions, Christ dit: «Mon Dieu, mon Dieu». Il est l'homme dont Dieu s'occupe en jugement, mais, quoique abandonné, il est l'homme parfait dans sa propre relation avec Dieu, par la foi, et il dit: «Mon Dieu». Alors il déclare le nom de Dieu à ses frères et emploie ces deux titres, lui cet homme, qui est allé jusqu'aux limites de l'épreuve avec Dieu, revendiquant tout ce que Dieu est en justice, en vérité, en majesté et en amour. Tout ce que Dieu est, dans sa propre perfection, sa majesté, et dans ce qu'il exige, il l'est nécessairement pour nous et d'une manière obligatoire, quoique, selon les délices de son amour envers nous, parce que nous sommes en Christ; sans doute selon ses propres conseils, mais il l'est d'une manière juste, par conséquent nécessaire et inaltérable. Ce qu'il est comme Dieu, il l'est comme notre Dieu; car il est pour nous, par le moyen de Christ éprouvé sur la croix; le péché ayant été mis de côté, par le sacrifice de Lui-même. La perfection de Dieu, sans nuage, luit sur nous dans toute la bénédiction qui Lui est propre, comme elle luit sur Christ, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu dans la perfection selon laquelle Dieu est ainsi manifesté. Ce nom de Dieu, c'est-à-dire la réalité de cette relation, nous est déclaré. La nature et le nom de Dieu, pleins de grâce, ont été déclarés, sur la terre, par Christ, qui était le Fils unique dans le sein du Père. Or, l'homme pécheur, en inimitié contre Dieu, ne pouvait avoir aucune part à cela. «La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise». L'homme a vu Christ, et l'a haï ainsi que Son Père. Mais Christ fut fait péché pour nous, se tint comme homme responsable devant Dieu, avec Dieu, dans tous les attributs selon lesquels Dieu s'occupa du péché; en tout cela Il fut trouvé parfait, afin que l'amour pût s'exercer librement sans faillir à la justice. C'est pourquoi Christ dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Car Il était cet amour — Dieu, en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, jusqu'à ce que cet amour pût se répandre, selon la perfection de Dieu, en justice; or cet amour ne pouvait se répandre librement, là où il y avait le péché; cela n'eut lieu que par le moyen de la croix, par le moyen de la perfection de Christ, lorsqu'il fut fait péché pour nous. Alors, en cela et par cela même, l'amour fut exalté et le caractère de Dieu pleinement déployé; son nom, le nom de Dieu qui

devait être révélé, fut pleinement manifesté. Aussi Christ pouvait-il dire: «C'est *pour cela* que le Père m'aime».

Mais ensuite, Christ entra dans quelque chose de plus élevé encore; dans la joie de l'amour de son Père, et tout cela comme homme. Il le fit lorsqu'il fut exaucé, mais la résurrection en fut la manifestation publique et évidente. Il fut ressuscité par la gloire du Père; alors il déclara ce nom à ses frères. Car maintenant, le péché étant, hors de Christ, la seule place de l'homme vis-à-vis de Dieu, celui qui croit, a, en Christ, la place de Christ ressuscité, dans la même relation que celle de Christ avec le Père. La mort étant intervenue, il ne peut pas avoir d'autre place. «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Maintenant, Christ emploie les deux titres de *Dieu* et de *Père*, et les applique tous deux à nous, parce que tout ce que Dieu est, il l'est, en justice, pour Lui, l'homme dans la gloire, et que Christ est rentré dans la joie de la communion de son Père, nous plaçant, en vertu de son oeuvre accomplie pour nous, dans la position où Il est Lui-même. Il nous y place, comme ses frères, participants, par grâce, de sa faveur et de son héritage.

Je me suis étendu, plus que je ne le voulais, quoique d'une manière pratique, sur la doctrine qui est en rapport avec le Psaume 22; car mon but est de montrer les sentiments et les affections de Christ. La première pensée de Christ, lorsqu'il est retiré d'entre les cornes des licornes, est de déclarer, à ses frères, le nom de Dieu et de son Père; quoique glorifié, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Parfait en amour, attaché aux excellents de la terre, une fois entré dans sa position de joie et de bénédiction, par une oeuvre qui leur fournit le droit d'y entrer aussi, il s'occupe de leur révéler ce qui les a placés dans la même position, avec Lui. Il les rassemble; puis, après avoir mis dans leur bouche la même louange que celle qu'il va prononcer, il donne le ton, comme homme, et fait entendre la louange au milieu de l'Assemblée. Comme nous devrions l'accompagner avec des voix joyeuses et des coeurs qui débordent! Quant à celui qui n'est pas au clair sur son acceptation, et sur le bonheur d'être un enfant de Dieu, en vertu de la Rédemption, il ne peut pas chanter avec Christ: «Je te célébrerai au milieu de l'Assemblée». Qui est-ce qui chante avec Christ? Celui qui a appris le cantique; celui qui peut le chanter, comme ayant échappé au jugement pour entrer dans la pleine lumière et la joie de l'acceptation. Le chapitre 1 de l'Épître aux Ephésiens (3: 4) nous montre cette position que nous occupons. Ici, nous voyons les saints entonnant, conduits par Jésus, un cantique de louange, en rapport avec la joie même dont Il jouit. La grâce de cette position est parfaite.

Je ne parlerai pas ici des résultats ultérieurs de l'oeuvre de Christ. Remarquons seulement que tout est grâce; qu'il n'est pas question du jugement (la grâce est fondée sur le jugement), et qu'ici rien ne dépasse les limites de la terre.

Psaume 23

Le Psaume 23 a été dicté par l'Esprit, de manière à s'appliquer soit à Christ mourant; soit au saint qui suit ses traces; soit au Résidu qui a été mis à part. Les souffrances de Christ de la part de Dieu ou de l'homme, ne sont pas considérées ici, non plus que celles des fidèles, si ce

n'est comme de simples faits, qui fournissent l'occasion de montrer les soins de Jéhovah. «L'Eternel est mon berger», — sa sollicitude constante et invariable, voilà le sujet du Psaume. C'est une vie passée, quoi qu'il en soit, sous son oeil et sous sa garde avec l'expérience que cette vie procure et avec l'assurance que l'amour de Jéhovah donne jusqu'à la fin et pour toujours. Cette assurance que le coeur éprouve, ne provient pas des choses qu'il donne, mais de lui-même. «L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette». La puissance, la grâce, la bonté, l'intérêt du seul Fidèle: toutes ces choses donnent de l'assurance à travers toutes les circonstances, pour toujours, et pour chaque instant. Puisque c'est lui qui a entrepris et s'est chargé lui-même d'avoir soin de ses fidèles, comment ceux-ci manqueraient-ils de rien? Ni les événements qui peuvent survenir, ni les moyens qu'il emploiera, ne doivent nous préoccuper. Les soins du berger — voilà notre assurance. Le fruit naturel de sa sollicitude, c'est la sécurité des pâturages herbeux et frais, la jouissance paisible des rafraîchissements assurés de sa bonté.

En fait, l'homme, le résidu en particulier, Christ lui-même, sont au milieu d'épreuves angoissantes; de la mort, d'ennemis puissants. L'âme est-elle troublée et affaissée? — Il la restaure. Marche-t-on par la vallée de l'ombre de la mort? la mort étend-elle son voile obscur sur celui qui va descendre dans son ombre? Il est là, plus grand que la mort, pour conduire et pour soutenir. Des ennemis puissants, inexorables sont-ils là pour menacer et effrayer? Devant lui, ils sont sans force. Il dresse devant ses bien-aimés, la table où ceux-ci s'asseyent à l'abri et en sûreté. L'onction divine est le sceau de la puissance, lorsque tout est contre nous. Faiblesse humaine, mort, puissances spirituelles de méchanceté, tout cela n'est que l'occasion de manifester clairement que Jéhovah, le Berger, est la sauvegarde infailible de son peuple.

Assurément, Christ n'était pas une brebis; mais il fraya le sentier que les brebis doivent suivre; il se confia en Jéhovah. Il est le «Jéhovah-Berger» de ceux qui sont à lui. Il nous aime, comme Jéhovah l'aima et eut soin de lui. C'est donc la sollicitude infailible de Jéhovah, à travers toutes les choses qui assaillent la nature humaine, pendant qu'elle traverse le monde. Le fruit naturel et propre de cette sollicitude c'est des pâturages herbeux dans une paisible sécurité; dans l'état de ruine où est l'homme, et pendant sa marche au milieu des puissances du mal, c'est une puissance infailible qui soutient.

C'est pourquoi le coeur se confiant en Jéhovah, l'immuable, compte sur l'avenir; car l'avenir est aussi certain que le passé: «Les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel, pour toute la durée des jours». La confiance repose sur le Seigneur lui-même; c'est pourquoi toutes les circonstances, toute la puissance du mal, toutes les difficultés de l'homme mortel qui s'y rattachent, ne sont que des occasions de manifester la puissance de Jéhovah comme intéressé, dans sa fidélité immuable, à soutenir le fidèle au travers de ces choses.

Il est intéressant d'observer cette sollicitude de la puissance divine, gardant dans les pensées du Christ souffrant sa place infailible et certaine, au-dessus de toutes les souffrances particulières, de l'épreuve et de la mort du Seigneur. Telle est la bénédiction de l'homme

fidèle, pendant que la terre n'appartient pas au Seigneur et que la puissance du mal, la mort, et des adversaires puissants sont en vue. Jéhovah est la sûre demeure de la foi.

Psaume 24

Lorsque la terre appartiendra au Seigneur (Psaumes 24), «qui est-ce qui montera à la montagne de l'Eternel; qui demeurera dans le lieu de sa sainteté?» Ici, remarquons-le, la porte a été ouverte à tous; seulement Jacob possède une position d'acceptation, et la proximité de Jéhovah. Toutefois la bénédiction et l'acceptation en grâce, de la part de Dieu, qui est leur salut, sont la portion de tous ceux qui se sont purifiés pour rechercher Dieu, lequel a placé sa bénédiction en Jacob. Leur caractère est décrit; mais tous les Gentils qui le possèdent, ont accès à la sainte montagne de Jéhovah. Christ lui-même y entre, en triomphe, comme Jéhovah.

Le Psaume 24 clôt toute la série de Psaumes qui parle de l'association de Christ avec les excellents, avec les saints qui sont en la terre. Nous y avons vu Christ dans le chemin de la vie avec les saints; Christ dans le chemin de la justice, au milieu d'un monde méchant; Christ souffrant, centre de toute l'histoire d'Israël, objet de l'intérêt de Jéhovah quand il est identifié avec Israël; Christ, souffrant comme témoin de la vérité, l'objet des pensées et des affections du Résidu; Christ, souffrant comme abandonné de Dieu; Christ, entrant en personne, dans le sentier que les brebis doivent suivre, et leur manifestant ainsi les soins de Jéhovah, quoiqu'il soit lui-même le vrai Berger (Jean 10); enfin Christ, entrant dans le temple, en sa qualité de Jéhovah triomphant, d'Eternel des armées, lorsque tous reconnaissent Jacob et le Dieu de Jacob.

Quoique le Seigneur soit un modèle pour nous, sous plusieurs des aspects qui nous sont ici présentés, toutefois l'action réelle et efficace, sur la piété du coeur, est produite en le voyant véritablement homme, frayant le chemin devant nos yeux, et engageant toutes les affections de l'âme dans la contemplation de sa marche.

Dans les Psaumes suivants, nous trouvons de nouveau les pensées et les sentiments du Résidu, au milieu de ses afflictions, en rapport avec cette même position de Christ; mais nous y puiserons une grande instruction pour nos coeurs, dans un chemin qui est toujours celui de l'affliction et qui reste essentiellement tel, aussi longtemps que le mal règne ici-bas. En jetant un dernier coup d'oeil sur les Psaumes qui précèdent, nous pouvons signaler un développement progressif dans leur caractère: Les Psaumes 3 à 7 renferment des principes et un état généraux, indiquant que la justice ne règne pas encore par le jugement. Ceci est fondé sur les grands principes des deux premiers Psaumes: L'homme juste au milieu des méchants; le jugement encore à venir; et les conseils de Dieu concernant le Messie, annoncés, mais non encore accomplis au Psaume 8. Les Psaumes 9 et 10 renferment les événements concernant le peuple Juif et son pays, dans les derniers jours; puis dans les Psaumes 11 à 15, nous trouvons les relations, le jugement et les principes du Résidu, qui regarde à Jéhovah, dans cet état de choses. Enfin les Psaumes 16 à 24, ayant donné à connaître toute la position de Christ, par rapport à Israël, l'introduisant au milieu de ce peuple et indiquant le résultat de cette

introduction; nous trouverons dans les Psaumes suivants, beaucoup plus de détails touchant les expériences et les exercices des saints aux derniers jours. Ces exercices sont nécessairement fondés sur l'intervention et le sacrifice de Christ. Je n'entends point dire, pour cela, que les saints d'alors aient une idée claire du sacrifice de Christ, et que les expressions des Psaumes supposent cela, ni qu'elles conviennent à une âme affranchie. Mais de tels exercices ne peuvent avoir lieu sans l'intervention et le sacrifice de Christ; le Saint Esprit, dans le Résidu comme en toute âme, opère en vertu de ces deux choses, et afin de les faire reconnaître d'une manière complète.

Psaume 25

Dans le Psaume 25, nous trouvons, bien définie, pour la première fois, la confession du péché. Cette confession, jointe à la déclaration et à la conscience de l'intégrité du cœur, que contient le Psaume 26, forme la base subjective de toutes les expériences des fidèles: les Psaumes 27 et 28 en forment la base objective. Nous y trouvons Jéhovah, lumière et délivrance; puis, en outre, une détresse actuelle, sous l'oppression des iniques, et, en même temps, la confiance du cœur en Jéhovah. Mais plus on étudiera les Psaumes, plus on découvrira qu'ils s'appliquent proprement aux Juifs; et cela, d'une manière presque universelle; qu'ils ont trait à l'homme pieux et juste du Résidu, dont les pensées sont *en accord avec sa position* et lui sont fournies par l'Esprit de Christ, parlant par la bouche du prophète. Plusieurs parties des Psaumes peuvent être appliquées à Christ lui-même; il n'en est pas ainsi pour toutes. Cela nous montre deux choses que j'ai déjà fait remarquer: d'abord, que la possibilité d'appliquer ces passages à Christ n'implique pas qu'ils soient des prophéties qui le concernent exclusivement, ni que le Psaume tout entier s'applique à lui: J'ai encore fait remarquer le danger réel qu'il y aurait à envisager les Psaumes comme étant l'expression de la piété chrétienne. Sans doute, ils fournissent souvent une instruction précieuse, relativement à la confiance en Dieu, mais celui qui emprunterait la forme de sa piété aux Psaumes dans leur ensemble, celui-là fausserait le christianisme.

Passons maintenant aux détails. Dans les difficultés qui l'entourent, l'âme s'élève vers Jéhovah; c'est là le vrai moyen de surmonter les difficultés et d'avoir la paix au milieu d'elles. Un cœur vrai n'a pas d'autre refuge; *tout autre le détournerait de celui-là*. Au milieu de l'épreuve, il dit: «Mon Dieu»; il peut, par Christ, le dire maintenant et se confier en Dieu: «Que je ne sois point confus; que mes ennemis ne triomphent point de moi». Tel est, dans les difficultés, le premier désir de la foi. Mais la foi, quand elle est réelle, ne peut se borner à soi; elle est associée par grâce, à la bonté de Dieu, sentie dans ce désir même, et associée, par conséquent, avec tous ceux qui s'attendent à Jéhovah. Elle souhaite que les méchants (ceux qui agissent perfidement sans sujet, — ceux qui aiment l'iniquité; non pas ceux qui tombent dans le péché) soient confus. Comme principe général, ce désir n'est pas contraire au christianisme. Le chrétien ne peut pas souhaiter que ses ennemis individuels soient jugés; mais il désire que le mal soit ôté et que les ennemis du bien soient confus. Il aime et désire la justice; il souhaite que l'oppresser de la justice, des petits, des humbles et des justes, soit renversé et confus. Dans ses circonstances personnelles, le chrétien peut désirer cela comme résultat,

sans toutefois souhaiter du mal à l'individu. Sa confiance en Jéhovah l'empêche de faire la moindre démarche au détriment de son ennemi; mais il remet sa cause au Seigneur et la laisse entre ses mains, attendant d'être délivré par lui.

Il y a encore un autre trait distinctif du saint, dont le coeur se tourne repentant vers le Seigneur. Il cherche les voies de Dieu, ses sentiers, afin d'être conduit dans sa vérité et enseigné. Tel est le caractère très défini du bien, dans une âme sincère; elle ne cherche pas simplement un bon chemin, mais c'est le chemin du Seigneur qu'elle cherche. L'esprit du saint s'est retourné vers le Seigneur; il pense à lui, il estime son caractère; il a la conscience qu'il lui doit fidélité et service; qu'il lui appartient, et que tout lui appartient; il prend plaisir en son chemin et n'en cherche aucun autre. Toutefois, ce Psaume nous présente quelqu'un (le Juif) qui se retourne vers Dieu; non pas une personne nouvellement convertie. Israël (et le saint aussi) se souvient de ses fautes; mais il dit à Jéhovah: «Ne te souviens point des péchés de ma jeunesse, mais souviens-toi de moi selon ta gratuité». Il le prie de se souvenir de lui seulement de cette manière; car il sait que Jéhovah est plein de compassion, et c'est pour la gloire de son nom qu'il peut ainsi faire appel à sa miséricorde. Cette demande ne montre pas la connaissance du pardon, mais la confiance dans la grâce. Ce n'est pas ici une conscience purifiée, quoique cela découle de la réponse de Dieu; mais c'est une manière de s'approcher de Dieu qui lui est agréable. Nous en trouvons un exemple dans l'Évangile. La femme pécheresse s'approcha ainsi de Jésus, et elle s'en alla en paix.

Il y a une fidélité du Seigneur à sa propre bonté, à son caractère propre, élevé au dessus du mal; caractère qui le fait agir (une rançon ayant été trouvée, grâce à laquelle la justice est maintenue) pour la vraie bénédiction du pécheur qui s'approche ainsi de lui. Il est dit même de Joseph: c'était un homme juste et qui ne voulait pas faire d'elle un exemple. Quant à l'homme il a sans doute encore d'autres motifs; mais pour autant qu'il doit agir selon Dieu, le principe dont je parle trouve son application. L'Éternel est bon et droit. Il est bon envers nous; il aime la droiture et il aime à la voir; aussi veut-il l'enseigner, dans sa grâce, à ceux qui s'en sont écartés. C'est une grande douceur pour celui qui s'est égaré que de pouvoir compter là-dessus. Remarquez qu'au verset 8, il n'est pas dit *Sa voie (*)*; cela exprimait plus haut l'état de coeur du saint, tandis que les mots du verset 8 expriment la confiance du saint en ce qui se trouve dans le coeur de Jéhovah. Il ne s'agit pas proprement de ce qu'est cette voie; il va sans dire qu'elle est bonne; mais le Seigneur les y enseignera. Son amour actif s'occupera d'eux pour leur bien. Toutefois, lorsque le vrai caractère du saint restauré est décrit, le caractère de la voie n'est pas non plus oublié: «Il fera marcher dans la justice les débonnaires»; dans le chemin qui exprime la pensée de Dieu: «Il enseignera sa voie aux débonnaires».

(*) La version anglaise traduit ainsi le verset 8: Jéhovah est bon et droit; c'est pourquoi il enseigne les pécheurs dans la voie. (*Trad.*)

Mais, à un autre point de vue, on peut signaler, dans ce Psaume, une marche progressive. Il se divise en trois parties: versets 1-7; 8-14; et 15-22. Dans la première, l'âme persécutée et éprouvée, jugeant ses péchés précédents, mais confiante en Dieu et regardant à lui, s'adresse à lui touchant ses besoins et ses difficultés, en face de la puissance du mal. Dans la seconde

partie, cet appel à Dieu amène l'âme à parler de lui en déclarant ce qu'il est dans ses voies. Dans la troisième, l'âme regarde personnellement à Dieu, comme étant assurée de son intérêt pour elle; et invoque le regard de Dieu sur elle, sur ses ennemis, sur ses circonstances, comptant, en cela, sur son pardon, mais confiante en sa propre intégrité, dont elle a la conscience. Enfin, elle étend sa requête à tout Israël.

On peut encore remarquer une marche progressive dans les détails, quant à l'état de l'âme qui parle de Dieu. D'abord Sa bonté et Sa droiture font qu'il enseigne aux pécheurs la droiture de coeur. Ils s'étaient égarés dans leurs propres voies. Combien leur oubli des voies de Dieu était terrible! Mais le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, ne veut pas les laisser sans direction; leur état attire sa compassion. Le Seigneur aime le chemin de la justice et ne peut bénir ailleurs: aussi enseigne-t-il les pécheurs dans la voie. Or, reconnaître son péché, et connaître en même temps la bonté du Seigneur, a pour effet l'humilité, la soumission d'esprit, la petitesse, l'absence de fierté, du moi, de ce que les païens considéraient comme la source de la vertu. Dans cet état Dieu conduit dans le discernement et enseigne Sa voie. Non seulement la voie est enseignée à celui qui s'en était écarté; mais dès qu'il y a de l'humilité et de la soumission à Dieu, il conduit dans l'intelligence, dans l'esprit et dans la pensée de ses voies. Il forme par ses instructions, ceux qui le craignent à discerner ce qu'est la voie de Dieu lui-même. C'est là une conformité intérieure et morale avec Dieu, qui s'applique à discerner et à juger les circonstances. Cette conformité morale et ce discernement sont fort précieux.

Le verset 12 va plus loin; il nous montre quelqu'un craignant Dieu, marchant dans la conscience de Sa présence, de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et, de coeur, s'en référant à lui dans une entière dépendance de lui. Il y a ici plus que le discernement moral, il y a la connaissance de la voie choisie de Dieu. L'homme qui est guidé dans le discernement (*) saura ce qui est juste; il le fera et évitera le mal. Mais l'homme d'Issacar avait la connaissance des temps (1 Chroniques 12: 32). Il y avait une voie choisie par Dieu, au milieu du mal qui régnait; et celui qui craignait Jéhovah serait enseigné dans cette voie-là; il trouverait le sentier qui menait à une entière bénédiction. C'est là un grand privilège, duquel ni les ténèbres, ni la confusion qui nous entourent ne sauraient nous priver. Il s'agit de la voie choisie, par Jéhovah, au milieu de cette confusion; d'un sentier particulier d'alliance pour ceux qui le craignent.

(*) Nos versions ont au verset 9: il fera marcher dans la justice. La version anglaise dit: Il guidera dans le jugement (ou dans le discernement). (Trad.)

Il existe certainement, aussi pour le chrétien, un tel sentier au milieu de la confusion où se trouve actuellement l'Eglise de Dieu: Les paroles qui suivent (verset 14) nous le montrent avec un surcroît d'évidence. «Le secret de Jéhovah», car il a un secret pour les oreilles de ceux qui l'écoutent, «est pour ceux qui le craignent», ses amis, auxquels il donne à connaître sa pensée. C'est remarquable que Marie connaissait mieux cette pensée que Marthe; elle oignit d'avance le Seigneur pour sa sépulture; elle avait la pensée du Seigneur quant à la scène qui se préparait. La parole est toujours un préservatif contre de fausses prétentions à posséder la pensée du Seigneur; il n'en est pas moins vrai que le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Quoique toutes choses semblent s'opposer à l'accomplissement de sa promesse

assurée, ceux qui le craignent en prévoient cependant le résultat; par la foi, ils comprennent qu'elle avance vers son accomplissement, et ils en verront enfin la pleine réalisation lorsque les voies de Dieu seront accomplies. C'est là une grande bénédiction; cela donne, tout le long du chemin, une tranquillité et une paix qu'aucune autre chose ne pourrait procurer, parce qu'on possède la pensée de Dieu. Ici se termine la seconde partie du Psaume.

En traversant le mal, l'âme ne se confie qu'en Dieu et en son amour fidèle: «Mes yeux sont continuellement sur l'Eternel, car c'est lui qui tirera mes pieds du filet». — Le Seigneur! voilà le secret de tout. On regarde hors du mal et l'on se confie en Dieu, qui est au-dessus de tout mal. La connaissance du secret de Dieu n'est ni de l'insensibilité au mal présent, même lorsque ce mal nous affecte nous-mêmes, ni de la froideur à l'égard de l'intérêt que Dieu prend à nous (non seulement à la justice, quoiqu'il soit toujours juste, mais à nous-mêmes). Le secret de Dieu, communiqué à ceux qui le craignent, fait naître l'intimité et la confiance «Tourne ta face vers moi, et aie pitié de moi car je suis seul et affligé». Le coeur est vrai avec Dieu; mais cela suppose l'intégrité, comme dans ce Psaume. Or, cette intégrité est en Christ, pour ceux qui sont vrais de coeur, quoiqu'ils confessent être, en eux-mêmes, les premiers des pécheurs, et que, dans leur chair, il n'habite aucun bien.

Le coeur peut raconter à Dieu toute l'hostilité de ses ennemis et laisser cela entre ses mains. Ayant mis sa confiance en Dieu, il s'attend à ne pas être confus. Christ seul a dû, pour nous, éprouver le contraire; mais une âme droite ne sera jamais confuse. Toutefois, le coeur du fidèle malgré cette intimité avec Dieu et cette confiance en lui, n'oublie pas son peuple (ici Israël; pour nous, l'Eglise) (verset 22); il lui est attaché, car c'est une conséquence nécessaire de cette intimité.

Je suis entré dans quelques détails sur les sentiments moraux dépeints dans ce Psaume; mais il ne faut pas oublier que tous ces sentiments se fondent sur le fait que le coeur a la conscience intime de ce que Jéhovah est pour lui ce qui prédomine, c'est la pensée de Jéhovah elle est la source de toutes ces expériences.

Psaume 26

Dans le Psaume 26 nous trouvons, comme je l'ai déjà dit, la conscience de l'intégrité plutôt que la confession des péchés; mais, comme dans le Psaume précédent, tout se rapporte à Jéhovah; à ce qu'il est et à l'attachement de l'âme à lui. Le fidèle en tire le principe de séparation d'avec les méchants; puis la joie finale dans *Son assemblée*, lorsqu'il y aura délivrance complète des hommes sanguinaires. L'esprit du Psaume 26 est cette intégrité, qui a gardé l'âme séparée des pécheurs par ses propres affections, par son attachement à Jéhovah et par sa confiance en Lui, vis-à-vis de la puissance du mal. Or, pour le moment, et par rapport aux saints, les méchants sont toujours les plus puissants, parce qu'ils peuvent agir selon leur propre volonté, sans conscience et sans frein. La conscience, en présence de Jéhovah, lui demande de ne point assembler le juste avec les pécheurs, lorsqu'il interviendra en puissance. Elle compte là-dessus, par la foi. Telle est l'expression du chemin et des désirs d'une conscience intègre, en présence du mal.

Psaume 27

Le Psaume 27 nous montre le coeur confiant en Jéhovah, mais toutefois exercé *devant Lui*, en présence des manifestations *extérieures* du mal. Qu'y a-t-il de plus capable de produire la frayeur que l'angoisse d'esprit? La confiance en songeant aux ennemis, et l'exercice du coeur en regardant à Dieu, réunies dans ce Psaume, me semblent très instructives, quoique étranges au premier abord. La confiance n'est pas de l'indifférence ni de l'insensibilité; elle produit de réels exercices du coeur avec Dieu; même des exercices accompagnés de crainte s'affirment par la confiance et la hardiesse en face de l'action hostile du mal. L'homme s'attendrait à de la crainte en présence de l'ennemi, et à de la confiance quand on est devant Dieu; tandis que la grâce, lorsqu'elle agit dans de vrais exercices du coeur avec Dieu, inspire de la hardiesse en face de l'ennemi. Il existe une puissance réelle du mal. Le coeur bien enseigné la sent (d'une manière plus ou moins spirituelle) dans ses sources intérieures et sa réalité; mais il la sent avec Dieu; il est alors en paix quant au résultat du conflit, et au milieu même de ce conflit. Ainsi Christ, dans l'exercice de son âme devant Dieu, suait des grumeaux de sang; mais il était parfaitement calme en présence de ses ennemis; bien plus, la seule mention de son nom les fit reculer et tomber par terre. Cela est plein d'instruction par rapport aux difficultés et aux peines de la vie chrétienne. Lorsque le coeur est exercé avec Dieu et devant Dieu, à l'égard de la puissance du mal, dont il a conscience, le mal même, quelle qu'en soit la puissance, est impuissant lorsqu'il apparaît, si nous admettons que l'exercice du coeur a été complet. «C'est ici votre heure», dit Christ, «et le pouvoir des ténèbres». Mais il avait senti tout cela avec Dieu, et, quant au fait même, il reçut la coupe de la main du Père, et non point de celle de l'ennemi qui, quant à Christ, n'avait nullement ce pouvoir.

Le Psaume 27 nous montre ces mêmes choses opérées, selon l'esprit de Christ, dans de simples hommes. Jéhovah est, par la foi, la lumière du saint: Il éclaire tout ce qui l'entoure. Quoique les ténèbres et leur pouvoir soient là, il n'existe pas, pour l'esprit, de pouvoir des ténèbres; elles dominent les ennemis, mais, de la part de Dieu, la lumière est dans le coeur du fidèle, et ainsi il marche dans la lumière. C'est une grande consolation! Mais le Seigneur est plus que cela. Il est une délivrance actuelle. A la vérité, Dieu ne pouvait être cela pour Christ, avant qu'il eût bu la coupe; mais Il est connu comme délivrance actuelle pour l'âme rachetée au milieu de l'épreuve. La même révélation de Jéhovah qui donne la lumière, nous donne, dans cette lumière, l'assurance d'être délivrés; je ne dis pas qu'elle nous fasse voir nécessairement la délivrance, car le moyen en peut être obscurci, mais elle nous en assure. Puisque Jéhovah est là, en lumière, il délivrera. Pour nous, c'est le Père, et quand il s'agit de gouvernement, le Seigneur; mais dès que c'est Dieu lui-même, évidemment il n'y a rien à craindre. Voilà ce qui est proclamé ici; soit que l'on pense à ces méchants, sans conscience qui les réprime; ou bien à la guerre, cette scène de violence terrible, où la volonté de l'homme est déchaînée. Que le Seigneur soit là, il sera pourvu à tout.

N'oublions pas toutefois qu'il y a un principe ou un état d'âme important, lié à cette confiance et qui en est la base: c'est d'avoir un oeil simple et de ne désirer qu'une chose; de regarder à Jéhovah, en n'ayant qu'un but; celui d'être avec Lui, en sa présence, là où il se

trouve et où on peut l'adorer, contempler sa présence ravissante et apprendre sa volonté et sa pensée. Mais cela est lié d'autre part avec la confiance en sa bonté. L'âme, sans défense en elle-même, sait que le Seigneur la cachera, au mauvais temps, dans sa loge et dans son tabernacle. Là, qui pourrait lui nuire ou la troubler? Quel amour nous trouvons en Dieu! Quel intérêt il porte à ceux qu'il aime! L'âme habite avec Lui, et elle habite en sûreté. Il ne s'agit pas ici d'une délivrance apparente, mais du secret de son tabernacle. C'est merveilleux de voir comment le Seigneur agit quand le mal est dans toute sa fureur et qu'en apparence il n'y a aucune ressource. L'âme n'en cherche pas; elle se confie doucement et tranquillement en Dieu, et trouve toute sécurité en Lui.

Le verset 6 compte sur la plénitude de la délivrance et des louanges dans le tabernacle de l'Eternel, qui n'est plus un lieu secret, un asile caché, mais le lieu béni des louanges publiques. Dans les versets suivants, nous trouvons les exercices de l'âme avec Dieu, tandis qu'elle s'attend à Lui pour être secourue. Le Seigneur avait dit: «Cherchez ma face», et il ne pouvait pas la cacher. L'âme reconnaît la possibilité de la colère; elle prie Dieu de la détourner et compte sur la grâce. Cela est bien important pour l'âme, car on s'attendrait à ce qu'elle ne se confiât en Dieu, qu'à condition qu'il n'eût rien contre elle. Il n'en est pas ainsi: le coeur peut reconnaître qu'il devrait s'attendre à la colère, et néanmoins se confier en la grâce. Il a connu un Seigneur secourable et s'attend à n'être pas abandonné d'un Dieu sauveur. Cette confiance est complète, plus complète encore que celle qui se fonde sur les liens les plus étroits selon la nature. Telle est, en effet, la confiance de celui qui connaît le Seigneur. Il a affaire avec Dieu seul, il Lui demande de lui enseigner sa voie et de le conduire par un sentier uni, parce que ses ennemis épient le moment où il s'écarterait du chemin. La pression des ennemis était grande; telle elle sera aussi pour les saints. Il y a une volonté de mal, de faux témoins, puis de la cruauté. La bonté du Seigneur, à l'exclusion de tout moyen humain, la bonté du Seigneur dans son gouvernement, telle est la ressource du coeur. En voici le résultat: «Attends-toi à l'Eternel», c'est lui qui fortifie le coeur, «attends-toi, dis-je, à l'Eternel». Voilà le secret de la force, au temps de l'adversité; alors il n'y a rien à craindre. Nous, chrétiens, nous avons pu connaître l'amour d'un Père dans notre chemin comme ses enfants et les soins de Christ, le bon Berger; mais le principe de notre confiance dans le Seigneur est le même. Il est remarquable combien toute idée d'une autre ressource ou d'une autre aide que celle du Seigneur est absente de ce Psaume. C'est là ce qui maintient l'intégrité, car le Seigneur ne peut secourir autrement qu'en maintenant la droiture de coeur. Au milieu de la ruse de ses adversaires, l'âme ne connaît rien, ni les ressources, ni la force, ni la sagesse, ni les plans de l'homme; rien, si ce n'est de chercher la face de Jéhovah. Avec Lui, tout est réglé; et ainsi, quant au coeur, tout est vérité et intégrité, Désormais, c'est Jéhovah que les ennemis concernent; tel est le secret de notre sécurité et de notre tranquillité dans l'épreuve. Sa grâce étant là, nous pouvons compter sur le Seigneur en tout temps. Si nous nous sommes égarés, avouons-le Lui; c'est un exercice vrai de l'âme en sa présence. Dans les rapports entre elle et lui, il agit selon la vérité; mais la grâce, et le secret de son tabernacle et la délivrance qui en découle, sont la place de l'âme.

Psaume 28

Quoique Jéhovah soit le sujet principal du Psaume 28, comme de tous ceux dont nous nous occupons, nous trouvons cependant ici un point spécial en ce qui concerne le juste: son *cri* à Jéhovah, ses supplications. En criant à lui, le coeur entre en liaison avec le Seigneur. Le cri implique l'intérêt que le Seigneur nous porte, intérêt que nous avons pour point de départ; il indique aussi que nous reconnaissons notre dépendance de lui. Ainsi, le cri et la prière à Dieu sont importants; ils indiquent l'état de l'âme. Nous pouvons désirer quelque chose du Seigneur, avoir foi en sa bonté qui aime à donner; mais crier à lui nous identifie avec lui d'une manière avouée, même devant autrui. Dans ce Psaume, l'âme est au comble de la détresse, le puits du *Scheol* est béant devant elle; mais le principe est toujours vrai, même lorsque nous intercédons pour d'autres. Ici la foi se montre dans le cri, lorsque, à vue humaine, tout espoir est impossible. Cette liaison avec le Seigneur est clairement indiquée ici, car nous y trouvons la raison pour ne pas être entraîné dans le jugement avec les iniques, Au Psaume 26, c'était l'intégrité du saint dans ses voies; ici, c'est la liaison avec le Seigneur, (constatée par le cri de l'âme vers lui,) qui est la sauvegarde du croyant en présence du jugement. Et, quoique ce soit sur la méchanceté des ouvriers d'iniquité que se fonde l'attente de leur jugement, toutefois il est déclaré que c'est leur mépris de l'Eternel qui est la cause de leur destruction. Le juste s'est confié en lui et a été secouru. Mais dans la délivrance que Dieu nous accorde, il y a plus, bien plus que le seul fait d'être délivré. C'est *Lui* qui nous a délivrés. Le coeur était attaché à lui, regardait à lui, l'adorait, croyait en lui, et il ne nous a pas fait défaut. Que cela est vrai, et combien cela attache, tout de nouveau, le coeur à lui: «Mon coeur a eu sa confiance en lui; j'ai été secouru et mon coeur s'est réjoui; c'est pourquoi je le célébrerai par mon cantique». S'attendre ainsi au Seigneur, avec confiance, c'est entrer réellement dans son caractère et s'y conformer; c'est l'estimer, l'honorer et y trouver ses délices, dans l'assurance que ce caractère ne peut changer; c'est apprécier le Seigneur; or, quiconque apprécie une chose moralement excellente, y est conforme, toutefois d'une manière dépendante. J'ai un ami, d'un caractère noble, fidèle et dévoué; je me trouve dans des circonstances où tout s'oppose à la probabilité, ou même à la possibilité qu'il me vienne en aide; cependant, je suis certain qu'il me secourra; je compte avec affection sur ce qu'il est. Evidemment mon appréciation n'a pas changé. Je le considère comme supérieur à toutes les circonstances, et gouverné par sa propre perfection. C'est là-dessus que je compte, c'est cela que j'apprécie. Quelles que soient les circonstances, mon coeur est avec le sien, appréciant sa conduite, quoique dans le chemin de la dépendance; et son coeur est avec le mien. Lorsqu'il a agi, je me réjouis en lui, je me réjouis de la juste appréciation que j'avais faite de mon ami; je le connaissais bien, je connaissais ce qu'il est; je me réjouis en sa perfection, à laquelle je m'attendais comme à une chose certaine, supérieure à toutes les circonstances. Son intervention m'a prouvé qu'il s'intéressait à moi. De même, lorsque Dieu délivre le chrétien, comme lorsqu'il délivrera le résidu dont parle ce Psaume, ils peuvent dire: «Celui-ci est notre Dieu, nous nous sommes attendus à Lui». C'est bien la même pensée que nous voyons chez Job, à travers sa coupable irritation. Il compte sur Dieu, il sait ce que Dieu serait et ferait pour lui, s'il pouvait Le trouver.

Le Psaume 28 nous montre donc un homme dont le coeur s'est confié en celui de Dieu, qui a trouvé ce coeur et se réjouit en lui, qui a réellement honoré Dieu, quoique seulement en s'attendant à lui dans une confiance inébranlable. Il trouve la satisfaction dans ce qu'est son puissant ami et dans son amour. Il se réjouit de la délivrance, car il a souffert, il a été opprimé dans sa faiblesse; mais il se réjouit, en trouvant les délices de son coeur dans son libérateur. Il possède un ami qui lui a formé le coeur d'après sa propre excellence, qui l'a formé pour se confier en elle.

Tout cela se trouve aussi dans le chrétien, mais d'une manière plus calme, parce qu'il est mieux instruit dans les choses célestes, qu'il connaît Dieu d'une manière plus parfaite, qu'il a moins d'anxiété touchant les choses d'ici-bas et qu'il ne regarde pas aux choses visibles. Mais le principe est le même.

Psaume 29

Le Psaume 29, envisagé au point de vue suivant lequel nous étudions maintenant les Psaumes, ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il engage les puissants de la terre à reconnaître Jéhovah et à lui donner gloire, à lui rendre l'honneur dû à son nom. Je désire seulement faire remarquer la liaison qui existe entre cela et le culte; il s'agit de rendre honneur à Jéhovah dans son temple, là où il a placé son nom. Son nom a été révélé; la gloire est due à son nom, c'est-à-dire à lui-même comme ayant été révélé; son nom est à la fois la révélation de lui-même, et de sa relation avec son peuple. C'est dans son temple qu'il a placé son nom, de manière à former dans ce nom un centre d'association et un lieu révélé de culte. Ainsi, tandis que sa voix proclame la majesté de ce nom, ceux qui le connaissent sont rassemblés, par ce nom même, comme centre d'une commune adoration. La gloire du nom de l'Eternel est révélée et prouvée par le contenu des derniers versets. Jéhovah siège sur les flots (*); il domine et dirige, en vue de ses propres desseins, les mouvements tumultueux de la masse des peuples. Il siège aussi comme roi éternellement. Comme il est au dessus de l'agitation des hommes, ainsi il préside à jamais dans un gouvernement sûr et inébranlable.

Mais, outre cela, l'Eternel est en rapport avec son peuple; il lui donne la force, il le bénit en paix. Le verset 10 exprime la possession de la puissance sur toutes choses et en lui-même; le verset 11 annonce ce qu'il est pour le peuple. C'est, d'une part, l'invitation adressée aux puissants de la terre de connaître Jéhovah, d'autre part la bénédiction assurée d'Israël.

(*) Faussement rendu dans nos versions par: «l'Eternel a présidé au déluge».

Psaume 30

La grande vérité contenue dans le Psaume 30 est d'un profond intérêt pratique: c'est que la joie qui découle de la délivrance accordée par le Seigneur, (ici par Jéhovah) est plus grande, plus profonde, que les bénédictions de la prospérité, alors même que cette prospérité est reconnue comme venant de Dieu. Il se peut que la délivrance s'applique à des afflictions produites par nos fautes; ce sera certainement le cas du résidu juif; mais elle n'en est pas moins pleine et entière, et lorsque le péché, ou le mal, sont pleinement reconnus, la

restauration et la bénédiction sont absolues dans la communion avec Dieu. Le pardon, ou la pensée du pardon dans une âme qui n'est pas guérie, peuvent être accompagnés de regrets. Quand l'âme est guérie, elle apprend assurément à juger le mal, à être pleine d'humilité, quand on s'adresse à elle; à avoir toujours plus de tendresse délicate et de grâce pour les autres; mais, la guérison étant complète, l'âme entièrement éprouvée n'aura pas de regrets, parce qu'elle sera exclusivement remplie de ce que Dieu est pour elle. Elle aura la chair en horreur ainsi que les principes qui l'ont conduite au mal; mais, si le mal est réellement haï, on sera délivré de l'horreur que le mal inspire et la paix régnera dans l'âme. Il est vrai que le Psaume 30 ne poursuit pas ces pensées aussi loin; il s'occupe des circonstances extérieures; de la main de Dieu qui s'appesantit sur l'âme à cause du péché, plutôt que du péché qui y a donné lieu. De fait, les circonstances sont considérées ici comme exprimant la colère ou la faveur de Dieu, et c'est à cela que l'âme s'arrête. Elle avait été dans la prospérité, et l'avait attribuée à Dieu, mais elle fondait sur les circonstances l'assurance de son bonheur, quoiqu'elle les considérât comme lui ayant été accordées par Dieu.

En agissant ainsi et tout en reconnaissant Dieu comme celui qui donne et qui assure la bénédiction, elle se reposait sur la bénédiction et sur une bénédiction qui, au lieu de délivrer du mal, s'adressait à lui.

«Je ne serai jamais ébranlé. Jéhovah! par ta faveur tu avais fait que la force se tenait en ma montagne». Quoiqu'il puisse, dans ce cas, y avoir de la piété, cela pourrait facilement dégénérer en: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel» (Jérémie 7: 4). Ce Psaume suppose, du reste, une piété vraie. Seulement il est dit: La faveur de l'Eternel avait donné une force stable à *ma montagne*, au lieu que cette faveur elle-même fût considérée comme la bénédiction.

Jéhovah cache sa face, et tout aussitôt l'âme sent ce qu'est la dépendance directe de Dieu, elle cherche Sa bénédiction immédiate. Les châtiments et les épreuves, qu'entraînent les fautes, surviennent, et alors l'âme éprouve que la faveur divine elle-même est la bénédiction dont elle a besoin; ce que Jéhovah est lui-même devient la source de la joie. Le fait que sa colère est sur le peuple est senti; non pas seulement les circonstances dans lesquelles cette colère s'exprime, mais le fait même que Jéhovah cache sa face à cause du péché. L'âme est amenée, quoique par l'angoisse et la détresse, dans une relation immédiate avec Dieu. Elle est amenée à considérer le «moi» non point comme un objet digne d'être cultivé, centre de sa propre bénédiction, mais comme étant pécheur et ayant besoin de la faveur de Dieu. Ainsi est produite, par grâce, une oeuvre douloureuse, mais extrêmement utile et importante, lorsque ce jugement de soi-même est opéré au-dedans de l'âme, de manière à produire l'intégrité spirituelle. La faveur de Jéhovah luit sur elle, on en jouit. Dès lors cette faveur elle-même est devenue la bénédiction, et la délivrance l'accompagne, au temps qui convient à Dieu. On entre ainsi, avec une sainte adoration, dans la vraie nature de Dieu; on ne le considère plus seulement comme un Dieu qui est utile à l'homme en le bénissant. Dans cet état, l'ennemi ne se réjouit plus à propos de nous et l'âme elle-même est guérie. Nous voyons que si Dieu montre ainsi sa colère, ce n'est qu'afin d'instruire et de discipliner les saints pour

un moment; et qu'eux-mêmes, étant purifiés, jouissent ainsi plus pleinement de lui. Littéralement ce Psaume s'applique au résidu juif, délivré au moment où il est arrivé jusqu'au bord du sépulcre; mais, pour eux aussi, le vrai travail d'âme est avec Dieu.

Je dirai encore quelques mots sur différents états d'âme, dans lesquels les saints peuvent se trouver actuellement et dont ce Psaume fournit l'occasion de parler. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler comparativement l'innocence; c'est l'état d'une âme convertie qui ne commit pas la corruption et n'a pas de grands combats intérieurs. Dans ce cas-ci, on jouit de la grâce du pardon et l'âme est heureuse dans la connaissance de la bonté et de l'amour de Dieu, son Sauveur. Une telle âme en marchant tout près de Dieu, peut arriver à se juger véritablement et acquérir une profonde connaissance de Dieu. Autrement l'âme est superficielle, on a peu de connaissance de son propre moi, comme homme en la chair; la séparation de la sphère charnelle, du monde, sous son aspect aimable, est peu mise en pratique.

Vient ensuite l'état d'une âme qui, ayant péché, a passé par des exercices plus profonds, et se trouve amenée ainsi, d'une manière humiliante, à la connaissance du moi. C'est plutôt ce dernier cas que nous voyons dans le Psaume 30. Alors le pardon peut être connu et c'est un repos. Mais s'il y a eu de la légèreté ou de la bassesse vis-à-vis de Dieu, on a une certaine honte du péché, et l'on manque de cette libre confiance vis-à-vis de Dieu qui se montre naturellement quand on jouit de lui. Cette confiance est alors plus difficile à trouver. Mais dans ce cas, le moi n'est certainement pas mis de côté.

Un troisième état d'âme, c'est lorsque la racine qui a produit le mal est réellement jugée, c'est-à-dire non-seulement le mal lui-même, mais son point de départ, et que le *moi* est ainsi mis de côté en pratique. Alors la faveur divine est tout. Le coeur est intègre devant Dieu, et, quoique humble, plein de hardiesse vis-à-vis des hommes. Il a la conscience d'un lien entre lui et Dieu: la faveur divine; il connaît Dieu comme étant moralement à l'unisson avec lui, comme son soutien véritable et sa force. Le présent, non point le passé, est alors la place du coeur avec Dieu.

Psaume 31

Le Psaume 31 exprime une confiance absolue en Jéhovah — Dieu connu dans notre relation avec lui, — quand on traverse les phases les plus terribles de l'épreuve et de l'angoisse, et quand c'est le péché qui en a été la cause; toutefois, quand la foi est à l'oeuvre, on compte sur le nom connu de Dieu et, par conséquent, sur sa justice en le faisant valoir comme tel. Ce n'est pas que l'on compte avec orgueil sur Dieu; mais que l'on se confie en Jéhovah à cause de ce qu'il est lui-même — à cause de son nom (verset 3) — mais en confessant pleinement qu'on a failli et que c'est le péché qui a amené l'angoisse sur celui qui crie à l'Eternel. C'est moins la confession de l'iniquité elle-même, que la reconnaissance du fait que l'épreuve, du milieu de laquelle on crie à Dieu, est due à l'iniquité. Mais, étant à l'extrémité, l'âme est poussée à s'adresser en confiance à Dieu, selon la révélation qu'il a faite de lui-même.

Le caractère particulier de ce Psaume est la confiance et l'abandon de sa cause entre les mains de Jéhovah, parce qu'on le connaît personnellement. Une telle connaissance du Seigneur, une telle foi en ce qu'il est lui-même, que l'âme peut se confier en lui, et tout lui remettre, quand la détresse et l'hostilité des hommes sont à leur comble, c'est là un principe profond de la vraie piété; et, de plus, c'est un principe de parfaite justice, parce que l'âme ne peut regarder ainsi à Dieu que dans un état de justice. Jéhovah est connu comme ayant considéré la détresse de l'affligé; il a connu son âme au milieu de l'adversité. Les souffrances ne signifiaient pas que Dieu abandonnât celui qui souffrait; au contraire, Dieu connaissait et suivait l'âme de l'affligé; son coeur l'approuvait, il pensait à elle au milieu des circonstances difficiles et, quoique coupable, l'affligé regarde à Jéhovah à travers la souffrance, comme étant approuvé par lui. Il accepte la punition de son iniquité, mais dans ce sentiment de justice se confie en Jéhovah; et dans cet esprit, dans ce qui est parfait en principe, il s'en remet entièrement à Jéhovah; il sait que tout est dans sa main; il est content qu'il en soit ainsi (verset 15). Aussi dit-il: «Fais luire ta face sur ton serviteur»; et il compte, puisque Dieu se montre favorable pour lui, ne pas être confus, non plus que ceux qui se confient en Jéhovah. Il a réservé des biens pour ceux qui le craignent, et qui se retirent vers lui en présence des fils des hommes. Sa présence est un sanctuaire sûr et infailible qui rend impuissantes toutes les entreprises de la malice des hommes. L'affligé admet que, sous l'extrême pression de l'angoisse (*) il avait dit un moment: «Je suis rejeté de devant Dieu»; néanmoins la foi s'était montrée dans l'appel qu'il faisait à Jéhovah et il avait été exaucé. L'Eternel garde les fidèles, de sorte que les saints peuvent l'aimer et avoir bon courage en toute circonstance.

(*) Faussement traduit par «précipitation» dans la version de Martin.

Il n'est pas dit que chacun ait à traverser des afflictions semblables à celles que décrit notre Psaume; mais lorsqu'elles sont la part du croyant, elles lui donnent beaucoup d'intimité et de confiance. Ce qu'est un Dieu connu, et le cri résultant de la foi en ce qu'il est, voilà le fond de ce Psaume. Je ne prétends pas que ce soit l'exercice le plus brillant de la foi; on le trouvera plutôt dans l'épître aux Philippiens, heureuse expression de l'expérience normale du chrétien ce n'est pas non plus l'exercice le plus fréquent; mais Dieu, dans les richesses de sa grâce, a, dans sa Parole, prévu chaque besoin et pourvu à chaque position. L'état d'âme, décrit dans ce Psaume, est une intime et profonde confiance en Dieu seul, très exercée, mais apprise à travers une détresse qui était nécessaire.

Psaume 32

Mais, au milieu de tous les exercices de coeur qui appartiennent à une âme renouvelée dans ses difficultés ici-bas, il est un point qui est le centre de tout, un besoin pour lequel à la fois le coeur et la conscience désirent ardemment une réponse; c'est la relation de l'âme avec Dieu, lorsqu'elle pense à son péché devant lui. Elle a besoin de confiance pour l'épreuve; de délivrance, et de secours. Elle est soutenue par des promesses, et le coeur et la volonté sont soumis aux voies de Dieu. Mais au-dessus de tout, l'âme a besoin de réconciliation avec lui, de la lumière sans nuage de sa présence; quant à son propre état, elle a besoin de pardon et d'absence de culpabilité. L'entière abolition de toute culpabilité devant Dieu et son pardon

complet sont liés ici, d'une manière admirable, avec la purification du coeur et de l'homme intérieur, toute fraude étant ôtée par la confession des péchés actuels. Mais l'âme commence, ainsi qu'elle le doit, avec Dieu; et trouve sa satisfaction dans les pensées de Dieu à son égard. Cela est juste. C'est seulement ainsi que le coeur peut être réellement purifié, que le péché est envisagé sous son vrai jour, et que Dieu a sa vraie place, choses sans lesquelles rien n'est en ordre. Cependant c'est la conscience d'être pardonné qui agit d'abord sur l'âme, après que la conviction et l'affliction à cause du péché ont été opérées, et que l'âme a été amenée à le confesser: «Que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée». Il a péché contre Dieu, il a transgressé; tout cela est parfaitement pardonné. Mais c'était le péché devant Dieu et le mal, une chose haïssable aux yeux de Dieu, et qui l'est maintenant pour l'âme elle-même. Ce péché est expié, couvert; la propitiation a été faite. Ensuite l'état actuel de l'âme est présenté d'une manière absolue: Jéhovah n'impute point l'iniquité, et maintenant le coeur tout entier est ouvert devant Dieu; il ne s'y trouve point de fraude; comment y en aurait-il quand tout est mis à nu devant Dieu, que tout est mis en règle, et que le péché est entièrement ôté de devant ses yeux? Quelle bénédiction que d'avoir la lumière parfaite de Dieu brillant sur une âme sans souillure. Je ne dis pas: «sur une âme innocente», ce qui serait une bénédiction bien inférieure. En effet, la lumière parfaite n'est pas appropriée à l'état d'une âme innocente, tandis qu'il est infiniment précieux, quand on connaît le bien et le mal, et quand on sait ce qu'est la lumière, en contraste avec les ténèbres, d'en être illuminé, étant soi-même aussi blanc que la neige. Je ne nie pas qu'il ne s'agisse plutôt ici d'une relation personnelle avec Dieu, relation dont je vais m'occuper; mais, pour le chrétien, cette relation est la conséquence du pardon connu, du fait que le péché est couvert et qu'il n'est point imputé. Maintenant cette relation existe sur le pied de la foi, mais la chose n'en est pas moins réelle pour cela. Ce Psaume détaille aussi les voies de Dieu pour amener l'âme à l'état dont nous venons de parler, et Ses voies après qu'elle y a été amenée. La volonté orgueilleuse qui se refuse à confesser les fautes ne trouve aucun repos; (quelle grâce, que l'âme soit ainsi poursuivie!) mais l'âme réconciliée et en communion est guidée par Lui de la manière la plus intime et entourée de ses soins au milieu de l'épreuve.

Ce Psaume est donc l'expression de la bénédiction dont l'âme a la conscience dans le sentiment qu'elle est pardonnée. Quelle douceur d'être dans la pleine lumière de la faveur de Dieu, dans le sentiment que son amour a été en activité à notre égard! Le fait que cette faveur est imméritée n'est pas le plus vif sujet de notre joie, mais lui donne une grande profondeur, parce que c'est Dieu lui-même qui pardonne. Ensuite il y a la conscience que le péché a été ôté de devant Dieu; c'est une immense bénédiction. Qu'elle est douce la pensée qu'aucun péché n'apparaît plus devant la face de Dieu! Mais il y a de plus cette conscience bien nette, non pas qu'il n'y avait pas de péché, mais que Dieu n'en impute aucun; que c'est de sa part, une décision déterminée, arrêtée: Il ne l'impute pas. On est bien loin de nier le péché; ce serait de la fraude. Dans ce verset 2, ce sont moins les *sentiments* qui sont en jeu que la certitude judiciaire de cette non-imputation du péché, chose nécessaire pour produire la sincérité dans le coeur. Ceci se rattache à la confession.

Le verset qui nous occupe parle de la droiture non seulement en paroles et de confession, mais d'esprit. Il y a de la sincérité dans le coeur: l'âme n'a aucun désir de pallier ou de se cacher à elle-même le mal; elle se place elle-même devant le pardon, devant la non imputation, c'est-à-dire, qu'elle reconnaît son péché, au lieu de chercher à l'atténuer. On voit le péché *selon la vérité* et, à cause de cela, le péché n'est pas imputé. Or, la phrase est absolue et générale: «auquel Jéhovah n'impute point *l'iniquité*» (*). C'est ici la condition absolue de l'individu; ce n'est pas seulement que son iniquité, sa faute particulière lui est pardonnée, quoique cela aussi soit vrai, mais c'est la non imputation absolue de toute iniquité quelconque. Au jugement de Dieu, cet homme existe devant Lui comme n'ayant aucun péché. Alors mon coeur est ouvert et libre devant Dieu. J'ai la conscience de cela et je regarde vers Lui comme acquitté de tout péché, ayant la certitude qu'il n'en voit aucun sur moi. Par conséquent, il n'y a aucun nuage, rien à cacher. Toutefois ceci n'a lieu que si la confession a été faite. La non-imputation absolue, c'est le jugement actuel que Dieu porte sur moi, c'est la manière dont il me considère. Il ne voit point de péché, il n'en existe aucun entre moi et Lui. Mais, pour arriver à la conscience de cette précieuse vérité, il a fallu la confession. Jusque-là, Dieu appesantissait sa main sur l'âme, afin de l'obliger à confesser son péché. Quelle grâce de Dieu, de veiller ainsi sur une âme et aussi sur une âme égarée, pour l'amener à Lui! Celui qui parle dans ce Psaume a été amené, par grâce, à reconnaître le péché devant Dieu, sans chercher à l'excuser; en lui donnant son vrai caractère, avec un esprit réellement sans fraude, quelque humiliant que cela puisse être.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire et non pas: «son iniquité». *Ed.*

Tout cela est important moralement. Mais il y a plus: «Je ferai confession de mes transgressions» (verset 5). Ses actes eux-mêmes lui reviennent en mémoire; il prend la résolution de confesser ses transgressions, et tout est en règle: Jéhovah «a pardonné l'iniquité de mes péchés (*)». 1 Jean 1 applique cela au chrétien, car nous aussi, nous ne pouvons dire que nous n'avons pas de péché, et nous confessons nos péchés.

(*) L'auteur traduit au verset 5: «Je ferai confession... et tu pardonneras l'iniquité de mes péchés». *Ed.*

Il est instructif de voir ici le rapport entre l'absence de tout péché sur la conscience, et l'absence de fraude dans le coeur, lorsque celui-ci a été entièrement mis au large en vertu de la non imputation dont il a connaissance. Le coeur ne peut être mis au large autrement; mais il y est amené selon la vérité par la confession, et à la confession par la confiance. C'est seulement ainsi que le coeur est ouvert à Dieu, par le moyen de la grâce, c'est ainsi qu'il est rendu sincère; bien que nous soyons amenés à l'humiliation et à une volonté brisée, par le pardon manifesté dans cette promesse: «Il y a pardon par dévers toi, afin que tu sois craint».

Cette révélation de Dieu éveille chez les justes et chez les débonnaires la pensée et le désir de regarder à Lui au temps où il se révèle Lui-même comme le Dieu qui pardonne: au temps où on le trouve. Ainsi, pour Christ lui-même, il est parlé en Esaïe 49: 8, du temps de la bienveillance. Quand il eut été trouvé parfait, c'est-à-dire parfaitement éprouvé devant Dieu, Christ fut exaucé, car il avait été fait péché. L'apôtre commente ainsi ce passage: «Voici c'est maintenant le temps agréable; voici c'est maintenant le jour du salut». La révélation du pardon

et la joie d'une pareille relation avec Dieu, font que l'âme des saints le désire et se réjouit en un tel Dieu; aussi le chercheront-ils. En supposant qu'ils n'aient pas le sentiment de péchés actuels, ils savent toutefois qu'ils sont des pécheurs; et Dieu est ainsi révélé sous un caractère qui fait leurs délices; et leur âme s'attache à Lui. Ils le cherchent, non pas simplement pour trouver le pardon, car ils sont présentés ici dans leur caractère de débonnaires, de gens pieux; mais c'est Dieu lui-même, qui attire leur coeur, un Dieu qui pardonne, qui a ce caractère-là et ces voies-là. Et, remarquez-le, Dieu agissant ainsi, Dieu étant ainsi révélé, c'est le temps où on le trouve. Cette relation entre la piété du coeur, la bienveillance de Dieu et la puissance d'attraction qu'elle exerce, est fort belle, et l'effet en est profond dans une âme pieuse. Il faut qu'il y ait le sentiment du besoin, de la dépendance, et celui du besoin de la grâce, comme telle, dans le caractère tout entier de notre relation avec Dieu. Mais il y a, en même temps, une profonde réalisation de la grâce parfaite et divine, de l'amour, comme aussi de la bonté souveraine des voies de Dieu en tout cela; cette réalisation est proportionnée à la piété, quand la conscience n'est pas mauvaise. Heureux dans cette bonté, nous sentons que cette grâce nous sied et sied à Dieu; sommes-nous pieux, elle nous attire à Dieu. Aussi nous trouvons là un abri certain, quoiqu'il advienne.

En l'appliquant au résidu, ce principe est très clair. Israël a été profondément coupable sous tous les rapports. Dieu lui offre le pardon, comme on le voit dans ce Psaume, ainsi que partout dans Moïse et les prophètes. La chose est sentie; c'est ainsi que Dieu se révèle; le résidu pieux est touché de cette grâce; les péchés sont confessés, sans doute, mais les coeurs des fidèles sont attirés vers Dieu et le cherchent. Quand le débordement des jugements survient, ils sont mis à l'abri (verset 6). Dans tous les cas, l'âme qui connaît ainsi la bonté, peut compter sur Dieu. Dieu lui-même ainsi connu, est son asile. A la fin, les chants de délivrance seront sa portion (verset 7).

Ensuite viennent des promesses. Nous avons à traverser un désert où il n'y a point de chemin; mais au milieu des pièges de toute espèce, et du danger de faire fausse route, Dieu nous guide et nous enseigne. L'oeil du Seigneur est sur nous et nous dirige. Il ne se contente pas de nous tracer le chemin puis de nous y laisser seuls; non, lui-même nous surveille et nous conduit dans le chemin qui lui agréé, et qui est le fruit de sa sagesse, un chemin divin pour nous. C'est Dieu lui-même qui nous est présenté ici: la bonté de Dieu, la direction de Dieu, l'intérêt que Dieu prend en nous pour nous pardonner au besoin, pour nous guider avec l'oeil toujours vigilant de l'amour. Mais cela suppose que nos coeurs sont attentifs à l'oeil de Dieu. Le chemin consiste à faire attention à Lui et à suivre son regard avec intelligence. Ainsi l'âme est enseignée intérieurement dans ce qui est agréable au Seigneur et formée d'après Lui en connaissance. Ce principe est largement développé dans le Nouveau Testament (Philippiens 1: 9-11; Colossiens 1: 9, 10; 3: 10; Ephésiens 4: 24); même Moïse dit: «Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai afin que je trouve grâce devant tes yeux» (Exode 33: 13).

C'est la connaissance spirituelle de la voie de Dieu, acquise sous sa conduite, et la communion avec Lui, fondée sur sa faveur. Aussi sont-ils avertis, de ne pas être comme des

animaux sans intelligence qui ont besoin d'être conduits par des moyens extérieurs. Il se peut que Dieu doive nous conduire ainsi, et il le fait quelquefois en grâce, par sa providence; mais dans ce chemin, il n'y a point d'intelligence spirituelle, pas d'assimilation morale à sa nature, pas d'accroissement de la jouissance de notre nouvelle nature en lui, ni d'accroissement de capacité pour connaître Dieu. Le résultat de ce qui précède est indiqué aux deux derniers versets dans les voies judiciaires de Dieu. Seulement il faut bien remarquer que c'est en Jéhovah Lui-même, que l'âme est appelée à se réjouir, non pas dans les conséquences, quoique la gratuité environne ceux qui se confient en l'Eternel. Dieu, Lui-même, connu par le pardon, connu par sa bonté toujours accessible, comme un sûr asile de l'âme, comme celui qui la guide de ses soins et de son oeil, c'est ce Dieu en qui l'âme, ainsi enseignée, est invitée à se réjouir. Paul dit, de même; «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le dis encore, réjouissez-vous». Nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons obtenu la réconciliation. Il remplit l'âme et Il est au-dessus de tout.

Psaume 33

Je n'ai que quelques principes à indiquer en parlant du Psaume 33. Tous les Psaumes, jusqu'à la fin du 39, décrivent l'état moral du résidu juif aux derniers jours. Je dis: son état moral, plutôt que sa condition sous l'oppression de l'ennemi; l'idée du pardon donne à ces Psaumes une couleur plus brillante, quoique le sentiment de la condition du résidu s'y trouve aussi comme autre part. Le Psaume 33 fait suite au dernier verset du 32. La pensée du pardon ayant mis un nouveau cantique dans la bouche de celui qui parle, il peut, avec une confiance plus éclairée et en regardant à la parole et aux oeuvres de Dieu, rechercher les principes d'après lesquels les hommes devraient agir. La terre est considérée comme étant sous le regard et la direction de Dieu: Son gouvernement s'exerce sur elle. Cette vérité qui sera pleinement manifestée à la fin, s'applique aussi au côté inférieur de la vie chrétienne. (Comparez Psaumes 34: 12-16; 1 Pierre 3: 10).

Nous trouvons ici quelques principes généraux: «Les oeuvres de Jéhovah sont avec fermeté». Je puis compter qu'Il agira d'après les principes connus de sa sainte volonté; par conséquent sa parole, qui est essentiellement juste, peut me juger maintenant; c'est là toujours un principe important. Sans le faire publiquement et d'une manière visible, le Seigneur gouverne toutes choses; ainsi je puis agir d'après sa parole et être sûr des conséquences. Je puis, sans doute, souffrir pour Christ; c'est une bénédiction encore meilleure; mais, agir selon la parole de Dieu, aura toujours la bénédiction pour résultat.

Depuis le verset 6, la puissance de la parole est montrée dans la création. La terre devrait craindre l'Eternel: «car il a dit et ce qu'il a dit a eu son être». «Il met aussi à néant les desseins des hommes., mais son conseil se soutient à jamais». Puis vient un autre principe: la bénédiction d'être le peuple choisi de Dieu, d'être son héritage. Il s'agit d'Israël; cependant la foi doit marcher maintenant selon la puissance de ce principe. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Nous ne sommes pas l'héritage de Dieu, mais ses héritiers; toutefois la hauteur de notre position, plus élevée que celle d'Israël, ne détruit pas le principe en lui-même, quoiqu'elle lui donne une application plus profonde. Nous avons à

traverser le monde comme des élus de Dieu, et c'est là une position extrêmement précieuse. Nous sommes élus selon la préconnaissance de Dieu, le Père; mais nous marchons dans la conscience d'être les élus de Dieu. Il dirige et forme tous les coeurs (verset 15). Quelle chose à savoir quand j'ai affaire avec les hommes! Il fait que toutes choses ensemble concourent à mon bien. Ainsi, tandis que toute force humaine n'est que néant, je puis m'attendre au Seigneur avec une pleine confiance. Son oeil aussi, ne se détourne jamais de moi. (Voir Job 36: 7).

Psaume 34

Le Psaume 34 va plus loin. Il traite, de la manière la plus admirable, le sujet de l'affliction et de l'épreuve. Jéhovah lui-même, comme toujours, est le refrain béni de ce Psaume.

Dans les quatre premiers versets, c'est spécialement l'esprit de Christ qui parle, mais comme donnant une expression au coeur de tous ceux qui sont éprouvés de cette manière, et afin que chacun de ceux qui possèdent la foi, en trouve ici l'expression. La force du Psaume est dans ces mots: «en tout temps» (verset 1). Il est aisé de louer Jéhovah, quand il permet que tout aille à notre souhait; mais, dans ce cas, Jéhovah n'est pas réellement loué pour ce qu'Il est. Nous voyons ici, dans l'épreuve, l'âme humble et soumise. Cet homme a cherché Jéhovah et a trouvé en Lui un ami prêt à la secourir. Voilà ce qui a rendu Jéhovah intime et précieux pour lui. Le coeur du saint était éprouvé, exercé, accablé par la détresse et l'injustice, mais sa volonté ne s'est point élevée avec fierté ou colère; au contraire, il expose avec confiance son affaire à Jéhovah, s'appuyant sur Sa bonté, et Jéhovah s'intéresse à lui. Ce n'est pas ici la haute et souveraine providence dirigeant les circonstances pour notre bénédiction extérieure (ce qui doit sans doute exciter aussi notre reconnaissance), mais c'est l'intérêt affectueux du Seigneur pour un coeur qui est dans l'épreuve. La chose est bien plus intime, l'intérêt plus profond, le lien formé plus doux et plus puissant. Nous ne trouvons pas ici l'orgueil de la volonté dans l'épreuve ou dans le succès, mais un coeur angoissé et humble, trouvant l'oreille et le coeur de Jéhovah qui lui sont ouverts. Consolé ainsi lui-même, il est capable de consoler les autres par la consolation dont il est lui-même consolé de Dieu. «Jéhovah m'a délivré de toutes mes frayeurs». Oh! combien souvent nous pouvons dire cela, même au sujet d'un malheur auquel nous avons lieu de nous attendre, et que Dieu a écarté! Cette connaissance du Seigneur conduit à l'exercice de l'amour, pour encourager les autres, tandis que le coeur en fait l'expérience et en est rempli. Cela est appliqué, par l'Esprit, au résidu (verset 5): «Leurs faces ne sont point confuses»; et le résidu rappelle le cas de Christ au verset 6. Le verset 7 énonce la même vérité d'une manière générale. Les versets 8-10 nous montrent comment celui qui s'est confié dans le Seigneur est rendu capable, par sa propre expérience, de donner aux autres la certitude qu'ils trouveront le même secours.

L'expérience de la bonté de Jéhovah est bien précieuse. Non seulement on en est assuré pour toutes les épreuves, mais le Seigneur lui-même est connu. On le bénit, on le loue. Le coeur demeure en Lui, il trouve sa joie et son repos en Lui et dans la bonté de ce Seigneur qui est seul dans ce qu'il est, et auquel nul ne ressemble. Cette bénédiction est infinie et divine dans sa nature comme Celui qui en est la source; elle est, pour notre coeur, plus intime

qu'aucun être humain ne pourrait l'être, car ce dernier existe toujours en dehors de nous, tandis que nous demeurons dans le Seigneur qui est notre soutien, le repos de notre cœur, comme il est la source de la bénédiction. Rien de comparable à cela.

Nul autre ne peut être aussi près de nos cœurs que Dieu, car Il est en nous. Quelle intimité que celle-là!

Il y a ici encore un autre principe, ce Psaume nous présente la marche dans laquelle on jouit de cette bénédiction (versets 7-10): craindre l'Eternel, se confier en l'Eternel et chercher l'Eternel. Le caractère de cette crainte de Dieu est indiqué aux versets 11-16, passage cité en partie dans l'épître de Pierre. La fin du verset 16 y est omise comme non applicable maintenant, quoique pour le chrétien le fait général du gouvernement de Dieu soit applicable dans la dispensation actuelle. Il importe de ne pas oublier cela. Il est parfaitement vrai, non seulement qu'on ne se moque pas de Dieu, que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, que selon le gouvernement de Dieu, certaines conséquences sont attachées à une certaine conduite; mais encore qu'il surveille et gouverne directement ses enfants; il peut les rendre malades, les faire mourir, ou les délivrer de la maladie et de la mort en suite de la confession ou de l'intercession. «Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri» (verset 15), et de plus, «l'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé et il délivre ceux qui ont l'esprit abattu» (verset 18). Puis (verset 14) il y a un sentier désigné par Dieu comme celui de la paix dans ce monde; non seulement comme étant en lui-même le sentier de la puissance spirituelle, mais comme étant celui de la paix et de la tranquillité ici-bas, par lequel on traverse paisiblement ce monde sous le regard de Dieu. C'est bien précieux pour nous. La grâce est un moyen de marcher ainsi, pourvu que le cœur soit occupé d'autre chose que des passions. Les pieds sont chaussés de la préparation de l'Evangile de paix. Autant qu'il dépend de nous, nous vivons en paix avec tous les hommes. Ce principe est vrai, même pour les hommes inconvertis. Ceux qui marchent dans cette voie, en général, ont des jours heureux, parce que telle est la conséquence du gouvernement public de Dieu. Il sied au chrétien de marcher de cette manière, mais d'autres le peuvent aussi. Ce gouvernement de Dieu est toujours vrai, comme nous le voyons en Job; seulement chaque fidèle devrait le comprendre.

Il reste encore un mot à dire. Ce gouvernement n'est point tel maintenant que les justes n'aient pas à souffrir, et bien plus encore, quand il s'agit du nom de Christ (voir 1 Pierre 3: 14-17). Mais Jéhovah veille sur eux; aucun passereau ne tombe à terre sans la volonté de notre Père. Il nous semble étrange de lire: «On fera mourir quelques-uns d'entre vous»,... et: «pas un cheveu de votre tête ne périra». Le gouvernement de Dieu n'est pas actuellement un gouvernement public, dont le but sera de supprimer tout mal, mais il s'exerce en vue des justes, sous la puissance du mal et au travers de cette puissance. Quand Christ apparaîtra, alors le mal sera entièrement dominé. En général, ceux qui vivent paisiblement vivront en paix; toutefois, en un monde où se trouve la puissance de Satan, les justes ont à souffrir, à supporter maintes afflictions, mais aucune n'est soustraite aux regards vigilants du Seigneur; et la délivrance arrivera d'une manière ou de l'autre.

Qui eût dit que ce Psaume serait littéralement accompli en Christ, lorsque Juifs et Gentils, prêtres et gouverneurs, unissant leur fureur contre lui, semblaient n'obéir qu'à leur propre volonté et à leur haine implacable? Pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté. Je doute que le verset 20 de ce Psaume soit exactement une prophétie, quoiqu'il ait été accompli à la lettre en Christ. Je supposerais plutôt que le passage de l'Évangile de Jean se rapporte à Exode 12: 46. Au reste, en admettant que ce verset ne soit pas cité, Christ est évidemment un exemple parfait de la déclaration faite dans ce Psaume, comme grand principe général. Les soins de Dieu ne font jamais défaut; ils se montrent dans les plus petites circonstances et en dépit de toutes les pensées humaines, quoique Dieu puisse permettre que beaucoup d'afflictions arrivent à ceux qui se confient en Lui. Ces afflictions même seront sûrement une bénédiction. L'âme, apprenant ainsi les voies du Seigneur et se confiant en lui, peut le bénir en tout temps. Sous ce rapport, à la vérité, le christianisme nous fournit, à l'égard de la vie spirituelle, des expériences plus profondes. Mais il est précieux de connaître le Seigneur comme Celui qui veille ainsi sur nous, en amour; de connaître les soins d'un Père tendre, dans lesquels nous pouvons nous confier, et sous lesquels nous pouvons marcher paisiblement dans ce monde, cherchant le bien de ceux qui nous entourent.

Psaume 35

Le Psaume 35 contient un appel direct au jugement des adversaires, appel fait par l'Esprit de Christ dans le résidu; j'ai donc peu de remarques à faire sur ce sujet. Christ fut le premier à souffrir les choses qui doivent être l'objet du jugement; mais, comme nous l'avons vu, jamais Christ n'a personnellement le jugement en vue. Ce Psaume, toutefois, nous montre l'esprit dans lequel le jugement est requis. C'est après un temps de patience et de grâce infatigable, d'une grâce restée sans résultat, alors que, au lieu de se venger lui-même, le résidu s'en remettait à Dieu; c'est alors seulement qu'il s'adresse à Dieu pour obtenir la délivrance. Ceci est important à remarquer quant, à l'appel fait au jugement (versets 12-14). Ce n'est qu'au moment d'être englouti, qu'il supplie le Seigneur d'intervenir Lui-même et, certes, la chose aura lieu. Le pauvre ne sera pas toujours dans l'oubli; il ne convient pas que la méchanceté sans cœur, injuste et cruelle, ait toujours le dessus. Mais il convient que les saints soient patients et endurent tout, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même intervienne. Tel est, en effet, l'esprit de ce Psaume; alors ils se réjouissent dans le salut de l'Éternel. Le sentiment de la justice divine qui inflige le châtement à l'iniquité cruelle est fort à sa place. En outre, nous trouvons ici le caractère et la voie du méchant, et ce qui l'avait précédée, la voie pleine de grâce de Celui qui avait trouvé le méchant «plus fort que lui».

Les versets 26 et 27 s'appliquent spécialement à Christ, mais le Psaume entier envisage tout fidèle intelligent, comme ayant attiré sur lui le flux montant de l'iniquité. Je veux encore citer quelques passages, afin de montrer l'opération de cet esprit dont j'ai parlé plus haut et jusqu'à quel point le Seigneur l'applique au résidu. Quant à Lui, il n'a jamais demandé ce jugement, mais il l'a prophétisé. 1 Samuel 24; 25; 26, nous montre l'esprit dans lequel David était gardé, quoique faible. David était, même alors, l'instrument particulièrement qualifié par la grâce, pour adapter la pensée de Christ, en ces Psaumes, aux circonstances dans lesquelles

le résidu, rejeté comme lui, se trouvera une fois. Il a même pu s'élever, quand Dieu l'a voulu, jusqu'à la déclaration prophétique des circonstances que Christ devait traverser, et a pu fournir, (honneur immense!) dans une foule de Psaumes, les paroles par lesquelles Christ lui-même pourrait s'exprimer (voir surtout le chapitre 24: 11-13 et la fin du chapitre 26). C'est ainsi qu'Abigaïl le garde dans cet esprit, par la miséricorde; mais il n'y a point de propre vengeance il s'en remet complètement à Dieu.

Les directions que le Seigneur donne à ses disciples, en Matthieu 10, indiquent aussi l'esprit dans lequel le résidu doit rendre témoignage à la commission qu'il a reçue de Lui, et qui va jusqu'à son retour (versets 13-15, comparez Psaumes 35: 13). Il importe que le chrétien comprenne que s'il doit agir selon l'esprit de Christ pendant sa marche au milieu de ce monde, esprit qui était bien différent du désir du jugement exprimé dans les Psaumes; toutefois ce désir est juste et légitime à sa place. En effet, ce désir du jugement n'est point celui de la vengeance personnelle, mais un appel adressé au Dieu juste et libérateur, après une patience parfaite sous l'oppression injuste des méchants; le coeur s'étant soumis à la volonté divine et ayant appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner (Voir Psaumes 92: 12, etc.). Néanmoins le chrétien est sur un terrain tout différent.

Au point de vue que je viens d'indiquer, le Psaume 35 est important. Nous y voyons l'esprit du résidu exercé devant Dieu par l'épreuve, et intérieurement soumis; n'attendant que de Dieu la délivrance telle qu'elle était promise à Israël et au résidu lui-même, Sous le gouvernement divin révélé dans la loi et les prophètes.

Psaume 36

Le Psaume 36, quoique prononcé à l'occasion d'une très grande épreuve, est néanmoins et, dirai-je, pour cette raison même, rempli d'une consolation profonde. L'épreuve consiste en ce que les voies des méchants prouvent au coeur du serviteur de Dieu qu'il n'y a en eux, ni conscience pour les refréner, ni crainte de Dieu pour réprimer leur malice, ni aucune chose sur laquelle on puisse compter. Se flattant en soi-même, il machine les moyens de nuire et n'a point en horreur le mal. Combien souvent, hélas! le fidèle rencontre ces choses, lorsqu'il se trouve en conflit avec la puissance de l'ennemi. Il est dur d'être obligé d'admettre cette absence totale de conscience, cette malice préméditée et réfléchie; et cependant elles existent; notre coeur le sait bien, et la Parole les désigne comme des traits caractéristiques du méchant. Mais la consolation n'en est que plus profonde et plus bénie, parce que la grandeur même du mal, fait que l'âme s'abandonne entièrement à un Dieu fidèle et plein de miséricorde qui est au-dessus de tous les plans des hommes; de telle sorte que nous pouvons demeurer dans une paix parfaite. «O Jéhovah! ta gratuité est dans les cieux». Que pourrait faire le méchant? Ses desseins ne sauraient atteindre aux cieux, ni déjouer les plans et le gouvernement qui sont établis là-haut, ni se placer entre leur réalisation et l'âme du fidèle. La miséricorde est hors de l'atteinte des stratagèmes ennemis.

Il existe encore en Dieu une autre qualité: il est fidèle. La gratuité est la source de tous ses actes, qu'elle règle et dirige, pour ainsi dire. C'est notre consolation, mais je puis aussi

compter sur la fidélité de Dieu; elle s'élève bien au-dessus de toutes les machinations des iniques. Le principe immuable du gouvernement de Dieu en amour fidèle, la justice de sa manière d'agir, sont aussi fermes, aussi dominantes en force que les montagnes; ses voies en jugement et ses actes sont aussi profonds, aussi puissants que l'immense abîme. Impossible à nous de sonder à l'avance son comment et son pourquoi. Il opère au-dessus de la puissance du mal; mais aussi hors de l'atteinte de l'homme chétif; de sorte qu'il peut se servir de la malice des hommes pour accomplir ses conseils de bénédiction: «Tu conserves hommes et bêtes, ô Eternel». Du moment où nous introduisons dans nos circonstances le Seigneur connu ainsi, toute la malice des hommes, qui ne rencontre pas un frein dans la crainte de Dieu, n'a d'autre effet que de reporter notre confiance sur Dieu, non sur l'homme. C'est une épreuve réelle, mais c'est la paix parfaite. C'est une rupture complète entre le fidèle et l'homme éloigné de Dieu, mais c'est un lien étroit, formé entre le coeur et Dieu, dans une confiance qui ne s'attache qu'à Lui.

L'effet moral en est immense; il nous est retracé aux versets 7, 8: «O Dieu, combien est précieuse ta gratuité!» Désormais, on ne trouve plus seulement un abri contre la méchanceté, sans conscience, de l'homme; mais on se trouve à la source même de la bonté; en celui dans lequel on avait cherché et trouvé cet abri. «Les fils des hommes se réfugient à l'ombre de tes ailes», parce que sa gratuité est précieuse. Telle est la condition vraie et convenable de la créature; condition qui suppose le mal et le besoin de la grâce; mais qui trouve, dans cette grâce, sa seule ressource.

Versets 7-9. Il y a plus encore: Cette bonté qui l'a protégé et abrité devient la portion du fidèle. Tel est le résultat béni du fait que Dieu est devenu notre unique ressource, et que tout rapport avec l'homme est rompu: A l'ombre des ailes de l'Eternel, on est «abondamment rassasié de la graisse de Sa maison, et tu les abreuveras au fleuve de tes délices». Il y a des joies et des plaisirs qui appartiennent à la maison de Dieu; et plus encore, à Dieu lui-même. C'est là ce qui caractérise la joie des saints; ceci ne peut être notre partage que lorsque nous avons été rendus participants de la nature divine, puisque celle-ci trouve nécessairement sa joie là où Dieu trouve la sienne. Telle est la bénédiction spéciale des saints; Dieu nous l'accorde dans sa plénitude. Il nous donne sa propre présence, Il nous donne Christ.

Quelle bénédiction incomparable que celle de recevoir une nature capable de jouir des joies divines; de joies qui n'ont pour motifs que la plénitude des objets divins, dont nous sommes appelés à jouir sous tous les rapports! Regardant en haut, notre vocation est d'être saints et irréprochables devant lui en amour; de jouir de Dieu et d'être ses délices, selon la nature divine qui nous est communiquée; notre relation avec Lui, est d'être ses fils, adoptés pour Lui-même; le lieu de notre héritage c'est la maison de Dieu, notre propre demeure; puis, en tant qu'héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, nous possédons tout ce qui lui est assujéti. Cette dernière portion est, sans doute, inférieure à l'autre; la joie n'en est pas moins divine, puisque cette possession acquise sera rachetée et rendue parfaitement heureuse sous le gouvernement de Christ. Nous l'avons, en outre, en communion les uns avec les autres. Le chrétien jouit de tout cela de la manière la plus élevée, parce que Christ est devenu sa vie, et

qu'Il l'a introduit dans la relation la plus élevée et la plus intime avec le Père. C'est ainsi que, par la puissance du Saint Esprit, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Notre joie est accomplie. Tout cela, quoique j'en aie parlé par rapport aux chrétiens, est établi en principe dans ce Psaume; or, en principe, cela est vrai de tous les saints; mais non pas au même degré que pour les chrétiens, «Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

Notre Psaume continue ainsi (verset 9): «Car la source de la vie est chez toi, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Jusqu'ici il a plutôt mentionné ce que Dieu est pour nous, considéré comme notre protection, notre asile, notre consolation; en un mot, comme notre ressource. Ensuite, ce Psaume nous ayant amenés à la grasse de la maison de Dieu et au fleuve de ses délices, il indique ce que Dieu est en bénédiction: celle-ci étant considérée davantage en Lui-même ou d'une manière intrinsèque. C'est plutôt ce qu'il est *pour* nous que *en* nous; cette dernière portion étant, par le Saint Esprit, le privilège des chrétiens. Ce qui est en nous, est vu ici en Dieu, comme sa source. Le Psaume dit: «C'est chez toi», tandis que le Seigneur dit en parlant du chrétien: «elle sera en lui» (Jean 4). Cependant, Dieu reste tel; et c'est ainsi qu'il est révélé et connu dans ce Psaume. C'est en Lui qu'est la source de la vie. La grande portée de cette parole n'a jamais été pleinement révélée avant la venue de Christ. En Lui était la vie. Il y avait un arbre de vie duquel l'homme n'a jamais mangé, ordonné pour être l'instrument de la vie de l'homme. Au temps des patriarches, la question de la vie n'était pas soulevée, mais il s'agit de ce que le Tout-Puissant est pour ceux qu'il aime et bénit. La loi rattache la vie, en tant que promesse, à l'oeuvre de l'homme et à l'arbre de la science du bien et du mal. La vie était une chose à atteindre. La vie est une connexion vivante avec la source de la bénédiction; ou, du moins, une jouissance vivante de la faveur de Dieu; elle n'est pas nécessairement le ciel. Aucune loi au monde n'était la vie ni ne pouvait la donner. Dieu la promettait à celui qui accomplirait la loi. Lui-même en est la source; mais la loi donnée à un pécheur, sur la base de sa propre responsabilité, loin d'être un moyen de vie, ne pouvait être qu'un ministère de mort et de condamnation. Elle parlait de la vie et la désignait comme une promesse faite à l'obéissance, mais, de fait, la loi fut trouvée être pour la mort.

Les Psaumes, quoiqu'ils parlent aussi de choses célestes, mettent en évidence la liaison du coeur du résidu avec Dieu; ils nous font connaître chaque battement de ce coeur dans la nécessité; ils nous font sentir tout ce que Dieu est pour lui. Tout cela a lieu selon l'opération de l'Esprit de Christ, quoique la délivrance temporelle soit toujours ici le désir principal. La vie et la résurrection, comme espérance de la foi, ont aussi nécessairement leur place dans les sentiments du résidu; mais on ne découvre cette espérance que dans les profondeurs de leurs plus intimes pensées. Cette espérance répond au besoin de ceux qui devront passer par la mort. Nous ne trouvons point, dans les Psaumes, la vie et l'incorruptibilité mises en lumière par l'Évangile; la vie dans un homme, le Fils de Dieu, comme Esprit vivifiant; la vie en nous, parce qu'il devient notre vie. Toutefois, comme l'Esprit de Christ parle dans les Psaumes, lui qui avait la vie en Lui-même, était sûr du sentier de la vie en ce monde. Or, ce sentier conduisant par la mort, selon le conseil pour l'accomplissement duquel Il était venu dans le

monde, Christ était sûr aussi de la résurrection; c'est-à-dire que son âme ne serait pas laissée dans le Hadès et que sa chair ne verrait pas la corruption. Toutefois ces choses étaient réalisées par Christ dans la dépendance de Dieu, comme homme.

Les remarques que nous venons de faire, trouvent leur confirmation dans notre Psaume. Le coeur du fidèle est séparé de l'homme qui, lui-même, est entièrement séparé de toute crainte de Dieu; alors, il cherche non seulement la protection et la bonté de Dieu, mais il voit que c'est chez Dieu qu'est la source de la vie. Nous savons que la mort est vaincue, que son pouvoir est annulé. Nous savons que la vie éternelle qui était auprès du Père est descendue du ciel. Nous savons qu'elle nous est communiquée, que Christ est notre vie, que celui qui a le Fils, a la vie; que nous sommes vivifiés selon l'excellente grandeur de sa puissance, selon l'opération de la puissance de sa force, dans laquelle il a ressuscité le Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes; de sorte que la vie pour nous et en nous (car Christ est notre vie), est le triomphe final sur la mort et pénètre dans les lieux célestes. Voilà ce qui a été mis en lumière par l'Évangile. Jean annonce la vie descendue sur la terre, manifestée en Christ, puis communiquée à nous. Paul montre plutôt la vie dans la plénitude de son résultat céleste, suivant les conseils de Dieu en gloire. Évidemment notre Psaume ne parle pas de tout cela; il ne pouvait en être question avant la résurrection de Christ; et même il n'aurait pas pu y avoir de justice en cela. Qui est-ce qui avait droit aux lieux célestes avant que Christ y fût entré? En qui la vie pouvait-elle être manifestée en gloire avant que la Tête y fût entrée en résurrection? Toutefois, le principe, le fondement, la source de la vie sont vus et révélés dans ce Psaume.

Les Psaumes ne sont pas la loi, quoique la loi y soit encore reconnue. Mais ils présentent l'opération de l'Esprit de Christ et de vie en ceux qui sont sous la loi et en Christ lui-même; en ceux aussi qui ont à confesser qu'ils sont pécheurs sous la loi, et qui par conséquent, ne peuvent espérer d'obtenir la vie par le moyen de la loi; mais dont les yeux sont ouverts pour considérer la miséricorde, le pardon, la grâce et même le ciel; et encore, ce dernier, en tant que le sentiment de la joie de la présence de Dieu l'exprime, nous le trouvons atteint au Psaume 16 qui nous donne l'expression de la vie dans sa plénitude.

Ainsi, — pensée précieuse, — ce Psaume considère la source de la vie en Dieu, lorsque, sous la Loi, tout est mort et condamnation. Les fidèles des Psaumes ne peuvent pas dire: «la vie a été manifestée et nous l'avons vue»; encore moins: «*notre vie* est cachée avec Christ en Dieu»; mais ils ont appris, ils savent et peuvent dire: «c'est chez toi qu'est la source de la vie» (verset 9). Aussi s'abreuvent-ils au fleuve de ses délices. Où cette vie serait-elle satisfaite ailleurs? les besoins d'un coeur, même à son insu animé par elle, où pourraient-ils être contentés, sinon à ce fleuve, au fleuve dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu? Nous qui sommes venus à Christ; nous qui avons bu de l'eau qu'il donne, nous avons en nous-mêmes une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle; et même, par l'Esprit, des fleuves sortent de nous; ils découlent de ce qu'il y a de plus intime dans la conscience de la bénédiction. Tout ceci, c'est la puissance de vie dans l'Esprit; cependant il est également précieux de savoir que la nature de cette vie est divine. J'ai fait remarquer autre part, que ce qui, dans l'épître aux

Colossiens, est présenté comme la vie et la nature, est appliqué au Saint Esprit dans l'épître, aux Ephésiens. Ici, dans ce Psaume, nous trouvons Dieu comme source de la vie. Quelle bénédiction de savoir que la source, c'est Dieu lui-même! Le Père a la vie en lui-même; cela est vrai de Christ comme homme; puis nous qui avons le Fils, nous avons la vie. La vie est considérée ici comme une source qui coule. C'est à Dieu comme étant la source de la vie que nos coeurs doivent s'attacher, afin que nous puissions sentir et connaître ce qu'est la vie; savoir que c'est une joie divine de posséder une vie divine dans sa nature et capable de se réjouir. La nature d'une telle vie est de se réjouir en ce qui est divin. En effet, elle ne peut jouir d'autre chose, sauf de la bonté ou de la vérité en tant qu'elles sont l'expression de ce qui est divin. Cette vie trouve sa joie dans les fleuves qui découlent intarissables de l'amour divin; fleuves dans lesquels nous nous abreuons de la bénédiction qui est en la nature de Dieu. Nous possédons une nature qui, étant spirituellement la même que celle de Dieu, doit et peut jouir de Lui selon la perfection de cette nature elle-même. Nous nous réjouissons en Dieu.

Il y a autre chose encore: «En ta lumière nous verrons la lumière». Dieu n'est pas seulement une source de vie, mais une lumière qui éclaire. Il a la vie en lui-même, mais il en est la source. De même aussi il est la lumière; il éclaire; il communique la lumière. Il en est de même de Christ: en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Enfin, quant à nous, Christ est notre vie et nous sommes lumière dans le Seigneur.

Dans notre Psaume, on cherche la lumière comme consolation au milieu des ténèbres de l'épreuve, lorsque l'homme, sous la puissance de Satan, est manifesté comme étant réellement les ténèbres mêmes. Cela conduit à la découverte de ce que Dieu est. En principe et d'une manière abstraite, aucun autre Psaume ne nous fait autant approcher de ce qui a été accompli en Christ. Seulement ici ces choses sont vues en Jéhovah comme leur source et comme celui en qui elles se manifestent. C'est ce qui leur donne leur perfection divine: «C'est *en toi* qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Au milieu des ténèbres et de l'épreuve, c'est la confiance que Jéhovah en grâce est une source de vie, et que dans sa lumière ils verront la lumière. En Christ nous trouvons, de toute manière, des vérités plus profondes; car, lorsque la vie était la lumière des hommes, non pas simplement pour une délivrance extérieure, mais lorsqu'elle brillait dans l'obscurité morale de ce monde, les ténèbres restèrent ténèbres et ne comprirent pas la lumière. Aussi longtemps qu'il fut dans le monde, Christ était la lumière du monde. Les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.

La fin du Psaume revient à l'espérance actuelle de la délivrance par le gouvernement de Dieu et à l'assurance de son accomplissement. La connaissance de Jéhovah et la droiture de coeur caractérisent ici les justes, tandis que les ennemis se distinguent par leur orgueil et leur malice. La foi du juste les voit d'avance tombés et incapables de se relever (verset 12).

Psaume 37

Le Psaume 37 est en rapport évident avec la manifestation du gouvernement direct de Dieu dans ce monde, telle qu'elle aura lieu quand les débonnaires hériteront la terre et que

les méchants seront retranchés. Nous avons déjà vu que les épîtres de Pierre contiennent tout particulièrement le rapport de ce gouvernement de Dieu avec la condition chrétienne, dans la mesure selon laquelle il s'y applique. Nous trouvons aussi, au commencement de Matthieu 5, mais avec un caractère beaucoup plus évangélique, quoique sans aller au delà du royaume des cieux, l'application de ce gouvernement en forme de promesses, relatives à l'état moral qui plaît à Dieu.

Ce Psaume contient en outre des exhortations intéressantes et fort instructives quant à l'esprit dans lequel le croyant doit marcher et quant au caractère de sa confiance en Dieu, au milieu du mal qui l'entoure. Le temps de la manifestation directe du gouvernement de Dieu n'est, il est vrai, pas encore arrivé et, sans aucun doute, à la veille d'être détruite, la puissance oppressive du mal grandira plus que jamais; toutefois, maintenant déjà, le mal est à l'oeuvre et c'est le temps de la patience. Jusqu'à la venue de Christ nous sommes, en principe, dans le mauvais jour; la patience avec le royaume de Jésus Christ trouvent place ensemble dans nos coeurs; mais son propre royaume avec sa gloire sont encore à venir. Toutes ces exhortations sont fondées sur la certitude qu'après tout Jéhovah est au-dessus de tout mal, qu'il aime ce qui est juste, qu'il n'oublie pas les justes et ceux qui se confient en lui, et qu'en fin de compte, c'est la volonté de Jéhovah qui aura la haute main. En attendant, la foi est exercée; tout ce qui est dans le coeur est jugé ainsi que la propre volonté qui pourrait nuire au caractère spirituel et empêcher la confiance dans le Seigneur qui conviennent au saint.

La première exhortation est relative à la tranquillité d'esprit. « Ne te dépite point ». Elle est générale et s'applique à la disposition d'esprit. Lorsque la propre volonté et le désir de se trouver à l'aise se mêlent à l'amour de la justice, lorsqu'on désire la justice (et on le fait parfois en partie à cause de la crainte qu'inspire la puissance du mal) tout en aimant la paix qui satisfait des intérêts égoïstes, on est enclin à se dépiter lorsqu'on voit les méchants réussir. C'est là, au fond, le même esprit d'incrédulité que celui des méchants; quoique avec d'autres désirs, c'est de l'incrédulité et de la propre volonté. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Nous ne devons pas nous dépiter, c'est de la méfiance; ni être jaloux, ce qui est plus mauvais encore, car c'est de l'égoïsme. Voici maintenant l'instruction positive touchant l'esprit dans lequel nous devons marcher, la ressource contre la puissance du mal: « Assure-toi en Jéhovah et fais ce qui est bon ». Selon la promesse tu en recueilleras le fruit.

Ensuite: (verset 4) « Prends ton plaisir en Jéhovah et il t'accordera les demandes de ton coeur ». De saints désirs qui ont Dieu pour objet seront satisfaits; on rencontrera l'opposition, la honte, peut-être la calomnie: « Remets ta voie sur l'Eternel ». Combien cela est vrai! C'est lui qui a toujours, comme on dit, le dernier mot, pourvu que nous ayons la foi d'attendre. Il accomplira ce que le coeur du juste désire, et rendra évidente la justice de ce dernier.

Au verset 7, nous trouvons le caractère le plus évident de la confiance: il consiste en ce que le coeur et les désirs s'attendent patiemment à Jéhovah. Que les circonstances tumultueuses, la violence et les efforts de l'ennemi, se pressent autour d'elle, l'âme attend patiemment qu'il plaise à Jéhovah d'intervenir quand il lui plaira. Que les méchants prospèrent, Jéhovah a son heure déterminée qui vient toujours à propos et met tout en ordre.

Il peut vouloir nous châtier pour notre avantage, amener ses desseins à maturité, patienter avec les méchants, faire ressortir sa gloire, ce qui est notre joie éternelle. Ainsi, ni dépit, ni colère, ni agitation, ni inquiétude; car, en laissant agir dans ces choses notre propre volonté pour combattre le mal, nous ne ferions qu'y tomber nous-mêmes; telle n'est point la patience et la foi des saints. «Les méchants seront retranchés»; les *saints* ne doivent pas être de ce nombre. «Ceux qui se confient en Jéhovah hériteront la terre», de même aussi les débonnaires (verset 11) et les bénis de l'Eternel (verset 22). Tout cela, sans doute, concerne les Juifs; mais, nous l'avons vu, le gouvernement de Dieu s'exerce toujours, quoiqu'il ne soit pas encore manifesté publiquement; et quand l'âme s'est attendue à lui patiemment, elle trouve sa bénédiction même ici-bas. La dernière partie du Psaume expose avec soin que la manifestation publique de ce gouvernement de la terre sera en rapport avec les Juifs; et quoiqu'il agisse plus secrètement pendant le temps de la grâce céleste, son existence n'en est pas moins réelle.

Il y a encore, sur la bénédiction, quelques passages que je voudrais faire remarquer: «Les pas de l'homme [de bien] sont conduits par Jéhovah». C'est une grande et précieuse bénédiction de penser qu'en ce désert, où il n'y a point de chemin au milieu de la confusion et de l'iniquité, notre Père dirige chacun de nos pas. Un jeune chrétien, plein de confiance en son zèle, pourra bien ne pas apprécier la valeur d'une telle ressource; mais combien d'expériences ne lui faudra-t-il pas traverser? Pour qui a vu le monde, pour qui en connaît les pièges, et a fait l'expérience que c'est un désert d'iniquité, sans chemin pour vous conduire, il est infiniment précieux de savoir que le Seigneur dirige nos pas. Le jeune chrétien, lui aussi, lorsqu'il est humble est dirigé par la grâce en s'attendant au Seigneur, quoiqu'il n'en comprenne que plus tard le privilège immense et ne saisisse point encore la sagesse et la miséricorde de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'on est ainsi dirigé, le chemin est bon, il est divin; il n'y en a pas d'autre et le coeur y marche; car le chrétien est conduit par l'Esprit de Dieu; son coeur est dans les sentiers, comme dit Moïse: «Fais-moi connaître *ton* chemin (non pas *un* chemin), et je te connaîtrai». Si je connais les voies d'une personne, je connais aussi la personne. Dieu conduit par son Esprit qui agit sur l'homme intérieur et en lui, et la Parole sanctifie. Alors Il prend son plaisir à la voie du saint; Il trouve ses délices à voir un chemin divin suivi par un homme au milieu de ce monde d'iniquité. Christ a suivi ce sentier d'une manière parfaite, et Dieu y a pris ses délices. En tant que nous suivons Christ, notre voie fait aussi les délices de Dieu; elle est selon son coeur.

Remarquons bien qu'il n'y a pas d'autre chemin que Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin; il devait rester où il était, pour y jouir de la bonté de Dieu. Dans un monde de péché, il n'y a point de chemin; tout y est péché, confusion. Mais Christ lui-même manifesta, selon Dieu, en ce monde, la vie divine et le sentier de cette vie à travers le monde auquel elle n'appartenait pas. C'est une chose toute nouvelle, manifestée en partie dans chaque saint pendant sa marche de foi ici-bas; mais ayant son existence propre et manifestée en Christ d'une manière parfaite. Tel est notre sentier. Nous avons à suivre les pas de Christ, il est le chemin qui mène au Père et c'est vers Lui que nous allons. C'est un privilège immense, de

savoir que nos pas sont conduits par le Seigneur pour nous garder du mal et qu'ensuite il prend plaisir à notre voie. Quel chemin au milieu de ce monde pervers! Comme nous devons soigneusement nous y tenir, sans nous en laisser dévier ni distraire! Nous trouvons ici, comme en Colossiens 3 et Ephésiens 4, 5, les préceptes bénis qui s'y rapportent.

Remarquons encore une autre grâce! Dieu veille sur le saint; s'il tombe (c'est-à-dire dans l'épreuve, non pas d'une manière charnelle), il n'est pas entièrement abattu (cf. 2 Corinthiens 4: 9, etc.), car Jéhovah lui soutient la main. Il peut entrer dans les vues de Dieu, dans le gouvernement de Dieu à son égard, que le saint soit abattu, qu'il soit mis de côté, pour ainsi dire; mais la main de l'Eternel est en cela, elle ne l'a pas abandonné, elle le soutient. Le vase peut être brisé ou déshonoré par les hommes, la puissance est de Dieu.

Il y a une raison morale pour les voies de Dieu. Il *aime* ce qui est juste (verset 28), outre cela, nous avons l'assurance de son amour souverain, il aime ses saints, ils sont gardés à jamais. Puis, en rapport avec les voies de cette justice, nous trouvons ici quelques-uns des traits qui distinguent le juste: «Sa bouche profère la sagesse», c'est-à-dire la pensée de Dieu, «et sa langue prononce la justice», c'est-à-dire la droiture des voies divines, au point de vue de Dieu; la manière dont Dieu juge du bien ou du mal. «La loi de Dieu est dans son coeur»; son coeur est dans le chemin de la volonté révélée de Dieu. «Aucun de ses pas ne chancelle». Nous devons donc nous attendre à l'Eternel et garder sa voie. La fin de l'homme intègre et de l'homme droit, c'est la paix. En pratique, il en est de même du chrétien. Il se peut qu'il soit châtié pour des fautes particulières, car les voies de Dieu sont, à travers la grâce, justes et immuables; mais s'il marche ici-bas d'un coeur intègre, durant les jours de sa vie, elle se terminera, pas encore en gloire peut-être, mais en paix. Craindre Dieu et marcher en sa présence c'est un grand moyen d'avoir la paix. Je ne parle pas de la paix, acquise pour la conscience d'un pécheur par le sang précieux de Christ, mais de la paix de Dieu qui remplit le coeur lorsqu'on expose toutes choses devant Lui.

Enfin, le Seigneur est la force des justes au temps de la détresse (verset 30). Il leur aide et les délivre; il les délivrera de leurs ennemis, parce qu'ils se *confient* en Lui. Cela est toujours vrai.

Psaume 38

Le Psaume 38 nous présente un état d'âme particulier. La relation du coeur avec Dieu est connue et appréciée, même avec confiance: «Puisque je me suis attendu à toi, ô Jéhovah, tu me répondras, Seigneur mon Dieu». Toutefois l'âme est au comble de l'affliction et de la détresse, qu'elle envisage comme le châtiment du Seigneur. Elle est sous le châtiment, mais elle prie pour en être délivrée. Du milieu de la détresse la plus profonde, affligée par une maladie répugnante, abandonnée de ses amis, entourée d'ennemis actifs, dans un état qui a quelque similitude avec celui de Job, l'âme regarde à Jéhovah. Le coeur attribue au péché toutes ces souffrances, mais tout d'abord il regarde à Jéhovah et voit sa main. Voilà ce qui montre de la foi et un esprit intègre.

L'ordre des pensées qui se suivent ici est remarquable: d'abord le jugement de Jéhovah, ensuite le péché qui en est la cause, puis la misère personnelle, l'abandon des amis, l'activité et le mauvais vouloir des adversaires; puis la conscience de tout cela, et, comme résultat, la confiance du coeur en celui qui a frappé et son recours à Lui seul. Enfin ce qui était au fond du coeur se découvre: c'est l'espoir en Jéhovah, la conscience de lui appartenir si intimement que le triomphe des adversaires de la foi est impossible, mais le sentiment de la nécessité de son intervention, parce que la pauvre âme pécheresse n'a aucune force en elle-même.

Tout cela conduit à l'expression d'une vraie intégrité de coeur. Non seulement le péché est reconnu comme étant la cause du jugement, mais il est aussi confessé; de plus, on se juge soi-même devant un Dieu en qui l'on se confie et ainsi l'on peut lui demander librement son secours. Désormais l'âme qui, par la grâce, a été rendue capable, en se jugeant, de se séparer du péché, est aussi capable de distinguer entre ses ennemis et les jugements que Dieu fait tomber sur elle par leur moyen. Dès lors, elle n'envisage les ennemis que dans leur propre malice, dans leur hostilité contre le serviteur de Jéhovah, dans leur haine de ce qui est juste, et elle peut réclamer le secours de Jéhovah contre eux. En effet, le croyant, quoique dans le passé il ait gravement péché et doive subir la juste humiliation qui en est la conséquence, poursuit en réalité le bien dans sa marche ici-bas; et s'il est vrai que l'Eternel se sert de la malice des méchants comme d'une verge, ce n'est certes pas le mal que les méchants haïssent dans les saints, mais bien au contraire, les rapports de ces derniers avec celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu. Néanmoins le jugement était juste. Telle sera l'histoire véritable du résidu lorsque, sous les coups terribles du châtement de l'Eternel, il sera décidément converti. Mais aussi quelle instruction pour nous-mêmes, lorsque nous subissons un châtement pour avoir mal fait!

Ce Psaume paraît se rapporter au châtement compliqué d'un cas particulièrement grave; mais, lorsque nous sommes sous la discipline, comme il nous enseigne où nous devons regarder, par quoi il nous faut commencer! Il peut y avoir le sentiment que la main de Dieu nous châtie à cause du péché; que sa colère est méritée; mais si le coeur regarde à l'amour fidèle du Seigneur dans ses relations avec nous, nous crierons à Lui, pour qu'il détourne l'ardeur de sa juste colère et de son indignation. Il y a un gouvernement de Dieu en rapport avec Sa nature; et quoique ses châtements ne détruisent ni notre foi ni la connaissance de notre relation avec lui (avec le Père), ni la certitude qu'il ne saurait y avoir de péché imputé au croyant, toutefois l'âme qui se sent sous le poids du gouvernement de Dieu, ne se tranquillise pas avec ces pensées. Elles sont, à coup sûr, d'une immense importance; elles forment la base de notre confiance; elles soutiennent et dirigent l'âme d'une manière très réelle; mais elles ne sont pas, dans le cas particulier, l'objet que nous avons directement en vue. L'âme a plutôt devant elle la sainte nature du Dieu avec lequel nous avons communion, et ce qu'il est nécessairement par rapport au péché. Le gouvernement de Dieu est selon cette nature, qui a été, il est vrai, glorifiée par l'oeuvre de la rédemption, quant à l'imputation du péché; mais quoique l'âme ne mette pas en doute la rédemption, elle a néanmoins, pour le moment et avec raison, le sentiment que Dieu, suivant sa propre nature et comme Seigneur

dans son gouvernement, doit voir le péché avec colère. C'est parce que nous avons une nature qui connaît Dieu et une conscience réveillée, que nous sentons cela à l'égard de nous-mêmes, de nos propres péchés; et la connaissance de la bonté de Dieu rend encore plus terrible le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Ce n'est ni le désespoir, ni le doute quant à la justification; mais l'âme ne se cache pas derrière la connaissance de sa justification, pour échapper au sentiment de l'estimation que Dieu fait du péché. C'est parce qu'elle connaît le Seigneur, que l'âme le supplie d'arrêter la colère due à son péché; c'est parce qu'elle le connaît, qu'elle s'attend à celui dont elle a mérité le déplaisir. Dans l'épreuve, on regarde à la main et aux pensées de celui qui l'inflige; l'on interprète les voies de Dieu, parce que tout vient de sa main, et l'on recherche quelle est sa pensée. Dès lors, la relation avec Dieu étant présente à la conscience, le coeur saisit la valeur et la puissance de l'épreuve comme moyen de purification plutôt que comme exercice de la colère divine. Il peut dire: «Seigneur, *tout mon désir* est devant toi et mon gémissement ne t'est point caché».

Cette manière d'introduire le Seigneur dans les châtiments qu'il inflige; de l'introduire selon la plénitude de son amour et selon sa relation avec nous, est de toute beauté. Dieu devient ainsi, pour le coeur, la clef de Ses propres voies. Le coeur retrouve son équilibre et, comme nous le voyons à la fin du Psaume, il a la conscience que Dieu est pour lui, sa ressource contre l'épreuve qui l'accablait auparavant, épreuve à l'égard de laquelle, dans le sentiment du péché qui en avait été la cause, il suppliait Dieu de détourner sa fureur et l'ardeur de sa colère. Tel est le résultat, lorsqu'on regarde directement à Dieu et que l'on confesse simplement, du fond de l'âme, le mal qu'on a commis envers Lui. Les rapports entre l'âme et Dieu sont réglés, et, dès lors, on règle avec Dieu les difficultés que le coeur éprouve de la part des adversaires. Le secret de tout consiste à regarder directement à Dieu Lui-même, tel qu'Il est dans sa relation avec nous, en confessant sincèrement le péché tout en remettant toutes choses entre ses mains. La confiance en Jéhovah est le mobile de toutes les pensées contenues dans ces Psaumes.

La relation de Père, que Dieu prend vis-à-vis de nous, chrétiens, et qui est réalisée par la foi, modifie en un sens la nature de nos sentiments. Nous avons, quand nous regardons à Lui, une impression plus profonde de sa tendresse pour nous et de sa grâce, de sa compassion et de son amour; mais, en principe, notre sentiment est le même que celui qui est exprimé dans ce Psaume; s'il est vrai que nous nous confions en son amour, Dieu n'en reste pas moins devant notre âme et notre conscience comme un Dieu qui exerce le gouvernement d'une manière conforme à la sainteté de sa propre nature. On remarquera que l'âme, tout en exprimant à Dieu son désir, est entièrement soumise et se tait sur les injustices de ses ennemis, parce qu'elle espère et se confie en Dieu, et qu'elle s'en remet à Lui, après avoir, dans un esprit de confession, rejeté tout son fardeau sur Lui et considéré l'épreuve comme venant de sa main. Autrement l'âme n'aurait pas mis le Seigneur entre elle et ses ennemis (versets 13 et suivants).

Psaume 39

Le Psaume 39 exprime le néant de l'homme en présence d'un mal qui se présente avec des prétentions à la puissance, tandis que le saint s'en remet à Jéhovah. En présence des méchants il est resté muet, de peur qu'il ne parlât follement ou qu'il ne s'élevât contre eux, comme si lui aussi avait de la force, tandis que tout, dans l'homme, n'est que vanité. Ensuite, dans l'épreuve qu'il a à traverser, le saint voit la main de Dieu, il a recours à lui afin d'être délivré et aussitôt, pour ainsi dire, toutes les prétentions des méchants s'évanouissent. Jéhovah le châtie à cause de son iniquité. Le croyant est étranger en ce monde; il y séjourne avec Dieu qui seul connaît la durée de ce pèlerinage. Il ne dépend pas de l'arrogance ni du succès des méchants, il ne doit pas non plus s'inquiéter de leurs bruyantes prétentions; autrement il agirait comme étant de ce monde dont il n'a rien à réclamer. Vivons-nous toujours ainsi? Au verset 12, le saint prend cette place d'Abraham, de David et de tous ceux qui ont marché par la foi, mais sa requête comme juif croyant, ne va pas au-delà d'une délivrance terrestre; seulement il rapporte à Dieu le châtement et la délivrance. C'est aussi ce que nous pouvons faire, lorsque nous nous trouvons sous la discipline du Seigneur. En ce qui concerne le gouvernement et les voies de Dieu, ce désir est dans l'esprit du Nouveau Testament.

Psaume 40

Dans tous ces Psaumes, nous avons vu le saint en chute (le Résidu), regardant à un Dieu qu'il connaît selon sa relation personnelle et sa grâce immuable, malgré cet état de chute. Au Psaume 40, nous trouvons Christ prenant une position de patience, mais sans chute et fournissant ainsi un motif de confiance, même pour ceux qui sont tombés, puisqu'il prend sa place avec eux dans leurs afflictions et dans le sentier de l'intégrité sur la terre; car ils sont après tout les saints, les excellents de la terre. Aussi Christ ne manque-t-il pas de se placer lui-même sous le fardeau du mal et des péchés sous lequel Israël s'est mis par sa propre faute. Quoique ceci soit vrai sous tous les rapports, quant à la rédemption d'Israël, nous connaissons cependant cette vérité d'une manière plus profonde, car Christ a glorifié Dieu de manière à nous donner une place dans le ciel.

Telle n'est pas la pensée de ce Psaume; mais la manière dont Christ s'identifie ici avec Israël, selon l'intégrité du Résidu fidèle, est profondément instructive et nous fait entrer d'une façon admirable dans l'intelligence de l'un des côtés particuliers de ses souffrances. Christ n'est pas envisagé ici comme mourant pour faire l'expiation ou porter la colère, mais comme mourant au milieu des souffrances, des douleurs et de l'angoisse. En buvant la coupe de la colère, Christ ne souffre pas avec son peuple, mais pour son peuple. Ici, au contraire, Dieu est envisagé comme secourant Christ lorsque, dans son affliction, il s'attend à l'Eternel. Cette affliction pèse sur le Résidu, comme conséquence de l'opposition d'Israël, de ses fautes, de son abandon de Dieu. Christ qui a été fidèle à Dieu en toutes choses, comme il le dit dans ce Psaume, participe à cette affliction et y entre en grâce divine.

Il ne s'agit nullement ici de ses relations personnelles avec Dieu, mais de sa participation aux relations du Résidu avec Dieu, comme faisant partie d'Israël. Les siennes ont été parfaites; les leurs, quoique fondées d'une part sur la fidélité de Jéhovah, sont, d'autre part, actuellement le fruit du péché. Christ est ici à la fin de sa vie, terminée moralement déjà quant à son service. Pendant cette vie, il avait accompli la volonté de Dieu, dans le corps qui lui avait été préparé; il avait déclaré fidèlement la justice de Dieu dans la grande assemblée (verset 9), c'est-à-dire, publiquement au milieu d'Israël. Maintenant, à cause de ce témoignage fidèle envers les hommes, des maux sans nombre tombent sur lui. La même chose arrivera au Résidu; leurs épreuves, de la part des hommes, seront la conséquence de leur fidélité et de leur témoignage, mais avec cette différence qu'ils les auront méritées comme impliqués eux-mêmes dans les péchés du peuple.

Nous savons que ce qui est dit ici de Christ, a eu lieu en réalité quand son heure fut venue, l'heure de ses ennemis et de la puissance des ténèbres.

Dans ce Psaume, puisqu'il n'est pas question de ses souffrances en propitiation, mais de son association avec le Résidu, nous ne trouvons pas les paroles: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» comme au Psaume 22, qui contient le fondement de la grâce en justice. Ici, au contraire, il s'agit de la vie parfaite de Christ et de ses souffrances au moment de la quitter, souffrances au milieu desquelles il s'en remet à la fidélité et à la bonté de Jéhovah, instruisant ainsi son peuple à s'y confier à son tour, et lui fournissant dans l'épreuve l'exemple de sa propre perfection: «Je me suis patiemment attendu à Jéhovah!» La patience avait là son oeuvre parfaite, leçon importante pour nous! La chair peut attendre longtemps, mais jamais elle n'attend jusqu'à ce que le Seigneur intervienne, jamais avec une entière soumission.

Se confier en la puissance et en la fidélité seules de l'Eternel, telle était la perfection dans l'obéissance à sa volonté. Saül attendit *près* de sept jours, mais l'objet de sa confiance charnelle, son armée, diminuait; les Philistins étaient là; il n'attendit pas jusqu'à ce que Dieu intervint par le moyen de Samuel. Eût-il obéi, eût-il senti qu'il ne pouvait rien par lui-même et n'avait qu'à attendre, alors il eût dit: «Je ne puis ni ne dois rien faire jusqu'à ce que l'Eternel m'envoie Samuel». Mais la chair s'appuyait sur sa propre sagesse et se confiait en sa force, malgré les formes de la piété, et tout fut perdu. Epreuve et défaite de la chair! Christ éprouvé s'attendit patiemment à *Jéhovah*. Il fut parfait et accompli dans toute la volonté de Dieu. Tel est aussi notre sentier en vertu de la grâce.

Voilà l'importante instruction personnelle contenue dans ce Psaume, sauf que la propre perfection de Christ est toujours la plus grande de toutes les instructions. Ici il se présente lui-même comme modèle: «Je me suis attendu patiemment à Jéhovah». C'est-à-dire, j'ai attendu jusqu'à ce que Jéhovah en personne intervint. Quoique mis à l'épreuve jusqu'au bout, il n'y eut chez lui aucun mouvement de propre volonté; de là sa perfection.

Non seulement Christ ne désire dans son coeur aucune autre délivrance que celle de Jéhovah, mais il sait qu'il n'y en a pas d'autre, et que Jéhovah est parfaitement juste, lorsque

sa volonté morale a été parfaitement accomplie et que sa justice a été revendiquée quand il le fallait. Il y a la perfection connue de la volonté de Dieu, le seul titre de Christ; puis la perfection de sa soumission et son désir qui ne tend que vers Lui.

Comme il s'agit ici d'un modèle pour les saints, la mort n'est mentionnée qu'en tant qu'elle peut être une épreuve; le puits bruyant, le borbier fangeux sont des images de détresse, de terreur et, humainement parlant, de danger. La ressource, c'est de crier à Jéhovah et il est exaucé à cause de sa crainte. Ici Christ parle en personne, mais au verset 3, la délivrance le rend capable de s'adresser au Résidu: «Il a mis en ma bouche un nouveau cantique qui est la louange de *notre* Dieu»; ils peuvent chanter même la délivrance des maux venus sur eux en conséquence de leurs péchés. «Plusieurs verront cela, et ils craindront, et se confieront en Jéhovah»; ceci ouvre la porte aux Gentils.

Dieu est intervenu pour délivrer des effets du mal: et il a mis, dit l'affligé, mes pieds sur un roc, au dessus du mal et de tous ses effets. Cette fidélité de la grâce, cette délivrance divine manifestée chez Celui qui avait été plongé jusqu'au fond de l'épreuve, deviendrait un lieu de repos pour la foi d'autres fidèles, d'autant plus que Christ avait subi l'épreuve comme conséquence de l'état du peuple devant Dieu. Aussi la fidélité de Dieu et sa délivrance sont-elles appliquées à l'état du Résidu, bien qu'applicables aussi à tout fidèle éprouvé par la méchanceté d'autrui et la puissance du mal, qu'il a peut-être attirée sur lui-même. «Oh! que bienheureux est l'homme qui s'est proposé Jéhovah pour son assurance et qui ne regarde point aux orgueilleux», aux prétentions élevées de l'homme et au succès apparent de sa méchanceté, «ni à ceux qui se détournent vers le mensonge», qui abandonnent Dieu, pour chercher des refuges trompeurs et les déceptions de l'infidélité.

Ensuite, comme homme, Christ commence à réciter les merveilles de la fidélité de Dieu envers son peuple: «tes merveilles et tes pensées envers *nous* sont en grand nombre». Il s'associe au peuple.

Le verset 6 introduit sur la scène, à part de tous, l'être glorieux, celui qui, dans l'éternité, pouvait s'entretenir avec Jéhovah, le Fils, la Parole qui était avec Dieu, qui était Dieu, qui était dès le commencement avec Dieu. Selon ce qui était écrit de lui dans le rouleau du livre, il trouve préparée pour lui la place de l'obéissance (tu m'as creusé les oreilles, formé un corps), et selon les conseils divins et par amour pour nous, il entre librement et volontairement dans cette place d'obéissance. Une fois qu'il l'a prise en devenant homme, et qu'il a revêtu la forme de serviteur, ses délices sont de faire la volonté de Dieu; la loi de Dieu est au dedans de ses entrailles. Tel est Christ comme homme obéissant; se présentant dans sa libre volonté, prenant le corps qui lui a été préparé, entrant comme serviteur parfait dans la place de l'obéissance volontaire et joyeuse.

Le verset 6 nous présente la pensée et les conseils de Dieu; le verset 7, Christ se présentant librement pour faire la volonté de Dieu selon ces conseils. Mais n'oublions pas qu'il parle après s'être fait homme et que les versets 6 et 7, sont une révélation de ce qui s'est passé dans le monde éternel (pensée merveilleuse!) nous disant comment Christ est devenu

homme. Au verset 8 de même qu'au verset 5, Christ parle comme occupant sa place sur la terre. «Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté et ta loi est au dedans de mes entrailles». Telle est sa perfection comme homme.

Aux versets 9, 10, nous trouvons la perfection de son service; il a prêché la justice devant tout le peuple d'Israël, il ne l'a pas retenue ni cachée au dedans de son coeur; c'est une leçon pour chacun de nous, mais il faut s'en servir sous la direction divine. Il a prêché la justice de Dieu, ses voies, sa nature, ses jugements, le jugement du mal et ce que Dieu était dans ce jugement, puis sa fidélité et sa délivrance (il y avait cela en Jéhovah pour Israël), sa gratuité et sa vérité. Il a prêché la justice à l'homme et cela d'une manière parfaite; il a pleinement déclaré ce que Jéhovah était envers Israël dans toute la perfection de sa nature et de son caractère. Tout cela il l'a fait, mais il en demande le plein accomplissement. Mais alors celui qui avait librement entrepris ce service pour la gloire de Dieu envers Israël, se trouve dans une position nouvelle (versets 11, etc.); son dévouement lui attire la haine du peuple, l'opposition de tous ceux qui prennent plaisir à son malheur.

Ce grand débat et la nécessité d'une délivrance font surgir la question de savoir quel est, aux yeux de Dieu, l'état de ceux qui ont besoin d'être délivrés. Or, quoique ce Psaume ne parle pas de l'expiation, nous voyons ici que l'expression gouvernementale de la pensée de Dieu à l'égard du péché d'Israël pèse sur l'âme de Christ, comme elle pèsera en effet plus tard, sur le Résidu; car celui-ci, impliqué dans le péché d'Israël, comme faisant partie de ce peuple, sentira s'appesantir sur lui les conséquences des transgressions d'Israël. Ainsi le Résidu sera sous le poids, non pas de la condamnation (car ce fardeau, Christ l'a porté pour eux dans l'expiation), mais des épreuves et de la détresse qui seront pour eux l'expression du déplaisir de Dieu. Mais au milieu de tout cela, la foi vraie s'attendra à la gratuité et à la vérité de l'Eternel qui avaient été proclamées, tandis que la déclaration de la justice leur fera sentir qu'elle témoigne contre le péché, par l'angoisse qui en sera la conséquence: position analogue à celles des frères de Joseph devant lui.

Psaume 41

Le Psaume 40 nous a parlé du Seigneur venant prendre la place de l'obéissance dans un corps qui lui avait été préparé, descendant ici-bas pour être pauvre et misérable, et s'attendant patiemment à Jéhovah.

Le Psaume 41 parle de la bénédiction de ceux qui étaient capables de discerner cette place du misérable. Le Seigneur y était avant tous et l'a comprise mieux que personne; mais nous savons, d'après les béatitudes de l'Evangile de Matthieu, comment il déclare bienheureux ceux qui, en vertu de la grâce, sont comme lui pauvres en esprit. En réalité ces béatitudes sont, presque en entier, la description exacte de ce que Christ était, bien qu'elles soient présentées comme le caractère auquel est attachée la bénédiction: pauvre en esprit, débonnaire, pur de coeur, n'est-ce pas le portrait de Celui qui nous apportait la paix? Dans l'Evangile de Luc, il s'adresse plus directement à ses disciples: «Bienheureux *vous* pauvres»,

leur dit-il; mais il entre dans leurs épreuves et dans leur position, et quand il a mis dehors ses propres brebis, Il va devant elles.

Ce Psaume, tout en faisant le tableau d'un caractère général, a trouvé son accomplissement spécial en Christ, comme le prouve le verset 9, employé par le Seigneur pour parler de lui-même; et c'est l'identification de ce dernier avec le Résidu qui donne aux Psaumes un si profond intérêt. «Cet affligé a crié», (Psaumes 34) et nous trouvons ici l'intelligence de cette position: «Bienheureux celui qui use de discernement envers l'affligé» (verset 1). Nous trouvons d'autre part la confiance assurée que Jéhovah le maintiendra dans son intégrité et l'établira devant Lui pour toujours (verset 12). Lorsque l'affligé s'attend à Jéhovah, humble et soumis au milieu de l'épreuve, heureux celui qui entre dans sa position, y prend intérêt et en a l'intelligence spirituelle! Ce misérable, que poursuit la méchanceté des hommes, regarde à Jéhovah et s'attend à sa miséricorde en intégrité de coeur.

Livre 2

Les Psaumes 42 à 45, qui ouvrent le deuxième livre, offrent un détail qui donne un caractère tout particulier à la portée spirituelle aussi bien que prophétique de ce livre: c'est l'absence du nom que Dieu prend en rapport avec l'alliance. Au Psaume 46, nous trouvons la transition du nom de Dieu à celui de Jéhovah. Quelles que fussent les détresses et les afflictions décrites dans les quarante et un premiers Psaumes, du sein de l'angoisse le coeur du psalmiste regardait toujours librement vers Jéhovah; il était en pleine relation avec lui et jouissait du culte public dans lequel Son nom était célébré. Mais ici, chassé dehors, il n'a que le souvenir de ces choses; il est rejeté et ne peut plus que regarder, dans le secret de son âme et au milieu des circonstances du désert, à la nature et à l'essence même de Dieu.

N'oublions pas la différence qui existe entre la nature des relations avec Dieu comme Père et comme Jéhovah, ni que le fidèle attend ici une délivrance extérieure et le jugement qui doit l'amener. Toutefois le changement dans lequel ces Psaumes nous introduisent, nous fournira d'importantes instructions.

Le Psaume 22 exprime cette différence d'une manière frappante. Là, Christ lui-même, ayant été fait péché pour nous, était séparé de la jouissance de sa relation personnelle avec le Père; au milieu de souffrances humaines, il ne trouve pas, cette unique fois, le soulagement divin. Quant à la colère actuelle de Dieu, il va sans dire qu'aucune âme pieuse n'a jamais à la subir; mais, quant à l'affliction, la face de Dieu est cachée à Israël, et lorsque ce peuple est réveillé, il sent que Dieu lui cache sa face à cause du péché, quoique sa foi soit alors à l'oeuvre; or, telle est précisément la situation décrite par ces Psaumes. Nous y voyons la foi qui regarde à Dieu, lorsque toutes les circonstances sont contre celui qui la possède et l'exerce, et lorsque les fidèles sont exclus de la jouissance d'une communion publique et d'une relation avec Dieu, basée sur son alliance. C'est la situation dans laquelle Dieu place son peuple, lorsque la relation de l'alliance faite avec Israël est brisée ou qu'elle n'est pas connue. La foi reconnaissant la justice de cette situation, regarde, malgré tout, à la fidélité de Dieu comme faisant partie de sa propre nature. C'est, pour ainsi dire, une foi dénuée de tout, n'ayant, pour

la soutenir, aucune des choses que Dieu donne à son peuple comme témoignage de sa faveur. Il en résulte que l'âme est pleinement mise à l'épreuve.

Ce qui est en question ici pour l'âme, n'est pas de savoir dans quelle mesure elle jouit des dons de Dieu, mais dans quelle mesure son état peut se rattacher à ce que Dieu est, en Lui-même, et compter là-dessus. L'âme est ainsi mise à l'épreuve jusque dans ses profondeurs, parce que tout ce qui est de la chair est complètement jugé, et qu'il ne saurait y avoir aucune relation entre cette dernière et Dieu. Cela, à coup sûr, ne sera jamais compris que par une nouvelle nature, capable de saisir ce que Dieu est, et de s'attacher aux promesses par grâce et par l'oeuvre du Saint Esprit. Mais, de cette manière, la chair est complètement jugée; on connaît, on discerne toute la différence qui existe entre elle et le nouvel homme, toutefois on ignore encore la rédemption. En conséquence de la nouvelle nature, on a la conscience d'avoir le désir de faire le bien, et qu'il y a une faveur divine, mais on n'a point de paix. Le coeur est mis à l'épreuve, pour que nous nous abandonnions à la grâce dans une dépendance qui ne trouve aucune ressource en nous-mêmes. C'est en pratique le même principe que nous trouvons au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

Psaume 42

En parlant du Psaume 42, nous ne pouvons nous attacher qu'au principe général qu'il renferme (à moins qu'il ne s'agisse d'un cas tout particulier d'expérience chrétienne): parce que ce Psaume suppose que l'on se souvient des bénédictions qu'on a autrefois goûtées en commun.

Voici le cas spécial dont je parle. Lorsqu'une âme a cru au pardon, qu'elle a reconnu son état de péché, mais sans avoir été réellement sondée, ou sans avoir découvert la nature toute pécheresse de la chair, il se peut que cette âme vienne à perdre sa première joie, et qu'elle connaisse Dieu juste assez pour éprouver l'angoisse de ne pas avoir la lumière de sa présence; mais alors ce sentiment même lui inspire un désir sincère d'en jouir. Un cas semblable a lieu quand une âme s'est crue chrétienne, et que, par l'opération de l'Esprit de Dieu, elle découvre qu'elle s'est trompée. Dans les deux cas, l'effet réel et bienheureux de la position dans laquelle nous sommes placés par la rédemption est ignoré. Ce Psaume ne dépasse pas l'espérance, mais celle-ci est rendue plus profonde et plus vraie par l'épreuve; il exprime plutôt le résultat de l'épreuve que l'épreuve elle-même par laquelle l'âme a dû passer; c'est pourquoi, toute délaissée qu'elle soit, nous trouvons ici une expression si bénie de son état. Elle a soif de Dieu Lui-même; différant en cela de l'âme du chrétien, qui peut se réjouir en Dieu (Romains 5); toutefois cette soif de Dieu est, sous certains rapports, quelque chose de plus profond que la première joie, parce que la joie n'est que partiellement réalisée, tandis que la soif est complète et que Dieu lui-même, en Lui-même, est l'objet que l'on désire. Le Psaume fait, sans doute, allusion aux circonstances, et c'est la perte qu'elle a faite de Dieu en rapport avec des circonstances heureuses qui la soutenaient plus ou moins, c'est cette perte qui oblige l'âme à s'appuyer plus absolument sur Dieu même, à le vouloir lui seul; et qui lui fait chercher sa joie auprès de Dieu. C'est cette soif de Dieu que l'âme spirituelle doit surtout rechercher dans ce Psaume. Celui qui parle ici, a perdu la joie de la multitude (verset 4), mais maintenant il soupire

ardemment après Dieu. Pour lui, le contraste est sensible, mais c'est de Dieu même qu'il ressent la perte pour son coeur. Voilà ce qu'il désire ardemment. Les personnes et les circonstances heureuses disparaissent de son esprit, comme elles ont disparu de la scène, bien qu'il en ait joui avec Dieu. Individuellement, le coeur a besoin de Dieu pour soi. La nature divine en nous soupire après sa joie en Dieu, seul objet dont la plénitude la satisfasse, parce que cette nature est divine; objet unique, grand et précieux, le seul qui remplisse tous les désirs et qui exclue tout autre objet.

Auparavant l'âme avait joui des bénédictions de la part de Dieu, et de Dieu lui-même *en elles*. Maintenant c'est Dieu qui devient nécessairement, et d'une manière consciente, la bénédiction tout entière. L'épreuve a jugé tout ce qui est de la chair quant à l'état subjectif de l'âme, elle a mis fin à cette jouissance médiate de Dieu, qui n'avait lieu qu'au moyen des circonstances. Alors la vie divine, pour goûter son entière bénédiction et la conscience de ce qu'est cette bénédiction, trouve sa joie parfaite en Dieu Lui-même, en Dieu seul.

Cet exercice de l'âme est remarquable par sa profondeur. Ce n'est pas que l'âme doive renoncer à la joie; mais la source de la joie, la pure bénédiction morale, prend une beaucoup plus grande place dans le coeur, et, comme nous allons le voir, le caractérise désormais. Vous rencontrerez des chrétiens qui, lorsqu'ils sont profondément éprouvés par la perte de bénédictions accordées légitimement par Dieu, deviennent bien plus calmes et ont un sentiment bien plus intime que le Seigneur est leur portion; libérés désormais de l'influence des circonstances, ils jouissent davantage de ce précieux centre de repos.

Ainsi l'adversaire contribue, bien que d'une manière douloureuse, — et même quand il s'agit de la discipline du Seigneur, les choses ne se passent pas autrement, — au progrès de l'âme dans cette direction. Les adversaires disent: Où est ton Dieu? (verset 10). En chassant le fidèle, ils l'avaient exclu de la jouissance publique des bénédictions accordées par Dieu et qui, pour Israël, se rattachaient à Son alliance. Job nous offre l'exemple d'une épreuve semblable. Où était désormais le signe que les fidèles eussent des bénédictions de la part de Dieu? Ils les Lui avaient attribuées, ils avaient proclamé la fidélité et la puissance de Dieu pour protéger; et maintenant leurs adversaires les raillent, et leur disent: «Où est ton Dieu?» comme plus tard les malheureux Juifs l'ont dit à Christ; mais ces paroles ont pour seul effet de rejeter l'âme vers Dieu, car elle n'a aucune ressource sauf ce que Dieu est Lui-même. Les adversaires lui avaient enlevé tout autre chose, en l'excluant des bénédictions dont l'abus tendait à mettre Dieu de côté. Ils avaient réussi à la priver de tout, ils ne lui avaient laissé que Dieu; elle espère en Lui; mais quelle est la conséquence? Implorera-t-elle des bénédictions? Nullement. Souvent l'âme, parce qu'elle cherche la joie, ne réussit pas à la trouver, car ce n'est pas cela qui purifie et qui bénit; or, pour bénir, il faut que Dieu purifie; tandis qu'une fois dépouillés de nous-mêmes et cherchant Dieu, nous trouvons la joie. De même ici, tout en se souvenant de la joie passée, l'âme s'écrie: «Je le célébrerai encore; son regard est la délivrance même» (verset 5).

Il y a encore d'autres points à observer dans ce Psaume. La fierté, la résistance stoïque contre l'épreuve, ne poussent pas l'âme vers Dieu; au contraire, elles la tiennent tout

spécialement loin de Lui, lui apprennent, ou prétendent lui apprendre à se passer de Dieu. C'est ainsi que les Stoïques enseignaient que l'homme de courage était l'égal de Dieu. Ici, l'âme a passé par l'affliction et elle sent sa dépendance, aussi peut-elle être à l'aise avec Dieu, à cause de Sa bonté et de Sa fidélité. Quand l'affliction est complète, sans ressources et sans secours, elle donne de l'intimité avec Celui qui a la volonté et le pouvoir de secourir. On est avec Dieu, on lui dit son affliction. Auparavant le coeur raisonnait avec lui-même; maintenant il dit: «Mon Dieu! mon âme est abattue au dedans de moi-même: c'est pourquoi je me souviendrai de *toi*» (*).

(*) L'auteur traduit ainsi le commencement du verset 6. (Ed.)

Ceci nous amène à un autre point. Les afflictions elles-mêmes viennent de Dieu. Le jugement intérieur de soi-même et l'espoir en Dieu, l'introduisent Lui seul en toutes choses. Les ennemis ont disparu en même temps que les bénédictions: «*Tes vagues et tes flots ont passé sur moi*» (verset 7). C'est Dieu qui commença à s'occuper de Job, sans confier son dessein ni à Job, ni à Satan; il se servit de la malice aveugle de l'Adversaire pour briser la nature insoumise de son serviteur, dont ce dernier lui-même ne se doutait pas, et pour amener une bénédiction. «Un abîme appelait un autre abîme», mais c'était «à la voix des torrents de Dieu».

Lorsqu'on voit ainsi la main de Dieu dirigeant toutes choses dès l'origine afin d'accomplir son dessein, on est amené à la conscience d'une relation d'alliance avec lui selon son caractère de Jéhovah (pour nous c'est avec le Père); et, selon cette relation, on s'attend à lui pour l'avenir: «Jéhovah mandera de jour sa gratuité, et son cantique sera de nuit avec moi et je ferai requête au Dieu Fort qui est ma vie». On acquiert ainsi de la confiance, de la hardiesse vis-à-vis d'un Dieu fidèle: «Je dirai au Dieu Fort qui est mon rocher: Pourquoi m'as-tu oublié?» Le mot *abandonné* n'est pas employé ici. Christ seul a été abandonné; la foi sait qu'elle ne le sera jamais. Mais, en vertu de cette confiance dans l'amour infailible de Dieu, le psalmiste demande à Celui qui est son rocher pourquoi il l'a laissé au pouvoir de ses ennemis. Chose digne de remarque!

Du moment que nous voyons la main de Dieu dans nos afflictions, nous pouvons attendre la délivrance, parce que c'est Dieu, et que sa main est sur nous en amour.

Et maintenant les outrages des adversaires deviennent une occasion de requête à Dieu (verset 10), car lorsqu'ils disent: «Où est ton Dieu?» la seule réponse c'est que Dieu se manifeste Lui-même. En attendant l'âme a ressenti plus profondément ce que c'était que de soupirer après Dieu. Toute légèreté de coeur ayant disparu, cette manifestation a infiniment plus de valeur. Ici les assurances de bénédiction sont augmentées, avant que l'âme angoissée n'ait dit qu'elle était assurée du salut de Sa face et qu'elle en ferait le thème de ses louanges; mais nous avons vu que le coeur purifié et exercé a été amené à se confier dans la fidélité de Dieu, selon la relation qu'il sait exister entre Dieu et lui. Le coeur, sans être encore délivré extérieurement, s'attache à Dieu comme à l'objet de ses désirs et de sa confiance. Aussi s'écrie-t-il maintenant: «Il est *le salut de ma face* et mon Dieu». Sa face reflète en joie le

resplendissement de la face de Dieu en amour. La détresse, la privation de toutes les bénédictions, même religieuses, qui lui avaient été données, ont fait que le coeur s'est rejeté sur Dieu et regarde à Lui comme à l'unique source de joie, avec cette confiance qui s'établit dès que l'âme est près de Dieu et qu'elle reconnaît, par la foi, la relation qui existe entre elle et Lui. Il ne peut en être autrement. Peut-être la paix complète, la pleine jouissance du coeur, se feront-elles attendre, si le Seigneur juge nécessaire de purifier encore et d'éprouver; mais on s'appuiera cependant sur lui avec confiance et l'âme sera amenée de cette façon à avoir réellement soif de lui. «Mon âme a soif de Dieu». Elle s'adresse à lui; nous ne trouvons pas ici la réponse, mais nous voyons l'état de l'âme amenée à espérer simplement en Dieu Lui-même, assurée que la clarté de Sa face brillera sur elle et qu'elle y trouvera la joie et la santé.

Encore un détail: c'est quand l'âme a été brisée, c'est quand la résistance de son orgueil a cédé, qu'elle se souvient de Dieu (verset 6). Quand elle voit la main de Dieu dans ses épreuves (verset 7), elle voit aussi que Jéhovah (Dieu connu dans sa relation avec elle) «donnera commandement à sa grâce»; or Dieu est le Dieu de sa vie et Il est son rocher.

Psaume 43

Dans le Psaume 42, nous venons de voir l'âme restaurée intérieurement et amenée à avoir véritablement soif de Dieu Lui-même; cherchant toute sa joie en Lui. Arrivée là, nous la voyons au Psaume 43 demander une délivrance qui la rende capable de jouir pleinement de Dieu en toute liberté. Dieu est devenu «l'allégresse de sa joie» et, ainsi restaurée, elle sera appelée de nouveau à l'adorer librement, à pouvoir exprimer la plénitude de sa joie et de sa reconnaissance. Dieu n'est pas nommé ici le Dieu de sa vie, mais le Dieu de sa force (verset 2). Jusqu'à ce que l'âme fût arrivée à considérer Dieu lui-même comme sa joie, ce cri de délivrance, cri naturel sans être mauvais, s'il était soumis à la volonté de Dieu (au fond, la soumission fait plutôt désirer d'être purifié, que délivré de l'épreuve), ce cri exprimait un certain désir de soulagement et de tranquillité, choses qui cependant, ne sont pas à mépriser lorsque c'est Dieu qui les accorde. Mais maintenant que l'âme est purifiée, le cri de délivrance se lie au désir de louer et de glorifier Dieu.

Notez ce changement qui s'opère dans une âme, traversant l'épreuve dispensée justement et en amour de la part de Dieu, quoiqu'injustement peut-être de la part des hommes. Il est naturel que le coeur désire d'être mis en liberté; mais, comme Elihu le dit à Job, si ce n'est pas en étant soumis aux voies de grâce de Dieu, alors c'est préférer l'iniquité à l'affliction (Job 36: 21); on manque ainsi à la fois de droiture et de soumission. Dès que le coeur est complètement restauré, le désir de la délivrance est parfaitement à sa place; il n'est plus que l'expression du besoin d'être manifestement en paix avec Dieu, ou de le glorifier et de le louer publiquement. Au Psaume 42, les ennemis outrageaient le fidèle, mais ils n'étaient, à ses yeux, que les vagues et les flots de Dieu (verset 7); la chose terrible, c'était leur question: «Où est ton Dieu?» Alors l'âme eut soif de Lui; maintenant elle désire qu'il lui soit fait justice et implore la délivrance (verset 1). Il y avait une épreuve plus sensible que l'oppression extérieure, quoique celle-ci existât encore; c'était la méchanceté directe des iniques: «Délivre-moi de l'homme trompeur et pervers». Le fidèle désire que la lumière et la vérité de Dieu

apparaissent, pour le conduire et l'introduire en la montagne de Sa sainteté. Ce n'est plus seulement la conscience que Dieu est la joie secrète de son âme, mais que ce Dieu qui est sa joie l'amènera maintenant, par sa puissance, à le louer, à l'adorer publiquement: Le Dieu Fort l'amènera là, et le fidèle sera en présence de Celui qui est l'allégresse de sa joie (verset 4). Cet espoir encourage son coeur et le ramène aussi à ce qui était le secret et la plénitude de sa joie; à son espérance que Dieu serait le salut de sa face. Moralement, Dieu était l'allégresse de sa joie; et cette allégresse tendait maintenant à se montrer dans une adoration publique et à paraître sur la face radieuse de celui qui en jouissait.

Dans le Psaume précédent, le résultat de l'épreuve est la soif de l'âme après Dieu, quoiqu'elle désire la bénédiction. Ici, ce dernier point est réalisé dans l'âme, mais quoiqu'elle ne soit pas encore rétablie dans les bénédictions extérieures et publiques, Dieu est son allégresse, son Dieu, et cette restauration extérieure est attendue prochainement.

Psaume 44

Le second livre des Psaumes présente à coup sûr un développement d'exercices moraux plus complet, plus profond, que le premier livre. L'âme y est mise en rapport direct avec Dieu; mais l'application de ces Psaumes à l'état du chrétien n'en est pas plus facile, par la simple raison, que ce livre n'a pas pour sujet les exercices qui découlent de la relation avec Dieu lorsqu'on est sous le poids de l'épreuve, les exercices de l'âme avec Dieu lorsqu'elle a perdu la jouissance de sa relation.

Pour appliquer au chrétien le contenu du premier livre, il suffisait de saisir la différence entre la relation de Jéhovah et celle de Père. Mais la relation du chrétien avec Dieu étant fondée sur la destruction de tout ce qui est dans la chair, quiconque a cette relation est placé, par cela même, au-delà de la position tout entière, exprimée dans le second livre des Psaumes. La condition chrétienne est céleste ainsi que les exercices qui en découlent; l'état chrétien proprement dit se trouve encore moins ici que dans le premier livre. Cependant, la relation avec Dieu d'une âme exercée y est mise en relief.

Dans le Psaume 44, les fidèles reconnaissent que c'est uniquement en vertu de la grâce et de la puissance divines qu'ils ont joui des bénédictions, des signes de la faveur de Dieu, dont ils sont maintenant privés. Le gouvernement direct de Dieu est reconnu: «O Dieu! c'est toi qui es mon roi!» C'est le langage d'Israël, toujours vrai pour nous, quoique l'autorité de Dieu, sans être moins absolue, soit infiniment plus intime dans nos relations actuelles; car Il est notre Seigneur par la rédemption.

Nous ne renions pas le Seigneur qui nous a achetés; telle est aussi la confiance des fidèles dans ce Psaume: ils se glorifient en Elohim et célébreront à jamais son nom, quoiqu'Israël fût rejeté et que ses ennemis eussent le dessus, ils restaient fermes, n'ayant point oublié Dieu, ni violé son alliance.

Deux grands principes sont en jeu ici: d'une part, la fidélité qui s'attache à la volonté, et à l'autorité de Dieu, malgré, la ruine et l'apparence du plus complet abandon; d'autre part, la confiance qui ne cherche pas d'autre secours que Dieu lui-même, alors qu'Il semble avoir

abandonné les fidèles. L'intégrité et la foi personnelle sont ainsi mises complètement à l'épreuve; or c'est précisément ce dont l'âme a besoin pour pouvoir être introduite de nouveau dans la pleine jouissance de bénédictions positives. Le fait que Dieu éprouve ainsi son peuple, est d'une haute importance (aujourd'hui c'est spirituellement qu'Il l'éprouve avant de lui faire trouver la paix). L'épreuve produit cette confiance absolue en Dieu Lui-même, qui caractérise le second livre des Psaumes; elle montre aussi, que le coeur fidèle préfère l'intégrité avec Dieu à toute espèce d'aise ou de confort; car, même si la confiance et la droiture ne leur rapportent rien, les fidèles tiennent à Dieu pour l'amour de lui; Lui-même est leur objet, à la fois moralement et dans ses droits sur eux. Dès lors, le coeur ne peut se tourner vers autre chose, car c'est Dieu qu'il lui faut; ni chercher aucun secours qui le ferait sortir des voies de Dieu.

Cette réflexion introduit un autre sujet auquel ce Psaume nous conduit: Les épreuves qui accompagnent l'abandon apparent dans lequel le fidèle se trouve, il les attribue à la propre main de Dieu: «Tu nous as fait retourner en arrière... tu nous as livrés comme des brebis destinées à être mangées, etc.».

Outre l'application individuelle, je voudrais faire encore une observation qui se rattache à notre Psaume. Lorsque Dieu châtie et couvre de confusion son peuple engagé dans une lutte publique avec la puissance du mal; lorsque, dans l'exercice de son gouvernement, il permet que le pouvoir de l'ennemi ait le dessus, c'est là, pour les siens, une épreuve immense, non seulement à cause de leur propre affliction, mais parce que le nom de Dieu est déshonoré. En cela l'ennemi triomphe, mais c'est là aussi que le gouvernement de Dieu se montre.

Nous apprenons dans ce Psaume, quelles sont les méditations de l'âme intègre au milieu de ces circonstances douloureuses; quoiqu'elle eût été froissée parmi les dragons, elle n'avait pas oublié Dieu, ni violé son alliance. Au contraire; s'il fallait que le gouvernement public de Dieu s'exerçât vis-à-vis de ce qui professait son nom et afin de séparer les fidèles qui pouvaient se trouver au milieu d'un peuple professant, — toutefois, quant aux fidèles eux-mêmes, ils souffraient réellement pour le nom de Dieu. Je crois qu'il faut distinguer ici entre le nom de Dieu et le nom de Jéhovah; sans doute, Dieu était Jéhovah, comme il est pour nous le Père; mais il s'agit ici de ce que Dieu est comme tel. Ce n'est pas seulement la fidélité à ne point renier le nom révélé, mais les souffrances avaient lieu à cause de ce que Dieu est; on ne se tournait pas, dans soit coeur, vers les idoles; on préférait souffrir tout au monde plutôt que renier le vrai Dieu. Les fidèles agissaient ainsi pour l'amour de lui, à cause de ce qu'Il était, quoique les bénédictions leur fissent défaut, et parce que le Dieu qui était en alliance avec son peuple était le vrai Dieu. Ils ne voulaient pas être éprouvés seulement en vue des bénédictions de l'alliance, mais pour l'attachement de leur coeur à ce que Dieu était dans Sa nature. En principe, il en est de même quant à nous. C'est de la joie, parce que l'amour de l'intégrité, la participation à la nature divine, — par laquelle nous nous réjouissons en ce qui est bien, en ce qui est de Dieu, — donne la conscience d'elle-même, c'est-à-dire la joie consciente propre à cette nature qui se réjouit de ce qui est juste et bon. Ce n'est pas de la propre justice, mais la joie consciente de la nature divine dans ce qui est bon; la propre joie divine selon sa nature.

Seulement, pour ce qui nous concerne, il faut que cette joie ait un objet: Dieu lui-même; alors cette joie est manifestée en nous, lorsque nous souffrons pour Lui. C'est pourquoi il est dit ici (car les ennemis haïssaient, Dieu): «Nous sommes tous les jours mis à mort *pour l'amour de toi*, et nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie». Afin que les affections du coeur soient mises en pleine lumière et que les souffrances soient réellement pour l'amour de Dieu, il faut qu'il y ait absence des bénédictions qui appartiennent à Sa puissance. Les fidèles sont donc abandonnés, pour un temps, à l'oppression de l'ennemi; et cette dispensation, tout en scrutant leur coeur et l'intégrité de ses motifs, les amène à souffrir à cause de ce que Dieu est. Ensuite, au temps convenable, leur cri d'angoisse trouvera de Sa part une réponse, car il ne peut sans motif laisser au pouvoir du mal ce qui répond à sa nature: l'intégrité envers lui. Il en est toujours ainsi: bien que les sources de notre joie *puissent* être toutes dans un autre monde, néanmoins, comme règle, Dieu, conformément à son alliance, délivre dans ce monde-ci. Par rapport à la terre, ce cri des fidèles introduit le Messie.

Je crois voir, dans le Psaume 44, un progrès sur les deux Psaumes précédents. Ceux-ci représentaient le fidèle délaissé, il recherchait la lumière de la face de Dieu; alors tout allait bien. Ici, le fidèle, en dépit de tout, s'attache à Dieu lui-même, dans l'intégrité de son coeur. En principe, c'est la même chose dans ces trois Psaumes; mais d'une manière plus absolue dans le dernier, et c'est ce dont on a besoin. C'est précisément cet attachement à Dieu même, en dépit de tout, qu'il faut apprendre; car c'est là que l'on peut voir si le coeur est absolument pour Dieu.

Psaume 45

Ce Psaume a évidemment pour objet de célébrer le Messie, le Roi. Le coeur sent qu'il médite un sujet excellent. Lorsque Christ est devant l'âme, il la ranime, il la réveille. Ici, c'est en sa qualité de Roi victorieux, en sorte que nous trouvons ici plus exclusivement son triomphe humain, et moins l'appréciation chrétienne proprement dite de sa personne. La puissance du mal sera alors terrassée et le coeur s'en réjouira avec chants de triomphe. Pour nous, maintenant, la joie est plus profonde, plus divine. Collectivement, nous attendons l'Epoux; individuellement, le Sauveur qui n'a pas honte de nous appeler ses frères. En pensant à lui comme à une personne divine, nous sentons la profondeur de cette oeuvre divine, insondable, dans laquelle Dieu a rencontré le péché et l'a aboli pour nous; nous contemplons la gloire dans laquelle Christ est entré, et dont il est digne à la fois dans sa personne et par son oeuvre. Toutefois, nous pouvons comprendre la joie triomphante des Juifs délivrés, ou du moins celle que produit l'anticipation de leur délivrance par le moyen du Messie.

Mais à côté de cette joie, le Psaume 45 contient un principe d'une grande importance: La fille est appelée à oublier son peuple et la maison de son père, et le roi mettra son affection en sa beauté; alors, au lieu d'être bénie en ses pères elle sera bénie en ses enfants. (verset 16). L'association avec Christ rompt les anciens liens naturels et en forme de tout nouveaux. Ce principe est évidemment d'un caractère absolu et décisif; mais le verset 11 l'établit de la manière la plus forte: «Oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi mettra son affection en ta beauté!» Pour le chrétien, s'il veut pouvoir marcher de manière à faire les

délices du Seigneur, il faut donc qu'il y ait une rupture complète d'avec tout ce à quoi la nature se rattache. Les doctrines qui forment la base de ce principe, ne sont pas exposées ici, cela ne conviendrait pas aux Psaumes. Il s'agit ici de l'état de l'âme, elle doit *oublier* tout ce qui, selon la nature, avait un droit sur elle; c'est l'introduction de Christ qui rend cela nécessaire. Christ lui-même aussi, en a fini avec le monde par la mort, et il est entré par la résurrection dans un monde nouveau. Son droit est absolu, en contraste avec tous les autres. En tout ce qui est selon la nature, il n'y a point de lien, point d'association avec les bénédictions dans lesquelles Il introduit; c'est un ordre de relations tout différent. Les relations anciennes à leur place revendiquaient naturellement leur droit sur le coeur; mais Christ, en nous amenant à Lui-même, en fonde de nouvelles dont il est le centre et Il possède un droit divin. On entre dans les nouvelles relations en abandonnant les anciennes par la rédemption qui nous en délivre. Il faut que Christ, de droit divin, possède le coeur tout entier, Lui, qui en se donnant pour nous et à nous, nous introduit dans une scène toute nouvelle en relation avec Lui. Lui seul peut prétendre à notre coeur; accepter d'autres prétendants, c'est renier Ses droits; c'est abandonner notre nature divine et notre position en Lui; c'est retourner aux choses anciennes. Etre à Lui voilà tout notre être et, comme la Parole l'exprime, «Christ est tout». Nous renions cette vérité si nous acceptons la concurrence d'autres droits que les siens.

Ceci peut se dire de la religion comme d'autre chose. Lors du règne de Christ, il faudra que le Juif cesse de se glorifier dans ses pères pour se glorifier en Lui; et quant à nous, quelque religion légale ou charnelle que nous ayons eue, tout est mis de côté; tout ce qui était gain est devenu perte; les choses anciennes sont passées; nous en avons été sortis. Christ et l'avenir qu'il donne, sont notre tout. *Christ* peut nous placer au milieu de devoirs actuels en rapport avec des relations humaines, et il le fait; mais quiconque regarde en arrière n'est pas propre pour le royaume de Dieu. Auparavant tout avait manqué; Christ est joie et bonheur, et cela d'une manière stable et en puissance. On trouvera cette vérité pleinement établie comme doctrine et comme expérience en 2 Corinthiens 5: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont faites nouvelles».

Psaume 46

Le Psaume 46 nous présente une vérité très simple, mais bien solennelle et importante; une vérité dont les chrétiens ont besoin pour traverser les souffrances de ce monde, et pour se garder de la disposition à chercher du secours dans les efforts humains. «Soyez tranquilles et connaissez que je suis Dieu» (verset 10). Voilà l'exhortation; l'encouragement, le voici: «Dieu est notre retraite, notre force, et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver». Si tel est le caractère de Dieu, lorsque les eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation des vagues de la mer, nous pouvons être tranquilles. Qu'importe leur élévation et leur puissance, si Dieu, notre refuge, est présent. Seulement, il nous faut attendre qu'Il intervienne et c'est là l'épreuve de la foi; aussi il ajoute: «Connaissez que je suis Dieu». On peut être mis à l'épreuve, soit comme exercice de patience,

soit en résistant à l'envie de se délivrer par des efforts humains; mais la vérité que nous trouvons dans ce Psaume est un encouragement précieux et béni, qu'aucune affliction quelconque ne saurait diminuer, car c'est de la créature que vient l'affliction, tandis que Dieu est Dieu. Toutefois, cela suppose que l'on ne cherche pas d'autre refuge; c'est la confiance parfaite, manifestée lorsque tout est contre nous.

Le point capital, c'est que *Dieu comme tel* est notre refuge et notre force. Il ne dit pas: «l'Eternel» et ne parle, plus bas, de Jéhovah que lorsqu'il est question de relations. Il s'agit de Dieu dans sa nature, en contraste avec l'homme et en général avec toute puissance quelconque car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous La foi saisit cette vérité. Dieu est un refuge où nous pouvons trouver un abri et Il est la force, de sorte qu'aucune puissance adverse ne peut réussir à nous atteindre. L'angoisse est à son comble, un pouvoir insolent s'élève contre nous; Lui est notre secours actuel, notre abri infaillible; mais ce secours peut n'être pas toujours actuel en sa manifestation. Aussi l'on regarde à Dieu Lui-même et le fait que nous sommes absolument rejetés sur Lui et qu'il n'y a pas d'autre ressource, rend indifférente à nos yeux toute la puissance du mal, puisqu'il ne peut absolument rien contre Dieu. «Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies?» disait le roi d'Assyrie à Ezéchias. S'il s'agissait d'autres secours, nous pourrions les comparer ensemble, en peser la valeur; pour celui-ci, il ne faut que la foi: «Vous croyez en Dieu».

Tout effort est vain qui s'oppose à ce qu'Il nous aide; mais il faut savoir attendre le secours. Les moyens humains l'excluent, car alors c'est une autre espèce de ressource qui n'est pas la foi. Dieu peut nous demander d'agir, alors la foi le fait avec confiance; mais ce n'est jamais selon les voies humaines, et quand l'affaire est entre les mains de Dieu, dès qu'il ne s'agit point d'un devoir, notre rôle est d'être tranquilles et nous connaissons bientôt qu'il est Dieu. Les efforts de l'homme gâtent tout; les plans humains ne valent jamais rien. Dieu interviendra à sa manière et à son heure. Certes, *il y a* des devoirs; en avez-vous, accomplissez-les; mais quand il n'y a pas de devoirs et que la puissance du mal est à l'oeuvre contre nous, notre rôle est de rester tranquilles. Les efforts humains prouvent le manque de foi et de quiétude, les plans ne sont autre chose que la chair.

Nous avons vu ailleurs que l'intégrité est nécessaire pour se confier en Dieu, parce que c'est en la sainte nature de Dieu qu'on se confie. Cette confiance absolue est requise lorsque la puissance du mal va en grandissant; et le sentier du saint est caractérisé par la patience jusqu'au moment de la délivrance.

Nous trouvons encore ici une autre pensée. Dieu, le souverain dominateur de toute la terre, a une demeure où les rivières de sa grâce rafraîchissent; cette demeure, qui était la ville de Dieu, Sion et le temple, est maintenant l'Eglise. C'est là que coulent les fleuves rafraîchissants; il la préservera (il le fera pour l'Eglise d'une manière encore meilleure que pour Sion, la cité de ses fêtes solennelles), et c'est là qu'il entre dans le caractère particulier de sa propre relation. C'est là qu'il donne la paix, ayant détruit toute la puissance de l'ennemi. Alors quiconque aura attendu connaîtra ce que Dieu est; — mais nous l'apprendrons au milieu de scènes encore plus saintes et plus radieuses.

Psaume 47

Je n'ai que peu de mots à dire sur ce Psaume. C'est l'annonce prophétique du triomphe du peuple de Dieu, lorsque la délivrance est intervenue. Ce qu'il est utile d'observer, c'est combien le gouvernement du monde est en rapport étroit avec Israël. Dieu, le Souverain, est grand roi sur toute la terre. Puis, les peuples et les nations sont assujettis à Israël, et Dieu choisit l'héritage pour le résidu de son peuple, — Jacob lequel il aime. Tout cela aboutit aux louanges de Dieu Lui-même, en réveillant l'adoration de son peuple: quelles que soient les bénédictions et la gloire du peuple de Dieu, son bonheur est dans la gloire de Dieu Lui-même. D'abord Sa puissance est célébrée et ceux d'entre les peuples qui sont en relation avec Israël, sont invités à s'en réjouir avec chants de triomphe, parce que cette puissance est aussi leur délivrance et leur bénédiction; Israël sait cela et le leur annonce. Là ce peuple trouve enfin sa place; mais il en résulte que Dieu domine dans sa pensée. C'est ce qui arrive toujours quand l'âme connaît réellement la bénédiction; elle se tourne vers Celui qui bénit.

Alors, ce ne sont pas seulement des actions de grâce, mais l'âme célèbre tout ce que Dieu est en tant que connu des siens sous le caractère d'un Dieu qui les bénit. Sa propre gloire à Lui, est leur joie; ils ne le connaissent pas simplement à cause de ses bénédictions, mais dans sa propre gloire qui se fait connaître en bénissant. Ainsi les versets 5-8 célèbrent ce que Dieu est, manifesté et connu de cette manière. De même en Romains 5: 11, non seulement le salut est constaté, mais il est dit: «Nous nous glorifions en Dieu par lequel nous avons obtenu la réconciliation».

Ensuite, au verset 7, on est appelé à célébrer ses louanges avec intelligence. Les relations de Dieu sont établies au verset 8; et c'est un point que nous négligeons facilement, car nous sommes appelés à vivre et à louer Dieu conformément à ses relations avec nous. Il est pour nous «le Père», Christ est «le Seigneur»; tandis qu'ici, dans le royaume, il «est assis sur le trône de sa sainteté», et il «règne sur les nations», caractères qui n'ont affaire qu'au déploiement de sa puissance sur la terre. Les principaux des peuples se réunissent, s'associant à une nation particulière, qu'ils reconnaissent comme le peuple de la promesse, celui du Dieu d'Abraham. «Les boucliers de la terre sont à Dieu; Il est fort exalté»; telle doit être la dernière pensée qui domine dans le coeur des saints.

J'ajoute, en terminant, que ce Psaume s'occupe du règne de Dieu à son point de vue le plus général en rapport avec l'exaltation divine, mais en connexion avec Israël qui la célèbre.

Psaume 48

Le Psaume 48 contient des détails locaux et les jugements par lesquels le trône de Dieu est établi en Sion. Ce que les fidèles avaient entendu (Psaumes 44) ils le voient maintenant (verset 8). Ainsi se termine le tableau historique de cette période. Elle commençait avec le rejet du résidu, tandis que le méchant était assis en puissance sur le trône; elle se termine par l'établissement du trône de justice en jugement. Les événements des derniers jours passent devant les yeux des fidèles.

Psaume 49

Le Psaume 49 est un commentaire détaillé de tout ce qui précède, et nous montre la place que l'homme occupe dans ce tableau. Ce Psaume met en lumière la vanité du monde, et ses rapports avec le jugement de Dieu à la fin. Ce qui est dit ici s'applique à tous les temps, bien que cela ne doive être publiquement réalisé qu'alors. La mort prouve la folie de toute sagesse, de toute prévoyance et de toute grandeur humaines: observation générale d'après laquelle on se dirige rarement, mais qui est toujours vraie. Il est dit de la sagesse (Job 28: 22): «Le gouffre et la mort disent: nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle». Ces derniers ne peuvent pas donner la sagesse positive, mais ils peuvent montrer d'une manière négative que cela seul a quelque valeur, qui n'appartient pas à l'homme mortel. L'homme établit sa famille, perpétue son nom; il disparaît; rien n'arrête la main de la mort. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de racheter de la mort (verset 7). Il vient un matin (verset 14), où les justes auront le dessus sur ceux qui paraissent sages quant à ce monde. La mort se repaît d'eux; ou bien, comme ayant négligé Dieu, ils sont assujettis aux justes lorsque le jugement de Dieu arrive. Mais la puissance de Dieu en laquelle les justes se confient est au-dessus de la puissance de la mort; Il rachètera de la mort le résidu (verset 15). De même aussi ceux qui seront vivants à la venue de Christ pour l'Eglise, ne mourront point; ceux qui seront morts ressusciteront. Telle est la confiance du croyant: la mort ne l'alarme pas, car il se confie en quelqu'un qui est au-dessus de la mort, qui rachète (qui délivre entièrement de sa puissance), ou qui ressuscite.

Toutefois le chrétien va plus loin, quoique cela soit vrai aussi à son égard. Il peut dire: «Afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts», mais, de plus, il dit: «Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort» (2 Corinthiens 1: 9). Il ne prend nullement, comme le résidu, sa part de ce côté-ci de la mort, en sorte que l'objet de son âme soit la délivrance de la mort pour vivre ici-bas. Christ étant mort, les rapports du chrétien avec ce monde ont cessé, sauf pour le traverser comme pèlerin. Il a la sentence de mort en lui-même; il ne connaît personne selon la chair, pas même Christ. Ses associations avec le monde sont terminées, il n'est plus qu'un serviteur de Christ dans le monde. Il se tient lui-même pour mort; il est crucifié avec Christ; toutefois il vit, mais c'est Christ qui vit en lui, et ce qu'il vit en la chair, il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré lui-même pour lui, en sorte qu'il est délivré de ce présent siècle. Ainsi, bien que le chrétien soit placé sur le terrain de ce Psaume, quant au principe général, il est dans une position toute différente. Il n'est nullement question pour lui d'échapper à la mort (quoique extérieurement cela puisse avoir lieu, puisque nous ne mourrons pas tous), car la mort est un gain pour lui; de plus, il se considère comme mort, sa vie étant cachée avec Christ en Dieu; et Christ étant sa vie. Mais cela n'en montre que mieux la folie — sur laquelle le Psaume insiste — d'accumuler des biens, de s'élever soi-même et de compter sur l'avenir, dans un monde où règne la mort; de compter sur les choses auxquelles s'applique le pouvoir de la mort. «L'homme ne se maintient point dans ses honneurs».

Qu'il est difficile, même lorsqu'on est heureux en Christ, avec des pensées et des joies célestes, de ne pas regarder aux choses visibles, de penser que la sagesse, les talents, les

succès et l'approbation des hommes ne sont absolument rien que la pâture de la mort! Que le saint veille donc; qu'il ne s'effraie point lorsque le succès accompagne ceux qui n'acceptent pas la croix. Nous attendons le jugement de Dieu sur tout ce qui est puissant et élevé; nous exerçons ce jugement dans notre conscience. Il n'y a aucune intelligence divine, dans l'homme dont le coeur est attaché à la gloire de ce monde. Les hommes le loueront: il a réussi; il a établi ses enfants; il a relevé sa position. On louera cela en termes pompeux, mais cet homme n'a point d'intelligence! Son coeur est lié aux choses dont la mort se repaît et dont la mort est la mesure! *Tous* les motifs du monde sont pesés par la mort. Après tout, l'homme avec ses motifs est semblable aux bêtes brutes qui périssent — seulement il a plus de soucis.

Psaume 50

Cet enseignement que la mort nous donne, n'est pas tout; il y a encore l'exécution du jugement divin. Ce sujet introduit des considérations nouvelles: le contraste entre la religion cérémonielle que Dieu peut avoir ordonnée dans sa bonté envers l'homme, et cette justice pratique qui est nécessaire pour que Dieu puisse reconnaître l'homme. Mais on ne la trouvera que dans une relation spéciale avec Dieu, et selon le moyen qu'Il a ordonné pour cela. Les saints sont assemblés par le sacrifice. La grâce qui rachète et le sentiment qu'elle est nécessaire doivent intervenir pour que les saints soient reconnus de Dieu comme tels; mais c'est à Dieu qu'ils sont assemblés. (verset 5). Le jugement a lieu selon le terrain sur lequel l'homme est placé. S'il a des privilèges il est jugé pour en avoir abusé, mais c'est toujours selon le terrain moral sur lequel sa conscience se trouve. De même ici, quant à Israël, Dieu ne se plaint pas du manque de sacrifices. Il ne s'agit nullement d'une religion cérémonielle, mais de la méchanceté. Dieu ayant gardé le silence dans le temps de sa longue patience, le monde pourrait s'imaginer qu'on peut le satisfaire comme un homme, avec des formes extérieures, des sacrifices, des cérémonies, et pas de conscience; et que Dieu ne regarde pas plus loin. Mais Dieu met sous les yeux de l'homme *ce qu'il a fait* (verset 21).

Celui qui connaît Dieu de manière à pouvoir le louer, qui reconnaît ce que Dieu est, qui le bénit pour ce qu'Il est, et règle sa marche selon la justice; celui-là jouira de la bénédiction gouvernementale de Dieu (verset 23). Celui qui offre des sacrifices comme s'il pouvait ainsi apaiser Dieu, puis qui continue sans prendre garde à Lui dans sa conscience, celui-là Dieu le reprendra et mettra devant ses yeux tout ce qu'il a fait. Si la chose a lieu ici-bas, c'est pour le salut; si elle a lieu en jugement il n'y aura personne qui délivre (versets 21, 22).

Psaume 51

Ce Psaume nous enseigne que, là où il a une oeuvre de Dieu, elle dépasse encore de beaucoup en profondeur le contenu du Psaume précédent. *Dieu* avait annoncé le jugement; mais ici, l'âme, sous l'impulsion divine, espère en la miséricorde. Elle désire que Celui qui seul peut le faire, la nettoie d'une manière digne de Lui; car l'âme, ainsi enseignée, sent qu'elle a affaire avec Dieu, et recherche une purification appropriée à une telle rencontre. C'est ainsi que, en Jean 13, le Seigneur qui était venu de Dieu, qui s'en allait à Dieu, et entre les mains duquel le Père avait mis toutes choses, dit à Pierre: «Si je ne te lave, *tu n'as pas de part avec*

moi». Le péché aussi est confessé. Ce qui caractérise ce Psaume, c'est le fait d'avoir affaire à Dieu lui-même et, en outre, le sentiment de celui qui est intéressé à cela. Or, comme je l'ai dit, ce que nous trouvons ici s'étend beaucoup au-delà de l'objet dont le jugement s'occupe. C'est pourquoi, à partir du verset 5, nous trouvons des principes intérieurs, car il est question d'avoir affaire avec Dieu et non pas seulement du jugement des actes commis.

Il y a le sentiment du péché dans la nature, et dans l'origine de notre être; on sent que Dieu veut la vérité dans le coeur; mais il y a, de plus, cette confiance en Dieu qu'Il enseignera la sagesse divine dans le secret du coeur, cette sagesse que l'oeil du milan n'a point vue. Ceci est précieux à comprendre. L'âme envisage l'humiliation avec joie, comme étant le moyen de briser une volonté profane car, puisqu'elle la hait, elle désire la voir brisée. En ce sens, l'amertume de l'humiliation est douce. Il y a la conscience bénie que, lorsque le Seigneur nous lave, nous sommes entièrement nets, plus blancs que la neige. Précieuse pensée, que celle d'être nets devant Ses yeux! On y croit si peu, parce qu'on ne croit pas que c'est *Lui* qui purifie.

Jusqu'ici nous trouvons plutôt la valeur intrinsèque de la purification: ce que c'est qu'être net pour Dieu; ce qui, pour Lui, est nécessaire et ce en quoi le coeur prend son plaisir. Maintenant on recherche la joie, mais une joie qui vienne de Dieu. Le châtement, l'humiliation et tout le reste, étant considérés comme dispensés par la main de Dieu, on est autorisé dès lors, à désirer la joie, la faveur, la face de Dieu. Un tel désir n'aurait été auparavant qu'une jouissance égoïste quoique bien naturelle; mais Dieu ne donne pas la joie tant que le coeur n'est pas en règle. Pour jouir ici-bas de la faveur et de la joie, il faut que le coeur soit vrai, réellement purifié, en accord avec Dieu. D'autre part, on ne peut séparer le désir que Dieu détourne Sa face de nos péchés et qu'Il efface toutes nos iniquités, du besoin d'avoir un coeur net; mais, avec cette différence que maintenant ce désir s'exprime en face de la bonté de Dieu. Ce n'est plus seulement une chose requise par la sainteté de Dieu et à laquelle le coeur donne son assentiment, mais c'est l'oeuvre de Sa grâce, une chose qui vient de Lui: «O Dieu! crée-moi un coeur net». Donne-le moi, «et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis» — un esprit recueilli, fixé calmement sur Dieu, seul objet du coeur; un esprit qui compte paisiblement sur Lui et s'attend à Lui. L'âme ainsi enseignée ne peut se passer de la présence de Dieu; sa frayeur est d'en être bannie. Elle n'a pas encore la pleine intelligence de la grâce et de la sûreté de la faveur divine, mais elle ne peut se passer de Sa présence; en être éloignée serait pour elle une misère immense; elle le sent d'autant plus que son oeil est davantage fixé sur Lui. C'est pourquoi l'âme supplie avant tout de ne pas être rejetée de devant Sa face, car elle l'a connue en vérité, comme répondant à ses désirs, comme lui étant nécessaire. En dehors de la présence de Dieu, il ne peut y avoir pour elle aucune joie.

L'action du Saint Esprit est connue ici comme la puissance de la joie; mais son habitation en nous n'est pas connue. L'âme demande de n'être pas privée de l'action du Saint Esprit. Il faut remarquer ici que le cas diffère de celui d'un chrétien; que nous le considérons au début de sa conversion ou lorsqu'il est restauré et qu'il rentre en communion. Jusqu'ici nous avons pu appliquer au chrétien les grands principes essentiels de la communion de l'âme avec Dieu; mais ces versets nous donnent l'occasion de constater la différence dont nous venons de

parler. Un chrétien intelligent ne pourrait pas dire littéralement: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté»; il considère les effets de son péché d'une toute autre manière. Il a contristé l'Esprit, il a péché contre l'amour, mais il ne croit pas que Dieu lui ôte jamais son Saint Esprit. Lorsque le châtement est extrême et que le bouclier de la foi est à terre, peut-être le chrétien doutera-t-il qu'il ait le Saint Esprit ou même qu'il l'ait jamais eu; mais jamais il ne demandera qu'il ne lui soit pas ôté. Il a atteint la limite où il ne lui restera plus que le désespoir; il se croit réprouvé, et s'il pense qu'il avait le Saint Esprit d'une manière extérieure, comme en Hébreux 6, il juge impossible, puisqu'il l'a perdu, qu'il puisse être renouvelé encore à repentance. Mais, sauf dans ce cas extrême, ou bien, lorsqu'on fait usage d'Hébreux 6 pour sa propre condamnation (usage fréquent, tant que l'on n'a pas obtenu une paix réelle), il n'y a aucune pensée pareille chez un chrétien. Un homme peut douter qu'il ait le Saint Esprit, mais un chrétien intelligent ne pense pas que Dieu le retire. Il sera peut-être dans un état qui touche au désespoir; il sera profondément affligé, parce qu'il a contristé l'Esprit qui est en lui. Le résidu peut demander que l'Esprit agisse présentement en Israël, vit que Dieu reconnaît cette nation, chose que, du moins, le résidu espère. (Comparez Aggée 2: 5).

David de même, ayant péché, pouvait parler ainsi; un chrétien ne le pourrait pas. A la rigueur, ce cri pourrait provenir d'un chrétien inexpérimenté qui n'a pas trouvé la paix, et ne sait pas que Dieu n'ôte pas son Esprit au chrétien. Un chrétien connaissant la vérité, mais ayant failli dans sa marche et assailli par l'ennemi, pourrait demander de ne pas perdre pratiquement cette action de l'Esprit qui seule nous garde dans la communion, et qui tient élevé le bouclier de la foi; et la chose serait à sa place. Celui qui se trouverait ainsi privé de cette action, pourrait dire: «Rends-moi la joie de ton salut», et encore ne s'agit-il pas là de l'état de l'âme; mais seulement du point auquel elle revient. Dans le cas extrême, on va jusqu'à croire que l'on est perdu, quoique, après tout, l'espoir ne soit jamais tout à fait abandonné. Mais lorsqu'une telle âme vient à se repentir, les versets 11 et 12 sont d'un usage pratique, quoiqu'elle n'ait jamais lieu de dire: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté».

Il y a une action constante du Saint Esprit pour conserver la foi vivante; cette action peut être la source d'une grande joie lorsque nous marchons avec Dieu; mais lorsque nous n'avons pas de joie, elle empêche l'ennemi d'introduire le doute dans notre âme devant Dieu. Elle conserve, comme je l'ai dit, la foi vivante. L'ennemi n'est pas, comme puissance des ténèbres, entre nos âmes et Dieu. Voilà, pratiquement, ce que l'âme désire dans ce Psaume; elle demande que la joie sensible du salut de Dieu soit rétablie, mais elle n'a pas la connaissance de l'habitation de l'Esprit, fondée sur la rédemption.

Il se peut que nous ayons à exprimer aussi, comme le verset 12, le désir que la joie du salut nous soit rendue et que notre coeur soit soutenu par le libre Esprit de Dieu; qu'il ait cette liberté devant Dieu et dans son service, dont jouit par l'Esprit (quand ce dernier n'est pas contristé), l'âme qui connaît la rédemption et la lumière précieuse de la présence de Dieu. En David il y avait l'incertitude que le pardon pût être répété, incertitude aggravée par la grandeur de son péché. Alors, en effet, l'acceptation définitive et permanente du croyant était encore inconnue. En Israël, dans les derniers jours, il y aura la connaissance de relations

longtemps goûtées — maintenant suspendues — quoiqu'il y ait de la confiance en Dieu à cet égard. Mais tel n'est point l'état du chrétien. S'il sait que le Saint Esprit habite en lui, il sait aussi qu'il y *demeure*.

L'âme en laquelle l'Esprit de Dieu agit, peut, à cet égard, se trouver dans les états suivants: Premièrement, exercée mais ignorante, ayant une idée générale de la miséricorde, elle s'appliquera à elle-même toutes ces conséquences du péché, vaguement peut-être, mais avec terreur. Secondement, lorsque le pardon est connu (mais surtout quand la conviction du péché qui accompagne cette connaissance, n'est que superficielle), sans que la justice de Dieu soit connue, l'âme qui a perdu le sentiment du pardon par une chute ou par insouciance, voit le jugement devant elle, sans avoir la justice; alors, toute joie précédente devient amertume; elle s'applique la réprobation prononcée en Hébreux 6, ainsi que tous les autres passages qui parlent soit de la persévérance comme d'une condition, soit de l'apostasie. Dans ce cas, l'âme n'était pas réellement affranchie. Elle a connu le pardon, non pas la justice; elle a connu le sang sur les linteaux des portes, mais non pas la Mer Rouge. Elle est en voie d'apprendre la justice divine et la paix durable devant Dieu en Christ ressuscité. Troisièmement, il y a le cas dont j'ai parlé plus haut, où la vérité étant connue, on a traité légèrement le péché; alors on se trouve sous la puissance de l'ennemi; il n'y a point de force pour appliquer la Parole ou les promesses, et l'on s'applique à soi-même chaque sentence amère. La justice de Dieu en jugement étant reconnue comme juste, c'est, pour ainsi dire, non pas Dieu, mais Satan qui est l'interprète de la Parole. Cependant Dieu se sert de tout cela comme d'un châtiment pour remettre l'âme en règle, et celle-ci, par grâce, s'attache à Dieu, en dépit de tout.

En parlant de ces versets j'ai peut-être dépassé les limites habituelles, mais la chose m'a paru nécessaire, parce qu'on en abuse si souvent pour placer les chrétiens sur le terrain de l'Ancien Testament, et pour leur enlever la vérité de la demeure constante de l'Esprit en eux; tout cela est une fausse application de notre passage.

Je terminerai par quelques remarques sur les derniers versets. L'âme n'est pas encore restaurée ni libre devant Dieu, elle désire l'être. Une fois restaurée, elle peut librement enseigner les autres. Mais, tandis qu'elle désire un cœur net, il est un autre caractère du péché, le fardeau d'une âme qui a rejeté Christ: «*la dette du sang*». «Délivre-moi du sang versé» (verset 14). Il va sans dire que *nous* ne pouvons mettre Christ à mort; mais le péché est le même. Ainsi, dans le péché, il n'y a pas seulement la souillure, mais les sentiments sont mauvais; il y a de la haine contre Dieu, manifestée par l'inimitié envers les saints et surtout envers Christ. Nous pouvons comprendre comment Israël pourra faire une telle demande; car ils ont dit: «Que Son sang soit sur nous et sur nos enfants!» Mais, en pratique, nos cœurs aussi l'ont rejeté et n'ont pas voulu de Lui. Toutefois, l'âme qui a été approchée de Dieu par Sa grâce, peut demander d'être aussi nettoyée de cela; bien plus, en recevant le pardon de ce péché, elle voit que Dieu est en effet le Dieu de son salut; qu'il n'est pas le Dieu de jugement, mais que dans le cas du péché le plus extrême, Dieu est un Sauveur — qu'il sauve en amour. Alors l'âme chante hautement la justice de Dieu. (verset 14). Dans sa relation actuelle avec

Dieu, il n'y avait que le péché; la croix, c'était Dieu rencontrant le péché et le péché rencontrant Dieu dans l'homme. L'homme (c'est-à-dire le pécheur) n'avait que le péché.

Par la croix, il a montré qu'il n'était que haine et violence contre Dieu présent en amour. Mais là même Dieu devint, non pas un restaurateur, mais un Sauveur, un Sauveur parfait; et Il montra sa justice en ce qui concerne l'oeuvre de Christ, en plaçant l'homme, Christ comme homme, à sa droite. Alors seulement la justice de Dieu est connue; et, cette justice ayant triomphé dans le salut, l'âme la chante hautement. Telle est la vraie liberté; le Saint Esprit donné en est la puissance. La conséquence nécessaire c'est que les sacrifices n'ont plus de place; où seraient-ils? Comment reconnaîtraient-ils Dieu? Un esprit brisé, voilà ce qui s'accorde avec la croix, avec le corps rompu de Christ et les péchés pardonnés. Dieu ne méprise pas cet esprit. Cela répond à sa pensée dans la croix, à sa grâce envers le pécheur. Alors suivent la paix, la bénédiction et le service. Ici, naturellement, la chose a lieu selon l'ordre millénial juif, mais elle est réalisée en esprit dans le chrétien.

Psaume 52

Le Psaume 52 n'exige que peu de remarques. Il s'occupe du jugement en Israël, mais il contient quelques principes qui s'appliquent directement, à toute époque, au croyant qui ne regarde pas aux circonstances, lorsque prévaut la puissance du mal. Le mal se vante lui-même ainsi que sa puissance, mais la foi voit autre chose. La bonté de Dieu, devant lequel les hommes sont comme des sauterelles, dure tous les jours (verset 2), bien que le mal ait continuellement le dessus. Il n'y a pas de moment où cette bonté ne se trouve pleinement en Lui; pas de jour où quelque chose lui échappe, ou bien se trouve hors de sa portée. Il ne s'agit pas seulement de la puissance de Dieu, mais de sa bonté. C'est une grande vérité générale; mais nous chrétiens, nous disons, Notre Père! «Pas un passereau ne tombe en terre sans *votre Père*». D'un autre côté, il y a ici une pensée particulièrement précieuse; il ne s'agit pas de la bonté de Jéhovah dans sa relation avec Israël, mais de ce qui est dans la nature de Dieu. La bonté de Dieu, quelle ressource contre le mal! Comme telle, elle ne peut ni cesser, ni être interrompue. La fin de l'orgueil, c'est la ruine, mais celui qui s'assure dans le Seigneur et dans son amour fidèle, sera, lorsque tout le reste se flétrit, comme un olivier verdoyant planté dans les parvis de la maison de Dieu.

Psaume 53

Ce Psaume, comme nous le savons, apporte la conviction de leur état de péché irrémédiable, à ceux qui possèdent les plus grands privilèges. Le secret de leur conduite n'est pas nouveau; j'en dirai quelques mots. La voie du méchant tout entière a pour point de départ ceci: Pour lui Dieu *n'est pas*. La foi n'existe pas et Dieu n'est pas vu; tel est le secret de toute erreur, soit en pratique, soit dans le raisonnement humain. Plus nous examinons dans son ensemble le cours de l'activité humaine, nos fautes à nous, chrétiens, les errements divers de la philosophie, plus nous trouvons aussi que «Il n'y a point de Dieu» est à la racine de tout cela. Il s'agit ici d'une conscience qui ne tient aucun compte de Dieu. Le coeur n'a aucun désir de Lui, et la volonté est à l'oeuvre comme s'il n'y avait point de Dieu. C'est ainsi que l'insensé

dit en son coeur: «Il n'y a point de Dieu». Pourquoi donc le dit-il? Parce que sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu. Sa volonté voudrait qu'il n'y en eût point; et comme cet insensé ne voit pas Dieu dans ses oeuvres, sa volonté ne voit que ce qu'elle veut. Dieu est mis de côté et toute la conduite de l'insensé est sous l'influence de sa propre volonté, comme s'il n'y avait point de Dieu. S'il réfléchit, il s'efforce de prouver que Dieu n'est pas, parce qu'autrement il ne pourrait pas continuer à faire ce qu'il veut. S'exaltant lui-même et se décevant lui-même, il en vient, quant à sa condition pratique, à vouloir que Dieu n'existe pas. Ce n'est pas qu'il le pense, mais il agit comme s'il le pensait, soit dans ses intentions, soit dans ses actes. Dans un certain sens, on peut dire que même il *pense* ainsi; car exclusivement occupé des choses présentes, aveuglé parce qu'il est devenu étranger à Dieu, mort quant au sentiment moral, jugeant d'après les choses présentes, il en tire des conclusions, et nie qu'il y ait un Dieu. Il vit dans ses pensées ainsi formées, et s'exprime, de cette manière, en son coeur. Lorsque sa conscience s'éveille, il sait bien qu'il y a un Dieu; mais il vit dans sa volonté et dans les pensées de cette volonté et, pour lui, il n'y a point de Dieu.

Il est étonnant de voir combien le raisonnement humain fait habituellement abstraction de l'existence de Dieu! Impossible qu'on regarde autour de soi, sans se rendre compte que la somme du mal est fort grande. Si l'on n'accepte pas la chute et le salut, que doit-on penser quand on ne voit pas Dieu intervenir, d'une manière immédiate, comme en Israël? On laisse Dieu de côté, et l'on se rend compte de tout comme s'il n'existait pas. Les hommes ne veulent pas placer toutes choses sur le terrain de la vérité; ils ne peuvent, par conséquent, introduire Dieu dans ces choses, et ils expliquent tout sans lui. Voilà ce qu'on appelle la philosophie. Or cela mène nécessairement sous la puissance du mal, car le mal existe et par conséquent sa puissance. Si Dieu n'est pas introduit, il faut, dans ce cas, que la puissance du mal ait le dessus, car où est celui qui l'en empêcherait? Toutefois Dieu retient, jusqu'à ce que son temps soit venu, le temps où il n'y a plus de bien à faire par la patience. Alors le mal arrive au comble, comme nous le voyons dans ce Psaume, et le résultat c'est le jugement dont il est parlé au verset 5. Mais remarquons que les principes du monde sont les mêmes à toute époque. Dès que j'agis comme si Dieu n'existait pas (c'est-à-dire sans m'inquiéter de Sa volonté), c'est comme si je disais dans mon coeur: «Il n'y a point de Dieu».

Si la peur dont il est parlé au verset 5 est celle de la congrégation des justes (*), comme je le pense, nous voyons combien les justes ont peu de raison de s'effrayer au jour de la puissance du mal; car plus ce dernier grandit, plus c'est Dieu que cela concerne. Le mal a-t-il atteint son extrême limite, Dieu seul est en cause, et, par conséquent, il n'y a plus aucune raison de craindre. C'est lorsque les méchants triomphent que Dieu les méprise. Le Psalmiste, comme Juif, désire ardemment cette époque, qui sera celle de la restauration d'Israël. Dans un certain sens, nous la désirons aussi, parce que nous désirons la disparition du mal et le repos de la terre; mais ce n'est pas la bénédiction la plus élevée.

(*) Il faut traduire ainsi le commencement du verset 5: «Ils se sont extrêmement effrayés là où il n'y avait point de peur».

Psaume 54

Ce Psaume contient un seul principe, mais des plus importants pour la pratique: Dieu seul et son nom; c'est-à-dire que la révélation de Lui-même est la ressource de l'âme. Les étrangers n'ont pas Dieu devant leurs yeux; il n'en est pas ainsi du croyant, et, pour lui, tout dépend du nom de Dieu. Le fidèle exprime sa dépendance et recherche Dieu selon Son nom. Ce nom tient la première place dans le Psaume. Il faut remarquer que Dieu n'est pas connu ici dans une relation d'alliance qui subsiste. Il ne s'agit pas de Jéhovah, sauf à la fin du Psaume, mais de Dieu, comme tel, en contraste avec les hommes et tout le reste; de Dieu connu en ce qu'Il est: comme source de miséricorde et de bonté, de laquelle nous dépendons. Mais Dieu s'est révélé Lui-même; il s'est fait connaître Lui-même aux hommes; son nom qui exprime ce qu'Il est, ce nom est connu et le coeur se confie en cela. Que cette confiance est douce! C'est la joie et le repos. Que pourrait faire l'homme, si Dieu est pour nous? Il se peut que je ne sache pas ce que Dieu fera; mais j'ai confiance en Lui. Dieu dit qu'Il est mon secours. Une fois que l'âme est délivrée ou qu'elle pense à la délivrance, tout ce que Dieu est en relation avec son peuple, devient pour elle un sujet de louange. Mais ce que Dieu est, comme Dieu, voilà sa ressource.

Psaume 55

Le Psaume 55 est l'expression d'une grande détresse d'esprit. Il y avait là des ennemis du dehors; mais ce qui pesait avant tout sur l'esprit du fidèle, c'était la haine de ceux qui étaient dans la plus intime relation avec lui. Ceci l'amène en présence de la mort et du jugement divin, parce que, comme instruments de Satan, ses ennemis voudraient charger son âme de la culpabilité devant Dieu (*). Le Seigneur Lui-même (quoique ce Psaume ne soit pas proprement une prophétie qui s'applique à Lui) a entièrement passé par là, je n'ai pas besoin de le dire. Ils cherchèrent à faire de Lui un coupable; ils triomphèrent lorsque Jésus fut abandonné de Dieu, et ils estimèrent qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé. Ce Psaume a trait directement au résidu des derniers jours; mais, comme nous l'avons vu, dans toute leur angoisse, le Christ a été en angoisse.

(*) Traduisez au verset 3: «Ils font tomber sur moi l'iniquité». (Ed.)

C'est une chose très solennelle que de voir une âme chargée de l'iniquité par des hommes méchants, instruments de Satan. Le Seigneur a éprouvé cela plus profondément que personne, parce qu'Il s'est chargé de notre iniquité. Il ne s'agit pas proprement de la colère que Christ a portée, et que nous ne porterons jamais, mais du fait, que la puissance de Satan, par le moyen des méchants, veut mettre le poids de la colère sur l'âme du juste. Le Seigneur peut juger cette épreuve nécessaire, mais ce ne sera jamais qu'un cas exceptionnel pour les chrétiens.

On trouve ici de la confiance en Dieu, l'espoir que son oreille est attentive au cri du coeur qui se confie en Lui. Mais, jusqu'à ce qu'on ait regardé au Seigneur, la puissance de l'iniquité et l'iniquité elle-même épouvantent et écrasent l'âme. L'existence et la puissance du mal, — de ce qui est opposé à Dieu, — pèsent sur l'âme; et à cela se joint le fait que la confiance du juste en l'homme a été outrageusement trompée, car ce n'est pas un ennemi avoué, mais c'est

la main d'un ami qui a fait ces choses. Comment compter sur quoi que ce soit qui vienne de l'homme, si nos plus proches nous trahissent? Aussi le coeur éprouve-t-il ce que c'est que l'isolement; il ne peut compter sur rien. Le Seigneur a traversé et éprouvé cette puissance du mal: nous ne la sentons que lorsque la chair n'est pas brisée et qu'elle a besoin de l'être. Sans doute, le mal existe, mais, pour la foi, Christ a brisé sa puissance; toutefois, en tant que nous sommes pécheurs, cet effort de la puissance de Satan contre nous, aura nécessairement un caractère de jugement. Par grâce, nous pouvons être au-dessus de cela et avoir confiance. C'est pour cela aussi que Christ a prié pour Pierre; et, bien qu'ayant failli sous la puissance de Satan, il fut préservé de douter de l'amour du Seigneur et de descendre jusqu'au désespoir. La chose la plus terrible, dans ce Psaume, c'est que la méchanceté se présente comme la puissance du mal. L'esprit du fidèle recule d'épouvante devant ce manque de coeur; il voudrait fuir; car un esprit de grâce aimerait à se reposer en paix lorsque de tous côtés le mal l'entourne. Toutefois le coeur a la conscience de n'avoir aucune association avec le mal; il ne demande qu'à fuir, pour être seul, en repos, car il est dans une position où il n'a personne en qui se confier. Ceci le rejette entièrement sur le Seigneur, car, après tout, il n'a pas, dans ce monde, des ailes de colombe.

Le résultat est que la méchanceté est présentée devant le Seigneur, c'est-à-dire en pleine lumière; ce qui introduit naturellement le point de vue sous lequel tout est considéré dans les Psaumes: la patience en présence du mal, la justice qui doit envisager le mal sous son vrai caractère; et enfin la pensée du jugement. Sans doute, les Psaumes nous parlent aussi des souffrances de Christ sous le péché, même jusqu'à subir la colère, ainsi que de la grâce qui ressort d'un jugement déjà exécuté; mais, en général, les Psaumes présentent l'aspect du gouvernement de Dieu; car le jugement du mal et la délivrance de l'opprimé sont dans la nature de Dieu en tant qu'il gouverne et qu'il voit toutes choses. Jusqu'ici, le coeur gémissait sous l'oppression et dans la souffrance, en pensant avec horreur et affliction d'esprit au mal qu'on cherchait à lui imputer; mais maintenant, il peut, regardant au Seigneur, considérer le mal plus calmement quant à son caractère propre, et quant au jugement qui va suivre. De là, une pleine confiance en Jéhovah, connu comme le Dieu de l'alliance. Aussi, depuis le verset 19, le fidèle, en toute liberté d'esprit, envisage calmement toutes choses et en considère la fin. La conclusion ne se fait pas attendre. Elle est parfaite, elle est précieuse malgré le sentiment le plus profond d'un mal arrivé à son comble: «Rejette ta charge sur Jéhovah et Il te soulagera; Il ne permettra jamais que le juste soit ébranlé». Ici se terminent tous les exercices qui sont en rapport avec le fondement de notre foi; et, bien que ce Psaume exprime le désir du jugement, lorsque l'on considère le principe du verset 22, on y trouve le précieux soutien de la foi dans toutes les épreuves. Il y a deux points à remarquer ici: «*Rejette ta charge sur Jéhovah*». Quelle que soit l'épreuve ou la difficulté, rejette-la sur le Seigneur. Cela ne signifie pas que l'épreuve soit toujours retirée; dans ce cas-ci la chose n'aura lieu qu'à l'arrivée du jugement; mais «*Il te soulagera*». Cela vaut mieux que si les épreuves étaient retirées; car c'est Dieu venant directement se mettre en rapport avec nous, avec nos âmes; c'est le sentiment de son intérêt pour nous, c'est sa faveur, sa proximité; Il vient pour nous aider dans

nos besoins. C'est un état divin de l'âme, meilleur même que l'absence du mal. Dieu est un ferme appui pour nous soutenir.

Le second point est la fidélité infaillible de Dieu. Il ne permettra point que le juste soit ébranlé. Peut-être sera-t-il éprouvé; mais Dieu ne peut ni ne veut permettre que le mal dans le monde ait le dessus. Par le moyen du mal nous pouvons apprendre à avoir confiance, et, en ayant confiance, nous savons que le Seigneur nous gardera. Le caractère extrême du mal rend l'intervention de Dieu nécessaire; — montre d'autant plus clairement qu'il faut que Dieu intervienne.

Psaume 56

L'âme est sortie des profondeurs de la détresse intérieure, dans laquelle elle se trouvait au Psaume 55. En effet, bien que les ennemis du fidèle se tiennent aux aguets pour surprendre son âme, il ne s'agit plus ici de l'infidélité et de la trahison de ses amis; ce sont des ennemis qui cherchent à lui faire du tort. Il est effrayé plutôt que désolé, et regarde à Dieu à travers les difficultés. Aussitôt la foi est en activité. Dans le Psaume précédent, l'esprit du fidèle était profondément abattu au-dedans de lui; ici, il est seulement éprouvé; aussi peut-il bien vite se confier en Dieu, dont la Parole est, pour lui, le témoignage d'une délivrance certaine.

Dans le Psaume 55, c'est seulement au verset 19 et à la fin que le fidèle est capable d'introduire Dieu; tandis qu'ici Dieu est aussitôt devant l'âme. En réalité, les épreuves extérieures sont peu de chose, comparées avec les déchirements intérieurs de l'esprit: «L'esprit d'un homme soutiendra son infirmité; mais l'esprit abattu qui le relèvera?» (Proverbes 18: 14). La confiance du saint est donc en Dieu. Mais cette confiance en Dieu ne peut exister sans quelque révélation de Sa part. Or, quand l'âme peut regarder à Lui et avoir confiance, le témoignage qu'Il nous a donné dans son amour, ce par quoi Il a révélé ses pensées, devient à la fois le guide et l'assurance de l'âme. Combien la possession de ce témoignage est précieuse! Dieu ne peut faire autrement que de l'accomplir. Ces deux points — Dieu Lui-même et sa Parole — sont les pivots de la pensée dans ce Psaume. «Je louerai en Dieu Sa Parole». Sa Parole nous donne le témoignage certain de ce qu'il sera, de ce qu'il est pour nous.

Mais, lorsqu'il s'agit de Dieu, que peut faire la chair? Telle est la conclusion à laquelle l'âme arrive. Elle a des ennemis, peut-être forts et puissants, et elle n'est pas insensible à cela. Ils se tiennent cachés et complotent contre le fidèle qui n'a aucune ressource en la chair. Tout cela lui est utile, en lui faisant connaître le monde dans lequel il se trouve, et en le servant de la chair. Que peut-il donc faire? Rien du tout. Dieu devient sa seule ressource et cela lui offre autant de bénédiction positive que d'utilité. En réalité, si Dieu est pour nous, que peut faire la chair? Un homme du monde peut avoir des ressources charnelles contre la chair, mais un saint ne peut recourir à de telles armes: elles le détourneraient de Dieu, au moment même où Dieu l'amène complètement à Lui. Il ne peut pas dire «confédération» toutes les fois que le peuple, faible en la foi, dit: «confédération»; d'autre part il ne doit pas craindre ce que ce peuple craint, ni s'en épouvanter, mais il doit sanctifier l'Eternel des armées lui-même qui lui sera

pour sanctuaire. Ici le fidèle est amené, par ce qui est pour lui une occasion de crainte, à regarder à Dieu. *Dès lors*, que peut faire la chair? Dieu dispose de toutes choses, et Il a ses plans qu'il exécutera certainement.

Une autre bénédiction, non moins profonde, accompagne celle-ci. L'âme est dans l'épreuve, les méchants complotent contre elle, mais Dieu est avec elle dans l'affliction et enregistre tout cela. Il compte les allées et venues du fidèle; car ce dernier est considéré ici comme dépourvu des privilèges extérieurs qui appartiennent au peuple de Dieu et des bénédictions de Sa maison. Dieu enregistre tout cela et le fidèle peut être assuré, comme il l'exprime admirablement, que le Seigneur met chacune de ses larmes dans ses vaisseaux. Chaque affliction du fidèle est écrite dans Son livre. Précieuse pensée! Ainsi le coeur se confie en Lui, et il sait que, lorsqu'il crie à Lui, tous ses ennemis retourneront en arrière. Ensuite, comme il avait loué la Parole de Dieu avec foi, regardant à elle, soutenu par elle, comptant sur elle au milieu de ses frayeurs et de ses afflictions, (oh! que les saints sachent mieux le faire!) il veut la louer encore en comptant sur la délivrance par l'intervention infaillible de Dieu.

Ce Psaume nous présente encore, naturellement sous une forme juive, un autre principe en rapport avec ces exercices du coeur, principe que l'on rencontre toujours dans ces exercices, et qui, en tant qu'ils viennent de Dieu, est, en effet, l'un de leurs objets principaux. Je veux parler du sentiment que l'on appartient, qu'on a été livré, consacré à Dieu. «O Dieu! tes vœux sont sur moi». Cela se manifeste dans le sentiment de la louange, sentiment qui se traduira en louanges, lors de la délivrance; mais le coeur apprend dans ces épreuves, ce que nous sommes portés à oublier, que «nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes». Ce sentiment, dans sa phase inférieure, se lie au besoin de la délivrance; dans sa phase la plus élevée, à la joie de savoir que Dieu nous reconnaît pour siens, en vertu de la rédemption qui, de fait, nous a rendus siens entièrement, comme ce fut le cas extérieurement pour Israël lors de la délivrance d'Egypte. C'est pourquoi les louanges sont déjà dans le coeur de l'opprimé; il a, par la foi, les choses qu'il a demandées, mais ces gratuités et ces délivrances sont, pour lui, un motif pour obtenir encore davantage. Ayant été délivré de la mort, il compte que ses pieds seront gardés de broncher. Il était sous la puissance et l'oppression de l'ennemi, du diable qui avait le pouvoir de la mort. Il est mis en liberté; désormais il lui faut marcher sans broncher et sans tomber en chemin, mais il a appris dans l'épreuve ce que c'est que la dépendance, et il regarde à Dieu pour être gardé. «Ne garderas-tu pas mes pieds de broncher?»

L'âme a encore appris autre chose dans sa détresse; elle connaît maintenant le bonheur de marcher devant Dieu dans la lumière de Sa faveur et dans la sécurité de Sa présence. Elle regarde à cela comme à l'objet en vue duquel elle doit être gardée. Elle désire sa propre paix et son bonheur, mais elle les désire devant Dieu. La «lumière des vivants» était la lumière de la faveur divine qui préservait Israël. Nous ne trouvons pas ici l'ordre le plus élevé de la joie, mais nous voyons une âme qui, du sein de la détresse et de l'oppression, s'attend à la fidèle bonté de Dieu, afin de pouvoir marcher devant Lui en paix et en sécurité.

Psaume 57

Au Psaume 57, nous trouvons les mêmes épreuves, mais avec plus de confiance. L'oeil du fidèle qui voit briller plus distinctement la puissance de Dieu et son secours, voit aussi plus clairement combien de mal et d'iniquité il y a dans ses ennemis, et s'arrête moins à ses propres difficultés. La chose reste toujours vraie, et nous avons à la noter, car notre coeur est perfide. Quand il sort de ses propres craintes et de ce qui personnellement l'opprime, il est en danger de *trop* s'appesantir sur la méchanceté de ses ennemis. Sans doute, il la verra toujours davantage, plus il regardera à Dieu. Le danger n'est pas là, mais dans le fait qu'on s'appesantit sur le mal. Il est dangereux de passer l'éponge sur le mal et de continuer tranquillement son chemin, mais il est aussi nuisible de s'y appesantir. Le mal ne nourrit pas l'âme — comment le pourrait-il? — et il en résulte peu à peu un esprit contraire à l'Évangile. Nous verrons le mal, si nous sommes près de Dieu, mais nous nous occuperons aussitôt de Dieu et non pas du mal. Dieu est entièrement au-dessus du mal.

Ainsi il y a progression dans ces trois Psaumes. Le premier verset des Psaumes 56 et 57, nous montre ce qui les distingue. Dans l'un, il est dit: «Car l'homme m'engloutit et m'opprime»; dans l'autre: «Car mon âme se retire vers toi». Au Psaume 56, le fidèle se confie en la parole de Dieu; ici, il en attend l'accomplissement par la main de Dieu et se retire sous l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que les calamités soient passées. C'est de là qu'il peut considérer d'avance Dieu s'élevant sur les cieux et sa gloire s'étendant sur toute la terre. Cela ne signifie certes pas que la puissance du mal existe moins qu'auparavant, car l'âme est penchée, courbée par elle (verset 6), mais les pensées se reposent davantage sur Dieu. Remarquez, de plus, qu'il n'y a aucune idée de résister au mal et de s'en débarrasser par sa propre force. L'âme s'attend à Dieu, et il le faut pour que son sentier soit parfait: c'est ce que Christ a fait.

Le Psaume précédent s'occupe du sentiment que Dieu prend part à l'affliction du fidèle; tandis que celui-ci considère plutôt le fait que l'âme désire y échapper, mais par la délivrance que Dieu accomplira et qu'il enverra du ciel. De plus, le fidèle voit les méchants pris dans leurs propres embûches; mais il n'a pas la pensée de contre-miner leurs plans; au contraire, s'abandonnant entièrement à Dieu, il voit que leurs plans deviennent leur propre ruine, et ainsi, le jugement est exécuté d'une manière frappante et la foi est hautement confirmée. Par la foi, il reçoit, pour ainsi dire, la louange préparée, et cela parmi les Ammim et les Leummim — les peuples et les tribus: qui ne sont pas proprement des païens adversaires et ennemis. Les épreuves du fidèle sont au milieu du peuple, de la part d'hommes avec lesquels il était associé; il ne s'agit pas de triompher de ses adversaires, mais d'être délivré là où il ne pouvait que courber son âme. Le résultat, c'est la louange parmi les hommes, dans une sphère plus vaste que celle au milieu de laquelle il avait été éprouvé; et il en est toujours ainsi, car Celui qui délivre est grand. De fait, le psalmiste considère la gloire millénaire à venir, alors que, dans le Christ, toutes choses seront réunies en un; mais je ne parle ici que de ce qui a trait aux voies de Dieu.

Psaume 58

Peu de mots suffiront pour ce Psaume; en voici le point capital: Pour les méchants, comme tels, il n'y a aucun espoir d'amendement; mais Dieu les jugera, en sorte que les hommes verront qu'il y a une récompense pour le juste, et un Dieu qui juge la terre. Y a-t-il parmi les hommes un jugement intègre et juste? Telle est la question. Il y a de la méchanceté dans leurs coeurs; on y trouve des plans et des trames. La méchanceté appartient à leur nature et à leur volonté, et se caractérise par la fausseté. Elle vient du serpent, elle est diabolique de sa nature, et ils se refusent à toute puissance d'attraction, à toute influence, quelle qu'elle soit. Dieu intervient, et Jéhovah juge; et bien que leur puissance et leur force soient comme celles des lions, ils se fondent, ils se réduisent à rien, lorsque sa main se fait sentir. La vengeance intervient, mais de plus (ce qui explique la joie que le juste en ressent), elle justifie le juste, démontre qu'il avait raison malgré sa faiblesse apparente et l'ennemi qui l'écrase; prouve enfin que Dieu est juste, et que, malgré l'oppression, il existe un Juge.

Psaume 59

Le but que je me propose ici me permet d'être bref sur ce Psaume. Il a trait directement au jugement que le fidèle invoque sur les nations. J'indiquerai seulement que, lorsqu'il s'agit du Seigneur et de ses saints, il faut attendre du monde une absence complète de conscience et de coeur; sentence terrible, mais confirmée par ces Psaumes aussi bien que par l'expérience. Le simple refuge du fidèle est en Dieu: «Dieu est ma haute retraite». On ne trouve ici ni plans, ni travaux de défense, ni recherche de moyens humains pour s'opposer à la puissance de l'ennemi. Avec ces moyens-là, nous pouvons réussir partiellement peut-être et pour un certain temps; mais, en nous servant d'armes charnelles, nous perdons la dépendance qui a pour conséquence l'intervention de Dieu, et nous perdons aussi la perfection de marche et de témoignage que l'on acquiert en s'attendant à Lui. Nous avons donné beau jeu à l'ennemi en reconnaissant comme compétente, pour résoudre la question du bien et du mal, la puissance du monde; puissance qui, après tout, restera entre les mains de ce dernier jusqu'à la venue de Christ, bien que Dieu la tienne sous sa direction souveraine. Le coeur du fidèle doit dire: «le Dieu de ma miséricorde» (verset 17); il le connaît comme tel; il tient à sa faveur et il a confiance en sa fidélité. Il prévoit la méchanceté qui n'a aucune crainte de Dieu. Les méchants reviendront, des gens sans coeur et impies (verset 14), mais le fidèle chantera la force de Dieu (verset 16). Et non seulement cela, mais, dans son affliction, il a fait l'expérience de la gratuité, des soins tendres et miséricordieux de l'Eternel, lui qui a besoin même de miséricorde à cause de ses manquements. Il louera à haute voix la miséricorde de Dieu, et cela lorsque apparaîtront des jours meilleurs, car cette miséricorde s'est manifestée aux mauvais jours. Dieu est aussi sa force, et c'est à Lui qu'il psalmodiera. Etant ainsi encouragé, le fidèle ne chante pas seulement de Dieu, mais à Dieu. La méchanceté des adversaires est considérée ici comme pure méchanceté. Il se peut qu'entre Dieu et le fidèle il y ait occasion à discipline, mais, quand il s'agit du fidèle et du méchant, le premier n'a donné aucune occasion à la perfidie de son ennemi. Cependant, se tourne-t-il vers Dieu, dans le sentiment de la puissance du mal qui est contre lui, il s'attend à la miséricorde. Son coeur aime

à se tourner de ce côté-là avec la conscience de sa propre faiblesse et de sa nullité. Pour lui Dieu est «le Dieu de sa miséricorde».

Psaume 60

Nous ne pouvons appliquer en principe le Psaume 60 qu'à nos combats extérieurs avec la puissance du mal. Dans ce conflit, Dieu peut trouver bon, selon son gouvernement temporel, de nous laisser là vaincus et dispersés; et c'est bien le châtement le plus sévère et le plus sensible en ces sortes de combats: car, servant la cause de Dieu, il nous faut la voir déshonorée sur la terre par notre faute ou par nos manquements. Sans doute, étant nous-mêmes au milieu du combat, il se peut qu'en nous l'orgueil ait aussi à être mortifié; toutefois le sentiment de douleur et d'affliction est un sentiment naturel qui doit remplir le coeur du serviteur de Dieu. C'est une chose terrible que de voir ceux qui occupent la place du peuple de Dieu et de ses témoins, rendus confus devant leurs ennemis, tandis que la cause de Dieu semble pour le moment avoir subi un échec complet. Dieu a donné une bannière à ceux qui le craignent, afin de l'élever en haut pour l'amour de la vérité. Il a mis *son* enseigne au milieu d'eux, et c'est une chose terrible, qu'avec elle, ils soient défaits et repoussés; qu'en disant: *Jéhovah Nissi* (*), ils voient l'ennemi avoir le dessus. *Jéhovah* avait guerre avec Amalek; mais lorsqu'un Hacan se trouvait dans le camp, Il ne sortait pas; car lorsque Dieu conteste, c'est afin d'exercer la conscience de son peuple: cependant, lorsqu'elle est ainsi abattue, la foi ne perd point courage quoiqu'elle boive le vin d'étourdissement. Elle regarde à Dieu, juge le mal s'il est là, ou reconnaît qu'il doit en exister, bien que, peut-être, elle ne le découvre pas encore. Mais Dieu a parlé dans sa sainteté. L'immutabilité de sa nature, qui ne supporte pas le mal, donne la certitude qu'Il accomplira sa parole en leur faveur. C'est à cela que la foi regarde — sur cela qu'elle compte. Et lorsqu'elle est obligée de demander: «Qui sortira avec nos armées?» elle répond: «Ne sera-ce pas toi, ô Dieu, qui nous avais rejetés?» — Alors tout est en règle. Celui qui avait ainsi discipliné son peuple, sera leur force, leur sûr et fidèle Libérateur. Par lui, quoique d'abord dispersés, les saints feront des actions de valeur. C'est que la foi regarde à Dieu à travers *tout*, car Il est fidèle et sa faveur est meilleure que la vie. Cette confiance est pleinement mise en lumière dans le Psaume suivant.

(*) L'Eternel mon enseigne (Exode 17: 15).

Psaume 61

Ici, le fidèle est encore tenu éloigné de la jouissance des bénédictions présentes. Il est au bout de la terre, mais il regarde à Dieu. Son coeur se pâme au-dedans de lui-même. Intérieurement il ne trouve aucune ressource contre les difficultés extérieures. L'orgueil défiera les difficultés et restera hautain même dans la destruction, mais tel n'est point le chemin du fidèle. Il faut ajouter que le courage naturel, qui se maintient au milieu de l'adversité, a toujours en vue quelque résultat qu'il espère; mais nous n'en trouvons aucun dans les circonstances du fidèle qui nous sont présentées ici. Il est expulsé; il n'a aucun sujet d'espérer une délivrance humaine, et l'orgueil est loin de lui. Il s'humilie sous la main de Dieu; mais il a une ressource — Dieu le conduit sur la roche qui est trop haute pour lui (verset 2). La

foi atteint ce qui est au-dessus des circonstances, lorsque la nature est écrasée par elles. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu s'intéresse à nous; nous le savons, Il l'a montré. Le coeur peut s'attendre à celui devant qui toutes les circonstances ne sont absolument rien; il se confie en Dieu et le moi disparaît sous son accablement. Dieu est le gardien, Il est la portion du croyant. Dès lors, tout le reste n'entre pas en ligne de compte. Il s'agit du contraste entre Dieu et les circonstances, et non pas entre les circonstances et nous. Dieu a entendu le cri du croyant en détresse, et, de même qu'il a confiance maintenant, il demeurera aussi pour toujours dans le tabernacle de Dieu. Le «rocher plus élevé que nous», tel est le secret de toute paix dans l'épreuve. Vis-à-vis des géants, les espions se comparent à des sauterelles. Dieu était-Il ainsi? Les murailles atteignaient jusqu'au ciel — qu'importe, lorsqu'elles s'écroulent?

Psaume 62

Ce Psaume a pour sujet *l'attente* du fidèle, attente qui implique la dépendance et la confiance; et toutes deux sont telles que nous attendons le moment que Dieu juge convenable.

La dépendance suppose que nous ne pouvons et ne devons rien faire sans Lui, que l'âme ne désire que ce qu'Il fait, et qu'enfin, agir sans lui, même pour nous défendre, est seulement l'action de notre propre volonté, partant l'indépendance de Dieu. Saül ne s'attendit pas à Dieu. Il attendit à peu près sept jours; mais s'il avait compris la dépendance de Dieu, et que rien ne pouvait se faire sans Lui, il n'eût rien fait jusqu'à l'arrivée de Samuel. C'est ce qu'il ne fit pas; il voulut agir de lui-même et perdit le royaume. La délivrance de Dieu est douce, elle est amour; c'est une juste, une sainte délivrance, digne de la révélation de sa faveur et de sa grâce. Elle est parfaite en sa place, en sa manière et en son temps. Lorsque la volonté n'agit pas, l'âme qui attend la délivrance la rencontre et en jouit dans sa perfection, et ainsi nous sommes parfaits et accomplis dans la volonté de Dieu,

Nous avons dit que l'attente implique aussi *la confiance*. En effet, pourquoi attendrions-nous, si Dieu n'intervenait pas? C'est ainsi que, dans l'intervalle, l'âme est soutenue, et la confiance est telle qu'on attend patiemment le moment du Seigneur. La patience a son oeuvre parfaite, en sorte que nous sommes parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. Sans doute, il y a aussi une manière active de compter sur Dieu, mais la confiance dont je parle laisse l'âme s'attendant à Lui d'une façon absolue et exclusive. Elle n'est pas d'elle-même active, elle s'attend à Dieu seul, comme il est dit aux versets 1 et 5 (*).

(*) Ces versets doivent être traduits: «Mon âme s'attend à Dieu seulement» (verset 1), et: «Mon âme attends-toi à Dieu seulement» (verset 5).

Les deux points qui sont en rapport avec cette attente, démontrent l'état de l'âme. «De Lui vient ma délivrance» (verset 1), et: «Mon attente est de Lui» (verset 5). Lui seul est le rocher et la délivrance; aussi l'âme confiante s'attend à Lui, ne cherche aucun autre refuge, ne regarde qu'à Lui seul pour la délivrance. Le coeur est donc, en principe, (Christ l'était de fait) parfait dans sa confiance, et rencontre dans la dépendance la perfection de Dieu; il n'accepte

rien d'autre, parce qu'il a l'assurance que Dieu est parfait et agira selon sa perfection au moment convenable.

Ainsi la foi correspond à la perfection de Dieu. D'un autre côté, il n'y a aucune activité quelconque de propre volonté; on n'accepte, pour se délivrer soi-même, aucune intervention qui, dans sa nature, soit inférieure à Dieu lui-même. C'est pourquoi l'attente patiente qui compte sur Dieu est un principe d'une immense importance, principe qui, dans les Psaumes, caractérise la foi et par conséquent Christ lui-même.

Mais il reste encore quelques points à remarquer. «Confiez-vous en Lui en tout temps» (verset 8). La *constance* accompagne cette confiance en Dieu, et elle se montre dans toutes les circonstances. Si je regarde à lui moralement, il est toujours suffisant, toujours le même, il ne change pas. Je ne puis agir sans lui, si je crois que lui seul est parfait dans toutes ses voies. Observez, toutefois, que ceci ne suppose pas qu'il n'y ait point d'exercices, ni d'épreuves du coeur; autrement, l'on n'aurait pas besoin d'être exhorté à s'attendre à Dieu. Mais si Dieu est fidèle et s'il attend lui-même que le moment réponde à la vérité et à son propre caractère, de manière à ce que ses voies soient parfaites, il est aussi plein de bonté et de tendre amour pour ceux qui s'attendent à lui. Il les invite à épancher leurs coeurs devant lui. Combien cela fut réalisé en Christ! De quelle manière n'a-t-il pas, en Jean 12 et surtout en Gethsémané, épanché son coeur devant Dieu! Dieu est toujours un refuge. Il agit au temps convenable. Il est toujours un refuge pour le coeur; et le coeur réalise ce qu'il est avant que la délivrance arrive. Sous certains rapports, c'est encore plus précieux que la délivrance elle-même; mais cela suppose l'intégrité.

Encore un point. Cette attente de la délivrance de Dieu a pour effet de nous faire comprendre qu'elle sera complète et parfaite lorsqu'elle arrivera. «Je ne serai pas ébranlé». Le fidèle devait attendre, en effet, jusqu'à ce que Dieu intervint en perfection; mais alors sa puissance le met parfaitement à l'abri. L'homme peut penser qu'il y a du secours en l'homme, ou en ce que l'homme possède, ou bien encore dans la force de volonté humaine; mais la foi sait que la puissance appartient à Dieu.

Le dernier verset montre que l'âme regarde à la parfaite et divine justice des voies de Dieu, mais avec la conscience de l'intégrité. L'intervention finale de Dieu, le jugement qu'il exécute, seront la délivrance du juste. Il s'est identifié dans son coeur avec les voies de Dieu sur la terre, et il a attendu jusqu'à ce que Dieu les accomplît parfaitement en puissance. Ce sera à la fois la fin du mal, et la miséricorde pour ceux qui ont cherché le bien et qui se sont attendus à Dieu, lui remettant la vengeance. Ce sera une juste récompense pour l'homme juste qui a attendu: son attente trouvera une réponse et la puissance du mal sera détruite. C'est dans ce chemin que nous sommes appelés à marcher. Dieu agit ainsi dans son gouvernement actuel, quoique l'accomplissement final manque encore, mais nous avons à compter sur Lui et à nous attendre à Lui de cette manière.

Psaume 63

Le Psaume 63 suppose l'entière connaissance des bénédictions que renferment les relations avec Dieu, mais non pas la pleine jouissance de ces bénédictions; bien au contraire, celui qui les connaît parfaitement se trouve ici dans une position qui est en contraste absolu avec leur jouissance. Or, dans ces conditions, ce n'est pas la bénédiction qu'il recherche et qu'il désire, mais c'est Dieu Lui-même et la révélation de sa gloire dans le lieu de sa demeure. L'être tout entier a soif de Lui. Le fait que le fidèle est dans ce monde, en une terre déserte, altérée et sans eau, n'a pour conséquence ni des plaintes, ni la recherche de la délivrance, mais la soif: on a soif de Dieu. Ce sentiment d'une nature qui Le désire ardemment, nous donne aussi la conscience qu'Il est notre Dieu. Les délices que trouve en Lui la nature divine qui est en nous, nous donnent le sentiment de cette relation. Ces deux choses ne peuvent être séparées. Si nous avons quelque connaissance de Dieu et que nous ne le connaissions pas comme *notre* Dieu, c'est le désespoir ou quelque chose d'approchant, et en tout cas Dieu n'est pas connu comme la source du bonheur, de manière à ce que nous le désirions. «*Mon Dieu*» et cette soif de Lui ne peuvent être séparés. Il ne s'agit pas de Jéhovah et des bénédictions, mais de la nature divine et de Dieu qui fait ses délices; mais non pas sans le sentiment de dépendance qui s'approprie ce qui est exprimé par les mots: «*Mon Dieu*». L'âme qui a des désirs de même nature que Dieu et qui, en vertu de cela, le souhaite Lui-même, sent moralement et réellement qu'Il est son Dieu. Cela n'a été réalisé parfaitement qu'en Christ; quant à nous nous ne pouvons plus le réaliser dès que nous perdons le sentiment de notre relation. Or, la chose est tout aussi vraie quand il s'agit non plus de la relation, mais de la nature de la jouissance, c'est-à-dire lorsque cette jouissance ne découle pas d'une relation, comme lorsque je dis: «*Père*», mais de la nature divine, comme lorsque je dis: «*Mon Dieu*».

Ce besoin, cette soif de Dieu s'accompagne nécessairement du désir de le voir possédant en plein sa puissance et sa gloire. Nous ne pourrions pas aimer beaucoup Celui auquel nous regardons, sans désirer qu'il jouisse de toute la plénitude de la gloire qui Lui appartient et que nous le voyons dans cette gloire. La joie que nous trouvons en lui vient de lui et nous sentons que nous lui en sommes redevables; c'est pourquoi nous désirons le voir en possession de tout ce qui lui est dû. Christ répond à ce sentiment lorsqu'il dit — «*Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde*». Mais le principe initial, la source de tout cela, c'est que Dieu Lui-même est désiré et connu comme notre Dieu, quoiqu'il en soit. Non — seulement le coeur peut s'approprier cela, comme je l'ai dit, mais il veut avoir Dieu lui-même et nul autre. La nature qui est de Dieu ne veut absolument que Lui seul. Lorsque Dieu est véritablement connu ainsi et que l'âme est identifiée avec Lui dans son désir, le fait qu'elle se trouve au milieu d'un monde où il n'y a pas même une goutte d'eau pour la rafraîchir, ne peut que rendre son désir plus intense. Mais cela dépend de ce qu'Il est connu, connu comme Il se révèle lui-même dans l'intimité de sa propre nature, dans le sanctuaire où il se manifeste et où il se fait connaître.

Une autre pensée s'ajoute à celle-ci: Lorsque Dieu est ainsi connu, tel qu'il est dans le sanctuaire, l'âme comprend son amour, sa grâce, sa faveur et sa bonté; elle garde le sentiment de ces choses, qui sont meilleures que la vie. «La vie», c'est la vie ici-bas, la jouissance actuelle de la vie dans ce monde, et, sous ce rapport, cette vie n'offrait absolument rien au fidèle. De même aussi Paul dit: «Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». Chez Paul, à la vérité, il s'agit plutôt d'affliction extérieure — dans notre Psaume, du sentiment intime, résultant de la vie dans laquelle le fidèle sent et parle ici-bas, qu'il ne se trouve pas la plus petite chose dans le monde qui puisse correspondre à cette nature ou la rafraîchir. Ceci a été parfaitement réalisé en Christ, et remarquablement développé en Paul, bien que, pour lui, ce fût le résultat de l'épreuve. Il se réjouissait toujours dans le Seigneur, lorsque rien ne rafraîchissait son esprit.

Dans le sentiment de cet amour, au milieu d'une terre déserte et altérée, les lèvres du fidèle louent son Dieu. Ceci est très doux; et, remarquez-le, c'est parfait dans sa nature, parce que c'est Dieu seul; car il n'y a absolument rien dans la terre où se trouve le juste. Dieu, son Dieu, est aussi son désir; l'amour de Dieu est le rafraîchissement de son âme. Or, ceci est la vie divine et parfaite dans celui qui possède la nature divine, bien qu'il soit dans le lieu de la dépendance; une vie connue seulement de l'âme née de Dieu, ou bien connue dans sa perfection céleste. Il en fut ainsi de Christ.

Voilà donc ce qui donne exclusivement sa couleur à la vie ici-bas. «Ainsi je te bénirai durant ma vie» ici-bas, dans cette terre déserte et altérée. C'est là tout ce en quoi consiste la vie de l'âme du fidèle *ici-bas*. C'est pourquoi, dans cette vie, il bénit Dieu, son Dieu. Toute sa vie, dans cette terre déserte, est, en esprit, hors de ce lieu. Là rien absolument n'attire son âme. Il ne trouve son rafraîchissement qu'en Dieu seul, car cette terre n'est qu'un désert pour la nouvelle nature. Cependant il n'est pas encore dans la pleine et actuelle jouissance de Dieu que donne sa présence; il est encore dans la terre déserte, altérée et sans eau, mais il bénit durant sa vie, il confesse et adore le Dieu qu'il connaît. Ainsi, séparé du tourbillon du monde, on trouve un bonheur parfait, une parfaite satisfaction du cœur. De plus, lorsqu'il n'y a rien pour attirer l'attention de la chair (chose insupportable pour celle-ci, mais, pour l'esprit renouvelé, une véritable délivrance), alors l'âme peut méditer sur Dieu Lui-même. Elle trouve en Lui-même la plus complète et la plus riche nourriture; elle est satisfaite; elle n'a besoin de rien autre; elle est rassasiée lorsqu'elle peut être ainsi seule avec Dieu, dans lequel est son plaisir.

Le Seigneur dit de ceux qui viennent à lui: «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6: 35). Il présente la chose du côté négatif, parce qu'il s'agit dans ce passage de ce qu'il faut à la nature humaine ici-bas: Il n'y aura plus, dit-il, les besoins non satisfaits du cœur de l'homme dans ce monde. Notre Psaume, au contraire, présente le côté positif, parce qu'il parle des délices, de la complète satisfaction que la nature nouvelle trouve en Dieu. Les jouissances du cœur sont créées et satisfaites par la révélation de Dieu Lui-même. Dieu est l'objet exclusif de la joie et des délices du cœur; l'âme étant rassasiée, les louanges débordent et de la bouche sort un chant de réjouissance. Aussi

le psalmiste n'est-il pas obligé d'approfondir jusqu'à quel point nous sommes autorisés ou capables de louer dans notre état présent; il n'est question que de la nouvelle nature trouvant ses propres délices en Dieu et ne pensant à rien d'autre. Parce qu'elle pense simplement à Lui, elle ne songe pas à elle-même, et elle loue parce qu'Il est une source de louanges. Voilà la vraie simplicité. Lorsque mon oeil n'est pas simple, la pensée de Dieu découvre cela, est obligée de protester et me force à penser à moi-même; mais lorsqu'il s'agit simplement de la nouvelle nature, comme dans ce Psaume, tous ses plaisirs sont uniquement en Dieu, et la bouche le loue avec un chant de réjouissance. Cette simplicité de coeur est très précieuse. Remarquez qu'en parlant de cela, notre Psaume suppose quelqu'un qui est exposé aux distractions du monde; et c'est pourquoi il envisage la condition de l'âme solitaire, qui, au lieu de sentir sa solitude, est délivrée de la distraction pour se réjouir en Dieu.

Plus loin, le Psaume ne parle plus seulement des distractions, mais des circonstances adverses, de la force des ennemis. L'âme voit Dieu, son Dieu, comme ayant été son secours. Dieu était sa joie, et dans ce monde entièrement désert et sans eau, elle est rassasiée comme de moelle et de graisse. C'était sortir en esprit hors du monde pour se réjouir en Dieu; mais, pour ce monde aussi, pour traverser ses combats et ses épreuves, l'âme du fidèle a besoin de l'Etre béni, et la grâce de Dieu se déploie là richement. Nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur en tant que nous regardons à la source de notre joie. Mais, si au dehors il y a des combats, et même au dedans des craintes, Il console ceux qui sont abattus; «parce que tu m'as été en secours». Nous trouvons ici la description d'une expérience déjà faite, tandis que Paul en parle comme étant lui-même en voie de la traverser. C'est pourquoi aussi ce Psaume nous présente une âme qui considère Dieu, qui veut se réjouir à l'ombre de ses ailes. C'est là le lieu connu de refuge et de confiance; c'est l'expression du bonheur de sentir en tout temps la faveur de Dieu, et la sécurité dans laquelle nous demeurons. Je ne sais ce qui peut arriver, mais Il sera là; et de plus, le sentiment de sa bonté, de son intérêt actif pour l'âme est pour elle une source de douce joie. Elle est heureuse de posséder pour refuge cette divine faveur; elle est activement occupée à la conserver. Voici donc la condition de l'âme dans son activité: elle suit Dieu de près. Elle veut le suivre, venir à Lui, jouir de Sa présence; elle dit avec certitude: «Ta droite me soutient».

Les derniers versets traitent du jugement qui, selon le gouvernement de Dieu, tombera sur les ennemis des hommes justes, et particulièrement sur les ennemis de Christ. Nous n'avons en vue proprement que la première partie de ce Psaume; toutefois remarquons ici, comme nous l'avons fait souvent, que Dieu gouverne. Nous pouvons compter sur son intervention, en tant qu'elle est nécessaire pour assurer la bénédiction de son peuple qui s'est attendu à Lui, bien que cette intervention n'ait peut-être pas lieu au moment où notre nature la désirerait.

En somme, ce Psaume nous montre une foi simple; l'âme trouve sa joie en Dieu Lui-même et se réjouit dans les soins assurés du Seigneur, dont la faveur l'a protégée comme un bouclier. Si nous comparons ce Psaume avec le Psaume 84, qui lui ressemble en plusieurs points, nous verrons que dans ce dernier il est question de la jouissance présente des bénédictions de

l'alliance, ainsi que du chemin par lequel on y arrive; tandis qu'ici, nous trouvons plutôt ce qu'est Dieu Lui-même, lorsqu'on est loin des bénédictions dans une terre altérée et sans eau; puis encore ce que sont sa protection, ses soins au milieu des difficultés, des dangers qui nous entourent. Ce point de vue nous deviendra fort clair, si nous nous souvenons que le deuxième livre des Psaumes a pour caractère prophétique l'expulsion du résidu hors de son pays.

Psaume 64

Le Psaume 64 décrit un état de choses qui caractérise ce monde et qui est familier à tout homme exercé au service de Dieu ici-bas; je veux parler de la voie des méchants qui haïssent la justice, et cherchent à accuser de mal les débonnaires. Cela montre combien la conscience est universelle et puissante, et une autre vérité en ressort aussi: c'est que l'on s'attend à ce que les principes de ceux qui se confient en Dieu et confessent son nom, ne produisent que ce qui est parfaitement bon, En réalité, c'est le plus fort témoignage qui puisse être rendu, soit aux principes de la foi, soit à l'incurable méchanceté du coeur humain. Les méchants reconnaissent que la foi doit produire et produit, comme le fruit qui lui est propre, ce qui est juste et parfait et qu'elle attend ce fruit de ceux qui marchent par la foi. D'autre part, ils montrent combien ils haïssent ce principe de la foi et ceux qui, par lui, s'attachent au Seigneur; car ils cherchent à découvrir l'iniquité et l'inconséquence dans la marche des enfants de Dieu. Quelle preuve terrible de la méchanceté du monde! Malgré cela, cette méchanceté est universelle, et on la trouve bien moins parmi les impies avoués, que parmi les honnêtes mondains. Il est vrai que nous avons ici, chez ceux qui cherchent à découvrir l'iniquité, non pas une immoralité évidente, mais, ce qui est pis, la méchanceté; ils tiennent leurs conseils secrets. Toutefois l'esprit du mal dans l'homme n'est pas différent, bien que les «conseils secrets» appartiennent au caractère extrême du mal. Mais, s'ils ne vont pas toujours jusque-là, les hommes montrent bien qu'il y a chez eux communauté de sentiments, d'action et de pensée, parce qu'un même esprit les anime.

Ensuite, leurs langues sont des instruments d'attaque et d'injures. Le saint n'a ni défense, ni remèdes extérieurs; mais en cela, aussi bien que par rapport à la violence, Dieu est son refuge. Remarquez-le: il parle de la frayeur de l'ennemi, car la méchanceté de ce dernier a pour but de produire la frayeur. Le fidèle ne peut tenir tête à cette méchanceté, car il n'a aucune arme à lui opposer, mais il présente à Dieu la difficulté en a lui remettant. Dieu éprouve les siens, mais le résultat, c'est que les méchants attirent le jugement de Dieu sur leur propre tête; la frayeur les saisira et ils verront et reconnaîtront l'oeuvre de Dieu. C'est ce que les fidèles doivent attendre pour que la joie soit complète; car leur délivrance étant divine, ils doivent attendre que le temps du jugement divin soit arrivé. Abraham fut étranger, et ses descendants restèrent sous l'oppression, «parce que l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble» (Genèse 15: 16). Peut-être aussi, pour nous, l'épreuve n'est-elle pas encore complète; mais, en tout cas, lorsque Dieu interviendra, ce sera le moment parfait. Notre délivrance n'est pas le seul résultat; comme elle arrive au moment fixé par Dieu, et ainsi selon la perfection de ses jugements, ce sont les voies de Dieu qui s'y manifestent. Les jugements de Dieu s'exerçant sur la terre, les habitants du monde apprennent ainsi la justice.

Tel sera l'effet du plein accomplissement du jugement; mais même en des cas particuliers, les hommes glorifient Dieu au jour de la visitation; ils reconnaissent que ceux qui se sont confiés en Lui ont eu raison; que ce Dieu qui paraissait ne pas intervenir attendait seulement dans sa sainte justice, et qu'Il a soin des justes. Ainsi ses voies sont parfaites et c'est un gain immense, car Dieu est glorifié.

Psaume 65

Le Psaume 65 a trait à la bénédiction de la création actuelle, et parle de la louange et de la joie qui jailliront lorsque Dieu abolira la puissance du mal; cependant il envisage l'effet actuel de sa bonté comme témoignant de cette bénédiction future. Ce Psaume attend l'introduction de la bénédiction universelle, car la création en travail n'attend pas seulement, comme ici, en vue de sa délivrance, l'intervention d'Israël, mais bien plus encore, la révélation des fils de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu; mais le coeur est prêt, et ceci nous conduit à un principe général, instructif pour nous en tout temps; c'est-à-dire la disposition du coeur à louer Dieu au milieu de l'épreuve et à se confier en la Toute-Puissance, dont la nature est de dispenser la bénédiction. Toutefois ce Psaume ne s'applique qu'aux circonstances du croyant. Le chrétien n'est jamais, *selon l'Esprit*, dans un état d'âme dans lequel il ne puisse louer. Son coeur peut s'être éloigné de Dieu, tellement qu'il faille que l'Esprit le reprenne et l'humilie; dans ce cas, la louange n'est pas prête du tout. Ici, bien que le coeur soit prêt, les circonstances ne fournissent pas d'occasion à la louange. La louange est silencieuse, quoiqu'il y ait la conscience qu'elle appartient à Dieu; le voeu sera rendu. Ceci peut être le fait du chrétien. Il peut dire dans l'épreuve, et c'est une pensée légitime: Je suis sûr que je le louerai encore et lui rendrai grâces pour sa délivrance. Il en est encore ainsi pour nous, maintenant, relativement à la louange la plus élevée. Dans les parvis célestes notre louange est encore silencieuse, — mais nous l'attendons et nous soupignons après elle. Le verset 4 montre clairement que notre Psaume est occupé de la forme juive de la louange. La pensée générale, c'est que nous attendons seulement l'accomplissement de la bénédiction pour que la louange déborde. La fidélité et la puissance de Dieu sont célébrées comme nous assurant cela, mais ici, c'est en jugement et pour des bénédictions terrestres; tandis que le chrétien, quels que soient les empêchements et les puissances ennemies, compte sur cette fidélité et sur cette puissance de Dieu pour l'introduire dans la cité céleste. Les transgressions ne barreront pas le chemin; par la grâce seule nous pouvons dire: «Tu *as fait* l'expiation de nos transgressions». Il entend nos prières et nous vient en aide.

De plus, il s'agit ici de la gloire du Seigneur, gloire nécessaire, même dans sa partie terrestre; mais que nous trouvons ici en principe. — «Toute créature viendra jusqu'à toi». Le Juif considérait cela comme une partie de la gloire. Les desseins de Dieu doivent être accomplis pour sa gloire, mais, dans sa grâce, il les a identifiés avec nous comme aussi Paul l'exprime par le Saint Esprit: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui (Christ) est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20). Certaine donc, que Dieu doit être glorifié, la foi voit, dans ce fait, notre propre gloire et notre bénédiction. Ce qui caractérise la foi, ce n'est pas de croire que Dieu est glorieux, mais d'associer cette gloire avec la

bénédiction de son peuple. Josué dit: «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9). Moïse dit: «Les Egyptiens l'entendront» (Nombres 14: 13), et il en est toujours ainsi lorsqu'il plaide avec Dieu. Quelle source de sécurité, quel sujet de louanges, que Dieu ait ainsi identifié sa gloire avec notre bénédiction et avec les promesses qu'il nous a faites en Christ!

Psaume 66

Il y a, quant à la valeur morale de ce Psaume, un point qu'il est bien intéressant de noter: Je veux parler de la manière dont tout est attribué à Dieu lorsque vient la délivrance. On voit Dieu tout du long. Le Psaume remonte jusqu'à la rédemption originelle, source non équivoque de tout (verset 6), et va jusqu'à la bénédiction finale du peuple de Dieu qui sera la bénédiction du monde. Maintenant on découvre que, lorsque tout semblait être plongé dans l'obscurité, sa puissance était au-dessus de tout. «Il domine par sa puissance éternellement; ses yeux prennent garde sur les nations». Malheur à celui qui s'élève lui-même.

Mais, bien plus encore: Dieu est vu dans la tribulation, reconnu comme en étant l'auteur, bien que nos fautes aient pu en être l'occasion. C'est la vraie pierre de touche qui fait connaître si le coeur est droit — ce que le Lévitique, parlant d'Israël, appelle: «recevoir avec soumission la punition de notre iniquité» (Lévitique 26: 41, 43). On voit ici deux choses: Dieu les avait mis dans la difficulté et par elle il avait maintenu leur âme en vie. — Il en fut de même pour Job quant à ces deux points. — De plus, Dieu n'a pas permis que leurs pieds bronchassent, qu'ils fussent éloignés, par la tribulation, du sentier divin de la foi.

Les versets 10 et 11 reconnaissent cela; et si des instruments ont été employés dans ce but, ce n'étaient après tout que des instruments. L'épreuve était très grande; ils le sentent et le voient, mais c'était l'oeuvre de Dieu. Ce n'est pas tout. Dieu a en cela un dessein positif qu'il accomplit; il a un chemin, un lieu d'amour, et l'épreuve fait partie de son dessein, car il veut, par elle, préparer l'âme pour le lieu d'une si grande bénédiction. «Tu nous as fait entrer en un lieu fertile». Dieu envoie la difficulté, préserve l'âme qui s'y trouve, se sert de l'épreuve pour affiner l'âme comme on affine l'argent, ranime son espérance, laquelle repose ainsi plus entièrement sur Lui, et peut, d'un regard plus pur, considérer ses promesses; enfin, il la fait entrer dans un lieu fertile.

Ce Psaume fait ressortir en même temps quelques autres points, touchant l'état de l'âme. L'affliction l'a poussée vers Dieu; et quoique, pour nous, les voeux et autres choses semblables soient mauvais, cependant, bien que le fidèle soit sous le châtiment, l'espoir en Dieu produit dans son coeur le besoin de s'en rapporter à Lui et de se tourner vers lui comme vers la source d'une meilleure espérance. Pour que nous puissions avoir confiance en Dieu et que notre attente soit en lui au milieu de l'épreuve et du châtiment, il faut avant tout que notre volonté soit brisée; lorsqu'elle est brisée, nous le pouvons, même en ayant conscience que l'affliction est le fruit de notre propre faute, mais il faut pour cela de l'intégrité; alors des actions de grâces en sont le résultat. Dès lors, le coeur peut rendre témoignage pour Dieu vis-à-vis des autres (verset 16); il a connu l'intervention du Seigneur en sa faveur. Le fidèle a crié, Dieu l'a exaucé. «C'est ici», dit l'Apôtre, «la confiance que nous avons en Lui» (1 Jean 5: 14, 15); car ce

que l'on apprend ici par le moyen de l'affliction devrait être l'état constant de l'âme lorsqu'elle n'a pas à la traverser. Le sentiment dominant de l'âme est ici la reconnaissance, et il en sera toujours ainsi; elle y retournera, c'est-à-dire à Dieu — au secret de sa propre reconnaissance envers Lui, et c'est la joie du coeur. Le point capital du Psaume, c'est que l'on reconnaît tout cela après la délivrance; mais quand ce que Dieu est pour nous est reçu dans le coeur, le résultat c'est une foi qui y répond au milieu même de l'épreuve.

Psaume 67

Je n'ai qu'une remarque à faire sur le Psaume 67. Lorsque le coeur désire les bénédictions, même sur le peuple de Dieu, c'est la gloire de Dieu qui est le ressort de ce désir. Alors les bénédictions coulent en abondance et la louange monte à Dieu. Ce Psaume explique Romains 12: 15.

Psaume 68

Quelque frappant et intéressant que soit ce Psaume, je n'ai, pour mon but actuel, que fort peu à en dire. Une ou deux remarques me sont suggérées en passant. Il s'agit spécialement du caractère de Dieu en grâce; mais dans sa propre grâce souveraine, en rapport avec les Juifs; il ne se montre pas dans sa relation d'alliance, mais il les établit, comme autrefois en Sinaï, seulement il le fait maintenant en grâce et en puissance. Jah n'est point, j'en suis convaincu, le même nom que Jéhovah: c'est l'existence absolue de Dieu, et non pas son existence continue, qui fait que l'on peut compter sur la fidélité de Celui qui était, qui est, et qui vient. Il est ici, il vit à toujours et à perpétuité. Dans ce Psaume, il n'est appelé Jéhovah que lorsqu'il parle de son habitation et de sa demeure sur la montagne de Sion, parce que là il prend et sa position et son nom d'alliance. Nous avons Jah aux versets 4 et 18; dans le reste du Psaume, Adonaï est rendu par «Seigneur». Il me semble que ce dernier titre met Christ en rapport avec la restauration d'Israël, lui donnant la place de Seigneur, mais associant plus que le Psaume 110, ce titre avec son caractère de Jéhovah. Le verset 18 est naturellement le centre de cela, mais comme, suivant la promesse, il est Jéhovah en Sion, nous le voyons ici dans le caractère de celui qui, étant monté en haut après sa réjection, reçoit des dons comme homme. Il est au delà de toutes les promesses juives. Toutefois, ce même passage parle des Juifs rebelles; mais alors il n'est plus question de Jéhovah, mais de Jah Elohim. L'exaltation de Christ ramènera Dieu en souveraine grâce au milieu d'Israël.

Psaume 69

Le Psaume 69 est une prophétie si complète de Christ que je n'en fais l'objet d'aucune remarque. C'est une description détaillée de ses afflictions dans la vie et dans la mort. J'en ai parlé longuement autre part.

Psaume 70

Le Psaume 70 suggère une seule remarque. On consent à tout supporter, à être pauvre, nécessaire, méprisé, pourvu que le peuple de Dieu soit heureux et dans un état qui le pousse

à la louange. La bénédiction de Jéhovah n'est pas méprisée, mais pour la posséder on s'attend à lui.

Le véritable esprit de foi dans le fidèle, c'est que son coeur soit attaché au bonheur et à la bénédiction du peuple de Dieu.

Psaume 71

Le Psaume 71 ne nous retiendra pas longtemps. Il repose sur deux points: d'abord la *justice* de Dieu. — Le psalmiste ne réclame rien sur le pied de sa propre justice; mais il sait que Dieu sera conséquent avec Lui-même, qu'il ne le délaissera, ni ne l'abandonnera. C'est pourquoi il compte en second lieu sur sa *fidélité*.

Psaume 72

Le Psaume 72 nous montre la gloire de Christ comme Salomon; il n'est donc pas nécessaire d'ajouter ici aucune remarque sur son contenu.

Livre 3

Psaume 73

Ce Psaume, qui forme le début du troisième livre, traite du jugement temporel de Dieu en Israël, jugement qui répond aux anxiétés dont le coeur des fidèles est agité. Toutefois, comme ces anxiétés sont de tous les temps, nous trouverons ici le sujet de quelques remarques.

Les méchants réussissent; Dieu semble avoir oublié, et le coeur du fidèle porte envie aux insensés. Qu'est-ce que cela prouve? — Que trop souvent notre coeur désire avoir sa part ici-bas, ou, tout au moins, qu'il voudrait pouvoir concilier sa part à venir avec une portion actuelle sur la terre. Il est juste que l'on éprouve de l'affliction en présence du mal qui domine dans le monde, mais cette affliction se mêle souvent, dans nos coeurs, avec le désir de faire notre propre volonté et d'en finir avec le mal par le jugement. Lorsque notre volonté va de pair avec le sentiment de la domination du mal, nous éprouvons soit de l'irritation, soit du découragement, et, par conséquent, nous cessons de persévérer à bien faire. Les méchants prospèrent dans le monde. Quelle énigme! Où donc est le gouvernement de Dieu? Quelle est donc l'utilité du bien? Sans aucun doute, cette épreuve était particulièrement sensible alors que les bénédictions temporelles avaient été données comme un signe de la faveur divine. Mais les chrétiens sont rarement assez séparés de ce monde pour ne pas ressentir le succès de la méchanceté et éprouver le désir d'en tirer vengeance. D'autre part, l'indifférence à l'égard du mal est absolument condamnable. On voit par là que notre chemin est étroit. Pour nous y conduire, il faut que la grâce agisse dans nos coeurs, car nous avons à sentir le mal en lui-même, et combien il déshonore Dieu, en même temps que nous devons attendre le moment convenable où Dieu interviendra. Dans ses souffrances, Christ a réalisé cela en perfection.

Le seul lieu où l'on puisse apprendre, c'est le sanctuaire. La volonté y est soumise; Dieu y est connu; l'oeil n'y est pas obscurci par les passions du monde et par l'incertitude ignorante qui se demande ce qu'il faut faire, comme si ce n'était pas Dieu seul qui peut faire. En effet, quel autre que lui tiendra compte du bien, où qu'il se trouve?

Quel autre aura une patience parfaite vis-à-vis du mal, en sorte que le jugement n'atteigne que le mal, et qu'il soit le jugement véritable d'un mal sans excuse. Notre impatience ne pourrait jamais réaliser ces choses, lors même que nous jugeons justement le mal comme tel. Mais, dans le sanctuaire, la volonté est muette et Dieu est écouté. Ses voies sont justes et nous considérons les choses avec ses propres yeux. Le mal nous apparaît plus haïssable; nous comprenons combien la compassion est de saison, combien la patience est adorable, mais aussi combien le jugement est assuré. Ainsi le sentiment de la justice reste entier dans le coeur, mais dépouillé de tout besoin de vengeance: la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Le jugement est juste parce que la patience est parfaite; il est d'autant plus terrible qu'il est libre de toute passion; il appartient à Dieu. Le moi est en jeu, lorsque les disciples désirent que le feu descende du ciel. Ils ne savaient pas de quel esprit ils étaient animés; et cependant les Samaritains, en un certain sens, méritaient réellement ce jugement. Mais lorsque Dieu se réveille au moment voulu, les méchants sont comme un songe; leur orgueil, leurs prétentions sont comme une image évanouie (verset 20). La foi accepte cela et ne cherche pas à rien hâter.

Une autre vérité précieuse ressort de ce passage. Il avait, été «stupide, sans connaissance, comme une brute en la présence de Dieu»; cependant il y avait en lui de l'intégrité et de la conscience. S'il avait donné vent à ses pensées,

lorsqu'il était sur le point de dire que la piété était inutile, il eût été infidèle à la génération des enfants de Dieu. Voilà ce qui l'arrête. Qu'il est beau de voir, au milieu des résistances de la volonté de l'homme, le coeur repris et restauré par les saintes affections, par la conscience qui craint de mettre une pierre d'achoppement dans le chemin du plus humble des enfants de Dieu! Cette occasion montre qu'il est réellement l'objet des affections; elle manifeste aussi la crainte de Dieu, qui prouve qu'on le connaît et qu'on l'aime, que l'on possède la nature nouvelle. Reconnaître Dieu est une marque importante qu'il y a du bien; mais ce que le coeur sait de lui-même, c'est qu'il était comme une brute dans ses raisonnements. Toutefois, remarquez ceci: tout en avouant sa folie, il arrive à reconnaître qu'en dépit de tout cela il était continuellement avec Dieu. Oh! combien la connaissance parfaite de nous-mêmes, lorsque nous connaissons comme nous avons été connus mettra en lumière la grâce patiente, invariable de Dieu qui veille sur nous tout le long du chemin, selon son amour adorable et selon l'intérêt qu'il nous porte! Au milieu de toute sa folie il était toujours avec Dieu, et Dieu l'avait pris par la main droite. Précieuse grâce! Dieu nous aime, a soin de nous, veille sur nous, s'intéresse à nous; en vertu de son amour souverain, nous lui sommes nécessaires pour qu'il soit satisfait. Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. C'est une magnifique expression de la grâce invariable. Or il est Dieu et non pas un homme; c'est pourquoi, ici, le coeur compte sur Lui.

Jusqu'ici le juste avait pu dire à travers toutes les défaillances de sa foi: «Tu m'a pris par la main droite»; maintenant, étant en communion, il ajoute: «Tu me conduiras par ton conseil». Il ne s'agit plus seulement d'être soutenu sans en avoir conscience, mais d'être guidé dans la communion par la pensée et la volonté de Dieu. Le fidèle voit cela dès qu'il s'est jugé et qu'il jouit de la communion. Cela ne signifie pas que Dieu ne nous guide pas et ne nous force à marcher selon ses propres conseils; employant le mors et la bride lorsque nous ne sommes pas en communion avec lui. Il ne peut manquer de le faire; mais alors l'âme ne le comprend pas, et, partant, ne peut en parler, comme elle le fait ici, dans la conscience qu'Il la conduit par son conseil.

Nous rencontrons ici, en nous tenant à la force du passage, la distinction bien claire de la position juive: «Tu me recevras après la gloire». Ce passage a été altéré pour l'adapter aux idées chrétiennes, et on en a perdu le véritable sens (Comparez Zacharie 2: 8). Après la gloire, c'est-à-dire lorsqu'elle aura été établie, Israël sera reçu; mais nous reviendrons dans cette gloire avec Christ (Colossiens 3: 4).

Le coeur est maintenant restauré par cette visite au sanctuaire: «Quel autre ai-je au ciel» que le Seigneur? — Notre pensée, à nous, peut être élargie par la connaissance du Père et du Fils; toutefois c'est la même vérité, seulement mieux connue.

Quel autre avons-nous dans le ciel que Dieu, le centre, la source, l'ensemble tout entier de la bénédiction? Sur la terre, il n'y a pour le croyant aucune source de bonheur en dehors de Dieu; il est, lui, la seule source; tandis que, si nos regards ne sont pas simplement fixés sur lui, il y aura une quantité de désirs de distraction. Ici l'oeil est tout à fait simple. Etant dans le monde, cela nous donne le sentiment que nous sommes seuls, mais seuls avec Dieu. Il en fut de même de notre bien aimé Sauveur: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit... et vous me laisserez seul; or je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Dans un sens, le coeur accepte la prépondérance du mal, et il est séparé, d'une manière très bénie, de toutes choses pour Dieu. Voyez la bénédiction qui ressort de ce mal apparent: Si tout était paisible, bon et prospère dans l'état de choses présent et imparfait, le coeur s'abaisserait à cet état d'imperfection et deviendrait réellement mondain; mais la prépondérance du mal, tout en pesant sur l'âme, lui fait chercher un refuge dans le sanctuaire, tandis que la volonté est tenue en bride par le sentiment qu'on ne peut pas se séparer du peuple de Dieu. Le coeur est sevré du monde, et, dans un monde où le mal domine, il regarde à Dieu, le possède comme sa part unique dans le ciel, et n'a ainsi rien que lui seul au monde. Dieu occupe la seule place souveraine dans le coeur. Rien ne peut rivaliser avec lui, et, comme il est dit dans le Nouveau Testament: «Christ est tout».

A ceci se rattache une autre bénédiction, une bénédiction durable, tandis que la chair et le coeur sont consumés: Dieu est la force du coeur. Il le soutient avec une bonté et une puissance divines; il n'est pas seulement un soutien actuel, mais il est le partage du coeur à jamais. Ceci conduit à une sérieuse et douce conclusion: «Pour moi, mon bien est de m'approcher de Dieu». Là nous apprenons la vérité; là nous trouvons l'encouragement. Il a mis toute son espérance au Seigneur Jéhovah, en celui qui est souverain en force, ferme et

fidèle en ses promesses. Celui qui se confie en lui aura sûrement à raconter toutes ses oeuvres merveilleuses. Il se trouvera là où l'on peut les voir et en faire l'expérience; son coeur sera préparé à y prendre garde et à les comprendre; il aura la joie de témoigner de la fidélité de celui en qui il s'est confié. Au verset 20 nous avons seulement la puissance souveraine, au dernier verset nous trouvons aussi la fidélité de Dieu à soit alliance.

Psaume 74

Nous trouvons ici la confiance en la fidélité de Dieu, fondée sur la confiance en Dieu lui-même, lorsque la puissance de l'ennemi semble, quant aux circonstances extérieures, avoir enlevé tout espoir. Mais nous trouvons en même temps ce qu'Il est pour son peuple. La rédemption a prouvé son profond intérêt pour les siens. Ils sont à Lui en propre. Tout en les acquérant par sa grâce souveraine et divine, il s'est associé avec eux (en grâce aussi, sans doute), d'une manière indissoluble; et le coeur s'écrie (verset 22): «O Dieu! lève-toi, défends ta cause». Quelle bénédiction! Moïse, de même, dit continuellement: «*Tu* les as fait sortir». Si donc le peuple se trouve au dernier degré de l'abaissement, si le tumulte des ennemis va grandissant toujours, c'est un motif de plus pour avoir confiance; car il s'agit de grâce, de grâce fidèle, et la puissance sur *toutes* choses est par devers Lui. Le coeur, loin d'être effrayé, supplie Dieu qu'il se souvienne des attaques et des insultes de l'ennemi, car les insultes s'adressent à son nom. Il est de fait que l'inimitié du monde contre son peuple se trouve être réellement contre le Seigneur. S'ils n'étaient pas son peuple, le monde ne s'occuperait pas tant d'eux. Il faut que le peuple de Dieu s'en souvienne, et n'oublie pas, au milieu de sa propre faiblesse, que c'est Dieu qui est en cause.

Psaume 75

Le Psaume 75 proclame l'avènement certain et le juste gouvernement du royaume de Christ; remarquez seulement que la foi rend grâces avant que ce royaume soit établi, et qu'elle avertit les pécheurs orgueilleux, car Dieu est le juge. Les prétentions humaines ne servent de rien contre lui. Remarquez encore ceci: Lorsque Christ prend le royaume, tout est confusion; la terre et ses piliers se dissolvent. Même alors, nos coeurs doivent pouvoir dire: Le nom de Dieu (pour nous le Père) est près, c'est-à-dire que tout ce en quoi Dieu se révèle est près de nous; en sorte que nous pouvons toujours avoir confiance, et être sans crainte. Les voies et les actes de Dieu sont d'accord avec son nom. Nous croyons en son nom de Tout-Puissant, de Très-Haut, nous croyons qu'il vengera l'Eglise persécutée, en jugeant Babylone et sa puissance; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas pour nous directement du nom de Dieu, mais de celui du Père. Dans ce sens, il n'est question de gouvernement que par rapport à ses enfants. Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Toute la puissance contenue dans ce nom qui est ainsi manifesté, toute la grâce et la fidélité qui s'y trouvent pour ceux qui sont ressuscités avec Christ, qui sont aimés comme il est aimé, voilà ce qui est toujours près de nous; et cette oeuvre merveilleuse de la résurrection de Christ le déclare, dût la mort elle-même être sur nous.

Psaume 76

Le sujet général de ce Psaume est encore le jugement exécuté en rapport avec Israël. Mais nous pouvons noter ici un principe général: c'est que le siège de la bénédiction de Dieu et de son trône, ou plutôt, que leur manifestation sur la terre, alors même que cette manifestation serait tombée au plus bas, est bien plus excellente que toute la puissance et la violence de l'homme. Lorsque Dieu les tance, les hommes tombent sans force. Lorsque Dieu se lève, que peuvent-ils faire? Mais l'exécution du jugement de Dieu sur la terre a son effet et son but immédiats: la délivrance des débonnaires. Il délivre tous les débonnaires de la terre. Son amour et sa fidèle bonté sont en exercice, même dans le jugement.

Un second principe, que la foi applique en tout temps, principe encourageant et consolant, c'est que Dieu fait tourner la colère de l'homme à sa louange (verset 10). Il fait tout servir à sa propre gloire, à ses desseins, et il arrête tout le reste. Lorsque la foi est exercée, elle compte sur Dieu, à travers tout, bien certaine que Dieu aura le dernier mot, le mot final en toute chose.

Psaume 77

Le Psaume 77 nous présente quelques points instructifs à noter. La plainte va plus loin, peut-être, que ne devrait aller celle d'aucun chrétien. Le verset 7, dans notre bouche, serait tout simplement de l'incrédulité, tandis que, pour le Juif, dont le peuple est rejeté dans tout ce qui touche à ses privilèges, la question surgit naturellement, comme en Romains 11: «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple?» Mais, abstraction faite de cela, nous trouvons dans ce Psaume beaucoup d'instruction pour un temps d'angoisse profonde, lorsque le poids de circonstances très difficiles, ou même notre propre faute, ont peut-être plongé notre âme dans une aride détresse, quant à ses circonstances extérieures. Le sujet de ce Psaume, c'est que le fidèle cherche actuellement et activement le Seigneur. C'est un appel direct du coeur, et non pas un simple désir, ni seulement de la soumission. Sa voix s'adresse à Dieu. Ceci est plus important que nous ne sommes disposés à l'admettre.

Je ne crois pas qu'il soit entièrement juste de dire que «la prière est le sincère désir de l'âme proféré ou non exprimé». Loin de moi la pensée qu'il ne puisse y avoir ni soupir, ni gémissement lorsque l'Esprit saint intercède, ou bien que le coeur qui s'élève à Dieu trouve jamais auprès de Lui ni refus, ni froideur. J'admets tout cela; mais il y a dans la prière la présentation actuelle à Dieu d'une difficulté connue, l'expression d'un besoin dans lequel nous nous trouvons. Le coeur s'exprime par une invocation positive. Ainsi il se présente lui-même devant Dieu, et la chose est très importante dans notre relation avec Lui. Il y a la vérité dans le coeur, et une vraie dépendance accompagnée de confiance; tandis qu'auparavant il n'y avait que soucis rongeurs, un coeur qui se repliait sur ses difficultés, une âme qui refusait d'être consolée. La volonté agissait et ne pouvait obtenir ce qui lui manquait. L'âme *pensait* à Dieu, mais sans trouver aucune consolation; elle n'avait que ses propres pensées sur Dieu; elle gémissait, mais ne priait pas, et l'Esprit était sans force (verset 3). Eveillé, le fidèle ne pouvait naturellement pas s'occuper de choses ordinaires; son trouble l'empêchait de parler. C'est le

tableau saisissant d'une âme en profonde détresse, mais cette peinture ne se trouve entièrement réalisée que lorsqu'une âme, sous la main de Dieu qui la châtie, a perdu le sentiment de la faveur divine ou bien ne connaît pas encore la paix. Toutefois cet état peut se rencontrer chez tous ceux qui, à un certain degré, ne regardent pas à Lui. Mais l'âme se tourne vers Dieu; elle se souvient d'avoir joui de sa miséricorde, d'avoir chanté des cantiques pendant la nuit. Le Seigneur a-t-il rejeté pour toujours? Il n'y a pas lieu, pour le chrétien, à une pareille question, mais bien à un châtement terrible et douloureux, lorsqu'il a laissé tomber le bouclier de la foi, et que les dards enflammés du méchant ont atteint son coeur. Le seul cas semblable, c'est lorsqu'une âme, sans manquer toutefois de sincérité, a reçu légèrement l'Évangile de la grâce, tandis que le travail de conscience n'a lieu que plus tard. Lorsque, au lieu de s'entretenir avec lui-même et de raisonner avec sa propre misère, le coeur regarde à Dieu, il voit alors que toute cette misère est en lui-même et non pas en Dieu, et les choses prennent un tout autre aspect.

Le chrétien, lui, n'a pas besoin d'en revenir aux miséricordes passées (tandis que le Juif aura raison de le faire), parce que toute la faveur de Dieu repose actuellement sur lui et qu'il se retrouve dans la lumière de cette faveur, aussitôt que le nuage qui s'était élevé de son propre coeur est dissipé. Les Juifs avaient autrefois des bénédictions dispensées par la grâce souveraine, et ils font bien de s'en souvenir au temps de leur réjection, bien qu'ils ne soient pas rejetés pour toujours. Le chrétien n'est jamais rejeté; aussi n'est-il pas question pour lui de se souvenir, mais de rentrer dans la jouissance de la faveur divine, qui n'a jamais discontinué.

Dans le reste du Psaume, le chrétien apprend que la voie de Dieu est dans le sanctuaire. Si sa faveur est invariable, sa *voie* est néanmoins toujours d'accord avec sa sainteté, bien que, pour la même raison, elle soit aussi d'accord avec son fidèle amour. Du moment qu'Israël se convertit, c'est pour revenir à la souveraine grâce et à la rédemption. La voie de Dieu est dans la mer (verset 19); on ne peut en suivre les traces; elle est en puissance. Tous les mouvements, toute la force de ce qui semble indomptable, infranchissable, sont dans sa main.

En somme, ce Psaume présente le contraste entre le travail et l'agitation inquiète d'une âme qui s'abandonne à ses propres pensées, et l'état de cette âme qui se tourne vers Dieu et crie à Dieu lorsqu'elle se souvient de Lui. Le chrétien qui conclurait de tout cela à une interruption de la faveur divine se tromperait étrangement. Mais il peut apprendre ici qu'au milieu de souffrances accablantes, lorsque la propre volonté est à l'oeuvre, il n'y a aucun repos jusqu'à ce que son âme se souvienne de Dieu et qu'elle crie à Lui.

Psaume 78

Ce Psaume récapitule évidemment l'histoire d'Israël, pour les convaincre de désobéissance et d'incrédulité, et leur montrer l'inutilité, pour leurs coeurs, de toutes les voies de Dieu envers eux; il décrit ensuite avec magnificence comment Dieu recourt à sa grâce souveraine pour bénir; — mais on trouve en outre ici quelques-uns des signes de l'incrédulité et les avertissements qui les accompagnent. Il peut être utile de les examiner. Le grand

principe que je viens de signaler est lui-même du plus haut intérêt. La grâce souveraine est l'unique ressource de Dieu, s'il veut bénir l'homme. Quelque miséricordieuses que soient ses voies, elles manquent leur but. Il aime son peuple, mais il n'a aucune ressource pour le bénir que sa propre grâce. S'il agissait suivant le résultat de ses voies, il serait obligé d'abandonner son peuple, car «ils se sont renversés comme un arc qui trompe». Il en a toujours été ainsi. Mais lorsque le mal est à son comble, il se réveille dans son amour envers eux, à cause de leur misère, et de l'amour qu'il leur porte. Alors il accomplit à sa manière le plan de sa grâce. Il choisit la tribu de Juda... il choisit la montagne de Sion, laquelle il aime... il choisit David, son serviteur (versets 68 et 70).

Tel est l'enseignement général de ce Psaume. Parlons maintenant des caractères de l'incrédulité, car ils sont instructifs. La miséricorde et la fidélité passées de Dieu ne donnent aucun courage contre la difficulté présente; Dieu doit être connu par une foi du moment. Nous ne pouvons nous fonder sur les miséricordes passées pour nous donner confiance. «Le Dieu fort nous pourrait-il dresser une table au désert? Voilà, il a frappé le rocher... pourrait-il aussi nous donner du pain?» (verset 19, 20). L'expérience de la bonté et de la puissance n'aura pas pour résultat que l'homme se confie en elle, du moment que survient un nouveau besoin ou que la convoitise est en jeu. Les choses n'en allèrent pas mieux, lorsque «il donna commandement aux nuées d'en haut et qu'il ouvrit les portes des cieux et qu'il fit pleuvoir la manne sur eux, afin qu'ils en mangeassent». Le châtiment de leur convoitise, à l'occasion des cailles que Dieu leur avait envoyées, ne mit pas non plus un frein à leur volonté incrédule. Tant qu'il se trouve sous la main de Dieu, l'homme se souvient de Lui. Un peu de relâche... aussitôt apparaissent l'oubli et la propre volonté. Mais Dieu fut plein de compassion; il arrêta sa main étendue en jugement. «Ils tentaient le Dieu fort et limitaient le Saint d'Israël»; — ils se méfièrent de cette puissance de Dieu, qui était capable d'accomplir tous ses desseins de grâce envers eux, de faire ce qu'il fallait, pour son peuple, en chaque circonstance. Je limite Dieu, du moment que je suppose qu'une chose quelconque puisse ne pas être pour la bénédiction. Ceci est un grand péché, et, si nous songeons à tout ce que Dieu a fait pour nous, nous sommes doublement coupables. Le Saint Esprit prend invariablement pour point de départ la révélation de l'amour infini de Dieu, afin d'en déduire toutes les conséquences. Il a réconcilié; certainement il sauvera jusqu'au bout. Il n'a pas épargné son Fils; comment ne donnera-t-il pas toutes choses? C'est la bonté infinie; mais, douter de sa puissance, c'est douter qu'il soit Dieu. Ce doute nous empêche de placer notre espérance en lui. L'expérience devrait fortifier la foi; mais il faut une foi présente pour mettre l'expérience à profit. Que le Seigneur de grâce nous garde de limiter Dieu dans sa puissance, et par conséquent dans sa puissance pour nous bénir. Au lieu d'être portés à ne nous souvenir de Dieu que lorsque sa main s'appesantit sur nous, puissions-nous, au milieu même de bénédictions présentes, ne penser à lui que pour lui-même, et parce que nos coeurs lui sont attachés! Alors, au milieu des épreuves, nous serons capables de compter sur sa bonté et nous ne serons pas enclins à limiter sa puissance.

Psaume 79

Le Psaume 79 appelle le jugement sur les nations; mais ce sujet ne nous arrêtera pas. Le seul point que je désire mentionner, c'est la manière dont le coeur se tourne vers Dieu, lorsqu'il est très abattu. Il ne cherche pas même à se venger, mais, étant à l'extrémité sous l'oppression du mal, il se tourne vers Dieu, et se souvient ainsi de ses propres péchés. Il n'a pas d'autre refuge que le nom de Dieu. «Ne rappelle point devant nous les iniquités commises ci-devant; que tes compassions nous préviennent... O Dieu de notre délivrance! aide-nous pour l'amour de la gloire de ton nom; délivre-nous et pardonne-nous nos péchés, pour l'amour de ton nom» (versets 8, 9). Tel est l'effet du châtement, à supposer que nous connaissions Dieu. Il produit l'humilité du coeur, la véritable confession, la conscience qui sait n'avoir aucun droit à la délivrance, mais qui compte sur la bonté de Dieu et sur son nom, en un mot, sur ce qu'il est. L'âme se repose sur le fait qu'il y a compassion, que Dieu écoute le gémissement de ses prisonniers, et qu'il agira selon la grandeur de sa puissance pour préserver ceux qui sont voués à la mort malgré la force apparente du bras qui les retient.

L'ennemi avait outragé le Seigneur en injuriant son peuple. «Où est leur Dieu?» où est leur confiance? Alors le Seigneur se manifeste; voilà ce que son peuple attendait, aussi célèbre-t-il l'Eternel.

Ce Psaume met en lumière une autre vérité que nous rencontrons souvent dans l'Ecriture. Dieu n'est pas seulement un Dieu glorieux qui doit maintenir sa gloire, mais, ayant acquis un peuple sur la terre, il a identifié sa gloire avec ce peuple. La foi sent profondément cette vérité qui la pénètre de reconnaissance, et elle compte sur la délivrance et sur la grâce. Dieu délivre tout en garantissant sa propre gloire. Mais, pour la même raison, Dieu ne permet aucun mal, parce que son nom est lié à son peuple, comme Israël nous en fournit l'exemple: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2). Ici, le châtement est sur son peuple et le nom de Dieu est outragé. Aussi, tout en s'humiliant et en recherchant la miséricorde et la purification, attendent-ils la délivrance, car le peuple de Dieu est devenu fort chétif.

Psaume 80

Le Psaume 80 est hardi dans ses invocations. Il passe de la délivrance d'Egypte à la connaissance, non pas de Christ, mais du Fils de l'Homme; et encore le considère-t-il plutôt comme le sarment que Dieu s'est fortifié pour lui-même. On ne trouve pas ici les mots qui rendent si clair le début du chapitre 15 de Jean: «Je suis le cep, vous, les sarments». Cependant notre Psaume va jusqu'à reconnaître l'homme de la droite de Dieu, le Fils de l'homme, qu'il s'est fortifié. Mais si, dans cette confiance en Dieu, et regardant au Fils de l'homme, ce Psaume parle hardiment; s'il attribue tout à la grâce, il porte néanmoins un caractère absolument juif. Il fait allusion à l'ordre des tribus dans le désert (verset 2); il connaît Dieu comme Celui qui est assis entre les chérubins (verset 1); il considère Israël comme la vigne de Dieu, et le Messie, dans son caractère juif le plus élevé, comme le Fils de l'homme; enfin, toute son espérance, c'est que Dieu ramènera son peuple. Nous allons examiner cette dernière expression, car elle

caractérise l'invocation de ce Psaume. On la trouve aux versets 3, 7 et 19; nous la rencontrons dans la même acception en Jérémie 31: 18, 19 et au chapitre 5: 21 des Lamentations. Elle offre donc un intérêt particulier.

La discipline seule, en elle-même, peut bien briser la volonté, humilier, lorsque Dieu agit, et faire ainsi une oeuvre préparatoire, mais elle ne ramène pas à Dieu. C'est ainsi que les fidèles sont amenés à dire ici, comme dans les désolations d'Ephraïm et de Juda, lorsqu'ils sont au plus bas, et qu'ils n'attendent plus aucun autre secours: «Ramène-moi», «ramène-nous». Ce n'est pas simplement une tristesse selon Dieu et la conscience de péché, ce qui n'est pas même, à proprement parler, la pensée de ce Psaume; mais il y a le sentiment qu'ils appartiennent à Dieu, qu'ils sont le peuple de Dieu, et en même temps l'objet de sa réprobation: — «ils périssent dès que tu te montres pour les tancer». Il est question ici des voies de Dieu envers son peuple, et ce Psaume peut s'appliquer aussi à un saint dans le temps actuel, lorsque Dieu agit ici-bas à son égard selon le témoignage qu'il a rendu. Il y a, je le répète, le sentiment de lui appartenir, mais le coeur qui repasse l'oeuvre de Dieu et les bénédictions qu'elle a produites autrefois, voit maintenant cette oeuvre détruite, témoignant ainsi de la puissance de l'ennemi. Cependant ce n'est pas à cette puissance que la foi s'arrête, mais c'est au courroux de Dieu. La foi se tourne vers Lui, comme à la source première de la bénédiction et de la puissance qui a opéré cette bénédiction, comme à Celui dont c'est l'oeuvre, et qui est toujours occupé en faveur de son peuple. La foi s'arrête à la beauté de l'oeuvre de Dieu, aux délices qu'il prend à cette vigne qu'il avait plantée pour lui-même, mais qui maintenant est arrachée; et la foi en conclut que Dieu interviendra en grâce. Mais cette intervention doit consister d'abord en ce que Dieu ramène à Lui son peuple.

L'état dans lequel ils se trouvent est en rapport avec la ruine générale, mais ce n'est pas ici la pensée principale: ils ne peuvent séparer leur propre état d'avec l'intervention divine. Il leur faut cette intervention, mais son premier acte doit être de les restaurer, de les ramener. Ils désirent la bénédiction, mais ils la veulent selon le caractère de Dieu, qui commencera d'abord par eux et les ramènera; et alors la face de Dieu reluira sur eux et ils seront délivrés. Quelle bénédiction, lorsque nous nous étions détournés de Dieu, de pouvoir l'invoquer, lui demandant qu'il nous ramène, et que sa face reluise sur nous de telle manière qu'elle apporte la bénédiction et une délivrance actuelle à son peuple. Le fidèle demande à Dieu de retourner et de visiter sa vigne; toutefois il ne s'attend pas à la restauration de l'état de choses primitif (ce n'est pas la manière de faire de Dieu), mais à l'établissement du rejeton que Dieu a fait devenir fort pour Lui-même. Il en est ainsi de nous maintenant: Nous attendons l'exaltation de Christ, quand même il ne s'agirait que de restaurer en détail les choses où nous avons manqué. Si nous avons failli, il ne nous sied pas d'attendre que Dieu rétablisse les choses sur le même pied qu'auparavant, comme si rien ne s'était passé — ceci ne pourrait pas être à sa gloire — mais nous pouvons nous attendre à ce qu'il intervienne pour montrer sa bonté dans ce qui manifeste sa grâce, et à ce qu'il écoute le cri de son peuple: «Que ta main», s'écrie la foi d'Israël, «soit sur l'homme de ta droite». C'est là qu'ils trouvent leur force et leur sûreté, et qu'ils sont gardés debout. — «Et nous ne nous retirerons point arrière de toi». Il en sera

pleinement ainsi d'Israël aux derniers jours, et il en est ainsi de nous en pratique. Sa présence est ce qui nous garde.

Mais la foi cherche encore une autre chose. L'éloignement de Dieu, la recherche de la propre volonté, ont pour résultat l'engourdissement et la mort; aussi, quand ils sont ramenés, ont-ils besoin d'être vivifiés; il faut que cette puissance qui ranime et qui donne la vie, rappelle leur coeur vers Dieu. Alors ils l'invoqueront avec un redoublement de sérieux et une confiance nouvelle: «Vivifie-nous, et nous invoquerons ton nom». Pour Israël ce sera réellement la vie d'entre les morts. C'est plus que la prière qui crie à Dieu dans l'épreuve; c'est le coeur qui, plein de confiance, en appelle à Dieu, après avoir été ramené à Lui. Cette scène prophétique montre évidemment la restauration d'Israël. Dieu ne cache pas maintenant sa face aux siens, mais il l'a cachée à Israël; toutefois les chrétiens peuvent reconnaître ses voies en gouvernement dans leur oeuvre, dans leur service, et dans leur état comme corps. En rapport avec notre sujet, je voudrais ajouter quelques mots sur le retour personnel à Dieu et la repentance, tels que nous les trouvons dans les passages de Jérémie cités plus haut. Ainsi, au chapitre 31: 18, il est dit: «Convertis-moi» ou: ramène-moi «et je serai converti». Nous avons donc en premier lieu l'action de Dieu en grâce, ramenant le pécheur, le convertissant. Ce dernier ne regardait pas à Dieu, il lui avait tourné le dos; et maintenant, de coeur et de volonté, il se retourne vers Lui. La repentance vient après: «Certes, après avoir été converti, je me suis repenti». — Mon coeur, ayant été tourné vers Dieu et amené dans la lumière, je me mis à l'oeuvre; je jugeai tout, aussi bien l'état de mon coeur que mes voies pendant mon éloignement de lui. Alors, introduit dans la vraie bénédiction, possédant la pensée de Dieu quant au bien, on reste confondu d'avoir pu désirer et poursuivre des choses si vaines et si mauvaises.

L'épître aux Corinthiens nous présente une autre pensée. La conversion que Dieu opère produit la tristesse (2 Corinthiens 7). La première lettre de l'Apôtre avait pénétré, par la puissance de l'Esprit, dans leurs âmes. Ce n'était pas encore le jugement complet de leur état dans la lumière, mais, leur propre volonté étant retenue par l'action divine, il y avait chez eux de l'affliction dans le sentiment qu'ils s'étaient écartés du droit chemin. Alors la conscience commença à agir et non plus la volonté; peut-être le moi y avait-il encore part en quelque mesure. Néanmoins c'était une tristesse selon Dieu, une volonté brisée, un coeur contrit; il y avait le sentiment que l'on avait suivi sa propre volonté et oublié Dieu. Les illusions d'une volonté perverse s'en sont allées, et dès lors commence l'action de la nature divine en nous, résultat du fait que nous avons affaire à Dieu. Cette action n'est pas accompagnée de frayeur lorsqu'elle est bien sentie; il n'y a nulle idée que Dieu veuille nous imputer le péché, ou nous condamner, mais bien la tristesse et l'affliction du coeur à la pensée que l'on a suivi la perversité et les tromperies de sa propre volonté. Cette tristesse produit un jugement du mal bien plus actif et plus décidé, et ce jugement est appelé ici *la repentance*. «La tristesse qui est selon Dieu, opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret». Par cette conversion dont nous venons de parler, l'âme ayant été amenée, par l'opération de la grâce de Dieu, à s'affliger pour avoir écouté sa propre volonté, rentre maintenant (ou plutôt entre pour la

première fois) sous l'influence naturelle et sous l'action du nouvel homme non contristé. Elle juge avec l'énergie spirituelle tout le mal, comme Dieu le juge en principe. Le sentiment de la culpabilité n'a point disparu, mais, ce qui caractérise cet état c'est le jugement de la faute — le jugement du moi en tant que celui-ci y est impliqué. Le coeur est *pur* du mal, lorsqu'il le juge comme Dieu le fait et s'en sépare comme d'une chose qui lui est extérieure, à laquelle il est étranger. Or ceci est la sainteté. Elle gagne en profondeur à mesure que l'on connaît mieux le *moi*.

Nous en voyons un exemple dans le discours de Pierre au chapitre 2 des Actes. L'apôtre venait de mettre devant leurs yeux le péché du peuple. «Alors ils eurent le coeur saisi de componction et ils dirent à Pierre: Que ferons-nous?» Il n'était plus question de leur volonté qui leur avait dicté ce cri furieux: «Crucifie-le, crucifie-le!» Le péché a accompli son acte et ne peut plus se changer. La folie d'un tel acte se présente à eux, apportant l'angoisse à leurs coeurs. «Que ferons-nous?» Ils sont convertis, ils en sont arrivés à l'affliction et à la tristesse selon Dieu. Que leur dit Pierre? «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés». Ils étaient convertis, saisis de componction en songeant à la folie de leur péché; ils avaient encore à se repentir. Il y a une chose plus grande, plus profonde, plus complète qu'une âme amenée à la lumière; c'est lorsque le nouvel homme exerce son jugement sur ce que le *moi* avait été. Il ne s'agit plus d'une âme convaincue de la part de Dieu et se soumettant, dans le sentiment de sa culpabilité, à l'effet de Sa grâce et de Sa présence, mais il s'agit d'une âme qui rejette spirituellement, en communion avec Dieu, le mal comme tel, du terrain où le nouvel homme se tient avec Dieu. La contrition et l'humilité de coeur accompagnent cet acte, mais l'âme est rentrée dans sa liberté devant Dieu. Il y a une vraie repentance, du moment que le moi est mis de côté et que la nouvelle nature s'est emparée du jugement et de la volonté et juge librement, comme une chose rejetée, tout ce qui avait séduit la chair et ce en quoi elle prenait plaisir.

Psaume 81

Ce Psaume nous fournit l'occasion de noter quelques principes du gouvernement de Dieu. C'est lorsque l'on a été rétabli dans la bénédiction, que l'on peut considérer les voies merveilleuses de Dieu. Si le peuple avait été fidèle, loin d'être affligé, il aurait joui non seulement de la paix, mais d'une bénédiction actuelle et abondante. Loin de là, il ferma son oreille à Dieu; aussi Dieu les abandonna aux convoitises de leur coeur; ils marchèrent selon leurs propres conseils et tombèrent bientôt au pouvoir de leurs ennemis, toujours plus forts que le peuple de Dieu, lorsque celui-ci descend sur leur terrain. Dieu nous a délivrés. Nous avons été délivrés de l'esclavage et du fardeau du péché. La puissance divine (une puissance qui, tout en se manifestant par ses effets, a néanmoins sa source dans le secret des conseils divins) nous a répondu lorsque, sous le péché, nous étions dans l'angoisse et dans la détresse; et, dès lors, tout en ayant part, en vertu de notre position, à la plénitude de la bénédiction, nous sommes sous la responsabilité quant aux bénédictions présentes que nous avons reçues. «Si tu m'écoutais!» Ce que Dieu veut, c'est la vérité du coeur envers lui, c'est que non seulement l'on évite le mal quand il se rencontre, mais qu'il n'y ait point d'idole dans le coeur,

qu'il y ait la vérité dans le coeur vis-à-vis de Dieu. Mais Dieu nous appelle à cela comme étant déjà notre Dieu (nous disons maintenant: Père), qui nous a délivrés et sauvés et qui nous dit (sans doute lorsque nous sommes dans le sentier de l'obéissance): «Ouvre ta bouche et je la remplirai». Nous sommes appelés à élargir nos coeurs pour recevoir la bénédiction. Dieu a de riches, d'abondantes provisions pour nous, et nous engage à ouvrir largement notre bouche. Tout son désir est de la remplir de ses propres richesses, des richesses de bénédictions de la grâce données par sa propre main. Les richesses insondables de Christ nous appartiennent et sont communiquées à nos âmes. Mais hélas! souvent nous ressemblons à Israël: «Mon peuple n'a point écouté ma voix et Israël ne m'a point eu à gré».

Alors, en guise de châtiment, Dieu laisse les siens se nourrir du fruit de leurs propres voies: jugement terrible par lequel on est parfois humilié et amené à sentir l'amertume de la puissance de l'ennemi, et d'autres fois, ce qui est pire, porté à se croire finalement abandonné! Ce cas ne peut guère se présenter, lorsque l'âme a été réellement vidée du «moi» et de la propre justice si subtile dans sa nature. Toutefois les dards enflammés du malin sont terribles pour l'âme. Ce ne sont nullement ici les doutes d'une âme exercée sous la loi, l'incertitude de savoir si Dieu sera pour elle, si elle pourra échapper; mais c'est la frayeur que l'âme éprouve vis-à-vis d'un Dieu qui est contre elle. Tandis que, dans le premier cas, il s'agit du doute légal, dans le second c'est le doute du désespoir produit par Satan. Si le saint marche fidèlement, il aura sûrement des ennemis, Satan et ses machinations, à combattre, mais c'est de fait le Seigneur qui remporte la victoire sur eux. Ce combat est, après la patience de la foi, la preuve encourageante que le Seigneur est avec nous pendant la course. Nos adversaires sont ceux du Seigneur; avoir conscience de cela est une immense force. Ceux qui s'opposent à nous lorsque nous marchons dans le sentier du Seigneur, sont en tout cas, dans cette mesure, au nombre de ceux qui haïssent l'Éternel. Ils sont trouvés menteurs et vains dans leurs prétentions, tandis que le saint marche en paix par la puissance du Seigneur dans un chemin uni. Celui qui fait la volonté de Dieu demeure à toujours; il est nourri de la moelle du froment, de la connaissance la plus précieuse de Christ; tandis que la douceur de la grâce divine rafraîchit et satisfait le désir de l'Esprit.

Psaumes 82-83

Ces deux Psaumes ne m'offrent pas de remarque particulière en rapport avec l'objet de ces méditations. Au Psaume 82, le lecteur observera que Dieu juge les juges, spécialement ceux qui, en Israël, avaient la loi divine pour les guider. Ils tombent ainsi de la position qu'ils occupaient comme exerçant l'autorité de Dieu sur la terre, dans celle de l'homme responsable, et Dieu se lève pour juger la terre. Dans ce Psaume, Dieu s'occupe de l'iniquité de l'homme envers son semblable et de la différence entre le jugement confié à l'homme et la justice. Le Psaume 83 traite de la manière dont l'homme est coupable d'inimitié active contre Dieu, usant, dans sa haine pour le peuple de Dieu, de ruses, de conspirations, de violence, afin que même leur souvenir soit ôté de la terre (verset 4). Mais ces efforts de l'homme ont pour résultat final que «Jéhovah seul (le Dieu d'Israël) est Souverain sur toute la terre». L'oppression exercée de haut en bas par ceux qui représentent Dieu sur la terre, la rébellion

dirigée de bas en haut contre Dieu et se manifestant par la haine envers son peuple terrestre; tels sont les caractères de l'homme et l'objet du jugement de Dieu sur la terre.

Psaume 84

Bien que Dieu soit nécessairement le centre de tous les désirs du nouvel homme, il n'est cependant pas parlé ici, comme au Psaume 63, du désir qui a Dieu comme tel pour objet. Jéhovah est reconnu comme le Dieu vivant, mais comme un Dieu manifesté, en relation avec son peuple. Il n'est pas dit ici: «Mon âme a soif de Dieu», mais: «Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles!» Ils ne seraient pas aimables si l'Eternel n'y demeurait pas, et si ces tabernacles n'étaient pas à lui. Il s'agit donc ici du bonheur que l'on trouve dans la jouissance d'une relation publique avec Celui qui demeure au milieu de son peuple, et non pas du bonheur abstrait que l'on trouve en Dieu même. Les tabernacles de Dieu sont un lieu de repos pour le coeur; c'est comme l'hirondelle qui a, de la part de Dieu, un nid où elle met ses petits. Et ceci est juste. Le désir de l'âme après Dieu lui-même est la racine et l'essence de la piété personnelle. Le secret de Dieu se trouve là, et l'âme est gardée dans la sainteté de sa présence, et exercée dans cette sainteté devant lui. Mais le vrai refuge de l'âme pieuse est là où Dieu manifeste sa gloire, où il est adoré. «Dans son palais, chacun le glorifie» (Psaumes 29: 9). C'est là que la louange est produite et s'exprime.

Il ne s'agit pas ici des exercices de l'âme, mais d'un coeur pieux débordant (et la chose ne peut avoir lieu que dans le nouvel homme) en actions de grâces et en adoration avec ceux qui sont d'un même sentiment, là où tous adorent, là où il n'y a rien d'autre que la louange; car l'autel de Dieu est le centre des désirs et des épanchements du coeur. Là Dieu se manifeste, là le coeur a trouvé une demeure loin des exercices et des épreuves; aussi comprend-il bien que dans ce lieu on louera Dieu incessamment. Ceux qui y demeurent n'ont rien d'autre à faire. Telle sera la bénédiction dans son parfait accomplissement.

Mais il est encore une autre chose (verset 5 et suivants). dans laquelle on éprouve la bénédiction: je veux parler du chemin, chemin qui conduit au sanctuaire en traversant le monde qui est la vallée des larmes. Celui qui, d'un coeur tranquille, marche en pèlerin vers le repos et la demeure de Dieu, a sa force dans le Seigneur. Aussi est-il appelé bienheureux. Si la demeure de Dieu, le lieu où sa gloire est manifestée et que cette gloire remplit, est l'objet vers lequel tendent tous les désirs du coeur, le chemin qui y conduit sera aussi dans le coeur. Ce chemin peut être rude, il peut conduire par la vallée des larmes, vallée où l'on trouve la croix, mais c'est le chemin qui mène au but et le coeur y est attaché. D'autre part, le coeur se confie en Dieu; Son amour est pour lui la clef de tout; c'est pourquoi il est dit: «Seigneur, par ces choses-là on a la vie et dans toutes ces choses consiste la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 16). Elles changent la vallée de larmes en une fontaine et font trouver dans l'affliction les rafraîchissements de la grâce. Car il faut que la volonté soit brisée, que les mouvements de la volonté dans les désirs du coeur soient jugés, pour que la grâce, pour que Dieu lui-même (cette source de joie et de bénédiction) puisse avoir toute sa place. C'est ce que produisent les exercices et les épreuves du désert. La vallée n'est pas appelée la vallée de l'épreuve, mais celle des larmes; car, ce qui produit la fontaine rafraîchissante, ce ne sont pas simplement les

faits extérieurs, mais ce sont les exercices du coeur qui en découlent. Christ, l'homme parfait dans ses voies, était aussi un homme de douleurs, et il manifestait et exerçait son amour au milieu des souffrances. Nous avons besoin d'être humiliés et brisés afin de parvenir à cet état, mais c'est précisément ce qui change pour nous la vallée en fontaine. «Par ces choses-là on a la vie, et dans toutes ces choses consiste la vie de l'esprit». Dans la douleur de sa réjection, auprès du puits de Sichar, le Seigneur avait une nourriture à manger que ses disciples ne connaissaient pas.

Mais ce n'est pas tout: il y a des provisions de grâce qui sont directement fournies d'en haut; Dieu envoie en grâce la pluie sur son héritage, pour le rafraîchir lorsqu'il est altéré. La pluie comble les marais (*). Les communications de l'Esprit de Dieu, la révélation de Christ à l'âme, l'amour du Père, tout cela rafraîchit et réjouit le coeur et le détourne du monde pour le remplir de ce qui lui fait considérer le monde comme rien. Le nouvel homme goûte ces joies, et traverse joyeusement la vallée en pensant à ces choses. Il va de force en force. Ce ne sont pas des forces accumulées, et cependant la force est augmentée; mais cet accroissement de force, bien loin d'affaiblir la dépendance de Dieu, en augmente le sentiment. On se connaît mieux et l'on se défie beaucoup plus de soi-même; on est plus simple et l'on a un sentiment plus net que la force appartient à Dieu. Pierre nous en est un exemple. Le Seigneur lui dit: «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». C'était un cas extrême quant aux moyens employés pour le produire, mais qui nous montre combien le jugement de soi-même et l'école de la dépendance sont le moyen d'avoir la force, parce que la force est réellement en Christ. «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Ainsi la force que nous avons et que nous sentons, au point où nous sommes amenés à réaliser la grâce et la présence de Christ, nous pousse plus loin et nous fait avancer dans notre voyage à travers le désert; nous en usons (je ne dis pas que nous l'usons) pour le voyage; nous employons cette force en chemin, mais ce n'est pas la même chose qu'éprouver la jouissance de tirer toute bénédiction de Lui.

(*) Ou plutôt: «La première pluie aussi la comble de bénédictions».

Cela nous conduit à nous rendre mieux compte du besoin que nous avons de Christ, et à une connaissance de nous-mêmes qui est augmentée par les choses que nous traversons. Cette découverte du «moi» n'est cependant pas toujours le résultat d'un jugement que nous formons sur nous-mêmes, mais elle provient du dépouillement du moi, et du déclin de sa puissance trompeuse sur notre coeur, qui nous fait nous abandonner plus simplement à Christ. C'est ainsi que nous avançons graduellement en force; Christ est davantage notre tout, et, si nous tombons en faute, le progrès se montrera en ce que le moi sera positivement jugé et l'âme restaurée. Le résultat sera notre apparition devant Dieu, où le moi n'existera plus, et dans le lieu où il a placé sa bénédiction, et où tous montent pour l'adorer et le glorifier. Même à présent il y a une réalisation partielle de cela, mais la chose ne sera accomplie certainement qu'en gloire, dans la Jérusalem céleste et dans la maison du Père. Mais tout cela produit la supplication, la supplication avec le sentiment de la Majesté divine, mais aussi avec la conscience d'une précieuse relation dans laquelle on se trouve. Il est Jéhovah, le Dieu des armées, mais il est aussi le Dieu de Jacob.

Il y a plus encore. Jusqu'à ce que nous soyons introduits en réalité dans les parvis de Dieu, nous dépendons de cette Majesté et de cette fidélité à son alliance (pour nous, c'est le nom du Père en union avec Christ), mais nous dépendons aussi du fait que Dieu regarde à Christ. C'est notre sauvegarde pour le temps présent et, dans un sens, pour l'éternité. Nous avons de l'assurance, de la confiance, et nous prions parce que Dieu regarde la face de son Oint. Mais cette confiance que nous avons sur le chemin de la vallée de Baca se lie au désir d'être dans Ses parvis. «Regarde notre garant, ô Dieu, repose-toi en lui», «car mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs». Mieux vaut se tenir à la porte de la maison de Dieu que jouir de tout ce que les tentes des méchants peuvent offrir, ou du droit d'y habiter. Dieu éclaire de sa glorieuse Majesté, et il protège. Il donnera dans une grâce parfaite qui ne connaît pas d'entraves, tout ce dont nous avons besoin quand nous sommes dans l'épreuve en chemin, tout ce qu'il faut à notre faiblesse, qui possède le privilège de pouvoir compter sur son secours. Et enfin, lorsque nous serons introduits dans la maison avec la capacité d'en jouir, il nous donnera la gloire avec lui-même. Nous pouvons compter sur lui pour toutes choses. Il est bon; il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent devant lui. L'âme termine avec cette affirmation bénie: «Bienheureux est l'homme qui se confie en toi». Combien cela est vrai! Rien n'est hors de Sa portée, rien ne peut troubler sa puissance; rien dont son amour ne veuille se charger à notre place; rien dont sa sagesse ne puisse se servir pour notre bénédiction. Le coeur connaît son amour, et peut y compter; il sait que: «Bienheureux est l'homme qui se confie en lui».

Psaume 85

Le Psaume 85 fait ressortir un principe d'une grande importance pratique; c'est la différence entre le pardon de tout ce qui appartient à notre état précédent, et la bénédiction dans laquelle le croyant est introduit par la jouissance d'une relation avec Dieu. Il s'agit naturellement dans ce Psaume du rétablissement d'Israël dans la jouissance de la bénédiction, dans son pays, événement par lequel seront accomplies les promesses de Jéhovah; mais je ne parlerai ici que de ce qui nous concerne.

Le pardon est reconnu comme étant le fruit de la bonté de Jéhovah, de sa bonté assurée envers son peuple; aussi les fidèles comptent-ils sur une pleine et entière bénédiction; mais cette bénédiction et le pardon sont deux choses distinctes. Il en est de même pour nous: le pardon s'applique à tout ce que nous avons fait, en tant que nous sommes considérés comme appartenant au vieil homme et à ses actions. Nous sommes ramenés, et les fruits du vieil homme sont mis de côté pour toujours par le sacrifice de Christ; nous avons ainsi un pardon complet. Quant à notre état précédent, la colère est passée. Tous nos péchés sont couverts, mais, malgré cela, il reste encore l'éloignement de Dieu et il n'y a pas la jouissance de sa communion. La crainte du jugement et du Juge est passée, mais il n'y a pas la jouissance d'une bénédiction actuelle avec Dieu. Sa faveur qui repose sur ceux avec lesquels il n'a plus rien à débattre, et les communications de cette faveur dans une relation établie selon la nature et la justice divines, tout cela est encore inconnu. Il y a eu de la joie; elle est grande encore, car on se sent pardonné; mais ce pardon s'applique à ce que nous sommes dans la chair, et n'est pas la communion avec Dieu dans une nature qui, parce qu'elle vient de lui, est capable de

jouir de lui et n'a de goût pour nul autre. Quoiqu'on ait le pardon, cette distance de Dieu, cette impossibilité de jouir de lui avec une nature nouvelle et divine, se fait sentir à l'âme comme étant proprement la colère. Dans cet état on ne peut parler d'avoir été amené à Dieu, ni de repos, car on ne le trouve que dans la jouissance de sa faveur.

C'est aussi le désir exprimé dans ce Psaume. Les captifs de Jacob avaient été ramenés (*), mais il faut davantage à l'âme du fidèle: il désire être ramené à Dieu et qu'il n'y ait plus pour lui *aucune* colère (**). Cette parole est d'une immense portée; mais, sans elle, il est impossible de trouver le repos, lorsque nous connaissons, au moins en espérance, et l'amour et la communion. Peut-être avons-nous désiré de posséder le sentiment de sa faveur, mais nous ne pouvons l'obtenir ni par des progrès ni par des victoires: on ne l'obtient que par le pardon et par la délivrance, car nous sommes des pécheurs. Mais, lorsque nous avons découvert qu'il y a rédemption et pardon, alors ce n'est plus seulement le besoin de la conscience qui nous pousse à nous approcher, mais ce sont les désirs spirituels du nouvel homme. «Ne veux-tu pas nous faire revivre, afin que ton peuple se réjouisse en toi?» (verset 6). L'âme est vivifiée par la présence de l'Esprit de Dieu et se réjouit en Dieu lui-même. C'est ce que nous trouvons aussi en Romains 5: «Nous avons la paix avec Dieu;... et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation». «Fais-nous voir ta miséricorde, ô Jéhovah» (car c'est la miséricorde, mais provenant d'un Dieu connu dans sa relation avec son peuple — comme pour nous c'est le Père connu en Christ), «et accorde-nous ta délivrance». L'âme a appris à connaître la grâce, et elle attend la réponse, parce qu'elle espère en la grâce. Ce n'est pas une angoisse légale, mais le désir de connaître Dieu dans sa faveur. «Il parlera de paix... sa délivrance est proche de ceux qui le craignent» (versets 8, 9).

(*) «Tu as ramené *et mis en repos* la captivité de Jacob» (verset 1). Les mots que nous indiquons en italiques doivent être retranchés de notre version ordinaire. Ils détruisent complètement le sens. (Ed.)

(**) Il faut traduire le verset 4 ainsi: «O Dieu de notre délivrance! ramène-nous et réduis à néant la colère que tu as contre nous».

Ceci est de toute importance pour l'âme; elle ne doit pas s'arrêter au pardon qui est sa première et urgente nécessité, mais elle doit comprendre qu'elle est appelée à jouir de Dieu, dans la communion sans nuage d'une nature nouvelle. Cette nature qui est moralement la nature divine trouve nécessairement toutes ses délices en Dieu; seulement, dans notre cas, cette joie dépend de lui et va en augmentant — nous nous glorifions en Dieu. Sans doute, ce sentiment doit être fondé sur la justice, et, comme nous allons le voir sur la justice divine. S'il en était autrement, ce ne serait pas Dieu; mais l'idée présentée ici n'est pas celle d'un règlement de comptes avec un Dieu qui met notre justice en question: il s'agit de jouir de la présence de Dieu, d'être en communion avec lui, selon la perfection dans laquelle nous avons été placés devant lui, de trouver en lui nos délices, dans la nature divine dont nous sommes participants. Voici comment la chose nous est présentée par rapport à Israël: «La bonté et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entre-baisées». C'est la bonté, car elle est accordée à des pécheurs en pure et souveraine grâce, mais c'est aussi la vérité, car elle

accomplit toutes les promesses de Dieu envers Israël. Pour nous, c'est bien plus que la promesse, car au fond il n'y a pas de promesse pour l'Eglise. Toutefois la réalisation de ces vérités est plus frappante dans le cas de l'Eglise, puisque la position de cette dernière en Christ correspond à la position de Christ lui-même. L'Eglise est, devant Dieu, dans la même faveur dans laquelle Christ se trouve comme ressuscité d'entre les morts. La justice semblait être contre le pécheur; elle l'était en effet; mais, en vertu de la justice divine, elle s'allie à la paix pour le pécheur. «La justice et la paix se sont entre-baisées». La paix correspond à la bonté et la justice à la vérité. Ils ont — nous avons — la paix par grâce; mais la justice par la foi en Jésus Christ nous introduit dans la pleine jouissance de la position dans laquelle il se trouve, sinon ce ne serait pas la justice. «La vérité germera de la terre»: en effet, c'est là que toutes les promesses seront accomplies pour Israël. Il n'est pas question de cela pour nous, mais d'être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Il ne nous est pas dit non plus: «La gloire habitera dans notre pays» (verset 9); non, mais nous sommes par droit et par position dans la gloire de Dieu, en haut; mais dans tous les cas «la justice regarde des cieux» (*) (verset 11). Il ne s'agit ni pour Israël ni pour nous d'une justice qui regarde de la terre pour réclamer la bénédiction du ciel. Dieu a établi la justice dans les cieux mêmes, car Christ s'y trouve. Il y est en vertu de la justice de Dieu. La justice était une justice divine et céleste. Christ ayant glorifié Dieu, est glorifié auprès de Dieu et en lui: c'est la justice divine. Nos bénédictions célestes aussi bien que les bénédictions terrestres d'Israël en découlent. Au verset 12, nous trouvons en outre des bénédictions conférées d'en haut: tout cela est donc le produit de cette contrée céleste dont les joies et les privilèges nous sont octroyés pour en jouir.

(*) Notez comment ceci met de côté la justice légale qui regarde de la terre vers le ciel.

Le dernier verset a trait proprement à la terre, mais je désire faire ressortir une vérité qui s'y rattache. Le gouvernement actuel de Dieu ne s'applique ni au pardon, ni à la paix, mais à une marche dans la jouissance divine. Nous jouissons de cette précieuse communion en demeurant en Dieu et Dieu en nous, par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Si nous le contristons, nous sommes affligés, humiliés, peut-être châtiés. Notre position reste la même, mais la réalisation et la jouissance de cette position dépendent des révélations et de l'action du Saint Esprit en nous, qui dépendent elles-mêmes de notre marche, de notre état, de notre obéissance.

C'est ainsi qu'en Jean 14 et 15, la jouissance des bénédictions et de la faveur divines dépend de la marche du fidèle. Cela doit être, du moment que cette jouissance est le résultat de l'habitation en nous du Saint Esprit: en effet, comment pourrions-nous jouir de la communion en amour, au milieu de pensées vaines ou mauvaises? La présence du Saint Esprit dépend de la justice, autrement dit, de la présence de Christ dans le ciel; et c'est par ce don du Saint Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs. Nous demeurons en lui et lui en nous. Mais, lorsqu'il y a du mal la chair est à l'oeuvre, le Saint-Esprit est contristé, la communion est interrompue. Il n'est nullement question de notre relation (elle est établie par la séance de Christ dans le ciel), mais il est question de la jouissance des bénédictions dans lesquelles nous avons été introduits, il s'agit d'avoir communion avec Dieu. Ici toute notre

marche avec Dieu entre en ligne de compte, quoique je ne puisse bien marcher que par grâce. Le point sur lequel j'insiste ici c'est qu'il est de toute importance de saisir la différence qui existe entre le pardon (c'est-à-dire la grâce appliquée par l'oeuvre de Christ au péché et à tous les fruits du vieil homme) et notre introduction en lui, en justice, dans la présence et dans la communion de Dieu, là où n'entrent jamais aucun nuage, ni aucune question de péché. Nous pouvons sortir de cette présence, perdre non pas le droit d'y avoir part, mais la jouissance de cette bénédiction dans notre âme, et voir — non pas la paix avec Dieu, — mais la communion détruite; nous pouvons, dis-je, sortir de cette présence, mais jamais aucun nuage de péché ne peut y entrer. Nous sommes aimés comme Christ est aimé. Tout dépend de son oeuvre. Mais le pardon des choses hors desquelles nous avons été retirés, c'est-à-dire l'application de l'oeuvre de Christ à notre responsabilité comme enfants d'Adam selon la chair; voilà une vérité. Une autre vérité, c'est que nous ne sommes pas dans la chair, mais en Christ, dans la jouissance des choses dans lesquelles il est entré, lui, notre vie pour toujours.

Psaume 86

Le Psaume 86, bien simple dans ce qu'il exprime, est néanmoins rempli d'importantes vérités pratiques; car les richesses de la gloire et de la puissance de Dieu y sont mises en rapport avec la faiblesse d'une âme qui a été amenée à lui. L'âme trouve son centre, non pas en étant capable, dans son état de faiblesse, d'embrasser tout d'abord l'étendue de la gloire, mais en faisant de Dieu son centre; et ainsi elle célèbre Dieu, comptant sur sa puissance et sur la délivrance finale qui l'introduira dans la gloire.

L'âme a quatre titres à l'attention de l'Eternel: le croyant est affligé et misérable il n'est pas d'entre les orgueilleux de la terre il est saint, réellement mis à part pour Dieu; enfin, comme serviteur de Jéhovah, (il s'agit maintenant, comme nous l'avons souvent fait remarquer, du nom du Père et de Christ comme Seigneur) il se confie en lui et crie journellement à lui. Tel est l'état de l'âme du fidèle: il est affligé et saint, c'est-à-dire mis à part pour le Seigneur; il est serviteur; il se confie en Dieu et sa confiance n'est pas inactive, car il crie dans le sentiment de son besoin et de sa dépendance. Se confiant en la bonté de Dieu, l'âme demeure dans cette assurance ainsi que dans la conscience de la majesté du Seigneur, élevé au-dessus de tous ceux qui prétendent à la force. Lui seul est Dieu, lui seul est grand et fait des choses merveilleuses (verset 10). Alors l'âme désire être instruite de la voie de Dieu — elle n'a aucune envie de suivre son propre chemin. La vérité, la parole de Dieu est son guide.

Ici se présente un nouveau besoin: le coeur a la tendance d'être distrait par mille objets, par mille pensées fugitives, aussi demande-t-il au Seigneur de lui donner un seul but: «Unis mon coeur à la crainte de ton nom» (verset 11). Combien nous avons besoin d'avoir un coeur concentré tout entier sur Christ! Là se trouve la puissance; là aussi cette réalisation des choses divines qui transporte nos coeurs dans la scène céleste, qui les met en rapport direct avec les sources divines de la force. Lorsque d'autres pensées nous occupent nous sommes en dehors, dans un autre monde dont il nous faut être délivrés; nous ne sommes plus dans le monde divin et céleste dont nous avons à être des témoins.

La majesté et la gloire du nom de Dieu avaient été vues au verset 9; mais cela n'introduit pas l'âme dans la gloire comme dans sa demeure habituelle. En un sens c'est une chose trop élevée pour nous, et nous le sentons. Que nous sommes petits, et comme nous ne connaissons qu'en partie! mais cela nous engage, quelque pauvres et faibles que nous soyons, à concentrer de plus en plus toutes nos affections sur Dieu. Voilà ce qu'il faut, ce qui satisfait l'âme, ce qui répond à ses besoins. Pleine d'affection, d'adoration reconnaissante, elle est placée par grâce au centre de toute cette gloire. Aussi peut-elle dire: «Seigneur, mon Dieu, je te célébrerai de tout mon coeur». Selon le désir qu'il avait exprimé, le coeur «uni» désormais peut louer Dieu comme il est appelé à le faire, et comme il le fera bientôt en perfection. Nous sommes appelés à comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, mais il nous faut auparavant avoir été amenés au centre: il faut que Christ habite dans nos coeurs par la foi et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour. Dès lors, le connaissant, nous glorifions son nom pour toujours. Notre petitesse a trouvé dans sa grandeur sa place et sa force. Nous sommes placés, comme je l'ai dit, au centre de la gloire. De là se déroule devant nos yeux la grande délivrance que Dieu a accomplie. Nous comprenons que la grâce suprême en est la seule source. Il ne s'agit pas simplement de reconnaître sa grâce dans l'ordre naturel des choses lorsque tout est en règle, mais il s'agit de la grâce, de la souveraine grâce, de l'amour divin dans son activité, descendu ici-bas pour nous délivrer des profondeurs du sépulcre. Ceci donne un caractère tout spécial à notre connaissance de Dieu. Nous dépendons entièrement de sa bonté, et cependant notre amour pour lui a un caractère très intime, parce que, par notre misère même, nous apprenons que nous sommes les objets de son amour dont la grandeur infinie nous est ainsi connue. L'âme, se confiant ainsi en Dieu et occupée avant tout de lui pour elle-même, voit s'élever contre elle l'inimitié des gens orgueilleux qui ne craignent point l'Eternel. Elle compte sur l'intervention de Dieu, et c'est une grande preuve de foi; mais sa confiance dans l'amour qui s'est intéressé à elle lui fait demander davantage. Elle se réjouit dans l'attente que Dieu manifestera qu'il est pour elle; or le fait qu'il est pour nous, c'est non seulement la délivrance, mais la satisfaction du coeur. L'âme ne demande pas autre chose; elle désire que Dieu montre par un signe qu'il est pour elle. Cette part assurée de tous ceux qui se confient en Dieu et qui marchent avec lui, le Seigneur, comme nous le voyons au Psaume 22, l'a désirée et ne l'a pas obtenue, lorsqu'il prit la dernière place et s'anéantit pour l'amour de nous; mais en cela même, parfait en amour, il glorifiait le Père, et était ainsi au-dessus de tous. Voilà pourquoi le Père l'aimait, pourquoi comme homme il a été glorifié d'une manière bien plus grande encore, d'une manière souveraine. Au moment suprême il ne fut ni soutenu, ni consolé dans l'épreuve; mais il était le seul qui dût faire cette expérience. Nous nous confions en Dieu et il nous délivre; Christ, parfait d'une manière absolue, a été seul dans cette perfection. Au moins, que le Seigneur nous donne des coeurs unis sans distraction à la crainte de son nom et dans l'amour du Père. Là est notre centre; là nous n'avons rien à craindre des ennemis (Philippiens 1: 27, 28).

Psaume 87

La fondation de Dieu, voilà ce qui rend toutes choses sûres et certaines (*). Ce qui provoque l'intérêt, ce qui affermit le coeur du croyant, ce n'est pas le fait que la cité de Dieu soit fondée sur les saintes montagnes, mais qu'elle repose sur le fondement de Dieu même. Il en est ainsi de nous: «Le solide fondement de Dieu demeure». L'Apôtre prononce ces mots lorsque l'état de l'Eglise était si mauvais que le fidèle était appelé à le juger et à se purifier de beaucoup d'entre ceux qui en faisaient partie. Néanmoins le fondement de Dieu demeure ferme, ainsi que son appel et son héritage dans les saints.

(*) Le terme français présente une équivoque: «*Sa* fondation» se rapporte en effet à Dieu et non pas à Sion. (Trad.)

Ce Psaume nous présente une autre considération qui semble bien dure à l'activité selon la chair: la foi attache plus d'importance à la cité de Dieu qu'à tout ce que l'homme a construit. Le point de vue de ce Psaume est essentiellement juif. Lorsque l'Eternel enregistre les peuples, les saints et le Messie lui-même sont comptés comme faisant partie de Sion. Voilà pourquoi des choses glorieuses sont dites de Sion, car il s'agit de la manière dont Dieu considère la cité. Pour nous, cette vérité se présente sous une autre forme, celle de l'Eglise: Christ en fait partie comme étant sa Tête, et non pas comme y étant né. Là sont les sources rafraîchissantes de Dieu. Mais, en pratique, lorsque l'Eglise de Dieu est méprisée, lorsqu'elle est formée de gens qui ne comptent pour rien dans ce monde, nous en vantons-nous parce qu'ils sont riches en foi et précieux aux yeux de Dieu? ou bien les grandeurs de cette Egypte, de cette Babylone, que Dieu jugera, éclipsent-elles à nos yeux la ville de Dieu? Jugeons-nous selon la pensée de Dieu, ou selon la pensée de l'homme? Les vaines apparences de ce monde ont-elles quelque poids pour nous; ou bien la foi au Seigneur de gloire nous porte-t-elle à estimer hautement les choses que Dieu estime glorieuses? Il a un peuple qu'il enregistre. Est-ce l'esprit du monde, est-ce l'Esprit de Dieu qui nous donne la mesure de ce qui est vil ou précieux? Pesons le langage de l'épître de Jacques. Que nos âmes soient pénétrées de la valeur des choses que Dieu estimera excellentes dans les demeures célestes.

Psaume 88

Au commencement de ce Psaume, Dieu est connu et invoqué, selon son nom révélé, comme l'unique Sauveur (verset 1), et c'est précisément à ce point-là que les exercices dont ce Psaume nous parle amènent l'âme du fidèle: tout ce qui du dehors pèse sur elle contribue à lui faire comprendre que ces choses viennent de la main, et, plus encore, du jugement de Dieu, en sorte que la délivrance ne peut être de sa part qu'un pur acte de souveraineté. «Jéhovah, Dieu de ma délivrance»; telle est la pensée dominante du Psaume.

La condition qui y est décrite est celle d'une affliction présente, au milieu de laquelle la nature ne peut trouver son compte; et l'éloignement de tous les amis et connaissances. Mais ceci n'est que la partie extérieure et négative de la souffrance. Ce qui pèse particulièrement sur l'esprit du fidèle c'est la mort, la mort comme témoignage de la colère de Dieu; et le coeur est amené à reconnaître ce fait, par conviction que le Dieu révélé de la promesse est l'unique

Sauveur. La vie du Psalmiste était «venue jusqu'au sépulcre» (verset 3). La fureur de Dieu pesait sur lui (verset 7). Cependant c'est Dieu qu'il invoque. Il s'agissait de la nature dépourvue de ses ressources, de la nature, avec le poids de la mort pesant sur elle, c'est-à-dire avec, sa destruction et sa fin. Or l'introduction de Dieu et de la foi en lui, d'une foi suffisante pour reconnaître que tout dépend de lui, ne font que rendre plus sensible le poids de sa colère. Et, de fait, telle est la mort considérée dans sa vraie portée. Christ la vit ainsi en Gethsémani, quoiqu'il ne pût tenir en tout point le langage de ce Psaume. Une âme convaincue la considère ainsi, lorsque dans son état naturel, comme enfant d'Adam, elle a les yeux ouverts pour reconnaître Dieu.

Toutefois ce Psaume ne va pas au-delà de cette vie, et de sa terminaison selon la nature, en rapport avec le judaïsme. Mais la foi en la révélation de Dieu, qui a fait sentir si profondément à l'âme ce qu'est la mort, en tant que colère de Dieu, porte le cœur à invoquer comme un Sauveur Celui qui a infligé cette colère. Telle est la valeur d'une pareille expérience. Elle nous montre notre véritable état, notre vraie relation selon Dieu avec la nature. Il n'y a aucun moyen d'échapper, car c'est notre état devant Dieu, en vertu de son jugement. Cela fait que nous en avons fini avec le moi, du moment que nous sommes délivrés; que nous connaissons la délivrance comme une grâce souveraine, comme la délivrance de Dieu; et l'âme trouve son repos dans cette révélation. Jusqu'au moment de la délivrance l'âme crie à Dieu; mais, lorsque la délivrance est obtenue, la chair avec tout ce qu'elle est demeure sous la colère, comme une chose jugée. Désormais elle ne pourra plus nous tromper, en sorte que nous mettions réellement notre confiance en elle; bien que nous puissions oublier pour un moment combien elle est mauvaise et que nous ayons même à veiller et à combattre contre elle. Mais, aux yeux de Dieu, l'état de la chair est toujours tenu comme une chose condamnée et mauvaise. Ce Psaume nous décrit de quelle manière l'âme arrive à reconnaître cela; parfois elle ne l'atteint qu'à son lit de mort. Il ne devrait pas en être ainsi, mais cela explique ce qui a lieu de surprendre souvent chez des personnes pieuses. Il faut que l'âme, pour être affranchie, ait réellement passé par là. Elle est alors sur le terrain du salut de Dieu: dans l'Esprit et non dans la chair.

C'est pour n'avoir pas vu cela que plusieurs ont été conduits à vivre d'expériences et non de Christ. Ils parlent d'un travail du Saint Esprit, ils disent connaître la méchanceté de la chair, la puissance de la loi pour faire mourir, ce qui signifie simplement qu'ils ne les ont pas apprises; autrement ils y seraient morts. Ils vivent dans ce Psaume, mais ils n'ont pas encore appris le salut et l'évangile ils ne savent pas qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ. Ils sentent que la mort pèse sur eux, telle que ce Psaume la décrit, comme étant la colère de Dieu, mais ils n'ont pas reçu en eux-mêmes la sentence de mort, en vertu du fait que Christ est mort en grâce, pour eux, de manière à pouvoir se tenir eux-mêmes pour morts et crucifiés avec Christ, néanmoins vivants, toutefois non pas eux, mais Christ vivant en eux, Christ qui a été mort et a entièrement ôté tout ce qui pesait sur eux. Ils se trouvent sous le poids de la colère à cause de ce qu'ils sont par nature, ce qui est parfaitement vrai à sa place; mais ils n'ont pas «apprisi le Christ» et par lui qu'ils ne sont pas dans la chair, mais en Christ qui a tout porté, tout traversé

pour eux, en sorte que, maintenant, par lui, ils sont libres dans le nouvel homme en tant que ressuscités en Lui.

Psaume 89

Ce Psaume offre un trait remarquable qu'il est utile de signaler: — la confiance en la fidélité de Dieu, selon la Parole de sa promesse originelle, quand extérieurement tout semble la démentir.

L'attente de l'accomplissement de cette promesse est fondée sur la grâce et, de fait, sur Christ, en qui toutes les grâces promises se concentrent. «J'ai dit: Ta bonté continuera à jamais; tu établiras ta fidélité dans les cieux» (verset 2). L'accomplissement des promesses de Dieu sur la terre sera une source de louanges pour les habitants du ciel. Cependant la fin du Psaume nous parle comme si Dieu avait fait tous les hommes en vain. Triste pensée! — la puissance du mal domine, les hommes en sont les instruments volontaires et le bien n'a d'autre place que l'opprobre et l'affliction. Malgré cela Dieu est invoqué: Qu'il se rappelle la faiblesse de ses saints et leur opprobre. Néanmoins il y a de la confiance, et, quel que puisse être l'état des choses, il a accompli la rédemption, brisé la puissance de l'ennemi; et ne l'a-t-il pas fait d'une manière bien meilleure que pour Israël? Son bras est puissant, sa main droite est élevée, quel que soit leur état. Les cieux et la terre sont à lui, bien que, jusqu'à la venue de Christ, nous ne puissions dire encore: «Possesseur du ciel et de la terre». La justice et le jugement sont les attributs inséparables de son trône. La grâce et la vérité l'annoncent lorsqu'il s'avance. Cette expression est magnifique. Dieu a un trône, un trône avec le caractère duquel toutes choses doivent s'accorder.

Mais lorsqu'il sort pour agir, la tendre miséricorde et la bonté marchent devant lui; et la vérité fidèle annoncera à son peuple sa présence, lorsqu'il s'avancera. Il agit en grâce et en fidélité, parce que sa volonté est à l'oeuvre et que sa nature est amour. Cependant son trône maintient toujours la justice et le jugement (*). Combien la chose n'a-t-elle pas été visiblement réalisée en Christ! En Israël elle le sera aux derniers jours, mais même alors elle ne pourra l'être que par Lui. Cette connaissance de Dieu donne le sentiment de la bénédiction au milieu de l'affliction: «Oh! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que de jeter le cri de réjouissance! Ils marcheront, ô Eternel! à la clarté de ta face; ils s'égaieront tout le jour en ton nom, et se glorifieront de ta justice; parce que tu es la gloire de leur force, et c'est par ta faveur que notre corne s'élèvera». Tout cela est réalisé dans le coeur au milieu des afflictions, en sorte que le fidèle peut être «comme attristé, mais toujours joyeux;» et recevoir ainsi une douce bénédiction. Les tribulations et les difficultés ne font qu'accroître cette bénédiction pour le fidèle, car elles lui font sentir le prix de la fidélité et de la faveur de Dieu, et comprendre que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. La révélation de la faveur divine à l'âme remplit de douceur le sentier de l'affliction. Ainsi Christ lui-même fut un homme de douleurs, et cependant il pouvait dire: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

1 Lisez au verset 14: «La justice et le jugement sont la base de ton trône». (Ed.)

Le Psaume insiste ensuite sur la sûreté des promesses en Christ. Les fondements de cette sûreté sont: la grâce, la fidélité, le caractère du trône divin et des agissements divins, l'accomplissement passé de la rédemption, enfin le titre de Dieu et la puissance par laquelle il a brisé le pouvoir hostile du mal; — tout cela nous est donné à connaître par l'Esprit, comme étant l'amour du Père, par le Fils, et nous amène, au milieu de toutes les épreuves, à goûter véritablement de coeur, par la foi, la lumière de la présence de Dieu selon toute la faveur qu'il nous montre en Christ. Dans ce Psaume ces choses sont naturellement exprimées selon le point de vue juif; mais Christ se manifeste à nous comme il ne le fait pas au monde. Le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous. La joie est déjà notre part; nous comptons sur une entière et finale délivrance.

Psaume 90

Le Psaume 90 nous présente, d'une manière spéciale, le cri d'Israël demandant grâce et désirent ardemment le rétablissement aux derniers jours après sa longue affliction; mais nous trouvons ici des principes dont nous désirons, selon notre habitude, faire l'application pratique. Ce Psaume considère deux points dans le gouvernement de Dieu: la discipline proprement dite, et la grâce qui satisfait à tout. Ces deux points sont fondés sur une autre vérité: Dieu est le seul Dieu immuable; il est le même aujourd'hui, il est le même avant que ce monde, auquel la discipline se rattache, fût créé; le temps qui nous semble si long, n'est rien pour Lui; de plus, il est l'habitation de son peuple, son repos, sa demeure, son asile assuré, quels qu'aient été ses égarements. Quant au premier homme, d'un seul mot il le met de côté et le rétablit. Ils sont comme l'herbe qui croît et qui se flétrit. Mais bien que cela soit vrai, lorsque nous comparons ensemble Dieu et l'homme, la foi saisit et les voies et les desseins de Dieu dans son activité envers son peuple, dans laquelle Israël ne trouve que la colère, parce qu'il ne connaît pas encore la réconciliation, tandis que nous savons qu'elle est amour, ce qui du reste ne change en rien le fait de cette activité, quand il s'agit de nous en faire l'application.

Premièrement, quant à ses voies, il est dit (verset 11): «Selon ta crainte, ta grande colère». Sa colère n'est pas arbitraire, mais elle est selon la propre nature et le caractère de Dieu. Le craindre, c'est le connaître en vérité, en sorte que l'on applique ce qu'il est au saint jugement de tout ce qui se trouve dans l'âme, afin que rien ne lui déplaie et n'altère la communion avec lui. Or la colère comme discipline, c'est-à-dire le déplaisir de Dieu manifesté dans son gouvernement, est l'expression de ce saint jugement en présence de l'état de l'âme, quand on n'a pas surveillé ce dernier ou que la propre volonté le caractérisait. Ce jugement justifie le caractère de Dieu à l'égard de ce qui, en nous, est opposé à ce caractère. La foi, l'enseignement divin, nous montrent que «sa colère est selon sa crainte». Mais lorsque notre volonté se soumet, notre faiblesse, loin de produire la terreur, ne sera qu'un motif de plus pour invoquer Dieu. Or Dieu reconnaît cette faiblesse; il considère de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que poudre. Mais, du moment que nous sentons notre néant et que nous appliquons notre coeur à la sagesse, dont le commencement est la crainte de Jéhovah, Dieu n'est plus obligé d'aggraver cette crainte, en soumettant notre volonté et en corrigeant notre négligence: le coeur prend courage, il devient hardi. Ce n'est pas du

raisonnement, mais par la grâce la confiance est rétablie, et le coeur dit: «Jéhovah! retourne-toi; jusques à quand?» (verset 13).

Ces mots, nous l'avons déjà dit souvent, sont le langage de la foi. Dieu se propose de bénir son peuple, et finalement il le bénira; c'est pourquoi, lorsqu'il est dans l'angoisse, sa foi peut dire: Jusques à quand? Le moi n'est point de la foi et la crainte de Dieu doit être produite, mais là où se trouve la foi, elle s'élève de nouveau jusqu'à la certitude de la grâce qu'elle connaît, et dit: Jusques à quand? Remarquez-le, il y a connaissance de la grâce. Les fidèles ne disent pas: «Viens», mais: «Retourne»; non pas comme si Dieu les avait abandonnés (quoique, selon ses voies, la chose soit vraie pour Israël, puisque l'Eternel cache sa face de la maison de Jacob, Esaïe 8: 17), mais nous attendons qu'il se retourne, c'est-à-dire qu'il nous soit donné de jouir de sa faveur et des grâces présentes que nous connaissons. Alors l'âme s'épanouit dans une entière confiance. La foi sait que la pensée de Dieu est de bénir, de donner, par sa faveur, la joie et l'allégresse à son peuple. Elle sait qu'il prend ses délices en son peuple, elle y compte: «Rassasie-nous chaque matin» (verset 14). Quelle parole hardie vis-à-vis de Dieu! Mais c'est de la confiance maintenant; l'âme est restaurée et a retrouvé la jouissance de l'amour, dans lequel Dieu lui-même se réjouit. Cet état est envisagé aussi comme étant durable: «Nous nous réjouirons», disent-ils, «et nous serons joyeux tout le long de nos jours». Pourquoi l'âme n'attendrait-elle pas cela du Dieu de bonté? Pour Israël la chose a peut-être un caractère plutôt extérieur; elle reste vraie pour nous spirituellement. Le fidèle regarde à un Dieu qui épargne, qui tient compte de l'affliction de son peuple, quoiqu'il ait été forcé de l'infliger. Au chapitre 40 d'Esaïe, verset 2, le désir que le fidèle exprime ici, nous est présenté d'une manière admirable et touchante. «Parlez à Jérusalem selon son coeur, et lui criez que son temps marqué est accompli... qu'elle a reçu de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés». Le coeur de l'Eternel a estimé que le châtiment nécessaire était double, lorsqu'il le comparait aux péchés de Jérusalem; car la réponse à la foi va toujours au delà de ce que celle-ci a demandé. (Voyez les prières et les réponses du Psaume 132).

Mais la foi, qui regarde aux pensées et aux desseins de Dieu, lorsqu'il bénit, ne s'arrête pas aux bénédictions dont le but est de restaurer ou d'épargner. Dieu, dans son amour, a un but à l'accomplissement duquel il travaille; aussi les fidèles ne disent-ils pas seulement: «Rassasie-nous de ta bonté», mais: «Que ton oeuvre paraisse à tes serviteurs». L'oeuvre de Dieu même amènera la bénédiction; aussi, combien cette dernière sera-t-elle parfaite, lorsqu'elle sera manifestée pour l'honneur et la joie de son peuple!

Il en est de même pour nous; nos âmes ne cherchent pas seulement la grâce qui nous restaure; elles cherchent ensuite l'oeuvre positive de Dieu qui produit la bénédiction, en nous amenant encore plus près de Lui. Il ne s'agit donc jamais pour l'âme du simple relèvement, mais d'être rendue plus capable d'apprécier Dieu, un Dieu qui lui est plus complètement révélé. Cependant nous attendons encore le résultat dans la pleine manifestation de la gloire, lorsque nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ce verset 16, qui parle des «enfants», se rapporte littéralement à Israël pendant le millénium, mais nous attendons

l'accomplissement parfait de l'oeuvre de Dieu pour nous en résurrection et en gloire, et notre introduction dans la gloire pour y habiter éternellement.

A cette pensée s'en ajoute une autre, bien précieuse aussi: «Et que la beauté (*) de l'Eternel notre Dieu soit sur nous» (verset 17). Ici les Juifs fidèles ne pouvaient guère dans leurs pensées aller au delà du don manifeste de la bénédiction, dispensée par la main de Dieu, et qui les caractérisait comme appartenant à l'Eternel. Mais pour nous, quelle plénitude de bénédiction! Ne serons-nous pas dans la gloire de Christ lui-même? tels que Lui, parés à sa ressemblance, introduits devant notre Dieu et Père, dans le lieu des parfaites délices? Toutefois les bénédictions présentes sont aussi notre part, car nous pouvons être sous le régime de la grâce, «comme des arbres d'aloès que l'Eternel a plantés»; ce qui avait lieu pour Israël lorsqu'il habitait sous ses tentes. (Nombres 24: 6). Or l'Eglise aussi devrait donner, aux yeux des anges, le spectacle de la grâce, de l'ordre et de la beauté, et chaque croyant individuellement devrait être la manifestation de la vie de Jésus. Dans ce cas aussi, les oeuvres de nos mains, sous la faveur divine, sont affermies pour nous.

1 Traduction du verset 17: «Et que la beauté de Jéhovah, notre Dieu, soit sur nous, et affermis pour nous l'oeuvre de nos mains, oui affermis l'oeuvre de nos mains». (Ed.)

Psaume 91

J'ai fait remarquer autre part la structure de ce magnifique Psaume et je n'ai pas beaucoup à en dire ici, car il définit les noms sous lesquels Dieu s'est manifesté, ainsi que les effets spécifiques de la foi, allant même jusqu'aux choses directement applicables à Christ; c'est pourquoi aussi le principe général ne peut être déduit de ce Psaume ou y être rapporté avec autant de justesse. Ce serait réduire à quelque chose de vague ce qui est à dessein spécifique. Ce Psaume déclare que Jéhovah, comme tel, est Dieu, en sorte que celui qui reconnaît ce nom, se trouve sous les soins d'El-Schaddaï (du Tout-Puissant), pour un accomplissement spécial de promesses terrestres selon les voies de Dieu. Telle n'est pas notre position; celui qui agirait d'après cela se tromperait, quand même une foi générale, et la confiance du coeur fondée sur ce principe, seraient certainement bénies. Ce Psaume ne parle pas des châtiments d'un Père, auxquels se rattache le gouvernement de Dieu.

Ici, aucun mal n'approche de la tente de ceux qui se confient en Jéhovah. Voilà ce qui était pour Asaph un sujet d'étonnement jusqu'à ce qu'il fût entré au sanctuaire du Dieu fort: il voyait les méchants prospérer, tandis que son châtiment revenait tous les matins. Or le résultat certain du fait que l'on reconnaît Jéhovah, c'est d'être abrité de tout mal, lorsque le gouvernement de Dieu intervient. Malgré ce qui vient d'être dit, nous apprenons à connaître ici quelques-uns des caractères de la confiance. Il faut plus que connaître un Dieu Tout-Puissant, qui est au-dessus de toutes choses: il faut connaître le lieu secret où l'on trouve Dieu se révélant lui-même en vérité. La vraie foi connaît ce lieu, et s'y entretient avec Dieu selon la révélation qu'elle a reçue de son nom. Pour nous, ce nom est celui de Christ comme Seigneur et du Père. Ainsi la foi trouve son refuge et sa haute retraite dans la confession de son nom, et, de plus, elle s'y confie: c'est une grande chose, car ni puissance du mal, ni sujet d'angoisse,

n'ont le pouvoir d'inquiéter l'âme, si, regardant au Seigneur, on se confie en Lui. La foi reçoit ici la promesse d'une sollicitude protectrice toujours vigilante, et cela reste vrai en dépit de tous les maux extérieurs, qui pourraient survenir. Nous en avons un exemple en [Luc 21: 16-18](#), où le Seigneur dit qu'on ferait mourir quelques-uns d'entre eux, mais que pas un cheveu de leur tête ne périrait; ils étaient tous comptés. La puissance providentielle est tout entière aux mains de Dieu. La foi s'identifie avec les intérêts du peuple de Dieu (verset 9); mais, ce qui a gouverné le coeur, c'est le propre nom du Seigneur, et le vrai nom de Dieu lui est connu; c'est-à-dire, je le répète, la vraie révélation de Dieu lui-même, connue par l'enseignement divin. Pour nous c'est Christ, et le Père en lui. La foi invoque le Seigneur (verset 15). Ce n'est pas seulement une confiance passive, qui a aussi sa place marquée; c'est une foi qui, parce qu'elle se confie en Dieu, aime à converser avec lui et à lui faire part de ses besoins. La présence de Dieu est là pour la foi, ainsi que l'exercice de sa puissance qui s'y rattache, et la chose dans sa véritable application, est aussi vraie maintenant qu'alors, et que pour l'avenir. Sans doute, le chemin est différent, parce que le but, qui est d'introduire un état céleste, est différent. Ce chemin apporte la bénédiction présente, non sans des persécutions, et il reçoit l'assurance d'un salut éternel et céleste.

Psaume 92

Ce Psaume est un chant de louange pour la délivrance finale d'Israël et, comme pour le Psaume précédent, le nom millénial de Jéhovah en est la clef, tandis que les Psaumes suivants traitent de la réintroduction du Fils unique sur la scène. Nous trouvons ici un principe à noter: L'élévation des méchants a pour résultat final leur destruction. L'homme qui n'est pas instruit par Dieu ne voit pas cela; mais la foi discerne les ennemis du Seigneur dans ses adversaires et dans la puissance du mal qui s'élève, qui l'opprime et obscurcit son horizon. Mais aussi la foi a confiance, quoiqu'elle soit plus éprouvée qu'un autre, car cette puissance du mal lui est très pénible. Si le chrétien doit être entièrement étranger à tout désir personnel de vengeance (et nous avons à nous garder d'un tel sentiment), ne peut-il pas se réjouir en pensant que la terre sera délivrée de la puissance des méchants? Certainement, car il est dit: «Réjouissez-vous, vous les saints, et les apôtres et les prophètes!» (Apocalypse 18: 20). La foi donne un sens très vif du mal, parce que c'est le mal et qu'il est hostile à Dieu, à la bonté, à la vérité; C'est pourquoi elle se réjouit du juste jugement du Seigneur. Mais c'est comme étant l'oeuvre du Seigneur, l'ouvrage de ses mains, qu'elle s'en réjouit, et en cela consiste la perfection. En outre le jugement annonce que le Seigneur est *droit* (verset 15). Il faut, dans l'intervalle, que la foi attende avec patience. Les Psaumes suivants expriment et célèbrent l'arrivée du jugement.

Psaume 93

Nous trouvons dans ce Psaume quelques principes très importants. La puissance, bien qu'elle s'exerce maintenant pour le triomphe du bien, n'est pas une puissance nouvelle. Le trône du Seigneur est établi dès les âges; Lui-même est de toute éternité (verset 2). Nulle invasion du mal n'a pu toucher cela ni l'affaiblir. Cette invasion avait eu lieu. La fureur et la volonté de l'homme s'étaient élevées comme des vagues tumultueuses; mais en vain; l'Eternel

qui est dans les lieux élevés est plus puissant. Dieu laisse libre cours à cette rébellion de l'homme; mais, tant que dure la patience, la puissance de l'Ancien des jours est cachée à l'incrédulité, en sorte que l'homme s'imagine avoir tout dans sa main. Mais lorsque le péché s'élève de manière à l'atteindre, Lui, et à provoquer son action, un seul instant suffit pour accomplir les conseils de Dieu en puissance par la destruction des méchants.

Ce n'est pas tout. La foi a quelque chose sur quoi elle s'appuie: les témoignages de Dieu qui sont fort certains (verset 5). On peut compter sur la parole de Dieu comme sur lui-même, non seulement pour la délivrance finale, mais pour être guidés le long du sentier des difficultés. Ce n'est pas tout encore; il y a un caractère qui est une sauvegarde contre l'erreur, et un moyen de discerner et de juger le vrai chemin: «La sainteté convient à ta maison». Oh! combien ces deux principes nous encouragent et illuminent notre route! Combien ils nous fortifient dans la certitude qu'il s'agit de la propre nature de Dieu, et qu'il ne peut en être autrement. Ainsi les témoignages de Dieu et la sainteté de Dieu affermissent et assurent le coeur quant à ce qui est de Dieu. Si les fortes vagues s'élèvent, la puissance de Dieu mettra tout à sa place par le jugement.

J'ai fort peu à dire sur les Psaumes 93 à 101, par rapport à mon sujet actuel, quoiqu'ils soient très frappants. En effet, ils ne traitent pas des exercices du coeur au temps de l'épreuve, mais ils parlent de la puissance, intervenant pour mettre fin à ce temps-là. Ils sont caractérisés par ce début: «L'Éternel règne, — la terre habitable est affermie» (verset 1). Je n'aurai donc que quelques remarques à faire: et d'abord, le résultat de toute cette patience de Dieu en gouvernement, c'est que l'homme s'élève contre Lui comme les flots de la mer; mais Dieu est plus puissant que l'homme. Sa puissance met fin à tout cela.

Deux grandes vérités accompagnent celle-ci les témoignages de Dieu sont fort certains, et nous pouvons compter à travers tout sur sa Parole. Elle révèle sa nature, son conseil, son caractère. Elle montre les principes selon lesquels il agira — point de paix pour le méchant, mais une certitude infaillible des conseils et de la puissance divines. L'homme peut être comme l'herbe, le péché s'élever comme les fortes vagues de la mer, mais la parole de Jéhovah demeure éternellement, de même que celui qui fait sa volonté. Aussi dans tous les temps nous pouvons prendre cette parole pour règle, quelque sombre que tout paraisse, quelque puissant que soit le mal. Que ce soit Israël ou l'Eglise, l'apostasie ou une profession sans réalité, la persécution ou la prospérité qui séduit, Sa parole est véritable, elle est un guide sûr, répondant à la nature et au caractère de Celui auquel, en définitive, appartient tout pouvoir. Et s'il fût un temps où Celui auquel appartenait tout pouvoir était compté parmi les malfaiteurs, il était néanmoins conduit par cette parole; il s'y soumit, il l'accomplit, et après tout «le jugement retournera à la justice» (Psaumes 94: 15). Nous avons vu jusqu'ici tout ce qui se rapporte au gouvernement actuel et au déploiement futur de la puissance publique de Dieu, au royaume et à la patience, puis au royaume et à la gloire du Seigneur. Mais il y a une seconde chose: Jéhovah a une maison, une demeure. Prenez-la comme son habitation céleste, ou comme son temple où tout parle de sa gloire, ou bien, comme ce qui le remplace, comme l'Eglise, son habitation par l'Esprit; dans tous les cas, une seule chose essentielle la caractérise, parce

qu'elle est son habitation. La sainteté convient à sa maison pour toujours (*), la séparation pour Dieu, selon sa propre nature.

(*) Litt.: La sainteté convient à ta maison pour de longs jours.

Ces deux points, la parole de Dieu et la sainteté de sa nature, guident le fidèle dans toutes les circonstances, jusqu'à ce que la puissance intervienne pour le soutenir; parce qu'à travers tous les soulèvements de la puissance du mal, il compte sur Dieu. Dieu, dans sa grâce, a communiqué sa pensée aux hommes, a parlé. Advienne que pourra, sa Parole demeure certaine. Cela est inhérent à sa nature et dépend de sa puissance comme Dieu. S'il parle, il doit, pour ainsi dire, à sa nature d'accomplir. Je ne peux pas croire qu'il soit Dieu, il ne serait pas Dieu, si, lorsqu'il a parlé, sa parole restait sans effet. «Il a dit, et ne le fera-t-il point? il a parlé et ne le ratifiera-t-il point?» (Nombres 23: 19). S'il est Dieu, la vérité et la puissance pour accomplir ne peuvent manquer, sinon il n'est pas Dieu. Ce serait chez lui de l'ignorance, ou quelqu'autre aurait la puissance de l'empêcher d'agir. Ses témoignages sont fort certains. Au milieu du mal c'est une immense, une parfaite consolation, un recours parfait.

Mais l'autre point est tout aussi important, et a autant de droits sur la conscience. S'il est Dieu, la sainteté est nécessaire en tout cas. Ni la vérité la plus élevée, ni la certitude entièrement digne de confiance de la parole divine, ne changeront cette nécessité. Elle met l'homme subjectivement à sa place. Il pourra s'enorgueillir de la vérité, se vanter de la certitude des promesses, comme si Dieu s'était lié lui-même vis-à-vis de l'homme, mais il faut que Dieu soit conséquent avec lui-même; ce qui n'est pas saint, ne peut nullement être de Lui. Il est suprême, et tout doit se rapporter à Lui, tout doit lui être consacré dans sa présence, et, pour autant qu'il est révélé, tout doit correspondre à ce qu'il est. Ainsi l'homme est tenu en échec et la vraie connaissance de Dieu est donnée. Ce n'est pas une sainteté sans la Parole, ni la connaissance ou l'assurance sans la sainteté. L'Esprit de vérité est l'Esprit Saint; l'Esprit Saint est l'Esprit de vérité.

Notez encore que ces témoignages viennent de Dieu, qu'ils sont la déclaration positive de sa pensée et de sa volonté (non pas une connaissance de Dieu, que l'homme se vante d'atteindre par sa volonté, ni la prétention de l'homme à savoir ce que Dieu doit être, quoique la conscience enseignée par la tradition, souvent pervertie par elle, puisse bien en avoir une certaine conception), ce sont les témoignages positifs de Dieu, de sorte que l'homme doit s'y soumettre tout en étant soutenu par eux. Il ne s'agit ni des raisonnements de l'homme, ni de la conscience de l'homme, mais des témoignages de Dieu, de la révélation active de Dieu par lui-même, de l'émission de sa Parole. Ces témoignages sont reçus simplement par la foi, et comme tels l'âme s'y soumet. Cette soumission caractérise l'âme qui reconnaît Dieu. La puissance viendra en son temps et mettra publiquement tout à sa place. Dans l'intervalle la foi s'appuie sur les témoignages, sur la révélation de Dieu qui soumet l'âme et qui la soutient

Mais, en outre, Dieu a une habitation, une maison. Ceci, comme je l'ai remarqué autre part, est l'un des fruits immenses de la rédemption. Dieu *n'habitait* ni avec l'innocence, ni avec les fidèles; ni avec Adam avant sa chute, ni avec Abraham. L'innocence caractérisait le premier,

et la foi, le sentier béni du second. Dieu les *visitait*, montrant à l'un et à l'autre sa condescendance et sa bonté, soit que cette visite fût rendue inutile, soit qu'elle apportât la grâce de Dieu. Mais, lors de la rédemption d'Israël, nous trouvons que Jéhovah avait fait sortir son peuple du pays d'Égypte, afin de pouvoir habiter au milieu d'eux (Exode 29: 45, 46). Ce n'est pas l'innocence qui convient à la maison de Dieu, mais une consécration absolue à Lui, suivant sa nature, lorsque le bien et le mal sont connus. Ce caractère et cette nature se trouvent dans le ciel, mais là, il n'y aura plus besoin de témoignages. L'homme possède la connaissance du bien et du mal, mais dans un état de séparation de Dieu et dans le péché. Mais lorsque Dieu a racheté l'homme pour Lui-même, l'a purifié et délivré, alors il habite avec l'homme, dans l'homme, — en Israël, selon la révélation partielle de lui-même qu'il avait faite alors; dans le fidèle maintenant, par son Esprit, et dans l'Église; et cela pour l'éternité, car maintenant cette habitation a lieu selon ce qu'il est en lui-même, pleinement révélé en Christ, et par sa mort. Elle est donc fondée sur un témoignage; car il faut que Dieu se révèle lui-même, et sa rédemption, et ses voies, et ce qu'il est. Ainsi, le Saint Esprit est donné en conséquence de l'exaltation de Christ, après l'accomplissement de la rédemption, et, de fait, en vertu de la réception, par la foi, du témoignage de Dieu. Lorsque Dieu est connu (et non pas seulement la vérité), alors on a la conscience de ce qui lui convient; on trouve ses délices dans Son nom, selon sa propre nature, et cela fournit la preuve non seulement que la vérité est connue, mais avec la vérité Dieu lui-même, — car Christ est la vérité et l'Esprit est la vérité. C'est pourquoi, du moment qu'Israël est racheté, il est parlé de la sainteté de Dieu, et non pas auparavant, car Dieu allait habiter au milieu d'eux après les avoir amenés à lui. Le monde sera établi par la puissance; mais il s'agit ici de la consécration à Dieu par le témoignage, et de sa propre présence en vertu de la rédemption. Il ne s'agit pas ici de la magnificence et de l'ordre de sa maison (comme nous les trouvons au Psaume 101), mais de l'habitation de ses délices, et de sa nature. (Comparez Psaumes 132: 13, 14).

Psaume 94

Ce Psaume est l'expression de l'attente du jugement et de la vengeance qui mettra le monde en ordre. Mais nous y trouvons aussi la discipline et les consolations du Seigneur, soutenant l'âme dans l'intervalle; et nous allons nous en occuper un moment. Le triomphe des méchants est, pour celui qui croit en Dieu, une pensée pénible et accablante; la puissance du mal est évidente; voilà ce qui affecte maintenant aussi le cœur du fidèle, non pas dans un sens prophétique, mais dans un sens moral. L'aveuglement et l'orgueil de l'homme éloigné de Dieu, pèse sur celui qui, en vertu de la connaissance qu'il a de Dieu, voit que le jour du méchant approche. Nous trouvons aussi la perception distincte que l'on est le peuple de Dieu, dont la faiblesse et l'affliction ne font que fournir l'occasion de l'opprimer. Tels sont les deux motifs évidents, pour juger que cela ne peut pas durer toujours. Celui qui a formé l'oeil voit certainement tout cela. Les pensées de l'homme ne sont que vanité. Deux choses donc sont le fondement de la pensée du fidèle: l'intérêt de Dieu pour son peuple et Sa bonté qui n'oubliera ni le pauvre opprimé, ni le fait même de l'orgueil des méchants.

Mais une autre pensée est introduite: Dieu juge le mal, mais il commence par sa propre maison. Dans les voies qui font souffrir son peuple, on peut reconnaître la main de Dieu aussi bien que celle de l'homme. Le coeur du fidèle s'attache à cette pensée: «Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Jéhovah!» (verset 12). Nous trouvons ici «l'interprète, un d'entre mille», dont il est parlé au livre de Job (Job 33: 2, 3). Dieu, par le châtement, nous enseigne les vérités de sa loi. Dieu, par tout ce courant du mal qui a la haute main, brise la volonté, enseigne la dépendance, sépare non seulement le coeur mais l'esprit, du monde où ce mal règne. Comment pourrait-il y avoir une union avec un monde où l'on voit cette puissance du mal, devant laquelle on recule moralement? L'homme pense qu'il peut traverser le monde à l'amiable, sans participer au mal, mais quoi donc, si le monde lui-même est mauvais, et qu'on le sente tel? Ainsi la méchanceté qui s'élève, qui rejette Dieu, devient son propre remède pour le coeur de celui qui reconnaît Dieu; elle exerce le coeur, le purifie, le transporte hors de la sphère où sa propre volonté est active, lorsque, peut-être, sans en avoir l'intention, mais de fait pratiquement, il cherchait une issue pour la nature. La vie divine lui ayant donné les pensées de Dieu, le coeur rencontre un monde qui ne veut rien de Dieu, et qui s'élève contre Lui: mais en tout cela le fidèle trouve la main de Dieu.

Il y a plus encore: nous trouvons ici, outre la discipline de sa main, l'enseignement intérieur direct par sa Parole qui le révèle Lui-même. Ainsi le mal orgueilleux a pour effet, non seulement de repousser le coeur, mais aussi, lorsque ce dernier est soumis et qu'il a goûté que le Seigneur est bon, de le pousser dans les bras d'un Dieu connu en grâce et par la révélation de Lui-même, de ses voies et de ses desseins. Ainsi la grâce produit elle-même son effet dans le coeur. Le coeur renouvelé est introduit dans sa propre sphère et apprend à connaître non seulement le caractère nécessaire de Dieu, comme aimant le bien et haïssant le mal, mais encore ses propres voies, le développement de sa grâce et de sa vérité, sa sainteté dans la sphère dans laquelle il révèle ce qu'il est pour ceux qui le connaissent. Ceci est un repos de coeur pour le fidèle, un repos de l'esprit qui cherche le bien et y trouve ses délices. Si le fidèle cherchait à combattre le mal (bien qu'il doive y avoir activité dans le service, selon la volonté de Dieu), si, dis-je, il cherchait à combattre le mal dans le monde (quelque autorisé qu'il soit à désirer que cela ait lieu et à compter sur Dieu pour qu'il triomphe à la fin), il n'y aurait que découragement et accablement; mais lorsque la puissance du mal est arrivée à maturité, l'âme est obligée de prendre sa place là où Dieu et ses voies sont directement révélés, et là, près de l'autel de Dieu (car le culte est produit), elle trouve le repos *jusqu'à ce que...* car elle attend encore que le mal soit ôté, que le pauvre et le misérable soient délivrés, mais elle attend avec patience, apprenant la pensée de Dieu, et elle y trouve son repos, le repos dans ce qui est éternel. Elle participera à l'activité pour le bien, partout où il y a une porte ouverte, mais elle a son repos dans ce qui est proprement de Dieu. L'établissement du bien en puissance aura lieu, cela est certain. Dieu est la sûreté même dans ses voies. Il ne rejettera pas son peuple. Il ne veut pas que le mal domine à toujours.

Il s'agit ici, naturellement, de l'intervention en jugement sur la terre, du jugement retournant à la justice; la puissance et le bien allant ensemble, et non pas la puissance et le

mal. Nous possédons des choses meilleures: une révélation céleste pour des fils, une position céleste, et la maison de notre Père devant nous; mais le principe est le même. Le jugement qui était autrefois dans les mains des souverains sacrificateurs et de Pilate, tandis que la justice et la vérité se trouvaient dans la personne bénie de Jésus, retournera aux mains de Celui qui fut jadis le pauvre et l'opprimé; le jugement retournera à la justice. Et si nous qui prenons notre croix, sommes heureux de souffrir, afin de régner avec Lui, il reste vrai que les pensées et les voies, les conseils et la fidélité de Dieu seront accomplis. La grâce céleste et la gloire céleste, avec le repos qui nous reste, seront ajoutées à notre repos d'esprit actuel; mais la justice aussi, puisqu'elle est céleste, aura domination, avec une bénédiction éternelle pour nous qui avons une part avec Celui qui a souffert. L'impossibilité que le mal continue à exercer sa puissance si seulement le Seigneur se montre, est exprimée d'une manière frappante au verset 20.

Remarquez que la puissance du mal est profondément sentie (versets 16, 17). Qu'il en soit ainsi! Cela peut montrer notre faiblesse parfois, mais il est bon qu'elle soit montrée, si la foi est là. Le cœur ne devrait pas s'accoutumer à la puissance du mal; il ne le fera pas s'il est avec Dieu; il y sera sensible, il s'en étonnera, et il dépendra de la restauration divine pour le rencontrer en pensée. C'est ce que Christ a réalisé, mais en perfection, car il n'y avait pas de faute dans ses pensées. Il s'étonnait de leur incrédulité (Marc 6: 6); il les regarda tout à l'entour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leurs cœurs (Marc 3: 5); il a dit: «Jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterai-je?» (Marc 9: 19). Puis, non moins prompt de cœur dans l'activité du bien quand il s'agissait d'un besoin, il pouvait dire: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure», et puis encore, le voilà, parfait en soumission et en obéissance, avec le seul désir de glorifier son Père, afin que son Père pût se glorifier lui-même — parfait en toutes choses (Jean 12: 27). Et nous, hélas! si nous ne sommes aidés quelquefois, prompts à loger dans le silence (verset 17), nous aurions bientôt, pour ainsi dire, abandonné la partie, là où Christ, notre Sauveur béni, a senti toutes choses infiniment plus que nous et fut parfait en tout. Mais lorsque, dans le sentiment de notre tendance à faillir, ou bien dans la réalité d'un danger présent, nous nous tournons vers Dieu, son secours est là. C'est une grande grâce. L'instruction est donc pour le repos de l'esprit, mais nous trouvons soutien et secours dans nos voies (versets 12-18). David se fortifiait en Dieu, et dans ce cas qui pourrait faillir? Celui qui est plus puissant que tous, Celui dont la puissance s'accomplit dans l'infirmité, est là pour aider; il est là dans une personne éprouvée, dans un témoin de sa bonté, à l'exemple duquel nous pouvons voir que, même si nous n'avions jamais manqué, nous étions toutefois en danger (verset 18).

Maintenant une autre scène s'ouvre, car Dieu pense à tout pour nous. Si nos esprits travaillent, combien de questions se présentent à nous dans la confusion, dans le labyrinthe du mélange entre le bien et le mal! (verset 19). L'esprit qui jouit de la bonté de Dieu peut éviter cela, et il fait bien, mais la racine et la source de toutes ces questions sont dans les cœurs des hommes et la puissance du mal qui nous entoure les suscite. Ce n'est pas seulement de l'égoïsme, quoique le moi soit toujours le centre de toutes ces questions, mais

quand l'esprit est affligé par le mal, on a une multitude de pensées. Certes, je ne dis pas que ce soit bien, c'est le fruit de notre éloignement de Dieu, par lequel le mal est entré dans le monde de Dieu, et de fait, c'est être nous-mêmes au milieu de ce mal. Mais lorsque le coeur et l'esprit vont au delà du mal, ayant la connaissance du bien et du mal, la révélation, quand l'esprit travaille, augmente encore la difficulté et la multitude des pensées, parce que l'esprit voit plus clairement le bien. Pourquoi ce mal, et d'où vient-il? L'esprit voit un autre monde de la puissance de Dieu. Pourquoi donc celui-ci? Il considère un monde qui est au delà et ramène dans celui-ci, sans pouvoir les y réaliser, les pensées de ce monde-là. Il voit la bonté et la puissance et habite pourtant au milieu de l'affliction et du mal. Ces pensées peuvent avoir, et ont souvent un caractère égoïste. C'est alors un principe bas, mais, quoiqu'il en soit, ces pensées ont toujours l'homme pour centre, sont toujours mauvaises, ne sont autre chose que «la multitude de *nos* pensées». Christ seul a fait exception, lui qui, parfait en amour et en sainteté, a introduit en perfection dans son esprit et dans sa personne, un autre monde dans celui-ci. Mais Dieu a compassion. Je me réfugie en lui par la foi. Cela console et réjouit mon âme. Les spéculations de nos pensées, quand nous connaissons le bien et le mal, soit par l'affliction personnelle, soit par l'activité de l'esprit, ce qui est pire, nous lancent dans ce qui n'est pas l'infini réel, dans l'infini de la spéculation sur ce qui devrait être, ou dans des reproches à Dieu sur ce qu'il est. Tout cela se montre parfois sous l'apparence plus humble de l'étonnement; on reconnaît que cela est trop difficile pour nous; mais c'est un esprit limité, un esprit qui se meut dans la sphère de ce monde, n'ayant, hors de cette sphère, aucunes facultés naturelles, et entrant dans ses pensées et ses spéculations, en relation avec l'infini, avec le bien et le mal. Il a une multitude de pensées, mais pas de repos possible. Dans son état actuel, il n'appartient pas à la sphère dans laquelle il s'est engagé.

De là procède, soit dit en passant, la forme que l'infidélité revêt habituellement de nos jours; ce qu'on nomme le positivisme ou le réalisme. On dit: «Je sais ce que je vois et ce que j'éprouve, peut-être avec les quelques petites conclusions que j'en tire»; et l'on prétend s'arrêter là. En réalité on s'y arrête pas, car on prétend nier tout ce qui est au delà. Cela est évidemment faux, car si l'on ne connaît que ce que l'homme peut connaître de lui-même, on ne peut nier ce qui est au delà, pas plus qu'on ne peut l'affirmer: C'est donc un principe sans consistance; mais il est faux encore sous un autre point de vue. L'esprit n'a aucune certitude, mais il a une multitude de pensées qui dépassent la sphère des facultés naturelles de l'homme, et peuvent décider de ce qui appartient à ces facultés. Il y a une multitude de pensées au dedans de nous. Nous sommes incompetents pour arriver à une conclusion, néanmoins il y a des pensées, suggérées par une chose ou par l'autre, mais le coeur ne trouve point de réponse. Tel est le cas, lorsqu'il n'y a pas incrédulité, mais seulement l'activité naturelle du coeur humain. Il n'y aura point de réponse jusqu'à ce que le jugement vienne, jusqu'à ce que «le jugement retourne à la justice».

Dans ce Psaume, l'exercice d'âme dont nous parlons se rapporte plus entièrement au gouvernement de ce monde. A ces pensées, le christianisme, la révélation d'un autre monde, a ajouté mille autres pensées qui surgissent lorsque l'esprit de l'homme travaille. Mais il y a

un refuge, une ressource; ce n'est pas de donner à l'esprit l'explication de toutes choses et de le maintenir ainsi dans la folle et inique prétention de juger Dieu; mais c'est d'introduire dans l'âme le bien positif qui est en Dieu; en sorte qu'elle ait la certitude de posséder la bénédiction et la vérité, malgré la multitude des pensées dont elle est incapable de trouver la solution. La conscience est droite quand elle est mise en exercice et qu'elle juge le moi. Mais lorsque, avec notre connaissance affaiblie et obscurcie du bien et du mal, en la nommant conscience, nous prétendons juger Dieu, cette prétention est de faire de notre ignorance et de notre état moral tel quel, la mesure de ce qui est parfait, alors que nous connaissons tout imparfaitement, et Dieu pas du tout. En effet, dans cet état, les hommes se forment un jugement qu'eux-mêmes doivent ensuite reconnaître comme tel.

C'est évidemment juger de tout un système de choses, lorsque, en réalité, nous n'en avons devant nous qu'un bout obscur. Mon raisonnement, ayant pour point de départ un état de choses rempli de mal, je ne puis juger de rien. Dieu n'a pas encore mis les choses en ordre, et je ne suis nullement compétent pour juger même comment cela aura lieu; mais Dieu a introduit le bien, le bien parfait, Lui-même, au milieu du mal. Il m'a fait découvrir le mal en moi, il m'a fait me juger moi-même; avantage moral immense. Seuls, ceux qui se sont jugés ainsi sont droits et sans fraude quant à l'état de leur âme. C'est la conscience honnête et droite, et cela me fait trouver une ressource dans la grâce, une parfaite connaissance de son amour (en Israël, une connaissance relative par le moyen de Ses voies). Alors, dans les détails des exercices subséquents, destinés à produire la connaissance de soi-même et à purifier l'âme, ayant connu l'amour parfait, je puis y avoir recours, et j'ai aussi ce que cet amour m'a révélé et donné, la grâce et la vérité; et cela non pas seulement dans leur révélation extérieure, quelque autorité qu'elles possèdent, mais dans mon âme par le Saint Esprit. «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même» (1 Jean 5: 10). «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit» (1 Corinthiens 2: 9, 10). Et encore: «Nous nous glorifions en Dieu» (Romains 5: 11). Mais de plus, Dieu agit directement par son Esprit. Son amour est versé dans nos coeurs; nous pouvons compter sur sa fidélité dans cet amour; mais la communion directe avec Lui-même nous élève à une espèce de joie, à une source de joie que les difficultés ni l'affliction ne peuvent troubler. Rien ne nous sépare de son amour; nous sommes plus que vainqueurs dans ce monde; nous avons les joies d'un autre monde, des consolations divines à travers les épreuves que nous avons à porter, et en présence du mal qui nous assiège: la puissance du mal nous pousse vers notre retraite, vers notre joie en Celui qui reste toujours le même, et que nous apprenons à mieux connaître. Le jugement mettra fin à la scène dans laquelle il me faut être affligé.

Psaumes 95-101

Je ne m'arrête pas sur ces Psaumes, parce qu'ils parlent de la venue même du Seigneur en jugement, et ne traitent pas des exercices du coeur qui attend cette venue. Le Psaume 95 appelle les Juifs, et le Psaume 96, les Gentils, à être prêts pour aller à sa rencontre; au Psaume 97, il arrive dans les nuées; au Psaume 98, il a accompli la délivrance; au Psaume 99, il a établi

son siège à Jérusalem entre les chérubins. Le Psaume 100 appelle les gentils à partager la joie d'Israël et à rendre culte. Le Psaume 101 nous donne les principes d'après lesquels le roi de Jéhovah gouvernera la terre.

Psaume 102

Le Psaume 102 est l'un des plus profondément intéressants de tout le livre, mais je bornerai mes remarques à ce qui suit. Ce Psaume s'applique spécialement au Seigneur Jésus, quelles que puissent être les circonstances ou l'affliction individuelle qui ont fourni l'occasion de le composer. La citation qui en est faite au premier chapitre de l'épître aux Hébreux ne laisse aucun doute à ce sujet, et lui donne une profondeur d'intérêt qu'à peine un autre Psaume peut égaler. Il montre comment la nature divine, éternelle du Seigneur, résout la difficulté d'un Messie qui a été retranché, alors que Sion doit être restaurée plus tard. Mais ceci donne une profondeur et un caractère tout particuliers à la douleur poignante de ses afflictions. Ce n'est pas un résultat glorieux en bénédiction, la conséquence d'une oeuvre unique dans sa nature et dans sa valeur, ce n'est pas non plus le jugement qui suit le rejet du Messie, mais c'est la vérité éternelle de la nature divine du Seigneur, rencontrant la réalité de ses afflictions, même jusqu'à la mort. C'est donc principalement Sa personne qui est l'objet spécial de ce Psaume et qui lui donne un intérêt particulier. Mais, quoique nous y trouvions la sécurité des enfants de ses serviteurs, il ne nous offre pas proprement d'instruction sur le gouvernement de Dieu, lors même que le fondement de tout cela soit en grâce. Les Psaumes suivants (103-106) qui terminent ce livre, ne nous apportent pas non plus beaucoup d'enseignement sur ce sujet. L'Esprit considère ce que Dieu est toujours pour la foi, mais en rapport avec la délivrance future, introduite par la venue du Seigneur.

Toutefois la puissance du bien qui sera manifestée en mettant toutes choses en ordre, et que la foi considère comme prête à intervenir, est réalisée, par cette foi, comme appartenant à Celui qu'elle connaît déjà. Ainsi la foi se repose sur cette puissance comme étant le caractère de Dieu; elle se repose sur Dieu comme portant ce caractère de puissance, quoique les résultats de cette dernière ne soient pas encore produits, et elle revêt les choses présentes de cette connaissance de Dieu, bien que le mal soit encore ici-bas. La foi considère le monde comme le déploiement de la puissance et de la sagesse, sous un gouvernement de bonté, Dieu étant connu, quoique le mal ne soit pas encore finalement aboli, et que les résultats de la bonté ne soient pas encore produits. Mais Celui qui gouverne est bon. Or cela est connu par ceux qui ont péché contre Lui, connu pour eux-mêmes et en eux-mêmes; et c'est cette connaissance de Dieu qui rend l'âme capable de voir la sagesse et la bonté en toutes choses, quoique les effets du péché soient encore présents.

Ce principe est très important: je parle de discerner Dieu et le bien au milieu de la scène de péché dans laquelle nous vivons. Il est vrai qu'un Juif pieux qui n'aurait pas vu Jésus rejeté, qui ne connaîtrait pas la croix, ne pourrait connaître le mal comme nous; cependant il le connaîtrait en partie; et la foi qui attend une délivrance finale, non encore venue, introduit Dieu, ainsi connu, sur la scène que la foi devra traverser. Dieu qui, au milieu du mal, n'a rien laissé échapper de sa main, Dieu a souverainement ordonné toutes choses au milieu de ce

mal, quoique ce dernier ne vienne pas de Lui; dans le jugement, il s'est souvenu de la miséricorde. Et lorsque l'esclavage de la corruption entra dans ce monde, Lui qui avait fait toutes choses très bonnes, a tenu les rênes et a tout ordonné très sagement, malgré tous les témoignages qui puissent rester du mal, de la misère et de la mort. Nous sommes sous leur esclavage jusqu'à ce que nous soyons divinement délivrés, mais Dieu n'a jamais été sous cette servitude, il n'y sera jamais. Il veut que nous sachions que toute la création soupire et que, dès qu'Il régnera, la délivrance viendra; mais que le Créateur qui fit toutes choses très bonnes, gouverne et conduit tout maintenant. «Ses compassions sont au-dessus de toutes ses oeuvres» (Psaumes 145: 9). Maintenant la foi regarde au delà du mal qu'elle ressent, elle ne désire pas y être insensible, mais ses yeux s'attachent sur Celui qui est au-dessus du mal et qui peut introduire sa bonté, même au milieu de la scène actuelle. Elle discerne le rôle qu'Il y joue, et reconnaît même ce rôle comme étant supérieur à tout le mal. Il ne s'agit pas ici de jouissance naturelle de la création (quoique toutes les créatures comme telles soient bonnes et aimables), car cette jouissance peut être une complète déception à l'égard de soi-même, et un aveuglement complet à l'égard du mal; mais c'est la foi atteignant la bonté par-dessus le mal, et introduisant cette bonté dans la jouissance qu'elle a de Dieu dans la créature.

Je le répète: Israël ne pourrait pas connaître le péché comme nous le connaissons; mais, d'un autre côté, il ne pourrait pas avoir connu la rédemption effectuée et la réconciliation future comme nous, qui pouvons ainsi introduire Dieu maintenant d'une manière plus complète. Tel est le caractère général des Psaumes 103, 104 et 105. Ils contemplent, mais par la foi, la délivrance finale d'Israël; et ils considèrent la création, non pas dans sa perfection abstraite, mais Dieu en elle; et voient, en outre, l'histoire d'Israël comme une série de chutes, mais la miséricorde et la bonté de Dieu qui s'élèvent au-dessus.

Psaume 103

C'est ainsi que le Psaume 103 reconnaît le pardon et la guérison, espère, par la foi, en la délivrance et en la grâce qui sont réservées à Israël, et connaît Dieu selon cette grâce et cette délivrance, tout en voyant dans l'intervalle sa patience et sa bonté appliquées à son gouvernement. Il est tardif à la colère et abondant en grâce. S'agit-il du péché, nous savons sur quel fondement parfait tout est établi, mais notre Psaume célèbre l'effet de cette oeuvre dans le gouvernement d'Israël; toutefois pour tous les temps, Dieu est connu selon cette connaissance qu'il a donnée de Lui à la croix. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici d'une bonté vague, avec laquelle on cherche à se tromper soi-même, mais le mal est reconnu tandis que Dieu est connu dans sa bonté. Voilà ce qui devrait caractériser nos voies et nos pensées. Non pas qu'il ne nous faille pas avoir à faire avec le mal, car si nous regardons au-dessous de la surface, nous le rencontrons partout: mais je devrais m'en être occupé de telle manière avec Dieu, que je ramène Dieu avec moi, selon le caractère dans lequel je l'ai trouvé, c'est-à-dire comme étant au-dessus de tout mal. Mes pieds devraient être chaussés de la préparation de l'Evangile de paix.

Psaume 104

Le Psaume 104 envisage la création sous le même aspect. Le dernier verset montre le jugement qui nettoie le monde du mal, et la puissance souveraine de Dieu est reconnue. Mais l'esprit est capable d'introduire la bonté au milieu de tout ce qu'il voit. Toutefois ce Psaume ne va pas au delà d'une création en chute.

Psaume 105

Le Psaume 105 récapitule les voies spéciales de Dieu envers Israël aux temps passés. La délivrance actuelle par le moyen du jugement se trouve aussi mentionnée ici, mais elle est considérée comme étant Sa fidélité à sa promesse et à sa grâce. Ici, la manifestation présente de la bonté réveille le souvenir de toutes les voies de Dieu. Tel il est, tel il a toujours été.

Psaume 106

Le Psaume 106 considère l'autre côté du tableau, et montre les voies de l'homme qui, au milieu de toutes les interventions de Dieu en bonté, après la première joie de la délivrance, est retourné à sa propre méchanceté et à ses voies impies. Cependant l'oreille de Dieu restait toujours ouverte, Il s'est souvenu de sa promesse, il s'est repenti selon la multitude de ses gratuités, de manière à produire finalement la louange et les actions de grâces à son nom. Le Psaume précédent nous a montré ce que Dieu était dans ses propres voies, celui-ci montre qu'il est finalement au-dessus du mal, en accomplissant sa miséricorde et ses promesses, après que les hommes s'étaient montrés ce qu'ils sont. Dieu est bon en Lui-même, Dieu est bon au milieu du mal, non pas comme permettant le mal, mais comme se faisant connaître par ses propres voies de miséricorde! Or, Dieu étant ainsi connu par le coeur, ce dernier passe au milieu des circonstances présentes selon cette connaissance qu'il a de Lui. Mais pour faire cela avec conséquence et constamment, il faut non seulement que le coeur connaisse Dieu, mais qu'il vive habituellement avec Lui. Ainsi se termine le quatrième Livre des Psaumes.

Livre 5

Psaume 107

Le dernier livre des Psaumes nous présente, outre les nombreux cantiques de louanges qu'il contient, toutes les circonstances morales d'Israël, lors de son retour à la bénédiction. Le premier de ces Psaumes imprime son caractère au livre tout entier. Il considère les fidèles comme rassemblés et de retour, tout en retraçant les scènes diverses qu'ils peuvent avoir traversées, même depuis leur entrée dans le pays, et montrant les voies de Dieu qui se sont exercées là envers eux. C'est la description d'angoisses et d'épreuves, au milieu desquelles les misérables ont crié à l'Eternel qui a répondu et qui est intervenu en faveur de l'âme exercée et ballottée par l'orage; aussi les hommes sont-ils exhortés à reconnaître et à louer l'Eternel.

Au premier plan nous rencontrons cette précieuse vérité: «Sa bonté demeure à jamais».

L'amour et la bonté immuables de Dieu sont célébrés tout le long de l'histoire d'Israël, depuis la première chute, évidente et démontrée, de ce peuple. L'homme a manqué, la grâce de Dieu envers son peuple ne manque jamais. Les rachetés et ceux qu'il a rassemblés sont appelés à rendre témoignage de cette vérité. Etrangers et pèlerins, sans lieu de repos, sans patrie, assaillis par la soif et la faim, leur âme défaillant au dedans d'eux, ils ont crié à l'Eternel qui les a conduits par le droit chemin là où leurs pieds et leur coeur ont trouvé du repos.

Deux caractères sont attribués à l'âme qui se trouve dans cette condition (verset 9): Elle est altérée et affamée. C'est le désir et le besoin, mais tous deux apportés devant le Seigneur, et voilà la miséricorde. Il ne s'agit pas ici de saints désirs, mais c'est Dieu répondant aux besoins. L'âme fatiguée et épuisée a des besoins, mais ceux-ci se changent en un cri vers le Seigneur. Certainement la miséricorde se trouve par devers lui. Il en serait ainsi, quand même l'affliction et la détresse seraient le châtement des affligés et le fruit de leur rébellion; mais ici, quand le coeur se tourne vers le Seigneur, la grâce le rencontre et la délivrance en est la suite. Les portes d'airain, les verrous de fer qui retenaient ces hommes captifs, sont brisés, alors que l'iniquité et la folie par lesquelles ils avaient abandonné le Seigneur avaient amené tout cela sur eux. Il envoie sa parole afin de les guérir et ainsi de les délivrer. Lorsque les hommes, aventureux, bravant les dangers, étaient à bout de ressources au milieu de la mer tempétueuse qui ne leur offrait pas où prendre pied, le Seigneur intervient en leur faveur, apaise les flots, et les conduit au port qu'ils désiraient (verset 30). Dans l'endroit même de l'habitation de son peuple, dans l'endroit des promesses, son gouvernement direct intervient. Par le jugement, les fleuves sont réduits en déserts, la terre fertile en terre salée; mais il réduit le désert en des étangs d'eaux; il juge l'iniquité et fait miséricorde à l'âme en détresse; il rassasie les affamés qui comptent sur lui. Mais insoucieux et enorgueillis dans cette position même, il faut qu'ils soient humiliés. Il répand le mépris sur les princes, mais il met en sûreté en un lieu élevé le pauvre, hors de l'affliction (verset 40). Ce n'est pas l'ordre d'un monde béni de Dieu, dans lequel il n'y a pas de mal; c'est le gouvernement de Dieu là où le mal se trouve; d'un Dieu qui domine le mal pour accomplir les desseins de son propre gouvernement, pour rabaisser la fierté de l'homme, pour consoler et encourager les pauvres en esprit qui regardent à lui, ne se confiant ni dans l'orgueil ni dans la force de l'homme, et ne voulant se reposer que sur le Seigneur. Même dans tous les chemins où leur volonté, et jusqu'à leurs péchés, les ont conduits, du moment qu'on regarde à lui, on rencontre sa grâce et sa bonté.

Dieu s'occupe ainsi du coeur, employant l'état des choses et les voies de l'homme comme moyens pour se faire connaître lui-même à l'âme. Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent. Oh! que cela est vrai! et combien plus encore lorsqu'on verra le fruit de la bonté du Seigneur envers l'humble coeur dans l'attente, qui avait placé sa confiance en Lui! A la fin le mal sera anéanti, mais dans l'intervalle, pendant le voyage, le Seigneur nous rencontre et nous console, justifiant ainsi le chemin d'un humble coeur; et quiconque est sage et prend garde à ces choses, verra, comprendra les bontés de l'Eternel; elles rempliront son coeur de joie et d'allégresse, malgré l'activité, les prétentions, les succès apparents de la volonté de l'homme. Que le Seigneur nous enseigne à marcher humblement et sans bruit devant lui,

laissant à sa bonne main le soin des résultats. C'est difficile parfois, mais sage toujours. Il est pénible sans doute de voir prospérer le méchant et l'iniquité; le monde est rempli de mal; mais Dieu travaille au milieu de cet état de choses et ses voies produiront enfin la bénédiction, ainsi que le fruit de sa bonté et de sa juste puissance.

Psaume 108

Ce Psaume ne me fournira qu'une ou deux courtes remarques, mais sur un sujet d'une grande beauté. Nous trouvons ici une grande confiance, et, comme toujours, de la miséricorde pour l'âme qui se connaît elle-même et qui se présente en vérité devant Dieu. Mais le moyen de sa délivrance et de sa bénédiction, c'est que Dieu soit exalté. Cette exaltation sera donc nécessairement sainte et juste. «O Dieu! élève-toi sur les cieus, et que ta gloire soit sur toute la terre, afin que ceux que tu aimes soient délivrés» (versets 5, 6). C'est une pensée bénie, et une vérité que la foi doit saisir maintenant, même dans le temps de l'épreuve, que notre bénédiction et la gloire de Dieu ne font qu'un tout; seulement il nous faut mettre sa gloire en première ligne. C'est le principe même de l'intégrité de l'âme, et la bénédiction la plus élevée. «Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé», dit le Seigneur, «celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui» (Jean 7: 18). Et autre part encore: «Que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure... Père, glorifie ton nom» (Jean 12: 27). Puis viennent ces paroles: «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (Jean 12: 32). Ainsi, au milieu de l'épreuve, et même du mal, la foi identifie la gloire de Dieu avec son peuple. «Les Cananéens l'entendront... Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9).

Par la même raison le mal ne peut pas être épargné quand nous sommes au milieu du peuple de Dieu, et lorsque Dieu a été publiquement déshonoré, cette injonction en est la conséquence: «Que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin» (Exode 32: 27). En un mot, la foi identifie la gloire et l'exaltation de Dieu avec son peuple, mais elle donne à Dieu le premier rang. Dans notre Psaume, c'est en bénédiction, aussi nous y trouvons cette remarquable réponse de Dieu: «Je me réjouirai» (verset 7). Il trouve sa joie et ses délices dans la bénédiction de son peuple. Il se réjouit en leur faisant du bien, en délivrant ses bien-aimés, en usant de sa puissance pour écarter le mal qui les oppressait, et pour les mettre en possession de ce qui leur appartient comme don de sa grâce. Quelle que soit la force de leurs adversaires, il accomplira la bénédiction des siens. La ville munie ne peut pas tenir devant lui. Et quand même, par leur propre faute, son secours leur avait été refusé (Israël, comme nous le savons, avait été rejeté pour longtemps), lorsque viendra le temps déterminé pour la bénédiction des humbles, il déploiera la puissance nécessaire pour tout accomplir. Il donne la force à son peuple, et son propre pouvoir les délivre. Ils ont appris que sa puissance seule a de la valeur et de l'efficace.

Psaume 109

Ce Psaume nous présente le jugement de Juda, et celui des Juifs, compagnons de l'antichrist aux derniers jours: si l'enseignement qu'il renferme ne traite pas beaucoup d'expériences, nous y trouvons cependant un témoignage de la plus grande solennité. Et

d'abord le motif pour être secouru: «Agis avec moi en ta gratuité! pour l'amour de ton nom, et parce que ta miséricorde est tendre, délivre-moi» (verset 21). La nature et la gloire de Dieu sont à la source de toutes ses voies, et lorsque le coeur s'est emparé de cette vérité, il voit la délivrance comme réponse, car Dieu ne peut être en désaccord avec lui-même.

Mais, pour trouver cette réponse, il faut que le coeur soit amené à une condition qui corresponde à ce nom, c'est-à-dire à l'humilité, au jugement du mal en nous, et ainsi à l'intégrité et à la dépendance. Il se peut que Dieu nous éprouve à fond pour manifester le brisement de la volonté et le produire, et pour que le coeur, entièrement soumis, s'en remette à lui de toutes choses. Quant à Christ, toutes ces épreuves n'eurent pour résultat que de faire ressortir son entière perfection; en nous, elles produisent l'intégrité et la dépendance. En lui, toute cette affliction venait absolument de la main de Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne trouvait aucun motif en lui-même. Or ce privilège de recevoir tout de sa main nous est aussi accordé par grâce, et même si nous avons donné occasion à l'affliction par notre propre volonté ou par le mal, Dieu s'en sert en discipline; puis, lorsqu'il a accompli son oeuvre, il établit ses saints dans la bénédiction, à la confusion des adversaires, forcés ainsi de reconnaître sa main, alors que, triomphants dans le mal, ils ne pensaient qu'à triompher du juste. Mais, contre leur attente, ils se sont rencontrés avec Dieu, car l'affliction faisait partie de ses voies envers son peuple; et ce gouvernement de Dieu peut continuer ainsi à notre égard, parce que la rédemption est complète. Cette affliction, dans le cas de Christ, n'était que la pure haine de l'homme contre le bien parfait, et il la subissait pour nous. «Pour son amour ils ont été ses ennemis» (verset 4). Mais ces hommes qui aiment le mal sont «continuellement devant l'Eternel» (verset 15) le moment de manifester cela lui appartient pour nous, ce sera lorsque son oeuvre pour subjuguier notre volonté, et nous enseigner une sainte dépendance sera complète; cela eut lieu en Christ, lorsque sa dépendance ayant été pleinement manifestée, Dieu fut pleinement glorifié.

Psaume 110

Je n'ai qu'une remarque à faire sur ce Psaume qui traite de la glorification du Christ à la droite de Dieu. Le dernier verset nous montre la perfection du Seigneur dans cet esprit de dépendance qui a caractérisé sa course terrestre, et c'est aussi le chemin où ceux qui marchent dans le nouvel homme ont à le suivre. Heureux des rafraîchissements que Dieu fournit, n'en ayant pas d'autres, et les recevant comme nous les trouvons, c'est-à-dire comme Dieu lui-même les donne le long du chemin, — tel est l'esprit de l'humble dépendance.

Psaume 111

Dans la plupart des Psaumes de ce dernier livre, il est tellement question de l'intervention du jugement et de la puissance, que les instructions en vue des épreuves du voyage sont un peu reportées à l'arrière plan. C'est ce que nous trouvons dans ce Psaume-ci. Il entonne, par anticipation sans doute, son Alléluia sur les oeuvres de Dieu. Seulement il faut remarquer que ces oeuvres de délivrance sont toujours conformes à la vérité du caractère de Dieu, qu'elles sont fondées sur cette vérité et la confirment. Les oeuvres de ses mains sont vérité et

jugement. En elles tous ses commandements sont démontrés sûrs et véritables. Ils restent debout à perpétuité et pour toujours, étant faits avec vérité et droiture (versets 7, 8). Aussi, pour jouir du fruit de ses oeuvres, il nous faut marcher selon les voies du Seigneur, comptant sur la certitude de sa promesse, et, s'il tarde, nous attendre à lui. Mais, comme nous l'avons toujours vu, dans ses oeuvres sont trouvées et senties la miséricorde et la compassion envers nous. Notre délivrance est le fruit de la bonté souveraine. C'est pourquoi la crainte de Jéhovah est le commencement de la sagesse; l'obéissance nous conduit à l'intelligence. Etant dans le chemin de Dieu, la lumière c'est la vérité dans ce chemin, c'est d'être en accord avec ce dernier.

Vous ne pouvez séparer la vraie connaissance des choses divines d'avec la piété. La nouvelle nature pieuse, obéissante, qui par grâce dépend de Dieu, peut seule désirer ou comprendre ces choses. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17). C'est pourquoi, dans le chemin de l'obéissance, on trouve toujours davantage, à mesure qu'on réalise la lumière en étant soumis à Dieu et dépendant de lui, car la lumière et le chemin de la nouvelle nature ne sont qu'un; aussi est-il dit: «La vérité selon qu'elle est en Jésus, c'est-à-dire d'avoir dépouillé le vieil homme, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 21-24), et encore: «Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés» (Colossiens 3: 10). Dans ce chemin, nous avons à marcher par la foi, jusqu'à ce que la puissance intervienne. Pour Israël, ce chemin de l'obéissance avait plutôt un caractère légal, mais le principe reste toujours vrai, parce que la vraie connaissance est la connaissance de Dieu. Il est impossible de séparer la vraie connaissance d'un état qui reconnaît Dieu pour ce qu'il est, c'est-à-dire de l'obéissance et de la dépendance.

Psaume 112

J'omets intentionnellement les promesses de bénédiction temporelle; elles s'appliquent directement au peuple et au système juifs, et si ces derniers Psaumes en font une mention spéciale, c'est qu'ils nous présentent la bénédiction comme venant d'être introduite par le jugement. Néanmoins nous y trouvons quelques principes dignes d'attention, car ces Psaumes insistent en particulier sur la sagesse qui consiste à agir dans l'obéissance à travers le chemin de l'épreuve. Il y avait bien des raisons, et il y en a toujours, pour dire que la fidélité était tout simplement une folie et la ruine pour les fidèles; mais Dieu les avertit, et le chemin de la sagesse consiste à l'écouter. Les résultats de ce chemin demeurent, alors que les méchants disparaissent. La génération des hommes droits sera bénie. Sa justice demeure à perpétuité. Sans doute les ténèbres semblent envelopper le juste, mais là même, la lumière se lève pour lui. Il nous faut apprendre à nous confier en Dieu: la bénédiction est assurée à celui qui obéit. Mais cette marche avec Dieu, la paix du coeur et l'intelligence de la bonté, rendent l'âme miséricordieuse, pleine de compassion pour d'autres, et en même temps intègre à leur égard. La recherche de soi-même n'est pas le principe qui gouverne le fidèle. Il est miséricordieux, libéral, il n'y a pas chez lui la promptitude de la propre volonté. Il conduit et maintient ses affaires dans la crainte de Dieu; il n'use pas de légèreté, en sorte que son «oui» soit «non».

Guidé par Dieu dans ses entreprises, il poursuit son chemin jusqu'au bout, parce que telle est la volonté du Seigneur, et il le fait avec la force et la fermeté que donne la conscience d'accomplir cette volonté. Or cela est important pour le chemin des saints, car c'est un témoignage que Dieu s'y trouve et que sa pensée est le guide de notre marche. Dieu demeure; celui qui fait la volonté de Dieu demeure aussi.

De plus, lorsque la puissance du mal est à l'oeuvre, le croyant n'est pas ébranlé. Au milieu d'exercices de coeur, et du mal moral, il était avec Dieu. Sa volonté était pour le fidèle la chose unique, essentielle. Il regardait à Lui comme à celui dont la volonté a tout ordonné, et considérait Dieu lui-même comme son tout. Il lui suffisait que Dieu fût satisfait. En tant que motifs, les circonstances avaient perdu leur influence sur lui, et Dieu avait, pour ainsi dire, pris leur place dans son coeur et dans son esprit. Aussi quand les difficultés s'élèvent, elles rencontrent un coeur qui connaît Dieu et se confie en Lui: «Son coeur est ferme, s'assurant en l'Eternel» (verset 7).

Psaume 113

Un seul principe se présente à nous dans ce Psaume, mais il ne peut nous être rappelé trop souvent, car nous avons une tendance constante à l'oublier. Dieu choisit des choses faibles, afin qu'il soit évident que le bien et la bénédiction proviennent de sa puissance et de son amour. Dieu se sert de moyens; mais quand l'homme parle de moyens il n'entend généralement pas par là cette dépendance du coeur qui s'en remet à Dieu, la prière, la Parole, etc., mais plutôt l'appuie que l'on cherche dans l'influence et la force de l'homme. Cela est très mal. Souvenons-nous bien que Dieu choisit les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et les choses faibles, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu! S'il en était autrement, la bénédiction ne serait pas une bénédiction divine. Mais dans cette puissance divine nous trouvons la grâce et pouvons compter sur elle. «Il habite aux lieux très hauts, mais il s'abaisse pour regarder les choses qui sont aux cieux et en la terre. Il relève l'affligé de la poudre, et retire le pauvre de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux, avec les principaux de son peuple; il fait habiter dans une maison la femme stérile, la rendant mère d'enfants et joyeuse». Telles sont les voies de Dieu; le coeur y trouve ses délices. A lui la puissance et la bonté, mais quelle leçon que celle-là au milieu du monde et pour le coeur de l'homme!

Psaume 114

On trouve dans ce beau petit Psaume la même pensée sur la puissance de Dieu que dans le Psaume précédent. «Il a changé la pierre très dure en une source d'eaux». Sa présence fait trembler cette terre qui l'avait oublié, mais sa puissance et sa grâce apportent à son peuple dans le désert, le rafraîchissement et la vie qu'elles font sortir de ce qui est aux yeux de l'homme sans espoir et tout à fait contraire. La dépendance et la confiance en Lui, tel est le paisible chemin de la foi.

Psaume 115

Le premier principe que nous rencontrons ici, principe simple mais puissant, est exprimé par ces mots: «Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom, donne gloire»; c'est-à-dire que l'âme donne à la gloire du Seigneur le premier rang; et c'est ce que Christ a réalisé en perfection. Mais le principe que l'on trouve ensuite, c'est la relation qui existe entre cette gloire et le peuple de Dieu. Le premier principe donne la pureté de motifs, le second le courage et l'espérance de la foi. Remarquez en outre une chose particulièrement précieuse: le nom de Dieu, c'est-à-dire la révélation de son caractère, est spécialement approprié aux bénédictions de son peuple. Il avait parlé pour donner la promesse, mais, pour leur part, ils ont manqué de se l'approprier dans le chemin de la justice. Toutefois Dieu a promis, et c'est ici que son nom est introduit en rapport avec son gouvernement en grâce: «A ton nom donne gloire, pour l'amour de ta miséricorde», qui est une partie de son nom; «pour l'amour de ta vérité», voilà l'autre partie. Or c'est en ceci que se montre sa gloire: s'il n'avait pas le premier de ces caractères, le second ne pourrait être maintenu. Un jugement juste aurait retranché les coupables, mais alors, où aurait été l'accomplissement de sa promesse? Mais la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement (Jacques 2: 13). Ce que Dieu est dans sa nature — il est *amour* — se manifeste et se fait connaître dans ses voies de grâce envers les errants, voies qui les conduisent sans doute à la repentance, mais afin qu'ils soient en mesure de jouir de leurs relations avec Dieu d'une manière qui convienne moralement à ces relations; ensuite il accomplit sa promesse selon sa vérité. Mais la gloire divine va en premier rang et l'âme y compte.

Dieu s'était fait le Dieu de son peuple pour manifester ses voies. «Pourquoi diraient les nations: Où est maintenant leur Dieu?» (verset 2). Telle avait été anciennement la parole de Moïse et de Josué quand ils plaidaient avec Dieu. De plus, cela est dit en contraste avec les idoles des païens. Lorsque c'est la gloire de Dieu qui est recherchée en premier lieu par la foi, la conséquence en est non seulement que le peuple est béni selon cette gloire, mais que le coeur des fidèles reçoit par là l'intelligence et la perception de cette gloire en elle-même. C'est une grande bénédiction. Ils se réjouissent sans doute du salut, mais ils se réjouissent en Dieu. Pour que leur salut soit complètement manifesté il faut que Dieu se montre en jugement. Il n'en est pas de même quand il s'agit de *notre* bénédiction, car il nous a donné des choses célestes, là où est sa propre demeure, se révélant à nous dans ce qu'il est en lui-même, et non pas seulement comme ce qu'il est dans ses voies. Car nous pouvons remarquer ici comment cette terre est la sphère, et cette vie présente l'énergie dans laquelle Dieu est connu et confessé. «Ce ne sont pas les morts qui célébreront l'Eternel»; «il a donné la terre aux fils des hommes»; tandis que *nous* nous réjouissons d'être morts et d'avoir, avec Christ, notre place en résurrection dans les lieux célestes. Nous ne pouvons assez insister là-dessus, quoique l'on trouve dans ces Psaumes de l'instruction quant aux voies de Dieu sur la terre. Dans les derniers Psaumes spécialement, c'est le gouvernement terrestre qui est en vue, parce que le jugement final est sur le point d'intervenir. Quelle bénédiction pour nous de posséder le ciel au lieu de cette perspective, et d'avoir notre Dieu, tel qu'il est, c'est-à-dire comme notre Père!

Psaume 116

Ce Psaume nous montre les supplications du fidèle exaucées, aussi y est-il peu question du gouvernement de Dieu. L'âme est délivrée, après avoir été plongée dans les angoisses de la mort. Nous trouvons ici l'histoire du résidu de la fin, histoire dans laquelle le Seigneur est entré en grâce d'une manière si merveilleuse, quoiqu'il ne soit pas le sujet de cette prophétie, comme on le voit d'après la citation qu'en fait l'Apôtre (verset 10; conf. 2 Corinthiens 4: 13), citation applicable à tous ceux qui souffrent de la même manière. La délivrance a trait à ce monde-ci. Ce Psaume a pour pensée fondamentale la grâce et la fidélité de Jéhovah dans l'acte de délivrer. Ce qui caractérise le fidèle, c'est la simplicité, qualité précieuse, mais, pour quelques-uns, difficile à réaliser. Elle est produite chez ceux qui s'en rapportent en simplicité de coeur aux pensées de Dieu et vivent en elles, puis s'attendent à Celui qui accomplit toujours ses propres pensées et qui se souvient de ceux qui se confient en lui. L'esprit opposé à celui-là, c'est l'activité des pensées de l'homme, auxquelles viennent se mêler sa volonté et ses projets. Ces derniers s'évanouissent et l'on est désappointé. L'esprit d'humilité ne pense pas autant; il reçoit les pensées de Dieu, et ces pensées ont un caractère moral. Il demeure en elles; il obéit, il s'attend à Dieu. Tel était Eliézer au chapitre 24 de la Genèse.

La délivrance divine survenant comme une faveur et comme une réponse au cri de l'âme, est pleine de douceur. On éprouve la fidélité de Dieu à l'égard de notre état et de notre attente. Aussi la bénédiction reçue, plutôt que de produire simplement la *jouissance* de la bénédiction, a-t-elle pour fruit la reconnaissance et ces mots: «J'aime l'Eternel». Alors l'âme entre plus avant dans la jouissance de ce qu'elle possède. Elle sent que le Seigneur a agi miséricordieusement. Elle retourne en son repos, sa foi ayant été en activité auparavant. Elle avait cru, elle avait parlé comme se confiant en Dieu, mais elle avait été fort affligée; maintenant elle trouve le Dieu en qui elle s'est confiée, comme source de joie et de bénédiction, et non pas, remarquez-le, la bénédiction comme source de joie. Au temps de l'épreuve, l'âme se tournait vers Dieu et non vers la consolation; c'est encore lui qu'elle cherche maintenant, au temps de la joie. Le Seigneur lui-même est devant l'âme, source pour elle de tout bien.

Remarquez encore, dans ce Psaume, la conviction que tous les hommes ont entièrement failli. Il ne faut pas traduire proprement: «Je disais en ma précipitation» (verset 11), mais: «dans ma détresse», c'est-à-dire sous la pression de l'anxiété qui pousse l'homme à fuir en toute hâte. Cette détresse donnait la conscience que l'on ne pouvait nullement se fier à l'homme. Sans doute, ce n'était ni la simple foi, ni un jugement sain, mais il y a des moments où Dieu nous fait sentir que nous ne pouvons nous reposer sur l'homme et que Lui seul nous reste. Nous recevons souvent des consolations par les hommes. Paul dit: «Dieu qui console ceux qui sont abattus, m'a consolé par l'arrivée de Tite», mais nous ne devons pas nous fier à l'homme; aussi y a-t-il des moments où nous devons nous écrier: «Tout homme est menteur», en nous en remettant entièrement au Seigneur. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien il en fut ainsi pour Christ; et cependant il pouvait, en grâce, dire à ses disciples: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Mais il y eut une heure où il dut dire

et sentir ces paroles: «L'un d'entre vous me trahira», et: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit», et: «Vous me laisserez seul». Cela mettait en lumière sa perfection, et nous y apprenons à nous appuyer sur le Seigneur seul, sans que cette connaissance de l'homme diminue en rien chez nous la confiance et l'ouverture de coeur, mais enseignés que nous sommes à ne dépendre que de Dieu. Une joie sans obstacle viendra ensuite, mais maintenant, dans toutes nos difficultés, le Seigneur pense à nous.

Psaume 117

La conscience de la grâce et de la faveur divines élargit le coeur. Alors qu'il était sous la loi, le peuple d'Israël n'avait jamais pensé à inviter les nations à la louange; il le fait quand la grâce lui a apporté la bénédiction. Le sentiment de ce que Dieu est pour nous, la jouissance reconnaissante des choses que nous possédons comme étant de Dieu, ouvrent, par la connaissance que nous avons de lui, nos bouches et nos coeurs pour la louange. Cette jouissance nous engage à inviter d'autres encore pour qu'ils jouissent de sa bonté. On trouve ici, dans la connaissance de l'amour, une assimilation à la nature divine et à sa prérogative; seulement *nous* connaissons l'amour, lorsque nous apprenons comment il s'exerce envers nous-mêmes.

Psaume 118

Ici nous sommes de nouveau sur le terrain de la bénédiction finale; aussi, quand il s'agit dans ce Psaume du gouvernement de Dieu au milieu de l'épreuve, il n'y est fait allusion qu'au passé. Nous assistons à la reconnaissance par Israël, des voies de Dieu, et de la personne de Christ, après que la bénédiction a été introduite; ils célèbrent cette grâce de Jéhovah qui a dépassé en durée toutes leurs voies, cette bonté qui demeure éternellement. Je ne fais que noter ici l'aspect sous lequel les circonstances de ce Psaume peuvent nous être appliquées en tout temps. Dieu est pour son peuple, pour les siens; mais les hommes, peut-être tous les hommes, sont contre eux. Il n'y a qu'à se confier au Seigneur, et la victoire reste à la foi. Mais au milieu de circonstances où le gouvernement de Dieu est à l'oeuvre pour corriger le mal, Satan cherche et trouve sa part. Combien cela fut vrai, lorsqu'il conduisit tous les hommes contre Christ! Ai-je besoin de dire combien cela se réalisera aux derniers jours de la puissance de l'Antichrist? Mais, comme nous le montre le livre de Job, il en est de même dans les divers châtiments de Dieu. Le mal dans la conscience, ou même le mal inconscient dans le coeur, donne prise à Satan, souvent une prise terrible sur l'âme, même quand cette âme est intègre. On ne trouve du repos que dans le jugement de soi-même et dans la confession de ce qui a donné prise à l'ennemi. Ce dernier voudrait nous faire tomber ainsi, mais, comme dans le cas de Job, derrière tous ces châtiments la main de Dieu peut être vue. «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a point livré à la mort» (verset 18). Oui, car l'Eternel voulait bénir. Un seul a pu dire: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14: 30); mais, pour ce qui nous concerne, tout est amour et bénédiction, pour que nous arrivions à nous connaître nous-mêmes, et que nous jouissions de sa bénédiction (comparez Deutéronome 8), et qu'enfin nous reconnaissions pleinement ce que Christ est dans les conseils de Dieu selon sa

victoire et selon sa gloire. Il nous faut être exercés; il faut que le sol soit labouré par la charrue et par la herse, mais ce travail a pour résultat: «C'est ici la journée que l'Eternel a faite» (verset 24). Sans doute il s'agit ici de la bénédiction finale de la terre lors de l'apparition de Christ, mais le même principe se réalise pour l'âme, chaque fois que par l'épreuve elle est amenée à être manifestée et purifiée devant Dieu. Les portes de la justice qui introduisent dans la joie de la communion sont ouvertes. Nous reconnaissons comme étant l'oeuvre du Seigneur la grâce à laquelle nous n'avons aucun droit, et tout est lumière. Il est évident que ce Psaume ne s'applique directement qu'au résidu, mais je cherche à relier cette grande manifestation du gouvernement de Dieu, aux détails dans lesquels ce gouvernement s'applique à nous.

Psaume 119

(Aleph 1-8).

Ici nous trouvons exprimé l'effet de la loi écrite dans le coeur d'Israël, lorsque ce peuple, après avoir erré longtemps loin des sentiers de Dieu, affligera son âme sous les conséquences de sa faute. Ce Psaume est l'un de ceux qui prononcent la béatitude.

Nous allons examiner quelques-uns des éléments de cette oeuvre dans le coeur. La béatitude est prononcée sur ceux qui sont «intègres dans la voie». Le monde est plein de souillure. Il n'y a qu'un seul chemin *dans* le monde (le nôtre est *hors* du monde, et nous sommes étrangers et pèlerins à la suite d'un Christ monté en haut), mais *un seul* qui puisse être sans souillure, et c'est la loi de Dieu. Il ne s'agit pas ici de ce qui est céleste, formé au dedans de nous, des affections portées aux choses qui sont en haut, d'une marche selon la puissance de l'Esprit; sans doute des fruits sont produits par là, qu'aucune loi divine ne condamnera; mais il s'agit d'un chemin entièrement formé par la volonté de Dieu, exprimée par Lui pour la marche de l'homme au milieu de ce monde. Ils «marchent en la loi de Jéhovah»; ils trouvent leur bonheur dans ce qui est droit, dans ce que le péché ni le monde n'ont souillé, dans ce qui consiste à marcher en la loi. C'est une règle parfaite, selon Dieu, pour un homme vivant dans ce monde. Mais le coeur va plus loin que cela; il regarde à la source. Dieu a témoigné sa volonté; il a montré qu'il voulait que l'homme y marchât et le coeur recherche cette volonté, non seulement parce qu'elle est sans souillure et parfaite, mais parce que ce sont «ses témoignages».

A cela se rattache le désir qui a Dieu lui-même pour objet. Ils «le cherchent de tout leur coeur» (verset 2). Tel est le caractère général des effets de la loi écrite dans le coeur. L'effet pratique est évident: ils «ne font point d'iniquité». Non seulement le coeur est mis en ordre, moralement dans l'intégrité, mais le mal relatif, l'iniquité n'est pas commise. Au lieu de faire leur propre volonté, gonflés du sentiment de leur importance vis-à-vis de Dieu, ils «marchent dans ses voies» (verset 3). L'autorité de Dieu est reconnue dans le coeur, on s'empresse de s'y soumettre, et les désirs du coeur se portent vers elle.

«Oh! que mes voies soient dirigées, pour que je garde tes statuts» (verset 5). Il ne s'agit plus seulement de la connaissance des voies de Dieu, ou de ce que le coeur approuve au dedans de lui-même, mais du désir que tout le cours présent de la vie soit ordonné de manière

à garder les statuts de l'Eternel, qu'il ne soit pas dirigé vers la satisfaction de notre volonté, ou bien que notre volonté ne soit pas simplement inclinée vers celle de Dieu. Ici le fidèle sent sa dépendance quant au cours tout entier de sa vie et exprime le désir qu'il soit dirigé. La conscience et le discernement spirituel vont ensemble. La honte ne découle pas de la désapprobation de l'homme, mais du fait d'une conscience en désaccord avec la volonté révélée de Dieu. Or ce chemin est unique dans sa perfection. Tout ce qui est en dehors de lui n'est pas parfait, mais est du monde qui est une abomination pour Dieu. Il faut que, du vouloir, du coeur et de la marche, nous soyons dans ce chemin, ou que nous soyons dehors, et alors nous serons confus, si, du reste, notre coeur est de franche volonté. Si mon esprit et mon âme ont discerné moralement l'excellence du chemin de Dieu, ma conscience me rend honteux lorsque je suis en quelque manière hors de ce chemin. Le coeur qui est en règle prend garde à «tous les commandements» de Dieu. Or quand cela a lieu, non seulement la conscience est à l'aise et paisible, mais le coeur est mis en liberté. «Je te célébrerai avec droiture de coeur quand j'aurai appris les ordonnances de ta justice» (verset 7). Dieu est connu par ses voies, et le coeur restauré et ayant appris Ses pensées (non plus ses commandements, mais ses jugements), est capable de le célébrer non seulement pour Ses bienfaits, mais parce qu'il est en association avec Dieu lui-même.

Un autre élément de cet état (verset 8) est la pleine volonté et la résolution du coeur d'obéir à ce que Dieu a ordonné et établi, et de le garder; de garder ce qui a pour soi l'autorité de Dieu, et non pas simplement ce qui est moralement bien ou mal. Mais c'était un temps où Israël s'était éloigné de l'Eternel; c'est pourquoi nous trouvons ici une invocation spéciale à Dieu pour qu'il ne les délaisse pas entièrement. Nous voyons ainsi que la *forme* de ce Psaume ne peut s'appliquer au chrétien. Ce dernier ne s'attend jamais à être complètement délaissé, et il ne pourrait s'appliquer ce passage que lorsque, dans une marche particulière, il a la conscience d'avoir suivi sa propre volonté. Mais le principe général est pour nous une source abondante d'enseignements, car il s'agit de ce qui est produit dans le coeur quant à sa disposition morale.

(Beth 9-16).

Mais il est encore d'autres points d'une importance pratique. La tendance de l'énergie humaine, comme telle, est de suivre sa propre volonté. C'est maintenant une chose naturelle, mais il en était autrement avant la chute. Alors l'homme jouissait, rendait grâces et bénissait; il suivait tout naturellement le chemin, chemin très simple, prescrit par Dieu. Maintenant, par une première défiance à l'égard de Dieu, la propre volonté a été introduite. Or ici nous trouvons un contraste d'une importance capitale entre l'obéissance chrétienne et la loi. La loi s'adresse, comme telle, à l'homme responsable ici-bas, sans introduire la question d'une nouvelle nature et sans même la supposer, quoiqu'elle nous fasse découvrir le besoin de cette nature nouvelle, lorsque nous reconnaissons que la loi est spirituelle. La loi suppose une volonté et des convoitises qui doivent être tenues en bride et comprimées. L'Ancien Testament ne parle pas de chair et d'esprit, mais d'hommes responsables et de leurs voies. L'obéissance chrétienne est comme celle de Christ; la volonté de Dieu est non seulement la

règle, mais aussi le motif de l'activité. «Je viens pour faire ta volonté!» il va sans dire que cette volonté sera aussi une règle pour nous guider. Christ étant notre vie, l'obéissance en nous est le fruit d'une nouvelle nature. Nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament ces mots: «Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». Ce n'est pas que, sous l'ancienne alliance, il n'y eût pas chez les âmes renouvelées le désir d'obéir; tel était le cas, en effet, et il ne pouvait en être autrement; mais la relation entre les hommes et Dieu reposait sur une loi en dehors d'eux-mêmes, pour gouverner leurs voies en tant qu'hommes dans la chair, et non pas sur une nouvelle nature connue, basée sur les résultats de la rédemption, nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu. Les prophètes ont parlé de Christ comme ayant ce caractère (voyez Psaumes 40), et les docteurs d'Israël auraient dû connaître ces choses; pour entrer dans leurs futurs privilèges, il fallait qu'ils fussent nés d'eau et de l'Esprit (cf. Ezéchiel 36). Mais l'obéissance sous la loi était une règle s'appliquant à des hommes qui avaient une volonté dont les manifestations devaient être jugées par la loi, et non pas à des hommes avec une nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu, nature basée de telle sorte sur la puissance de la rédemption, qu'elle a le droit de tenir pour mort le vieil homme, mis à découvert, après que Dieu l'a déclaré mort par Christ. Aussi les héritiers ne différaient-ils sous la loi en rien des esclaves, quand il s'agissait de faire ceci ou cela, quoique leur volonté pût différer.

Ce qui était donc en question, c'étaient les voies et non la *nature*, alors même que le coeur était renouvelé sous la loi. C'est pourquoi le jeune homme, chez lequel on trouve l'énergie de la volonté devait «purifier sa voie» (verset 9). Les convoitises tendaient à conduire ailleurs sa volonté; comment trouverait-il le moyen de maintenir ses voies pures devant Dieu? Par la vigilance, par la crainte de Dieu selon la parole de Dieu, et non par sa volonté. La parole de Dieu! Qu'il est précieux de l'avoir, au milieu d'un monde de ténèbres et de propre volonté, pour conduire nos pas dans un chemin qui réponde à la pensée de Dieu! Le coeur est mis en règle par elle. Ce n'est pas, il est vrai, la douce jouissance de l'amour dans une âme réconciliée, l'amour versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, mais, ce qui est d'une importance vitale, c'est le coeur mis en règle en la présence de Dieu. Cela suppose un homme éloigné de Dieu, mais intègre quant à ses désirs. Toutefois la position du chrétien est autre. Il est réconcilié, il a des affections paisibles dans une relation parfaite, chose inconnue sous la loi; et tous ses désirs sont pour Celui qui l'a aimé, tel qu'il le connaît et le voit dans la gloire; il ne le cherche plus, il le connaît. Ici (verset 10) il le «recherche de tout son coeur»; il n'y a pas de fraude; c'est un coeur vrai qui désire Dieu. Alors ce coeur vrai, auquel les commandements de Dieu sont précieux, parce qu'ils lui font connaître Sa volonté, demande à l'Eternel qu'il ne le laisse point égarer loin d'eux. Il a confiance en la bonté de Dieu, car, lorsqu'on le cherche en vérité, il y a toujours en quelque mesure le sentiment de Sa bonté. Le désir qui se porte vers lui et le sentiment de sa bonté, ces deux choses distinguent la conversion du travail d'une conscience effrayée.

Nous trouvons ensuite un autre principe. Le coeur qui cherche Dieu de cette manière, avec le désir de faire sa volonté, ne cherche pas seulement d'être en règle quant à sa conduite extérieure, lorsque l'occasion s'en présente, mais il garde la parole au centre, pour ainsi dire,

et à la source de son activité (verset 11). Il la serre en lui-même, comme ce qu'il aime; «car de lui procèdent les sources de la vie» (Proverbes 4: 23). Combien grande est la place que la Parole occupe ici! Remarquez aussi que l'appréciation de notre conduite par les hommes disparaît. Tout se passe entre Dieu et l'âme, et c'est là l'intégrité du coeur. Il ne s'agit pas d'un oeil simple qui n'a qu'un objet, mais la simplicité consiste ici à chercher de tout son coeur. C'est l'intégrité qui, en vertu du désir qui porte l'âme vers Dieu, voit dans Sa volonté ce qui gouverne les sources de la vie. Ce principe est important et précieux. La parole serrée dans le coeur nous garde de pécher contre lui.

Mais l'âme va plus loin (verset 12). Elle reconnaît que Jéhovah lui-même est béni, tel qu'il est connu dans ses voies, dans sa bonté, dans sa grâce qui demeure éternellement. Au milieu de ses tribulations, c'est là que le coeur renouvelé trouve sa ressource et son repos. «O Jéhovah, tu es béni!» Cela pousse le coeur à s'occuper de ce que l'Eternel a décrété et ordonné, et à y chercher l'enseignement divin. Regarder à Dieu donne du courage ainsi que la conscience de l'intégrité et de la fidélité; il en est toujours ainsi quand le coeur est droit. Quelque humble que l'on soit, quand on marche dans l'intégrité on en a conscience devant Dieu. On verra de la faiblesse et de l'infirmité dans ses voies, des manquements dont on jugera la cause; mais, vis-à-vis de Dieu, l'on aura la conscience de n'avoir aucune fraude et d'être pur dans ses intentions. «Je fais une chose»; «pour moi vivre c'est Christ». Cela n'entrave pas l'humilité; quoique, en fin de compte, quand nous aurions fait toutes les choses qui nous ont été commandées, nous serions encore des serviteurs inutiles, nous sentons l'entière dépendance de la grâce et la force divine pour vouloir et pour faire, et cette dépendance est notre devoir et notre bonheur; mais nous avons la joyeuse assurance, auprès de Dieu et de sa part, que notre coeur est intègre.

Le service (verset 13) découle de la confiance en Dieu jointe à la connaissance de la bénédiction qui est en lui, et à l'appréciation de ce qu'il a donné. Au Psaume 40, Christ exprime cela en perfection; ici l'esprit du fidèle est le même. L'intelligence des choses divines selon leur puissance et la valeur, qu'elles ont pour nous, nous engage à les déclarer, et par là nous glorifions Dieu. L'amour envers d'autres peut accompagner cette déclaration, mais, c'est un autre point. Nous devons à Dieu de déclarer ce qu'il est. La louange diffère de cette déclaration en ce que le sentiment de ce qu'il est s'adresse à lui-même. La perfection se trouve là où il est pleinement connu, en sorte qu'il n'est pas nécessaire de le déclarer à d'autres. En vertu de cette connaissance, tous ensemble l'adorent d'un même coeur. Alors nous ne réservons rien: «J'ai raconté de mes lèvres *toutes* les ordonnances de sa bouche». Nous sommes remplis de ce que Dieu est, de son excellence, et nous l'exprimons. Nous pouvons avoir à nous retenir pour le bien des autres, mais nous estimons Dieu suffisamment pour l'annoncer dans sa plénitude. Les témoignages de Dieu deviennent la richesse de nos âmes (verset 14). La possession du ciel modifie cela en quelque manière, cependant le chemin des témoignages de Dieu nous prépare ici-bas une joie morale, comme les richesses préparent de la joie aux hommes de ce monde. Mais à côté de l'activité extérieure du devoir, il y a une vie intérieure qui s'occupe de ces choses. Quelle nourriture, combien de choses à digérer, à apprendre, dans

les témoignages de Dieu! Nous les méditons (verset 15); nous y trouvons la pensée de Dieu, l'intention du Saint Esprit. Ainsi l'âme est rassasiée de joie, mais les voies de Dieu sont considérées avec respect comme autorité pour notre coeur, et ce dernier s'en occupe aussi. Non seulement les témoignages de Dieu réjouissent l'âme, mais il y a aussi l'activité du nouvel homme. Il y prend plaisir (verset 16), il en fait son occupation; il y cherche sa jouissance et les garde en sa mémoire, (hélas! combien cela nous manque!) ce qui est la vraie preuve d'affection.

(Guimel 17-24)

Avec la troisième division, un nouveau principe est introduit. Cette division a trait littéralement aux afflictions d'Israël dans les derniers jours, mais en principe elle s'applique à tous les temps, c'est-à-dire aux afflictions et aux épreuves qui accompagnent la piété. Dans un monde où elle est étrangère l'âme s'attend à la miséricorde de Celui qui est au dessus de tout. Pour garder la loi, elle a besoin de cette miséricorde. Sans doute elle peut être fortifiée de telle manière qu'elle aille courageusement au-devant du martyre, mais en général elle implore la miséricorde pour être rendue capable de marcher. Le fidèle la proclame, comme serviteur de l'Eternel, et compte être gardé par elle afin de marcher en vérité. C'est un des grands éléments du retour de l'âme à Dieu. Par ce fait, Dieu a désormais sa vraie place et l'autorité qui lui appartient. Quelle que soit la grandeur du mal qu'il permet (voyez Psaumes 94), Dieu, notre Dieu est au-dessus de tout, et, de plus, la bonté lui appartient nécessairement toujours (verset 17).

Mais il y a plus: l'âme qui connaît Dieu de cette manière désire connaître Sa pensée, non pas seulement comme règle de conduite, mais afin de «voir des merveilles dans sa loi» (verset 18). Or tout cela nous donne la conscience d'être des étrangers en la terre (verset 19). Un Dieu bon, dont nous sommes les serviteurs, et un monde méchant, font de l'homme «un étranger»; et combien plus encore nous le sommes par Christ! Nous avons besoin des commandements de Dieu qui font moralement nos délices, mais nous chrétiens, nous y ajoutons la plénitude de Christ. «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité». Ici le coeur est entièrement absorbé et rempli par l'objet de son désir: «Mon âme est brisée par le désir» (verset 20), car la nouvelle nature trouve une jouissance infinie dans la plénitude des révélations de Dieu. Mais la jouissance de la Parole donne une juste estimation de ce qu'est l'homme dans le monde, l'homme «orgueilleux», agissant selon sa propre volonté et s'exaltant lui-même (verset 21). Il peut paraître réussir en jetant son défi à Dieu; mais il est sous une malédiction; il s'égare du seul vrai chemin de l'homme, le chemin de Dieu. L'exaltation de la volonté humaine a pour conséquence nécessaire la malédiction, car nous sommes ainsi éloignés de Dieu, en rébellion contre lui, et toute activité de la volonté humaine a ce même caractère. Mais la piété ne fait pas seulement de nous des étrangers (position affligeante pour le coeur), elle nous attire de cruelles moqueries (verset 22), car l'homme orgueilleux ne tolère pas la soumission à Dieu, qui est pour lui une chose méprisable. Le déiste s'exalte lui-même; l'homme ne méprise pas cela, car la volonté propre y est en jeu; mais en présence de Dieu il faut que l'homme se soumette, et

c'est ce que les hommes volontaires méprisent, bien que leur coeur souvent ne les laisse pas tranquilles. Le fidèle, tout en souffrant patiemment, souhaite d'être délivré de ces choses; il désire que Dieu revendique ses droits, qu'il ne supporte pas que les siens soient écrasés par le mal. Mais, en attendant, le coeur peut se retirer dans ce qui fait ses délices; il médite sur les statuts de Dieu (verset 23), abrité là de l'orgueil de l'homme. Les témoignages divins sont ses plaisirs et aussi ses conseillers (verset 24).

(Daleth 25-32)

Celui qui cherche à marcher dans les voies de Dieu aura souvent à traverser de mauvais jours, jours où la puissance du mal a le dessus et exerce sa pression sur l'esprit du fidèle. Ce qui caractérise alors la fidélité, c'est que le coeur ne se détourne pas vers un chemin plus facile ou vers d'autres consolations, mais compte sur Dieu pour qu'il le relève selon sa Parole (verset 25). Là est le coeur du fidèle; il préfère l'affliction avec la Parole plutôt que d'abandonner celle-ci, mais il a appris à se fier en Dieu et compte être secouru au milieu de l'affliction, selon cette révélation qu'il a faite de lui-même; or on peut compter sur Lui pour ce secours. Le coeur avait été vrai à l'égard de Dieu; il savait non seulement que Celui-ci connaissait toutes ses voies, mais il avait encore le désir d'être sincère devant sa face et se confiait en Dieu même en de telles circonstances: il lui avait déclaré au long ses voies (verset 26).

Cette intégrité du coeur au temps de la tribulation, quand on n'a pas encore la joie de la délivrance de Dieu, est très importante. On est capable de dire: «Quand mon esprit défaillait au dedans de moi, tu connaissais mon sentier» (Psaumes 142: 3). Toutefois il y a confiance dans le résultat, en sorte que l'âme s'attache aux voies de Dieu, et le coeur qui compte sur sa fidélité est certain de pouvoir annoncer bientôt ses merveilles, s'il est conduit par lui dans une marche fidèle (verset 27). L'âme n'avait pas seulement pris une place abaissée et humiliée, n'ayant aucun courage quant aux choses extérieures, mais elle sentait aussi sa faiblesse intérieure: elle s'était fondue de tristesse (verset 28). Cependant la force qu'elle attend est selon la parole de Dieu. Elle ne cherche pas autre chose. Elle demande que les voies de mensonge qui l'entourent, soient éloignées de son propre coeur (verset 29). Ces voies étaient pour elle une cause d'abattement, mais il vaut mieux être abattu par le mal que de trouver son plaisir en y marchant. Une foi plus énergique pourrait élever l'âme au-dessus du mal; il est bon toutefois d'avoir le sentiment du mal et de la dépendance. Le fidèle s'était engagé délibérément dans ce chemin; il connaissait toutes les difficultés, mais il avait choisi la voie de la fidélité (verset 30). «Seigneur, vers qui irions-nous?» Combien simple dès lors est notre chemin! L'âme était demeurée ferme, et une autre chose en découle: elle voit que ses joies et ses douleurs sont en la main de Dieu. Dût-elle rougir de honte (verset 31), cela viendrait de Lui, mais comment aurait-il la pensée de nous rendre honteux, parce que nous gardons ses propres témoignages? «Rougir de honte» ne signifie pas ici: porter l'opprobre sous les moqueries des hommes, mais: être couvert de honte comme ayant à venir en jugement. Après tout (verset 32), on ne court librement dans la voie de Dieu, que lorsque le coeur est mis au large et jouit en liberté de la joie de sa présence.

(He 33-40)

Les versets dont nous venons de parler, expriment le désir de comprendre la voie des commandements de Dieu, afin que le coeur reçoive de l'enseignement au milieu de l'affliction; tandis qu'ici il est plutôt question de garder et d'observer ces commandements dans le chemin de Dieu. Dans les trois divisions précédentes, il s'agissait des résolutions du coeur; nous trouvons ici la demande d'être enseigné de Dieu, car le coeur, intègre dans ses résolutions, se tourne alors vers lui, en premier lieu, peut-être, à cause de ses afflictions, mais ensuite pour être guidé et pour dépendre de lui. Quand notre volonté est droite, nous avons encore besoin de son enseignement (verset 33), de l'intelligence qui vient de lui (verset 34), et aussi de son aide (verset 35). «Fais-moi marcher». Le coeur désire être incliné au bien, mais l'avarice, cette racine de tout mal, le détourne; il en est de même de la vanité, seulement cette dernière nous entoure et ne constitue pas l'inclination du coeur proprement dite, mais plutôt la distraction qui éloigne le coeur de la présence de Dieu pour l'occuper de folies. Aussi le fidèle demande-t-il à être doué d'énergie et de vie pour chercher de coeur et avec un oeil simple le Seigneur et sa volonté (versets 36, 37). Il désire aussi que la Parole soit confirmée à son âme, et cela peut avoir lieu intérieurement par le Saint Esprit qui lui donne de la puissance, ou même par les voies de Dieu selon cette Parole. Le coeur suit Dieu et lui obéit sans hésitation, mais il désire être fortifié et confirmé dans cette voie. L'opprobre qu'il craint (verset 39) a lieu quand Dieu permet que les siens soient humiliés pour la justice, sans intervenir pour les protéger ou les en délivrer. C'est comme s'il abandonnait son serviteur aux moqueries de l'ennemi auquel tout réussit, ou du moins, comme s'il laissait le fidèle dans un état tel que ses adversaires doivent triompher de lui. Christ a dit aussi: «L'opprobre m'a rompu le coeur;» et le monde pouvait dire: «Il s'est confié en Dieu; qu'il le délivre maintenant».

Mais après tout, les choses ordonnées de Dieu, dans lesquelles le fidèle avait à marcher, étaient bonnes (verset 39). Pourquoi serait-il abandonné à l'opprobre qu'il craignait? Son coeur était en règle; il était affectionné aux commandements de Dieu, et comptait sur le Seigneur pour être vivifié et doué de l'énergie d'une volonté renouvelée, pour être gardé de toute distraction par la fidélité divine, c'est-à-dire par un Dieu qui est en accord parfait avec sa propre bonté et sa propre faveur sur lesquelles nous pouvons compter. «Fais-moi revivre dans la justice». Cette demande suppose une connaissance croissante de Dieu, en sorte que nous pouvons compter sur lui, et il en est de même des appels du fidèle à être secouru, et enseigné. La droiture et l'intégrité mènent à la confiance en lui pour être conduits dans le chemin de la justice, chemin, nous en avons la certitude, qu'il doit aimer. La communion avec lui, par grâce, donne cette confiance; mais les derniers mots du verset 40 dénotent une intimité de foi plus profonde, qui compte sur ce que Dieu est nécessairement.

(Vau 41-48)

Remarquez ici que nulle part la pensée ne surgit de regarder à autre chose qu'à Dieu, au milieu de la difficulté ou de l'épreuve. Le fidèle cherche aide pour garder la loi, il cherche la délivrance de l'épreuve qui lui est survenue à cause de sa fidélité, mais il n'a pas la moindre idée de chercher du secours autre part; la chose ne se présente pas même à sa pensée; et

c'est la vraie intégrité du coeur. Il cherche Dieu en vérité, sa volonté, Dieu en grâce, Dieu lui-même comme objet, mais il ne cherche que Dieu, rien hors de lui, rien à part de lui. Il s'attend à ses miséricordes, et cela doit être; à la délivrance qu'il accorde, et cela selon sa parole; car Dieu s'est parfaitement révélé et il nous suffit parfaitement. Quelle réponse il y a dans sa délivrance, à l'ennemi qui nous charge d'opprobre! Sa parole qu'il nous avait envoyée a trouvé dans le coeur la confiance aussi bien que l'obéissance (versets 41, 42).

Ce point est important; il ne s'agit pas seulement de l'autorité de la Parole, mais nous avons «scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33); nous recevons cette Parole comme celle de Dieu, et Dieu, nous le savons, doit être vrai, car nous le connaissons. L'âme est intéressée à la vérité de la Parole; elle l'a reçue comme étant de Dieu et venant de lui; elle en a fait ses délices, y a mis sa confiance, l'a tenue en face des méchants comme ce qu'elle avait reçu de Dieu, comme ce qui était aussi parfait que lui et le révélait; elle l'a identifiée, pour ainsi dire, avec Dieu. Aussi, quand il y avait délivrance selon cette Parole (et le coeur ne voulait pas la chercher autrement), c'était la réponse même que le fidèle désirait faire à ceux qui le chargeaient d'opprobre. La Parole de Dieu a une place immense dans le coeur: elle est ce qui révèle Dieu: non seulement elle fait cela, mais elle est ce qui le fait (Jean 5: 39). Si Dieu avait abandonné le fidèle, comme la crainte le portait à le penser, la Parole aurait été «arrachée de sa bouche». Toutefois il n'exprime pas ici un doute quant à la vérité de la Parole; il ne met nullement en question si elle est le témoignage de Dieu; mais il craint qu'il ne lui soit plus permis de l'accréditer par la foi. Cela le préoccupe, parce qu'il a la connaissance de la valeur de cette Parole. Telle a été l'épreuve de Christ et la perfection de la croix: s'agissait-il là de son désir, il disait: «Comment donc seraient accomplies les Ecritures?» (Matthieu 26: 46). S'agissait-il de sa confiance, il s'exprimait ainsi: «Toutefois tu es le Saint» (Psaumes 22: 3).

Dans notre Psaume, le fidèle s'est attendu aux jugements (*) de Dieu, à ce que Dieu agisse selon ce qui est sorti de sa bouche, selon la révélation qu'il a faite de lui-même dans sa Parole et il a été ainsi rendu capable de garder cette Parole pour toujours et à perpétuité. Il en sera ainsi d'Israël lorsqu'il sera délivré de l'opresseur à la fin, la loi ayant été écrite dans son coeur. Dans sa vie, Christ n'a reçu aucune des promesses, mais une gloire plus élevée l'attendait comme homme, en réponse à une fidélité plus haute, infinie envers Dieu, fidélité à révéler la nature de Dieu, à en être la preuve, lorsque lui était abandonné, au seul moment où Christ pût l'être, c'est-à-dire à cause du péché. Israël marchera au large lorsque les *jugements* de Dieu seront accomplis, car son désir était d'être libre pour les garder dans le bonheur et dans la joie.

(*) Partout «ordonnances» dans notre version.

Par grâce, nous pouvons l'apprendre aussi en certaines occasions, mais notre chemin est plus élevé que cela: il consiste à suivre Christ et à souffrir avec lui. Le fidèle, lui, a été encouragé par ces pensées la Parole a pris pour lui sa valeur et Dieu sa place, pour ainsi dire, quoiqu'invisible; il parle de ses témoignages devant les rois et ne rougit point de honte (verset 46). Tel est le caractère de la foi: elle a le sentiment de l'importance du témoignage de Dieu et en est remplie. Elle donne aux hommes leur place, et le respect qui leur est dû, mais Dieu

remplit et gouverne la pensée, sans effort et, pour ainsi dire, naturellement. Les commandements de Dieu deviennent ainsi les délices du coeur, au lieu d'exercer une pression sur la conscience (verset 47). On les confesse ouvertement et l'on s'y voue; telle est, je suppose, la signification «d'élever ses mains» (verset 48). C'est un aveu solennel, une affirmation du coeur. Le fidèle ne les a pas seulement aimés, mais il déclare ouvertement qu'il reconnaît leur vérité et leur autorité; il dit: Voilà ce que je reconnais. Et comme il reconnaît ouvertement la confiance en ses commandements, il s'en entretient, il les médite pour sa propre joie (verset 48).

(Zain 49-56)

Le fidèle a compté sur la parole de Dieu; Dieu l'a enseigné en faisant que son âme s'y attendit; elle attend maintenant que Dieu ajoute son amen à sa Parole, comme elle-même l'a fait de son côté par grâce (verset 49). Cette confiance de foi en la parole de Dieu avait été sa consolation dans son affliction. Elle y trouvait ce qui rendait son espérance ferme et inébranlable, et ce qui apportait à l'âme la fidélité et le témoignage de Dieu, Dieu lui-même comme espérance, lorsque le fidèle était entouré de circonstances adverses et n'avait rien sur quoi il pût s'appuyer. Or c'est là sa vraie consolation dans l'affliction; mais il compte sur Dieu pour qu'il accomplisse sa Parole; il sait que Dieu ne peut faire autrement. La Parole elle-même avait fait revivre l'âme pour en attendre l'accomplissement. Cette obéissance humble et patiente qui accepte l'opprobre avec soumission, avait été pour les orgueilleux un sujet d'outrages et de moqueries, mais la foi en la Parole avait empêché l'âme de chanceler (verset 51); elle était restée ferme dans l'affliction. Elle se souvenait des voies de Dieu, telles qu'elles avaient été d'ancienneté, lorsque son bras avait été étendu. Ce qui la rendait obéissante lui inspirait aussi la confiance, c'est-à-dire qu'elle regardait à Dieu, et cela conservait leur clarté à la vision et à la mémoire de la foi. L'âme comptait sur la fidélité de Dieu et se souvenait de ses jugements, car le gouvernement de Dieu comprend ces deux choses. Les voies d'ancienneté sont la pensée constante d'Israël dans les Psaumes et nous pouvons aussi y penser à l'occasion, quoique notre espérance soit autre part, semblable à celle de Christ, en faveur duquel rien ne se réalisa, lorsqu'il eut été entièrement mis à l'épreuve; mais la meilleure part, la résurrection, fut la réponse pour nous.

Cependant la pensée des jugements de Dieu rend solennelle la contemplation de leur résultat pour les méchants qui courent volontairement à leur rencontre. Toutefois ce passage nous présente encore autre chose que la fin des méchants. La méchanceté elle-même donne à l'âme du fidèle un sentiment de tristesse poignante. L'âme séjourne en Mésec (Psaumes 120: 5), et ce qu'elle voit autour d'elle la remplit de douleur, car son bonheur est dans la fraîche atmosphère de la sainte volonté divine. L'haleine empestée et fétide du péché n'est pour elle qu'angoisse et souffrance; elle voit le péché, non seulement comme tel et dans son caractère intrinsèque, mais dans l'orgueil de sa perversité. En dépit de cela elle connaît la joie: les statuts de l'Eternel sont le sujet de ses cantiques dans la demeure de son pèlerinage (verset 54).

Comme cela est vrai! Comme le coeur, oppressé par le mal qui l'entoure, est soulagé et rafraîchi par la Parole et les témoignages de Dieu lui-même! Ses statuts sont le sujet de nos cantiques dans la maison de notre pèlerinage; et l'isolement dans lequel se trouve le coeur au milieu d'un monde méchant (car il veut et doit être isolé, s'il est fidèle, quelque douce que soit la communion pendant le voyage) sera compensé par le nom du Seigneur (par le nom de Jéhovah pour le résidu, et pour nous par celui de Christ et du Père en lui). Et lorsque nous sommes seuls avec nos pensées (verset 55), elles sont remplies de leurs noms; tout est paix et les résolutions du coeur, dans l'obéissance et la communion, sont établies et affermies. Or tel est le fruit de l'obéissance, car la sainteté et la communion — le sentiment de la présence de Dieu — sont le fruit de l'obéissance. L'épître aux Romains (6: 22) dit: «Vous avez votre fruit en sainteté, et pour fin la vie éternelle». L'obéissance signifie ici l'observation diligente des préceptes divins, chose qu'il ne faut pas oublier.

(Chet 57-64)

Cette division du Psaume nous présente plutôt les affections en rapport avec la Parole écrite dans le coeur: «Jéhovah est ma portion» (verset 57) (*). Le coeur le possède, lui, comme source de joie et de bénédiction. A cela se joint nécessairement la résolution du coeur envers Dieu: «*J'ai dit*». Il est impossible de considérer le Seigneur comme sa portion sans avoir le dessein de faire sa volonté, autrement ce ne serait pas le reconnaître. Et cela implique aussi nécessairement le désir de sa faveur (**), puisqu'il est Dieu. Toutefois la Parole qui a éveillé ce désir et cette confiance a sa place ici, car d'une part, elle certifie la grâce, et de l'autre, elle révèle les principes sur lesquels la faveur et la grâce reposent. Nous trouvons le même désir au verset 59, non pas simplement l'obéissance (quoique ce désir la produise), mais la méditation du coeur: «*J'ai fait le compte de mes voies;*» ce sont les exercices intérieurs du coeur, chose nécessaire et importante pour nous, — «et j'ai dirigé mes pieds vers tes témoignages».

(*) (Verset 57). «*Jéhovah est ma portion! j'ai dit que je garderais tes paroles.*» Ou: «*Jéhovah! j'ai dit que ma portion était de garder...*» (Trad.)

(**) (Verset 58). «*J'ai cherché de tout mon coeur la faveur de ta face.*» (Trad.)

Il se peut que nous obéissions instinctivement, presque indifféremment, avec une bonne intention, sans doute, mais de manière à montrer que le coeur n'est pas avec Dieu, qu'il n'est pas exercé, ni désireux de lui plaire, et c'est la preuve, même si notre chemin n'est pas mauvais, d'un bien pauvre état d'âme. Mais le fidèle, qui est en bon état devant Dieu, repasse le but de ses voies, leur direction, dans quelle mesure elles répondent au but vers lequel nous conduit la lumière qui nous est donnée, et, si notre but correspond à cette lumière, dans quelle mesure nous y répondons en le poursuivant sérieusement en pratique, et en réalisant son caractère. Car nous pouvons être extérieurement sans reproche, aimables même en apparence, mais infidèles à l'appel de Dieu. Dans ce cas, il nous faut, cela va sans dire, retourner aux témoignages de Dieu, qui sont capables de rendre «l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.» (2 Timothée 3: 17). Nous voyons

comment la source de tout cela, c'est d'avoir le Seigneur pour notre portion; mais il faut que nous ayons un coeur qui fasse le compte de ses voies.

Or cela nous rend diligents lorsque notre coeur est en règle. Nous ne prenons alors conseil ni de la chair, ni du sang, n'ayant en vue que la faveur de Dieu et le but qui nous est assigné: «Je me suis hâté, je n'ai point différé à garder tes commandements» (verset 60). Il est à peine besoin de dire combien cela est caractéristique et de toute importance. Ce sont les prémices essentiels, c'est le ressort d'une vie de fidélité envers Dieu, comme nous le voyons d'une manière remarquable chez l'apôtre Paul. On trouvera, dans ce chemin la souffrance, l'opposition des instruments de Satan, de ceux qui haïssent le Seigneur, mais la vie intérieure reste ferme et bien dirigée, et n'a pas d'indécision quant à l'appréciation du chemin à suivre: «Je n'ai point oublié ta loi» (verset 61). On peut être occupé de résistance et du mal, en sorte que l'état du coeur, quoiqu'il s'oppose aux méchants, soit formé par ces choses. Dans ce cas, c'est combattre la chair par la chair; tandis que le caractère du chemin de celui qui regarde au Seigneur, au milieu de la scène d'iniquité qu'il traverse, est formé par la parole de Dieu que le coeur n'a pas oubliée, et cela conduit à reconnaître que c'est Dieu qui s'occupe de ces choses. On s'attend à la perfection des voies de Dieu à l'égard du mal.

C'est une consolation; car un esprit intègre voudrait parfois s'élever avec indignation contre le mal qui se manifeste publiquement; mais la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu (Jacques 1: 20). Il est souvent difficile à un esprit actif et énergique de prendre une position d'humilité et de ne pas faire descendre le feu du ciel, ou de ne pas vouloir frapper de son épée, lorsque Christ et sa vérité sont attaqués et insultés, mais lorsque nous regardons en haut, nous avons des cantiques pour l'heure de minuit (verset 62). Un coeur simple, conduit par le Seigneur dans ses voies, possède des sources de joie qui le raniment et le réveillent dans les mauvais jours et lorsqu'il est seul avec Dieu. La tristesse l'entoure, mais la joie est avec lui. Il se lève, il vibre de louange; il est non seulement consolé dans l'affliction, mais délivré des liens du mal, et actif dans la louange de Celui qu'il connaît et qui est sa portion. Car le jugement et la délivrance arriveront selon sa parole et le coeur s'élevant à Dieu s'en remet dès lors à lui pour les accomplir. Mais si nous sommes et devons être seuls, lorsqu'il s'agit de foi et non pas de communion, et que le Seigneur est notre portion, nous sommes, d'autre part, les compagnons de ceux qui le craignent et qui marchent dans ses voies (verset 63). Ici le fidèle peut regarder autour de lui et voir la bonté de Dieu malgré tout le mal qui pesait sur l'âme. Il en est toujours ainsi; le mal s'élève comme les flots en courroux, mais le Seigneur est toujours au-dessus du mal; et lorsque le coeur réalise cela par la foi, et que la volonté est soumise à l'égard de toutes ces choses, si l'âme avait été *autrefois* consolée par la pensée des jugements de Dieu, elle trouve *maintenant* les preuves constantes de sa grâce, et cherche en paix à être conduite dans ses voies. Ainsi se termine cette partie intéressante de l'expérience de l'âme sous l'influence de la parole de Dieu.

(Teth 65-72)

Avec le sentiment des bénédictions qui viennent de Dieu, le coeur le considérant désormais comme sa portion, et la volonté étant brisée, nous trouvons maintenant la

conscience que l'on est son serviteur. Mais dans sa perfection immuable, la Parole, le grand sujet de ce Psaume, a toujours sa place. La Parole est le chemin de Jéhovah selon sa bonté; elle nous donne l'assurance de cette bonté en nous le révélant lui-même ainsi que ses voies, et elle est le guide de notre chemin. C'est une chose très précieuse, car cette Parole nous enseigne que nous pouvons et comment nous pouvons compter sur elle. Ici (verset 67), c'est par l'expérience que le fidèle a pu l'apprendre; il avait été affligé; il peut maintenant se rendre compte du pourquoi; mais telle qu'a été la parole de Jéhovah, telles ont été ses voies. Nous aussi, et c'est d'un prix inestimable, nous pouvons compter sur elle en tout temps; nous pouvons avoir encore davantage; mais nous *avons* cela. Maintenant le fidèle désire posséder le discernement, fruit de l'enseignement divin; il demande le bon sens et la connaissance que Dieu donne, car il a mis son sceau aux commandements de Dieu, le mot: «ajouter foi» étant ici ajouter l'amen de son coeur. Comme lui, nous aussi nous pouvons avoir pleine confiance que nous serons guidés en cela. Sa volonté avait été brisée; l'affliction était survenue; auparavant la volonté avait eu son cours, on avait oublié Dieu, suivi son propre chemin. Maintenant on comprend le but de l'affliction et l'obéissance est produite.

Quelle grâce dans les voies de Dieu envers nous, bien que ses voies en gouvernement soient selon sa justice et qu'il reste en toute occasion nécessairement juste! Car parfois, quand nous nous sommes éloignés de lui, il brise le coeur par sa faveur, comme lui seul sait le faire. Aussi voyons-nous le coeur humilié et soumis connaître Dieu selon sa bonté: «Tu es bon et bienfaisant» (verset 68). Il recherche les voies de Dieu: Maintenant, dit-il, «enseigne-moi tes statuts»; c'est là cette bonté qu'il désire. Il est beau de considérer comment la volonté est brisée et le coeur mis en règle. L'orgueil d'adversaires impies est sous les yeux du fidèle; ils forgent des mensonges contre lui, et cela est naturel, puisqu'il a abandonné leurs voies et l'orgueil de sa propre volonté, mais l'expérience lui a donné la décision du coeur. C'était assez de s'être égaré; maintenant il s'attache avec décision à ce qu'il possède, et la différence morale est grande. D'un côté, la propre volonté et le moi et peut-être le succès; de l'autre, un coeur qui trouve ses délices dans la loi de Jéhovah, de celui auquel nous appartenons, dans la volonté de Jésus Christ en toutes choses.

Mais on trouve encore autre chose qu'une volonté brisée et le retour à Dieu: par la grâce infinie il y a, dans cette expérience, un progrès positif. Le brisement de la volonté met les éléments du coeur en contact direct avec la Parole. Le moi est jugé selon les différentes formes qu'il revêt au dedans de nous; on discerne ce qu'est la chair dans ses voies, quelque trompeuses qu'en soient les apparences. Ainsi le coeur, délivré du moi, reçoit l'enseignement, et, la lumière de la Parole le pénétrant et l'exerçant, il apprend à en connaître la portée et la puissance; car, bien qu'elle soit, ou plutôt parce qu'elle est la parole de Dieu, elle s'adresse et s'adapte au coeur de l'homme, mais elle ne l'atteint, de manière à être comprise, que lorsque la volonté est brisée et la conscience réveillée. Voyez la parabole du semeur et le quatrième chapitre de l'évangile de Jean. Mais alors la loi sortie de la bouche de Dieu (verset 72), l'expression de sa pensée et de sa volonté parfaites, de sa volonté à notre égard, cette loi nous

est plus précieuse que toutes choses. Nous vivons par elle et nous vivons d'elle; elle fait nos délices, comme venant de lui et comme répondant parfaitement à nos besoins.

(Jod 73-80)

L'âme s'adresse maintenant à Dieu, comme dépendant de lui pour l'existence même de l'homme, afin d'être dirigée sûrement et guidée par lui. Cette pensée est exprimée par l'apôtre Pierre quand il dit: «Remettant leurs âmes, en faisant le bien, à un fidèle Créateur» (1 Pierre 4: 19). Seul le coeur qui le connaît en grâce peut faire cela; sinon nous cherchons notre propre volonté dans la résistance à la sienne. Mais du moment que nous le connaissons, c'est dans *tout* ce qu'il est, selon la vérité de sa nature en grâce; ainsi notre connaissance de Dieu s'élargit et nous pouvons l'appliquer à tout. Elle justifie ainsi le désir fondé sur elle. Ici (verset 73), cette connaissance s'applique à l'enseignement de la Parole, parce que l'âme marche et doit marcher dans l'ancienne création. Mais nous pouvons aussi, comme étant actuellement ici-bas, compter sur la vérité de la nature de Dieu, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, nous le connaissons; et nous pouvons compter sur lui de cette manière, parce qu'ainsi, dans le sens le plus complet et le plus absolu, s'exprime notre dépendance de lui, aussi bien que le désir d'un coeur renouvelé. Je n'existe que par toi: fais-moi donc marcher sous ta conduite et dans les dispositions de coeur que tu donnes.

Celui qui m'a fait peut me donner de l'intelligence. Mais cette confiance en Dieu devient un lien commun, formé chez d'autres par la même disposition du coeur, qui trouve son plaisir à voir Dieu reconnu et honoré, et est affectionné à ceux qui font de même au milieu d'un monde méchant (verset 74). Ils deviennent compagnons, comme il est dit: «Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre» (Malachie 3: 16), et comme nous le voyons aussi dans cette délicieuse peinture du résidu caché, au commencement de Luc.

Un autre trait de cette oeuvre divine dans l'âme, c'est que, ayant une vraie connaissance de Dieu, elle arrive à le justifier dans ses voies, quelque pénibles qu'elles lui soient. Le coeur reconnaît de deux manières que ses jugements sont justes (verset 75). D'abord ce sont ses jugements, et nous savons ce qu'il est. Il ne peut agir qu'avec justice, et de plus, avec justice à notre égard; il est fidèle envers nous en grâce. Mais, en second lieu, nous reconnaissons moralement la justesse de ses jugements. Dieu ne peut tolérer le mal, et surtout quand il s'agit de son peuple. Pour leur bien, il ne le peut pas. Ainsi le bien et le mal sont connus et jugés, et l'on comprend que la sollicitude de Dieu pour les siens l'oblige à surveiller leurs voies. Mais la certitude que le châtement vient de Dieu, tout en produisant la soumission, donne aussi le désir de sa faveur, lorsque la soumission est complète. Sans doute on souhaite du soulagement; mais un coeur humilié, avec le désir naturel d'être soulagé, cherche dans cet allègement à sa souffrance et non pas dans la propre volonté, la faveur divine, la consolation de la part de Dieu. «Je te prie, que ta miséricorde me console» (verset 76). «Dieu qui console ceux qui sont abaissés», dit l'apôtre (2 Corinthiens 7: 6), et cette consolation dépend de la fidèle parole de Dieu. Le croyant compte sur cette miséricorde, s'y attend, et il a raison.

Désirer simplement d'être soulagé, n'est pas autre chose que la propre volonté, et pourrait devenir, si ce désir nous était accordé, le moyen d'afflictions nouvelles; mais une volonté soumise et brisée dans le châtement, a raison de désirer qu'il lui soit fait miséricorde. Le croyant connaît ce caractère du Dieu de miséricorde (verset 77); il désire que Dieu l'exerce si possible; il peut, dans ce cas, mettre en avant son intégrité, car ce désir est légitime lorsque la soumission est complète et quand on sent que la bonté est en Dieu. Aussi dit-il ici: «Car ta loi est tout mon plaisir», et le jugement, ajoute-t-il, est la portion des orgueilleux. (verset 78). Il a le sentiment que la volonté orgueilleuse est la cause du jugement. Pendant la période actuelle de la grâce, le chrétien désire que cette volonté de l'homme puisse être changée. Il sait néanmoins que «la foi n'est pas de tous» (2 Thessaloniens 3: 2). Ici, le désir que les orgueilleux soient rendus honteux est selon le caractère d'un Dieu juste. Le fidèle se tient à part et médite la volonté révélée de Dieu. Mais il ne cherche pas seulement la faveur de Dieu; il demande que ceux qui craignent Dieu reviennent vers celui qui est affligé (verset 79) Les rapports avec eux ont un caractère spécial. Ce n'est pas qu'il les recherche, bien que la chose soit bonne; mais on trouve ici cette énergie de confiance en Dieu qui fait qu'on ne cherche que Lui, qu'on ne s'appuie pas sur d'autres, mais qu'on trouve plaisir à leur association. Ce n'est pas que le fidèle ne soit pas le compagnon de ceux qui craignent Dieu (verset 63), mais ici il ne cherche sa consolation qu'en Dieu. Il en est de même pour les amis de Job qui revinrent à lui lorsque le témoignage de Dieu fut avec lui. Seulement, quelles que soient les consolations données, le désir du fidèle est d'être maintenu dans l'intégrité (verset 80). Il ne lui vient pas à la pensée de pouvoir être béni en dehors du chemin de la parole de Dieu. De cette manière le serviteur de Dieu ne sera pas rendu honteux.

(Caph 81-88)

Ces versets vont encore plus loin. La pression de la puissance du mal est plus grande, le cri du fidèle plus pressant, mais sa confiance en la Parole est complète. Cette précieuse révélation de Dieu, de sa volonté et de sa faveur (choses dans lesquelles il ne peut mentir), maintient le coeur à travers tout. Quelle bénédiction d'avoir une révélation de lui, aussi sûre que lui-même! Ensuite le fidèle présente deux motifs pour être exaucé: d'abord l'extrémité de sa détresse: il est desséché comme une outre à la fumée (verset 83), mais il n'a point oublié les statuts de l'Eternel. En second lieu, il était une pauvre créature, d'une existence éphémère; il était temps, s'il devait jouir de la bonté de Dieu, que celui-ci étendit sa main pour le secourir. Or l'affliction qu'il traversait était d'une part le produit de l'orgueil de l'homme, de l'autre, elle n'était pas selon la Parole que Dieu avait confirmée et reconnue (verset 85). Toutefois cette parole tout entière n'était que fidélité, et la persécution était injuste (verset 86) et avait atteint ses dernières limites. Le fidèle était presque consumé dans le pays, dans le lieu même de la promesse et de la puissance de Dieu; mais il n'avait point abandonné Ses commandements. Il s'attend aussi à la miséricorde comme moyen de vivification pour lui-même (verset 88). La consolation venant du dehors ne lui suffit pas; il désire que son âme elle-même soit restaurée, et qu'il puisse ainsi garder fermement, avec bon courage et confiance, le témoignage de la

bouche de Dieu. Ainsi l'affliction et la détresse deviennent, quand le coeur est intègre, une raison que nous présentons à Dieu pour être exaucés.

(Lamed 89-96)

Un autre aspect de la Parole est maintenant placé devant l'âme. Cette Parole est devant Dieu, dans le ciel même; elle y est établie pour toujours. Là où Dieu est, elle demeure avec le caractère qui lui est propre, comme étant l'expression du propos arrêté de Dieu. Mais, quoique son conseil soit arrêté dans le ciel, c'est hors du ciel qu'il a agi. Sa fidélité, sa manière invariable de s'en tenir à ce qu'il a dit et à ce qu'il est, restent les mêmes à travers les générations changeantes des hommes. Aussi, quand nous avons sa Parole, nous pouvons y compter aussi sûrement que sur ce qui est dans le ciel; elle ne change pas davantage que Dieu lui-même. Il a établi la terre et elle demeure ferme (verset 90). Tout subsiste comme Dieu l'a ordonné, car, autre vérité importante, toutes les choses qui existent sont au service de Dieu (verset 91). Si même il leur a donné des lois déterminées, pourquoi n'en sortent-elles pas? Parce qu'elles dépendent de lui: «Toutes choses le servent». Or l'âme trouve sa force dans cette Parole. Ici, nous trouvons une obéissance morale volontaire dans un coeur renouvelé; lorsque toutes les circonstances étaient contraires, il aurait été difficile de tenir bon, si le côté moral de la loi n'avait exercé sa puissance sur l'âme (verset 92). Dieu semblait être en dehors des circonstances, mais le plaisir que le coeur trouvait à la loi de Dieu le faisait tenir ferme.

Comme chrétiens, nous avons, je le pense, quelque chose de plus, quoique ceci mérite notre attention comme témoignage d'un coeur renouvelé, et par conséquent s'applique à nous. Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant ce qu'elles produisent en nous, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, amour qui nous est témoigné par le don de son Fils. «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Combien, dans le sens le plus élevé, Christ fut attaché à la volonté de Dieu au milieu des circonstances les plus contraires — même en face de la colère! Cette puissance de la Parole pour soutenir le coeur dans l'affliction, pour restaurer la force du nouvel homme et vivifier l'homme intérieur, affermit le coeur dans la conscience de la valeur divine de cette Parole (verset 93). Et ceci nous amène à Dieu avec la conscience que nous sommes siens (verset 94). Je ne dis pas que cela produise en nous cette pensée, mais cela conduit nos coeurs à en avoir conscience et, par conséquent, à regarder vers Celui qui est fidèle pour sauver et délivrer.

Comme toujours, dans ce Psaume, cela a lieu dans la conscience de notre intégrité: «J'ai recherché tes commandements» (verset 94). Cette intégrité est nécessaire; si elle manque, la confiance est affaiblie, quoique Dieu puisse faire grâce.

Nous voyons ici l'âme mise continuellement en présence de ses ennemis qui l'oppriment; il en sera ainsi du résidu d'Israël aux derniers jours. Dans un sens, il en est toujours de même pour nous, mais cela s'applique plus particulièrement aux mauvais jours. «Les méchants m'ont attendu pour me faire périr» (verset 95). Mais l'âme attend en paix, attentive aux témoignages de Dieu. Ils lui donnent la paix et la rendent capable de remettre tout à Dieu.

Une autre cause de tristesse pour l'âme est la ruine générale (verset 96). Non que l'intégrité n'existe pas, mais, dans son accablement, le coeur serait disposé à le croire. Car il n'y a pas d'accomplissement (telle est la force du mot) de la volonté de Dieu, même dans ceux qui entreprennent d'y marcher (*). Mais si le coeur se tourne vers la Parole, l'effet en est bien différent. Cette ruine même, quoiqu'elle ne puisse être justifiée, nous amène à voir combien le commandement de Dieu est parfait, complet, d'une grande étendue; combien il touche à toutes les circonstances de l'homme, à tout ce qui tient aux relations entre Dieu et sa créature, à toutes ses relations morales.

(*) Litt.: «J'ai vu la fin de toute perfection» ou accomplissement. (Trad.)

(Mem 97-104)

Ces versets nous montrent l'affection que le fidèle a pour la loi et la valeur qu'il y attache, connaissant cette valeur par expérience. Il aime la loi de Dieu en elle-même. Elle lui est donnée de Dieu comme la révélation de sa volonté. Il en fait l'objet de sa méditation tout le jour (verset 97), non pour le fruit qu'il en retire, ou la sagesse dont elle le pare, vis-à-vis des autres, mais il l'aime pour elle-même. C'est ce qui caractérise le nouvel homme. Or l'effet de la loi lorsqu'elle est aimée pour elle-même, est de rendre l'homme plus sage que ses ennemis, quelque subtils et rusés qu'ils puissent être (verset 98). Il y a un sentier que l'oeil du vautour ne connaît point — «sages quant au bien, et simples quant au mal» (Romains 16: 19) — sentier qui surmonte et déjoue les adversaires de Dieu et du juste. Ils ne peuvent se former aucune appréciation des principes de ceux qui craignent Dieu, si ces derniers restent attachés à ces principes et conséquents avec eux. «Tes commandements sont toujours avec moi» (verset 98). Telle est la sagesse divine, sagesse sans intermédiaire, en sorte qu'elle donne le discernement (car, parfaite sous tous les rapports, elle agit sur l'âme et la forme), ce que ne peut aucun enseignement humain, quelque pieux qu'il puisse être. Celui-ci peut être fort utile en tant qu'il est tiré de la Parole ou qu'il y mène; mais même lorsqu'il s'agit du don le plus élevé, rien de ce qu'on peut apprendre par ce moyen ne fait partie du trésor de la foi dans l'âme, tant qu'elle ne l'a pas appris dans la Parole. Cela peut intéresser l'esprit et le coeur, mais pour le posséder, il faut l'avoir appris avec Dieu. «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45).

Rien n'enseigne comme la parole de Dieu, recherchée et sondée dans une soumission sainte et reçue avec la simplicité d'un petit enfant. Elle nous donne alors l'intelligence, — la sagesse divine, — pour notre esprit et notre marche; et ainsi, quand les préceptes de Dieu sont observés, elle nous donne plus de sagesse que n'en apporte l'expérience humaine (versets 99, 100). Elle devient un mobile positif; nous la préférons aux mauvaises voies que nous quittons toutes pour la seule qui soit celle de Dieu, parce que c'est en celle-là que le coeur a appris à trouver ses délices (verset 101). Nous voyons aussi combien l'âme est ici en relation directe avec Dieu en grâce, et combien la conscience qu'elle est de Dieu, donne de l'autorité à Sa parole. «Je ne me suis point détourné de tes arrêts, car c'est toi qui m'as enseigné» (verset 102). Ceci est d'un grand poids pour l'âme, lorsque la puissance de la parole de Dieu a été réalisée. Ce qui est enseigné par l'homme pourra être abandonné pour l'homme; mais ce qui est enseigné par Dieu, nous ne pourrions jamais l'abandonner pour Dieu; pour qui

d'autre le laisserions-nous? Cet enseignement engage l'âme par la foi et par l'autorité divine. Il vient de Dieu et mène à lui. Maintenant l'âme revient à la pensée de la douceur de la Parole (verset 103). Ces communications divines sont ses délices. Elles ne sont pas seulement un devoir, quoiqu'il soit reconnu aussi, mais elles sont plus douces que le miel à la bouche. C'est par les préceptes de Dieu que le coeur est formé et qu'il apprend à discerner le mal d'avec le bien. Il ne s'en tient pas à l'obéissance à une loi, mais le discernement moral se développe dans le coeur et dans la volonté. Le coeur étant attaché à la parole de Dieu, par le fait de l'habitude, les sens sont exercés à discerner le bien et le mal, et l'on déteste tout mauvais chemin.

(Nun 105-112)

Il est remarquable de voir à combien de choses la Parole s'applique. Dans la dernière section, le coeur et les affections s'occupaient de la Parole pour elle-même, comme conduisant à la sagesse. Maintenant elle nous est montrée comme un guide pour notre chemin, à travers le monde dans lequel nous marchons — ce qui est un but bien différent du premier. «Elle est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier» (verset 105). Elle est le moyen de produire une marche droite, non seulement parce qu'elle place le coeur dans la droiture, mais parce qu'elle jette la lumière sur ce monde, et non seulement sur ce monde tel qu'il est, mais aussi sur notre chemin qui le traverse. De même aussi Christ ne se borne pas à faire ressortir par sa justice pratique ce qu'est le monde, mais il donne à celui qui le suit la lumière de la vie. La Parole montre le chemin de la loi (pour nous le chemin de la vie divine) à travers le monde. Mais le caractère d'obéissance ne se perd jamais. Ici il prend la forme juive, cela va sans dire: «J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les jugements de ta justice» (verset 106).

Cependant je crois que nous trouvons ici une estimation morale bien marquée du caractère de ces jugements en contraste avec l'homme et le monde. Il n'est point parlé ici de témoignages; ceux-là sont pour le fidèle; mais «tes justes jugements» indiquent le contraste entre les voies de Dieu et celles de l'homme.

Ensuite (verset 107) le fidèle considère les épreuves au milieu desquelles doit passer son chemin. L'affliction est regardée ici simplement comme une affliction, non comme venant de la main de Dieu. Le croyant avait eu à l'apprendre sous ce dernier caractère, sa volonté étant brisée (voyez versets 67, 71, 75), ce qui détruisait toute force humaine (versets 81-83). Le verset 107, au contraire, nous présente l'affliction dans un chemin qui est éclairé par la Parole, et le fidèle cherche, pour y marcher, la force et la vigueur que la Parole donne à l'âme. Le désir du coeur n'est pas ici la délivrance, quelque douce qu'elle puisse être, mais que les oblations volontaires de sa bouche soient acceptées, parce qu'il se tourne vers Dieu dans ce chemin de justice où, gardé par Dieu et possédant ses pensées, il peut lui offrir des louanges volontaires. Ces dernières n'avaient point été interrompues par l'affliction (verset 108). Il avait été extrêmement affligé, il avait erré; mais, marchant maintenant dans la droiture du coeur, il désire que les louanges qui en sortent, fruits de la puissance de la Parole, soient acceptées. Ceci est juste, mais ce n'est pas la joie du salut actuel. La conscience d'avoir erré se montre ici

partout, quoique le coeur soit rétabli. La Parole a de l'empire sur ses voies; il sent qu'elle est une lumière sur le chemin où il vient d'entrer, et quoiqu'il soit encore, dans un certain sens, sous les conséquences de son ancienne marche, son coeur redressé peut éclater en louanges; pourront-elles être acceptées? Son désir est qu'elles le soient et certainement elles le seront.

L'humilité de ce désir est juste, comme le désir lui-même est le fruit de la grâce. Ce n'est pas la louange pleine de simplicité d'une âme en relation connue avec Dieu, louange qui coule sans hésitation, comme fruit naturel et nécessaire de la bénédiction; au contraire, tout en louant, il désire être enseigné dans les voies de Dieu, en contraste avec le mal. La décision du coeur caractérise alors sa marche. Son affliction et son danger étaient grands, son âme vivait continuellement dans l'angoisse, mais cela ne change pas sa détermination, il n'oublie pas la loi de Dieu. Le danger ne l'absorbait pas au point de la lui faire perdre de vue. Ceci est une preuve bénie de la puissance qu'ont les liens établis, par la grâce, entre nous et Dieu; et combien, lorsque la foi est exercée, ce que nous connaissons de Dieu est supérieur à la puissance de Satan et aux plus grands effets des circonstances! En dépit d'eux, l'âme garde la mémoire de ce que Dieu lui donne. L'astuce et les ruses subtiles étaient semées sur son passage; pour un esprit droit cela est éprouvant et pénible, mais ses pieds restent dans le bon chemin. Des obstacles y avaient été placés pour jeter le fidèle dans le découragement, mais la Parole exerçait son influence sur l'homme intérieur. Le secret de ceci, c'est qu'il avait pris les témoignages de Dieu pour sa portion à jamais (verset 111). Ce n'était pas une jouissance présente, sentiment qui peut exercer une influence immédiate sur l'esprit et se perdre en un instant, mais c'était l'estimation donnée de Dieu, de la vérité bonne et divine contenue dans ces témoignages. Aussi, quand cette pensée est réellement retenue par grâce, elle demeure et n'est point affectée par les circonstances. Les terreurs et les ruses de l'ennemi poussent l'âme à s'attacher plus solidement à la vérité de Dieu et à tout ce qui vient de lui. Ses témoignages ont été et seront la jouissance du coeur. Seulement nous disons encore davantage: «Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur». L'obéissance, dans sa pratique continuelle, était le but du coeur — c'était un engagement à perpétuité. Ainsi en est-il de nous. Cependant nous dirons plutôt: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Or ceci nous engage aussi à une obéissance perpétuelle, qui doit être notre élément et le seul état qui nous convienne comme hommes.

(Samech 113-120)

La section suivante est d'un caractère simple. L'âme rend compte de son propre état, puis s'attend à l'intervention de Dieu selon la Parole (verset 116); elle espère la voir, mais en même temps elle appréhende les jugements de Dieu sur les désobéissants: «J'ai eu en haine les pensées diverses, mais j'ai aimé ta loi» (verset 113). Je suppose qu'il entend par là les pensées et les raisonnements de l'entendement humain, mais il aime la parole de Dieu. Ainsi l'âme se détourne des raisonnements vers Dieu. Dieu seul est son asile et son bouclier; elle espère dans sa Parole (verset 114). Puis, regardant du côté des hommes, elle se retire d'avec les méchants

(verset 115); son parti est pris, elle s'attend à être soutenue jusqu'à la fin, et à n'être pas désappointée dans cette espérance fondée sur la Parole.

Mais le désir du fidèle a plus de précision encore; c'est-à-dire qu'il regarde au Seigneur afin qu'il le soutienne dans le chemin, et alors il sera en sûreté. Il n'a pas seulement besoin d'être gardé, mais d'être tenu moralement dans la droiture; il a besoin de la grâce et de la force de Dieu pour le soutenir. Autrement l'ennemi aurait l'avantage sur lui; mais, gardé ainsi, il obéira constamment aux commandements de Dieu (verset 117). Mais il voit ses jugements sur ceux qui se sont éloignés de ses commandements. Ce par quoi ils avaient cherché à séduire les hommes se trouve n'être que vanité et vide (verset 118). La tromperie est, vis-à-vis des hommes, de la fausseté, c'est-à-dire ce qui est vain et faux en soi-même. Dieu rejette les méchants (verset 119), et les traite comme n'étant que néant, comme de l'écume, et cela encourage le fidèle dans les témoignages de Dieu, dont il a gardé les voies en dépit du méchant qui les raillait. Mais il est rempli de frayeur, d'une juste frayeur à la vue de ces jugements. *Nous serons au-dessus d'eux, gardés hors de l'heure de la tentation qui viendra sur toute la terre, mais nous sommes encouragés par la Parole et par le jugement même à regarder à Celui dont il émane, et il en est toujours ainsi dans ce Psaume. Rien ne peut être plus naturel, ni mieux à sa place que cette juste frayeur. L'expression de l'apôtre (combien l'Écriture est toujours parfaite!) en vue de jugements plus profonds, quoique extérieurement moins terribles, montre que, lors même que lui n'y serait pas directement engagé du tout, il n'y était point insensible. Il dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11).*

Cette crainte n'éveillait en lui que l'amour (car Lui-même ne viendrait point en jugement), mais il en connaissait la solennité et la terreur. Cette pensée agissait en puissance sanctifiante en le manifestant actuellement à Dieu, mais lorsqu'il passait à travers ce jugement, quoique sans en être atteint, la crainte était juste. C'est ainsi que, «par la foi, Noé étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison» (Hébreux 11: 7).

(Hajin 121-128)

Il y a trois points dans cette section. Le croyant est en pleine présence de la puissance du mal, et il regarde à Jéhovah lui-même. L'énergie du mal, dans son caractère moral, l'attache toujours davantage à la parole de Dieu et à ses témoignages. Tel est l'effet de la proximité de Dieu, parce que sa présence guide le cœur libre et confiant, et maintient le sentiment de la valeur des choses contenues dans la parole de Dieu. Je pense qu'il y a progrès ici.

Au verset 82, il dit: «Quand me consoleras-tu?» Ici il n'en est pas de même, quoiqu'il recherche sérieusement la faveur de Jéhovah. Il en appelle à la protection de Dieu sur le principe de la justice; avec cela, il me semble que, lors même qu'il éprouve un ardent désir de délivrance, il y compte plus à cause de la Parole de la justice de Dieu, qu'à cause de la fidélité à sa promesse de le délivrer, comme le montre le verset 123. Il sent que, lorsqu'il sera délivré, son cœur sera en liberté pour obéir. Mais il demandait encore plus que la délivrance et faisait

encore mieux que de mesurer celle-ci au mal sous lequel il gémissait. Son coeur était venu à Dieu et il désirait être traité selon sa miséricorde.

Ceci est aussi un progrès et montre, je le crois, la conscience d'une intégrité sur laquelle Dieu a mis son sceau dans le coeur. Lorsque nous sommes dans les souffrances sous la main de Dieu en châtement, nous cherchons la miséricorde pour être délivrés: c'est le désir de sa faveur et la grâce qui nous y portent. Mais sa délivrance dépend de Lui - elle est imméritée. L'oppression de la puissance du mal est méritée et la délivrance est une preuve suffisante de la miséricorde. Mais lorsque cette épreuve a eu son effet, lorsque le coeur purifié est rendu capable de penser davantage à Dieu, à sa sainteté, à sa volonté, moins à l'affliction et au mal extérieur sous lequel il ne plie plus — en un mot, lorsque le coeur est rétabli moralement — (or la place que Dieu y occupe, en contraste avec la place qu'y prend l'affliction, est la pierre de touche de ce rétablissement moral), il mesure par Dieu ce qu'il cherche, car il est, pour ainsi dire, rentré dans sa connaissance intérieurement révélée. A cause de cela nous voyons, dans ce qui suit, le fruit de cette réconciliation avec Dieu, ou de ce retour à lui. Le coeur rentré dans l'intégrité dit: «Je suis ton serviteur» (verset 125). Nous n'avons pas encore rencontré ceci. Nous avons vu de saints désirs, de la confiance, une confession sincère et l'expression générale: «Tu as agi fidèlement envers ton serviteur» (verset 65; cf. 49 et 76). Mais ceci est autre chose. Le fidèle se présente directement à Dieu comme étant dans cette relation et cette position. «Je suis ton serviteur». C'est la soumission parfaite de quelqu'un qui a cette position, sachant, comme cela est vrai, que Dieu l'y reconnaît. C'est beaucoup dire. Quel fondement pour demander à Dieu l'intelligence nécessaire pour le servir! Quelle chose sérieuse, en effet, que des êtres tels que nous soient appelés à servir Dieu d'une manière qui lui convienne! Sans nul doute, il y a un grand encouragement à pouvoir dire: «Je suis ton serviteur». Il en est ainsi dans la parabole des talents, où la confiance en Celui qui les avait rendus capables de le servir était pour les serviteurs le ressort du service. Mais là tout était heureux et en règle, tandis qu'ici, dans ce Psaume, l'âme arrive seulement à dire: «Je suis ton serviteur», après de longs châtements pour ses errements.

Le verset 126 nous montre la confiance qui s'accroît, et qui prend le langage béni de quelqu'un qui est libre devant Dieu. La loi de Dieu est précieuse à Dieu lui-même; pas un iota n'en passera sans être accompli. Lorsque le croyant a appris à regarder en dehors de lui, le mépris général de la loi ne fait que l'enhardir auprès de Dieu. Il est temps pour toi d'agir: «ils ont aboli ta loi» (verset 126). Quel principe que celui-ci! L'autorité de Dieu doit toujours être maintenue; en sorte que le comble du mal donne l'assurance de la délivrance. Cela rend la loi de Dieu excessivement précieuse à l'âme. L'amour pour la loi (ici elle est l'expression de la volonté de Dieu) grandit avec l'agrandissement de la puissance du mal. Nous sentons davantage combien elle est précieuse, sûre, combien elle procède de Dieu; et ce qui rend l'intervention de Dieu précieuse contre la puissance du mal, rend sa parole précieuse aussi contre le *développement* de ce mal. Ceci est éprouvé de deux manières: d'abord les commandements de Dieu sont aimés au-dessus de tout ce que l'homme apprécie, ensuite il y a décision dans notre jugement moral. Tous les commandements de Dieu sont estimés comme

absolument droits (verset 128) et comme étant l'ensemble de ce qui est bon, et toute voie de mensonge est haïe. La distinction entre le bien et le mal se fait uniquement par la Parole.

(Pe 129-136)

L'âme en est arrivée maintenant au point d'estimer la valeur de la loi en elle-même, après y avoir obéi et en avoir compris l'excellence. C'est de l'intelligence. «Tes témoignages sont des choses merveilleuses, c'est pourquoi mon âme les a gardés». Les paroles de Dieu, entrant dans le coeur, donnent la lumière; elles donnent de l'intelligence même aux simples (versets 129, 130). Ainsi, elles deviennent pour le coeur le sujet d'un sérieux désir; l'âme est occupée de leur excellence. Elles produisent une soif; elles n'ont pas encore rempli le coeur, quoiqu'elles aient engendré le désir. Il peut y avoir intelligence, obéissance quant à la voie que nous suivons ici-bas, faim et soif de justice, une appropriation morale au besoin et à sa satisfaction; mais ce désir ne sera pleinement satisfait que lors de l'accomplissement des promesses, et lorsque Dieu prendra sa place, lui qui révèle sa pensée par ses témoignages. Ainsi en est-il de nous, quoique d'une manière plus élevée, car Christ lui-même et les choses célestes sont le but de nos désirs.

Ce que le fidèle demande ici, c'est la grâce pour diriger ses pas, et pour le délivrer de l'oppression (versets 133, 134). On voit qu'il est au milieu du mal et cherche la face de Dieu pour être éclairé et enseigné (verset 135). Il éprouve une profonde tristesse, parce que la loi n'est point observée. Mais cela semble découler plutôt du sentiment de l'excellence de la loi, que de l'amour pour les personnes qui ont failli.

(Tsade 137-144)

Mais la justice de la loi de Dieu et la clef qu'elle nous donne de ses voies, mènent à la connaissance de ce qu'est Jéhovah qui la donna. «Tu es juste, ô Eternel! et droit en tes jugements» (verset 137). C'est la manière dont Jéhovah agit dans un cas donné, ou la décision morale qu'il exprime à ce sujet. Il a ordonné ses témoignages suivant la justice et la fidélité (verset 138). C'est ce qui les caractérise. Le mépris des paroles de Jéhovah avait excité le zèle du fidèle, de manière à le consumer (verset 139); il devenait comme un combattant sérieux en collision avec le mal dans sa puissance, comme Christ dans le temple. Mais quel que soit le mal autour de lui, il y a un repos et une consolation pour le coeur, lorsque la parole de Dieu est connue et aimée. «Ta parole est souverainement raffinée» (verset 140); plus vous la mettez à l'épreuve, plus elle se montre être la pureté même; le coeur l'aime comme son refuge et sa joie. Elle donne de la grandeur et du courage à l'âme. Il se peut qu'on soit petit et méprisé, cependant on a le courage de garder les préceptes de Dieu, en dépit de la puissance du monde ou de son mépris (verset 141), car ce sont les paroles de Dieu - ce que Dieu est lorsqu'il juge le mal et le bien; il est éternel. Sa justice est éternelle, sa loi, vérité (verset 142).

Il n'est pas question ici de la vérité qui vint avec la grâce par Jésus Christ. Mais en présence de toutes les choses de la terre, qui ne sont que mensonge, la loi est la vérité, la vraie religion, la pensée de Dieu sur toute chose, en contraste avec les pensées de l'homme et tout ce qu'il prétend être. Et Dieu établira à jamais son jugement révélé dans la loi (Cf. Esaïe 42: 3). La *loi*

n'est pas la révélation absolue de Dieu, tel qu'il est; nous avons cette révélation en Christ. Mais elle est la révélation du jugement de Dieu quant à l'homme, quant au bien et au mal; ce jugement sera établi à toujours. Le jugement exécuté sera ratifié. Ceux qui ont péché contre la loi seront jugés par la loi; exactement comme ceux qui auront entendu la parole de Christ, seront jugés par elle. La puissance du mal jettera la tribulation sur le résidu; mais il aura pour consolation les commandements qui seront pour lui les délices de l'homme intérieur. Il en est de même pour nous dans toutes les affections, au mauvais jour, et cela d'une manière plus élevée. Maintenant il en arrive au point que nous avons déjà touché: «Tes témoignages sont éternellement justes» (verset 144). Ils viennent de Dieu, ils sont sa volonté et sa pensée à l'égard de l'homme; et celles-ci seront établies à jamais. Ce que le croyant doit rechercher, c'est de l'intelligence. Alors il vivra, guidé dans le chemin où l'on trouve la vie, où on la trouve, alors même que les méchants sont retranchés; et jamais ici-bas autant qu'alors. Ceci est vrai du gouvernement de Dieu envers nous et même de Christ: «Comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour» (Jean 15: 10). Quant à la vie, elle était *en* lui, mais nous l'avons par lui, ainsi que tous ceux qui vivent; mais cela ne fut mis en lumière que par l'évangile. Ce qui était présenté alors comme le chemin gouvernemental de la vie et le sera littéralement aussi à la fin, est le chemin gouvernemental de bénédiction pour nous ici-bas.

(Koph 145-152)

Ici l'âme exprime à Dieu le sentiment de sa dépendance. Ceci est un point important. Nous sommes dépendants, nous savons que nous le sommes, mais nous restons ainsi sans chercher du secours. Cela montre véritablement un manque d'intérêt à ce pour quoi nous sommes dépendants, et un manque de confiance en l'amour fidèle de Dieu. S'il en était autrement, nous crierions à Lui. «Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné» (Jean 4: 10). Ici, il crie de tout son coeur et déclare sa ferme intention d'obéir aux statuts de Jéhovah.

Ensuite il cherche la délivrance, afin que, par son moyen, il puisse sans empêchement et d'un coeur bien disposé, garder ses ordonnances (verset 146). Il y avait du zèle dans ce cri, car le coeur dirigé par la Parole avait confiance en elle, - cependant le zèle ne s'applique pas seulement à la délivrance, mais aussi au désir de méditer la parole même de Jéhovah. Certainement la délivrance était recherchée, mais la Parole elle-même était aimée. Tout cela se lie nécessairement dans l'âme. La délivrance, c'est d'être avec Dieu à l'abri de ceux qui transgressent sa loi, des oppresseurs rebelles. La méditation de la loi (c'est aussi être avec Dieu), et la parole qui nous donne espérance, ce sont les témoignages dont nous faisons nos délices. De plus, le fidèle s'attendait à ce que Jéhovah le fit revivre selon sa miséricorde, — il en est ainsi pour nous dans la détresse, — mais avec le désir que l'oeuvre de la puissance fût accomplie en lui; il s'attendait à recevoir la vie selon la pensée de Dieu (c'est-à-dire avec une nature et des désirs conformes à la pensée de Dieu. Le fidèle ne parle point comme étant mort, mais il parle d'une vivification morale). Nous savons qu'il nous faut une vie nouvelle.

Le sentiment de la puissance actuelle du mal pesait sur l'âme du fidèle. Jéhovah seul était le refuge où il pût se retirer. Ceci est très beau, la seule vraie ressource qui repose sur un principe parfait. «J'ai attendu patiemment l'Eternel» (Psaumes 40: 1). C'est une soumission parfaite à sa volonté; aucune délivrance n'est recherchée avant que sa volonté ne la donne; mais la foi savait que Jéhovah était près, et que le chemin était uni. Tous ses commandements étaient le seul chemin véritable de sécurité, le seul chemin selon Dieu. Les témoignages de Jéhovah étaient fondés pour toujours (verset 152); ils ne pouvaient changer et seront justifiés. Seulement, il faut que Dieu intervienne, et telle est ici la demande et le cri de l'âme. Ces versets sont un appel à être délivré. Pour être véritable et venir de Dieu, cette délivrance doit être selon sa Parole, elle doit confirmer à jamais la vérité de cette Parole dans ses témoignages moraux et comme fondement de l'espérance.

(Resch 153-160)

L'âme de celui qui ouvre son coeur à Dieu est maintenant beaucoup plus en présence de ses persécuteurs et de ses ennemis, de la délivrance de Dieu et du besoin de son secours, qu'elle ne l'était au commencement. Là, en effet, le coeur avait plus en vue ce que la loi était pour lui. Il en est toujours ainsi. Christ a commencé avec la parole de bénédiction; à la fin il est en présence des ennemis et demande la délivrance. Paul commence aussi par présenter la bénédiction, puis à la fin de sa carrière il souffre la persécution et l'abandon. Il en est toujours ainsi lorsqu'on persévère dans le bien, parce que le témoignage de Dieu sous toutes ses faces et la fidélité attirent l'opposition, et que la place de la Parole dans le monde (non dans nos propres coeurs) se fait sentir plus distinctement. Malgré cela le coeur ne ressent aucune incertitude. On a besoin de salut, c'est-à-dire de délivrance actuelle, mais cette délivrance est loin des méchants (verset 155). Quand il y a droiture de coeur et de marche, l'affliction est une raison pour supplier Dieu.

Avec la délivrance, l'âme demande aussi d'être vivifiée; elle recherche la puissance pratique d'une vie selon la Parole et les jugements révélés de Dieu. On recherche la justice en liberté et en puissance, lorsqu'elle est aimée dans le coeur. On recherche la sécurité extérieure dans la Parole, mais aussi la puissance intérieure, tout en pensant aux tendres miséricordes de Jéhovah; on cherche encore à être vivifié selon les jugements de Dieu. Le sentiment de la bonté de Dieu nous porte toujours à désirer sa volonté. Lorsque nous pensons avec délices à la pureté et à la bénédiction de la Parole, nous pensons à Sa bonté comme au moyen de nous vivifier. Sa Parole est si précieuse! nous regardons à la grâce pour nous former complètement d'après elle. La vérité et la perpétuité caractérisent cette Parole (verset 160).

(Scin 161-168)

Dans cette partie du Psaume, l'âme va un peu plus loin. Le coeur est dans la crainte en présence de la parole de Dieu; c'est un sentiment selon Lui (verset 161). Elle se présente avec l'autorité de Dieu; et néanmoins il se réjouit en elle, comme un homme qui aurait trouvé un grand butin (verset 162). La connexion de ces deux choses caractérise la pleine compréhension de la Parole. Elle est de Dieu, — chose solennelle, — l'âme tremble, est-il dit, à sa Parole (Esaïe

66: 2, 5). Elle vient à nous avec une autorité divine, absolue; mais comme elle est la Parole de Dieu et que nous avons une nouvelle nature, et sommes enseignés de Dieu, nous nous réjouissons d'une manière indicible en ce qui est de lui, en ce qui le révèle. La loi est reçue comme la vérité elle-même, c'est-à-dire comme seule mesure de ce qui est bien, et cette mesure s'applique indifféremment à tout, soit au bien, soit au mal. Le fidèle hait et il aime; il hait le mensonge, il aime la loi; il n'aime pas seulement ce qui est juste, mais ce qui en est l'expression selon l'autorité de Dieu (verset 163). Tout ceci engendre la louange, parce que le coeur s'élève jusqu'à la source de toutes ces choses (verset 164).

Non seulement nous possédons ce qui est bon, mais nous l'avons de Dieu. L'âme le loue selon ses relations avec lui. Ce sont les voies de Jéhovah avec son peuple. Mais la volonté exprimée de Dieu possède encore un autre pouvoir, lorsqu'elle est reçue réellement; le coeur est en paix (verset 165). Il connaît une communication parfaite de Dieu dont il est satisfait, et, s'il se confie en Dieu, les circonstances ne peuvent le faire broncher, parce qu'il possède la pensée de Dieu qu'aucune circonstance ne peut affecter. Rien ne peut donc le renverser. Je possède ce qui est parfait, de la part de Dieu, j'en connais la perfection, et j'en jouis avec une nature nouvelle. Tout cela ne peut être ébranlé par rien d'extérieur.

Outre l'obéissance, nous trouvons ici un autre élément d'une marche selon Dieu. «Toutes mes voies sont devant toi» (verset 168). Cela mène naturellement à l'obéissance, mais le coeur et la conscience sont entièrement devant Dieu. C'est un principe des plus importants. Paul dit: «Nous sommes manifestés à Dieu;» seulement il va plus loin. Il regardait au jugement final et complet des hommes, et en vue de cela il connaissait la justice de Dieu. Ce n'étaient pas seulement ses voies devant Dieu, quant à son gouvernement terrestre. Il était manifesté lui-même, comme les hommes le seraient, devant le tribunal de Christ, — qui jugera parfaitement comme Fils de l'homme, manifestant le coeur tout entier avec ses pensées les plus secrètes.

(Tau 169-176)

Lorsque les hommes se sont égarés, les cris et les supplications viennent en premier lieu, la louange et le témoignage ensuite. Cependant le cri et la supplication sont selon Dieu, lors même qu'ils sont produits par le besoin. Le croyant cherche la sagesse, l'intelligence, non pas précisément celle de la Parole elle-même, mais celle qui est selon cette Parole. C'est là cette sagesse en discernement que possèdent ceux qui sont instruits dans la parole de Dieu. Ils pénètrent clairement ce qui est devant eux. Sans doute c'est la pensée de Dieu et sa volonté qu'ils discernent, mais ils les discernent dans les circonstances. Ils ne marchent pas comme des fous, mais comme des sages. La Parole a formé leur jugement. Ensuite l'âme désire être exaucée et délivrée. Cependant la volonté révélée de Dieu reste toujours ses délices. Elle louera Dieu lorsqu'il le lui aura réellement enseigné. La reconnaissance vient en premier lieu, puisque notre part est toujours de recevoir d'abord de Dieu, ensuite nous avons la liberté d'en parler à d'autres (versets 171-172).

Ce principe est important. Aucun témoignage, aucune prédication, aucun enseignement, même lorsque le sujet en est parfaitement légitime, n'est véritablement un bon enseignement

lorsque l'âme n'a pas été d'abord nourrie pour elle-même. Il nous faut boire nous-mêmes, afin que des sources d'eau vive puissent découler de nous. Toute autre chose en effet dessèche l'âme. «Afin que tes progrès soient évidents parmi tous,» dit l'apôtre. L'enseignement n'est frais, bon, puissant, que quand il a été d'abord la part de l'âme avec Dieu. L'aide de la main de Dieu (verset 173), le souhait de Son salut (verset 174), n'est pas uniquement le désir d'être délivré. Si l'on ne cherche que cela, c'est chercher la délivrance par un chemin de traverse et non pas dans le chemin de Dieu. Mais lorsque le coeur vit dans les préceptes de Dieu, il ne recherche que la délivrance de Dieu. Tel fut le Christ: «J'ai attendu patiemment l'Eternel.» C'était la soumission à la volonté de Dieu. Dieu ne pouvait intervenir avant que sa volonté fût accomplie, de manière à ce que sa gloire fût établie dans son intervention — avant que ses conseils fussent accomplis et que le jugement parfait fût produit par son intervention. L'âme avait appris au moyen de la souffrance à désirer la seule délivrance selon Dieu. Là était la perfection de Christ. Sous ce rapport, tel doit être aussi notre sentier dans l'intégrité de notre soumission. Alors l'âme loue Dieu, Dieu lui-même dans ses voies, et ses arrêts lui sont en aide (verset 175). C'est un principe de grande bénédiction et d'une grande perfection. Cependant, bien qu'il ait été amené jusque-là, ou plus exactement parce qu'il en est venu là, le peuple (et à l'occasion nous aussi) reconnaît qu'il a été «égaré comme la brebis perdue,» car dans tout ce Psaume la condition du peuple est qu'ils avaient été égarés, mais qu'enfin la loi est écrite dans leurs coeurs, au moins en tant que désir. Le résidu humble et repentant (et nous, je le répète, lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu) désire que Dieu les recherche, car ils sont droits de coeur, attentifs à ses commandements.

Telle est la clef de tout ce Psaume: Israël s'était égaré, mais il a dans le coeur le désir et l'amour de la loi de Dieu; sa condition et ses circonstances ne sont pas encore rétablies par la délivrance de Jéhovah, mais son coeur est rétabli, en sorte que Dieu peut intervenir, sa Parole et sa délivrance étant leur désir, et cette Parole étant le fondement de leur espérance. Dans le relèvement de toute âme, nous voyons un procédé analogue, spécialement lorsque cette âme est sous le châtiment. On ne cherche pas la consolation sans relèvement, lorsqu'on est droit de coeur. Seulement, si nous connaissons le Seigneur, nous nous tenons en lui, comme étant notre justice. Israël ne pouvait pas parler de cela comme d'une chose établie, comme d'une position connue; il ne s'attendait à posséder ce privilège, que lorsqu'il aurait obtenu la délivrance; la prophétie avait annoncé que Jéhovah serait leur justice. Quelque vrai et miséricordieux que cela soit pour eux, notre place est infiniment plus élevée.

Je termine ici ces notes courantes sur le Psaume 119, et je sens vivement combien elles sont restées au-dessous du sujet. Mais je sens aussi chaque jour davantage que, quoique cela soit vrai et puisse s'appliquer au gouvernement de nos coeurs, nous nous trouvons ici fort loin du terrain chrétien. Rien ne rend la chose plus sensible que les Psaumes. Ni le Père, ni la justice divine n'y sont connus, ni cette classe entière de sentiments précieux et saints qui en découlent pour nous. Puissions-nous nous souvenir que nous sommes des chrétiens!

Psaume 120

Ces Psaumes des degrés (120-134) traitent tous des circonstances du résidu restauré, mais non encore délivré; nous chercherons ici à pénétrer leur portée morale. Le premier Psaume déclare l'état du résidu et sa ressource. «J'ai invoqué l'Eternel en ma grande détresse, et il m'a exaucé» (verset 1). Il parle du caractère du mal; c'est la tromperie et la puissance hostile. Il était pénible pour le coeur d'avoir toujours à les rencontrer. Mais telle était la position du fidèle; il habitait au milieu du mal; c'était là sa souffrance et sa détresse. Lorsqu'il cherche la paix, eux sont pour la guerre. C'est là l'esprit et le caractère du chrétien au milieu de la puissance du mal, qui se montre telle lorsqu'elle est provoquée par la présence du bien. Cependant le jugement tombera sur la langue trompeuse. Ce Psaume est la simple expression de l'affliction d'une âme qui aime la paix, qui la procure et se trouve en présence de la tromperie inique de l'homme. Sa ressource est d'en appeler à Dieu, qui entend.

Psaume 121

Où l'âne doit-elle se tourner? vers les montagnes? (comparez Jérémie 3: 23). Le secours se trouvera dans l'Eternel. Je crois que le sens du passage est: Dois-je regarder vers les montagnes? Mon secours est en Jéhovah, et Jéhovah me gardera sûrement; il ne sommeille ni ne dort. La pensée capitale est celle-ci: Eloigne de moi toute espérance fausse et vaine, et place devant moi le seul véritable objet et la seule vraie ressource sur laquelle on puisse compter, afin de tenir tout mal à l'écart. Seulement nous devons remarquer que maintenant l'application littérale de ce Psaume ne peut être faite. Christ a été compté parmi les transgresseurs, et nous devons poursuivre notre route sans attendre une délivrance absolue; cependant nous sommes assurés que tous les cheveux de notre tête sont comptés. Dieu ne retire pas maintenant ses yeux de dessus le juste, mais, en somme, nous ne nous attendons pas à être réservés pour cette terre, comme le Juif le sera de droit s'il marche dans le sentier de la fidélité. Cependant notre Père veille sur nous avec une vigilance incessante. Nous pouvons reposer en paix sous l'ombre de ses ailes. L'instruction que nous pouvons tirer de ce Psaume est que, au milieu de tout mal, nous devons regarder seulement au Seigneur.

Psaume 122

La maison de Dieu, c'est-à-dire sa présence et son adoration dans le lieu de son repos, est notre désir (pour nous c'est le ciel). Mais l'amour pour ce lieu où Dieu habite est accompagné du sentiment que sa présence et l'adoration des saints sont liées ensemble en bénédiction. Cette demeure nous est chère, non seulement pour l'amour du Seigneur, centre de tout, mais pour l'amour de tous les saints, de nos frères et de nos compagnons. Ce n'est pas notre premier objet, mais c'est le premier cercle autour du vrai centre, c'est l'amour pour tous les saints. Nous aimons le ciel, mais nous l'aimons parce qu'il est la demeure de Celui avec qui nous avons à faire — c'est la maison de notre Père. Si le ciel m'est cher, c'est précisément parce qu'il y habite. Nous désirons même le bien de l'Eglise maintenant pour la même raison. Nous prenons notre place dans les lieux célestes; ils sont glorieux et saints, et nous en jouissons; mais la maison de Dieu en est le centre pour nos coeurs.

Psaume 123

Le coeur s'attend à Dieu pour la délivrance. Ainsi en est-il de nous. Nous sommes oppressés par la présence de la puissance du mal. Nous nous attendons continuellement à Dieu pour qu'il envoie le Sauveur bien-aimé qui ôtera tout ce mal. Le mépris des orgueilleux cessera, et tout sera complètement changé pour le repos de nos âmes.

Psaume 124

Dieu *seul* garde son peuple. Le grand point de tous ces Psaumes est de regarder à lui seul. Et c'est là notre portion tout le long du chemin, et tout particulièrement dans ces derniers jours. Tous les autres refuges donneront, d'une manière ou de l'autre, une direction fautive à l'âme, l'entraîneront dans un faux chemin, la rendront moins sainte dans ses motifs, moins pure et moins sage dans sa marche. Dieu peut faire usage de chaque chose, parce que son motif pour nous bénir est toujours en Lui-même et qu'il dispose de toutes choses; tandis que nous sommes formés dans nos coeurs par les objets que nous avons devant les yeux, et que nous nous conformons nécessairement à ce que nous avons pris pour appui.

Psaume 125

Or la confiance dans le Seigneur est parfaitement sûre. Une main divine et puissante nous garantit. Nous savons, d'après plusieurs passages de l'Écriture, que le Seigneur peut trouver bon de nous laisser souffrir, mais pas un cheveu de notre tête ne périra. Quand son temps sera venu, la verge de la méchanceté ne reposera pas sur le lot des justes. Il peut nous laisser souffrir pour notre Dieu ou pour l'amour de son Nom; mais, même alors, ce n'est pas selon la volonté et la puissance du méchant, mais selon sa propre volonté. Seulement cela suppose que l'on marche dans ses voies.

Psaume 126

Nous trouvons ici une restauration partielle qui nous fait espérer la pleine bénédiction. Dieu peut avoir délivré l'âme de l'éloignement et de l'affliction des jours mauvais, où elle s'était égarée et détournée, sans cependant qu'il l'ait tout à fait restaurée. Dieu intervient en bonté lorsqu'il y a repentance, nous encourage, nous apporte des bénédictions que nous n'aurions jamais osé espérer, rétablit l'âme dans le lieu de la bénédiction et manifeste sa faveur dans une certaine mesure, de manière à ce que nous sentions avec grande joie qu'il est pour nous. Cependant ce n'est point le courant paisible de sa faveur en communion avec lui, comme s'il n'y avait rien que sa faveur, goûtée naturellement dans la place où nous sommes. Il en fut ainsi de Jacob à Péniel; Dieu le bénit, mais ne voulut point révéler son Nom — il bénissait, sans se révéler lui-même. L'âme reçoit cette bénédiction de Dieu, et, dans cette mesure, trouve sa faveur; mais ce n'est pas la communion; elle ne reçoit pas non plus la communication de ce qu'il est, de manière à être capable, étant envoyée de sa part dans ce monde, d'y être un de ses témoins. C'est là notre véritable place. Sans aucun doute, c'est une grande grâce d'être bénis et restaurés lorsque nous nous étions éloignés de lui, mais notre lot est d'être paisiblement en communion où Dieu nous a placés avec lui-même, étant ainsi des

vaisseaux de sa révélation de lui-même à d'autres hommes. Notre Psaume exprime cela sous une forme juive.

Mais il y a encore un autre principe. Dans un monde où règne la puissance du mal, le temps des semailles, pendant lequel, en possession de la Parole, nous combattons le mal, est un temps de larmes. «Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs» (Jean 17: 14). Le christianisme a été semé dans les larmes du Fils de Dieu. C'est le fruit du travail de son âme qu'il verra en ce jour-là. Ainsi, dans chaque service (et nous devons nous y attendre) où il doit y avoir une bénédiction réelle, nous rencontrerons la tristesse produite par l'opposition du monde, et même dans l'Eglise, l'affliction plus grande encore des épreuves, des manquements et des fautes, là où nous voudrions voir Christ pleinement représenté. Mais en allant en avant avec la précieuse Parole nous pouvons être certains de rapporter nos gerbes.

Psaume 127

Ce Psaume nous dit que Dieu seul donne l'accroissement. Tout travail, toute fatigue, sont inutiles à moins que Dieu lui-même ne soit là pour agir et bénir; comme le peuple avait dit de Jonathan: «Il a opéré aujourd'hui avec Dieu». Ainsi les efforts diligents des méchants n'aboutissent à rien et, béni soit son Nom, il donne le repos et la paix à ses bien-aimés sans la fatigue et le travail par lesquels les hommes de ce monde cherchent en vain la paix et le repos.

Psaume 128

Mais si la bénédiction du Seigneur seule peut nous garder ou nous donner le succès, ceux qui craignent l'Eternel peuvent compter sur elle. Cela n'exclut pas la persécution, ni la discipline et l'exercice de la foi; mais lorsque nous marchons dans la crainte de Dieu, même dans ces épreuves, nous sommes dans le chemin de la paix. «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon?» (1 Pierre 3: 13). Cela ne signifie pas que nous aurons une prospérité qui consiste à satisfaire nos convoitises, mais la jouissance paisible ici-bas de la faveur divine. Mais il y a une joie au-dessus de toutes les autres, — et ce Psaume en parle comme étant alors le fruit de la piété, — c'est de voir le peuple de Dieu et son habitation dans la prospérité et dans la paix, bénis de Dieu d'une manière manifeste. C'est, pour ce monde, le désir le plus élevé, le plus constant du cœur. La bénédiction découlera sur nous de l'habitation de Dieu, qui est le lieu de la foi sur la terre, avant que le temple final de gloire soit bâti et que nous voyions la bénédiction reposer sur lui.

Les détails naturellement en sont juifs; ils présentent des bénédictions extérieures, la promesse d'une bénédiction finale qui remplacera la tribulation; et la foi s'appuie sur cette promesse aux jours mauvais et dans le temps de la détresse. Heureux d'en recevoir quelque anticipation maintenant dans l'Eglise de Dieu (car ce détail de la demeure de Dieu s'applique maintenant à l'Eglise), nous savons que la paix sera parfaite lorsque Dieu aura accompli ses conseils. Nous regardons d'avance à cette paix, et nous sommes certains de l'atteindre, car il veut la bénédiction de l'Eglise. Sion est le lieu de la foi; ce n'est pas le temple de Morija, mais c'est là où David a placé l'arche lorsqu'il l'eût ramenée. Le Seigneur est reconnu là. Ainsi en

est-il de nous; nous avons déjà la bénédiction au lieu où la grâce se déploie en puissance; nous aurons un repos parfait.

Psaume 129

L'âme regarde en arrière et découvre les voies fidèles de Dieu tout le long de la route — précieuse pensée! Combien il est doux de se retourner, pour voir, pendant que nous étions obligés de marcher par la foi et lorsqu'il nous semblait qu'il ne regardait pas, qu'au contraire l'oeil du Seigneur veillait sans cesse sur nous et ordonnait toutes choses! C'est l'intégrité qui nous rend capables de faire cela. Il est vrai que celui qui pouvait dire: «Les jours des années de mon pèlerinage ont été courts et mauvais» (Genèse 47: 9), put aussi dire: «L'ange qui m'a garanti de tout mal» (43: 16). Et il est précieux de voir Sa fidélité, même lorsque nous avons manqué, lorsque notre injustice recommande la justice de Dieu. Cependant c'est encore autre chose, quand, dans le sentier de Dieu, à travers des difficultés et des épreuves (peut-être aussi des doutes et des craintes quant à la réussite de notre service et à la réalisation de ce qui nous a été confié), nous pouvons reconnaître partout la bonne main de Dieu. Ici le chagrin et l'épreuve sont considérés comme étant l'hostilité des ennemis de Dieu contre son peuple, mais leur inimitié est déjouée. Dieu, même en châtiant, s'est montré fidèle, et maintenant il manifeste sa justice, sa fidélité à ses propres voies et à ses promesses. Il répond à l'attente et à la confiance qu'il a lui-même produites. Il a coupé les cordes des méchants. Nous aussi, nous pouvons nous y attendre. Il châtie, si cela est nécessaire, quoiqu'il n'afflige pas volontiers; mais il répondra à l'attente de la foi; il veut délivrer, il veut bénir, et l'attente des orgueilleux sera comme l'herbe des toits.

Psaume 130

Le Psaume précédent considère l'affliction et les souffrances de ceux qui sont au Seigneur, et le plaisir des méchants à les opprimer; ce Psaume-ci parle du châtiment et du mal, auxquels j'ai fait allusion en commentant le Psaume 129. Ce qui caractérise ici les souffrances de l'âme, ce n'est pas l'oppression du méchant, mais la conscience du péché devant Dieu. L'oppression est injuste, elle est le plaisir du méchant; mais, bien qu'après avoir été restaurés nous puissions reconnaître cela, cependant notre relèvement vient de Dieu quand nous regardons à sa miséricorde. Malgré ce que nous avons mérité, et tout en le reconnaissant, nous attendons sa délivrance avec des coeurs qui ont le sentiment de leur péché. Car ici ce n'est pas le pardon dans le sens de justification, quoiqu'il s'y rattache, mais en gouvernement. Il est question d'un Dieu qui tient compte de l'iniquité, et il ne s'agit pas de l'oppression, quoique cette dernière soit la verge extérieure de la main de Dieu qui amène l'âme à reconnaître son péché. Mais elle invoque le Seigneur. Ce n'est pas à l'oppresseur qu'elle s'adresse pour obtenir du relâche; car ce serait le caractère de l'apostasie, d'accepter la puissance du mal, de faire un compromis avec elle. L'âme est dans les lieux profonds, mais intègre; elle en cherche la cause dans son péché; elle crie au Seigneur par la foi, comme à Celui qui pardonne; elle s'attend à ce que le Seigneur intervienne lorsqu'il lui plaira, en sorte que sa délivrance aussi bien que sa faveur soient justes, et elle se confie en sa parole. «Israël, attends-

toi à l'Eternel» (verset 7), telle est sa conclusion, et cela glorifie son caractère comme étant au-dessus du mal, et le glorifie lui-même comme étant bon; et tant que la délivrance n'a pas ce caractère on ne la recherche pas. «L'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance par devers lui pour l'âme qui a péché». Ainsi la vérité est dans le coeur, le véritable caractère de Dieu est connu, ainsi que sa puissance active en complète délivrance. Combien cela ne vaut-il pas mieux que de faire un compromis avec le mal!

Psaume 131

Ce Psaume nous donne un autre caractère de l'âme restaurée; elle est en règle avec Dieu. Elle ne s'enfle point, elle ne raisonne pas. Elle marche humblement comme un enfant sevré et attend la délivrance: elle espère en l'Eternel. L'activité de l'esprit quant à ce qui devrait être, et pour arranger les choses qui sont en réalité dans la main de Dieu, ne peut aller de pair avec la vraie espérance en Lui, dans l'humilité de coeur. Or c'est là souvent une grande épreuve pour notre foi, lorsque nous sommes témoins de la puissance du mal.

Psaume 132

Ce Psaume est important, car il nous montre la position qu'occupent tous ces Psaumes des degrés. Nous avons ici, en effet, la maison, comme dans les Psaumes 122 et 127, dont le premier semble se rapporter au temple, sans que, selon moi, il soit encore accepté et construit par Dieu, comme dans le Psaume 127. Le résidu se réjouit à la pensée d'aller à la maison et à Jérusalem, et orne cette maison des pensées de la foi, car le Seigneur ne l'a pas encore bâtie. Tous les chants des degrés sont l'expression des pensées et des sentiments des saints entre leur restauration extérieure, lorsque le raisin mûrissant sera encore dans sa fleur (Esaïe 18), et l'entière restauration pour la jouissance des bénédictions du Seigneur, lorsque leurs ennemis auront été retranchés par le jugement. C'est la position du résidu, telle qu'Esaïe 18 la décrit; mais nous avons en outre Sion et David — l'intervention de la puissance en grâce, liant les coeurs du résidu avec Jéhovah, comme une chose présente, et donnant le témoignage actuel que sa miséricorde demeure à jamais. Car David plaça l'arche sur le mont de Sion, et ce cantique fut chanté pour la première fois, lorsque l'arche eut été délivrée de la main des Philistins et rapportée de la maison d'Obed-Edom. Israël responsable avait failli, et Dieu avait livré sa force en captivité et son ornement entre les mains de l'ennemi (Psaumes 78: 61). Enfin l'arche fut ramenée, et la grâce souveraine, pour l'amour de son Nom (premièrement par un prophète, et ensuite réellement par la puissance en grâce, par un roi), agit alors en faveur d'Israël et donna un nouveau lien, un nouveau fondement de relation, par la présence de l'arche sur le mont de Sion. Ce n'était pas le temple, le lieu de paix et de prospérités assurées, mais c'était une relation avec Dieu renouvelée pour la foi, David en étant le centre. Le fils de David, le vrai Salomon, devait donner plus tard la pleine bénédiction; car, après tout, ce n'est pas David qui bâtit la maison. Ici donc le lieu du repos est dans le coeur et en espérance, et ce que nous avons, c'est la personne sur laquelle la bénédiction est fondée (comparez 2 Samuel 7 et 1 Chroniques 17).

David nous est présenté comme la véritable racine des dispensations, comme caractérisant la bénédiction dans sa personne, mais la maison de Dieu est le sujet principal: des pavillons pour le puissant de Jacob. Il ne s'agit donc pas non plus des bénédictions du désert. Ce n'est pas: «Lève-toi, Jéhovah, et tes ennemis seront dispersés», et: «Retourne, ô Eternel, aux mille milliers d'Israël» (Nombres 10: 35, 36); mais c'est: «Lève-toi, ô Eternel! pour venir en ton repos, toi et l'arche de ta force» (verset 8). C'est Sion qui est le repos de Dieu à perpétuité. C'est elle qu'il a choisie; là il fera germer une corne à David. La personne du fils de David, la grâce royale en Sion, voilà ce qui caractérise la bénédiction. Quelle que soit la maison qui est bâtie, c'est David et son affliction qui sont rappelés, non pas Salomon, le fils typique de David, et sa maison. En réalité la foi de Salomon fut, personnellement, en tout point inférieure. Il alla à Gabaon, non pas à Sion; au tabernacle vide, et non pas à l'arche, si ce n'est plus tard. Le coeur de David était attaché à la maison, et il devait en être ainsi. Mais Dieu bâtit une maison à David, comme il le lui dit. C'est la grâce personnelle de Christ qui est le centre de tout, et la foi formait le véritable lien avec Dieu, alors que la bénédiction extérieure n'était pas encore introduite en paix.

Quelle bénédiction pour le résidu d'alors; et c'est en principe notre cas maintenant, surtout dans ces derniers jours! Son tabernacle et son marchepied sont plus que son temple. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, le tabernacle, non pas le temple, est pris comme figure et comme ombre (mais non comme véritable image) des bénédictions de la foi. Cependant nous *désirons* le repos de Dieu, c'est-à-dire qu'il se repose, et ainsi nous adorons dans sa maison.

Etudions un peu les détails de ce qui nous est présenté. La réponse de Dieu va en toutes choses au delà de notre désir. Il y a trois requêtes. La première est que Jéhovah entre dans son repos, et que ses sacrificateurs soient revêtus de justice. C'est ce qui convient pour eux; c'est le désir du juste. «L'Eternel juste aime la justice. Sa face regarde l'homme droit» (Psaumes 11: 7). Combien souvent ils avaient manqué de droiture! La seconde requête est que la faveur et la bénédiction de Jéhovah puissent être telles que les fidèles chantent de joie. La troisième est que, pour l'amour de David, Jéhovah ne repousse pas la face de son Oint. Quant à David, il y a une promesse positive et une promesse conditionnelle, Puis voici la réponse: Sion sera Son repos à perpétuité; il l'a préférée et choisie; ses sacrificateurs seront revêtus de délivrance, ses bien-aimés chanteront avec des transports. La corne de David germera; son diadème fleurira sur lui, le vrai David, le Fils de David, le Bien-aimé! Et maintenant remarquez les principes. Les afflictions de la foi sont le vrai chemin de la bénédiction. Un lieu de repos pour Dieu, voilà le désir de la nouvelle nature; car le péché, le désordre seulement, a troublé ce repos; et remarquez que c'est le repos qui a sa place dans ses relations avec ses créatures, car il se repose toujours en lui-même; mais il doit se reposer en sainteté et en amour, dans l'état des créatures avec lesquelles il a affaire, et qui sera alors selon ses intentions, selon son amour. Voilà ce que le coeur désire. C'est le *repos de Dieu*, et le coeur ne se reposera qu'alors. Mais ce repos a un caractère différent, selon la manière dont Dieu s'est révélé en Israël: c'est l'accomplissement de l'alliance promise et la gloire

gouvernementale; pour nous, c'est la maison de notre Père, le repos de Dieu selon sa propre nature, saints et irrépréhensibles devant lui en amour, et en gloire. Cela a lieu dans le Bien-aimé, le vrai David, l'Oint, le Christ; assurant la bénédiction en lui, avec lui, et comme lui, et lui donnant son vrai caractère.

Remarquez, toutefois, que la simplicité de la foi, sa propre énergie, ne s'appuyant point sur le passé qui est ruiné ou qui doit être oublié, mais sur ce qui est devant nous comme objet de la foi, sur notre entière dépendance, sur la conduite divine, — cette simplicité de foi, opérée par Dieu lui-même, nous conduit dans le lieu que Dieu a choisi et préféré. David conduisit l'arche en Sion, mais Dieu avait choisi Sion, l'avait désirée pour son habitation. En nous, cela est identifié avec la nouvelle création, étant faits participants de la nature divine. C'est en elle que la foi vit, agit et juge; elle est dans le croyant une nature nouvelle, vivant de Christ comme de son objet et de sa nourriture, et elle apprend à connaître en lui le lieu du repos de Dieu. Car David et Sion sont réellement identifiés, chacun à sa manière, l'un avec l'autre. Ainsi donc notre nouvelle nature, le désir de Dieu, l'élection de Dieu, le repos de Dieu et Christ lui-même, tous coïncident. Mais le lieu de la gloire de Christ, qui est le repos de Dieu, où il demeure, Dieu le reconnaît comme lui appartenant pour toujours: «C'est ici mon repos à perpétuité», et la foi regarde toutes choses comme liées à ce repos: les sacrificateurs de Dieu, les saints de Dieu, — «tes sacrificateurs, tes saints». Mais Dieu, de son côté, prenant Christ pour lieu de repos de Sa gloire, et contemplant Sion, le lieu de sa demeure, de son repos, de son habitation (pour nous c'est l'Eglise qui est son habitation, son tabernacle, Jérusalem, sa sainte cité), Dieu, dis-je, s'étant ainsi associé avec elle (comparez Ephésiens 3: 21; Apocalypse 21: 3), regarde les sacrificateurs et les saints comme les sacrificateurs et les saints de Sion, montrant ainsi tout spécialement ses délices en elle, son identification avec elle. *Alors* c'est lui qui établira la gloire de la corne de David, la gloire de la puissance de son Bien-aimé et son règne. Or le sujet du Psaume (tandis que David est le fondement, sa gloire éternelle le résultat) c'est Sion — pour nous l'Eglise, la Jérusalem céleste. C'est là son repos, sa demeure éternelle, son désir, le lieu qu'il a choisi. Et s'il glorifie pleinement son Oint, ainsi qu'il veut et doit le faire, c'est là qu'il le fera. Quoique son Nom fleurisse en lui-même (car sa personne doit être le fondement et le centre de la gloire), cependant ce Nom demeurera dans la cité de la grâce et de la gloire. Les sacrificateurs, les saints de Sion, auront le salut et une abondance de joie. On ne pourrait dire de Sion: son David et son Christ, — ce serait hors de place; mais la dignité de Christ est notre gloire personnelle; cette dignité demeure là, dans le lieu auquel elle est associée; et tout le reste peut être considéré comme appartenant à ce lieu. La gloire est à lui, le lieu de cette gloire est la cité choisie de Dieu — pour nous c'est l'Eglise, la Jérusalem céleste.

Psaume 133

Ici encore nous trouvons la bénédiction et l'unité, mais d'après l'analogie d'Aaron; le bord de son vêtement a part à l'onction de la tête, et un seul Esprit produit l'unité, selon laquelle (Ephésiens 4: 3) les saints doivent demeurer ensemble. La bénédiction aussi se trouve là. La rosée abondante de Hermon, c'est-à-dire abondante comme sur la montagne de Hermon, descend sur la montagne de Sion. Cette communion est riche en bénédiction d'en haut,

comme le rafraîchissement désiré d'une rosée abondante tombe sur les coteaux d'éternité. Car Jéhovah a ordonné la bénédiction en Sion. L'onction du Seigneur, le Saint Esprit, et le rafraîchissement abondant des bénédictions célestes, accompagneront l'unité d'Israël en Sion. Combien cela a été plus profondément réalisé pour l'Eglise, lorsque l'onction du Saint Esprit et sa pleine administration de grâce, par la Parole qui révélait les choses célestes, ont enrichi l'unité en Christ, que cet Esprit avait formée! Hélas! où est-elle maintenant? Cependant elle reste notre privilège.

Psaume 134

Ces Psaumes des degrés se terminent par un appel à bénir Jéhovah. C'est dans le sanctuaire que les saints doivent adorer. D'autre part, la bénédiction est prononcée de Sion sur celui qui a traversé l'affliction et l'a supportée. Ce sont les bénédictions de Melchisédec, seulement elles sont dans le sanctuaire de Jéhovah, et sortent de Sion où sa grâce a établi la puissance pour bénir. Ce Psaume est l'expression complète, le couronnement du résultat de ceux qui précèdent; on y trouve ces deux points: les fidèles capables de bénir Jéhovah dans son propre sanctuaire, et l'homme pieux béni de Sion, désolée depuis si longtemps, mais où Jéhovah demeure désormais. La cité sur laquelle Jésus a pu pleurer, dont les serviteurs de Jéhovah n'ont pas oublié la poussière, est maintenant le siège du sanctuaire de Jéhovah, et, qui plus est, le siège de sa présence. Pour nous, cela ne sera accompli en plénitude que lorsque nous serons dans la maison du Père. Mais alors, quoique la louange sans doute retentisse sans cesse, nous n'aurons pas besoin de faire appel à d'autres pour adorer. Nous sommes rois et sacrificateurs, et, comme tels, en effet, nous bénissons maintenant en esprit; bien plus encore, comme des enfants chéris, saints et bien-aimés. C'est dans le lieu très-saint, où le sacrificateur juif ne pouvait pas entrer pour adorer, même en figure, que nous sommes en réalité, et que nous bénissons Celui dans la présence et la lumière duquel nous nous trouvons. Nous ne pourrions donc pas dire «toutes les nuits», car «il n'y aura plus de nuit;» mais, ici-bas, nous louons maintenant en esprit disant: «La nuit est fort avancée». Et, quant à nos âmes, «les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Mais c'est dans le lieu très-saint que nous bénissons, dans la propre présence de Dieu, et par conséquent dans le ciel. Nous pouvons bien dire qu'il nous a fait entrer en un lieu fertile. (Psaume 66: 12). Et, tandis qu'alors sur la terre ce sera Jéhovah, le Créateur, qui bénira du lieu choisi de la grâce en puissance, pour nous, maintenant, c'est Celui qui donne la vie éternelle et dans la connaissance duquel nous la possédons, qui nous bénit, comme introduits en possession de cette vie, dans le lieu même où elle est connue sans nuages, et où ce qu'il est comme puissance et source de cette vie est pleinement manifesté. Connaître le Père et Jésus Christ qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle. Le Père a la vie en lui-même et, dans le Fils, l'homme ici-bas possède la vie. Il était la vie avec le Père avant que le monde fût. Nous l'avons en lui, et là-haut, en accord avec cette vie, avec ce dont elle jouit, nous posséderons en Dieu la plénitude de ce qui fait nos délices, comme un être saint jouit de la sainteté, comme un être aimant jouit de l'amour. Il est pour nous le Dieu de l'amour rédempteur, le Père et le Fils, non pas simplement le créateur du ciel et de la terre. Telle est notre place. Nous en jouissons maintenant par l'Esprit Saint, mais seulement dans

des vases de terre. Toutefois nous sommes appelés à être «saints et irrépréhensibles devant lui en amour», enfants du Père, et notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. L'accomplissement des promesses en grâce est une grande chose, la jouissance de la communion est une chose plus grande encore. Les Psaumes des degrés sont la marche d'Israël en avant dans le pays, hors de l'affliction, et par l'affliction, jusqu'à la pleine bénédiction en Sion qui en est le couronnement et le résultat, Jéhovah habitant là.

Psaume 135

Ce Psaume nous décrit moins la louange des sacrificateurs que la louange plus générale d'Israël; c'est pourquoi aussi il nous parle de la place occupée par le peuple devant Dieu. Ils sont dans les parvis de Dieu comme son peuple, le louant, car il est bon, et c'est une chose agréable. Nous le louons comme sacrificateurs dans le sanctuaire. Mais nous le louons aussi sur la terre dans le sentiment de sa bonté, et cette louange est agréable. Son Nom nous est connu, c'est-à-dire la révélation qu'il a donnée de lui-même, de manière à se faire connaître à nous. Mais il y a plus: nous chantons, comme nous faisons tout le reste, en qualité d'élus de Dieu, saints et bien aimés — immense privilège! Non seulement Dieu est bon; il l'est dans sa nature; mais nous sommes les objets spéciaux de sa faveur et de ses délices, et, lorsque nous connaissons cette vérité, elle est pour nous une source immense de jouissance. Comme peuple de Dieu nous le savons, et pour nous-mêmes comme faisant partie de ce peuple; mais, quand nous nous en faisons l'application personnelle, nous trouvons des délices divines à savoir que nous sommes le trésor particulier de Dieu, les objets personnels de son bon plaisir, et cela, non en vertu d'une élection nationale, mais selon sa propre nature. Il est clair que cette relation est pour nous le produit de la pure grâce de Dieu; et c'est ce qui lui donne son prix. La foi reconnaît ce fait comme vrai et s'y repose; c'est une doctrine de l'Écriture; la foi la saisit; mais c'est une immense bénédiction de la réaliser dans nos relations avec Dieu. Mais nous savons, en outre, qu'il est grand, et, quoique nous le connaissions comme Père, nous le connaissons et réalisons sa présence comme étant excessivement grand, et nos cœurs y prennent leurs délices. Notre Seigneur est au-dessus de tout. Ceci est plus général pour nous que pour Israël qui pouvait parler d'autres dieux, mais la suprématie de Dieu et le fait qu'il est seul Dieu restent vrais pour le cœur. Il est souverain dans ses actions partout, et c'est une consolation pour nous pendant que nous traversons en faiblesse un monde de méchanceté. Il dispose de toutes choses, il a frappé la puissance du mal et fait sortir son peuple. Il l'a amené dans un héritage céleste d'où les puissances des ténèbres sont exclues. Ceci est vrai pour nous maintenant, comme dans Ephésiens 4 et Colossiens 2, quoique nous ne possédions pas encore l'héritage. Nous comptons pleinement sur le résultat final, et nous l'anticipons quoique ignorant le jour et l'heure.

Quant à Israël, cela nous est présenté ici dans un passage remarquable. Au verset 13, la mention de son nom et de sa mémoire qui est d'âge en âge, nous reporte à la promesse primitive en Exode 3: 15, par laquelle Dieu se manifesta à Moïse comme Celui qui recevait Israël en grâce pour toujours. Ensuite (verset 14), nous avons la même déclaration prophétique qu'en Deutéronome 32: 36, de ce qu'il ferait lorsqu'Israël serait complètement

tombé: il jugerait son peuple et se repentirait à l'égard de ses serviteurs. Les idoles ne sont rien. C'est dans le lieu du repos royal que la louange se fait entendre, dans Jérusalem où Jéhovah demeure. Ainsi en est-il de nous. L'Eglise, et même le saint individuellement, sait qu'il est l'habitation céleste de Dieu, l'Epouse, et maintenant que nous demeurons en lui, et lui en nous, comme nous le savons par l'Esprit, et collectivement aussi, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Mais cette habitation est une chose nouvelle, céleste; elle porte le caractère de ce qui est céleste, de ce qui demeure éternellement.

Psaume 136

Ce Psaume célèbre un principe important en rapport avec Sion, lieu de la grâce souveraine en puissance: c'est que notre partage — la louange et les actions de grâces — dépend du fait que sa bonté demeure éternellement. Icabod avait été écrit sur Israël. L'arche, où le sang devait être placé au jour de l'expiation, afin qu'Israël pût se tenir devant Dieu, cette arche fut prise et même perdue quant à ce qui concernait Israël. Mais la bonté de Dieu demeure éternellement, et David, aussitôt qu'il a placé l'arche en Sion, y établit aussi ce cantique célébrant Jéhovah seul Dieu, le Créateur, Celui qui fait des merveilles en faveur de son peuple. Pour nous aussi sa bonté demeure éternellement. Christ et l'amour du Père gardent notre bénédiction de toutes manières et nous conservent pour elle. Mais tandis que la gloire nous attend et qu'il nous affermira jusqu'à la fin, nous possédons ce en quoi il nous affermit, c'est-à-dire la vie éternelle en qualité d'enfants de Dieu. Nous avons la vie et nous le savons; nous ne possédons rien encore de l'héritage, mais nous en sommes assurés et nous sommes gardés en vue de lui. Dans ce désert nous avons occasion de répéter sans cesse: «Sa bonté demeure à toujours». Mais ce n'est qu'en chemin que nous pouvons le dire, parce que nous possédons la vie éternelle. Seulement, lorsqu'une âme, s'étant éloignée de lui, a été restaurée, elle peut dire en se l'appliquant spécialement: «Sa miséricorde demeure à toujours».

Psaume 137

Il y a une double application de ce Psaume à nos âmes. Rien ne peut nous faire oublier la Jérusalem céleste, la cité dont Dieu et l'Agneau sont le temple. Toute la gloire du monde n'est rien, comparée avec cette demeure céleste. Mais l'Eglise sur la terre, qui plus tard sera cette demeure en gloire, occupe nos coeurs. Nous la voyons désolée, ses murs renversés, ses enfants dispersés ou menés en captivité; malgré cela le coeur du fidèle y reste attaché. La gloire extérieure et mondaine de Babylone ne peut détruire l'attachement et l'amour du coeur pour l'Eglise, telle que Dieu l'a fondée sur la terre. Le chrétien anticipe même avec joie le jugement de ceux qui l'ont corrompue, mais il ne peut avoir ce sentiment-là envers les individus pris isolément, — ce serait de la vengeance, — il n'est permis que quand il s'agit de la puissance du mal, considérée dans son ensemble.

Psaume 138

La durée éternelle de la miséricorde de Dieu apporte au coeur la précieuse intelligence de plusieurs autres vérités qui lui révèlent le caractère de Dieu, et lui rendent chère et certaine la Parole qui révèle ce caractère, en sorte que le fidèle est rempli de louanges. C'est un élément de toute importance; il ne s'agit pas ici d'actions de grâces à cause d'une bénédiction, ni même de reconnaissance pour ce qu'on désire, alors que le principal courant du coeur est autre part qu'auprès de Dieu; mais il s'agit d'avoir appris à connaître Dieu d'une telle manière que le coeur en est rempli de louanges, que le coeur entier le désire. Il en sera de même pour Israël au dernier jour. Cela s'apprend graduellement par le dépouillement du moi, ou en des temps de profonde affliction, lorsque le secours nous manque et qu'ainsi la propre volonté est brisée intérieurement. Il en résulte que l'âme, connaissant Dieu de cette manière, le bénit en face de toute la puissance prétentieuse de ce monde, puissance qui semblait enrichir et rendre heureux ceux qui s'appuyaient sur elle. Nous le louons de tout notre coeur, nous le louons en présence des dieux (verset 1). Tout ce qui est au dedans et tout ce qui est hors de nous, a cédé la place à Dieu, connu et révélé dans sa Parole.

La bonté et la vérité sont les grands traits par lesquels il est connu, exactement comme la grâce (mot plus étendu) et la vérité sont venues par Jésus Christ qui est la Parole vivante. C'est en lui qu'elles sont venues et c'est en lui que nous connaissons leur plénitude et leur perfection. Dans notre Psaume, la bonté et la vérité sont connues par l'expérience; c'est l'amour dans la création et dans les circonstances, non pas la grâce infinie et parfaite en elle-même. Ici Dieu avait ratifié sa parole. Sa fidélité s'était magnifiée elle-même et avait montré au croyant combien il avait raison de se confier en Dieu, lorsque tout semblait contraire. Mais cela impliquait aussi sa bonté qui prend soin de nous et sa persévérance à nous aimer, malgré nos manquements. Sa Parole nous enseignait à nous confier en lui, elle était dans sa nature un appel à cette confiance; elle nous révélait dans ce but sa bonté envers les pécheurs, mais elle nous exhortait aussi à nous attendre à lui, à nous confier en lui, quoiqu'elle nous eût mis dans une position d'humiliation, éloignés en apparence de tout ce que nous désirions, et laissés en butte à la puissance du mal pour éprouver notre foi. Il en fut ainsi de Christ et de ceux qui le suivaient.

Mais voici un autre point. Le fidèle, guidé par cette Parole, et dirigé par elle dans ses pensées, cria, fut exaucé, et, avant que la réponse publique lui fût accordée en Puissance, Dieu le fortifia en puissance dans son âme. Combien cela est vrai du chrétien, de Christ lui-même! Et nous avons ainsi l'assurance que tous, un jour, devront reconnaître cette puissance en laquelle nous nous sommes confiés au temps de l'obscurité. Nous avons eu la pensée de Dieu, en suivant Jésus; nous avons accompli la volonté de Dieu par sa puissance, avant que cette même puissance intervînt pour délivrer et pour exécuter publiquement cette volonté. Alors tout genou, forcément, se ploiera devant Celui devant lequel les nôtres se sont ployés joyeusement. Ceux qui reconnaîtront franchement sa puissance dans ce jour-là (et ce sont ceux dont il est parlé ici) loueront et béniront son Nom.

Ainsi la Parole révélait Dieu comme objet de confiance, ensuite sa fidélité vient ratifier toutes les choses dans lesquelles il avait appris au coeur à se confier. La Parole offrait ces deux choses: elle révélait Dieu et donnait à l'espérance les choses dans lesquelles cette Parole aurait son accomplissement. Mais alors se révèle un autre caractère de cette bonté. Le Seigneur, quoique haut élevé, a égard aux humbles. Il est trop élevé pour avoir égard à l'exaltation de l'homme. Si nous regardons du ciel, tout paraît égal, de niveau, sur la terre, mais il y a des grands et des humbles ici-bas, et Dieu s'occupe des humbles. L'affliction aussi vient sur celui qui est fidèle, mais la bonté et la promesse lui font trouver une issue selon la Parole. Un dernier point: Dieu veut achever ce qui nous concerne, ratifier en bénédiction en nous et pour nous tout ce qui était dans son coeur, tout ce qu'il avait révélé dans sa Parole en relation et en communion avec lui-même. Au-dessus de tout, à travers toutes les difficultés et par delà toutes choses, sa bonté demeure éternellement.

Psaume 139

Or cela ne peut avoir lieu sans que tout ce que nous sommes soit sondé à fond et c'est une grande grâce quand il y a confiance en lui; car celui qui seul peut le faire, et qui le fait selon sa propre perfection, nous sonde pour nous purifier de tout ce qui est incompatible avec lui-même, avec ses pensées, et par conséquent avec notre bonheur, qu'on ne trouve qu'en communion avec lui.

Je ne crois pas que ce Psaume aille au delà de la création, de l'oeuvre de Dieu qu'Il connaît parfaitement, quoiqu'il puisse s'y trouver une allusion bien connue à l'Eglise. C'est la conscience amenée à apprendre que Dieu sait parfaitement tout ce qui est en nous. Toute chose est découverte à ses yeux; actuellement il voit tout — mais, plus que cela, il sonde tout. Même offensé par nous, il est avec nous dans toutes nos voies, et cela produit du malaise. Adam innocent ne pouvait en avoir l'idée. Il n'y avait point en lui d'acte de réflexion pour juger sa conduite et, par conséquent, aucune idée de ce que Dieu avait à considérer. Il pouvait jouir et bénir. Mais là où il y a une connaissance du bien et du mal, un acte de réflexion sur ce qui se passe dans nos coeurs, l'oeil de Dieu qui en atteint les replis, qui connaît tout, nous inquiète, met mal à l'aise la conscience troublée. Dieu est partout, et aussi dans chaque recoin de mon coeur; les ténèbres et la lumière n'y changent rien. Ce fait nous inquiète même maintenant dans notre état naturel; car la crainte, la crainte morale est entrée, et fait désormais partie de notre nature. Cependant lorsque Dieu est connu, il y a confiance, et ici l'intégrité du coeur donne confiance. Dans ce Psaume, nous ne trouvons pas la confiance paisible d'une rédemption connue, ou d'une vie dans une nature dont Christ est lui-même la plénitude; mais nous trouvons l'état du coeur qui donne confiance, parce que cet état est l'intégrité de la nouvelle nature. Or cette connaissance de Dieu, qui sonde la conscience, est considérée ici *comme résultat* de la puissance créatrice.

Nous sommes l'ouvrage de ses mains. Ici nous voyons l'homme comme tel, et la terre de laquelle il a été façonné au commencement est considérée comme le ventre qui l'a enfanté. Dieu nous a formés; que ce soit dans le ventre de la poussière ou de notre mère, il nous a tirés d'un lieu où, avant notre existence, nous n'étions rien. Ce même Dieu a toujours pensé à nous

tout le long de la route, et la confiance a été acquise, une confiance qui atteint jusqu'à la connaissance et à la puissance créatrices de Dieu. S'il voit dans les ténèbres, il nous garde dans les ténèbres. Lorsque nous nous réveillons, et il en sera de même en la résurrection, nous sommes avec lui. Il connaît nos pensées, mais il pense à nous lorsque nous ne le savons pas. Ainsi, si Dieu connaît toutes nos pensées longtemps avant que les siennes nous deviennent précieuses, l'abolition du mal est pour nous une attente certaine, comme aussi l'annonce du jugement sur les ennemis du Seigneur que nous haïssons pour cette cause.

Les chrétiens ne désirent pas la ruine des méchants comme âmes, ni Dieu non plus; mais, en tant que méchants, ennemis du Seigneur, on désire qu'ils soient écartés par le jugement — on les abhorre comme ennemis du Seigneur, et l'on se réjouit qu'ils soient retranchés pour ne plus corrompre et détruire la terre. Mais si le désir de leur jugement est selon la sainteté et la justice, non selon notre propre volonté, nous désirerons aussi que le mal en nous-mêmes soit complètement sondé et manifesté. C'est la haine du mal, lorsque nous sommes sous l'oeil d'un Dieu dont le regard pénètre toutes choses.

Mais il est excessivement beau de voir cette intégrité du coeur amené dans la pleine lumière de la présence de Dieu, devant laquelle on tremblait autrefois parce qu'elle sondait toutes choses. Maintenant ce même coeur désire être sondé et connu de Dieu, pour être débarrassé du mal qu'il hait. Remarquez encore que la simple intégrité sans Dieu ne suffit pas pour découvrir le mal. L'homme naturel, honnête, peut se servir de sa conscience, mais comme l'oeil naturel a besoin de la lumière pour sonder les objets, nous avons besoin de la présence de Celui qui est lumière. Celui qui avait gardé les commandements depuis sa jeunesse pour sa propre conscience, se retira devant ce qui sondait son coeur et ses motifs. Ainsi, *même* si nous *désirons* connaître le mal de nos coeurs, nous introduisons Dieu dans cette oeuvre, et nous le cherchons afin qu'il travaille à cet effet; sinon il n'y a pas d'intégrité.

Psaume 140

Ce Psaume enseigne, au milieu de la malice incessante et des ruses du méchant, à s'appuyer entièrement sur le Seigneur. Le fidèle ne peut rivaliser avec le monde en ruse et en complots, mais il y en a un au-dessus de tous qui connaît la fin depuis le commencement, — nous devons regarder à lui. Considérez le caractère du peuple de Dieu en présence de cette méchanceté; ils sont les affligés, les pauvres, justes et intègres, et ils peuvent compter sur le Seigneur contre le méchant et contre l'inique. Jéhovah est reconnu comme leur Dieu. Ainsi nous reconnaissons Dieu pleinement comme nôtre, dans la révélation du Père et de Jésus notre Seigneur. Il est reconnu comme tel en face du monde.

Psaume 141

Ce Psaume désire la délivrance, mais plutôt encore la droiture du coeur au milieu de l'épreuve. Il désire d'être avec Dieu, près de lui, afin que Dieu s'approche de lui. Le coeur est avec Dieu — intègre vis-à-vis de lui. Son premier désir n'est pas: «délivre,» mais «prête l'oreille à ma voix;» afin que sa requête soit comme le parfum, l'élévation de ses mains comme l'oblation du soir. De plus il désire, et combien cela est nécessaire, que dans la calamité Dieu

veille mettre une garde à sa bouche et veiller sur la porte de ses lèvres. En principe, nous pouvons être vrais et tenir fermement le parti du Seigneur; mais combien un seul mot impatient ou prétentieux, un mot de reproche, peut ternir le témoignage, donner prise à l'ennemi et, dans cette mesure, mettre l'âme mal avec Dieu,

Aucun point n'est plus important que celui-ci pour le fidèle. Celui qui peut tenir sa langue en bride est un homme parfait. Il prend garde de n'être en aucune façon entraîné dans les sentiers ou dans la société du méchant. Ce dont il a besoin, c'est de rester dans l'intégrité. S'il est nécessaire que le juste soit battu, il s'en réjouira comme d'une huile d'onction excellente, et il honorera, comme un ami, le juste qui en agit ainsi envers lui. La grâce accompagne cela. Si les calamités tombent sur ceux qui sont extérieurement le peuple de Dieu (car c'est de ceux-là qu'il est parlé dans ce Psaume), sur ceux qui ont été les ennemis de celui qui essayait de marcher pieusement et de se garder du mal, le cœur du juste pleurera sur eux; il ne se réjouit, ni ne triomphe sur eux; sa requête monte à Dieu pour eux. Il attend le renversement de ceux qui avaient pouvoir sur le peuple; il les voit battus par l'ennemi en sorte que leur orgueil soit abaissé pour leur bien, et qu'ils écoutent les paroles du juste; et lui, il connaît la douceur de ces paroles, quelles que soient les peines qu'il traverse. La détresse était profonde, le mal dominait, mais son regard était fixé sur Dieu.

Nous trouvons encore ici que l'objet des désirs du fidèle, c'est la proximité de son âme avec Dieu. «Ne laisse pas mon âme sans ressources» (verset 8). C'est une marque certaine d'un cœur renouvelé. Ainsi, le brigand sur la croix ne songe pas même à ses souffrances, mais il demande à Christ de se souvenir de lui dans son royaume. C'est un tableau frappant d'intégrité de cœur, dans une âme qui, ayant été éloignée de Dieu, est moralement restaurée, bien qu'elle soit encore sous l'épreuve.

Psaume 142

Ici le fidèle exprime une détresse extrême; tout refuge lui manque — aucun homme ne s'inquiète de son âme. Il crie à Jéhovah de sa voix. Comme nous l'avons vu, c'est plus que de se confier en Lui. Dieu est connu selon la révélation de lui-même, et ainsi nous regardons au Seigneur et à l'amour d'un Père. Mais en criant de la voix à Dieu, il y a confession de son Nom; le fidèle reconnaît pleinement sa dépendance et se confie dans le Seigneur. Au lieu d'être inquiet, son cœur peut s'ouvrir devant le Seigneur et lui présenter ses requêtes. C'est un signe certain de confiance lorsque nous lui communiquons nos peines — c'est une grande chose que de les laisser à Dieu. Mais ici nous trouvons une autre consolation; le fidèle est dans le chemin de Dieu. Et de là découle un sentiment d'une immense importance dans les temps d'épreuve, c'est que Dieu sait, reconnaît, et observe de son regard pour l'approuver, le chemin de l'homme fidèle. C'est une source de force et de consolation. Cela suppose de la foi; il nous suffit de réaliser que notre chemin plaît à Dieu. L'esprit peut être accablé sous le poids de l'inimitié et de l'abandon, mais l'âme est en paix, se reposant sur l'approbation de Dieu.

Psaume 143

Je ne mentionne pas ici le désir du jugement, nous en avons déjà souvent parlé comme ayant trait à la dispensation judaïque. Dans ce Psaume, nous voyons une âme fléchissant sous l'angoisse, mais cependant, en principe, une âme en règle avec Dieu; une âme châtiée pour le péché, quoique entourée d'hostilité, mais amenée à être intègre devant Dieu. Elle désire le pardon, afin de ne pas être sous le jugement de la part de Dieu et afin que Dieu soit son libérateur; le fidèle désire cela comme appartenant de coeur à Dieu et étant son serviteur. Le coeur est brisé par l'affliction, mais se confie en Dieu et cherche Son chemin. Il transporte, pour ainsi dire, ses maux de la part de Dieu sur les adversaires, s'associant avec Dieu et demandant qu'il le reconnaisse et défende sa cause contre la puissance du mal dont il s'était servi comme d'une verge. Nous faisons nous-mêmes cette expérience, lorsque nous avons souffert de la malignité de nos ennemis, mais par notre propre faute. Lorsque le coeur est vrai avec Dieu et qu'il s'est complètement soumis, qu'il est restauré, acceptant le châtiment de son iniquité au lieu de s'excuser, il peut alors demander à Dieu d'intervenir en sa faveur contre la méchanceté, mais ceci n'arrive que lorsqu'il a mis la gloire de Dieu au-dessus du moi. L'âme alors s'attache à la jouissance de la bonté de Dieu avec un esprit soumis et adouci, ses motifs (non pas seulement ses voies) sont purifiés, ce qui est le vrai but de la discipline, et elle trouve ainsi la puissance de la communion qui est en relation directe avec nos motifs et l'état de notre coeur.

Les liens du coeur avec Dieu sont fortifiés et parce qu'il en est ainsi nous cherchons sa volonté. «Ton Esprit,» dit-il, «est bon». Le coeur vit dans le sentiment de ce que l'Esprit opère en nous; son influence sur le coeur est bonne. L'âme a trouvé où est le bien. L'accord est établi entre le coeur et les choses de l'Esprit, cet accord est senti et l'âme y trouve de vraies délices. Alors nous disons, comme au Psaume 147, que la louange est bonne; elle est bienséante, agréable, on sent qu'elle est agréable, agréable, parce qu'elle est juste. De plus, nous avons la conscience de la faveur divine qui repose sur nous. Mais en même temps l'âme désire en jouir là où tout sera en harmonie avec cette faveur; là où son exercice et ses fruits seront naturels, car le fidèle est encore au milieu de la souillure des ennemis. Pour nous, cela n'aura lieu que dans le ciel. Par l'épreuve le coeur est sanctifié pour Dieu, par grâce, et confesse en intégrité qu'il ne peut pas soutenir le jugement et s'attend à la faveur et à la délivrance divines.

Psaume 144

Je n'ai qu'une remarque à faire ici. Tous ces exercices nous font connaître ce qu'est l'homme et toute la portée du bien et du mal. Lorsque nous connaissons l'homme, que nous le voyons, que nous le jugeons, et qu'il est cependant délivré, nous avons alors une connaissance de toute la scène qui fait ressortir la patience de Dieu, sa bonté et ses voies, et rend toutes ces choses parfaites à nos yeux. «L'homme est semblable à la vanité» (verset 4), mais nous chantons un nouveau cantique; heureux le peuple auquel il en est ainsi! Nous avons naturellement une connaissance beaucoup plus profonde de toutes ces choses qui ont été établies par un seul acte à la croix, et nous nous tenons pour morts et vivants à Dieu par lui

qui est ressuscité. C'est une nouvelle création et nous sommes enfants du Père. Cependant chacun ne l'apprend pas comme Paul et, dans chaque cas particulier, il faut l'apprendre par expérience. Un esprit simple, saisi par Christ, et qui ne prend pas conseil de la chair ni du sang, l'apprend plus facilement, et marche dans la puissance de la nouvelle création, mais hélas! combien de chrétiens aiment à être Juifs et vivent seulement pour mourir à la fin, n'apprenant la mort que de cette manière, au lieu de mourir d'abord pour vivre ensuite comme vivants à Dieu, passant pour ainsi dire en Christ selon la puissance de cette vie, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment.

Psaume 145

Ce cantique regarde en arrière et montre l'âme (car je ne parle pas ici de dispensation: sous cet aspect c'est l'Esprit de Christ montrant ce qui se passe au millénium) racontant avec louanges et actions de grâces les oeuvres et les voies de Dieu, qu'elle considère dans le passé, et célébrant la grandeur de Dieu. Dans ces voies, le caractère de Dieu s'est entièrement manifesté, et l'âme a appris cette leçon bénie et connaît ce qu'il est. Voyez les versets 8, 9, 14-20. C'est une grande bénédiction. Tout ce que nous avons traversé nous exerce, brise notre volonté, nous fait connaître ce que nous sommes, et, par cette préparation de nos coeurs, nous apprenons ce que Dieu est. Israël avait appris à se connaître dans le désert, mais ici ils apprennent à connaître Dieu, s'ils ont des coeurs pour comprendre: premièrement ce qu'il est, et ensuite de quelle manière il se montre à d'autres. Ce n'est pas seulement sa grandeur: elle a été démontrée en faisant tout concourir à ses propres fins; mais il est plein de grâce, de bonté, rempli d'amour pour les autres et plein de compassion. Il est lent à la colère, — peut-être le coeur s'en est-il plaint quelquefois quand nous étions dans l'épreuve, mais elle *nous* était nécessaire, — et grand en bonté. Oui, souvent nous sommes des Jonas, quoique nous ayons, et que nous ayons eu besoin d'autant de compassion que Ninive. Mais que n'aurions-nous pas perdu sans parler de nous être perdus nous-mêmes, si notre Dieu n'avait pas été tout cela? Tel est le Dieu auquel nous avons à faire et lorsque nous sommes délivrés, nous nous réjouissons en lui, tel qu'il est. Par la foi, sans doute, nous nous réjouissons qu'il soit tel, mais il faut que nos volontés soient brisées, que nos coeurs soient intègres dans leurs désirs, leurs pensées, dans tout leur état, pour qu'ils puissent se réjouir pleinement en Dieu, qui supporte si longtemps le mal que nous haïssons et les méchants qui contrecarrent notre désir de faire le bien, désir auquel se mêle peut-être notre volonté, quand elle revêt sa forme la plus subtile. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés» (Luc 9: 55).

«Car je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde» (Jean 12: 47). Il était la manifestation de Dieu en amour et en long support, et nous devons marcher dans l'amour comme lui a marché, s'offrant lui-même à Dieu, ne cherchant en rien sa propre volonté, s'en remettant à Celui qui juge justement.

Finalement, dans la paix, nous nous réjouissons de tout notre coeur en Dieu comme tel. C'est sa nature, son caractère, d'être bon envers tous, ses compassions étant au-dessus de toutes ses oeuvres. (Comparer les épîtres de Pierre, l'apôtre du gouvernement de Dieu et de ses jugements, par exemple: 2 Pierre 3: 9, l'épître qui applique le jugement au méchant. Il est

aussi le fidèle Créateur, 1 Pierre 4: 9. On voit dans ce passage, comme autre part, que les épîtres de Pierre traitent du gouvernement de Dieu comme les Psaumes, sauf qu'elles introduisent la rédemption).

Premièrement donc, nous trouvons la compassion. Le Seigneur est occupé des besoins des hommes, de tous ceux qui s'en vont tomber (c'est la faiblesse), de tous ceux qui sont courbés (c'est l'oppression). Puis, comme il dit en Jonas: Même de «beaucoup de bétail». C'est lui qui prend soin de l'homme et des animaux. De plus, il y a un caractère moral et des relations dans lesquelles il a affaire avec l'homme. Il est juste en toutes ses voies, il tient compte de tout ce qui est dû à autrui et aussi à lui-même. Il pense aux autres, car cela fait aussi partie de sa justice et il y a un dessein plein de grâce, sans aucun mal, dans ses oeuvres. Son oreille est ouverte au cri de ceux qui le cherchent. Il accomplit le souhait de *ceux qui le craignent*. Il garde ceux qui l'aiment; ainsi il s'intéresse à chaque besoin et tient compte de toutes nos voies. Nous voyons donc que les exercices de nos coeurs nous amènent à le connaître.

Les Psaumes suivants sont les alléluias d'un peuple délivré. On peut toutefois y trouver quelques principes des voies de Dieu en général, parce que Dieu dans la délivrance a montré à qui il pensait et comment il avait soin de nous.

Psaume 146

Nous trouvons ici cette sagesse qui consiste à se confier dans le Seigneur qui endure tout, qui vit à toujours. Ne vous confiez pas en l'homme, dit le Psalmiste; son esprit sort, tous ses desseins périssent. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Non seulement il a la puissance, mais il est fidèle, il garde la vérité pour toujours. De plus sa tendre miséricorde est à l'oeuvre pour le bien-être des affligés. L'opprimé, l'affamé, les prisonniers sont devant ses yeux, les objets de sa sollicitude et de sa puissance; il ouvre les yeux des aveugles, redresse ceux qui sont courbés. Tout cela est une consolation pour le coeur de ceux qui sont dans la souffrance, dans l'épreuve, qui sont opprimés. Mais de plus, il aime les justes, en sorte que, quoiqu'il leur arrive, ils peuvent se confier en lui. Il garde et soulage l'étranger dont le coeur peut souffrir loin de sa patrie, l'orphelin ou la veuve dont les soutiens naturels ont été enlevés. Le coeur du juste a une confiance assurée, le coeur de ceux qui sont courbés, de ceux qui sont privés de soutiens terrestres, a la main fidèle d'un Dieu qui a soin d'eux, parce qu'ils sont dans de telles circonstances. Voilà ce que Dieu est toujours.

Psaume 147

Le grand principe de tous ces Psaumes, c'est que le seul vrai Dieu, le Créateur, Celui qui a soin de toutes les créatures, est spécialement connu comme le Dieu de son peuple, est connu comme juste, plein de compassion et de bonté, par son peuple qu'il a délivré. Ses voies et son caractère se sont manifestés à ceux qui ont été délivrés; mais il est le Dieu d'Israël, tandis que *nous* disons: Notre Père, ou: Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Tout ceci est largement développé dans ce Psaume; nous y trouvons le motif pour se confier en lui dans chaque épreuve, mais aussi pour le chercher et marcher dans la justice pratique, car il prend plaisir en ceux qui le craignent. Il est encore question d'une autre bénédiction qui appartient à son peuple, et à nous aussi, c'est-à-dire sa Parole. C'est la première des bénédictions. Il a donné sa Parole à son peuple, il n'en a pas fait de même pour les autres nations. Il y a ici une différence entre nous et Israël. En soi-même cela est vrai pour tous deux; mais le Juif était renfermé dans son propre système. Le temple était un lieu de refuge pour toutes les nations, mais, même pour les Juifs, il n'y avait aucun accès jusqu'à Dieu, aucune connaissance de lui par la révélation de lui-même. La loi leur enseignait ce que l'homme devait être, les voies de Dieu leur enseignaient bien des leçons, s'ils voulaient les apprendre comme ils le font ici; mais le chemin du lieu très-saint n'était pas manifesté, et le témoignage que Dieu est amour n'avait pas encore été donné. Ils étaient enseignés par ses voies sur la terre, mais ils ne le connaissaient pas dans le ciel; ils ne le connaîtront pas même dans le millénium comme nous le connaissons, quoique sa grâce et sa rédemption leur deviennent plus claires alors; tandis que nous le connaissons comme lumière et comme amour. Nous serons alors dans la maison du Père. C'est pourquoi, tandis que nous avons la Parole qui nous révèle Celui qui s'est sanctifié lui-même, comme homme dans le ciel, à part du monde, nous avons aussi connu l'amour de Dieu se révélant dans la puissance de la vie éternelle. Nous connaissons le Père dans le Fils, et ainsi Dieu comme amour; et, de plus, nous sommes en lui et lui en nous. Nous avons par conséquent un ministère de l'évangile, et chacun de nous est un témoin de l'amour divin et de la justice céleste. Nous n'avons point de sacrificature ici-bas, sauf ce que nous sommes tous, mais nous entrons avec hardiesse dans le lieu très-saint, notre souverain sacrificateur y étant pour toujours. La Parole est dans ce sens autre chose pour nous que pour les Juifs, quoiqu'elle soit toujours la parole de Dieu. Nous avons la Parole pour d'autres, parce qu'elle est la véritable connaissance de Dieu lui-même en grâce, une parole céleste.

Quelques autres éléments de sa bonté sont mentionnés dans ce Psaume, quoique le contenu général en soit le même. Il *guérit* ceux qui sont brisés de coeur, et il bande leurs plaies. Il n'a pas seulement de tendres compassions en grâce, mais un remède, et de plus en plus il établit sûrement, il renforce les barres des portes de la cité de Dieu, et bénit au milieu d'elle ses enfants. Ainsi nous avons dans ce Psaume un déploiement plus complet, plus riche de la grâce. Le principe général est le même: les voies de Dieu révélant ce qu'il est dans sa bonté et son juste gouvernement, et la connaissance de Dieu par le moyen de ses statuts et de ses jugements; mais non pas la révélation de lui-même et l'introduction dans sa présence tel qu'il est, ni la connaissance de son caractère de Père. C'en est plutôt le contraste (voyez Ephésiens 1: 3-5, où nous trouvons la position du chrétien, comme aux versets 19-23, notre relation avec Christ; comparez encore chapitre 5: 25-30).

Psaume 148

Une remarque suffira pour noter le caractère de ce Psaume. Toute la création est appelée à louer Dieu, mais avec le mot additionnel: «Il élève la corne de son peuple». C'est plus que la

délivrance et la miséricorde. Il exalte Israël dans la création comme le peuple de sa faveur sur la terre. Il est le sujet de louanges de ses saints, du peuple qui est près de lui — pensée bénie! mais bien plus encore pour nous qui serons près de lui, sans voile, dans sa maison et en sa présence. Israël est près du Créateur comme son peuple sur la terre; mais nous, avec Dieu notre Père dans le ciel, semblables au Seigneur Jésus, son Fils unique. Dans ce Psaume, comme dans le suivant, il n'est pas parlé de délivrance, parce qu'ils indiquent un progrès: d'abord la miséricorde et la délivrance, ainsi que la faveur divine sur le juste éprouvé au milieu de Sion, puis la corne de son peuple élevée; Israël, un peuple qui est près de lui; et maintenant viennent la joie et le triomphe.

Psaume 149

Dieu prend plaisir en ses bien-aimés, et ils sont son arme contre ses ennemis; les louanges du Dieu fort sont dans leurs bouches, dans leurs mains une épée à deux tranchants, pour exécuter le jugement qui est écrit. Nous voyons aussitôt que nous sommes sur le terrain juif du jugement dans ce monde. Il y a du bonheur, même pour le chrétien, à voir le mal aboli par la puissance: «O ciel! réjouis-toi sur elle, et vous les saints, et les apôtres, et les prophètes». Mais cela n'a lieu pour l'Eglise que lorsqu'elle est sur le terrain prophétique et non pas sur son propre terrain. C'est pourquoi aussi, le Père n'est pas mentionné dans l'Apocalypse plus que dans les Psaumes. Lorsqu'il est question de relation avec le Père, elle se manifeste en amour, et cette différence que nous avons notée si souvent, est aussi distincte, aussi simple que possible pour un cœur spirituel; elle est de toute importance pour rendre les Psaumes intelligibles et pour placer le christianisme sur son terrain propre et véritable. Le chrétien n'est pas un Juif; Dieu ne se révèle pas à lui sous le nom de Jéhovah, mais sous celui de Père, comme Christ l'établit d'une manière si frappante.

Psaume 150

Ce Psaume donne la pleine louange à Jéhovah de deux manières: dans le sanctuaire et dans la forteresse de sa force (*), car ses voies qui viennent du firmament de sa puissance ont toujours été d'accord avec le sanctuaire d'où il gouvernait Israël, et elles confirmaient la révélation qu'il avait faite de lui-même dans le sanctuaire. Il en est de même pour nous: il fait concourir toutes choses ensemble au bien de ceux qui l'aiment, mais c'est en accord avec la place céleste à laquelle ils appartiennent et vers laquelle il les conduit. Christ est maintenant dans la forteresse de sa puissance. Il est loué pour ses actes, loué pour sa grandeur qu'il a manifestée dans ses actes. Jéhovah est l'objet de la louange — Jéhovah le Dieu d'Israël, mais aussi Jéhovah le Créateur et le Conservateur de toutes choses — le juste Juge. Mais ici c'est Jéhovah, *Dieu* dans son sanctuaire. Nous aussi, après tout ce que nous avons reçu dans un sens plus élevé qu'Israël, nous nous glorifions dans les tribulations et finalement en Dieu lui-même — non pas dans ce que nous avons reçu. On ne trouve pas ici, comme auparavant: «Louez notre Dieu,» mais le Psaume s'élève plus haut: «Louez Dieu dans son sanctuaire». Le sentiment profond de ce qu'est Dieu s'élève au delà de la relation dans laquelle nous sommes, quoique ce soit aussi pour nous une relation avec lui dans le sens le plus élevé. L'amour de

notre Père, de Celui qui est notre Père et le Père de Christ, est doux, mais nous nous réjouissons en Dieu. Loué soit son Nom!

(* Il faut traduire le verset 1: «Louez Jéhovah! Louez Dieu dans son sanctuaire! Louez-le dans la forteresse (le firmament) de sa force!». *(Ed.)*

Contrains-les d'entrer

ME 1873 page 201 Lisez Luc 14: 15-24

On peut comparer la grâce de Dieu à un fleuve qui descend des montagnes et qui poursuit sa course en dépit des nombreux obstacles qu'il rencontre. La force du courant manifeste l'abondance et la richesse de la source. Le fleuve a de nombreux obstacles à surmonter; mais étant nourri, il acquiert de la force à mesure qu'il avance, et il laisse derrière lui ou surmonte tout obstacle, pour se répandre partout en rafraîchissant les contrées qu'il baigne, jusqu'à ce qu'il atteigne le lieu de rencontre d'autres fleuves semblables.

Le croyant regardant à Dieu Son Père, peut dire: «Toutes mes sources sont en toi». Le fleuve de grâce vivifiante qui a atteint son âme, descend du coeur même de Dieu, car «Dieu est amour»; et «là où le péché abondait, la grâce a surabondé» (1 Jean 4; Romains 5). De cette source éternelle, le fleuve de la grâce, qui apporte le salut, n'a pas cessé de couler à travers un monde de péché, de misère, depuis que l'homme éloigné de Dieu et perdu l'y fit descendre. La grâce était toujours là; le sang versé d'une victime innocente lui ouvrit le passage, pour qu'il pût couler justement: «afin que comme le péché a régné par la mort, la grâce aussi régnât par la justice pour la vie éternelle par Jésus Christ notre Seigneur» (Romains 5: 21). L'oeil de la foi verra toujours la pure grâce de Dieu intimement associée au sang de Jésus.

Mais quelle opposition la grâce n'a-t-elle pas rencontrée de toutes parts! Combien souvent pour un moment son cours a-t-il été interrompu et violemment détourné dans un autre canal! La nature de la grâce de Dieu est absolument contraire à l'égoïsme de l'homme. L'homme s'irrite contre Dieu et hait son frère, parce que les faveurs les plus glorieuses du ciel sont prodiguées au plus indigne des fils des hommes. Ainsi Cam fut irrité et tua Abel, et le frère aîné dans l'histoire du prodigue fut irrité et ne voulut pas entrer dans la maison où la grâce régnait (Genèse 4; Luc 15). Il en a toujours été de même. Naturellement, l'homme n'aime pas cette grâce; il en médite, il cherche à la détourner et à s'en débarrasser comme Israël à Sinaï, ou bien, n'y réussissant pas, il cherche à corrompre la pureté du fleuve céleste en la mêlant avec ses propres sentiments et ses propres oeuvres. Dans tous les âges de ce monde, la grâce a rencontré de la part de tout coeur d'homme une opposition décidée; mais telle est la profondeur, la richesse et la force de l'amour de Dieu que rien ne peut en arrêter le cours. La source ne tarit jamais, et la grâce, la *libre grâce*, se répand en dépit de tout à travers le désert de ce monde, jusqu'à ce qu'elle ait visité, rafraîchi et béni les nations les plus éloignées.

Ces pensées m'ont été suggérées par les versets 15 à 24 du chapitre 14 de l'évangile de Luc, dans lesquels le Seigneur nous montre la grâce de Dieu qui se répand dans le monde, et la source d'où elle jaillit. En réponse à l'homme qui disait, pendant qu'il était à table avec Lui: «Bienheureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu», le Seigneur déclare immédiatement que le souper était tout prêt, que la grâce avait tout fourni et tout préparé,

et que Dieu invitait l'homme à venir et à manger de ce pain du ciel. Et il lui dit: «Un homme fit un grand souper et y convia beaucoup de gens; et à l'heure du souper, il envoya son esclave dire aux conviés: Venez, car déjà tout est prêt». Ils avaient été conviés précédemment, mais maintenant Dieu les sollicite à entrer, car c'était «l'heure du souper», et déjà tout était prêt. Mais, hélas, «ils commencèrent tous unanimement à s'excuser. Nul d'entre eux ne dit expressément: «Je ne veux pas venir»; mais tous ils avançaient toutes sortes d'excuses. N'est-ce pas ainsi, encore maintenant que plusieurs reçoivent les invitations de la riche et libre grâce de Dieu? Peu de gens disent ouvertement: je ne veux rien avoir à faire avec Christ, ni avec son salut; mais combien qui les négligent et les méprisent l'un et l'autre pour les plaisirs ou les vanités de ce monde, pour la satisfaction d'eux-mêmes, pour des choses de néant! Depuis le commencement, Dieu avait agi en grâce dans ce monde et il avait sauvé ceux qui recevaient sa parole; mais la pleine révélation de sa grâce fut réservée jusqu'à la venue de Christ. Lui «habita au milieu de nous... plein de grâce et de vérité»; «la grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ» (Jean 1: 16, 17). «Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes» (2 Corinthiens 5: 19). La grâce était venue et régnait. Nul n'était impropre ou dédaigné à cause de ses péchés; tout était grâce dans l'invitation, pure grâce, la grâce qui ne fait pas de reproches et qui, dans sa richesse, pardonnait au premier des pécheurs! L'homme que, selon le récit de Matthieu (chapitre 22), le roi fit jeter dehors, fut condamné non à cause de ce qu'il avait fait, mais à cause de ce qu'il avait refusé. La grâce avait tout préparé; mais l'homme méprisa la robe qui convenait à la fête, il rejeta la libre grâce de Dieu en Christ. «Et le roi étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était pas vêtu d'une robe de nocces; et il lui dit: Ami, comment es-tu entré ici sans avoir une robe de nocces? Et il eut la bouche fermée. Alors le roi dit aux serviteurs: Liez-le, pieds et mains, emportez-le, et jetez-le dans les ténèbres de dehors: là seront les pleurs et les grincements de dents».

L'Ecriture ici, remarquez-le, ne dit pas un mot de ce que nous pourrions appeler les péchés de cet homme en général; elle dit simplement qu'il était venu là sans être vêtu d'une robe de nocces; ayant refusé la grâce de Dieu qui seule pouvait satisfaire à ses besoins, tous ses autres péchés de coeur ou de vie demeuraient et descendaient avec lui dans les ténèbres de dehors. Quelle chose solennelle! Le souvenir du motif de la condamnation devient un tourment dévorant dans les profondeurs de la misère éternelle.

Christ seul est le salut du pécheur. Lui seul répond à tous nos besoins. «Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils». Il faut donc nécessairement que nous recevions le Fils, autrement nous ne pourrions jamais recevoir la vie éternelle, car cette vie est en Lui. La seule question qui s'élève est donc celle-ci: Ai-je reçu le Fils comme ma vie éternelle, comme mon tout éternel? Quand nous recevons Christ par la foi, nous recevons toutes choses, la vie, la justice, le pardon, la paix, la faveur divine. Nous avons tout en lui. «Celui qui a le Fils, a la vie; celui qui n'a pas le Fils, n'a pas la vie» (1 Jean 5: 10, 11). Avant que nous recevions Christ, nous n'avons rien, rien que nos péchés et leur responsabilité rien que le poids terrible de péchés non pardonnés. Comment donc quelqu'un refuserait-il d'être sauvé, d'être revêtu

de la robe de noces, paré d'un anneau au doigt, et rendu heureux pour toujours dans la faveur du roi? Pauvre pécheur, viens donc! Pauvre, misérable pécheur sans Christ, sans grâce, sans maison paternelle, viens! Ton Dieu t'appelle, le Sauveur t'invite, le Saint Esprit te sollicite, «car déjà tout est prêt». La maison du Père, une robe de noces, une fête, l'attendent. Pourquoi ne viendrais-tu pas? Pourquoi ne viendrais-tu pas aujourd'hui, maintenant? Rappelle-toi, rappelle-toi qu'avant longtemps, tu seras ou bien dans la salle des noces du Roi, ou bien dans le puits ténébreux, profond, de l'éternel désespoir.

Le Seigneur, dans la parabole qui nous occupe, fait allusion à trois classes de personnes, en rapport avec le fleuve de la grâce.

1. Jésus parle d'abord de ceux qui étaient occupés de leurs propres intérêts terrestres et qui avaient peu de goût pour une fête céleste. Un champ, quelques couples de boeufs, une femme étaient plus pour eux que les richesses que la grâce avait préparées. Ces choses, quoique bonnes et légitimes en elles-mêmes, remplissaient leurs coeurs de manière à leur faire mépriser les choses célestes, et ainsi démontraient leur perdition éternelle. Le roi, à la fin, déclare de la manière la plus solennelle qu'aucun d'eux, «aucun de ces hommes qui ont été conviés, ne goûtera de mon souper». Ils ne furent pas condamnés, remarquez-le bien, pour avoir possédé ces choses ou s'en être occupés, mais parce que leurs coeurs étaient satisfaits de ces choses, ne se souciaient pas des richesses que la grâce avait préparées, et ainsi refusaient l'invitation au «grand souper». Mais la grâce, si elle est méprisée par ceux-ci, se répand sur d'autres.

2. La seconde classe que le Seigneur convia, ce sont les pauvres et les estropiés dans les rues et dans les ruelles de la ville, des gens bien faits pour apprécier la bonté de la part des autres. Quand nous avons été amenés à voir et à sentir notre misère et notre complète incapacité, telles qu'elles sont placées ici en figure devant nous, la bonté qui offre de satisfaire à tous nos besoins, sera la bienvenue et sera appréciée par nous.

Mais quel tableau le Seigneur nous trace ici de l'état spirituel de l'homme, pauvre, estropié, boiteux, aveugle! Misérable, et sans mains pour travailler ou sans pieds pour marcher ou sans yeux pour voir! Quelle condition! Qu'est-ce qui peut répondre à un pareil état de choses, sinon la pure grâce de Dieu dans l'Evangile de son Fils? Ce n'est pas tout d'ouvrir un lieu de prédication dans un endroit ou dans un autre et de faire savoir que l'évangile sera prêché: Si la grâce agit, elle fera bien plus, car elle connaît les profonds besoins des âmes. Elle parcourt les environs, elle s'en va dans les rues et les ruelles de la ville afin de découvrir ceux qui sont spirituellement privés de tout; elle les invite et les supplie instamment, afin qu'ils viennent d'abord, peut-être, là où l'évangile est prêché, mais avec l'unique but de les voir venir à Christ, afin que bientôt ils remplissent la maison du Seigneur et demeurent avec Lui pour toujours.

«Va-t'en *promptement* dans les rues et dans les ruelles de la ville», — tel est le commandement pressant du Seigneur.

3. La troisième classe est dispersée au loin; il faut la chercher dans les chemins et le long des haies. Les nations, les gentils, comparés avec la ville de Jérusalem, ce centre terrestre de toutes les voies de Dieu, sont les lieux éloignés de la terre. Mais la grâce coule, montant et croissant manifestement en énergie et en puissance, quoiqu'elle aie tout le vaste monde devant elle, et en dépit de toutes les oppositions qu'elle a rencontrés à chaque pas. Sa source est dans ce que Dieu est en lui-même.

Deux choses semblent caractériser la scène du travail de l'évangile avant que la salle des noces soit remplie et que la porte soit fermée.

1° La longue patience du Seigneur et sa patiente persévérance dans l'activité de sa grâce. — A la première classe, il envoya son esclave, à l'heure du souper, afin de dire à ceux qui étaient conviés: «*Venez, car déjà tout est prêt*». A la seconde classe, il dit: «*Va-t'en promptement et amène ici les pauvres*». Mais, à la troisième classe, il dit: «*Va dans les chemins... et contrains-les d'entrer*».

2° L'énergie du serviteur, car il a saisi l'esprit de son maître. Il peut revenir de sa tournée de prédication et dire: «*Maître, il a été fait ainsi que tu as commandé, et il y a encore de la place*», aussi libre et disposé que jamais de s'en aller de nouveau et de trouver encore quelques pécheurs qui viennent remplir la maison. Bienheureux le serviteur qui, dans quelque espèce de service rendu au Seigneur, entre dans l'esprit de son maître, et par dessus tout, certainement dans une sphère comme celle-ci.

Il me semble que je comprends maintenant le sens de ce texte: «*Contrains-les d'entrer*», me disait l'autre jour un zélé prédicateur; et il m'en donna l'explication suivante: Si je rencontre sur mon chemin un ami que je désire voir chez moi, je ne lui dis pas seulement: la porte est ouverte, viens, nous serons heureux de te voir. Non, je le prie, je le sollicite, je le prends par la main et je lui fais sentir ainsi le vif désir de mon cœur, en sorte qu'il est contraint d'entrer. Eh bien, c'est ainsi que nous devrions convaincre des pécheurs de notre amour pour leurs précieuses âmes, en sorte que nous les contraindions à venir à Celui qui les aime infiniment plus que nous ne le faisons. J'étais si convaincu que c'est là l'esprit de ce passage que dimanche dernier je me sentis poussé à entrer dans une voie nouvelle. J'étais pressé du désir d'amener des âmes à Christ, en leur annonçant le message de sa grâce, et quand j'eus fini, j'invitai ceux qui y seraient disposés, à demeurer là pour prier ou pour nous entretenir ensemble, selon que le Seigneur le donnerait. Un petit nombre seulement de mes auditeurs sortit et pour la première fois, au lieu de rester, comme je l'avais fait jusque là, à ma place, après avoir prêché jusqu'à ce que la salle fut vide, j'allai me placer au milieu de ceux qui se trouvaient là. Quelques-uns des frères prièrent avec beaucoup d'instance; moi, je parlai à plusieurs qui étaient là et qui étaient profondément exercés dans leurs âmes... plusieurs reçurent ainsi la paix. Un homme fut saisi si vivement dans son esprit qu'il se leva et que dans quelques simples paroles il déclara ce que Dieu avait fait pour son âme. Nous avons eu dès lors plusieurs réunions de prières pour demander que le Seigneur continue à bénir cette oeuvre, et tous les frères sont encouragés.

Ainsi coule le fleuve de la riche, pleine, infatigable, persévérante grâce de Dieu, et ainsi il faut qu'il coule, s'approfondissant, s'élargissant et se répandant jusqu'à ce qu'il ait atteint les extrêmes limites des conseils de l'amour divin et tiré d'entre les nations de la terre assez d'âmes pour remplir la maison qui est aussi grande que le coeur de Dieu. Que le Seigneur, le céleste Maître, enseigne, conduise et dirige tous ses chers serviteurs qu'il emploie maintenant dans le champ de l'évangile, de telle manière qu'il accomplisse en eux le vrai sens du passage qui nous occupe, par la puissance du Saint Esprit, en sorte que beaucoup des âmes qui nous entourent soient moralement contraintes d'entrer, et, que bientôt sa maison soit remplie!

Pensées sur 1 Corinthiens 1: 27-31

ME 1873 page 210

Toute la folie de l'homme et même des saints sert à faire ressortir la sagesse de Dieu: toute pensée est tournée par lui en bien; toutefois cela n'excuse en rien notre folie. Deux choses sont ici manifestées; d'abord tout ce qui est de l'homme est réduit à néant; puis Dieu intervient, et la justice de l'homme, son insouciance, son péché, tout enfin, est complètement anéanti. Nulle chair ne peut se glorifier devant Dieu. Dieu veut-il donc que les hommes ne se glorifient point du tout? Non; ce n'est pas ce que Dieu veut: mais «que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur» (verset 31).

Tout, ici, est parfait en force, en sagesse, en sainteté; l'homme n'aura jamais à avoir honte de ce qui est parfait et qui ne passera jamais, alors que tout le reste flétrit. Quelle chose précieuse pour le saint! Il paraît étrange pour un pauvre pécheur d'être capable de dire qu'il peut «se glorifier dans le Seigneur!» La nature a une si puissante tendance à se glorifier dans d'autres choses! L'homme a besoin de se glorifier en quelque chose; il se glorifiera peut-être même d'être le plus grand des pécheurs; il se glorifiera dans ses péchés, dans sa misère, dans n'importe quoi qui se rattache à lui-même. Mais quand Dieu intervient, tout cela prend fin bientôt; l'homme se cache aussi promptement que possible, et il a honte de tout ce dont il se glorifiait auparavant. La condition de l'homme, par nature, est d'être «sans Dieu», lors même qu'il puisse être béni de Dieu de toutes bénédictions temporelles; il voudrait être débarrassé de la présence de Dieu, mais dans un sens il ne le peut pas. «Où irai-je loin de ton Esprit, et où fuirai-je loin de ta face? Si je monte aux cieux tu y es, et si je me couche au sépulcre, t'y voilà, si je prends les ailes de l'aube du jour...!» (Psaumes 139) Vains efforts, un homme ne peut pas fuir la présence de Dieu et cependant vous vous y trouvez malheureux!

Si un homme a la prétention d'être juste, Dieu renversera toute sa prétention comme il le fit chez Paul. Nous sommes facilement satisfaits de nous-mêmes: une très petite justice nous suffit; et il y a autre chose encore: l'homme aime à faire sa propre volonté; il ne sait pas ce que c'est que l'obéissance. Mais quand Dieu entre sur la scène, les choses pourront-elles demeurer ainsi? Christ est venu non pour sauver les justes, mais les pécheurs; ainsi si un homme doit être sauvé, il faut qu'il soit traité comme un pécheur. Qu'était toute cette justice si vantée de Paul de Tarse? Il faut que Dieu le cherche et le reçoive à Lui comme un pauvre pécheur. Toute la propre justice de l'homme n'est après tout que de l'orgueil, et se montre telle quand on la suit jusqu'à sa racine. Le «frère aîné», dans l'histoire du prodigue, dit: «Comment? Recevra-t-il un prodigue?» Son orgueil se refuse à entrer pour se trouver avec un tel homme. Il y a beaucoup de «frères aînés», de nos jours, et aussi de frères plus jeunes. L'homme dans sa vanité voudrait prétendre être sage, tandis qu'il n'est que comme le petit de l'ânesse (comparez Exode 13: 13). Quelle est sa sagesse? Il ramasse çà et là quelques bribes de connaissance, et il appelle cela de la sagesse: c'est la sagesse de l'homme, un tissu de

pensées pour s'élever lui-même. L'homme est «plus léger que la vanité même» (Psaumes 62: 9). Mais il y a un «sentier» que «l'oiseau de proie n'a point connu, et que l'oeil du milan n'a point découvert» (Job 28). La vraie sagesse est là.

Tout ce qui ne donne pas le repos à la conscience est de la folie et passe.

Vivre dans l'insouciance, et se glorifier dans le péché et la propre justice, n'est que folie et que vanité. Ces deux choses diffèrent l'une de l'autre en ce que l'homme à propre justice est plus orgueilleux que son voisin; mais dès qu'il est amené dans la présence de Dieu, il n'y a pas un seul des motifs qui le conduisaient qu'il ne serait content de ne pas avoir eu. Il y a un chemin ouvert pour échapper au jugement. Dieu dit: «Où es-tu?» — Vous êtes nus, dans la présence de Dieu, mais il y a une ressource pour vous dans l'amour de Christ, et cette ressource nous est donnée ici-bas, non pas quand nous entrerons dans le ciel. Il y a assez d'amour en Jésus pour ouvrir le coeur du plus vil des pécheurs. «Nul ne t'a-t-il condamné? — Nul, Seigneur. Et Jésus lui dit: Moi non plus, je ne te condamne pas; va, et ne pêche plus» (Jean 8: 10, 11).

Il y a assez d'amour en Jésus pour répondre au besoin et y satisfaire, C'est pourquoi je n'ai nul besoin de cacher mes péchés; l'amour ne laisse pas de place pour la fraude, dans le coeur; je ne suis pas tenté de me disculper: quand Christ vient, tout cela est ôté.

«Le Christ Jésus nous a été fait sagesse de la part de Dieu, justice, sainteté et rédemption» (verset 31). Quand nous avons reçu la vie éternelle en Christ, la mort était en nous; mais la vie est venue, et cette vie est «dans le Fils». Christ nous a été fait sagesse de la part de Dieu. Quelle sorte de sagesse? Sagesse de Dieu. Comment Dieu a-t-il pu aimer un être tel que moi? La sagesse de Christ est là. Quand Christ est fait sagesse pour moi, je puis me passer de ma propre sagesse et apprendre de Lui, comme un petit enfant. Comment Christ a-t-il été sagesse? Il est descendu là où la mort régnait et il a triomphé de la mort; le monde avait péché contre Dieu, et Christ est venu dans le monde en grâce: voilà la sagesse! L'iniquité va son train dans le monde; d'où vient que Dieu use de patience? Il veut sauver des pécheurs: voilà la sagesse!

La «justice» est la justice parfaite de Dieu lui-même. Non seulement je puis trouver une «sagesse» qui me rend calme et tranquille, mais Dieu me présente aussi une «justice» dans laquelle il n'y a point de défaut; et, par sa grâce, Christ est aussi pour moi «sainteté». La règle et la mesure, la puissance et la mise à part de la nouvelle vie sont toutes *en Christ*. Ce n'est pas une mise à part comme celle d'Israël, par la circoncision, la mer Rouge, etc., mais une mise à part en Christ. Christ est la clef pour l'énigme de ce monde? En Lui je n'ai plus à trembler de frayeur devant Dieu. Au contraire, je puis me glorifier en Dieu, je puis l'adorer Lui qui est parfait; et plus j'examine et je pèse ces choses, plus tout me paraît parfait et admirable. Nous n'avons pas à ronger quelque petit bout de la loi, en nous disant que Christ a fait tout le reste. «La grâce et la vérité vinrent par Jésus Christ».

Christ est aussi ma «*rédemption*». Par elle la puissance du mal et de la mort est détruite.

Nous attendons la délivrance de notre corps (Romains 8: 23). J'ai trouvé la «rédemption» maintenant en Christ, mon «Chef», et j'en attends le fruit plein. Pourquoi attendons-nous? Parce que c'est le temps de la «patience et de la longue attente» de Dieu (Romains 2: 4; 2 Pierre 3: 15). «Nous attendons par l'Esprit, sur le principe de la foi, l'espérance de la justice» (Galates 5: 5). Dans le sens le plus élevé et le meilleur, nous sommes maintenant rachetés par Christ: «Nous sommes dans le Véritable, savoir dans son Fils Jésus Christ» (1 Jean 5: 20). Nous n'avons pas simplement la vie d'Adam, mais celle de Dieu en Christ; — c'est ici un baume pour le coeur. Combien notre position est différente de celle d'un pécheur tremblant devant un juge! — D'où vient tout cela? Christ a pris nos coeurs, en grâce, et il les brisera et les humiliera comme il a pris Job et l'a brisé, afin de montrer ce qu'il y avait en lui. Ce qui fut manifesté, se trouvait dans le coeur; autrement cela n'aurait pas été manifesté. — «Se glorifier dans le Seigneur» est la vraie humilité; le confesse ainsi que j'ai honte de moi-même, mais je confesse Christ.

Le consolateur est-il venu? – et s'en est-il allé?

ME 1873 page 221 - Darby J.N.

On recule quand on n'avance pas. Je ne sais si ceux qui croient avec l'Écriture que l'Église, le corps de Christ, commença le jour de la Pentecôte, ont fait des progrès, parce qu'ils se soumettent à l'Écriture et à Christ, ou bien si ceux qui rejettent la vérité sur ces points ont perdu ce qu'ils avaient, et ont reculé; mais, quoiqu'il en soit, la distance entre les uns et les autres s'est démesurément agrandie. Je ne prétends pas dire si le manque de fidélité a été l'occasion de la perte de tant de précieuses vérités chez ceux à qui je réponds ici; mais leur ignorance au sujet d'une vaste étendue de connaissance scripturaire est très frappante dans celui qui s'est fait l'interprète de leurs pensées, un homme que j'ai connu longtemps et dont, quelque séparé que je sois de toute sa marche présente, je reconnais l'activité dévouée. Je suis sûr, — et c'est une joie pour moi, — que Dieu reconnaîtra tout ce qui, en lui, est de Dieu; mais ses livres ne donnent sur les sujets qui nous occupent ici aucune lumière et montrent une ignorance absolue de ce que c'est que l'Église et de ce que c'est que la présence du Saint Esprit, le Consolateur; ces deux sujets qui sont d'une importance capitale pour les chrétiens maintenant, et par lesquels Dieu opère afin de faire sortir ses saints de l'état dans lequel ils sont systématiquement plongés, pour aller à la rencontre de l'Époux qui vient.

L'opposition à ces deux vérités, savoir l'Église et ce qu'on appelle l'enlèvement des saints, marche toujours de front; elle ramène les chrétiens en arrière, ou les retient dans ce hors de quoi Dieu les appelle. Je ne parle pas ici de bases de communion, mais de ce par quoi Dieu agit dans ses saints et envoie même un évangile clair aux pécheurs. Ce qui réduit l'Église au niveau du judaïsme, réduit l'Évangile à l'obscurité du légalisme combattu par Paul. C'est pour ce motif que je m'occupe des brochures qui ont été publiées sur ce sujet, car il est autrement réellement fastidieux de repasser sur le terrain si souvent parcouru, sans une seule idée nouvelle, même erronée, qui donne quelque animation au voyage. Tout ce que disent ces traités a été bien des fois complètement réfuté; mais, à voir la naïve solennité avec laquelle l'auteur avance des objections qui n'ont pas la moindre force pour quelqu'un d'un peu versé dans les Écritures, on croirait volontiers qu'il ignore tout ce qui s'est passé dans la discussion des questions tant de fois examinées et vidées.

L'auteur des brochures a trouvé un passage obscur dans un très bon traité qu'il discute, et il s'en prévaut de son mieux; il a trouvé aussi une expression incorrecte chez un de ses propres amis qui connaît la vérité sur ces points, et il cherche à en profiter. Il trouve à redire à l'expression: «Quand Christ était dans l'incarnation», expression inexacte, cela va sans dire, mais dont chacun peut comprendre le sens, l'écrivain voulant évidemment désigner par elle cette période de la vie de Christ sur la terre dans laquelle il était incarné ici-bas. Dans le passage obscur, les expressions peuvent en effet induire un ignorant à confondre l'état de vie dans lequel Christ est entré (et ce qui est nécessaire pour être associé et uni à Lui, en contraste

avec son état ici-bas, dans lequel il est impossible qu'il y eût union) avec le fait de la vie en puissance dans le Fils, qui est la prérogative du Fils en tout temps (quoique n'ayant jamais été révélé jusqu'à ce qu'il fut incarné). Le Fils avait le pouvoir de vivifier, et il vivifiait pendant qu'il était sur la terre (Jean 5); mais il n'y avait pas d'union avec Lui, l'union ne consistant pas dans la vie, quelque répandue qu'en soit la pensée.

Il est extrêmement important de bien comprendre la doctrine de nos opposants et de la grande masse des «chrétiens évangéliques», relativement au Saint Esprit; — comment ils rejettent absolument ce qui constitue le caractère essentiel de la position chrétienne, et cela non seulement pour ce qui concerne l'Eglise, mais aussi la personne du chrétien individuellement. Ce qui constitue le caractère essentiel et distinctif de l'état chrétien présent (non pas son fondement, mais son caractère essentiel et distinctif), c'est la présence du Consolateur. C'est de cela que les prophètes avaient prophétisé; c'est cela que Christ avait promis; c'est cela que Christ a donné comme la preuve de son élévation à la droite de Dieu. On veut nous persuader que tout cela est perdu pour l'Eglise — qu'il n'y a rien eu de particulier à la Pentecôte, si ce n'est ce qu'on appelle les dons miraculeux, et ceux-là sont perdus; et pour le prouver, on s'appuie sur ce que nous lisons, Actes des Apôtres 1: 5 et 2: 15, «baptisés de l'Esprit Saint», ou «dans l'Esprit Saint». «Le sens de ces passages est très simple», nous dit-on, «les disciples devaient être plongés ou baptisés dans les puissances du Saint Esprit, ce qui eut lieu le jour de la Pentecôte — lorsque le Saint Esprit vint sur les disciples. Voudrait-on prétendre que nous avons maintenant le baptême de la Pentecôte qu'on rattache à 1 Corinthiens 12: 12 ...? Si cela était, nous serions donc aujourd'hui en possession des dons de la Pentecôte, que très certainement nous n'avons pas...» «Le fait que nous sommes baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, ne vient pas après la régénération, mais en forme une partie intégrante et nécessaire». Or je regarde ces déclarations comme étant le principe même de l'apostasie annoncée, et comme un reniement de ce qui est l'essence et le trait caractéristique du christianisme; savoir la puissance et la grâce données à la suite de l'élévation de Jésus à la droite de Dieu et le fruit de son oeuvre accomplie, qui consisteraient, au dire de nos opposants, simplement dans la jouissance des dons miraculeux que très certainement nous n'avons pas.

Écoutons l'Écriture sur ce point. Il est évident que ce n'est pas le fait des miracles qui fait la différence. Il y a eu des miracles de tout temps, et le Seigneur en a fait, et par Sa puissance, ses disciples aussi en ont opéré. Il est vrai que quant à leur étendue et à leur caractère à certains égards et à des égards très intéressants (comme pour ce qui concerne les langues), il y a une différence. Les apôtres devaient faire de plus grandes choses que celles que Jésus avait faites, parce qu'il s'en allait au Père; mais, je le répète, ce n'est pas le fait des miracles qui faisait la différence, car il y a eu des miracles de tout temps. Mais les prophètes avaient parlé du don de l'Esprit versé d'en haut, comme d'un trait distinctif des temps glorieux du Messie et de la bénédiction promise. Le don de l'Esprit était identifié avec la bénédiction d'Abraham venant sur les nations: les juifs l'ont reçu alors (voyez Galates 3: 14). C'était là la gloire de la promesse que nous lisons dans Joël, — là, la bienheureuse promesse liée au Rédempteur venu

à Sion (Esaïe 59), — là, la promesse de pleine bénédiction proclamée par le même prophète, chapitre 32: 15. Le Messie vint et fut rejeté; mais cette présence du Saint Esprit (quoique Christ ne fût pas présent, et que, pour autant, le Saint Esprit fût là à son lieu et place) devint, pour cette raison même, la bénédiction essentielle, nécessaire, distinctive, présente du christianisme, fondée sur le parfait accomplissement de l'oeuvre de Christ et de son élévation à la droite de Dieu. Le Seigneur lui-même prend soin de nous en instruire dans l'évangile de Jean: «Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Ecriture, des fleuves d'eau vive découleront de son ventre. Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (Jean 7: 38, 39). C'est ici un passage de la plus haute importance. Aucun chrétien ne s'est jamais imaginé que cette divine Personne, le Saint Esprit, commença à exister après cela seulement; je n'ai pas besoin d'insister sur ce point en parlant à des personnes qui sont dans la vérité, quelles qu'elles soient.

L'Ecriture nous apprend que cet Esprit divin est l'agent direct dans la création et sur les créatures, depuis le commencement. Au milieu de tant de passages que je pourrais citer pour le démontrer, je me borne à rappeler que «l'Esprit de Dieu se mouvait sur la face des eaux»; et que: «Par son Esprit il a étendu les cieux». Le Seigneur lui-même, accomplissant ses oeuvres sur la terre, pouvait dire: «Si moi, par l'Esprit de Dieu, je chasse les démons» (Matthieu 12: 28). Tout croyant sait pareillement que l'Esprit de Dieu opérait sur les prophètes; il serait superflu de multiplier les citations sur ce point.

Mais ce qui était un fait entièrement nouveau, c'est que cette divine Personne, le Saint Esprit, dût venir et faire sa demeure sur la terre, en conséquence de l'accomplissement de la rédemption; et ce fait était si distinctif et capital, et un fait si caractéristique de la condition terrestre, d'un état de choses qui était l'objet spécial des conseils éternels de Dieu, que l'Ecriture nous dit, en regardant vers la terre: «l'Esprit *n'était pas encore*» (Jean 7: 39). Ce qu'on pouvait appeler l'Esprit saint, c'est-à-dire la présence personnelle de l'Esprit dans les rachetés, n'était pas encore; et Dieu nous en donne la raison dans le même passage: «Jésus n'avait pas encore été glorifié». Le Saint Esprit pouvait accomplir toutes les opérations divines qui devaient être accomplies, mais il ne pouvait pas demeurer, et avoir un temple sur la terre comme étant descendu du ciel, jusqu'à ce que Christ fût dans le ciel comme homme, ayant accompli la rédemption, — jusqu'à ce que Jésus eût été glorifié. Cette distinction entre les opérations précédentes de l'Esprit, et la venue de l'Esprit, est clairement tracée par Pierre quand il nous dit, que «les prophètes... se sont informés et enquis avec soin, recherchant quelle sorte de temps l'Esprit de Christ qui était en eux indiquait, rendant par avance témoignage des souffrances qui devaient être la part de Christ et des gloires qui suivraient; et il leur fut révélé que ce n'était pas pour eux-mêmes, mais pour vous, qu'ils administraient les choses qui vous sont maintenant annoncées par ceux qui vous ont annoncé la bonne nouvelle par l'Esprit saint envoyé du ciel» (1 Pierre 1: 10-12). L'Esprit de Christ était dans les prophètes; — maintenant, le Saint Esprit est envoyé ici-bas du ciel. Jean, à la fin de son évangile, traite ce sujet à fond. Il nous dit cette parole de Jésus, au chapitre 14: 16, 17: «Et moi je prierai le Père,

et il vous donnera un autre Consolateur, pour être avec vous éternellement, l'Esprit de vérité que le monde ne peut pas recevoir parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas; mais vous, vous le connaissez, parce qu'il demeure avec vous, et qu'il sera en vous».

Le Père a été révélé dans le Fils; les disciples auraient dû savoir cela (versets 9, 10); mais maintenant ils sauraient que Lui était dans le Père, et eux en Lui, et Lui en eux. C'était là quelque chose d'absolument nouveau, par le Saint Esprit, — et le Père l'enverrait au nom de Christ. Au chapitre 15, Christ d'autre part envoie l'Esprit d'auprès du Père; et l'Esprit rendrait témoignage de Christ. «Quand le Consolateur sera venu, lequel je vous enverrai d'auprès du Père...» (verset 26), et la portée de ce fait était si étendue que, quelque grande et précieuse que fût la bénédiction de la présence de Christ ici-bas, Christ dit à ses disciples la vérité: «Il vous est avantageux que moi je m'en aille, car si je ne m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai» (chapitre 16: 7).

Je prie mon lecteur de peser maintenant tous ces témoignages du Seigneur annonçant l'envoi et la venue du Saint Esprit, à la suite et en conséquence du départ de Christ. Les disciples reçurent pour ce motif l'ordre de rester à Jérusalem jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la puissance d'en haut (Actes des Apôtres 1: 4-8). Quand Christ va les quitter, il leur donne l'assurance qu'ils seront baptisés de l'Esprit saint dans peu de jours (Actes des Apôtres 1: 5). Nous pouvons mesurer l'importance du grand événement qui leur était annoncé, par le fait que Jean-Baptiste le présente comme un des grands traits qui caractérisaient distinctement le Christ, son second caractère étant celui-ci, qu'il était l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde (Jean 1: 33; et Matthieu 3: 11). Mais nous apprenons par l'Écriture que c'est seulement à la suite de son élévation à la droite de Dieu que Christ reçut le Saint Esprit à cette fin. «Ayant donc, été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 2: 33). Ainsi, Pierre rend témoignage à ceux qui l'entendaient, disant: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés; et vous recevrez le don du Saint Esprit; car à vous est la promesse, et à vos enfants, et à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à Lui» (Actes des Apôtres 2: 38, 39). Ainsi encore, Actes des Apôtres 5: 32; le même apôtre dit: «Et nous lui sommes témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit Saint que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent», — liant ce don tel que les Actes nous le présentent avec Jean 15: 26, 27. Pareillement, dans la première épître de Jean, nous lisons: «Et celui qui garde ses commandements demeure en Lui, et Lui en cet homme; et par ceci nous savons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné» (chapitre 3: 24).

Toutes ces écritures établissent aussi clairement que le témoignage de Dieu peut le faire, que le Saint Esprit, ce qui distinctivement est appelé le «Saint Esprit» et le «Consolateur», n'était pas donné avant que Christ eût été glorifié, — que si Christ ne s'en était pas allé, le Saint Esprit ne serait pas venu, et qu'il n'est jamais venu avant que Christ ait été ainsi glorifié: alors, il fut envoyé, Christ l'ayant reçu alors, selon la promesse du Père. Je dis que le Saint Esprit, en tant qu'ainsi venu, «n'était pas» avant que Christ ait été glorifié. Si le don était simplement une partie intégrante et nécessaire de la régénération, il en résulterait que

personne n'aurait été régénéré auparavant; et il est parfaitement certain, quoiqu'il en soit, que le Consolateur ainsi promis n'était pas la régénération ou la vivification (*), parce que «le Fils vivifie ceux qu'il veut» (Jean 5: 21).

(*) Il n'est peut-être pas inutile de faire remarquer que l'auteur de ces pages ne pense pas lui-même que la régénération soit identiquement la même chose que la vivification, mais qu'il la tient plutôt pour l'expression du nouvel état de choses dans lequel le chrétien est introduit maintenant en Christ. Le mot est employé ici dans son usage ordinaire, comme équivalent de la nouvelle naissance. (Réd.)

De plus, pendant la vie de Jésus, les morts entendirent la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendirent, vécurent; cependant le Saint Esprit n'était pas encore venu (Jean 7: 39). Le Père réveille les morts et les vivifie; de même aussi le Fils vivifie ceux qu'il veut; mais le Saint Esprit ne pouvait pas venir avant que Christ s'en fût allé. La venue du Saint Esprit, et «vivifier», sont deux choses distinctes. On veut bien le reconnaître, et on admet que la venue du Consolateur est postérieure à la glorification de Christ; mais, dit-on, c'était la communication des dons de la Pentecôte, que certainement nous n'avons pas. Cela est-il vrai? Il faut nous en rendre bien compte. Le Consolateur et la vivification, cela est très certain, sont deux choses distinctes, et la seconde de ces deux choses eut lieu avant que Christ fut glorifié, tandis que l'envoi du Saint Esprit eut lieu après. Mais, dit-on, ce qui a été donné là, c'est la jouissance des «dons de la Pentecôte que nous, certainement, nous n'avons pas». Autrement dit: nous n'avons pas le Consolateur! — Comprenez-vous, cher lecteur, de quelle chose sérieuse il s'agit, et comment cet affreux système amène au reniement absolu de la présence du Consolateur comme part du chrétien? Que devient alors la déclaration de l'apôtre, Actes 2: 38, 39, que la promesse du Saint Esprit que devaient recevoir ces hommes, après qu'ils se seraient repentis et qu'ils auraient été baptisés, était «à tous ceux qui sont loin, autant que le Seigneur notre Dieu en appellera à Lui?» Que devient la promesse du Seigneur, qu'il donnerait aux siens «un autre Consolateur», qui ne pourrait pas venir jusqu'à ce que Lui-même s'en fût allé, et qui demeurerait pour toujours avec eux (*)? Quoique fût le Consolateur, il n'était pas donné du tout, bien certainement, jusqu'à ce que Christ s'en fut allé, et ait été glorifié, ce qui revient à dire que ce don n'était pas ce qui existait auparavant comme action du Saint Esprit dans les prophètes et dans les saints. S'il s'agit seulement des dons de la Pentecôte, et si très certainement nous ne jouissons pas de ces dons, il est évident que le Consolateur s'en est allé; mais s'il s'agit de quelque chose d'autre, — bien que manifesté dans ces dons, — s'il s'agit de la vraie présence de Dieu par l'Esprit sur la terre dans les saints, *alors* mes opposants, et hélas beaucoup d'autres, renient la vraie présence de Dieu sur la terre dans ses saints, ce fait divin d'une portée si immense qui devrait caractériser le christianisme et être la source de tout notre bonheur présent, — ce qui seul fait le christianisme ce qu'il est. Si Dieu demeure en nous par son Esprit, c'est là autre chose que seulement les dons de la Pentecôte, ou seulement le fait que je suis spirituellement vivant par la grâce.

(*) Jean 14: 15-17, 26; 15: 16; 16: 7-15.

La doctrine qu'on veut nous opposer est le reniement de la présence de Dieu par l'Esprit dans l'église, ou dans le saint, en dépit de la promesse de Christ que le Saint Esprit demeurerait pour toujours avec nous, et que tous ceux que Dieu appellerait le recevraient.

Recherchons maintenant ce que l'Écriture nous enseigne positivement sur ce point aussi. Les passages que nous citerons serviront en même temps à montrer la funeste erreur de ceux qui veulent absolument confondre le baptême du Saint Esprit, ou la réception de l'Esprit par les saints, avec la régénération ou la nouvelle naissance.

L'Écriture est aussi claire que des paroles peuvent l'être. Dans le passage déjà cité plus haut, nous lisons: «Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en Lui» (Jean 7: 39). Les disciples croyaient en Christ, et il fallait qu'ils crussent ainsi avant qu'ils reçussent le Saint Esprit de cette manière; mais nous sommes tous enfants de Dieu par la foi en Jésus Christ. Les disciples furent d'abord enfants, régénérés; ensuite, ils reçurent le Saint Esprit. C'est ce que nous confirme expressément l'épître aux Galates: «Vous êtes tous fils de Dieu par la foi dans le Christ Jésus»; et puis, ayant reçu l'adoption (savoir la position de fils, comme don) par la venue du Fils ici-bas, qui vint pour nous et qui nous racheta: «Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos cœurs, criant: Abba, Père!» (Galates 3: 26; 4: 6). Remarquez-le, il ne s'agit pas des dons miraculeux de la Pentecôte, mais de l'Esprit criant «Abba, Père!» dans nos cœurs.

Pierre aussi dit: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ en rémission des péchés; et vous recevrez le don du Saint Esprit» (Actes des Apôtres 2: 38). — Or je suppose qu'on admettra bien, que lorsque ces hommes se furent repentis, et eurent été baptisés, ils étaient ce qu'on appelle régénérés; mais d'après les paroles de Pierre, ce n'était là que le motif de la réception par eux du don du Saint Esprit comme conséquence. Tous les onze, nous le savons, étaient des croyants vivifiés, nets par la Parole que Christ leur avait dite; mais ils devaient recevoir et ils reçurent le Saint Esprit, après cela.

Paul, en parfait accord avec ce que dit Pierre dans son discours, demande aux disciples qu'il trouve à Ephèse: «Avez-vous reçu l'Esprit saint après avoir cru?» (Actes des Apôtres 19: 2.) — Question parfaitement absurde, si cette réception de l'Esprit avait formé une part intégrante et nécessaire de leur régénération. Et ils lui dirent: «Mais nous n'avons même pas oui dire si l'Esprit saint est», autrement dit si ce que nous avons entendu de Jean, a été accompli, savoir que Christ baptiserait du Saint Esprit.

Ainsi encore, dans l'épître aux Ephésiens, le même apôtre nous dit: «Auquel aussi ayant cru, vous avez été scellés du Saint Esprit de la promesse» (Ephésiens 1: 13). Et dans la seconde épître aux Corinthiens: «Or celui qui nous lie fermement avec vous à Christ, et qui nous a oints, c'est Dieu, qui aussi nous a scellés, et nous a donné les arrhes de l'Esprit dans nos cœurs» (2 Corinthiens 1: 21, 22). Ainsi encore, dans la première épître aux Corinthiens: «Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint Esprit... que vous avez de Dieu» (1 Corinthiens 2: 19). L'apôtre ne parle pas d'un état de régénération du cœur, mais du corps comme temple du Saint Esprit. Ainsi encore, au chapitre 5 des Actes, Ananias et Saphira «mentent à l'Esprit saint»; ils mentent donc «à Dieu» (Actes des Apôtres 5: 3, 4); car l'Église était «édifiée ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit» (Ephésiens 2: 22).

L'Écriture nous donne ainsi la certitude de la présence personnelle de Dieu dans l'Église, et dans les saints individuellement, dans la personne de l'Esprit, à la suite, et comme chose distincte de la foi et du fait qu'on est enfants, cette présence de Dieu étant le sceau de cette foi, le fruit de la rédemption accomplie, et en conséquence postérieure, et seulement postérieure à la glorification de Jésus, par qui, et au nom de qui, par le Père, l'Esprit fut envoyé comme l'autre Consolateur. Tout cela est on ne peut plus simple. Quels sont ceux que Dieu régénère, et quels sont ceux que Dieu scelle? Il n'y a que des incroyants qui puissent être régénérés; — et il n'y a que des croyants qui puissent être scellés.

Dieu n'eut jamais la pensée d'habiter au milieu de son peuple avant que la rédemption fut accomplie. Il n'habita jamais avec Adam, jamais avec Abraham, mais les visita tous deux; mais aussitôt qu'il eut racheté Israël d'Égypte, il veut qu'Israël sache qu'il les a rachetés ainsi pour habiter au milieu d'eux (Exode 19: 46). *Maintenant*, Dieu fait ainsi par son Esprit; mais il le fait à la suite et en conséquence de la rédemption. — Les figures nous apprennent la même vérité: le lépreux ou le sacrificateur était d'abord lavé, — c'est la régénération; ensuite, aspergé de sang, comme nous le sommes par le sang de Christ; ensuite, oint du Saint Esprit, — ce qui n'est pas le lavage de la régénération, mais le don du Saint Esprit. Ainsi, quand nous recevons la promesse de l'Esprit par la foi, la foi vient la première.

L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants, et il nous vient en aide dans nos infirmités, intercédant selon Dieu (Romains 8: 16, 26, 27).

Je pourrais citer beaucoup d'autres passages à l'appui de ce que je viens de dire, mais ceux-ci suffisent. Les croyants sont scellés du Saint Esprit, mais ce sont des incroyants qui sont régénérés par Dieu; et il faut qu'ils soient régénérés avant qu'ils puissent être scellés par ce Saint Esprit de la promesse.

S'agit-il seulement de dons? Notre corps, souvenons-nous en, est un temple par la réception du Saint Esprit; il ne s'agit pas seulement d'une action qui vient du dehors, mais de l'habitation de l'Esprit en nous. C'est là autre chose que simplement les dons miraculeux: l'amour de Dieu est versé dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous a été donné; l'Esprit est les arrhes de notre héritage; nous sommes conduits par l'Esprit, conduits dans toute la vérité par lui (*). Avons-nous perdu tout cela? Ou serait-ce là simplement la régénération? N'y a-t-il pas une présence personnelle du Saint Esprit, le Consolateur, demeurant dans les saints individuellement, dans les saints, du corps desquels il fait un temple, — demeurant dans la maison de Dieu, l'habitation de Dieu par l'Esprit?

(*) Romains 5: 5; Ephésiens 1: 14; Romains 8: 14; Jean 16: 13.

Le caractère distinctif de Christ, à côté du fait qu'il est l'Agneau de Dieu, c'est qu'il est Celui qui devait baptiser du Saint Esprit; mais pour qu'il pût faire ainsi, il fallait qu'il fût élevé préalablement à la droite de Dieu. — Qu'il fut oint et scellé, l'Écriture nous le dit (*), mais il demeurerait seul, à moins qu'il ne mourût; et maintenant, nous sommes scellés et oints du Saint Esprit promis qu'il a reçu comme ayant été exalté par le Père (**): c'est cela qui constitue le

christianisme, l'élévation de Christ à la droite de Dieu, et l'envoi du Saint Esprit qui en est la conséquence.

(*) Actes des Apôtres 10: 38; Jean 6: 27; Jean 1: 29-34.

(**) Actes des Apôtres 2: 33; 2 Corinthiens 1: 21, 22; Ephésiens 1: 13, etc.

Mais on vient nous dire, et on veut prétendre que tout cela était de même auparavant, si ce n'est que Dieu donna les dons miraculeux de la Pentecôte qui ont entièrement cessé; en sorte que nous serions réduits, quoique Christ soit glorifié, à l'ancienne condition patriarcale ou Jéhovique. Ces prétentions ne sont autre chose que le reniement du christianisme, — je ne dis pas de Christ, mais du christianisme.

Remarquez en même temps, comment ceci se lie à la doctrine de l'Eglise. Christ ayant été exalté comme homme à la droite de Dieu, le Saint Esprit vient ici-bas; il nous unit à Lui, le Chef qui est assis à la droite de Dieu: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul Esprit avec Lui» (1 Corinthiens 6: 17). C'est là le corps de Christ: Lui, le Chef ou la Tête dans le ciel, — nous ses membres sur la terre; — c'est pourquoi il était impossible qu'il existât avant que Christ fût glorifié. Il faut que la tête soit là pour avoir les membres. Si la Pentecôte ne consistait que dans les dons, il en serait autrement; il n'y aurait pas d'union. Des dons n'unissent pas; ils sont exercés dans les membres du corps déjà un. Mais s'ils sont seulement des dons distincts, nous sommes des hommes régénérés individuellement, et rien de plus.

Mais on dira: le Fils n'avait-il pas la puissance de vivifier, dès le commencement? Assurément; mais ce n'est pas là la question du tout. Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os (*). Ceci n'avait aucune application quelconque jusqu'à ce qu'il fût incarné. On dira que l'Ecriture emploie ici une figure; soit, mais c'est une figure qui ne s'applique à Christ que lorsqu'il est devenu homme; et lorsqu'il fut devenu homme, nous ne pouvions pas, alors, être membres de son corps, parce qu'il n'avait pas encore accompli la rédemption et pris sa place comme homme à la droite de Dieu (la place dans laquelle il devait être Tête, comme homme), et envoyé le Saint Esprit pour nous unir à Lui. C'est le sens de ces paroles «A moins que le grain de blé, tombant en terre, ne meure, il demeure seul» (Jean 12: 24). Le Seigneur ne parle pas ici de la puissance divine de vivifier, qui n'avait rien à faire avec demeurer seul, mais de Lui-même homme, le Fils, qui avait pris cette place comme homme, le Christ. Comme homme, il était seul, — pas uni aux hommes, — quoique un vrai homme. S'il mourait, il associerait, étant glorifié, des croyants à Lui-même; il les unirait à Lui-même. Il pouvait, comme Fils de Dieu, vivifier des âmes d'une manière divine, et l'essence de la félicité éternelle consiste en cela; mais nous ne pouvions être vivifiés ensemble avec Lui comme homme ressuscité d'entre les morts, être ressuscités ensemble, et être assis ensemble dans les lieux célestes, à moins que Lui, un homme, ne fût ressuscité.

(*) Ephésiens 5.

Telle est la doctrine de l'Ecriture: «Quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force, qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts; — et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-

dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle-ci, mais aussi dans celui qui est à venir; et il a assujetti toutes choses sous ses pieds, et l'a donné pour être chef sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous» (Ephésiens 1: 19-23). Or, qui que ce soit qu'il vivifie divinement, tout ceci est impossible et absolument hors de place, jusqu'à ce que Christ soit ressuscité et glorifié comme homme. C'est comme envoyé, comme ressuscité, et glorifié par Dieu qu'il est donné pour être Chef à l'Eglise, son corps. C'est l'homme glorifié qui est le Chef (la Tête), *Lui*, qui est la Parole, le Fils éternel. Mais ce n'est pas comme Parole ou comme Fils qu'il est donné pour être la Tête du corps, mais comme homme ressuscité *par Dieu* d'entre les morts. Telle est, je le répète, la doctrine de la parole de Dieu.

L'auteur des brochures, auxquelles je réponds et ses amis peuvent penser que c'est peu de chose, une fois qu'on a reçu la vie de Dieu, d'être uni à Christ, la Tête glorifiée à la droite de Dieu; mais je suis d'un autre avis, et l'Ecriture est d'un autre avis: c'est l'excellente grandeur de la puissance de Dieu envers nous qui croyons. Or il est bien évident qu'Abraham ne pouvait pas être cela, puisque Christ n'était pas incarné et exalté. Abraham peut avoir été vivifié par le Fils, mais il ne pouvait pas être uni à l'homme ressuscité et glorifié à la droite de Dieu, car il n'y avait pas d'homme glorifié dans le ciel. On nous répond qu'il le sera plus tard, qu'il y a une nouvelle oeuvre de Dieu qui doit se poursuivre dans un autre monde, par laquelle ce qui n'arriva pas et ne pouvait pas arriver dans ce monde-ci, s'accomplira dans l'autre. Mais pour croire ce qu'on nous dit, il nous faut une autre autorité que celle des hommes qui avancent de pareilles choses; il nous faut la Parole de Dieu, et celle-ci, nous le verrons plus loin, parle différemment dans les rares passages qui se rapportent à ce sujet. Une chose est certaine, et qui est le point important pour nous, c'est que dans ce monde-ci, la différence existe; Abraham n'était pas uni par le Saint Esprit à un homme glorifié dans le ciel, car il n'y avait pas d'homme glorifié dans le ciel. Le Saint Esprit, par conséquent, qui nous unit nous, «n'était pas encore» (Jean 7: 39). Est-ce une chose de peu d'importance qu'il y ait un homme assis à la droite de Dieu et que nous lui soyons unis?

Ici se trouve, remarquons-le en passant, la tendance à la confusion à laquelle peut donner lieu le passage qu'on a relevé «être uni à Lui en vie». Ces paroles sont parfaitement vraies, mais on n'avait pas fait antérieurement la différence entre le pouvoir vivifiant du Fils de Dieu, et notre vivification ensemble avec Lui, comme homme ressuscité d'entre les morts, et notre résurrection ensemble avec Lui, et notre élévation dans les lieux célestes où Dieu nous a fait asseoir ensemble. Mais l'ignorance de nos opposants, que nous reconnaissons d'ailleurs cordialement comme des frères, leur a fait prendre ces mots: «Unis à Lui en vie» dans le seul sens qui leur est familier, et les rend en une certaine mesure excusables à cet égard; mais l'excuse se trouve dans l'entière ignorance où ils sont de cette merveilleuse vérité que nous avons été vivifiés ensemble avec Christ, et unis à Lui, de manière à être des membres de son corps, comme il est dit à la fin du chapitre 1 et au commencement du chapitre 2 de l'épître aux Ephésiens: et c'est là l'assemblée envisagée comme le corps de Christ.

L'assemblée a un autre caractère aussi: elle est la maison de Dieu. Comme telle, elle est l'habitation de Dieu par l'Esprit, comme nous le voyons au chapitre 2 de l'épître aux Ephésiens (comparez 1 Timothée 3: 15). C'est pourquoi dans la 1^{re} épître aux Corinthiens, l'apôtre dit aux chrétiens: «Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous?» (chapitre 3: 16). Rien de tout cela n'est la régénération, mais la présence personnelle du Saint Esprit sur la terre. — J'ai à peine besoin de dire qu'une assemblée pareille n'a jamais existé avant l'élévation de Christ à la droite de Dieu. Christ se donna «pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» (Jean 11: 52).

Mais on veut aussi que ce que l'apôtre dit, que nous avons été baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, soit accompli par la régénération, non par le Saint Esprit donné, les dons de la Pentecôte étant la seule autre bénédiction par l'Esprit. Mais ceux qui raisonnent ainsi, n'ont donc pas lu le chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens, car ce chapitre parle de dons, et nullement de régénération, témoin les versets 1-4, et tout le chapitre! «Il y a diversité de dons de grâce, mais le même Esprit...; car à l'un est donnée, par l'Esprit, la parole de sagesse, et à un autre, la parole de connaissance selon le même Esprit...»; et ainsi de suite. Les dons sont les manifestations de l'Esprit, données en vue de l'utilité; et, toutes ces choses, ce seul et même Esprit les opère, «distribuant à chacun en particulier comme il lui plaît» (verset 11). Je demande à tout homme qui est dans son bon sens, si tout cela peut s'appliquer à la régénération. Et maintenant, que lisons-nous ensuite? «Car de même que le corps est un, et qu'il a plusieurs membres..., ainsi aussi est le Christ; car aussi nous avons tous été baptisés d'un seul Esprit, pour être un seul corps»; et puis l'apôtre nous parle de la diversité des membres, pour nous dire encore: «Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres chacun en particulier. Et Dieu a placé les uns dans l'assemblée, d'abord des apôtres, etc.» (versets 27-30). En un mot, nulle part il ne s'agit de la régénération, dans tout le chapitre; mais, il est question du Saint Esprit, distribuant à chacun ses dons comme il lui plaît, et de ce que nous sommes baptisés d'un seul Esprit pour être un seul corps, chaque membre ayant son service particulier, — toutes choses qui n'ont rien à faire avec la régénération. L'Eglise, par conséquent, étant le corps de Christ, ne pouvait pas exister avant que la Tête fût dans le ciel, comme nous l'apprend très clairement le chapitre 1 de l'épître aux Ephésiens, ni être l'habitation de Dieu par l'Esprit, tant que le Saint Esprit n'était pas envoyé. La doctrine que l'Eglise est établie ou révélée seulement maintenant, est d'ailleurs expressément enseignée dans l'Ecriture. «A moi», dit Paul..., «cette grâce a été donnée d'annoncer parmi les nations les richesses... et de mettre en lumière devant tous, quelle est l'administration du mystère caché dès les siècles en Dieu, qui a créé toutes choses; afin que la sagesse si diverse de Dieu soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités, dans les lieux célestes, par l'assemblée» (3: 8-10). Ainsi encore, dans l'épître aux Colossiens, chapitre 1: 26, nous lisons: «Le mystère qui avait été caché dès les siècles, et dès les générations, mais qui a été maintenant manifesté à ses saints».

On affirme que l'Eglise était, et a dû être révélée dans l'Ancien Testament; à quoi je n'ai rien à répondre, si ce n'est que je préfère croire la parole de Dieu, qui me dit que le mystère

était «caché en Dieu» (rien ne peut être plus absolu que cette déclaration), et est «maintenant manifesté». On va jusqu'à dire que le mystère n'était pas pleinement révélé auparavant, et n'était pas révélé du tout aux gentils, pensée dont il n'y a pas trace dans l'Écriture, qui déclare expressément que le mystère était «caché dès les siècles et dès les générations», — «caché en Dieu». Cependant on nous dit en même temps que la mort de Christ devait produire une unité formelle et visible, et que les enfants de Dieu étaient dispersés dans les siècles précédents, c'est-à-dire, pour parler clairement, n'étaient pas une assemblée, mais le furent après la mort de Christ.

On avance qu'Étienne (Actes des Apôtres 7) parle de «l'assemblée au désert» (verset 44). En effet, nous rencontrons à chaque instant dans l'Écriture cette expression d'*assemblée* ou de *congrégation*, pour laquelle l'hébreu a trois mots différents; mais, cette «assemblée au désert», était-elle le rassemblement en un des enfants de Dieu dispersés? Se prévaloir de pareils arguments, quelque souvent qu'ils soient répétés, n'est que folie. Je ne puis regarder comme un honnête homme celui qui, de propos délibéré, cite ce 7^e chapitre des Actes pour démontrer que l'Église existait déjà, au temps des pères. Sans doute, la congrégation d'Israël était une assemblée, comme l'était aussi l'attroupement qui eut lieu à Ephèse, et qui est appelé du même nom, Actes 19. Mais y a-t-il de l'honnêteté à appliquer au corps de Christ, ce qui est dit de ces hommes dont les corps sont tombés dans le désert? On ne peut avancer plausiblement en cette matière qu'un seul passage, non en faveur de l'existence de l'Église, car le passage prouve le contraire, mais pour démontrer que les prophètes ont prophétisé de l'Église, un passage qui, comme je viens de le dire, démontre le contraire de l'existence de l'Église avant la résurrection de Christ, parce que le psaume qui le renferme s'étend jusqu'à la résurrection, et nous présente ceci comme en étant le fruit. Quoiqu'il en soit, le psaume 22 peut être invoqué comme une preuve qu'il a été prophétiquement fait mention de l'Église. Pour moi il me suffit de savoir que le mystère était «caché en Dieu»; et la difficulté apparente qui se présente à cet égard, comme toutes les difficultés dans l'Écriture, apporte une nouvelle lumière à celui qui s'attend patiemment à Dieu. En effet, il est parfaitement clair que le passage du psaume dont nous parlons, se rapporte au résidu d'Israël, et ensuite à tout Israël; et il fut littéralement accompli aussi au chapitre 20 de l'évangile de Jean. Le psaume ensuite s'étend jusqu'au millénium, tandis que le mystère caché «l'assemblée» dont parlent les Épîtres, est la réconciliation des juifs et des gentils en un corps (snsswma) en Christ (Ephésiens 2). Le psaume 22 ne touche pas le sujet de l'ascension; il fut accompli par le Seigneur avant son élévation au ciel, cette élévation qui était nécessaire, comme nous l'avons vu, pour qu'il envoyât le Saint Esprit. Le psaume passe de la résurrection aux derniers jours, alors que tout Israël sera rassemblé, et il laisse entièrement de côté tout ce que Paul appelle «l'Assemblée».

Nous avons parlé et parlé justement de l'Église comme Paul en parle. Le mot par lequel elle est désignée peut signifier toutes choses, nous l'avons vu, depuis le rassemblement tumultueux d'Ephèse, jusqu'à l'épouse et au corps de Christ; mais c'est abuser des mots ou user d'une mauvaise chicane que d'appliquer ces termes dans ces sens, à cette épouse. La citation du passage du psaume dans l'épître aux Hébreux (chapitre 2: 12) n'a rien à faire ici,

car cette épître ne se place jamais sur le terrain de l'union avec Christ, ou de l'Eglise, mais envisage Christ comme médiateur entre Dieu et les saints, ou comme Celui qui est établi sur la maison de Dieu. Le passage est cité, non pour rien dire de bon ou de mauvais quant à l'Eglise, mais pour montrer que Christ n'a pas honte d'appeler les saints «ses frères». Bienheureuse vérité! — Tout, ici, est sur un terrain juif (sur le terrain des relations de Christ avec le résidu), quoique nous soyons greffés sur l'olivier; les saints sont envisagés comme participants à l'appel céleste, non comme membres du corps de Christ. Mais le passage du psaume 22 n'était pas plus que le type d'Eve ou d'autres pareils, même au moindre degré, une révélation préalable de l'Eglise. Maintenant que nous avons l'Eglise, nous pouvons comprendre le type d'Eve; mais Eve était simplement la femme d'Adam, la femme qui a péché, si nous nous en rapportons à l'Ancien Testament, et elle ne révélait exactement rien du tout. Le psaume 22, je le répète, parlait du Messie dans l'assemblée d'Israël, et ne révélait rien de plus. «L'assemblée», pour un juif, était l'assemblée d'Israël; et le psaume ne fait aucune allusion aux gentils, jusqu'à ce qu'il parle du millénium. Maintenant j'ai la clé du psaume, et je peux en faire l'application à l'assemblée, comme ayant commencé après la résurrection de Christ à Jérusalem; mais le psaume ne révélait absolument rien à l'avance quant au mystère du seul corps tiré des Juifs et des Gentils.

Une considération pourra ici rendre plus facile aux personnes qui, comme l'auteur des brochures qui m'ont fait prendre la plume, croient au retour de Christ avant le millénium, l'idée de gens sauvés et régénérés qui ne font pas partie de l'Eglise ou corps de Christ. Nous savons qu'il y aura des saints sur la terre pendant le millénium; or avant que celui-ci ne commence, les noces de l'Agneau ont lieu, et son épouse s'est préparée; en sorte qu'il est parfaitement clair qu'il y a des saints, des hommes régénérés, qui ne font pas partie de l'Epouse, car l'Epouse est préparée et les noces sont venues, et ces saints sont manifestés plus tard seulement.

Examinons maintenant les déclarations par lesquelles on veut conclure que les saints de l'Ancien Testament font partie du corps de Christ; — je dis conclure, car de déclaration de l'Ecriture on n'en produit point. On dit «je pense», «je crois», «il est à peine concevable», et autres choses semblables; au lieu de fournir des preuves on démontre ainsi que les preuves font défaut.

On cite bien Hébreux 11: 39, 40, assez impudemment, en disant: «Jusqu'à ce que nous, qui faisons partie de cette dispensation, nous fussions prêts à partager avec eux *les mêmes bénédictions*, qui sont leur part à eux», alors que nous lisons dans le passage cité: «Dieu ayant en vue *quelque chose de meilleur* pour nous». L'Ecriture déclare expressément que nous avons de *meilleures* choses, quoique étant ensemble rendus parfaits dans la résurrection; nos opposants et leurs amis veulent que nous ayons des bénédictions *semblables*. Pour moi, je crois, l'Ecriture, — savoir que nous avons «quelque chose de meilleur», — et non ceux qui veulent nous ravir ce que Dieu nous a donné. Et quoiqu'on en dise, toute la question est là.

On peut excuser jusqu'à un certain point, à cause de l'ignorance de ces hommes en fait de critique sacrée, qu'ils veuillent s'appuyer sur ce que nous lisons en Galates 4: 26: «La mère

de nous tous!...» Mais quiconque est quelque peu versé dans ces matières, sait que le vrai texte ici est: «Qui est notre mère», en sorte que le passage dit tout juste le contraire de ce qu'on voudrait qu'il dit.

On demande encore s'il est un moment supposable que, si les saints de l'Ancien Testament entrent dans un vrai et réel état de résurrection en gloire..., ces saints ne soient pas unis à Christ et à nous dans cette dispensation, et cela dans le sens le plus complet, dans le même sens dans lequel nous sommes unis à Christ, comme membres de son corps? Je réponds que moi, je ne *suppose* rien, mais que j'apprends des Ecritures. Mais pourquoi n'en serait-il pas comme on dit? Mais aussi pourquoi tous les saints ressuscités feraient-ils nécessairement partie du corps et de l'épouse de Christ? Il est clair que lorsqu'ils étaient sur la terre, ils n'en faisaient pas partie, car le Christ auquel nous sommes unis, n'existait pas comme Tête dans la gloire. Où sont les textes sur lesquels on s'appuie? Où, cet acte à venir par lequel les hommes sont ainsi unis à Christ? Le don de la vie n'est pas une preuve d'union du tout; la possession de la vie n'est pas l'union. Mes enfants reçoivent la vie de moi; mais ils ne sont pas mon épouse.

On demande aussi comment il se fait que, si le Saint Esprit est Dieu, il n'ait pas toujours été ici-bas; et on nous fournit ainsi la clef de tout le système: on ignore absolument *l'envoi* du Consolateur, à la suite de la mort et de l'exaltation de Christ. Supposez que je dise: le Fils est-il Dieu, ou non? S'il est Dieu, comment peut-on prétendre qu'il n'a pas toujours été ici-bas? Ma question montre que je ne connais pas le christianisme, pour ce qui concerne l'envoi du Fils par le Père. La question de mes opposants montre qu'ils ignorent le christianisme, quant à l'envoi de l'Esprit et à sa demeure en nous. Les opérations spirituelles de l'Esprit ne sont pas restreintes à cette dispensation, mais sa présence l'est, sa présence comme envoyé du ciel et demeurant sur la terre, — si l'Ecriture est vraie... Quant à la question de l'union, je répète que la communication de la vie par Christ, ou la possession de la vie de sa part, n'est jamais l'union, quoiqu'elle puisse être nécessaire à l'union. La vie et l'union peuvent venir en un moment; mais il faut que la vie et la foi soient là, pour que nous soyons scellés du Saint Esprit par lequel nous sommes unis. Nous avons vu que l'Ecriture est on ne peut plus claire et positive sur ce point. Dieu a pris soin, au commencement, qu'il y eût un intervalle entre les deux choses. Je ne vois pas de raison pour que, maintenant que le Saint Esprit est venu, nous ne soyons pas scellés au moment même où nous croyons; mais il faut que nous croyions d'abord, autrement il n'y aurait rien, ni personne, à sceller, car les croyants seuls sont scellés. Mais, dit-on, faut-il donc conclure qu'un serviteur de Christ aussi honoré qu'Enoc par exemple n'aura pas de place dans l'Eglise? Puis on parle aussi de Noé. Je réponds: il ne faut rien conclure du tout, mais nous apporter les déclarations de l'Ecriture qui établissent la chose. L'Eglise n'existait pas; ces hommes, par conséquent, ne pouvaient pas être dans l'Eglise. Où était le corps, quand il n'y avait pas de Tête? Où était l'assemblée dont Noé faisait partie? Où était le Saint Esprit envoyé du ciel pour unir? Où, le Christ auquel il faut être uni? Tout ce qu'on dit ici sont de faux raisonnements, sans appui dans l'Ecriture. En nous parlant de ce que ces hommes ont fait, l'apôtre dit: «Et tous ceux-ci... n'ont pas reçu ce qui avait été promis, Dieu ayant eu en vue

quelque chose de meilleur pour nous». Cette chose meilleure, ils ne l'avaient donc pas, en dépit de toutes les grandes phrases et des préjugés qu'on signale. Il était avantageux que Christ s'en allât, tant était excellent ce que les apôtres reçurent, et tant il est peu vrai qu'ils n'avaient rien de meilleur que les patriarches: «De sorte» dit l'apôtre «que ceux qui sont sur le principe de la foi sont bénis avec le croyant Abraham» ([Galates 3: 9](#)). Il met en contraste la loi et la foi, et montre quels sont ceux qui sont bénis; mais il parle de la bénédiction des nations par Lui, non de l'Eglise dont il n'est nullement question, soit en bien soit en mal, l'Eglise n'étant pas du tout un sujet de promesse.

Paul distingue soigneusement en Colossiens 1, le ministère de l'Evangile, et le ministère de l'Eglise pour compléter la parole de Dieu. Sans doute, comme le croyant Abraham a été béni, les croyants seront bénis avec Abraham; mais cela ne nous dit absolument rien d'une place dans l'Eglise: quiconque croyait, était béni, comme Abraham en était le témoin. Abraham était justifié par la foi, et nous également, — tout cela est vrai; Abraham est l'héritier du monde, nous le savons aussi; mais comment tout cela montre qu'il soit un membre du corps de Christ, personne ne nous le dit. La question est passée sous silence. Abraham avait une espérance céleste; mais pourquoi en résulterait-il qu'il soit un membre du corps, de l'Eglise? L'apôtre dans ce passage de l'épître aux Galates veut montrer que la loi apportait la malédiction, et la foi la bénédiction, comme l'exemple d'Abraham le démontrait, et que nous, par conséquent, ayant la foi, nous avons trouvé la bénédiction avec Abraham; mais que cette bénédiction implique une identité de position, nous n'en trouvons pas la moindre trace. Au contraire, le passage qu'on tord à plaisir en le citant, démontre que la bénédiction n'impliquait pas une identité de position, «Dieu, ayant eu en vue quelque chose de meilleur pour nous». Le mystère ne formait aucune partie de la révélation; il n'était point un sujet de promesse; il était «caché en Dieu». Un type historique, je l'ai déjà fait remarquer, ne révèle une chose en aucune façon jusqu'à ce que l'antitype vienne. C'est simplement de l'histoire. La fin du chapitre 16 de l'épître aux Romains (verset 25) ne se rapporte pas seulement à la prédication de l'Evangile, comme on le prétend, mais à un mystère, à l'égard duquel le silence a été gardé dès les temps éternels, mais qui a été manifesté maintenant.

L'introduction des gentils, remarquez-le bien, n'était pas un mystère non révélé. De nombreux passages y font allusion, mais le passage que nous venons de citer (Romains 16: 25) parle d'un mystère tenu secret dès la fondation du monde; et prétendre que ce soit là ce qui est clairement enseigné dans les Ecritures de l'Ancien Testament qu'on rappelle, est un audacieux mépris de l'Ecriture et rien de plus. Prétendre que: «Nations, réjouissez-vous avec son peuple», et: «Je te donnerai pour être la lumière des nations», soit une chose tenue secrète depuis la fondation du monde, c'est se moquer de la parole de Dieu. Ceux qui avancent de telles choses démontrent ainsi seulement qu'ils ignorent le mystère, maintenant qu'il est révélé, et ne connaissent rien qui dépasse les passages cités. On nous dit que le Seigneur, après Sa résurrection, expliquait à ses disciples les choses qui le concernaient; et qu'il est bien difficile d'admettre qu'il aurait laissé de côté l'appel des gentils, dans son exposition: mais les choses qui le concernent Lui, ne sont pas celles qui concernent l'Eglise, mais celles qui se

rapportent à Sa propre personne. L'Esprit devait venir pour conduire les disciples dans toute la vérité (Jean 16: 12, 13). La Parole nous dit expressément que Jésus leur montra qu'il fallait que le Christ «souffrit ces choses et qu'il entrât dans sa gloire» (Luc 24: 26, 44-46). Il faut qu'un homme soit bien à bout de ressources pour avancer des passages tels que ceux-ci, et cela en présence de déclarations qui disent expressément que le mystère est maintenant révélé, et qu'il avait été tenu secret dès avant la fondation du monde, — caché en Dieu. L'appel des gentils n'est pas en lui-même la formation de l'Eglise; l'Eglise, et: «Nations, réjouissez-vous avec son peuple», sont deux pensées différentes. Ce passage justifie la bénédiction que Dieu donnait aux gentils et dont les juifs ne voulaient pas entendre parler: «nous empêchant de parler aux nations afin qu'elles soient sauvées»; mais il envisage les juifs comme peuple de Dieu, tandis que, dans l'Eglise, il n'y a absolument ni juif ni grec.

La confusion dans laquelle on tombe sur ce point, démontre qu'on n'a pas la moindre idée de ce que c'est que l'Eglise... Personne ne nie que Christ ait parlé de l'Eglise, prophétiquement, quoique l'Eglise elle-même ne fût pas encore révélée; mais le passage, Jean 10: 16, ne fait pas même cela! Rassembler des personnes en un troupeau, montre l'appel des gentils qui avait été toujours révélé, et touche à l'état extérieur des choses ici-bas; mais la doctrine de l'Eglise, je parle du corps de Christ, ne se trouve là en aucune manière. Jean ne parle *jamais* de l'Eglise, mais de Christ, et de personnes individuellement. Aucun des apôtres ne parle de l'Eglise, ni ne désigne par ce mot les chrétiens comme ensemble, si ce n'est Paul: c'était une dispensation confiée à Paul, comme il nous le dit lui-même. Christ parle de l'Eglise, prophétiquement; les Actes nous disent comment elle a été fondée, historiquement; mais personne ne parle d'elle, comme docteur ou doctrinalement, excepté Paul. Le passage qui se rapproche le plus du sujet est une allusion au temple, que nous trouvons au chapitre 2 de la 1^{re} épître de Pierre: «Nous sommes édifiés une maison spirituelle». Nos opposants sont forcés d'admettre que ce propos de Dieu pour le rassemblement des saints en un, fut révélé dans une forme manifeste et dans une unité visible, inconnue jusque là, et qu'on n'avait jamais vue. Il est facile de dire «inconnue» et «jamais vue»; mais quand cette unité a-t-elle existé auparavant? Où était la Tête à laquelle le corps devait être uni? Ou bien le corps subsistait-il peut-être sans aucune tête du tout?

Il est on ne peut plus clair que ce que nous lisons, Ephésiens 3: 5, 6, ne veut pas dire que les gentils seraient cohéritiers avec tous les rachetés juifs, si par là on entend qu'ils devaient former un seul corps, parce que le chapitre 2 montre que Christ a fait des deux *un seul homme nouveau*, et que c'est de cette manière qu'ils sont concitoyens et cohéritiers, Christ les ayant ainsi réconciliés tous les deux en un corps. Il peut être fort commode pour la thèse qu'on soutient de relever seulement l'expression «cohéritières», en laissant de côté le «seul corps» qui est expressément révélé comme étant une chose nouvelle. Remarquez quelle preuve frappante nous trouvons ici qu'à tous égards, il faut que l'Eglise soit une chose nouvelle comme fait, non seulement comme révélation. Le judaïsme était fondé et maintenu par la conservation du mur mitoyen de clôture; l'Eglise est fondée sur ce que le mur mitoyen a été renversé. Si Dieu avait révélé l'Eglise, pendant l'existence du judaïsme, c'eût été détruire toute

la force et la valeur de la révélation par laquelle le judaïsme subsistait. Le Seigneur, quand sa mort qui devait opérer cette destruction approchait, a pu révéler l'Eglise, prophétiquement, en termes généraux, comme fait; et c'est ce qu'il fait au chapitre 16 de l'Evangile de Matthieu; mais c'était parce que le judaïsme allait prendre fin. Nos opposants sont obligés ici de nouveau de reconnaître que l'appel des gentils, comparativement caché et non révélé, est «le sujet d'une manifestation positive et corporelle». D'un côté ils reconnaissent bien un «propos secret», une vérité «tenue cachée», mais ils parlent en même temps de l'appel des gentils comme d'une chose «comparativement cachée». Qu'est-ce qui est vrai? Pourquoi altérer les Ecritures, et dire «comparativement cachée en Dieu?» L'appel des gentils n'était ni comparativement, ni en aucune manière, caché, mais révélé aussi clairement que possible dans des passages que nous avons déjà cités: «Nations, réjouissez-vous avec son peuple...» etc., pas même, — comparativement caché; mais l'autre sujet, si nous devons croire l'Ecriture, était tenu secret, «caché en Dieu». Pourquoi ne pas le croire simplement au lieu d'altérer l'Ecriture pour soutenir une théorie en se contredisant soi-même dans la même page.

Le chapitre 1 de l'épître aux Colossiens nous offre un autre témoignage important au verset 18, sans parler des versets 25 et 26. C'est comme ressuscité d'entre les morts que Christ est le commencement, la tête du corps. Ce n'est pas seulement que comme Fils il vivifie et donne la vie, mais que, comme ressuscité d'entre les morts, il prend Lui-même, comme homme, une place absolument nouvelle, il est le commencement, le premier-né d'entre les morts, et il devient le Chef du corps, l'Eglise. Il ne s'agit pas seulement de la valeur d'une oeuvre ou de l'opération de la puissance divine, mais d'une place, et d'une place spéciale, prise maintenant pour la première fois, non d'une place occupée avec d'autres (ce qui en un certain sens est vrai de la résurrection), mais d'une place de prééminence dans laquelle Christ est seul: le Chef, et l'Assemblée unie à Lui comme son corps. Nos opposants sont forcés de reconnaître l'existence d'une forme manifestée, et d'une unité visible qu'on n'avait jamais vue auparavant, et, permettez de l'ajouter, une union avec Christ impossible auparavant, car nous ne pouvions pas être des membres de Christ avant que Christ prît sa place comme Tête dans le ciel.

Mais on prétend que, quand ils passeront (juifs et gentils) de cette position dans un état éternel, ces distinctions disparaîtront. La distinction de juif et de gentil a disparu maintenant dans l'Assemblée, parce que celle-ci est une chose éternelle, — ce qui demeure. Mais où trouve-t-on que la position distinctive de l'Eglise, que l'on ne peut pas nier ici, disparaisse dans l'autre monde? Où est cet évangile d'une nouvelle oeuvre dans ce monde que personne n'a vu, qui doit introduire là dans l'Eglise ceux qui n'y étaient pas ici-bas? Je lis: «A Lui soit gloire dans l'Assemblée... pour tous les âges du siècle des siècles» (Ephésiens 3: 21). C'est une relation éternelle comme telle, que l'Eglise, formée ici-bas, occupe. Ainsi, je lis: «L'habitation de Dieu est *avec les hommes*» (Apocalypse 21: 3); mais cette habitation de Dieu, c'est la Jérusalem céleste, l'Epouse, la femme de l'Agneau, et en même temps l'habitation de Dieu, et «avec les hommes». Ainsi encore, au chapitre 12 de l'épître aux Hébreux, l'Ecriture nous parle de «l'Assemblée des premiers-nés écrits dans les cieux», et des «esprits des justes

consommés». Pourquoi cette distinction, si nous devons finalement tous être confondus et rassemblés en un?

Ainsi, tandis que ces docteurs sont obligés d'inventer un nouvel Evangile, pour un autre monde, pour établir que les distinctions qu'ils ne peuvent pas nier, disparaissent là, les quelques passages qui se rapportent à ces sujets parlent de la continuation des distinctions. Ces hommes, je le répète, n'ont aucune idée de ce que c'est que l'Eglise. Ils savent, ils nous le disent, qu'il n'y a pas de rédemption en dehors du sang de Christ; ils savent que la mort et la résurrection de Christ doivent être la base de toute union, de toute relation, et de toute bénédiction; ils savent qu'il n'y a pas de vie en dehors de la vie éternelle de Christ...; ils admettent qu'il n'y a pas d'autre puissance pour vivifier une âme, que la puissance du Saint Esprit. En tout cela, nous sommes parfaitement d'accord, si je comprends bien ce qu'on nous dit.

Mais toutes ces choses laissent entièrement de côté l'union avec Christ (l'homme exalté à la droite de Dieu), par le Saint Esprit envoyé du ciel et demeurant en nous... On nous dit bien que, quand l'immortalité sera venue, il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul berger, un corps, un Esprit, une espérance de notre appel, un Seigneur, une foi, un Dieu et Père de tous; mais cela ne fait qu'ajouter à la confusion, et manifester l'ignorance de ceux qui avancent de telles choses. Ces choses sont vraies *maintenant*, et sont inapplicables en grande partie, lorsque l'immortalité sera venue; car il n'y aura alors ni espérance, ni foi. Mais de plus, si ces choses sont vraies maintenant, elles ne seront pas vraies du tout quand nous serons glorifiés, parce que, lorsque pour nous, en tout cas, «l'immortalité viendra», et c'est là la vraie espérance de notre appel, il y aura des saints sur la terre qui seront dans un état tout différent. A cette époque-là, les noces de l'Agneau seront venues, et sa femme se sera préparée; autrement dit l'Eglise sera complète, et les noces auront eu lieu.

On appelle notre sérieuse attention sur ce que nous lisons en Galates 4: 1-7. On nous dit que les saints de l'Ancien Testament sont appelés «l'héritier», «seigneur de tout», «enfant»; et qu'ainsi ces saints avaient tous les privilèges et la vocation de l'Eglise. Quelle preuve plus évidente peut-on nous donner de l'ignorance absolue dans laquelle on est à l'égard de ce que c'est que l'Eglise? car aucun de ces termes ne donne le caractère distinctif et la vraie position de l'Eglise. Sans doute, les personnes qui composent l'Eglise ont part à tout cela; mais la place de l'Eglise reste complètement en dehors: il n'est question ni d'union avec Christ, le Chef, ni de l'Eglise comme étant son corps ou l'Epouse, ni de l'habitation de l'Esprit. Ces saints, sans doute, étaient enfants, ne différant en rien de serviteurs, tandis que nous, nous avons l'Esprit d'adoption; mais, je le répète, il n'est pas question de la position de l'Eglise... Mais je m'arrête: Nous ne pouvons nous attendre à un jugement sain de la part de ceux qui ne se soumettent pas à la parole de Dieu.

On nous dit encore que «bâtir sur le roc» est une prophétie juive (Esaïe 28). Il n'en est rien. Jéhovah, nous le savons tous, est appelé un Rocher, et Christ est annoncé par le prophète comme la pierre éprouvée, le solide fondement; mais le seul point qui nous concerne nous, c'est l'édification de l'Eglise sur le Rocher, et de cela Esaïe ne dit pas un mot et il n'y fait aucune

allusion. Les paroles du Seigneur ne sont pas la révélation de l'Assemblée, qui nous est présentée comme unie à un homme glorifié; mais elles nous apprennent que Christ bâtirait son Eglise et que celle-ci ne commencerait qu'après. Si le Seigneur avait dit: Je bâtis, ou: Je suis occupé à bâtir, on aurait pu raisonner de cette manière; mais le Père, par une nouvelle révélation directe, avait montré à Pierre que cet homme humilié, le Messie rejeté, était le Fils du Dieu vivant, et sur cela, Jésus déclare que lui *bâtira* son Eglise, non pas qu'il avait été occupé à la bâtir.

Mais on veut s'appuyer sur Jean 15, pour prouver que l'Eglise était formée sur la terre. Or, je nie absolument que ce chapitre s'applique à l'Eglise. Les sarments sont coupés; des membres du corps de Christ ne peuvent pas être détachés du corps. La vigne, c'était Israël; mais Israël n'était pas le vrai cep. Christ sur la terre, seulement sur la terre, était le vrai cep. Je dis «sur la terre», car il est question de nettoyer, de porter du fruit, et de couper; et tout cela a lieu sur la terre, et était vrai alors. On est tombé dans une foule de difficultés par une fausse application de ce chapitre à l'Eglise. Je ne nie pas qu'il puisse y avoir une analogie dans l'Eglise professante, mais c'est là tout. La même substitution de Christ à Israël que nous voyons dans ce chapitre, nous pouvons la trouver dans Esaïe 49, et dans l'usage que fait Matthieu de la prophétie d'Osée: «J'ai appelé mon fils hors d'Egypte»; mais tout se rapportant à la terre. L'Eglise est assise dans les lieux célestes en Christ. On ne nettoie ni ne coupe dans les lieux célestes. Mais ces fausses vues égarent à tous égards.

On peut raisonner sur le brigand à la croix, mais le brigand fut lui-même le premier témoin, pour ainsi dire, du fait que le voile était déchiré et je ne pense pas qu'aucun chrétien estime peu importante cette vérité, que le chemin des lieux saints n'était pas manifesté avant que Christ mourut.

Je réponds maintenant aux questions:

1° Les Evangiles ne contiennent pas la forme d'instruction la plus étendue. Je ne connais aucune partie de l'Ecriture qui soit plus bénie, parce que les Evangiles me présentent Christ lui-même; mais *ces Evangiles* m'apprennent que, pour ce qui est de la vérité, il y avait beaucoup de choses que Christ avait à dire à ses disciples et que ceux-ci ne pouvaient pas supporter alors pendant que Christ était avec eux, et que le Saint Esprit les conduirait dans toute la vérité. Si on ne croit pas cela, on ne se soumet point à ce que Christ dit dans les évangiles.

2° Nous devons croire que l'Eglise n'était pas unie à Christ quand Christ était sur la terre, parce que l'épître aux Ephésiens nous dit qu'il fallait que Christ fût glorifié pour devenir la Tête du corps, et que, par sa mort, il devait créer les deux en Lui-même pour être un seul homme nouveau, les réconciliant tous les deux (juifs et gentils) en un seul corps par la croix.

3° Il n'y a nul doute que les disciples étaient des enfants de Dieu pendant que Christ était sur la terre; mais ils n'avaient pas l'Esprit d'adoption, et Christ ne les reconnaissait pas comme ses frères. Ce qu'il dit de «frère» et de «soeur» (Matthieu 12: 46-50 et ailleurs), n'a nul rapport avec ceci. Ils étaient dans ce sens tout aussi bien sa mère que ses frères.

4° Ce n'est point un article de notre foi que le sang de Christ donne la même position et la même relation à tous ceux qu'il purifie, non pas même pour ce qui les concerne sur la terre. Le sang de Christ donne la liberté d'entrer dans les lieux saints; mais il ne donnait pas cette liberté sur la terre aux saints de l'Ancien Testament, et il ne la donnera pas aux saints du millénium sur la terre. C'est «un chemin nouveau et vivant qu'il nous a consacré à travers le voile, c'est-à-dire sa chair» (Hébreux 10: 19, 20). Nous avons à apprendre des Ecritures, et non par des conclusions humaines, ce que sont toute position et toute relation avec Christ dans l'état céleste. Si on m'apporte une déclaration de l'Ecriture qui me dise que tous les saints constituent le corps et l'épouse de Christ, je me sou mets, cela va sans dire. Je lis (Hébreux 11: 40) que Dieu avait en vue quelque chose de meilleur pour nous. Le salut est le même pour tous; mais c'est le conseil révélé de Dieu qui doit nous apprendre quelle est notre place spéciale. Si le résultat doit être le même, pourquoi y a-t-il ceux qui sont assis à la droite et à la gauche du Seigneur, et d'autres qui n'ont pas ce privilège? S'il y a une différence dans le degré, comme nos opposants sont forcés de l'admettre, le sang de Christ n'implique donc pas égalité de position si cela était, il faudrait que l'égalité fût absolue mais s'il n'en est pas ainsi, l'inférence est *fausse*. Nous avons à apprendre de la Parole de Dieu ce qui est vrai.

5° Il faut restreindre Matthieu 16 à la formation de l'Eglise à la Pentecôte et après. Ce passage n'est point une prophétie de l'Ancien Testament du tout; il ne renferme point une promesse pour Israël dans les jours du millénium; et si même il en était ainsi, la chose ne pourrait pas être vraie pour les jours précédant la venue de Christ.

6° Nous devons croire que les saints de l'Ancien Testament ne sont *pas* unis à Christ. C'est une erreur d'imaginer que des hommes sont unis à Christ, parce qu'ils sont vivifiés et ressuscités par Lui.

7° L'épître aux Romains ne renferme pas la vérité de l'Eglise. Dans une exhortation pratique, au chapitre 12, elle fait allusion à l'Eglise comme existant, mais l'Eglise n'est pas du tout le sujet de son enseignement. Elle parle de ce qui a même plus d'importance: la justification individuelle, et la paix, et le pardon des péchés, et le jugement de la loi du vieil homme, et l'affranchissement de cette loi dans une vie nouvelle. Il y a plus: sauf une seule allusion pour introduire l'intercession, l'épître aux Romains ne parle pas de Christ comme monté au ciel; elle nous apprend la nouvelle condition dans laquelle la mort et la résurrection de Christ nous introduisent: au contraire de l'épître aux Ephésiens, elle commence par l'homme dans sa vie d'iniquité et de péché, et nous fait connaître le remède divin à cette condition. L'épître aux Ephésiens commence par les conseils de Dieu, et voyant Christ mort, et nous morts dans nos péchés, nous présente comme vivifiés ensemble avec Lui; elle ne parle pas de justification pour des hommes responsables sur la terre, mais d'une nouvelle création par laquelle nous sommes associés et unis à Christ dans le ciel.

8° Il est hors de doute que nous sommes d'abord régénérés, et ensuite scellés et baptisés en un seul corps. Je ne veux pas dire qu'il soit nécessaire qu'il y ait un intervalle de temps entre les deux faits, mais je parle de l'ordre des actes divins, et l'Ecriture établit cet ordre très clairement. Il est impossible qu'un homme irrégénéré puisse être scellé: chacun devrait

reconnaître que c'est une folie de l'imaginer. D'un autre côté, il n'y a qu'un homme irrégénéré qui puisse être régénéré. On devrait savoir que nous sommes enfants de Dieu par la foi, et que c'est après que nous avons cru que nous sommes scellés. Malheureusement, il est évident que nos opposants ne croient à aucun scellement, à aucun don de l'Esprit, si ce n'est les dons miraculeux de la Pentecôte que certainement nous n'avons pas: de là toutes ces questions. Mais il est bon que cette incrédulité relativement à la promesse du Saint Esprit vienne au jour.

9° Les opérations de l'Esprit ne sont pas limitées à cette dispensation; mais il en est autrement de l'envoi du Consolateur, parce que Christ déclare expressément que celui-ci ne pouvait pas venir si Lui ne s'en allait pas, et que lorsqu'il viendrait, il demeurerait éternellement au lieu de s'en aller comme Lui. Le Saint Esprit n'est pas la même chose que les dons du Saint Esprit. L'Esprit, une fois qu'il est venu, distribue à qui il veut. Tout ce qu'on nous dit à ce propos, n'est que de l'incrédulité quant à la présence du Saint Esprit. Sans doute l'Eglise a tellement attristé le Saint Esprit qu'il est souvent difficile de discerner ses opérations; mais Dieu rappelle la conscience de l'Eglise au sentiment de son péché à cet égard et au sentiment de ce qu'elle a perdu, et ses docteurs nient le péché; et, comme je l'ai montré dans les pages qui précèdent, on ne peut pas ignorer ou nier plus complètement que ne le font ces hommes l'envoi spécifique du Saint Esprit à la suite du départ de Christ, c'est-à-dire le caractère essentiel du christianisme, qui est le ministère de l'Esprit.

10° On met ici de côté l'Eglise, comme dans la question précédente on mettait de côté le Saint Esprit. L'Ecriture ne dit jamais: l'Eglise qui est dans le Père, excepté dans les épîtres aux Thessaloniens, où l'apôtre s'adresse à «l'église des Thessaloniens qui est en Dieu le Père»; et la différence est de la plus haute importance, parce que, bien qu'une église locale puisse se trouver localement dans les responsabilités du corps, elle est un chandelier qui peut être ôté de sa place, mais le corps de Christ ne peut pas être ôté. De plus, il n'est pas question d'adoption ou d'union. L'Eglise, l'Assemblée, n'est pas un fils de Dieu, ni ne peut être unie au Père; — mais on confond tout. Des chrétiens, individuellement, sont fils; l'église des Thessaloniens n'a rien à faire avec «être un fils»; et, excepté Christ d'une manière divine, aucun fils n'est dans le Père.

En fin de compte, je ne vois rien dans le traité auquel je réponds, si ce n'est la négation, dans l'ignorance (je l'admets pleinement), non du fondement de l'espérance d'un pécheur, ni de l'oeuvre de Dieu en lui pour le salut, mais de la vérité essentielle et caractéristique du christianisme, et pour ce qui concerne l'Esprit, et pour ce qui concerne l'Eglise. D'autres graves erreurs s'y rencontrent; j'ajoute ici seulement qu'il n'est pas exact que «le pardon des péchés» renferme «tout»: il n'en est absolument rien, en aucune manière. Ce n'est pas non plus employer une expression exacte que de parler de «rédemption en Christ». L'Ecriture dit: «En qui nous avons la rédemption, par son sang» ce qui est une chose fort différente, voulant signifier qu'en Christ, nous avons une certaine bénédiction mesurée, quoi que ce soit que nous puissions posséder en outre; et cette différence est toute la question ici... «En qui nous avons aussi été faits héritiers»; est-ce là la même chose que «un héritage en Lui?» Evidemment non, pour tout homme spirituel. L'héritage, c'est ce qui est en bas, comme chose distincte de notre

appel: en Christ nous l'avons obtenu, nous avons été «faits héritiers»; mais l'héritage n'est pas en Lui. Toute cette manière de parler est fallacieuse, et je la signale ici à cause des très funestes conséquences qu'on en déduit.

Il est donc toujours vrai que, pour toute âme bénie, il faut la régénération et une sainte nature, il faut la rédemption et la purification par le précieux sang de Christ: une foi qui se confie en Lui, est le privilège des saints de tous les temps. Mais considérez toutes les voies de Dieu envers nous maintenant, et vous verrez que tout dépend d'une vérité dont aucun prophète n'aurait pu user en quelque manière que ce soit, et est opéré par elle. Prenez seulement le discours de Pierre (Actes des Apôtres 2): il n'y a pas un mot de ce discours qui eût pu être prononcé par un prophète. Prenez Jean 16, — le témoignage présent de Dieu tout entier dans le monde: rien de tout cela n'est possible que par la venue du Consolateur. Je prie le lecteur de se rappeler tout ce qu'on perd par la doctrine de nos opposants qui voudraient que le Consolateur soit seulement les dons de la Pentecôte; — point d'Esprit d'adoption, point d'amour versé dans nos coeurs, point d'arrhes de l'héritage, point de: «il prendra du mien et vous l'annoncera», point d'onction du Saint par laquelle nous connaissons toutes choses, point d'accès dans les lieux saints ou auprès du Père, point de connaissance des choses qui nous ont été librement données par Dieu, point de connaissance que Christ est dans le Père, nous en Lui, et Lui en nous. Je ne vais pas plus loin: aucune de ces choses ne sont les dons de la Pentecôte qui sont perdus; aucune d'elles ne sont simplement la régénération, car elles sont par l'Esprit envoyé du ciel et données en conséquence de l'exaltation de Christ à la droite de Dieu, au lieu que la régénération, nos opposants insistent même sur ce point, était vraie dans tous les temps. Toutes ces choses, et beaucoup d'autres que je pourrais ajouter à l'énumération, sont-elles perdues? Ou, qu'est-ce que le Consolateur?

Extrait d'une lettre

ME 1873 page 279

Il y a des âmes que leur état intérieur oblige sans cesse à faire l'expérience réelle et sensible de la dépendance où nous sommes à l'égard de Dieu. Elles éprouvent à chaque instant combien leur volonté est faible, et se voient toujours prêtes à tomber dans des péchés dans lesquels bien des hommes du monde tombent à peine; et quoique d'un côté elles connaissent réellement l'amour de Dieu, elles sont sujettes à des retours terribles, et se sentent souvent disposées envers le prochain d'une manière qui leur fait croire qu'elles ne peuvent avoir en même temps l'amour de Dieu, à cause de l'incompatibilité de cet amour qui adoucit tout, avec la disposition à l'aigreur dans laquelle elles se sentent, et à laquelle à chaque instant elles se voient prêtes à céder, et à laquelle en effet elles ne cèdent que trop souvent.

Le dessein de Dieu à l'égard de telles âmes est de les tenir attachées à Lui, de même qu'une personne se verrait toujours prête à tomber dans un précipice, si elle n'avait une main pour la soutenir, s'attache d'autant plus à cette main. Elles doivent croire par la foi et ressentir par expérience, qu'il n'en est pas de l'effet de la grâce comme d'une maison qui étant une fois bâtie par son architecte, se soutient sans son secours.

Souvent, ceux qui sentent si vivement leur corruption, s'efforcent de mâter leur corps et de le tenir assujéti, parce que, sentant leur prodigieuse faiblesse, et étant comme accablés de tentations, ils voudraient toujours faire quelque nouvel effort, employer quelque remède pour s'en délivrer. Le plus souvent, tout cela n'est que l'amour propre qui voudrait pouvoir dire: Je fais ceci et cela, — et qui veut persuader à l'âme que par ces moyens extérieurs elle viendra à bout d'elle-même; ce n'est d'ordinaire qu'illusion, une illusion qui trouble l'âme sans la faire avancer. Ainsi ces personnes s'embarrassent de plus en plus en elles-mêmes, au lieu que le seul et vrai remède est le simple et parfait abandon à Dieu. Ce n'est pas qu'on ne doive pas travailler et lutter aussi; mais ce n'est ni dans sa vigilance, ni dans ses efforts qu'il faut mettre son espérance, mais en Dieu seul, et en Jésus Christ, qui a dit: «Sans moi vous ne pouvez rien faire», et: «Ma grâce te suffit, et ma force s'accomplit dans l'infirmité».

Les âmes dont je parle doivent beaucoup modérer leur activité et leur vivacité, ainsi que l'inquiétude qui les accompagnent; elles doivent chercher à les transformer en une action tranquille, mais forte et persévérante, comptant sur Dieu qui seul peut leur faire tenir le milieu entre l'agitation et la paresse, — chose impossible par nous-mêmes, — afin que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur.

La venue de Christ pour ses saints, est-elle la véritable espérance de l'Eglise?

ME 1873 page 291 - Darby J.N.

Les brochures qui sont l'occasion de ces pages sont remarquables, non par leur caractère intrinsèque, car elles ne sont au fond que la répétition des vues de Mr N. sur le sujet qu'elles traitent, mais parce qu'elles présentent les opinions du parti auquel leur auteur appartient, lorsque la puissance du mal des derniers jours devient si extraordinairement manifeste, et que toute chose prend peu à peu sa vraie place. J'ai dit souvent qu'il y a trois grandes positions de Christ, auxquelles répondent les pensées du chrétien: Christ sur la croix, Christ à la droite de Dieu, et Christ venant une seconde fois. La première de ces positions est le fondement de tout pour nous; les deux dernières donnent, pour ainsi dire, son caractère chrétien actuel à l'Eglise. La séance de Christ à la droite de Dieu répond à la présence du Saint Esprit sur la terre; l'espérance de l'Eglise, en rapport avec la seconde, est, sans contredit, la venue de Christ pour recevoir les saints, à lui-même: quels que soient la gloire ou le règne qui suivront, notre vraie espérance est d'être toujours avec le Seigneur dans les lieux célestes. «Je reviendrai», disait Christ, «et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3).

Dans l'une des brochures qui nous a occupés dans un précédent article (*), on niait la présence du Saint Esprit qui est le privilège du christianisme jusqu'à la fin, en conséquence de l'élévation de Christ comme homme à la droite de Dieu; dans une autre brochure à laquelle nous répondons maintenant, on nie la véritable espérance du chrétien quant à la venue de Christ. Le système auquel ces traités appartiennent, se présente ainsi à nous comme la négation de la vraie puissance du christianisme dans ce qui le caractérise essentiellement, tel qu'il nous est donné dans les écritures du Nouveau Testament.

(*) *Le Consolateur est-il venu? — ou s'en est-il allé?*

J'ai répondu déjà au traité relatif au Saint Esprit; je m'occupe maintenant de celui qui concerne la venue du Seigneur, et qui cherche à établir que nous ne devons pas attendre constamment le Seigneur, à moins que des signes avant-coureurs n'interviennent. A cette fin, l'auteur nie la différence qu'il y a entre la venue de Christ pour recevoir l'Eglise à Lui-même, et son apparition; «car», dit-il, «nous n'avons pas seulement à servir le Seigneur jusqu'à son apparition, mais l'apparition elle-même est notre bienheureuse espérance»; et encore: «Nous avons la preuve positive que l'Eglise demeure sur la terre jusqu'à l'apparition, et qu'elle n'est pas enlevée auparavant comme on l'a prétendu», rappelant l'exhortation de Paul à Timothée, à garder le commandement «jusqu'à l'apparition de Christ», prétendant que, «autrement, Paul eût dit, jusqu'à sa venue, et non pas jusqu'à son apparition».

C'est ici le pivot de toute la question, et nous pouvons y apprendre combien il est fâcheux de tirer des conclusions, au lieu de se soumettre simplement à la parole de Dieu. Il est clairement et positivement révélé que, quand Christ apparaîtra, nous apparaîtrons avec Lui en gloire; et ainsi, il est tout simplement impossible que nous soyons sur la terre jusqu'à son apparition, et «alors», parce que nous apparaîtrons avec Lui venant du ciel en gloire, «alors». J'admets complètement que la glorieuse apparition du Seigneur est l'espérance des croyants; mais pourquoi en serait-il autrement si nous apparaîtrons avec Christ, au lieu d'être sur la terre quand il apparaîtra? Je pense qu'il en serait à bien plus forte raison ainsi. Sans doute, tout sera mis en ordre sur la terre alors, et cette pensée est bien réjouissante; mais la chose n'est pas moins vraie si nous sommes les compagnons de Christ quand il viendra; — et que nous devons venir avec Lui, cela toute l'Écriture l'affirme de la manière la plus positive. «L'Éternel mon Dieu viendra, et tous ses saints seront avec toi» (Zacharie 14: 5). «Voici, le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades» (Jude 14). Et encore: «Et les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs» (Apocalypse 19: 14); et encore: «Et ceux qui sont avec lui, appelés, et élus, et fidèles» (Apocalypse 17: 14).

Nous voyons ainsi que les révélations directes et positives de la parole de Dieu contredisent les conclusions, qu'on veut tirer et qui ne peuvent même s'appuyer d'aucun argument raisonnable. Je puis, en effet, aimer l'apparition du Seigneur, pour que le monde dans lequel je vis (et qui a été fait pour l'homme), soit mis en ordre, sans que je sois vivant dans ce monde quand le Seigneur apparaît; et mon apparition avec Lui n'empêche en aucune façon cette joie, mais plutôt l'augmente. Je prie aussi mon lecteur de remarquer que, si Timothée et ceux qui étaient vivants alors sur la terre, avaient dû demeurer pour pouvoir jouir de cette joie, leur espérance était vaine, car certainement, ils ne seront pas sur la terre quand Christ apparaîtra; tandis que s'ils viennent et apparaissent avec Lui, ils l'auront. Selon la théorie à laquelle nous répondons, un très petit nombre de chrétiens seulement auraient ce privilège, l'Église en général n'y aurait aucune part.

Mais on va plus loin, et on avance sérieusement que «l'apparition de Christ est la véritable et propre espérance de l'Église», et que la distinction entre cette apparition et la venue du Seigneur est «une distinction arbitraire». Or, comme nous l'avons vu, l'apparition de Christ ne peut pas être l'espérance de l'Église, au point de vue sous lequel on veut nous la faire envisager tout à fait anti-scripturairement, car l'immense majorité de l'Église ne sera pas sur la terre alors, et ne peut pas y être: une très faible minorité seulement aurait part ainsi à l'espérance.

On devrait être prudent dans la manière dont on présente les choses qu'on avance; on devrait avoir soin d'être bien informé quant aux vues qu'on reproche à d'autres et, bien plus, quant aux Écritures elles-mêmes. Mais on est mal informé. La «venue» et «l'apparition» ne sont point mises en contraste par ceux qu'on attaque, quoique «l'apparition» soit une chose déterminée et distincte, en sorte que nous lisons: 2 Thessaloniens 2: 8, «l'apparition de sa venue»; cependant, «la venue» est un terme général qui embrasse tout, comme plusieurs l'ont exprimé en disant que «c'est la seconde de ces deux choses (savoir la venue de Christ au monde, ce qui n'a pas eu lieu auparavant, lors de l'enlèvement de l'Église) qui est appelée son

«*épiphanie*» ou sa *manifestation*, expression qui n'est jamais appliquée à l'enlèvement des saints, mais toujours à l'apparition de Christ en gloire avec les siens, tandis que le mot de «*parousie*» ou de *venue* est appliqué tantôt à l'un des événements tantôt à l'autre, selon que le décide le contexte, ou les personnes dont il s'agit, ou la manière dont l'événement est introduit; car Christ peut venir, ou être présent, de différentes manières à des personnes différentes».

J'ai moi-même, dans le traité: «L'enlèvement des saints et le résidu juif», discuté ce point à fond: «Les saints n'attendent-ils pas sa venue pour la terre, et son apparition? Assurément; mais non pas à l'époque où ils le rejoignent, car ce que j'attends, c'est qu'ils apparaissent avec Lui». «L'apparition de Christ sera le plein établissement du pouvoir divin en gouvernement, et le résultat de la responsabilité; l'enlèvement de l'Eglise et son entrée dans la maison du Père seront l'accomplissement de la grâce souveraine envers les saints», etc. L'apparition de Christ est la manifestation de sa gloire au monde: nous y aurons part avec Lui. «Il viendra pour être glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru» (*), car la gloire que son Père lui a donnée, il nous l'a donnée, afin que nous soyons consommés en un, et que le monde connaisse que le Père l'a envoyé, et qu'il nous a aimés comme il l'a aimé (**). Ainsi sur la montagne de la transfiguration, Moïse et Elie apparaissent en gloire avec Christ; mais quand ils entrent dans la nuée lumineuse d'où la voix du Père se fit entendre, — la gloire excellente, — les disciples sont effrayés. La «nuée» était connue comme la demeure de Dieu, mais qu'un homme, quel qu'il fût, dût entrer là, était une chose nouvelle. Les disciples virent le royaume et sa gloire: l'entrée dans la maison du Père a été pour eux une chose tout à fait nouvelle et étrange.

(*) 2 Thessaloniens 1: 10. - (**) Jean 17: 22, 23.

Que dirons-nous de ceux qui nient le caractère distinctif de cette entrée dans la maison du Père maintenant. Voici quelques passages qui parlent de cette espérance distinctive du chrétien et qui l'établissent clairement: «Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 2, 3). Ainsi encore, Jean 17: 24, le Seigneur après avoir parlé de la gloire dans le passage que j'ai cité plus haut, ajoute: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire...; car tu m'as aimé avant la fondation du monde». Ainsi Paul aussi, dans 1 Thessaloniens 4: 17, dit: «Nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées, à la rencontre du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur».

Tous ces passages montrent clairement que la vraie, propre espérance du chrétien, n'est pas l'apparition de Christ, — non pas même la gloire, en tant que manifestée au monde, — non d'être à la droite ou à la gauche dans le royaume, quelque glorieux et immérité que cela puisse être, — mais d'être avec Christ lui-même. Ce n'est pas là l'apparition; c'est un autre genre d'espérance, une espérance d'un caractère absolument différent: c'est être avec Christ pour toujours, et dans la maison du Père. C'est pourquoi l'apôtre, au chapitre 4 de la 1^{re} épître aux Thessaloniens, n'ajoute rien; mais ce passage fait voir très clairement quelque chose de

plus. Les Thessaloniens pensaient et espéraient à peu près comme ceux auxquels je réponds; seulement, ils paraissent avoir tiré la conclusion très naturelle que d'autres ont oubliée, savoir que les saints qui se seraient endormis, ne seraient pas présents pour voir Christ et le rencontrer. L'apôtre répond à cette pensée; et comment? Est-ce en disant: Oui, ils seront ressuscités, et puis eux et vous, qui l'aurez vu sans eux, dans une chair non changée (car autrement tout le système de nos opposants s'écroule), vous serez ravis dans les airs pour rencontrer le Seigneur alors déjà visible? Nullement. Mais il dit: «Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus». Quand Jésus viendra en gloire, il amènera ses saints avec Lui, comme nous avons vu. Et alors, l'apôtre explique comment les saints se trouveront avec Christ, pour venir avec Lui: *ils iront au-devant du Seigneur en l'air*.

Je voudrais rappeler ici en même temps que les noces de l'Agneau sont placées au chapitre 19 de l'Apocalypse, avant que le Seigneur vienne avec les armées du ciel. Détruire, comme on voudrait le faire, la distinction entre ce dernier événement, et notre élévation en l'air pour être toujours avec le Seigneur, fausse moralement la nature de l'espérance de l'Eglise. La présentation de l'Eglise à Lui-même, la bienheureuse espérance qu'il nous prendra auprès de Lui afin que là où il est, nous, nous soyons aussi, la joie d'être toujours avec le Seigneur, sans rien ajouter à une pareille espérance, est noyée dans l'apparition en gloire, car c'est celle-ci, et non la joie d'être avec Jésus, dont on voudrait faire l'objet de notre attente. On veut, remarquez-le bien, que la venue et l'apparition du Seigneur soient une seule et même chose, et on perd complètement de vue le fait d'être avec Christ, comme résultat; on ne fait nulle mention absolument de la vraie espérance distinctive, de la joie spéciale, de ce qui est l'essence de la venue de Christ pour le chrétien, qui sait quelle est la place du chrétien. Si ce système était vrai, «venue» et «apparition» seraient à peu près la même chose, et aussi on l'estime ainsi. Mais qu'est-ce que cela prouve à quelqu'un qui a appris des Ecritures quelle est cette place bienheureuse? — C'est qu'on n'a jamais eu de cette place la moindre idée; et c'est tout.

Pour ce qui concerne les voies de Dieu en gouvernement, c'est le jour, l'apparition de Christ, qui est la grande et solennelle époque qui est placée devant nous; et alors nous serons manifestés en gloire, chacun à la place qui lui aura été assignée auprès du Seigneur. C'est pourquoi, c'est cet événement qui est placé devant nous, comme la grande manifestation publique à tous. Mais Dieu a quelque chose en réserve pour les affections et le coeur de ceux qui aiment le Seigneur; et cette chose, ce n'est pas la manifestation de la gloire, mais c'est d'être avec Lui dans la joie commune et individuelle de sa présence, avec Lui dans la maison du Père. Il ne s'agit pas ici du tout d'apparition, la chose même est impossible. Sans doute, on peut faire des objections plausibles, en apparence, à la vérité et aux privilèges spéciaux des saints, on peut susciter des difficultés au moyen de passages obscurs, ou dans lesquels l'Ecriture a à pourvoir à des faits publics et à des espérances qui se réaliseront plus tard. Il ne faut pas mépriser l'ignorance à regard de ces choses; mais se servir de passages, qui présentent plus ou moins de difficulté, pour empêcher les âmes peu avancées de recevoir les

vérités auxquelles Dieu les amène, c'est l'oeuvre de Satan; et c'est ce qu'on cherche à faire. Beaucoup de chrétiens peuvent être ignorants de ce qui concerne le résidu juif et d'autres vérités du même genre; il n'y a rien là non plus en soi-même de répréhensible; mais se servir de passages qui, pour être compris, exigent cette connaissance, pour obscurcir les plus glorieuses et les meilleures espérances de l'âme, c'est faire l'oeuvre de l'Ennemi. Comment ne comprend-on pas que c'est «d'être toujours avec le Seigneur» qui est la grande bénédiction de la doctrine qui nous occupe, et ce sur quoi nous insistons en distinguant entre la venue (parousia) qui embrasse la scène tout entière, et l'apparition (épiphanie) qui désigne la manifestation de Christ devant les hommes?

S'il s'agissait seulement de vues prophétiques, je n'aurais pas pris la plume; mais j'écris ces lignes, parce qu'on veut renverser la puissance présente et la vraie et bienheureuse espérance distinctive du christianisme. Je ne sais trop si les objections de détail valent la peine d'être réfutées? Ce que j'ai dit montre la fausseté et l'incrédulité pratique de la tendance, — *relativement à l'espérance* de l'Eglise, — des tristes doctrines que je réfute; mais comme il se pourrait qu'il y eût des chrétiens qui ne sauraient pas immédiatement comment répondre, j'entre dans l'examen de quelques-uns des détails.

L'objet avoué qu'on poursuit, c'est d'empêcher et de détruire une constante attente de Christ, de montrer que cette attente a la même valeur, si on la tient à distance, que si elle est tenue proche; — que c'est «une fâcheuse et fiévreuse agitation que d'attendre à toute heure le retour du Seigneur»; — que si les saints des premiers temps ont eu ce sentiment, «c'était un sentiment faux», et que «la distance de l'objet n'affaiblit en aucune manière la puissance de l'espérance». C'est parler clairement! — Quelle différence y a-t-il entre ce langage et celui du «méchant serviteur» disant dans son coeur: «Mon maître tarde à venir?» (*) Le Seigneur exhorte à veiller parce que les hommes ne savent pas à quel jour ou à quelle heure leur maître viendra, et ensuite il fait l'application de la chose à ses disciples. Mais c'est parce que le méchant serviteur disait dans son coeur: «Mon maître tarde à venir», qu'il se mettait à battre les serviteurs et les servantes. C'est cela qui a été la cause de l'horrible iniquité dans laquelle l'Eglise est tombée.

(*) Matthieu 24: 48-51.

C'est un fait que le Seigneur a tardé, chacun le sait. La question est celle-ci — L'Eglise aurait-elle dû avoir attendu constamment le Seigneur? — Je dis: «avoir attendu constamment le Seigneur», ne pas avoir dit: «Mon maître tarde à venir?» Que disent nos opposants? Je leur dirai ce que le Seigneur dit; et que le Seigneur leur fasse la grâce d'y prendre garde: «Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées, et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur maître revenant des noces, afin que quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux sont ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant. En vérité, je vous dis qu'il se ceindra, et les fera mettre à table; et s'avançant, il les servira. Et s'il vient à la seconde veille, et s'il vient à la troisième, et qu'il les trouve ainsi, bienheureux sont ces esclaves là» (Luc 12: 35-38). Etait-ce là une agitation fiévreuse et malade? Ce qui suit touche la question du service. On prétend que le délai donne du temps

pour le service. Mais écoutez donc l'Écriture ici; elle nous dit quel est, pour le service, l'effet de la pensée d'un délai possible. Et telle a été, hélas, l'histoire de l'Église!

Maintenant, mon lecteur me permettra de lui rappeler que ce délai sur lequel on insiste comme le fait dont il faut se préoccuper, et dont Dieu voudrait qu'on se préoccupât (*) — «l'histoire prolongée du progrès de l'Église dans le mal», — est déjà arrivé, et que c'est après cela qu'on craint une attente présente. Dieu, dans sa parfaite sagesse, parle sur ce point de manière à ce que l'attente demeurât pour les saints une espérance présente, et à ce que, s'il y avait un délai et que la scène s'ouvrit, il y avait place pour cette scène, dans la manière dont la pensée était présentée; la vigilance à laquelle les saints étaient exhortés au commencement, étant tout aussi possible qu'au commencement et plus recommandée encore.

(*) On nous dit en effet: «Il est évident d'après l'Écriture, qu'un état de choses régulier et détaillé qu'il faut trouver avant que le Seigneur vienne, est placé sous les yeux de l'Église...».

On a été amené ainsi à traiter d'inconséquence la pensée d'envisager les sept églises de l'Apocalypse comme la scène prolongée, et d'attendre en même temps, ou de supposer que les saints des premiers temps pouvaient attendre, une venue immédiate de Christ. Mais voyez ici la sagesse de Dieu. Toutes les églises des chapitres 2 et 3 de l'Apocalypse étaient des églises existantes et contemporaines. Il n'y avait rien à attendre alors, quand la révélation fut faite. Quand la scène prolongée allait se clore, quand la scène prolongée est passée ou près de l'être, on peut regarder en arrière, et voir le progrès du mal développé dans l'Église professante. Quand elles furent données, c'étaient des scènes présentes devant les yeux des saints dans des églises existantes. Moi, je crois toujours, avec une foule de chrétiens, que les épîtres aux sept églises nous présentent un tableau de l'histoire progressive de l'Église professante, une histoire maintenant justement arrivée à son terme; et qu'elle n'offrait nulle perspective d'une histoire prolongée, mais tout le contraire. La promesse «Je viens *bientôt*» était la consolation des fidèles de Philadelphie alors, comme elle l'est des vrais saints maintenant. Tout ce que je vois dans les raisonnements de ceux qui rejettent cela, c'est que l'incrédulité leur a aveuglé les yeux quant à la sainte sagesse des voies de Dieu.

La parabole des vierges nous montre que l'Époux a tardé; mais combien de temps? La scène tout entière est l'affaire d'une nuit et des mêmes vierges; elle nous apprend qu'il faut une patiente vigilance dans l'attente d'un moment inconnu (en quoi les vierges ont manqué), mais ne donne nulle idée d'une prolongation quelconque mais elle fournit un principe qui renferme un profond enseignement pour nous, là où nous avons appris par des faits le long délai qu'a subi la venue de l'Époux. Mais ceci elle le montre clairement, est que la négligence dont l'Église s'est rendue coupable, c'est de ne pas avoir veillé toujours: comme l'Époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent; il fallut les réveiller, et les appeler à sortir de nouveau et à reprendre leur position première. Prétendre que le réveil subit de personnes qui dorment, par un cri de minuit, est le discernement de signes continus par un cœur vigilant capable de les apprécier, est digne du système de nos opposants. Il y a eu une scène prolongée; mais que l'Église ait été enseignée à l'attendre est déplorablement faux; et vouloir

se servir de ce fait, pour induire des âmes à penser qu'une attente continuelle était fautive, c'est, je le répète, l'oeuvre de l'Ennemi. Les vierges n'auraient-elles pas dû veiller? Leur avait-on enseigné qu'un ordre de choses régulier et détaillé, et qu'il fallait traverser, était placé devant l'Eglise? La conclusion est: «Veillez, donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure» (Matthieu 25: 13).

Il en est de même pour les esclaves (*). L'homme s'en alla pour recevoir un royaume et pour revenir; mais les esclaves sont les mêmes à la fin et au commencement; et toute l'histoire, comme parabole, est supposée s'accomplir pendant la durée de la vie de l'homme et la durée de la vie des esclaves. Il n'y a pas de système ou d'ordre de choses prolongé. Maintenant que tout est passé, nous pouvons dire: il en a été ainsi; mais la chose que les saints sont exhortés à attendre est toujours présentée comme une attente incertaine présente. Pierre assure les saints que Dieu ne tarde pas pour ce qui concerne la promesse, que c'était la patience de sa grâce qui donnait le délai, que Christ était prêt à juger, que même, le temps était venu de commencer le jugement par la maison de Dieu. La *dernière* parole de l'Ecriture pour le coeur des saints, est: «Oui, je viens bientôt» (Apocalypse 22: 20). Je ne doute pas que, dans le livre de l'Apocalypse, il n'y ait eu des analogies dans la période prolongée, mais le livre s'applique, je n'en doute pas (comme je suis persuadé que les sept églises nous donnent l'existence prolongée de l'Eglise), littéralement au temps où l'Eglise ici-bas aura pris fin.

(*) Voyez Matthieu 25: 14 et suivants, et Luc 19: 12 et suivants.

L'Ecriture appuie donc sur cette parole: «Voici, je viens bientôt», et elle exhorte les disciples à être comme des hommes qui attendent leur maître. A cela on répond qu'il n'est pas croyable que le Seigneur aurait enseigné aux siens, il y a près de deux mille ans, d'attendre à toute heure un événement qu'il savait ne pas devoir s'accomplir avant que des siècles eussent passé, et que certainement le Dieu de vérité ne communiquerait pas une idée aussi fautive. Il est bien téméraire de parler ainsi. Ma réponse, c'est que le Seigneur dit à ses disciples de veiller, et d'être prêts à ouvrir aussitôt, à quelque moment qu'il vînt; car quant à ce jour et à cette heure, aucun homme, ni les anges ni même le Fils, n'en avaient connaissance. Que dois-je croire? la folle présomption des uns, ou le témoignage solennel du Seigneur?

Quand on dit que les disciples avaient la fautive idée que le royaume de Dieu paraîtrait immédiatement, idée que le Seigneur répudia absolument, on s'oublie (*). C'était pour le temps de sa vie ici-bas et non pour le temps de la vie de ses disciples que le Seigneur redressait leur pensée; et Christ leur dit qu'il faut qu'il s'en aille d'abord, et puis qu'eux, les esclaves, ils devaient trafiquer jusqu'à ce qu'il vienne. Mais le Seigneur ne dit rien quant à un intervalle de temps quelconque; il a toujours soigneusement évité d'en faire mention. Les serviteurs pouvaient l'attendre à chaque instant, et devaient travailler jusqu'à ce qu'il vînt.

(*) Voyez Luc 19: 11 et suivants.

Paul n'a jamais parlé de loups qui viendraient après son départ (*), avant que son ministère fût terminé, et qu'il prit congé des saints avec la pensée qu'il ne les reverrait plus. — La parole du Seigneur à Pierre, qui était alors un homme d'un certain âge (car le Seigneur

dit: «Quand tu étais jeune») aurait pu, pour ceux qui en avaient connaissance, les induire à penser que Pierre devait mourir avant que le Seigneur vint. Mais, pour ce qui est de l'Eglise en général, Pierre était mort quelque trente ans avant que ce récit qui le concerne ait été donné; et Pierre et Paul, au moment même où ils vont mourir, disent alors qu'ils savent, ou ont reçu une révélation particulière, qu'ils doivent passer par la mort. Mais pourquoi cela, si l'espérance de l'Eglise n'était pas une attente présente de Christ? — C'est pourquoi aussi, quand le Seigneur, à la même occasion, avait dit à Jean: «Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne», la parole se répandit que ce disciple ne mourrait pas toutefois Jésus ne lui avait pas dit cela. Mais on voit par là ce que les disciples attendaient.

(*) Voyez Actes des Apôtres 20.

C'est une erreur d'avancer «qu'il y a, entre ce temps et la mort de Pierre, un long temps de service, puisque les apôtres avaient reçu l'ordre d'annoncer l'évangile parmi toutes les nations, en commençant par Jérusalem». Il n'y a rien de pareil. Le Seigneur leur ouvrit l'intelligence pour comprendre les Ecritures, et pour qu'ils sussent que cette oeuvre devait être faite (*). Dans Matthieu (**), il les envoie pour faire disciples toutes les nations, les baptisant, etc.; et il ajoute: «Voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle». Mais ici il n'y avait pas d'ascension; et il faut ou bien que le Seigneur ait voulu que les disciples regardassent la chose comme une attente actuelle durant le cours de leur vie, ou bien le temps dure encore maintenant, ce qui, selon la théorie de nos contradicteurs, et le Seigneur a dû le savoir, ne pouvait avoir d'application aux apôtres. Il ne s'attendait pas à ce qu'ils véussent deux mille ans. De plus, les apôtres n'ont jamais accompli cette mission du tout, mais l'ont abandonnée à Paul, qui alors enseigne la doctrine spéciale de l'Eglise et de l'enlèvement. Mais la venue de Christ pour recevoir à Lui l'Eglise, ne fait nullement partie de la révélation faite à Pierre. Pour lui, le Seigneur devait venir de la même manière qu'il l'avait vu s'en aller, et il ne va jamais plus loin que son apparition ni n'enseigne la doctrine de l'union des Juifs et des nations. Ces choses ne lui étaient pas confiées, à lui.

(*) Luc 24: 45 et suivants.

(**) Matthieu 28: 19, 20.

Tout cela n'a pas empêché Paul de dire: «Nous, les vivants qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 15), non pas pour affirmer, qu'il serait réellement de ce nombre, mais il était alors de cette classe qui, avec raison, attendait ainsi Jésus; et il n'y a rien perdu. Il n'y avait pas de révélation que Christ viendrait immédiatement, mais les saints étaient positivement enseignés à l'attendre toujours. Si le temps avait été passé, Pierre aurait pu être saisi et crucifié pendant qu'on en parlait. Si Christ ne pouvait pas venir jusqu'à ce que Pierre mourût, Pierre aurait pu mourir à chaque instant. Cela n'affectait en rien l'attente générale des saints dans ces jours-là, et n'a pas d'application aujourd'hui: on n'en parle que pour discréditer ce que Christ très certainement enseigna, savoir que nous devrions toujours être dans l'attente. Pierre est mort; et se servir de ce fait aujourd'hui, ce n'est qu'une preuve du dessein qu'on a de détruire l'attente de la venue de Christ.

Quant à Jean 16: 2, 4, les disciples sont avertis qu'ils seront persécutés; mais comment ce fait devait les empêcher, dans la persécution, d'attendre Christ pour les en délivrer, c'est ce que je ne puis comprendre. Personne ne parle, pour la venue de Christ, d'une époque fixe rapprochée; nous lisons tout au contraire que le temps n'était pas connu, de sorte que les hommes devaient toujours l'attendre, pour ne jamais suspendre leur service, mais pour être encouragés dans ce service. Avancer que ni temps, ni soudaineté, n'ont rien à faire avec la vraie espérance de l'Eglise, quand on veut dire par là que la venue du Seigneur n'est pas soudaine et n'a pas lieu à un moment où les hommes ne s'y attendent pas, est un audacieux défi jeté à l'Ecriture. Je sais que la surprise est pour le monde; mais prétendre que le Seigneur ne vient pas soudainement est une insigne fausseté: «A l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme vient» (Luc 12: 40; Matthieu 24: 44). On cite 2 Timothée 3; mais on oublie que les paroles que nous y lisons, furent adressées à Timothée, lui-même alors vivant, précisément à la fin de la vie de l'apôtre, afin qu'il sût comment se conduire. On peut prétendre que l'apôtre se trompait en présentant ces choses comme une affaire de pratique immédiate, et peut-être que Jean était dans l'erreur quand il dit: «Nous savons que c'est la dernière heure» (1 Jean 2: 18), parce qu'il y avait plusieurs antichrists; on peut avancer que, si Christ savait qu'il y aurait à traverser deux mille ans d'un système ou ordre de choses régulier et détaillé, les apôtres étaient aveugles à cet égard et ont induit en erreur l'Eglise, les Timothée et les saints en général...; mais nous, nous tenons ces paroles des apôtres pour des écritures inspirées, nous croyons que les derniers jours sont venus, quoique mille ans puissent être comme un jour pour le Seigneur et un jour comme mille ans.

La parabole de l'ivraie et du bon grain (*) prouve exactement le contraire de ce qu'on veut lui faire dire en prétendant qu'elle «montre clairement que le froment de Dieu reste sur la terre jusqu'à l'apparition de Christ en gloire». J'ai déjà fait remarquer que Colossiens 3: 4, déclare en toutes lettres le contraire, savoir que les saints apparaissent avec Christ. Est-ce que «assembler le froment dans le grenier», c'est apparaître? Les saints sont ôtés du champ et cachés dans le grenier de Dieu; — c'est le contraire d'apparaître. Le froment n'est pas assemblé avant que l'ivraie soit cueillie; il l'est avant que l'ivraie soit brûlée. Les justes resplendent dans le royaume, mais ils sont premièrement assemblés dans le grenier, ce qui n'est pas «resplendir». Resplendir est, de plus, un acte continu. L'ivraie est, avant tout, cueillie par les anges et liée en bottes toutes prêtes, — non brûlée alors; le froment est assemblé dans le grenier. Après cela le jugement est exécuté. C'est là le *temps* de la moisson. La moisson c'est la fin du siècle. Personne ne peut dire que l'ivraie n'est pas en train d'être cueillie, maintenant: je crois que nous sommes là. L'Ecriture ne dit pas que l'apparition de Christ en gloire, soit la fin du siècle, comme on le prétend. Les deux événements sont contemporains comme période générale, et ce peut être le grand acte final. Cependant, même alors, les méchants sur la terre attendent encore leur jugement. La *moisson* est la fin du siècle, ici dans ce passage en tout cas.

(*) Matthieu 13: 24 et suivants.

J'en viens maintenant à Matthieu 24. Je ne peux guère m'attendre à ce que ceux avec lesquels je raisonne ici, sachent quoi que ce soit du résidu juif, et des voies de Dieu envers ce monde; mais je dois supposer qu'ils comprennent que le Seigneur parlait de Jérusalem et du temple, et que le «siècle» n'a rien à faire avec ce qu'on appelle la dispensation chrétienne ou l'Eglise. Le Seigneur parlait du temple: leur maison leur est laissée déserte (*), et les Juifs, car c'est d'eux qu'il s'agit, ne le verront plus, jusqu'à ce qu'ils disent: «Béni soit celui qui vient». Les disciples Lui montraient les *bâtiments du temple*; c'est là ce qui les intéressait, quoiqu'on en puisse dire; et la question qu'ils adressent au Seigneur, est: «Dis-nous quand ces choses auront lieu?» Les disciples ne savaient rien de l'Eglise, et n'en étaient nullement préoccupés dans leurs questions; ils liaient la consommation du siècle, avec les désolations de Jérusalem et du temple; et ainsi le Seigneur leur répond, leur disant seulement que cet *évangile* du royaume serait prêché d'abord parmi toutes les nations, avant que vint la fin du siècle. Le «siècle» était le temps du régime juif jusqu'au Messie, ce temps duquel il pouvait alors être dit (comme au chapitre 13 de Matthieu): *ce siècle*. Le christianisme n'est pas le siècle, ni un siècle du tout. C'est pourquoi le Seigneur dit aux disciples, que lorsqu'ils verront l'abomination de la désolation établie, ceux qui sont en Judée, doivent s'enfuir dans les montagnes, et que celui qui est sur le toit de la maison, n'en doit pas descendre. Pense-t-on que ce soit là un avertissement adressé à l'Eglise de Dieu, ou bien est-il pour ceux de Jérusalem? Il n'y a pas de signes, si ce n'est le signe du Fils de l'homme dans le ciel; mais il y a des événements qui identifient ceux auxquels le Seigneur s'adresse et dont il est question, avec Jérusalem et une délivrance terrestre: une chair sauvée. (voyez verset 22); le temps de la détresse de Jacob, dont il sera pourtant délivré; la grande tribulation de [Daniel 12](#), à laquelle le Seigneur nous renvoie expressément; des séductions relativement à Christ, qui n'ont pas d'application aux chrétiens, parce que les chrétiens n'attendent pas Christ dans le désert ou dans les chambres intérieures, mais pour être ravis à sa rencontre en l'air. Je n'attends pas de mes opposants qu'ils comprennent comment il est impossible de faire l'application de tout cela à l'Eglise, parce qu'ils ne croient pas à l'Eglise; mais j'ai le droit d'attendre que, quand le Seigneur parle de Jérusalem et de la Judée, et de fuir dans les montagnes, ils appliquent les paroles du Seigneur à ce à quoi le Seigneur les applique.

(*) Matthieu 23: 38, 39.

Je crois que «l'évangile du royaume» sera prêché à toutes les nations, avant que vienne cette fin (quoique l'apôtre en parle comme d'une chose faite au chapitre 1 de l'épître aux Colossiens); mais l'évangile du royaume sera ainsi prêché. Mais quand on vient me dire que ces signes devaient être pour les disciples des avertissements de la venue du Seigneur, je demande: Quels signes? Et un avertissement pour qui? Ce sont des signes et des événements qui devaient arriver pour être un avertissement à ceux qui seraient en Judée, qui ne pourraient pas faire plus du chemin d'un sabbat. Il s'agit d'un signe de jugement pour Jérusalem et le temple, là où sera le corps mort; il n'est pas fait la moindre mention du ciel, ou d'être ravis pour rencontrer le Seigneur en l'air, mais il s'agit de quelque chose qui ne pouvait pas être si on croyait à cela, car la tentation était la présence de Christ dans le désert ou dans les chambres intérieures. C'est une triste chose de voir la peine que prennent ceux qui rejettent

la doctrine de l'Eglise et de son enlèvement à la rencontre du Seigneur en l'air, pour rabaisser l'Eglise au niveau du judaïsme, même quand la Judée et Jérusalem sont expressément nommées comme la *scène exclusive* de ce qui se passe et des événements qui doivent s'accomplir.

Je ne crois pas que j'aie rien de plus à ajouter. J'écris plutôt pour rendre témoignage que pour discuter à fond des choses qui ont été examinées déjà si souvent: la question ne peut pas être séparée de la doctrine de l'Eglise. Paul seul, pour ce qui est de la doctrine apostolique, Paul seul, dis-je, enseigne quant à l'Eglise, seul il parle de l'enlèvement. La pensée générale, envisagée de la terre et au point de vue de l'ordre des voies gouvernementales de Dieu, est la venue et l'apparition de Christ. Paul a enseigné une relation spéciale de l'Eglise avec Christ, finissant dans la réception de l'Eglise par Christ quand il se la présentera à Lui-même: cela, ces docteurs le rejettent avec persistance, cherchant à rabaisser l'Eglise autant qu'ils le peuvent au niveau du judaïsme. Ils rejettent, par conséquent, la mission particulière du Consolateur comme fruit de l'exaltation de Christ. Nous trouvons dans l'évangile de Jean la même vérité de l'enlèvement, pour les saints individuellement: cela aussi, bien entendu, on le rejette; on cherche de toutes manières à déprécier la glorieuse vérité de l'Homme glorifié, et toutes les conséquences présentes et futures de cette exaltation. On n'ose pas nier qu'il n'y ait quelque différence; on admet qu'il y a une corporation sur la terre qui n'existait pas auparavant, mais on fait tout ce qui est possible pour empêcher que les saints ne connaissent la gloire de la position de Christ, et ses conséquences pour ceux qui croient. Ce jugement peut paraître sévère, mais il y a un temps pour se taire, et un temps pour parler. Nous sommes arrivés à un moment de crise dans les voies de Dieu, et dans l'histoire du monde. Le mal est sans honte, et on ne veut pas de la vérité; c'est, je pense, un temps pour parler.

L'apparition des brochures qui m'ont fait prendre la plume, me paraît providentielle, et j'estime heureux qu'elles soient précisément et directement opposées au témoignage que Dieu a suscité dans ce temps-ci, et que ce dont Dieu fait part à ses saints et qu'il leur enseigne, ces traités cherchent laborieusement à l'éliminer. Je n'ai pas à m'occuper des intentions de l'auteur mais de l'enseignement de ses écrits. Je n'ai pas besoin de dire que j'admets la vivification de tous les saints; j'admets que le Fils est la source bénie de la vie dans tous les temps, et que par son sang est le pardon des péchés qui ont précédé sa venue, comme de ceux de tous les temps; j'admets la pensée générale de l'apparition de Christ, comme l'espérance de ce monde misérable: mais la gloire spéciale de l'Homme glorifié, ses conséquences dans l'envoi du Saint Esprit, l'union de l'Eglise avec son Chef, l'habitation du Consolateur dans les saints individuellement, le fait que ceux-ci sont membres de son corps, de sa chair et de ses os, l'élévation de l'Epouse, et sa présentation à Lui-même, et l'enlèvement des saints, tout ce qui constitue caractéristiquement le christianisme, et le distingue de la piété et de la vie en général, — ce par quoi Dieu agit sur les affections et remplit les espérances de l'Eglise de Dieu maintenant, — tout cela est soigneusement éliminé...

Je crois que l'Eglise peut discerner des signes, comme les pharisiens auraient dû discerner «ce temps-ci»; je crois que l'Eglise devrait par elle-même discerner ce qui est juste et vrai. Elle

a tout l'avantage des signes en tant qu'avertissements, mais elle sait qu'ils précèdent les jugements du monde; et son propre caractère céleste et paisible et le caractère céleste de son espérance, sont maintenus par l'enlèvement qui la retire de la scène dans laquelle elle a à garder la parole de la patience de Christ. Je ne peux pas estimer que ce soit un privilège de se trouver dans un temps de détresse qui est causé par l'infidélité, et par la réjection de Christ; cependant c'est le temps de la détresse de Jacob, mais d'une détresse dans laquelle il se trouve par son assujettissement aux gentils, par le péché.

Le tribunal de Dieu et de Christ

ME 1873 page 338 - Darby J.N.

Les meilleures éditions lisent Romains 14: 10: «Tribunal de Dieu».

Je ne sache pas que cette expression «le Tribunal de Dieu» ou «le Tribunal de Christ» se trouve ailleurs que dans le chapitre 14 de l'épître aux Romains, et dans le chapitre 5 de la seconde épître aux Corinthiens, — dans le premier de ces deux passages en vue de prévenir les jugements individuels, dans le second en vue de pousser à faire le bien. Le sujet en lui-même est des plus solennels et en même temps très béni, et cela d'autant plus que nous le comprendrons bien. Je crois que chaque acte de nos vies sera manifesté alors devant le tribunal, de telle manière que la grâce de Dieu et ses voies envers nous en rapport avec nos propres actes, seront connues alors. Nous lisons, Romains 14, que «chacun de nous rendra compte pour lui-même à Dieu», et la Parole dans ce passage fait mention du tribunal en rapport avec l'exhortation pour les frères de ne pas se juger l'un l'autre pour un jour, pour une viande et autres choses semblables. Je suis disposé à penser que les actes seuls, seront sujets à manifestation, mais tous les actes particuliers de notre vie dépendent si intimement de nos sentiments intérieurs, qu'il est, en un sens, difficile de distinguer les actes des simples pensées. Les actes manifestent la force de la pensée, ou du sentiment. Je crois que l'ensemble de nos actes sera détaillé là devant ce tribunal, non pas, pour nous, comme si nous étions dans la chair, et ainsi pour notre condamnation, mais pour mettre en lumière devant nos yeux la grâce qui s'est occupée de nous, — régénérés et irrégénérés. — Dans les conseils de Dieu je suis élu avant la fondation du monde; c'est pourquoi je pense que mon histoire tout entière sera détaillée devant le tribunal, et, parallèlement avec elle, l'histoire de la grâce et de la miséricorde de Dieu envers moi. Le pourquoi et le comment nous avons fait ceci ou cela sera manifesté alors. La scène sera déclarative, et non pas judiciaire pour nous. Nous ne sommes pas dans la chair devant Dieu, — devant ses yeux; par sa grâce, nous sommes morts; — mais alors si nous avons marché selon la chair, il faut que nous voyions *comment* nous y avons perdu en bénédiction, — quelle perte nous y avons fait; et d'un autre côté, les voies de Dieu envers nous, voies toutes de sagesse, de miséricorde et de grâce, seront parfaitement connues et comprises par nous, pour la première fois... L'histoire de chacun sera comme un grand transparent; on y verra comment vous cédiez et comment Lui vous préserva, comment votre pied avait glissé et comment Lui vous releva, comment vous approchiez du danger et de la honte et comment Lui par son propre bras intervint.

Je crois que ce sera l'Épouse qui se prépare; et je considère ce moment comme un moment merveilleux. Il n'y aura pas de chair alors, pour être condamnée; mais la nouvelle nature entrera alors dans la pleine connaissance des soins et de l'amour qui, en vraie sainteté et en justice, et même en grâce, nous ont suivis à chaque pas de notre course. Des parties de notre vie, jusqu'ici complètement inexplicables seront entièrement mises à découvert et deviendront parfaitement claires; des tendances de notre nature que nous ne jugeons peut-

être pas aussi pernicieuses et mortelles qu'elles le sont et pour la mortification desquelles nous sommes peut-être assujettis maintenant à une discipline, que nous n'avons pas su interpréter, seront alors parfaitement expliquées; et bien plus que cela, les chutes mêmes qui nous plongent dans une si amère détresse maintenant, apparaîtront alors comme les moyens dont Dieu s'est servi pour nous préserver de quelque chose de plus terrible. — Je ne pense pas que, jusqu'à ce moment-là, nous ayons jamais une pleine connaissance de la méchanceté de notre chair. Combien il est heureux pour nous de savoir qu'alors, non seulement c'en est fait de la chair dans le conseil de Dieu, mais que la chair ne sera plus attachée à nous; et d'un autre côté, je n'en doute pas, la manifestation de la grâce de Dieu, individuellement envers nous, sera si magnifique que même le sentiment de la perversité de la chair que nous avons, s'il était possible qu'il entrât là, sera exclu par la grandeur de l'autre sentiment. Pourquoi ne renions-nous pas et ne mortifions-nous pas la chair, quand nous nous rappelons cette heure? Que le Seigneur nous donne de faire ainsi davantage, pour la gloire de sa grâce. Ce grand sujet du tribunal amène l'âme à une très pleine connaissance de notre position individuelle.

Le rationalisme

ME 1873 page 355 - 1 Corinthiens 2: 6-16 - Kelly W.

Mon but, en écrivant ces lignes, n'est pas de diminuer la part de la raison. C'est un admirable instrument que Dieu a mis entre les mains de l'homme, mais dont l'action ne doit point sortir de sa propre sphère. Le rationalisme est l'abus de la raison, mais nullement son résultat nécessaire. Le rationalisme est la raison s'introduisant dans la sphère de Dieu et de sa révélation pour nier l'un et l'autre, en fait sinon ouvertement: c'est ce que je veux chercher à combattre, non en exposant, comme il serait facile de le faire, la folie des prétentions de ce système et le danger de ses conclusions, mais autant que possible en présentant la vérité. Le rationalisme ne prétend pas à la vérité, au contraire son but constant est d'en rendre l'acquisition incertaine. Il tend donc à plonger l'homme dans ces mêmes ténèbres que la révélation de Dieu a pour but de dissiper.

L'apôtre, dans le passage que nous venons de lire, indique l'origine de cette séduction pour l'esprit de l'homme, et le même principe se trouve presque partout dans l'Écriture. Le fait même de l'existence d'une Bible témoigne contre les assertions de la sagesse humaine, car d'un bout à l'autre la Bible affirme qu'elle est la parole de Dieu, et non pas seulement qu'il y a dans ses pages un élément divin que la raison doit découvrir et séparer des éléments humains qui l'enveloppent. Heureusement nous trouvons dans la révélation divine même ce que tous, sauf des incroyants déclarés, doivent reconnaître pour une autorité décisive. Je ne fais pas allusion aux hypothèses des hommes, quels qu'ils puissent être. Je parle du plus saint et du plus humble d'entre ceux qui sont nés de femme, de Celui qui, véritablement homme, n'estima point comme un objet à ravir d'être égal à Dieu. Or, toutes les fois que le Seigneur Jésus Christ cite l'Écriture, c'est comme une règle suprême dont on ne peut appeler. Il en maintient pleinement l'autorité, de manière à exclure toute idée qu'il puisse s'y trouver rien qui trahisse l'infirmité des instruments dont Dieu s'est servi. Quoique donnée par le moyen de l'homme, jamais elle n'est appelée la parole de l'homme, mais la parole de Dieu. Ceux qui l'écrivirent furent inspirés de telle sorte que tout en conservant leur caractère individuel, ils présentent d'une manière parfaite la vérité de Dieu et elle seule. Ainsi se manifeste en partie la sagesse de Dieu dans l'inspiration. Elle ne met pas l'homme de côté, mais elle introduit Dieu avec une perfection invariable, car l'introduire en partie aurait laissé subsister les difficultés et l'incertitude.

Ce fait ne peut être nié par aucun de ceux qui reçoivent les paroles du Seigneur Jésus telles qu'elles ont été données par ses disciples. En effet, il est évident que Lui-même parle toujours comme nous donnant les paroles de Dieu et qu'il a promis aux siens la puissance du Saint Esprit afin qu'ils pussent aussi communiquer la parole de Dieu. Nous voyons l'un de ses principaux disciples, le grand apôtre Paul, qui sans doute ne connut pas Jésus dans les jours

de sa chair, affirmer qu'il n'est en rien inférieur aux plus excellents en paroles et en oeuvres. Jean 3: 34; 7: 16; 14: 26; 1 Corinthiens 2: 13; 2 Timothée 3: 15, 16.

Considérons un moment l'importance de ce fait. Je ne puis admettre qu'après avoir reconnu la bonté, l'humilité, la perfection de Jésus, l'on discute ses paroles. C'est ce que fait le rationalisme, mettant ainsi à nu toute sa folie. Rien n'est plus injurieux que de parler du Seigneur Jésus d'une manière protectrice pour ainsi dire; de reconnaître l'intégrité sans tache du Sauveur et en même temps de se refuser à tirer de ses paroles et de ses actes l'inévitable conclusion qui en découle. Je sais qu'il est de mode chez certaines personnes d'insinuer que le Seigneur Jésus n'était pas au-dessus des préjugés de son temps et qu'il partageait les idées des Juifs. Peut-on parler ainsi et admettre qu'il est Dieu? Dieu a-t-il des préjugés? Ne se meut-il pas au-dessus des pensées variables de l'homme mortel? Or le Seigneur Jésus, pendant tout le cours de son ministère, s'est attaché à mettre en évidence de la manière la plus simple, la plus claire, la plus pressante, un sujet qui ne le cède à aucun autre en importance vitale, qui vous concerne, qui concerne tout enfant des hommes, non seulement le croyant, mais l'infidèle; sujet pour lequel toute âme devra rendre compte à Dieu. Il est donc impossible de rien trouver qui nous touche d'une manière plus pratique, plus immédiate, plus solennelle.

Partout, d'une manière générale comme dans les moindres détails, dans la joie et la douleur, dans ce qui regarde les autres et dans ce qui le concerne Lui-même, dans sa vie et jusque dans sa mort, en tout temps et en toutes circonstances, partout le Seigneur Jésus nous montre l'estime qu'il fait de la parole écrite de Dieu. Cela ressort d'une manière remarquable à une époque où même ceux qui usent de l'Écriture avec une liberté touchant à l'inconvenance, doivent cependant l'accepter comme une autorité décisive. Je dis ceci pour ceux qui voudraient insinuer que dans les jours de sa chair, notre Seigneur Jésus pouvait être affecté par les passagères opinions de son siècle. Mais en supposant que cela fût, dira-t-on la même chose de Jésus ressuscité? Prétendra-t-on que la résurrection ne délivra pas même Jésus de ce qui appartient à un monde où les sens, l'imagination et les traditions exercent leurs influences variées sur l'esprit et le langage de l'homme? Or le Seigneur ressuscité apparaît à ceux qui l'aimaient et qui, n'ayant pas compris les Écritures, étaient profondément éprouvés par sa mort. Dans un entretien des plus doux et des plus intéressants, Jésus part du point où ils en étaient. Et de quelle arme fait-il usage pour les convaincre? Certes il aurait pu tirer ses paroles des profondeurs insondables de son esprit; ouvrir ces sources riches et puissantes de vérité divine qui découlant de son cœur auraient emporté toutes les difficultés de l'âme de ceux qui s'attachaient à Lui et qui avaient abattu la pensée de la croix même où il avait accompli leur rédemption. Mais non, notre Seigneur prend les Écritures, la simple parole de Dieu.

Il commence par Moïse, il cite les Psaumes, il les renvoie aux prophètes, rappelant ainsi cette division bien connue de l'Ancien Testament en trois parties. J'indique ce fait parce qu'il prouve de la manière la plus décisive que les difficultés de spéculation sur lesquelles un si grand nombre vont faire naufrage ne sont en réalité que leurs préjugés, les nuages passagers de l'opinion du jour et non la vérité de Dieu. Il est faux, il est blasphématoire de penser que le

Seigneur, le Créateur éternel, cédât aux préjugés de son temps; ce qui est vrai, c'est que les hommes qui font ces objections sont entraînés par les pensées profanes de leur époque. Le Seigneur a marqué du sceau de sa divine autorité la Bible, toute la Bible et rien que la Bible. Il nous la donne précisément telle que les Juifs la possédaient alors. Le peuple d'Israël avait traversé de grandes révolutions et de profondes épreuves. Il était impossible que, sans les soins les plus immédiats de Dieu, les Ecritures transcrites en hébreu seulement, eussent échappé à toute altération durant ces crises terribles. Jusqu'à l'époque du Seigneur elles n'avaient été traduites que dans une seule langue et ainsi l'on n'avait point ce contrôle que fournissent les différentes versions; car, bien que des traductions puissent trahir plus ou moins la faiblesse humaine, néanmoins, faites en différents temps et par des personnes si diverses, leur accord présente, en faveur du texte, un témoignage tel qu'il faudrait un esprit singulièrement constitué pour échapper à sa puissance. C'est dans un temps où ce témoignage, tiré de la diffusion des Ecritures dans tout le monde et en un si grand nombre de langues, n'existait pas, que notre Seigneur en appelle à Moïse, aux Psaumes et aux prophètes.

Ce sujet ne doit pas seulement être considéré sous un point de vue général, mais aussi dans ses applications pratiques. Suivons par exemple notre Seigneur, dans toutes les circonstances de sa vie, dans les plus ordinaires comme dans les plus remarquables; il emploie toujours la même arme. Au désert, attaqué par Satan, il le repousse par la parole de Dieu; et Satan lui-même à ce moment, ne se hasarde pas à employer l'artifice dont il se sert de nos jours: il n'insinue pas que la divine autorité des Ecritures est compromise par des erreurs de copiste, par la difficulté de conserver l'intégrité du texte, etc. Le résultat de la lutte entre le Sauveur et l'ennemi fut évident; mais tout dépendait de l'obéissance, d'une foi constante en la parole de Dieu. Plus tard dans le cours de son ministère, dans sa marche de chaque jour, le Seigneur en réfère constamment aux Ecritures, comme à l'arbitre qui doit lever tout doute et mettre fin à toute controverse, comme à la vraie, divine et unique solution de toute énigme dans ce monde d'obscurité.

J'ai touché d'abord à ces applications pratiques; arrêtons-nous encore quelques instants à considérer le principe général. Nous verrons ainsi de quelle manière la révélation répond aux besoins de l'homme et aux exigences de la gloire de Dieu. Dieu n'a pas créé l'homme dans l'état où il est maintenant. Il n'a pas lancé le monde loin de Lui plein de la confusion morale où nous le voyons, sans parler de toutes les misères physiques qu'il recèle. Celui qui peut concevoir qu'un être suprême a fait l'homme et le monde tels qu'ils sont, doit avoir l'idée d'un démon, d'un Ahriman et non celle du vrai Dieu. Quoi! un pouvoir infini aurait créé l'homme pour être victime de tant de douleurs; pour avoir le cœur déchiré par des maux si divers, si intenses et incessants; pour que le mal moral suivant la parole de Dieu elle-même fût inhérent à sa nature (doctrine que les faits confirment chaque jour)! Pour accepter un fait semblable il faudrait avoir de Dieu une notion moins digne que le rationalisme même ne peut la concevoir. La parole de Dieu seule fournit la clé de cette énigme insoluble sans elle. Suivant l'écriture Dieu créa l'homme droit; en sortant de ses mains le monde et tout ce qu'il renferme étaient bons. Mais l'homme s'est séparé de Dieu et moralement il a perdu Dieu. Les fondements étant

renversés, Dieu abandonné et l'homme tombé par son orgueilleuse rébellion, quoi d'étonnant si la misère a été introduite dans le monde? car la seule source possible de bonheur pour des créatures est dans leur communion avec Dieu. Le péché la détruit nécessairement et l'homme, ayant perdu Dieu, est devenu la proie de tout le mal que l'ennemi de Dieu a pu apporter dans le monde pour séparer plus profondément et, si possible, d'une manière plus irréparable la créature de son Créateur. Tel est le récit des Ecritures. Nul autre ne peut lui être comparé et expliquer tout, de manière à justifier Dieu et à rendre compte de l'état de l'homme. Faire Dieu l'auteur du mal moral qui se trouve en l'homme est une impiété odieuse; la conscience le reconnaît, même quand l'homme pour s'excuser désire qu'il en soit ainsi. Dès le début donc se montre l'immense et singulière valeur de la parole de Dieu. Une remarque d'une importance générale trouvera ici sa place. Avant que d'être écrite, la parole de Dieu fut adressée verbalement à l'homme. Alors comme toujours elle était le seul lien entre lui et le Dieu dont il s'était séparé. Le péché avait brisé la relation de parenté qui existait entre le Créateur et la créature; la parole de Dieu vient établir des relations nouvelles. L'homme n'est pas plus tôt tombé que Dieu apparaît sur la scène et annonce de la manière la plus touchante, non pas qu'il détruirait Lui-même celui qui avait introduit le mal, mais que la semence de la femme briserait la tête du serpent. Cette parole de Dieu devint la ressource sinon le repos de la foi. D'autres paroles y furent ajoutées en temps convenable, mais la première promesse de grâce suffisait pour que celui qui la recevait avec foi, y trouvât l'origine d'une nouvelle nature en regardant à la semence de la femme, au Seigneur Jésus Christ. La parole de Dieu a été révélée avant que la bénédiction pût venir et afin qu'elle vînt pour l'homme déchu d'auprès de Dieu.

A cette époque la sagesse et la bonté divines ne se manifestaient pas de la même manière qu'elles le font maintenant. La durée de la vie humaine sur la terre était considérable; elle atteignait presque à mille ans et ainsi différait peu du terme auquel elle doit arriver (si même alors la dissolution du corps a lieu) quand le second homme prendra le gouvernement du monde. Alors la bénédiction de l'homme sur la terre sera complète et la vie arrivera à son plus haut développement. Mais l'homme ne la devra point à ses inventions ingénieuses, à quelque panacée qu'il aurait découverte; cette gloire est réservée à la semence de la femme, à Jésus. On comprendra donc aisément pourquoi il n'était pas nécessaire qu'à cette époque la parole de Dieu fût écrite. Mais quand la vie de l'homme fut réduite à des proportions beaucoup moindres, quand Dieu cessa d'avoir ses communications de grâce avec des individus, mais choisit un peuple entier, alors sa parfaite sagesse se manifesta en confiant sa parole à l'écriture.

L'ensemble de ces écrits fut appelé la loi, contenue quant à ses traits généraux et à ses fondements dans tout l'Ancien Testament, mais plus particulièrement dans les cinq livres de Moïse. A ceux-ci se joint le remarquable livre de Job, le témoin de ce que Dieu est pour un homme; non pour un Juif, mais pour quelqu'un du dehors. Chose étonnante à dire, les Juifs ignorants de la valeur de ce trésor sans égal, sont cependant ceux à qui nous le devons. Ils nous l'ont transmis sans voir que ce livre condamne leur étroitesse, sans apercevoir à quel

point y est supposée et même affirmée la miséricorde de Dieu envers un étranger, et sans en conclure que le Dieu d'Israël est le Dieu qui a eu compassion de l'homme plongé dans la misère et dans l'iniquité, de l'homme jouet du pouvoir de Satan, mais restant cependant toujours dans la main de Dieu qui accomplit son propre dessein d'élection et de grâce, dessein arrêté avant que Satan ait introduit la tentation et que celui-ci ne fait qu'accomplir, en cherchant à l'entraver, à le corrompre et à le détruire.

Une quantité d'autres témoignages, rendus en temps convenable, ont suivi les livres de Moïse. C'est à cette collection, nommée l'Écriture, que notre Seigneur emprunte diverses citations, quand l'occasion l'y appelle, mais en la considérant toujours comme une autorité décisive. C'est le principe qu'Il pose en Jean 5 dans sa discussion avec les Juifs. Il y justifie le jugement à venir par divers arguments adressés à leurs consciences. Il en appelle d'abord au témoignage de Jean-Baptiste que les Juifs reconnaissaient comme un prophète. Il y avait un témoignage plus grand encore: les oeuvres de Jésus, ses miracles dont n'approchèrent jamais, en grandeur et en caractère, ceux qui furent accomplis auparavant, car ils avaient une portée toute spéciale et beaucoup plus étendue. Ensuite le Père Lui-même rendait témoignage de Jésus. Mais quel est le témoignage que le Seigneur réserve pour le dernier et par conséquent pour le plus grand moralement? Celui de cet homme même qui, s'il fallait en croire notre siècle, n'a écrit aucun des livres qui portent son nom, mais tout au plus quelques futilités légendes réunies plusieurs siècles plus tard sous le titre de loi de Moïse. Tel n'était pas le langage du Seigneur de gloire. Il a recommandé la lecture des livres de Moïse, il s'en est servi comme d'une autorité revêtue d'un caractère supérieur à toute parole. C'est là un point d'une importance capitale. Jésus censure les Juifs qui méprisaient Moïse au lieu de le croire et leur dit positivement que s'ils n'ajoutent pas foi à ses écrits, Lui-même ne peut s'attendre à ce qu'ils reçoivent ses paroles. Ceci n'implique nullement que les écrits de Moïse eussent en eux-mêmes quelque chose de plus divin que les paroles de Jésus; Dieu nous garde d'une telle pensée. Mais le Seigneur attribue aux écrits de Moïse une autorité que nulle parole ne pourrait avoir. Qui niera que ce soit la doctrine du 5^e chapitre de Jean et la conclusion qu'on doit légitimement en tirer?

Voici un autre point sur lequel je désire m'arrêter un moment. On parle «de l'obscurité» de l'Écriture. Il n'est pas étonnant que l'Écriture soit profonde, et la révélation de Dieu infiniment au-dessus de l'homme. Mais pour cela est-elle obscure? Certainement non dans le sens de cette vague et sombre incertitude dont souffrent les hommes qui ont conscience de leur propre faiblesse. Je comprends qu'un homme obscurcisse l'expression de sa pensée par un nuage de paroles, précisément parce que la matière lui manque ou parce que, sans que peut-être il s'en rende compte, les idées sont peu nettes dans son esprit; mais pour l'Écriture c'est le contraire qui est vrai. Non seulement Dieu voit toutes choses telles qu'elles sont en réalité, mais Il a dû communiquer la vérité (car tel est l'objet de la révélation) de la manière la mieux appropriée à l'homme et au moyen des instruments qui conviendraient le mieux à sa gloire. C'est ce qu'Il a fait. Le coeur, les moeurs, le caractère de chaque auteur inspiré se montre dans les Écritures; chacun a son style et sa manière et cette variété que Dieu a voulu

mettre dans sa révélation en est une des grandes beautés. Mais le trait essentiel et distinctif que nie le rationalisme est que ce livre qui porte le nom choisi, le nom spécifique et bien approprié d'Écriture, soit la Parole de Dieu.

D'autres voudraient appliquer exclusivement à Jésus l'expression de: «Parole de Dieu». Il est vrai que Jésus est le Verbe ou la Parole de Dieu et qu'ainsi il existe entre Jésus et l'Écriture un lien très étroit et caractéristique. Je fais cette remarque parce que, comme il arrive souvent, on trouve dans ces oppositions mêmes un rapport qui les concilie. Il est vrai que les Écritures se nomment elles-mêmes la parole de Dieu, et que d'un autre côté Jésus porte le nom de Parole de Dieu, mais l'Écriture est la parole de Dieu dans un sens tout spécial en ce que Dieu a continuellement devant Lui Jésus comme objet de la parole écrite. Jésus est de toute éternité et personnellement, la Parole de Dieu; l'Écriture est la parole de Dieu écrite dans le temps, mais le fil, pour ainsi dire, qui en unit toutes les parties, de la Genèse à la Révélation, est le Seigneur Jésus Christ qui, directement ou indirectement nous y est partout présenté par le Saint Esprit.

La raison de ce fait a une portée des plus profondes, et comme elle est d'un caractère général nous y jetterons un coup d'oeil. *Jésus est la vérité*. La vérité ne se trouve nulle part ailleurs. On peut découvrir bien des choses dans toutes sortes de domaines, mais la vérité est en Lui et séparée de Lui elle n'existe point. C'est une chose remarquable que jamais l'Écriture ne dit que le Père est la vérité et qu'elle n'emploie point cette expression favorite du rationalisme que «Dieu est la vérité», expression dont se servent aussi un grand nombre de théologiens, sans réfléchir qu'ils parlent ainsi en rationalistes. Ils n'ont, sans doute, aucune mauvaise intention, mais certainement ils ont tort. L'Écriture a raison, elle qui seule a une autorité divine. D'où vient donc qu'elle appelle Jésus la vérité et que jamais elle n'applique ce nom ni à Dieu, ni au Père? C'est que la vérité révèle et exprime ce qu'est en réalité une personne ou une chose. Or Dieu est Celui qui subsiste par Lui-même et qui seul peut dire: «Je suis». Il s'est plu à se révéler non seulement dans la parole écrite, mais en Celui et par Celui qui étant Dieu a été fait homme et qui seul a pu être ainsi pour l'homme *l'expression* de Dieu même. Ainsi la vérité est l'expression de ce que Dieu est et non pas seulement l'être même de Dieu. Elle est donc grande la bénédiction que nous apporte la révélation qu'Il a faite de Lui-même par la Parole, par ce Fils qui nous a fait connaître comme Père le Dieu que personne ne vit jamais. C'est pourquoi Christ est appelé dans l'Écriture «l'image du Dieu invisible».

Les rationalistes qui disent volontiers que Dieu est la vérité reculent devant les déclarations de l'Écriture qui donnent ce nom à Christ. D'où vient cela? C'est qu'ils prétendent connaître Dieu directement et immédiatement par eux-mêmes, et qu'ainsi en fait, sinon d'une manière formelle, ils excluent l'idée d'un Médiateur. Ils affirment que l'homme a la puissance de trouver Dieu sans secours étranger, sans la révélation personnelle de Lui-même. Tel est le vice fatal de leur système. Il peut n'être pas poussé en tout au même degré: la piété, le respect et la tradition arrêtent parfois son entier développement. Mais le rationalisme considéré dans son principe et suivi jusqu'à ses dernières conséquences, conduit à l'exclusion absolue de la vérité comme révélée dans la personne de Christ. Ou bien il affirme que l'homme a, en lui-

même, la faculté de connaître Dieu, ou bien il lui ôte tout espoir d'arriver à la vérité. Il est conduit au panthéisme qui fait de l'homme une partie de la Divinité, ou à l'athéisme qui nie le Dieu qu'il ne peut parvenir à connaître. Telle est la philosophie du jour sous ses formes variées.

Mais l'Écriture coupe le principe dans sa racine, en nous révélant Christ comme le Seul qui présente objectivement la vérité. Elle lève ainsi la difficulté qui résulte de l'impossibilité où est l'homme de connaître Dieu. En effet, l'être créé qui n'a qu'une existence dépendante et relative ne peut par lui-même arriver à la connaissance de Dieu, l'Être absolu. Une distance infinie existe donc nécessairement entre le Dieu créateur et la créature considérée comme telle; que sera-ce quand, à la différence de nature, viendra s'ajouter la séparation morale causée par le péché? Un abîme a été creusé entre Dieu et l'homme, qui le franchira? C'est Celui qui, descendant de Dieu vers l'homme, a daigné s'abaisser Lui-même par amour, et non seulement a mis la Divinité en contact avec l'homme, mais est venu pour être un homme parmi les hommes. Ici se montre la grande vérité fondamentale qui est au fond de toute vérité venant de Dieu et de toute espérance pour l'homme, vérité sur laquelle l'orthodoxie insiste avec justesse et ne peut trop insister: c'est que la même Personne bénie venue d'en haut pour révéler Dieu à l'homme est à la fois aussi véritablement Dieu qu'elle est véritablement homme. Nous avons donc là Celui qui en Lui-même est l'Être absolu, car Il est Dieu; mais qui d'un autre côté, étant homme, a pu entrer en relation avec les hommes, combler l'espace qui les séparait de Dieu et Le leur faire connaître. Devenu homme sans cesser d'être Dieu, et unissant Dieu et l'homme dans la même personne, Il est précisément Celui qui pouvait nous donner la vérité impossible à connaître autrement. Le Père demeure dans son inaccessible Divinité; c'est le Fils, l'homme Christ Jésus qui devient le Médiateur entre Dieu et l'homme.

Mais la connaissance de Dieu n'est pas la seule chose qui manque à l'homme; son cœur est rebelle; ni l'amour, la bonté et la vérité que Dieu révèle en Christ, ni le sentiment de ses besoins, de sa misère et de son péché ne peuvent par eux-mêmes amener l'homme à Dieu et surmonter la résistance de son esprit charnel. Comment cette difficulté sera-t-elle vaincue? Par un autre grand fait de la nature divine clairement mis en évidence dans la parole de Dieu. Non seulement nous y voyons Celui qui est objectivement la vérité, le Seigneur Jésus, mais aussi Celui qui a la puissance de faire pénétrer la vérité en grâce dans le cœur de l'homme, en vertu des conseils de Dieu et de la rédemption de Christ, communiquant ainsi à l'homme une nature toute nouvelle. Quel est-il? C'est l'Esprit et voilà pourquoi il est dit de lui, comme du Fils, qu'il est la vérité, 1 Jean 5: 6. Le Fils est ainsi nommé parce qu'il apporte la vérité dans sa propre personne, l'Esprit parce qu'Il nous l'approprie. L'Esprit qui nous apporte la parole écrite et qui la mêle avec la foi en ceux qui l'écoutent devient ainsi le lien immédiat entre Dieu et l'homme. Telle est la voie de Dieu et rien ne montre d'une manière plus distincte et plus bénie sa sagesse et sa grâce. Qui se plaindra du manque de clarté même dans cette exposition de la vérité la plus abstraite? On pourrait à peine trouver d'un bout à l'autre de la parole révélée de Dieu des communications faites avec une plus grande simplicité. Cependant il s'agit des vérités les plus hautes, de la nature même de Dieu, ainsi que des besoins les plus profonds de l'homme; néanmoins quoi de plus clair?

Il est bon d'établir un autre fait. La difficulté que l'on éprouve à comprendre la parole de Dieu ne provient pas de ce qu'il s'y trouve quelque obscurité, mais de la volonté de l'homme éloigné et séparé de Dieu par sa propre nature. Au contraire la parole de Dieu est trop claire pour lui; là est la vraie difficulté s'il voulait le reconnaître. J'avoue bien qu'il y a des cas où un doute loyal produit plus de travail de conscience qu'une foi purement traditionnelle. Celui qui accepte les choses uniquement parce qu'elles sont généralement admises croit l'homme et non pas Dieu; sous la moindre pression il abandonne ce qu'il avait reçu. Il laissera ce qu'il appelle sa foi avec la même facilité qu'il l'avait acceptée: elle n'a jamais pénétré au fond de son âme, jamais elle n'y a été plantée de Dieu. Quand une chose intéresse profondément, on n'est pas si prompt à recevoir ce qui en est dit, tandis qu'on croit ou on nie n'importe quoi de ce dont on se soucie peu. Une foi qui vient et s'en va si aisément n'est guère que de l'indifférence.

On ne s'inquiète pas beaucoup de contrôler la vérité d'un récit qui ne nous touche point, alors même qu'il semblerait suspect. Mais que l'on vienne dire à un homme que dans un pays éloigné quelqu'un lui a laissé une grande fortune, son attention est aussitôt fortement attirée. Il ne demande pas mieux que d'être convaincu; mais les difficultés qu'il rencontre et l'intérêt même qu'il porte à cette affaire, font qu'il hésite à croire et qu'il demande des preuves certaines. Tel est précisément le cas des personnes qui s'intéressent au témoignage de l'Écriture et sur le cœur desquelles l'Esprit de Dieu agit de manière à leur faire réellement désirer que sa parole soit vraie. De tels hommes cherchent, croient du cœur et sont sauvés.

Mais la vraie cause de l'opposition de l'homme à la parole de Dieu c'est qu'elle lui montre sa véritable condition, et met entièrement à nu toutes ses misères. Il n'est rien que l'homme déteste autant et contre quoi il lutte avec plus d'énergie. Je sais bien qu'un homme endurci dans le mal est insensible à tout reproche et ne connaît plus même la honte; mais, dans son état ordinaire, l'homme n'accepte qu'à la dernière extrémité le fait de l'entière corruption de sa nature. Or c'est là ce que l'Écriture tout entière tend à établir. Nous ne trouvons qu'une seule parole de Dieu qui se rapporte à l'état primitif de l'homme, celle qui lui fut donnée comme règle de conduite dans le jardin d'Éden. Mais depuis la chute, toute parole révélée, pour le repos de la foi, a eu pour objet d'abaisser le premier homme et d'exalter le second, de montrer l'homme à nu, tel qu'il est, déchu d'auprès de Dieu, mais aussi de présenter le second homme, le Seigneur Jésus, comme l'unique libérateur.

Telle est donc la grande difficulté que le cœur humain rencontre dans l'Écriture. Non seulement elle renferme la vérité, mais elle a un caractère moral: combattre la nature de l'homme, introduire la volonté de Dieu. Tout en elle tend à cette fin. Il n'y a pas une seule portion des Écritures qui ne renferme un élément moral. Dans une simple généalogie Dieu ne sépare pas la vérité de ce qui semble n'être qu'une sèche nomenclature. Prenons par exemple le premier chapitre de l'Évangile de Matthieu. Les rationalistes pourraient dire que l'écrivain sacré ne savait pas même compter jusqu'à quatorze et qu'ainsi sa science était inférieure à celle du plus mince écolier. Voilà ce que discernerait la sagesse humaine. Mais quoi qu'il en soit j'affirme que ce chapitre, et je parle de cette liste de noms qui en est la partie la plus sèche

comme l'on dit, porte la marque et le cachet de Dieu tout aussi réellement, quoique avec moins d'évidence, que le 17^e chapitre de Jean. Dans chaque détail il est comme revêtu d'un dessein divin plein de profondeur. Pour ne citer qu'un exemple: qui, si ce n'est Dieu, aurait eu la pensée de commencer cet Evangile par les noms de David et d'Abraham et eût mis ces deux points capitaux en lumière dès le premier verset? Pourquoi ne pas remonter jusqu'à Adam comme le fait Luc? C'est que David et Abraham seuls convenaient dans l'Evangile de Matthieu, tandis que si Luc avait commencé à eux ou s'était arrêté là, le dessein que l'Esprit de Dieu se proposait dans son Evangile n'aurait pas apparu avec la même perfection.

J'ai indiqué ces faits pour montrer que l'Ecriture décèle en tout un dessein plein de puissance morale, de grâce divine et de profonde sagesse. Quel est ce dessein? Matthieu le connaissait-il tout entier? Ce n'est point la question; la grande affaire pour nous est de savoir que ce dessein était de Dieu et cette sagesse bien au-dessus de celle de Matthieu. Combien d'entre nous cependant ont passé sur ces lignes, les premières de l'Evangile, sans remarquer ce qu'elles renferment! C'est que nous pénétrons bien peu dans les trésors de sagesse que Dieu a cachés dans les Ecritures. Telle est leur beauté que le docteur le plus éclairé et le prédicateur le plus éloquent n'y peuvent rien ajouter, mais seulement aider à découvrir la richesse qui s'y trouve. Cela montre que le vrai ministère, non plus que l'autorité de l'Eglise ne sont en rien affaiblis par l'affirmation de la divine inspiration des Ecritures. Au contraire, c'est l'Ecriture qui donne autorité à l'Eglise en fournissant tous les matériaux nécessaires au ministère. En réalité le ministère en lui-même n'est pas une autorité puisqu'il implique l'idée de service, même lorsqu'il s'agit «d'être à la tête» (Romains 12: 8); car j'affirme que parmi ceux qui exercent le ministère il en est qui «sont à la tête». L'Ecriture donc, bien loin d'entraver ou d'affaiblir, en ceux qui servent le Seigneur, ce qui est bon et de Dieu, leur fournit les matériaux les plus excellents et les plus abondants. Elle présente en outre un caractère encore plus distinctif et même unique. Elle n'est pas seulement une source de vérité, une source infiniment plus riche que toutes les autres mines de science spirituelle qui se trouvent dans le monde, mais surtout, quelque sujet dont elle traite, elle donne la pure vérité sans aucune erreur. Elle n'enseigne ni la science du 19^e siècle, ni celle du 1^{er} ni d'aucun autre. Elle diffère totalement de toute science humaine quant à son origine, sa nature, son caractère et son but. De l'avis de tous, le langage de la science a souvent changé; souvent il a dû se modifier parce qu'il est imparfait comme tout ce qui tient à l'homme. Mais la parole de Dieu qui s'abaisse jusqu'aux plus humbles, ne change jamais, même pour les plus élevés. Elle est l'expression du seul Etre immuable; elle est la permanente communication de la vérité pour toutes les âmes, pour tous les lieux, pour tous les temps. Hors d'elle n'existe rien de semblable, ni même qui en approche.

Mais l'Ecriture n'est pas seulement la pure source de la vérité, elle en est aussi l'unique mesure. Par elle nous pouvons éprouver toute assertion de l'homme et en cela se montre par-dessus tout son caractère divin. De même que Christ, la parole écrite est la vérité. Christ dans sa personne, la parole écrite comme mesure de toute vérité, voilà entre les mains de ceux qui craignent le Seigneur, ministres ou non, la pierre de touche pour juger de tout ce qui peut être

dit ou écrit. Quel trésor inestimable! Et l'Écriture porte ce caractère parce que d'une manière directe ou indirecte elle a pour objet constant Christ qui est la vérité. Aussi quelque soit le sujet que vous considérez, ce n'est que par Christ que vous le connaîtrez dans sa réalité. Par exemple, vous désirez connaître Dieu, savoir qui Il est et quel Il est; sans doute vous pouvez étudier et approfondir toutes les oeuvres qui dénotent une intelligence et une main divines, mais qui vous donnera une conception pleine, claire et adéquate de ce que Dieu est? Christ seul; ses paroles, ses voies, ses oeuvres, étaient celles de Dieu. Je ne puis connaître Dieu qu'en le contemplant cri Christ. Le Seigneur le dit Lui-même: «Celui qui m'a vu a vu le Père». Non pas qu'en aucun sens, la personne du Fils fût la même que celle du Père, mais Il était le seul qui pût nous le révéler. Un ange n'était pas suffisant pour cela, car un ange ne peut me faire connaître que la créature. Une personne divine, le Fils, l'image du Dieu invisible, Celui-là me donne la connaissance de ce que Dieu est.

Supposons maintenant qu'il s'agisse d'une recherche toute différente et qui semble même incompatible avec le développement de ce que Dieu est dans la personne de Christ. Je voudrais me former une vraie idée de ce que doit être l'homme; où la chercherai-je? en vous, en moi, en quelque autre même des plus excellents qui existent ou qui aient existé? Mais ne serait-il pas affligeant de penser qu'il n'existe pas pour l'humanité un idéal plus élevé, un modèle plus excellent que celui que nous trouvons en nous-mêmes? Remonterai-je jusqu'à Adam, le premier homme? Non car je vois en lui un homme placé sous l'épreuve de l'obéissance, mais qui tombe et abandonne Dieu pour se satisfaire lui-même. Rien en Adam ne me donne l'idée de la vraie grandeur de l'homme. Mais l'idéal, le parfait modèle a existé, il existe. Contemplez Christ; voilà l'homme! En Lui, je trouve ce qui répond à tout ce que le coeur demande, en Lui je vois la vraie noblesse et la perfection de l'homme; en Lui je puis me reposer. Veux-je savoir maintenant, non plus ce que devrait être l'homme; mais ce qu'il est en réalité et voir l'étendue de sa perversité? Assurément je ne puis la trouver en Christ, et cependant c'est en considérant Christ que j'en verrai chez les autres la pleine manifestation. Que l'on étudie l'homme dans tous les temps, nul doute qu'on ne trouve en lui toute espèce de mal. Je le vois méchant dans le paradis quand il tombe dans la désobéissance; non moins méchant quand, hors du paradis, il tue son frère. Plus tard il apparaît dans toute sa corruption et sa violence jusqu'à ce que l'Éternel le balaie de dessus la terre. Avant que la loi soit donnée, il élève des idoles et adore des démons; sous la loi, il se révolte de la manière la plus criminelle. Mais, où trouverai-je l'homme tel qu'il est? Quand verrai-je toute sa corruption? C'est lorsque apparaît au monde, dans la personne de Christ, la bonté, la pureté parfaites. Ainsi Christ est toujours et en tout la vraie pierre de touche. Il est la vérité et jamais nous ne possédons toute la vérité d'une chose jusqu'à ce que nous l'ayons comparée avec Christ. Hors de Lui, nous n'avons rien que de fragmentaire; nous avons sur l'homme tantôt un aperçu tantôt un autre, mais devant Christ l'homme en entier apparaît tel qu'il est. Christ n'a pas frayé seulement avec les pauvres, mais aussi avec les riches; Il a paru devant les profanes et devant les hommes religieux, devant les pharisiens et les sadducéens, devant Hérode et Pilate. Ainsi toute âme est, devant Lui mise à l'épreuve, car Christ, et Christ seul est la vérité.

C'est de la même manière que nous acquerrons une juste idée de ce que sera le ciel. Est-ce un lieu où brillent l'or et les pierres précieuses? Nullement. L'Apocalypse, il est vrai, emploie ces expressions comme figures, en parlant de l'Epouse ou de l'Eglise glorifiée. Mais celui qui n'aurait pas d'autre conception du ciel serait un mahométan plutôt qu'un chrétien, et tout croyant sait bien que tel n'est pas le sens de l'Ecriture. Dieu, dans sa parole, se sert du langage figuré et symbolique, mais en nous donnant toutes les directions nécessaires pour reconnaître quand il l'emploie. Il n'y a donc là aucune des difficultés que l'incrédulité voudrait y voir. Au contraire, rien n'est plus beau que la manière dont Dieu, dans l'Ecriture, adapte son langage à l'âme la plus faible, la plus humble, à l'enfant même; mais c'est en Christ seul que tout est mis en lumière. Ainsi je sais que le ciel est le lieu où Dieu déploie sa propre gloire en couronnant l'homme qui fut rejeté hors du monde et par le monde. C'est le lieu où Christ est exalté, où Il a été reçu dans la lumière, l'amour et la gloire, où Dieu lui-même honore son Fils.

Mais de même que Christ nous apprend ce qui constitue le ciel, de même en Le contemplant nous voyons aussi pourquoi et comment il se fait que l'âme la plus simple qui reçoit l'Evangile sera au ciel dans le cercle le plus rapproché du Fils de Dieu. Alors aussi nous comprenons une autre chose qui est un sujet de trouble pour certaines âmes: comment il se fait qu'un homme aimable, moral, bienveillant, peut néanmoins être perdu au lieu d'aller au ciel. Combien n'y a-t-il pas de personnes qui ne comprennent pas cela! Dieu ne serait-Il pas juste? certes Il l'est. Comment donc peut-Il précipiter dans l'enfer une personne consciencieuse, bienveillante, pleine d'amabilité, de délicatesse et de tout ce qui fait le charme de la société humaine? C'est que toute âme doit être examinée en vue de Christ, et si l'homme le plus irréprochable, le plus intelligent à tous les autres égards, emploie ses qualités et s'appuie même sur elles, comme cela arrive constamment, pour rejeter Jésus et refuser d'être sauvé comme un misérable pécheur, je prétends qu'un tel homme est condamné avec justice, car il méprise la grâce de Dieu.

J'affirme ici solennellement cette vérité: le salut découle de la grâce; le salut est pour ceux qui sont perdus, le salut est pour ceux qui en ont besoin. Ce n'est pas seulement une aide, le salut est beaucoup plus que cela. Quand Dieu reconnaît les Juifs pour son peuple, Il leur donne des secours, des ordonnances, une sacrificature, une loi et tout un ensemble de directions rituelles. Mais entre les mains de l'homme faible et coupable, tous ces secours aboutissent au rejet du Seigneur de gloire, à la crucifixion du Fils de Dieu. C'est dans cet acte même où l'homme met le comble à sa perversité que Dieu manifeste toute l'étendue de sa grâce. Car quelque grande qu'elle parût dans l'envoi de Jésus au monde, comme messenger d'amour; elle éclate d'une manière bien plus merveilleuse en ce qu'Il le donna afin qu'Il mourût pour ses ennemis et en faisant de leur plus horrible péché la seule porte, non d'espérance seulement, mais de salut pour le plus misérable des pécheurs. Voilà ce que Dieu a fait, voilà la vérité, et à moins d'être aveugles, nous devons voir aussi en cela la plus haute expression de la justice, de la justice de Dieu maintenant, révélée dans l'Evangile. Car il ne peut plus être question de réclamer la justice de la part de l'homme, comme le fait la loi, mais de la révéler de la part de Dieu et c'est là la signification précise de ce que nous avons tous lu

en Romains 1, 3, 10. Arrêtons-nous un moment sur ce sujet afin d'apprendre à connaître de Lui-même, dans sa propre parole, «la justice de Dieu».

C'est une nouvelle espèce de justice, la justice justifiante de Dieu, par la rédemption qui est en Jésus Christ notre Seigneur, en vertu de son sang et de sa mort. C'est la justice de Dieu, justifiant maintenant le pécheur par la foi en Jésus. Elle est pour l'homme perdu qui croit en Jésus, par qui Dieu a trouvé le moyen de réconcilier ses ennemis avec Lui-même. C'est la justice de Dieu par l'oeuvre de Christ. Voilà la vérité. En conséquence salut ou perdition, motif de la réjection de l'homme le plus moral, ou de l'acceptation du plus dépravé, tout trouve son explication dans ce fait que Dieu mesure tout par Christ. Si Christ est rejeté tout est perdu: s'Il est reçu tout est changé, les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles.

Combien le terme de comparaison diffère chez Dieu et chez les philosophes qui prétendent que l'homme est la mesure de toutes choses. Rien de plus faux que cette grande maxime fondamentale de la philosophie grecque. Aucun homme n'est la mesure de toutes choses, si ce n'est Christ, parce que seul Il est la vérité. La parole de Dieu en est la forme écrite, la parfaite expression. Mais à travers tout le saint livre, dans toutes ses pages, ne voyez-vous pas, ne sentez-vous pas vivre une personne que nous pouvons et devons aimer par dessus tout. Je comprends qu'un livre soit apprécié et révérendé, mais on aime une personne tout autrement qu'un livre. De là vient que l'on ne peut avoir en Jésus une foi réelle, sans aimer sa personne, parce qu'Il est la pleine expression de l'amour de Dieu, amour dont la perfection ne se trouve nulle autre part. Car, bien qu'autour de nous, il y ait partout des manifestations de la munificence et de la bonté de Dieu, nous voyons aussi partout une triste et rapide décadence. Combien ce monde n'offre-t-il pas pour le penseur de perplexités et de contradictions morales! Sans doute il y a dans le printemps une magnifique exubérance de vie, mais feuilles et fruits ont disparu avant que l'hiver se termine. De même s'il y a dans la vie de l'homme une fleur de jeunesse, bientôt arrive la décrépitude et à la fin la mort. Ainsi toutes choses dans ce monde se flétrissent et tombent parce que l'homme s'est séparé de Dieu. Mais un autre Homme est monté vers Dieu et a été incontinent glorifié, non dans le ciel seulement, mais en Dieu Lui-même. C'est maintenant la vraie place où nous devons contempler l'homme, dans la personne de Christ. Non seulement nous voyons en Lui la parfaite image de l'homme, mais nous apprenons quelle est la place que Dieu a donné à l'homme, à sa droite dans le ciel, place que Christ est allé nous préparer. Il y a plus; en regardant à Christ je connais aussi bien ce que sera, selon Dieu, l'avenir, que je connais la place actuelle du chrétien. Les nations se consomment elles-mêmes pour le néant, essayant tantôt un moyen, tantôt un autre d'améliorer le monde. Je ne m'étonne point si les hommes d'état se lassent et s'usent au milieu de changements et de désappointements continuels, car en fin de compte, dans tous leurs efforts, je ne vois que l'homme, essayant de réparer ce qui ne peut l'être. Mais voici ce que Dieu veut faire. Pour Lui, il n'est point question de réparer ce qui est ruiné, mais d'introduire ce qu'Il nomme une nouvelle création. Son dessein n'est pas seulement de se glorifier en transportant l'homme dans le ciel pour y être avec Christ et pour régner avec Lui, mais aussi de bénir l'homme sous le règne de Christ sur la terre. Dieu a promis à Christ que la terre et

tout ce qu'elle contient lui serait assujetti, car la réconciliation ne s'étend pas seulement à ceux qui croient, mais à toutes choses. La vérité donc triomphe de tous les raisonnements de l'homme. Le rationalisme ne veut juger de rien que par l'expérience de l'homme. En conséquence comme l'homme ne peut faire des miracles, il n'y en a point eut; l'homme ne peut prophétiser, il n'y a donc point de prophéties. Dans cette école tout se fonde sur ce qui est renfermé dans le petit cercle du pouvoir, de la connaissance et de l'expérience de l'homme. Mais l'homme, bien loin d'être la mesure de toute chose, n'est en réalité la mesure d'aucune. C'est à Christ seul que cela appartient. Christ est la vérité; voilà ce que j'ai désiré imprimer dans votre esprit.

Je ne voudrais pas prolonger davantage. J'ai essayé de montrer, en opposition au rationalisme, les grands traits distinctifs de la vérité en Christ. Les hommes peuvent dire, quant à la parole de Dieu, qu'elle renferme une poésie sublime, de merveilleuses biographies, d'admirables maximes, une sagesse que l'on ne trouve nulle part ailleurs et la plus profonde moralité. Tout cela est très vrai, mais inutile; car à quoi servent la plus haute poésie, l'histoire la plus vraie, les plus saines maximes et les vues les plus profondes sur le coeur, si après tout vient la perdition, lot assuré de ceux qui n'ont pas reçu la vérité, et surtout de ceux qui sortent du sein de la chrétienté? En effet, ce fut le grand crime des Juifs de rejeter Christ, mais combien sont plus grandes l'apostasie et la culpabilité de ceux qui ont joui de privilèges plus excellents et d'une plus entière connaissance de la vérité. De là vient que le rationalisme est un des plus puissants courants qui emporte avec lui tous ceux qui s'y confient. Que le Seigneur nous délivre de ce qui ne peut que nous attirer dans la destruction: de ce système qui exalte l'homme et abaisse le Christ qu'il fait profession d'honorer, mais qu'en réalité il ne reçoit pas comme étant la vérité.

Que le Seigneur donne à tous ceux qui écoutent, d'abord la foi pour recevoir Jésus Christ, le Fils de Dieu, puis pour lire la parole de Dieu comme la divine expression de Jésus, le Verbe en personne, placé devant nous dans la parole écrite. Notre sauvegarde, que Dieu nous a donnée spécialement pour les derniers jours — ce ne sont pas les ministres fidèles — quoique je sois assuré que Dieu les donnera aussi longtemps qu'il rassemble son Eglise sur la terre ce n'est pas l'Eglise — car elle-même a besoin d'être gardée et ainsi ne peut être notre sûreté — c'est la parole de Dieu. Ce n'est pas même l'Esprit, quoique la Parole ne puisse avoir de puissance sans l'Esprit et que l'on ne puisse connaître la valeur de Christ qui est la vérité sans avoir l'Esprit qui est aussi la vérité. Mais pour reconnaître que l'on a l'Esprit de vérité et que l'on n'est pas la proie du fanatisme, il faut que l'âme soit attachée et soumise au Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, et cela ne peut exister sans la foi produite et nourrie par la parole de Dieu.

Des dons et des charges dans l'Eglise

(Traduit de l'allemand de J.N.D. par J.B.R.) ME 1873 page 386

Il est beaucoup plus agréable de considérer les richesses de la grâce de Dieu et de l'amour de Christ, que de discuter les questions de charges et d'institutions. Il est cependant parfois nécessaire d'en parler, lorsqu'on met ces questions en avant, pour troubler le repos des chrétiens et pour exciter leur esprit, comme si leur christianisme était défectueux, comme s'ils marchaient dans le désordre et qu'il leur manquât quelque chose devant Dieu. C'est donc pour éclairer ces points contestés et pour tranquilliser les esprits des chrétiens, que nous écrivons quelques lignes sur les charges et les dons. Mais nous souhaitons de tout notre cœur que chacun, après s'être mis réellement au clair sur ce sujet, se détourne de ces questions et les laisse entièrement de côté, pour s'occuper de Christ, de son inépuisable amour et de son immense grâce. C'est là ce qui nourrit et édifie, tandis que de telles questions dessèchent l'âme.

Il existe une grande différence entre les dons et les charges. Les dons découlent de la Tête, qui est Christ, dans les membres, afin d'assembler, par leur moyen, l'Eglise en dehors du monde et de l'édifier en tant que rassemblée.

Ceux auxquels des charges avaient été confiées étaient, comme tels, des inspecteurs ou des serviteurs qui avaient été établis, dans chaque localité, par les supérieurs chrétiens, c'est-à-dire par les Apôtres, et qui avaient reçu de ceux-ci leur position et leur autorité. Ils pouvaient avoir des dons — et la chose était désirable; mais souvent ils n'en avaient point. En tout cas, lorsqu'ils étaient fidèles et dévoués à leur service, ils étaient bénis de Dieu. — Nous allons maintenant examiner l'enseignement de l'Ecriture sainte sur les dons.

Tout ce qui est bon est un don et vient de Dieu. Mais, ici, nous parlons des dons dans un sens un peu plus restreint et plus limité, à savoir: des dons que Dieu a donnés pour rassembler son Eglise et pour l'édifier, selon qu'il est écrit: «Il est monté en haut, et il a emmené captive une captivité, et il a donné des dons aux hommes». C'est-à-dire les dons desquels nous parlons selon l'Ecriture et qui sont ceux que Christ a reçus du Père après être monté en haut, pour être Tête de l'Eglise, au-dessus de toutes choses.

L'homme a mis fin à une foule de choses par le péché. Sans loi, il était perdu dans la dissolution, dans l'indépendance, au comble de la violence et de la corruption. Sous la loi, il est devenu transgresseur et contempteur de l'autorité de Dieu. Dieu l'a visité en miséricorde, là où il était gisant dans la misère, la souillure et la désobéissance; et l'homme a rejeté Dieu. — Il était pécheur, chassé d'un paradis terrestre. Dieu est descendu dans le monde de cette misère de l'homme; mais, autant que cela était en lui, l'homme a chassé Dieu du monde. Il ne reste ainsi, pour les hommes — comme tout à fait asservis au prince et au dieu de ce monde — rien que le jugement. Dieu n'en accomplit pas moins toujours ses desseins. Toute espérance pour le *premier* homme, comme tel, est perdue. Mais Dieu a glorifié le second homme, celui

qui fut obéissant (le Seigneur qui est du ciel) et l'a fait monter dans sa position céleste et prédéterminée. Il agit cependant selon sa grâce dans les coeurs des enfants des hommes, pour leur donner une nouvelle vie, et rassemble hors du monde les objets de cette grâce, les unissant au Christ glorifié, afin qu'ils jouissent avec lui de tous les privilèges et, ce qui est plus précieux que toute autre chose, afin qu'ils se réjouissent avec lui dans l'amour du Père. Ainsi, les nouveaux-nés sont aussi membres de Christ, de Celui qui est la Tête du corps. — Mais il y a encore une vérité qui se rattache au but de nos remarques, savoir que Christ a acquis cette position, par l'accomplissement de l'oeuvre de la rédemption. Nous étions captifs, du Diable et du péché. Maintenant nous sommes délivrés; Christ a emmené captive la captivité, et il remplit ceux qu'il a affranchis, de la puissance du Saint Esprit, afin qu'ils le servent. Ayant vaincu Satan et accompli la rédemption, il est monté en haut et, comme Tête de l'Eglise, il a reçu du Père le Saint Esprit de la promesse, pour les membres.

Le chrétien racheté reçoit le Saint Esprit de deux manières. Il est scellé de l'Esprit, arrhes de notre héritage et, ainsi, un avec le Seigneur et uni à lui; puis, il a reçu le Saint Esprit pour accomplir son service envers Christ. Voilà comment les dons se rattachent à ces vérités. L'oeuvre de la rédemption est accomplie et les croyants sont parfaitement purifiés de leurs péchés, en sorte que, en vertu du sang de Christ dont ils ont été arrosés, le Saint Esprit peut habiter en eux. Christ ayant glorifié Dieu, son Père, sur la terre, s'est assis comme homme à la droite de Dieu, comme Tête de l'Eglise dont il est l'éternelle justice. Comme tel, il a reçu le Saint Esprit pour ses membres, c'est-à-dire pour les croyants (Actes des Apôtres 2: 33; Ephésiens 4: 8).

«Nous sommes la justice de Dieu en lui» (2 Corinthiens 5: 21). Maintenant, le Saint Esprit — envoyé par le Père au nom du Fils — est descendu du Fils comme Esprit d'affranchissement et d'adoption, habitant dans les croyants de la part du Père et venant du Père, pour communiquer à ceux-ci la certitude du salut, et aussi pour achever sur la terre, comme puissance et sagesse, l'oeuvre du Seigneur, dans les membres du corps. Si important et si précieux que soit le premier point, nous le laisserons de côté, pour le moment, pour nous occuper des dons. Le Saint Esprit est, *sur la terre*, en vertu de l'oeuvre accomplie de la rédemption et de la séance de Christ à la droite de Dieu. Là il agit, par le moyen de l'Evangile, pour annoncer l'amour de Dieu, pour rassembler les élus et pour en former un seul corps, le corps de Christ. Chaque âme convertie, qui a reçu la vie de Christ et qui a été scellée du Saint Esprit, est un membre de Christ, de la Tête céleste. L'on peut donc considérer les dons, soit comme des dons de Christ, soit comme l'opération du Saint Esprit, actuellement sur la terre. L'Ecriture sainte fait ces deux choses. Dans l'épître aux Ephésiens, chapitre 4, elle parle des dons de Christ. Dans la première aux Corinthiens, chapitres 12 et 14, elle parle de l'unité du corps et des dons comme produits de l'Esprit dans les différents membres. En tout cas, les dons sont en liaison avec l'unité du corps, ce dont on peut aisément se convaincre, en lisant le quatrième chapitre de l'épître aux Ephésiens.

Avant d'aller plus loin, remarquons que les dons sont de deux sortes: ceux qui servent à réveiller les âmes ou à rassembler l'Eglise; et ceux qui sont des signes devant le monde, signes

de la présence de Dieu dans l'Eglise, en la personne de l'Esprit. L'épître aux Ephésiens ne parle que des premiers; l'épître aux Corinthiens parle des deux. La parole de Dieu elle-même fait cette différence, lorsqu'elle nous dit que les langues sont un signe pour les incrédules, et la prophétie pour les croyants (1 Corinthiens 14: 22). Cette distinction est importante, parce qu'il est impossible qu'il manque quelque chose de ce qui est nécessaire à la conversion des âmes et à l'édification de l'Eglise; tandis qu'il est très facile de concevoir que Dieu retire ce qui était un ornement de l'Eglise et un témoignage de son acceptation, lorsque l'Eglise est infidèle et que, au lieu d'honorer Dieu, elle a contristé l'Esprit. Cependant ce témoignage extérieur est demeuré, selon la sagesse de Dieu, dans l'Eglise, aussi longtemps que cela était nécessaire pour confirmer la prédication des vérités chrétiennes.

Tous les dons procèdent immédiatement de Christ, la Tête, et ont leur existence dans les croyants par l'énergie du Saint Esprit. Ephésiens 4 et 1 Corinthiens 12, nous présentent ces deux importantes vérités très clairement et très explicitement, tout en nous exposant leur principe et leur développement. Ephésiens 4 parle exclusivement des dons qui servent au rassemblement et à l'édification de l'Eglise. Christ est monté en haut et a reçu des dons pour les hommes. Ceux-ci, jouissant par la foi de l'oeuvre de Christ en rédemption, par laquelle ils sont parfaitement délivrés de la puissance de Satan, à laquelle ils étaient autrefois soumis; puis, étant faits des vases de la grâce et de la puissance qui découlent d'en haut, de Christ qui est la Tête, ils deviennent les instruments d'un Christ absent, au moyen des dons qui leur sont communiqués. Le Seigneur a posé les fondements, par les apôtres et prophètes. Ils sont (dit l'apôtre Paul, Ephésiens 2) le fondement, Jésus Christ lui-même étant la pierre angulaire. Il reste encore des évangélistes, des bergers et docteurs; or, aussi longtemps que Christ aime l'Eglise et qu'il est l'unique source de la grâce; aussi longtemps qu'il veut nourrir les membres de son propre corps, ces mêmes dons resteront pour l'édification de l'Eglise. Mais comme, tandis que ces dons agissent par la présence et la puissance du Saint Esprit, les chrétiens sont malheureusement souvent infidèles et qu'ils négligent ses remontrances, il arrive que le développement des dons et leur efficacité publique sont peu apparents et que leur activité est ralentie. Ces choses sont vraies en général et cela aussi bien quant à la vie chrétienne individuelle que quant à l'état pratique de l'Eglise. Mais il n'en est pas moins vrai que Christ soigne toujours fidèlement son corps. Nous pouvons toujours compter là-dessus quoique, quant aux détails, nous puissions être humiliés par notre propre infidélité. Aussi le Seigneur nous a-t-il dit que la moisson était grande, mais les ouvriers peu nombreux; et que nous devions prier le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.

Quiconque a reçu un don est, par là même, devenu serviteur de celui qui le lui a communiqué. En tout cas nous sommes serviteurs de Christ, du seul Seigneur de nos âmes; mais chaque chrétien, en particulier, est son serviteur en raison du don qu'il lui a communiqué; et, parce qu'il le lui a communiqué, chacun est responsable soit de l'employer soit d'en trafiquer; j'entends d'en trafiquer *pour le but* en vue duquel Christ le lui a donné. Sans doute, chaque chrétien est soumis à la discipline générale de l'Eglise ou de l'assemblée, aussi bien quant à toute sa vie que quant à son service. Mais il sert Christ et non les hommes. Il porte

des fruits pour l'assemblée, *parce qu'il sert Christ*. Il rend service aux chrétiens, *parce qu'il est serviteur de Christ, du Seigneur*. Aussi est-il obligé de servir, parce qu'il est serviteur de Christ et qu'il a reçu, pour cela, une part du bien de son Seigneur. Telle est la doctrine de la parabole des trois esclaves, dont le maître s'en alla hors du pays et leur livra de ses biens; à l'un plus, à l'autre moins. Pourquoi? serait-ce afin qu'ils fussent paresseux et inactifs? Non! Il leur avait confié les talents afin qu'ils en trafiquassent. On ne donne pas à des hommes de l'étoffe et des outils, afin qu'ils ne fassent rien. Cela ne serait pas seulement tout à fait déraisonnable, *mais, si l'amour pour Christ et son amour pour les âmes est actif dans le coeur, la paresse et l'inactivité sont entièrement impossibles*.

La présence et l'activité de cet amour sont en effet mises ainsi à l'épreuve. Si l'amour de Christ agit dans mon coeur et que je puisse être utile à une seule âme aimée par lui, me serait-il possible de rester encore inactif? Certainement non. La puissance pour agir ainsi, la sagesse nécessaire pour le faire d'une manière qui lui soit agréable, viennent toujours et sur-le-champ de lui-même, lorsque l'amour de Christ *dans le coeur est ce qui rend le coeur actif*. Pour avoir le courage d'agir, il faut que j'aie confiance en Christ, sinon le coeur dira: Peut-être n'acceptera-t-il pas mon oeuvre; peut-être ne sera-t-il pas content de moi; peut-être cela serait-il trop téméraire, trop précipité; peut-être est-ce de l'orgueil de prétendre à cela. Le paresseux dit: Il y a un lion sur le chemin; tandis que l'amour n'est point inactif, mais intelligent, parce qu'il se confie en Christ. L'amour comprend ce que veut l'amour, il obéit à la volonté de Christ et suit l'exemple de Christ, son conducteur. C'est là l'action du même amour qui est en Christ et qui emploie une sagesse humble et véritable. Il est obéissant et intelligent, comprenant son devoir par la grâce, et puisant, dans l'amour de Christ, le courage de le remplir. De qui donc Christ a-t-il approuvé et reconnu la conduite? De celui qui, par une confiance cordiale, a travaillé sans autre commandement — ou de celui qui ne l'a pas osé? Nous le savons tous. L'approbation de Christ suffit au coeur du chrétien et suffit pour sa justification dans l'oeuvre. Frères, lorsque nous avons son acceptation manifestée, déclarée, nous pouvons laisser de côté tout le reste. C'est là justement devenir fidèle à Christ. Prenons patience. Il jugera tout plus tard. En attendant, marchons par la foi. Sa parole nous suffit. Au temps convenable, il nous justifiera devant le monde et il honorera sa parole et la foi.

Le Seigneur Jésus a donc reçu ces dons dans son humanité et les a donnés aux hommes pour achever l'oeuvre de l'Evangile et de l'Eglise; ainsi, ceux qui ont reçu ces dons sont obligés de les faire valoir selon Dieu, de gagner les âmes, d'édifier les chrétiens, de glorifier leur Seigneur et Maître céleste. Au chapitre 4 de l'épître aux Ephésiens, nous avons trouvé les dons d'édification représentés comme étant confiés ici-bas, par Christ lui-même monté en haut, pendant que son corps, sur la terre, est assemblé et que, par leur activité réciproque, ce corps croît et demeure, en même temps, préservé de tout vent de doctrine, pour qu'il s'accroisse jusqu'à la stature de Christ.

Au chapitre 12 de l'épître aux Corinthiens, les dons sont plutôt considérés comme l'activité, sur la terre, du Saint Esprit qui les distribue à chacun comme il le veut. C'est pourquoi nous trouvons ici, non seulement les dons d'édification, mais tous ceux qui sont une puissance

de l'Esprit et des signes de sa présence. Ce chapitre examine tout ce qui peut être considéré comme manifestation spirituelle et, tout en parlant de l'action des puissances des démons, il montre les moyens de les distinguer d'avec les dons divins. Il expose de la manière la plus claire la doctrine du corps et des membres de Christ, en attirant notre attention sur ceci: qu'il y a un seul Seigneur, par l'autorité duquel ceux qui ont des dons travaillent — soit dans le monde, soit dans l'assemblée — pour accomplir l'oeuvre de Dieu par l'efficace du Saint Esprit. Chaque membre est dépendant de l'action de l'autre, puisque tous ont été baptisés par un seul et même Esprit.

En Romains 12 et 1 Pierre 4: 10, les dons sont énumérés en bref — en Romains 12 encore, comme des membres du corps de Christ (*) et, en général, dans le but d'exhorter ceux qui possèdent des dons à ne pas dépasser ce qui leur a été donné, mais à se renfermer dans les limites de leur don. En 1 Pierre 4, le Saint Esprit exhorte les chrétiens à user des dons qui leur ont été communiqués, comme des administrateurs immédiats et fidèles de Dieu lui-même; de parler comme oracles de Dieu; de servir comme par une faculté que l'on tient de Dieu. Dans toute cette doctrine, nous ne trouvons rien sur les charges, mais il est uniquement question des membres du corps de Christ qui prennent tous leur part à l'édification du corps et qui sont tenus à le faire. *Tous* ne parlent pas; *tous* ne prêchent pas l'Évangile; *tous* n'enseignent pas, parce que *tous* n'ont pas ces dons là; mais *tous* sont obligés, selon l'Écriture, de faire (selon l'ordre scripturaire de la maison de Dieu), ce que Dieu leur a confié à faire. Dès que l'on a compris que tous les chrétiens sont membres de Christ, et que chaque membre a son propre travail, son propre devoir dans le corps, tout devient simple et clair. Nous avons tous un devoir à remplir, et cela par la force de Dieu et le moins apparent est peut-être le plus précieux, tout en s'exerçant devant Dieu et non devant les hommes. — Mais tous ont quelque chose à accomplir. Dire que tous ont des charges, c'est nier toutes les charges. Rien n'est plus clair, si nous sondons l'histoire et l'enseignement de l'Écriture sur ce point. Nous y voyons que, en ce qui concerne soit la prédication de l'Évangile dans le monde, soit l'édification des chrétiens dans les assemblées, il n'est nullement question des charges, mais que tout dépend des dons.

(*) Ici, le don et le doué sont présentés comme une seule et même chose, parce que le don, comme tel, peut être considéré uniquement sous le point de vue de sa connexion avec le corps de Christ. (Observation de l'éditeur)

Citons quelques passages pour prouver cette assertion.

Nous avons déjà rendu nos lecteurs attentifs à Matthieu 25. Dans la parabole des talents confiés aux trois esclaves, le Seigneur pose ce principe-ci, que deux d'entre eux sont dignes de louange parce qu'ils avaient trafiqué, sans être accrédités autrement que par le fait même que leur Seigneur leur avait confié son argent; tandis que le troisième est blâmé et puni, pour avoir attendu une autorisation, parce qu'il n'avait point eu confiance dans son Seigneur et n'avait pas osé travailler sans une obligation ultérieure. Cela signifie que les dons eux-mêmes sont, pour l'ouvrier, une autorisation pleinement suffisante de travailler avec le don qu'il a, *si l'amour de Christ agit dans son coeur*; mais si cet amour n'est pas là, il est responsable; et la preuve que l'amour de Christ n'est pas actif en lui, c'est qu'il n'a pas servi au moyen de son

don; — il est un esclave méchant et paresseux. Christ ne donne point des dons, afin que nous n'en profitons pas. Il les donne plutôt, afin que nous les employions activement. Aussi trouvons-nous, que, de fait, cela avait lieu parmi les premiers chrétiens. Lorsque la persécution qui suivit la mort d'Etienne eut dispersé les chrétiens, ils allèrent en tout lieu et ils prêchaient l'Évangile. Nous lisons, en Actes 8: 4, et 11: 21, que la main du Seigneur était avec eux. Mais il est possible que je connaisse le moyen par lequel une âme peut être sauvée et que je n'annonce pas ce moyen, quoique Dieu m'ait rendu capable de le faire. Chacun peut faire une chose en secret; mais la faculté de prêcher publiquement, c'est précisément le don de Dieu.

Paul se trouvant en prison à Rome, plusieurs des frères dans le Seigneur, ayant pris confiance par ses liens, osèrent beaucoup plus annoncer la Parole sans crainte (Philippiens 1: 13, 14).

Lorsque les faux docteurs sont sortis pour séduire les chrétiens, les recevoir ou non ne dépend nullement d'une charge ou de l'absence d'une charge. — Cela est même dit à une femme (2 Jean). — Il ne vient pas même pour un instant à la pensée de l'apôtre d'employer un tel moyen pour prémunir une femme à l'occasion d'un temps difficile; il lui écrit simplement de juger chacun selon sa doctrine. Il ne lui vient pas seulement à l'idée de conseiller à cette femme de demander à celui qui se présente comme prédicateur, s'il a une charge ou s'il est consacré ou ordonné. Au contraire, il loue le bien-aimé Gaïus, parce qu'il avait accueilli les frères qui étaient partis pour le nom de Christ; et il l'exhorte à les accompagner plus loin d'une manière digne de Dieu; en faisant cela, Gaïus devenait un coopérateur pour la vérité (3 Jean 8).

Quant à ce qui concerne la prédication de l'Évangile, la parole de Dieu confirme donc cette doctrine, que chacun, selon sa capacité et les occasions que Dieu lui fournit dans sa grâce, est obligé d'annoncer la bonne nouvelle.

L'Écriture est tout aussi claire quant à l'édification des croyants. Non seulement elle nous présente cette vérité générale, que Christ a donné les dons et que le Saint Esprit agit par là, afin que l'on accomplisse l'œuvre de Dieu de toutes manières (Ephésiens 4 et 1 Corinthiens 12), mais encore elle parle exactement et clairement du devoir de ceux qui possèdent les dons. Le Saint Esprit dit, par la bouche de Pierre: «Selon que chacun a reçu un don gratuit, employez-le les uns pour les autres, comme de bons administrateurs de la grâce variée de Dieu. Si quelqu'un parle, qu'il parle oracles de Dieu», etc. Puis, en 1 Corinthiens 14, nous trouvons l'ordre selon lequel l'exercice des dons doit avoir lieu: «Que deux ou trois prophètes parlent, et que les autres jugent... car vous pouvez tous prophétiser un par un, afin que tous apprennent et que tous soient consolés». Jacques nous montre clairement les véritables limites de ce service, sans égard aux charges, lorsqu'il dit que les croyants ne doivent pas être beaucoup de docteurs, parce que la responsabilité en serait augmentée d'autant et que (puisque nous bronchons tous en diverses manières) ils en subiraient un jugement d'autant plus grand.

Il est donc parfaitement certain que les dons, et que le service que les croyants rendent par les dons, sont complètement indépendants des charges et que ceux auxquels Dieu a communiqué ces dons, sont obligés de les employer pour l'édification des saints. L'Écriture donne les règles d'après lesquelles l'exercice de ces dons doit avoir lieu; elle veut que les esprits des prophètes soient soumis aux prophètes et que tout soit fait pour l'édification, de telle sorte qu'il n'y ait aucun désordre dans l'assemblée. Quant aux charges, l'Écriture n'en dit pas un seul mot sous ce rapport (*). Or à ce sujet, nous demandons qu'on fasse attention, qu'il existe entre don et charge une grande différence et que cette différence dépend de la nature de ces deux choses. LE DON a cours, il est valable PARTOUT. Si je suis un évangéliste, je prêcherai l'Évangile *partout où Dieu m'appellera*. Suis-je docteur? j'enseignerai les croyants selon ma force, *où que ce soit*, que je puisse me trouver. Apollos enseigne à Ephèse; il est aussi utile aux croyants de Corinthe.

(*) Il est remarquable que, dans l'épître aux Corinthiens, les anciens ne sont jamais mentionnés; et là où il existait tant de trouble et de méchanceté, l'apôtre ne propose cependant point à l'assemblée de désigner ou d'établir des anciens; mais il agit sur la conscience des chrétiens, par la Parole, afin qu'ils soient actifs pour ôter le mal.

Mais si quelqu'un a reçu une charge elle est locale; il remplit le devoir qui y est attaché *dans l'endroit déterminé où il a été désigné pour cela*. Est-il ancien, ou diacre à Ephèse, il doit accomplir son office à Ephèse; son autorité officielle est valable à Ephèse. A Corinthe il n'en a aucune. Les charges ne sont pas, en tant que charges, membres du corps de Christ; ceux qui en sont revêtus sont ses fonctionnaires subalternes. Les dons, comme dons, sont les divers membres de son corps (*), qui doivent faire *leur service (**)* selon la volonté de Dieu, où que ce soit qu'ils se trouvent. L'Écriture ne dit jamais qu'un évangéliste soit l'évangéliste d'une assemblée ou d'un troupeau; elle ne connaît pas davantage un docteur ou pasteur d'un troupeau; mais Dieu a mis de tels dons *dans l'Église*, dans «le corps de Christ»: «Christ a reçu des dons pour les hommes et les leur a donnés pour le perfectionnement des saints; pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ; jusqu'à ce que nous *tous* soyons parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à un homme parfait, à la mesure de la pleine stature de la plénitude du Christ; afin que nous ne soyons plus de petits enfants flottants et portés çà et là par tout vent de doctrine, par la tromperie des hommes, par leur adresse à engager artificieusement dans l'égarement; mais que, disant la vérité dans l'amour nous croissions à tous égards en Lui qui est la Tête — le Christ, duquel *tout le corps*, bien coordonné et étroitement uni *par le moyen de chaque jointure de fournissement*, opère l'accroissement du corps *avec une force proportionnée à chaque partie*, pour l'édification de lui-même en amour». Il y avait, sans contredit, *au commencement* des charges dans les assemblées; l'on en trouve de deux sortes dans l'Écriture sainte: les inspecteurs et les serviteurs et, si l'on veut encore faire cette distinction, les servantes. Les premiers étaient ordinairement (*presbyteroi*) ce qu'on appelle maintenant anciens; les autres diacres; en revanche, on ne trouve pas que des anciens aient été établis d'une manière déterminée parmi les chrétiens juifs. Parmi les chrétiens qui avaient été appelés, par la grâce, d'entre les païens, nous voyons très clairement, qu'ils furent choisis et installés dans leur charge *par les apôtres*

ou par leurs délégués. Nous lisons en Actes 14: 23, que Paul et Barnabas (or Barnabas était apôtre, ainsi que Junias, Andronique) choisissent, dans chaque ville, des anciens pour les assemblées; et en Crète l'Apôtre a laissé Tite, afin qu'il établit des anciens dans chaque ville (**). Quant à Timothée, quoique ce ne fût pas là son service, ayant été laissé par l'apôtre à Ephèse, pour veiller sur la doctrine, il reçut de Paul la connaissance des qualités convenables à un surveillant. Néanmoins, l'apôtre n'est point entré en négociations sur ce point avec les assemblées; mais il a tout accompli personnellement ou bien il a confié exclusivement cet office à son délégué, même là où les assemblées étaient déjà formées.

(*) Voir la note, [page 396](#). [page 409 de ce document]

(**) Serviteurs (ou *Ministres*) de Dieu, de Jésus Christ, de la Parole, *des frères* (2 Corinthiens 4: 5, etc.). C'est l'effet d'une bien triste et redoutable confusion lorsqu'on voit des serviteurs vouloir être plus que ceux qu'ils servent (Matthieu 10: 24, 25). Puis après le Seigneur, qu'y a-t-il DE PLUS que d'être «frères» — frères du Fils consommé qui n'a pas honte de nous appeler ainsi. (*Trad.*)

(***) Voir une note à la fin de cet article. (*Trad.*)

On trouve peu de chose dans l'Écriture sur les serviteurs (diacres). Au sixième chapitre des Actes, nous lisons que les apôtres, ne voulant plus avoir à s'occuper du service des tables, font choisir par les chrétiens sept d'entre eux, lesquels remplissent le devoir des diacres, quoiqu'ils ne soient pas appelés de ce nom; du moins ont-ils à quelques égards les qualités convenables qui sont énumérées par l'apôtre Paul à Timothée et à Tite.

On pourrait demander: Que devons-nous faire, maintenant qu'il n'y a point d'apôtres, ni de délégués par eux, pour le choix des anciens? Notre Dieu qui a, dans tous les temps, connu d'avance les besoins de sa chère Assemblée, nous a donné la réponse dans la Parole et a pris suffisamment soin de ces besoins. Nous lisons en 1 Thessaloniens 5: 12: «Or nous vous demandons, frères, de connaître ceux qui prennent de la peine parmi vous, et qui vous président dans le Seigneur et qui vous avertissent. «En même temps, l'apôtre expose clairement, aux versets 14 et 15, la responsabilité de tous les saints.

En Hébreux 13, il parle des présidents réels (le mot est le même que celui qui est employé dans Actes 15: 22, au sujet de Judas et de Silas), qui devaient être considérés parmi eux. Nous voyons au verset 7, que quelques-uns étaient morts; cependant nous avons ici leurs dispositions; — mais d'autres vivaient encore.

Le devoir des anciens est celui d'un surveillant. En Actes 20, l'apôtre leur donne ce nom (dans notre langue, *évêque*, du mot grec *épiscopos*). On trouve encore ce titre dans l'épître aux Philippiens. En Actes 20: 28, 31, nous voyons en quoi consiste leur devoir: nourrir avec une saine doctrine; être vigilants contre les faux docteurs et attentifs à tout. Le passage de 1 Pierre 5: 1-3, parle de la même manière.

Le devoir des diacres est aussi, comme pour les anciens, exprimé dans leur titre. Le mot grec *diaconos* signifie serviteur. Ils servaient l'assemblée comme ses serviteurs; il y avait aussi des servantes avec le même titre. Si nous examinons, en Actes 6, les sept qui soignaient les veuves pauvres comme diacres, ce service leur est échu spécialement comme leur part. C'étaient là des charges, dans les diverses assemblées, lorsque tout était encore dans l'ordre,

que les apôtres, et particulièrement Paul, avaient établi. Il y avait dans chaque assemblée plusieurs anciens.

Néanmoins, tous les anciens n'avaient pas des dons (1 Timothée 5: 17). Les diacres, comme tous les chrétiens, devaient les exercer lorsqu'ils les possédaient. Même les diacres, lorsqu'ils remplissaient leur charge fidèlement et soigneusement «s'acquéraient un bon degré et beaucoup d'assurance dans la foi qui est dans le Christ Jésus» (1 Timothée 3: 13). Nous voyons cela réellement accompli en Etienne et Philippe (Actes des Apôtres 6; 7; 8).

Nous voyons, en 1 Corinthiens 16: 15, 16, comment les chrétiens, sans perdre leur propre responsabilité selon la grâce, devaient être soumis aux ouvriers: «Or je vous exhorte, frères: vous savez que la maison de Stéphanas est les prémices de l'Achaïe, et qu'ils se sont donnés pour le service des saints; soumettez-vous aussi à de tels hommes et à tous ceux qui se joignent à l'oeuvre et qui prennent de la peine. «Le chrétien ne peut jamais mettre de côté sa propre responsabilité. La discipline de l'assemblée exige une marche correspondante à cette responsabilité, lorsque le Chrétien a oublié cette marche. Les frères donc qui, par la grâce du Seigneur, sont appelés à travailler, agissent pour maintenir la marche chrétienne, pour fortifier les faibles, pour instruire les ignorants, pour exhorter et encourager chacun, pour nourrir par la Parole et pour rendre chacun capable, par cette nourriture divine, d'honorer Dieu et la doctrine du Sauveur — bref, pour être en secours de toute manière, en vue de la responsabilité commune.

Toutes choses appartiennent au chrétien, l'activité de l'ouvrier de Dieu aussi bien que ses efforts pour ôter toute espèce de mal. «Soit Paul, soit Apollos, soit Céphas; soit le monde, soit la vie, soit la mort, soit les choses présentes, soit les choses à venir», toutes choses appartiennent au chrétien; mais le chrétien à Christ, mais Christ à Dieu (1 Corinthiens 3: 22, 23). L'apôtre dit: «Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais Christ Jésus, le Seigneur, et nous-mêmes comme vos esclaves à cause de Jésus» (2 Corinthiens 4: 5). Ces deux charges publiques nous manquent donc maintenant; et personne ne peut les rétablir selon l'Ecriture sainte d'une manière divine, parce que personne n'a reçu, pour le faire, l'autorité ou la commission de la part de Dieu. Mais, parce que Christ est infailliblement fidèle envers son corps, et que le Saint Esprit est toujours dans l'Eglise sur la terre, les dons nécessaires à l'édification de l'assemblée, sont toujours là. La faiblesse de l'Eglise de Dieu se manifeste, il est vrai, sous ce rapport comme sous tout autre; mais Christ demeure toujours fidèle, et ne peut cesser de nourrir ses membres.

On a presque oublié la doctrine de l'Ecriture sur les dons; ou bien l'on s'y oppose tout à fait, en adjugeant le droit d'édifier les hommes *uniquement* à ceux qui sont placés *par des hommes* dans leurs positions — positions qu'on a, pour la plupart, inventées *pour soi-même*. Lors même qu'on accorde que Dieu fournit les dons, on n'en permet pas davantage à ceux qui les possèdent, de les exercer *sans une permission de la part des hommes*.

On nomme ordinairement *clergé* et même *culte*, la confusion provenant du mélange des dons et des charges que les hommes ont inventé; l'on va même jusqu'à soutenir que si l'on

n'accepte pas et ne reconnaît pas cette confusion, on renie le service de Dieu. Mais le vrai service de Dieu est là où chaque membre de Christ sert aussi Dieu (soit dans le monde, soit pour l'édification des frères et ainsi de tout le corps de Christ) avec le don que Christ lui a communiqué par la puissance du Saint Esprit.

Si le rétablissement public des charges que l'Écriture reconnaît, n'est pas possible dans l'état actuel de l'Église, Dieu a cependant ordonné d'avance tout ce qui est nécessaire, tout ce qui est bon pour cet état, si triste qu'il soit — comme aussi il donnera inmanquablement tout ce qui est utile, à ceux qui le lui demandent.

Quant à l'imposition des mains, *pour autoriser ou pour mettre en considération l'exercice des dons*, l'Écriture l'ignore complètement. Le seul cas où quelque chose d'analogue est arrivé, eut lieu pour les apôtres Paul et Barnabas, qui furent recommandés à la bénédiction du Seigneur pour l'oeuvre qu'ils accomplirent ensuite. Mais tous deux avaient, déjà depuis longtemps, exercé leurs dons; ce n'était donc pas autre chose, de la part des prophètes d'Antioche, qu'une recommandation à la grâce du Seigneur, pour une oeuvre spéciale. Les douze apôtres ont imposé les mains aux sept qui sont appelés ordinairement diacres et, quoique cela ne soit dit nulle part, il est vraisemblable, par analogie, que l'apôtre Paul, ou ses délégués, ont imposé les mains aux anciens. Mais quant à l'exercice des dons, il en est parlé partout non seulement sans mentionner cette cérémonie, mais encore d'une telle manière que, si elle était nécessaire, tous les chrétiens devraient se faire imposer les mains. Il est aussi clair que la lumière du soleil, que, puisque tous pouvaient prophétiser (1 Corinthiens 14: 31), tous en effet ont prêché, et que plusieurs ayant parlé des langues étrangères, l'imposition des mains pour l'exercice des dons était complètement impossible.

L'Écriture ignore entièrement des cérémonies *pour administrer la sainte cène*, comme on dit; et Dieu y déclare tout aussi peu, que ce soit le privilège d'un homme consacré. Les disciples se réunissaient pour rompre le pain (Actes des Apôtres 20: 7). Probablement ceux qui étaient estimés commençaient à rompre le pain avec prières, avant de le distribuer, parce que cela était convenable ainsi; cependant l'Écriture n'a rien prescrit à ce sujet. La bénédiction dans le culte n'est qu'une action de grâces ainsi que nous le voyons en 1 Corinthiens 14: 16. Même le Seigneur a rendu grâces avant de rompre le pain (1 Corinthiens 11: 24).

Note du traducteur

«La raison pour laquelle je t'ai laissé en Crète, c'est afin que tu achèves de régler ce qui reste, et que tu établisses des anciens dans chaque ville, comme je te l'ai ordonné».

La chose devait être faite AINSI. C'était un établissement local, mais divin; la commission et, par conséquent, le droit et le devoir d'établir, découlant directement de Christ. Cette autorité, ou ce droit et ce devoir, ne peut pas exister sans une commission, qui n'a de valeur que pour celui ou ceux auxquels la commission est adressée. Celui ou ceux qui ont reçu la commission ou le commandement ont LE DROIT ET LE DEVOIR de l'exécuter; mais aussi, les fidèles, de leur côté, étaient sous l'obligation d'obéir à des anciens établis AINSI, et de leur obéir comme à Christ lui-même, toutefois dans les limites de leur charge. Qu'un cas analogue se représente et, l'autorité étant la même, les obligations des fidèles seront encore les mêmes envers toute charge établie *ainsi*. Mais nous ne disons pas: envers

toute charge qui élèverait la prétention d'être établie ainsi, parce que chaque fidèle a la responsabilité d'examiner cette prétention, responsabilité d'autant plus sérieuse qu'il s'agit de l'autorité du Seigneur dans son Eglise.

Or nul n'est tenu d'obéir à aucune charge établie AUTREMENT que la Parole ne l'indique; car si, AINSI est l'ordre divin, AUTREMENT sera nécessairement un ordre humain. *Autrement* sera même presque toujours en opposition flagrante avec l'ordre divin. Exemple: Supposons une assemblée qui mérite ce titre selon Dieu (sinon nous devrions commencer par nier qu'aucun règlement de la Parole lui fût applicable) — une assemblée réunie autour du seul Seigneur, en dehors du monde et sur le terrain de l'unité du corps et de la sacrificature universelle des croyants. Cette assemblée décide que, par *elle-même* ou par ses délégués, elle établira des charges et qu'elle installera des hommes dans ces charges. Elle fait évidemment LE CONTRAIRE de ce qui est *ordonné autrement* à Tite. Si Tite devait établir des anciens dans chaque ville, c'était, je suppose, dans ou sur chaque assemblée qu'il devait le faire; et c'était évidemment (en partie du moins), parce qu'aucune assemblée n'avait ni le droit ni le devoir, encore moins l'autorisation ou la commission, de s'établir *elle-même* des anciens *sur elle-même*. L'église qui aurait fait ou celle qui ferait cela, agirait donc humainement, selon le principe mondain de l'autonomie qui n'est que de l'indépendance. «Or l'indépendance, c'est le péché». Paul, au contraire, agissait selon l'autorité de Christ; il en était de même pour Tite et aussi pour toutes les assemblées qui se soumettaient aux anciens ainsi établis.

Nous serions donc tenus d'obéir comme elles, dans les mêmes circonstances. Mais si rien de semblable n'existe ni ne peut exister, si donc l'obéissance ne peut exister maintenant en vertu d'un tel établissement — ni en vertu d'aucun établissement qui ne serait pas tel — que reste-t-il donc à faire? C'est ce que l'auteur va montrer plus loin: «Si quelqu'un aspire à la surveillance (épiscopat), il désire une bonne oeuvre». S'il accomplit cette oeuvre fidèlement, «il s'acquiert un bon degré...», et chaque membre de l'assemblée, selon sa spiritualité, lui doit soumission, respect et reconnaissance, d'après la mesure de la peine intelligente, du zèle et de la fidélité qu'il déploie dans ce service. Une connaissance ou une reconnaissance morale et spirituelle est tout autre chose que la soumission en vertu d'un établissement par l'autorité divine. Là où ce dernier manque les premières subsistent encore selon Dieu.

Le brigand sauvé

ME 1873 page 411 - Luc 23: 39-43

Nous ne voyons pas, excepté pendant les trois heures de ténèbres à la croix, qu'aucune peine, aucune fatigue, aucune épreuve ait jamais empêché le Seigneur de prendre part à la douleur des autres. Personne n'a pu le placer dans une position, — si ce n'est lorsqu'il accomplissait l'expiation, — où il ne sympathisât pas avec la souffrance humaine. Tel est l'infatigable amour que nous voyons en Christ. En même temps, il était lumière, et plus nous regardons de près dans son histoire, plus nous voyons l'affreuse perversité du coeur de l'homme se manifester. Cette méchanceté ne fut jamais manifestée jusqu'à ce moment-là. Il y a des natures aimables, et des natures peu aimables, mais nous n'apprenons jamais, jusqu'à ce moment-là, ce qu'est le coeur de l'homme réellement. Ce qui éprouve le coeur de l'homme, c'est: Quel est son objet? — non pas: Quelles sont ses qualités naturelles? «Il n'y a personne qui recherche Dieu». L'homme n'a vu aucune beauté en Christ; il n'y a rien dans son coeur qui lui fasse regarder vers le Seigneur pour lui faire trouver en Lui un objet et une joie. Il faut que la conscience soit atteinte, autrement il n'y a pas de racine. On peut être attiré vers Dieu; mais jusqu'à ce que la conscience soit amenée dans la présence et sous le regard de Dieu, rien n'est fait: Tout est comme la rosée du matin qui s'en va; «c'est celui qui entend la parole et qui la reçoit aussitôt avec joie, mais il n'a pas de racine en lui-même»... (Matthieu 13: 20, 21). Partout où Dieu atteint la conscience, il y a quelque sentiment de sa bonté. La crainte et la terreur peuvent prédominer, mais il y a quelque chose qui attire et que le coeur ne peut pas abandonner. Dieu est amour, et en même temps il atteint la conscience. Il y a ce qui atteint la conscience, et ce qui inspire la confiance, quand par la foi l'oeil est fixé sur Christ.

Sur l'autorité de Christ lui-même nous avons la certitude du salut, c'est-à-dire l'état chrétien; et nul autre ne convient au chrétien. C'est le seul vrai état chrétien que la parole de Dieu reconnaisse. La condition du chrétien est l'effet de l'oeuvre de Christ, non qu'il n'y ait pas de lutte, mais un autre a pris sur Lui ma responsabilité. Ma place devant Dieu n'est pas l'effet de ce que j'ai fait, moi, mais de ce que Christ a fait. Christ est le fondement sur lequel je suis placé devant Dieu. — S'il en est ainsi, qu'est-ce que Christ a fait pour nous? Il mourut pour nos péchés: ces péchés sont donc nécessairement ôtés. Il est le Juge; mais il ne peut pas juger ce qu'il a ôté. Dieu, afin que nous marchions devant Lui en paix, a envoyé Celui qui doit être le Juge, pour être le Sauveur d'abord. La confiance est liée à la justice maintenant.

L'histoire des malfaiteurs nous présente les deux côtés de la vérité. Dans le premier de ces hommes, qui injuriait Christ, nous voyons l'inimitié du coeur de l'homme contre Dieu: le premier homme et Satan aussi triomphaient pour un moment. Il est douloureux de penser à ce que sont nos coeurs quand ils sont abandonnés à eux-mêmes. Si on laisse libre carrière au coeur, où s'arrêtera-t-il? Satan domine sur nous. Nous voyons ici le triomphe de l'iniquité de l'homme sur la bonté de Dieu. Nous ne pouvons pas nous débarrasser encore de la puissance

de Satan; nous pouvons la lier, en un sens. Le coeur de l'homme ne peut pas supporter la présence de Dieu. La moindre futilité, le plus vain objet de toilette, un peu d'or, a plus de puissance sur le coeur de l'homme que tout ce que Christ est, ou a fait. Vous n'avez jamais vu un homme jouissant de ce monde qui voulut entendre parler de Christ. Le monde n'a pas voulu de Lui quand il est venu en grâce, et il n'en voudrait pas maintenant; mais il faudra qu'il l'accepte, quand il viendra en jugement. Prenez la grande majorité des habitants d'une ville, et supposez qu'on les introduise dans le ciel: ils en sortiraient aussi vite qu'ils pourraient!

Dans le malfaiteur repentant, nous voyons la grâce. Il était pendu à une croix; mais qu'importe, à un gibet ou sans gibet, quand Dieu et l'âme se rencontrent, nous avons ce simple et immense fait que l'âme est amenée immédiatement dans la présence de Dieu. Quand Dieu a eu à faire avec notre conscience, nous ne faisons plus de promesses pour l'avenir. Au lieu de faire comme le méchant enfant qui dit: «Je serai meilleur demain», — l'âme confesse le péché, aujourd'hui. «Et tu ne crains pas Dieu, toi?» dit-elle, non pas: «N'as-tu pas honte d'être un voleur?»

Avez-vous jamais été amenés dans la présence de Dieu? «La crainte de Dieu est le commencement de la connaissance». Si vous n'avez pas été consciemment dans la présence de Dieu, la connaissance n'a pas commencé pour vous. Devant Christ, il faut que vous soyez; et il faut que vous soyez là en vérité. Il s'agit de savoir si vous êtes devant Lui dans la plénitude de sa grâce, ou devant Lui en jugement. Le malfaiteur dit: «Pour nous, nous y sommes justement». Il ne dit pas que le monde était coupable; mais il confesse qu'il est, lui, le coupable. Ce n'est pas seulement que le péché est péché, mais que moi, je suis un pécheur. Le sentiment du brigand, c'est que, lui, il est là justement. C'est quelque chose de personnel, non pas seulement que Dieu est saint, non pas seulement que le monde est coupable, mais que vous, vous êtes coupables.

«Mais celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». Le malfaiteur se porterait garant de la vie toute entière de Christ; celle-ci, en sens inverse, était une révélation divine à son âme. Où est le chrétien qui ne donnerait pas sa vie pour cela? «Celui-ci n'a rien fait qui ne se dût faire». La perfection de la personne de Christ était révélée par Dieu à cette âme. Votre âme pourrait-elle répondre pour Christ de cette manière? Voici un homme qui fait ainsi quand tous ont abandonné Jésus. Il a une foi divine que Jésus est parfaitement sans péché; son oeil est ouvert pour le voir, son coeur en est assuré: Il n'a pas seulement la crainte de Dieu, mais il voit la perfection de Jésus. Le ciel s'ouvrit quand Christ vint pour commencer son ministère public. Il n'y eut jamais avant lui d'homme dont Dieu ait pu dire: «C'est ici tout ce dont j'ai besoin; j'ai trouvé en Lui tout mon plaisir». Votre coeur a-t-il répondu, et dit de même: «C'est ici tout ce dont j'ai besoin?» Nulle autre part le coeur ne peut ainsi se reposer, quand il voit le mal qui est autour de lui et les imperfections même des saints. L'âme du brigand ayant saisi Christ, trouve son repos en Lui. Tout autour de lui est une terre déserte, altérée; le coeur se lasserait, mais il se tourne vers Lui; et quel repos! Hors de là, les choses seraient insupportables; mais le coeur, quand il se tourne vers Lui, entre dans son sanctuaire.

«Souviens-toi de moi», disait le malfaiteur converti. Quel signe y avait-il que Jésus fût le Christ le Seigneur? Il n'y avait pas un seul nuage sur le coeur de cet homme à cet égard, parce qu'il était enseigné de Dieu. Un coeur reconnaît que Jésus est Seigneur, en dépit de tout. Pilate avait lavé ses mains devant tout le peuple et avait livré Jésus aux Juifs; l'un de ses disciples l'avait renié, l'autre l'avait livré: tout contredisait ce que le malfaiteur discernait. «Seigneur, souviens-toi de moi», dit-il; sans un signe qui montrât ce qu'était le Seigneur, il le reconnaît: quelle clarté pour la foi! Cet homme n'avait pas le temps de croître, ni de servir ou de marcher; mais il était foncièrement converti, plein de foi, reconnaissant ce que le Messie était, et croyant à sa venue dans son royaume. La foi, par elle-même, est toujours sûre. Elle peut nous amener à avoir des doutes au sujet d'autres choses, mais elle est toujours absolument sûre. Le croyant a mis son sceau que Dieu est vrai: il ne dit pas: «Peut-être, Dieu est vrai». Toutes les fois que je reçois la Parole comme la parole de Dieu, je la reçois avec une certitude absolue. S'il en est autrement, c'est que je ne la reçois pas comme la parole de Dieu du tout.

«Souviens-toi de moi, Seigneur, quand tu viendras dans ton royaume». Tout le souci du brigand, c'est que Christ se souvienne de lui. Nous voyons chez lui de la hardiesse vis-à-vis d'un pécheur audacieux, de l'humilité quant à lui-même, un sentiment de la perfection de Jésus, et la connaissance que Jésus viendrait dans son royaume. Heureux sommes-nous si nous sommes dans l'état de ce malfaiteur! Si vous passiez par la souffrance, par l'épreuve, est-ce la seule chose dont vous vous soucieriez, que Christ se souvint de vous?

Mais écoutez maintenant la réponse de Christ: «Aujourd'hui tu seras avec moi en paradis». Le caractère de l'Évangile de Luc, c'est d'introduire une bénédiction présente, avant que le royaume vint, le nouveau croyant s'en irait droit en paradis. La foi ne regarde jamais au dedans vers mon coeur, mais au dehors vers l'objet que Dieu révèle. Quand j'ai été amené au sentiment de ce que je suis, mon oeil se repose sur Christ lui-même. Quand le brigand regarde vers Christ, il reçoit la réponse de Christ: le repos qui est donné à nos âmes, est la réponse explicite de Dieu. Nous avons la déclaration expresse et formelle que ce malfaiteur, saisi pour ses crimes, était, ce jour-là, absolument propre pour le paradis, tant est parfaite l'oeuvre de Christ. Remarquez comment ce malfaiteur, et la femme qui était une pécheresse (Luc 7), comprennent Christ, parce qu'ils ont besoin d'un Sauveur. Quand je m'approche de Dieu avec Christ dans la main, comme Abel avec son agneau, Dieu me dit: «Tu es juste». Par la foi je vois que Jésus est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. Quand est-il monté là? «Après qu'il a fait par Lui-même la purification de nos péchés». Ainsi je sais que mes péchés sont ôtés de devant Dieu. Il n'y a pas de progrès ici, rien qui ressemble à une préparation pour le ciel. Sans doute, nous devons croître, si Dieu nous laisse ici-bas: il doit y avoir du progrès dans notre ressemblance à Christ; mais ce progrès en nous n'est jamais rattaché, dans l'Écriture, à l'idée de nous rendre propres pour le ciel. Christ est mon titre pour entrer dans le ciel. Il y a une croissance certainement; mais elle n'est jamais présentée comme ce qui nous met en état d'entrer là où Christ est. Ce malfaiteur était propre pour le paradis, immédiatement. Il alla dans le paradis, en tous cas, ce jour-là: Je suppose qu'il était, propre à y entrer, puisqu'il était propre à être avec Christ! Supposez que je fisse tous les progrès que le plus béni de tous les

saints fit jamais, pourrais-je dire que je serais devenu ainsi propre pour Christ? A Dieu ne plaise! Cependant je suis propre pour Lui. La mort, pour le croyant, n'est pas autre chose que ceci, simplement, c'est qu'il en a fini avec tout ce qui est mortel et pécheur.

Combien peu le dehors est la vérité! Les Juifs envoyèrent des soldats pour briser les jambes aux crucifiés: combien peu ils pensaient qu'ils envoyaient le malfaiteur droit au ciel pour être le premier compagnon (il y avait les saints de l'ancien Testament, sans doute) qui suivait le Seigneur!

Ils serait bon pour nous que nous fussions aussi près de Christ que ce pauvre malfaiteur. Quand le voile fut déchiré, tout fut changé. L'ancien Testament était une déclaration que l'homme ne pouvait pas s'approcher de Dieu dans la lumière: Dieu ne sortait pas, et l'homme ne pouvait pas entrer. L'évangile dit que Dieu est venu, et que l'homme peut entrer: «Nous avons pleine liberté pour entrer dans les lieux saints par le sang de Jésus...» (Hébreux 10). S'il y a du péché, comment puis-je entrer dans les lieux saints? — Je suis en Christ, non dans la chair. Christ a porté nos péchés, nous sommes morts avec Lui, et nous devrions entrer dans les lieux saints. Le chemin est ouvert, l'accès est libre, le voile étant déchiré; nous sommes agréables dans le Bien-aimé. Jusqu'à ce qu'il eût accompli l'oeuvre, Jésus ne remit pas son esprit. Maintenant, comme chose présente, nous avons pleine liberté pour entrer dans les lieux saints. Etes-vous là? Le voile est déchiré: vous ne pouvez pas avoir Dieu à distance. Il n'y a plus de voile; nous sommes devant la gloire de Dieu en la face de Jésus Christ, le témoin d'un salut accompli. La gloire est en la face de Celui qui porta mes péchés. Il faut que vous puissiez subsister et que vous ayez une place dans la présence de la lumière absolue et de la parfaite justice de Dieu, ou vous ne pouvez pas subsister du tout. Le monde peut aveugler vos yeux, mais il n'y a pas de voile sur la présence de Dieu.

Dieu et l'homme

ME 1873 page 421 - «Que Dieu soit véritable, et tout homme menteur» (Romains 3: 4).

Dieu avait fait l'homme à son image et à sa ressemblance, mais non pas son égal; l'homme devait donc savoir qu'il dépendait de Dieu; et obéir était la seule condition de son bonheur. Son obéissance fut mise à l'épreuve par la défense de manger de l'arbre de la science du bien et du mal. Cette défense a donné occasion à l'ennemi qui a commencé par insinuer à l'homme une fausse idée de Dieu, et le premier tort de l'homme a été de l'écouter. En l'écoutant, il a conçu la pensée que ce que le Calomniateur lui disait pouvait être vrai; ce n'est jamais impunément que l'on écoute le diable, quand même ce qu'il dit serait en partie la vérité. L'homme connut le bien et le mal; mais le bien lui avait échappé, et le mal l'avait atteint.

Dès lors plus de liberté avec Dieu; sa conscience l'effraie; le souci s'empare de lui; son état ne le satisfait plus. Que faire?... Il a la folie de vouloir se cacher à Dieu, ou de se couvrir par des raisonnements dont le but est au fond, de jeter la faute sur Dieu, au lieu de confesser humblement son péché, et de se soumettre à la juste sentence que Dieu avait prononcée. A moins que Dieu ne trouvât le moyen de lui faire grâce, l'homme était *justement* perdu, sans aucun espoir de retour. Mais Dieu ne peut faire grâce au détriment de Sa justice et de Sa vérité. Sa sainteté ne lui permet aucune relation avec l'homme pécheur, aussi longtemps que celui-ci est dans ses péchés; comme aussi le pécheur ne peut être libre avec Dieu tant que sa conscience n'est pas purifiée.

Voilà l'état de l'homme, et sa condition devant Dieu. — A qui la faute? Elle est toute du côté de l'homme; aussi longtemps qu'il ne le reconnaît pas, il n'a que des pensées injustes à l'égard de Dieu: aussi, dans de telles dispositions, il rencontre toujours Dieu en jugement. Où que l'homme se trouve, sa conscience lui fait sentir qu'il a un grand compte à régler avec Dieu; c'est pourquoi il fuit la présence de Dieu. N'est-ce pas le comble de la folie de penser que l'on puisse éviter Celui dont la présence remplit les cieux et la terre (Psaumes 139)? — Le plus sage, c'est de faire, comme l'âme dont il est question dans les Psaumes 32 et 51. — Si l'homme plaide avec Dieu, il n'aura pas gain de cause; mais Dieu sera trouvé véritable, et tout homme menteur (Romains 3: 4).

Le premier effet du péché chez l'homme, fut de lui ôter la confiance en la véracité de Dieu, et de lui donner un sentiment de défiance, comme si Dieu, par le commandement, avait voulu le tromper, et le priver de quelque avantage. C'est ce que Satan a réussi à communiquer à l'homme.

Depuis lors, Dieu travaille à gagner la confiance des hommes par les témoignages de sa patience et de sa miséricorde, en pourvoyant à tous leurs besoins (Actes des Apôtres 14: 15-18). Mais ils restent insensibles à tous ces témoignages de la bonté divine, lesquels n'ont servi, dès lors, qu'à manifester le complet état de ruine de l'homme. Cette ruine s'est manifestée d'une manière frappante dans le peuple d'Israël que Dieu a cultivé avec les plus grands soins,

pour n'en recueillir que la plus noire ingratitude; ce qui a été démontré dans le rejet de son Fils. Dès lors toutes les expériences de Dieu avec l'homme, sur le pied de sa propre responsabilité, ont pris fin. Dieu n'attend plus rien de l'homme naturel, qui est jugé comme ne pouvant rien produire de bon. La croix termine l'histoire de l'homme en Adam. C'est là que la justice de Dieu est entrée en compte avec l'homme, mais non pas avec chacun. Un seul a répondu pour tous, «témoignage qui a été rendu en son temps» (et ce temps dure encore); or, c'est en vue de ce témoignage que Paul a été établi prédicateur et apôtre, (1 Timothée 2: 6-8). Ce témoignage devait répondre à tous les besoins de l'homme déchu; mais l'orgueil de ce dernier se révolte contre la vérité de Dieu. Plus la bonté de Dieu est manifestée, plus l'homme se montre méchant. (Lisez Actes des Apôtres 6: 25-28.)

Quelle merveilleuse sagesse que celle qui a inventé la croix, comme étant le lieu où Dieu s'est pleinement glorifié, et où toutes ses perfections ont été manifestées. L'homme naturel y trouve sa fin; la résurrection est l'éternelle délivrance et le commencement d'une nouvelle création. L'Évangile nous parle de la mort et de la condamnation comme de faits qui ont eu lieu pour ceux qui croient. La foi nous fait entrer en Christ, comme la famille de Noé dans l'arche, pour traverser la mort. — L'arche, c'est-à-dire Christ, a traversé tous les flots; ceux qui sont dedans, loin d'en être atteints, sont portés par eux sur le rivage de la résurrection, pour ne plus avoir jamais affaire avec la mort comme puissance contre eux; la mort est à eux (1 Corinthiens 3: 22). Il en est de même du péché comme puissance; sa présence est bien en nous en tant que nous habitons dans le corps, mais nous ne sommes plus ses esclaves. Si nous ne sommes pas vigilants, il nous séduit; mais, en tant que morts avec Christ, nous sommes morts au péché; — c'est l'enseignement de Romains 6.

Les oeuvres de la création, proclamant la sagesse et la divinité de Dieu, auraient dû suffire pour empêcher l'homme de se faire des faux dieux, lesquels sont des choses de néant.

La loi révèle le caractère moral de Dieu, et ce que l'homme doit être devant Lui. Elle n'a servi qu'à manifester l'homme comme étant tout le contraire de ce qu'il devrait être; elle le condamne, au lieu de le justifier. Tout cela ne nous donne pas une idée parfaite de Dieu; ni de ce qu'il pense de l'homme ni du plan qu'il s'était proposé en créant tout ce vaste univers. Il fallait le Fils pour révéler le Père, ainsi que tous ses conseils: «La loi a été donnée par Moïse, la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ» (Jean 1: 17). Par le Fils, Dieu nous a dit le dernier mot des choses que nous avons besoin de savoir, et le tout nous a été communiqué avec une grâce parfaite par la Parole faite chair, qui «a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité; et nous avons contemplé sa gloire, comme la gloire d'un Fils unique de la part du Père» (Jean 1: 14). Nous savons maintenant que Dieu a tout créé, par le Fils et pour le Fils. Dieu avait établi Adam comme chef de Sa création; mais Adam ne sut pas conserver cette position: la désobéissance la lui fit perdre. Christ a dû s'anéantir en cachant sa divinité sous une forme humaine, et il se fit homme pour obéir, disant: «Me voici, pour faire, ô Dieu! ta volonté» (Hébreux 10: 5-10). Or, comme conséquence de son obéissance parfaite, «Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné un Nom qui est au-dessus de tout nom; afin qu'au nom de Jésus, tout genou se ploie, tant de ceux qui sont dans les cieux que de ceux qui sont sur la

terre et sous la terre et que toute langue confesse que Jésus Christ est Seigneur à la gloire de Dieu, le Père» (Philippiens 2: 9-11).

Le diable, en faisant tomber l'homme dans la désobéissance, put croire d'avoir réussi à s'emparer de lui et de tout ce que Dieu lui avait confié. Il a pu, en outre, se flatter d'avoir terni la gloire de Dieu en ruinant son ouvrage; mais le fait que Dieu avait tout prévu sauvegarde sa gloire. Dieu est même bien plus glorifié par la rédemption, qu'Il ne l'aurait été si la création tout entière fût restée intacte. Quant à l'homme, la grâce de Dieu le place dans une position et dans un état qu'il n'aurait pas connu, sans la chute. — Dieu seul sait tirer le bien du mal, et faire tourner à Sa gloire les manquements de l'homme. Cependant, tout cela n'excuse pas l'homme, dans ses manquements; à moins qu'il ne se repente, et ne confesse ses péchés en regardant à Christ pour être pardonné, il sera atteint par le juste jugement de Dieu qui rendra à chacun selon ses oeuvres. Cela a lieu, déjà dans cette vie, lorsqu'il s'agit de la maison de Dieu. Quant au monde, s'il échappe dans cette vie-ci, il n'échappera pas plus tard. «Quand nous sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde» (1 Corinthiens 11: 32). «Car le temps est là, où le jugement doit commencer par la maison de Dieu» (1 Pierre 4: 17).

Les raisonneurs et les incrédules ont beau dire, pour s'excuser: «Les voies de Dieu ne sont pas bien réglées» (Ezéchiel 18: 25), Dieu les convaincra toujours que ce sont leurs voies qui ne sont pas bien réglées.

La raison de l'homme trouve aussi que Dieu, qui peut tout, aurait bien pu faire l'homme impeccable. — Il l'aurait pu sans doute; mais alors, on n'aurait connu ni la haine, ni l'amour. Or, la chute a donné cours à l'un et à l'autre; non qu'il y ait de la haine en Dieu: «Il est amour». Mais l'impénitence de l'homme a donné lieu à la colère, ce qui fut manifesté en Israël et en Pharaon.

Une autre chose qui sonne mal aux oreilles du raisonneur, c'est qu'il est écrit que Dieu a aimé Jacob et qu'Il a haï Esaü; un tel homme oublie, ou il ignore que, depuis la chute, tous les hommes sont dignes d'être haïs (Tite 3: 3), mais que, malgré ce fait, il a plu à Dieu, d'aimer des ennemis auxquels comme à tous les autres, il ne devait rien que la colère; ainsi le chrétien n'a aucune répugnance à recevoir ce témoignage de la part de Dieu: Qu'il n'était qu'un «enfant de colère comme les autres». Lorsque cette sentence de Dieu contre l'homme, est acceptée par une âme humble, rien n'est plus merveilleux et plus réjouissant pour elle que de recevoir le témoignage de l'amour de Dieu envers les pécheurs: «Dieu qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont Il nous a aimés, alors même que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, dans le Christ Jésus, afin qu'Il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, par sa bonté envers nous, dans le Christ Jésus; car vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient pas de vous: c'est le don de Dieu» (Ephésiens 2: 1-8).

L'homme a-t-il sujet de se plaindre de Dieu, parce qu'Il ne l'a pas crié impeccable? Non, puisque Dieu le sauve sans rien exiger de lui, sinon ce qu'exprime ce petit mot: la «foi».

Sous la loi, et par le moyen de la loi, l'homme était dans le vrai, en concluant qu'il ne pouvait pas être sauvé; mais cela ne l'excuse pas vis-à-vis de Dieu: s'il est perdu, c'est toujours sa faute, vu que le moyen de salut par la foi a toujours existé depuis Adam; dès lors, cette nuée de témoins, dont il est parlé en Hébreux 11, sera un témoignage, à la gloire de Dieu, mais à la charge de l'homme qui n'aura pas voulu être sauvé, et qui aura fermé l'oreille au chant lugubre des plaintes aussi bien qu'au son joyeux de la flûte. Et la sagesse sera toujours justifiée par ses enfants (Matthieu 11: 19).

Quelqu'un demandera peut-être: «Qu'est-ce que la foi, et comment la définir?» La foi ne consiste pas seulement à croire qu'il y a un Dieu: les démons le croient aussi, mais ils en tremblent (Jacques 2: 19). Hébreux 11: 6, nous donne la définition de la foi: «Celui qui vient à Dieu, croit que Dieu est, et qu'Il est le rémunérateur de ceux qui le cherchent». Dans le jardin d'Eden, il n'était pas question de chercher Dieu; c'était Dieu qui visitait l'homme. Mais dès l'instant où l'homme a été mis dehors, la foi a été nécessaire pour chercher Dieu, pour le trouver, et pour jouir de Lui. S'approcher de Dieu, c'est la démonstration qu'une âme juge sa désobéissance, et qu'elle compte sur la bonté de Dieu pour être pardonnée, et même récompensée. Cette confiance est une preuve manifeste que le mensonge de Satan, qui a calomnié Dieu, est reconnu comme mensonge. Or, la foi, qui s'appuie sur la bonté de Dieu, l'honore et le glorifie; et Dieu est bien digne de cette confiance. Aussi Dieu n'a point honte d'être appelé leur Dieu, car Il leur a préparé une cité. Il est bon de remarquer que ce n'est pas à ceux qui cherchent à s'établir sur la terre, que Dieu a préparé une cité; mais à ceux qui y sont étrangers et pèlerins.

En outre, Dieu a donné, dans tous les temps, aux hommes de foi, l'intelligence qu'un sacrifice sanglant était nécessaire comme base de toute relation avec Lui. Abel a posé cette base, par un type du vrai sacrifice préordonné de Dieu; et, lorsqu'un jour, Dieu fera rendre compte aux hommes de leur conduite, Il fera tout d'abord rassembler ses bien-aimés, qui ont traité alliance avec Lui sur le sacrifice. (Psaumes 50: 5).

Si la rédemption n'avait eu pour but que de replacer l'homme dans la position d'où il était tombé, Dieu n'aurait fait que rétablir ce que le diable Lui avait gâté. Or, dans ce cas, l'on aurait raison de s'étonner que Dieu ait laissé gâter son ouvrage. Mais Dieu a laissé aller le mal jusqu'au bout, parce qu'Il voulait faire quelque chose de mieux pour sa propre gloire, et accorder à l'homme un plus grand bonheur. Or, la Parole nous apprend à cet égard: en premier lieu, que la semence de la femme brisera la tête du Serpent, ce qui a été réalisé par la résurrection de Christ; en deuxième, que Christ a pris position, comme Homme, «au-dessus de toute principauté, de toute puissance, de toute dignité et de toute domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir; et Il a assujetti toutes choses sous ses pieds» (Ephésiens 1: 21, 22); en troisième lieu, que l'Eglise lui est adjointe comme son corps (verset 23), et si tous les sauvés ne partagent pas les mêmes privilèges, ils sont néanmoins tout aussi bien sauvés que l'Eglise.

Maintenant il nous est donné de pouvoir contempler l'Homme Jésus dans la gloire, comme ayant atteint le but du conseil de Dieu. Ainsi «nous tous contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, en esprit» (2 Corinthiens 3: 18). «Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères» (Romains 8: 29). «Et, sans contredit, le mystère de la piété est grand: Dieu a été manifesté en chair; justifié en esprit; vu des anges; prêché parmi les nations; cru au monde et élevé dans la gloire» (1 Timothée 3: 16).

Rien n'est plus clair, rien n'est plus logique, rien n'est plus harmonieux que le plan suivi par Dieu, dans son infinie miséricorde, pour amener l'homme, de son état de chute, jusqu'à la gloire: «Et si notre Evangile est voilé, il est voilé pour ceux qui périssent, chez lesquels le dieu de ce siècle a aveuglé les pensées des incrédules, pour que la lumière de l'Evangile de la gloire du Christ, qui est l'image de Dieu, ne leur resplendit pas» (2 Corinthiens 4: 3, 4). Quelle immense responsabilité pèse donc sur les hommes de nos jours: S'ils ne sont pas sauvés, ils n'auront point l'excuse de dire qu'ils ne le pouvaient pas. «Or, c'est ici le sujet du jugement, que la lumière est venue au monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, car leurs oeuvres étaient mauvaises» (Jean 3: 19.) Ainsi il est évident que le monde revêt toujours plus ostensiblement les caractères du mal qui doit amener le jugement, indiqué dans 2 Thessaloniens 2.

Que Dieu, dans sa grâce, veuille agir pour réveiller des âmes, et pour les faire sortir de cette mortelle indifférence. Qu'il veuille produire, dans ses enfants, la vigilance, le zèle, et la soif de la connaissance de Christ.

Notes prises dans une suite de méditations (Darby J.N.)

1 Thessaloniens - ME 1873 page 438

Nous tous qui croyons, nous faisons partie de l'Eglise. Je désire présenter quelques passages des Ecritures dans le but de mettre nos consciences en rapport avec cette vérité. Comment agit-elle sur nous? Nous a-t-elle vraiment saisis? Pour en faire l'épreuve pratique, prenons d'abord individuellement notre place dans l'Eglise au jour de la Pentecôte, et pour cela lisons la description que la Parole nous en donne. Considérons l'effet produit par la descente du Saint Esprit sur eux pour lesquels le Seigneur était monté au ciel; je parle de l'effet pratique de la lumière envoyée par Celui qui était allé au ciel (Actes des Apôtres 2: 41).

Lorsque nos âmes éprouvent de la bénédiction, nous devrions toujours nous demander: Jusqu'à quel point reflétons-nous la lumière qui est venue sur nous? Passant au chapitre 4 de l'épître aux Thessaloniens nous trouvons l'autre terme du passage de l'Eglise ici-bas. La Pentecôte en était le premier. En résumé, nous voyons un peuple céleste sur la terre, et le Seigneur qui vient l'y chercher. Si le Seigneur paraissait maintenant, la bénédiction consisterait pour nous dans cette pensée: Celui qui vient est notre Seigneur, et nous l'avons attendu. Je désire que ces deux points: le commencement de l'habitation et de la formation de l'Eglise ici-bas et la fin de ces choses, demeurent présentes à vos coeurs. Etudiez-les, puis voyez jusqu'à quel point votre vie pratique, vos voies, tous vos sentiments, dans les circonstances au milieu desquelles vous pouvez vous trouver, sont conformes à la lumière qui descendit du ciel à la Pentecôte; — ou à l'attente du Seigneur qui *vient du ciel*. Nous devrions tous connaître quelles sont les choses qui conviennent à la position de l'Eglise. Les Thessaloniens avaient été convertis des idoles à Dieu. Vous direz peut-être que vous ne vous êtes jamais inclinés devant la pierre ou le bois; cependant il peut y avoir, en vos coeurs, beaucoup d'indulgence pour les choses du monde, pour la chair et le diable; ce sont là des idoles; tout aussi bien des idoles pour vous que la pierre et le bois l'avait été pour les Thessaloniens. — Ils attendaient, du ciel, «le Fils du Dieu vivant et véritable». Vous ne pouvez pas dire que vous attendez quelqu'un, lorsque tout chez vous n'est pas préparé pour le recevoir. Un serviteur *n'attend pas* son maître quand toute la maison est en désordre. L'attente du Fils de Dieu venant du ciel, est folie pour le monde: sagesse pour le chrétien (1 Thessaloniens 1: 9, 10.)

Mes chers amis, sommes-nous des enfants de Dieu? Le Père vous a-t-il accueillis avec amour, vous disant qu'Il vous connaît; que le même amour qui reposait sur son Fils repose aussi sur vous; que le sentier que son Fils a suivi, est celui par lequel Il vous conduit; que la perspective des biens qui sont en réserve pour ce Fils bien-aimé est aussi la vôtre? — Quelles gens devrions-nous être! Que cette parole demeure en vous! Prenez exemple des Thessaloniens. Pouvez-vous dire: Je l'attends? Si vous connaissiez mon coeur, mes circonstances, vous sauriez que mon compte est fait, que je suis prêt et que j'attends le Fils du Dieu vivant et son signal pour aller à Lui. Apocalypse 22: 16, nous présente l'attitude de

son peuple à sa venue. Il a laissé ici-bas un peuple qui doit y passer la nuit. Nous sommes dans la nuit, attendant l'étoile resplendissante du matin. Plus il y a de choses mondaines qui vous lient, plus vous perdez de la jouissance des privilèges que Dieu vous a donnés. Votre position est d'être pratiquement en dehors du monde; l'Eglise à la Pentecôte était en dehors du monde; les Thessaloniens l'étaient aussi; or notre position est la même. Lorsque vous et moi nous serons dans la gloire, ce qui fera notre joie ne sera pas la gloire, mais le Seigneur lui-même. Que serait pour moi, ici-bas, la nouvelle Jérusalem sans Lui? Que ceci devienne pour nous une question pratique: Combien vivons-nous en dehors de la lumière qu'Il nous a donnée? Jusqu'à quel point nos pensées, notre manière de vivre, ce dont nous nous entourons, se trouvera-t-il à l'unisson avec Christ quand Il viendra? Le Seigneur, dans l'humiliation, est un des côtés de la médaille; le Seigneur dans la gloire, en est l'autre côté, le Seigneur revenant en est la devise.

La question du salut étant une fois réglée, on trouve dans l'Ecriture, deux sujets principaux relatifs aux voies de Dieu, savoir: le gouvernement de ce monde, puis la grâce souveraine qui donne à l'homme une place selon les conseils de Dieu: Les Juifs sont le centre de l'un, l'Eglise, le centre de l'autre, après Christ, naturellement. Lui est le grand centre de tout, mais généralement parlant, les Juifs sont néanmoins le centre du gouvernement de Dieu dans le monde, quoiqu'il y ait maintenant un gouvernement spécial du Père même sur ses enfants. Vous verrez en Deutéronome 32: 8, à quoi je fais allusion: Quand le Souverain partageait les nations, quand il séparait les enfants d'Adam les uns des autres, il établit les bornes *des peuples* (non du peuple) *selon le nombre des enfants d'Israël*. «Le Souverain», tel est le nom de Dieu en rapport avec Melchisédec (Psaumes 91); c'est-à-dire que Celui qui a le secret du nom du «Souverain» jouira des soins du Dieu d'Abraham, — du Tout Puissant — de Jéhovah le Dieu des Juifs. Au verset 9 de ce Psaume, c'est le peuple Juif qui parle, dans le verset 14 c'est Jéhovah. En premier lieu, vous avez cette énigme telle qu'elle est proposé: Celui qui connaît, qui est le Souverain, aura les bénédictions du Dieu d'Abraham, car ils disent: «*Jéhovah* est le Souverain», alors *Jéhovah* met son sceau sur eux (verset 14). Il est le *Tout Puissant* pour Abraham. «Je suis le Dieu Fort Tout-Puissant; marche devant ma face et sois intègre». Il est «*Jéhovah*» pour les Juifs: «Je suis Jéhovah et je suis apparu à Abraham, à Isaac et à Jacob, comme le Dieu Fort Tout-Puissant, mais je n'ai point été connu d'eux par mon nom de Jéhovah». Pour nous Il est le *Père*: «Soyez parfaits comme votre Père qui est dans les cieux est parfait» (Son nom de Souverain n'est pas encore mis en lumière.) *Notre* responsabilité est de manifester ce qu'est notre Père. Nous sommes l'épître de Christ; Lui a été le déploiement de la grâce de Dieu parmi les hommes.

Nous voyons en Deutéronome 32: 8, qu'Israël est le centre du gouvernement de ce monde; mais il y a encore une autre chose: je vois la souveraine grâce de Dieu, associant l'homme au second Adam, de la même manière qu'il l'a été au premier Adam; d'un côté l'homme responsable qui a failli; et de l'autre l'homme qui a glorifié Dieu en toutes choses. Nous sommes associés au second homme en gloire; nous lui serons semblables: «La gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée...» La pensée et le dessein de Dieu est que nous soyons,

pour toujours, avec Christ et semblables à Christ, son Fils bien-aimé. Nous avons cette position dès à présent, quoique n'étant pas encore dans la gloire. L'homme croit que douter de la grâce de Dieu est de l'humilité. *Il n'en est rien*. C'est suivre ses propres pensées quoique *Dieu ait parlé*. Lorsque Dieu me donne la plus belle robe, la plus grande humilité consiste à m'en revêtir et à la porter. Si vous dites: je n'en suis pas digne, cela montre que vous pensez, que vous pourriez le devenir. La vraie humilité accepte la pensée de Dieu. Nous n'avons que faire de nos propres pensées, lorsque Dieu a parlé; notre affaire est de croire. Lorsqu'Il dit que nous Lui serons semblables, nous savons que nous le serons, parce que *Dieu l'a dit*. C'est ici la seule vraie humilité, d'abandonner la pensée de ce que *nous sommes pour Dieu*, et de ne plus penser qu'à ce *qu'Il est pour nous*. L'enfant prodigue disait *avant* que de venir à son père: «qu'il me traite comme l'un de ses mercenaires». Cela *paraît* humble; mais cela montre seulement qu'il ne connaissait pas le cœur de son père. Il ne le dit plus lorsqu'il est dans les bras de son père; il ne pouvait plus le dire.

A proprement parler, il n'est question des conseils de Dieu, qu'après la mort de Christ (Ephésiens 1: 1-4.) Le choix que Dieu a fait de nous avant la fondation du monde, n'a rien à faire avec Sa souveraineté sur le monde. La grâce serait toute aussi *souveraine* qui élirait aujourd'hui, dans ce moment, en tous temps, mais c'est «*avant que le monde fût*», qu'Il avait des pensées et un propos arrêté envers un certain nombre d'hommes. Il résulte de cela que les élus ne sont pas du monde, quoique y étant de fait. 2 Timothée 1: 9, 10 présente cet appel et ce salut qui nous a été donné en Christ avant les temps des siècles, mais qui a été manifesté maintenant. Dans l'épître à Tite (1: 2), je trouve le conseil de Dieu promis avant les siècles, mais qui n'a pas été manifesté avant la mort de Christ. Voilà le premier point. Après cela, si j'en viens à la création, je trouve autre chose: un homme responsable, né dans le monde. Ses premiers actes et tout le reste de son histoire, consistent en des chutes continues: ce que nous apprenons d'Adam en premier lieu, c'est qu'il faillit. La première chose qui est rapportée de Noé, après le déluge, c'est qu'il s'enivre. Aussitôt que la loi fut donnée, elle fut violée; la sacrificature est à peine établie, qu'Aaron fait le veau d'or; il n'a jamais mis ses vêtements de gloire et de beauté que le jour de sa consécration. Adam est créé innocent et parfait; sa chute est complète et le jugement s'exécute. Adam se méfie de Dieu; il écoute le diable, la convoitise entre dans son cœur, puis vient la transgression. Alors tout est fini. Adam est chassé du paradis. Le monde continue ce mauvais train, et le déluge arrive; après cela, Noé faillit sur le champ, et ainsi de suite. Dans chaque position de responsabilité, nous voyons l'homme faillir immédiatement et complètement. Dans le paradis, vous trouvez à côté l'un de l'autre, les deux principes pour lesquels les hommes ont combattu dès lors: la responsabilité de l'homme, et la communication de la grâce de Dieu, ou: l'arbre de la science du bien et du mal, et l'arbre de la vie. La loi survient, et soulève la question de la justice: «*Fais cela et tu vivras*». Voilà de nouveau les deux arbres; mais je trouve ici l'arbre de la justice *avant* celui de la vie. L'homme continue à faillir. Alors Dieu envoie ses prophètes pour rappeler l'homme à l'obéissance, comme étant le chemin du bonheur. L'homme étant démontré totalement pécheur, Dieu envoie la loi et ses prophètes pour mettre devant lui ses paroles et sa pensée. Même résultat! Dieu dit alors: «*J'ai mon fils, mon unique, peut-être auront-ils du respect pour lui*». Ils le jettent

hors de la vigne et le font mourir. La parabole du figuier nous présente le jugement de la nature. Le Seigneur dit alors: «*Maintenant* est le jugement de ce monde». — Ce jugement du monde n'est pas encore exécuté: néanmoins toute la responsabilité de l'homme trouve ici sa fin, c'est-à-dire que la ruine de l'homme est démontrée aux yeux de chacun; car du moment où Christ est rejeté, l'histoire morale du premier Adam est close. En ce sens, c'est la fin des siècles comme en parle l'Apôtre.

Il vint chercher du fruit, mais il n'y en avait point pour Lui. Il vint leur offrir un festin, mais ils ne voulurent pas s'y asseoir (Matthieu 20; 21). Il nous faut apprendre qu'il n'y a aucun bien en nous. Les trois premiers évangiles présentent Christ à l'homme, afin qu'il le reçoive. L'évangile de Jean témoigne que Jésus ne fut pas reçu, lorsqu'il apportait la grâce. L'élection et la grâce se trouvent tout le long de l'évangile de Jean. Les trois autres évangiles ont un autre langage. Il est dit en Jean: «Vous avez pour père le diable», mais je n'en aurai pas moins mes brebis; «mais à tous ceux qui L'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu, savoir, à ceux qui croient en Son nom». Ici je trouve le peuple. La responsabilité de l'homme est close, — il est un *pécheur perdu*. L'homme *a été* mis à l'épreuve et c'en est fait de lui. Quant aux voies morales envers chaque individu, la responsabilité demeure en son entier, mais ce que chacun doit apprendre, c'est qu'il est *déjà perdu*. Le résultat du principe de la responsabilité est d'apprendre à chacun qu'il est perdu; que la responsabilité est passée, parce que l'homme est perdu et ruiné. J'en viens donc au second homme: Il ne s'agit point de l'amélioration du premier homme; mais de la substitution du second homme au premier. Je trouve ici les deux arbres du paradis réalisés en grâce. Je suis d'abord conduit à faire la découverte de ce que je suis; ensuite je vois Christ mort sur la croix, après avoir pris sur Lui toute responsabilité. Voici le Fils de Dieu mourant sur la croix. Si ceci n'est pas de la justice — le jugement sur le péché, — je ne sais plus ce que c'est que la justice. Mais pour qui est-ce? Pour le pécheur coupable. Si cela n'est pas de l'amour, je ne sais ce que c'est que l'amour. Jésus a fait l'expiation pour le péché, afin que *l'Évangile* pût s'étendre à *tout le monde*; *quant aux croyants*, Jésus a porté chacun de leurs péchés. Il a répondu à tout, et ainsi l'ancienne responsabilité *du croyant* a disparu; l'arbre lui-même de la responsabilité est coupé jusqu'à la racine. L'expiation a répondu à la responsabilité, puis le Seigneur lui-même se trouve être l'arbre *de la vie*. (Naturellement, lorsque je dis que toute responsabilité est ôtée, je ne touche point à la responsabilité du croyant envers Christ, autrement il me faudrait entrer sur un tout autre terrain.) Les conseils de Dieu sont maintenant manifestés. La justice est accomplie, et ma position n'est plus celle de la responsabilité comme enfant d'Adam, mais celle d'un enfant de Dieu par la rédemption, tout en admettant, (naturellement) mon état complet de péché. Tout est sur un nouveau pied, sur un nouveau fondement. Non seulement mes péchés sont ôtés, mais ce qui les a ôtés a tellement glorifié Dieu et satisfait à sa justice que l'homme a pris place à la droite de Dieu dans la gloire. Il dit: «Je t'ai glorifié» — maintenant «*glorifie-moi*», et Jéhovah répond: «Assieds-toi à ma droite». C'est ce qui a placé le fils de l'homme dans la gloire de Dieu, d'où il envoie le Saint Esprit pour unir les membres avec Lui qui est la tête, étant allé prendre sa place, comme homme, dans le ciel: C'est ainsi que se forme l'Église. Vient maintenant la responsabilité du chrétien. La responsabilité de l'homme découle de la place

qu'il occupe. Vous n'êtes pas responsable envers moi comme étant mes enfants, ou mes domestiques, si vous n'êtes ni mes enfants ni mes domestiques. Si je suis un croyant, Dieu dit que je suis un enfant de Dieu. Eh bien! Faites-nous voir maintenant que vous marchez comme un enfant de Dieu dans toutes vos voies. Là est notre responsabilité; laissez-moi voir «Christ en vous», et que chacun puisse l'y lire. Si vous êtes en Christ, Christ est en vous. Christ est devant Dieu *pour nous*, et nous sommes devant le monde *pour Christ*. Voilà *votre* responsabilité. Vous êtes un enfant de Dieu; il me faut donc voir que la vie de Jésus se manifeste dans votre corps mortel. Ceci est individuel. Vous remarquerez que l'homme individuellement est mis en premier dans l'Écriture, parce que l'individu doit être mis en règle avant qu'il puisse être question de l'Église.

Notre relation avec le Père est celle d'enfants, notre relation avec Christ est celle de membres de son corps, de sa chair et de ses os, — le Saint Esprit nous unissant avec Lui, qui est la tête. C'est là l'Église. L'œuvre de Christ est notre fondement. L'Église de Dieu est formée de ceux que le Saint Esprit envoyé du ciel unit à Christ la tête, après que celle-ci a été glorifiée dans le ciel, comme homme. Le Saint Esprit n'était jamais venu, et ne pouvait point *venir* auparavant. Toute action immédiate dès la création est du Saint Esprit; il est l'agent direct, mais il n'était jamais venu, jusqu'au jour de la Pentecôte. Il ne faut pas confondre l'*action* d'une personne divine avec la *venue* de cette personne.

Toutes choses ont été créées *par* et *pour* le Fils; cependant, il n'est pas *venu* avant l'incarnation. Ce qui donne à cette vérité une importance spéciale, c'est que le Saint Esprit demeure *dans* le croyant, et *dans* l'assemblée. Le Saint Esprit est venu demeurer ici-bas. Il ne se trouve aucune chose semblable à l'habitation de Dieu en nous, si ce n'est dans la rédemption. Dieu venait *visiter* Adam, mais n'a jamais *demeuré avec* lui. Il *parlait* souvent avec Abraham, mais ne *demeurait* jamais avec lui; cependant lorsqu'il eut racheté Israël, il descendit dans la nuée et demeura *avec* eux quoique ce ne fût qu'en figure et extérieurement. L'habitation du Saint Esprit est distincte du fait que l'on est né de Dieu. Elle est fondée sur ce que, par le sang de Christ, nous sommes parfaitement lavés et sans aucune tache. Dieu doit avoir une maison nettoyée pour qu'Il vienne y demeurer. Prenons une figure dans l'ancien Testament: Un homme était lavé avec de l'eau, aspergé de sang et oint d'huile. Nous sommes vivifiés, amenés sous l'aspersion du sang; puis, le Saint Esprit nous scelle en venant habiter *en* nous. Il ne peut sceller un incrédule: «Parce que vous *êtes fils*, Il a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos cœurs». Par la descente du Saint Esprit, l'Église est associée avec Christ dans le ciel; or, la descente du Saint Esprit est la conséquence de l'ascension de Jésus; le Saint Esprit n'aurait pu venir auparavant. Le Saint Esprit dans l'Église ne pouvait exister comme chose actuelle sur la terre, avant que Christ eût été mort et ressuscité. Le système *juif* consistait à *maintenir* debout le mur mitoyen de clôture. L'Église l'a renversé. Vous ne pouvez lire les Écritures sans voir que l'idée même de l'Église ne pouvait être révélée avant que Christ fût élevé en haut et le mur mitoyen de clôture renversé. Auparavant il nous était dit: «Réjouissez-vous, Gentils, avec *son peuple*»; la distinction était encore maintenue. Les Juifs avaient les promesses. Celui dans lequel étaient les promesses est venu. Ils l'ont rejeté et crucifié. Par là

ils ont été placés sous la *miséricorde* aussi bien que les Gentils; il n'y avait plus de différence, tous ayant péché. Dieu avait bien accompli sa promesse, mais les Juifs l'ont méprisée. Le mur mitoyen de clôture a dû être ôté, pour que tous deux, Juifs et Gentils, fussent également placés sous la miséricorde.

Comme Israël, au chapitre 8 du Deutéronome, aussi dans un sens spirituel, nous traversons le désert. Dieu avait pris soin tout le long que leurs vêtements ne s'envieillissent pas. Il nous laisse ici-bas, afin que nous y apprenions ce que *nous sommes*, et ce que *Dieu est*. Etant enfants de Dieu, notre demeure est la maison du Père. Christ est allé nous y préparer une place, afin que là où il est nous y soyons aussi. Ceci nous conduit directement à la venue de Christ. Nous sommes identifiés avec Christ. Il vient pour nous mettre à notre place à côté de Lui. C'est là notre espérance. Le Juif est le centre de la prophétie; le monde aussi a affaire avec la prophétie.

Comme rachetés nous étions élus dans le conseil de Dieu avant la fondation du monde, c'est ainsi donc que nous ne sommes nullement du monde. Je dois attendre jusqu'à ce que Christ vienne pour être pleinement identifié avec Lui. Ce qui occupe l'esprit de Paul dans les Philippiens, c'est son départ pour être *avec* Christ; non pas pour aller au ciel, quoique ce soit bien le ciel. Je ne serai rendu conforme à l'image de Christ que lorsque je serai réveillé. Christ est les prémices. La résurrection des saints est la conséquence parfaite du sceau mis sur la justice de Dieu. Nous devons tous comparaître devant le siège judiciaire de Christ; mais nous aurons été glorifiés avant que nous nous y présentions. Nous rendrons compte à Dieu de tout ce que nous aurons fait depuis que nous sommes nés, mais nous serons dans la gloire quand nous aurons à rendre ce compte. Ce sont les sauvés (les autres le feront au jour du jugement sans doute) qui rendront compte de la manière dont ils auront glorifié Celui qui les a sauvés. C'est là *notre* espérance. Je serai rendu *semblable* à Christ quand Il me *ressuscitera* et me glorifiera. Je serai rendu conforme à son image *quand il viendra*, et pour ce qui concerne l'Eglise les noces de l'Agneau n'ont point lieu auparavant. La seule espérance propre au chrétien est d'attendre, du ciel, le Fils de Dieu. Personne ne sait quand Il vient. Lorsque le dernier membre de l'Eglise y aura été introduit, le Fils de Dieu viendra. Sera-ce à minuit, à la première veille ou à la seconde, ou à l'heure que le coq chante? ni vous ni moi ne le savons: il se peut que ce soit cette nuit!

Romains 6 - ME 1874 page 16

Nous avons parlé aujourd'hui des voies de Dieu et des bénédictions que nous avons en suite de notre relation avec le Seigneur Jésus. Je vais parler maintenant du fondement sur lequel nous sommes placés, afin que nous puissions marcher dans la conscience de notre relation avec Dieu; de celle-ci découlent nos devoirs aussi bien que notre service; puis, j'examinerai plus en détail, comment une âme peut cheminer en paix. «Ayant donc été justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu». Bien des personnes diront: Non, je ne puis dire que j'aie la paix. Une chose met le coeur à l'épreuve lorsqu'il s'agit de savoir s'il a

réellement la paix et je l'emploie souvent vis-à-vis des âmes. — Cette chose la voici: Quel effet produit sur l'âme la pensée du jour du jugement? Quand vous parlez de la croix, plusieurs ont la paix; mais si vous parlez du siège judiciaire, ils ne l'ont plus. Dieu ne veut pas que ses enfants tremblent et soient incertains devant Lui. La connaissance de notre relation avec Dieu est une chose certaine. Quelques-uns ont une vague notion de la bonté de Dieu; cette expression représente, pour eux, l'espoir que Dieu n'aura pas une plus mauvaise opinion de leur péché qu'ils ne l'ont eux-mêmes. Une telle notion est entièrement fautive. Dieu est bon. Nous en avons la preuve dans le don de Son Fils. Tout est réglé: le passé, le présent, le futur. Par l'oeuvre du Seigneur à la croix, nous avons la paix; pour le présent, l'assurance et la force; l'espérance de la gloire pour l'avenir. En vue de la doctrine de la paix, l'Écriture traite de deux points: le péché entièrement ôté; et la conscience purifiée. Dieu s'occupe à fond de ma condition de pécheur, de manière à m'amener avec Lui-même et avant le jour du jugement dans une relation dont j'aie la conscience. Il est descendu dans les profondeurs de *mon* coeur, pour me montrer toutes les profondeurs du sien — je connais ainsi tout mon péché et toute sa grâce: je sais ce que j'ai fait et ce que je suis; je sais aussi ce qu'Il a fait et ce qu'Il est. A cet effet, deux choses sont nécessaires: premièrement les voies de Dieu au sujet du péché, je dois savoir que tout mon péché a été ôté avant qu'au jour du jugement, Dieu s'occupe de moi comme d'un enfant d'Adam. J'ai besoin de plus encore; une autre chose m'a introduit dans une position toute nouvelle, tout ce que la chair produit a été ôté; je ne suis plus dans la chair, mais je suis en Christ: je ne suis plus dans le premier Adam, mais Dieu me voit dans le second.

Dans les Romains, voici ce que je trouve premièrement, que mes péchés sont ôtés; puis, que je suis mort avec Christ, et vivant en Lui; l'enseignement ne va pas plus loin. Nous faisons un pas de plus dans l'Épître aux Colossiens. Non seulement nous sommes morts et nous vivons, mais nous sommes *ressuscités* avec Christ. Dans l'Épître aux Ephésiens l'apôtre ne parle pas du premier point, il s'attache *entièrement* au second; allant même plus loin, il nous fait asseoir ensemble dans les lieux célestes, en Christ. Nous ne trouvons pas la justification dans les Ephésiens, mais notre séance avec Christ dans les lieux célestes; puis toute la série des privilèges de l'Église de Dieu, privilèges dont elle a la conscience actuelle par l'Esprit saint. On peut suivre ces degrés précieux dans les trois Épîtres.

Je reviens maintenant en arrière, pour montrer comment nous pouvons entrer dans cette relation avec Dieu. Le paradis de l'innocence n'est plus. Il est perdu et je ne puis subsister avec Dieu, dans ma condition de pécheur. Je dois être «*dans la lumière, comme Lui est dans la lumière*». Si je ne suis pas cela, je ne puis être avec Lui. Le voile subsistait en Israël, le Saint Esprit indiquant par là que le chemin des lieux célestes n'était pas encore ouvert. Il n'était pas question *alors* d'entrer dans la présence de Dieu. Il n'est pas question *maintenant* d'en être dehors. Vous devez être dans sa présence conformément à la sainteté de cette présence; sinon vous devez être condamné et rejeté à toujours. Dieu commence son oeuvre, en venant à nous, tels que nous sommes dans notre misère. Si je me dis chrétien, je dis par là, que j'appartiens à une race qui a crucifié Jésus et qui a craché contre Lui lorsqu'Il était sur la terre. L'acte *extrême* du péché a rencontré l'acte *le plus élevé* de l'amour. Nous voyons, dans la vie

de Christ, la puissance de la parfaite bonté au milieu du mal, chose qui n'avait jamais été connue jusqu'alors; nous devons le considérer comme un exemple à suivre. C'était Dieu au milieu du mal, montrant qu'Il était plus grand que le mal. Dès lors, Il commença à agir directement envers l'homme, quand ce dernier n'était que pécheur sans loi ou sous la loi. C'est ainsi qu'Il agit envers les publicains et les pécheurs; méprisé des pharisiens, Il révélait le coeur de Dieu, mais aussi le coeur des hommes. Prenons pour exemple le pharisien Simon: Jésus montre qu'Il est un prophète en répondant à des pensées que Simon n'avait pas même exprimées. Il montre qu'Il est plus qu'un prophète lorsqu'il déclare que les nombreux péchés de cette femme lui sont pardonnés. Il les connaissait *tous*. Lui qui connaissait le coeur de cette femme, lui révèle Son propre coeur. Il découvrait les sépulcres blanchis et les mettait au jour. «Que celui de vous qui est *sans péché* jette le *premier* la pierre contre elle», et ils sortirent tous *l'un après l'autre*. Pourquoi n'ont-ils pas avoué leur péché et ne sont-ils pas sortis tous ensemble? C'est parce qu'ils cherchaient à conserver leur bonne réputation. Nous avons, dans la vie du Seigneur, le péché de l'homme mis entièrement à découvert et le coeur de Dieu parfaitement révélé.

La grande vérité qui ressort ici, c'est qu'au lieu de me rejeter à cause de mes péchés, Dieu vient en amour les ôter. C'est là, la première partie de l'oeuvre: mes péchés sont parfaitement ôtés; et d'une manière telle que je puisse avoir une conscience parfaite devant Dieu. Christ est l'accomplissement de la promesse; Il est déclaré Fils de Dieu en puissance par la résurrection des morts; c'est-à-dire que Dieu a tenu ce qu'Il avait promis; de plus, qu'une grande puissance est entrée dans le lieu où régnait la mort, qui était mon partage, et qu'Il a ainsi été déclaré Fils de Dieu. Christ a porté mes péchés, chacun de mes péchés. Il ne peut plus jamais en être fait mention; ayant porté mes péchés, son sang me rend aussi *blanc que la neige*; et son sang EST répandu; si je viens donc à Dieu par Jésus, et que mes péchés ne soient cependant pas tous ôtés et une fois pour toutes, ils ne le seront jamais, parce que Christ ne peut mourir de nouveau. «Car après avoir fait, par Lui-même, la purification de nos péchés il s'est assis». «Par une seule oblation il a rendus parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés». Cela nous montre la justice de Dieu dans le support des péchés des Saints de l'Ancien Testament. Lorsque le sang de Christ a été répandu, la preuve a été donnée que Dieu était juste en les supportant. Je me fonde sur cette justice comme sur un rocher. Le péché a été imputé à Christ, il est donc impossible que Dieu me l'impute, *Dieu* s'en est occupé; Christ l'a porté, il est complètement ôté; ainsi quand vient le jugement, il ne trouve rien à faire à mon égard. Pour ceux qui s'attendent à Christ, il n'y aura plus de péchés à juger lorsqu'il viendra pour eux. «Etant *donc* justifiés par la foi nous avons la paix avec Dieu». Dieu a été parfaitement glorifié dans la croix — parfaitement glorifié quant au péché; je puis donc dire aux pécheurs: venez. — Dieu a été glorifié quant au péché; si vous venez à Lui, le Père se jettera à votre cou et sera heureux de vous recevoir. Lorsque je viens à Christ à la croix, j'y trouve une justice parfaite quant au péché, et un amour parfait pour le pécheur. Non seulement mes péchés ont été ôtés, mais Dieu est parfaitement glorifié; la mort est détruite; la puissance de Satan anéantie — et je puis me réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu.

Ce n'est pas tout: il n'y a pas seulement *les péchés*, mais *le péché*. Entre les deux la différence est fort simple: dès que nous parlons des *péchés*, vous avez commis les vôtres, moi les miens; mais lorsque nous parlons du *péché*: «Par la transgression d'un seul, plusieurs ont été constitués pécheurs», etc. Ici nous sommes tous égaux. Nous trouvons la division de ces deux sujets entre le 11^e et 12^e verset du chapitre 5 des Romains. *Ma nature* ne peut être pardonnée, j'ai besoin d'en être *délivré*: «Qui me délivrera?» Ici ce n'est plus seulement que Christ est mort pour mes péchés; mais *je suis mort* avec Lui. Ceci est une autre application de la mort de Christ: Je suis autorisé à dire que je *suis mis à mort* dans la mort de Christ. Par l'obéissance d'un *seul*, plusieurs sont rendus justes. Eh! bien, direz-vous, si c'est par l'obéissance d'un *seul*, je puis alors continuer à vivre dans le péché. Mais comment avez-vous part à cette obéissance? En étant mort avec Lui; et si vous êtes morts, comment pouvez-vous continuer à vivre? Je suis mort avec Christ; par là, j'ai été délivré de ma nature, et non pas seulement délivré de mes péchés qu'Il a portés. Voilà pourquoi il n'y a maintenant plus de condamnation. Votre position est changée. Christ étant mort pour vous et ressuscité, Il mourut là, pour vos péchés; vous êtes actuellement en Lui mort et ressuscité: vous n'êtes plus du tout dans le premier Adam. La loi provoque le péché, elle ne m'est d'aucun secours: elle me maudit pour l'avoir enfreinte; elle ne m'aide nullement à la garder. La loi me fait découvrir que j'ai besoin d'une délivrance. Je trouve que je suis mort à ce en quoi j'étais tenu — je suis mort en Christ. Ce n'est pas seulement qu'Il ait porté mes péchés. L'oeuvre de Christ sur la croix n'est pas uniquement d'avoir porté mes péchés et de les avoir ôtés; mais par cette oeuvre je ne suis plus en la chair; je suis dans le second Adam devant Dieu, juste, comme Il est juste. Lui étant devenu ma vie, je traite le premier homme comme un homme mort. Je ne suis pas toujours conséquent dans la pratique — j'ai à m'en humilier, mais j'ai toujours un titre à dire que je suis mort. Cela est plus que d'avoir seulement mes péchés pardonnés ou d'avoir ma dette payée: Je donnerai ici un exemple dont je me suis souvent servi ailleurs — je suppose un fils chargé de dettes — sans ressources — n'ayant aucun moyen de subsistance — incapable de s'acquitter. Son père vient et paie ses dettes. Il n'en est pas mieux ensuite; n'ayant pas de quoi vivre, avant peu il se trouvera dans le même état qu'auparavant. Mais si le père lui dit: je ne payerai pas seulement tes dettes; je t'associe à moi; ceci est une toute autre chose. Le fils réalise alors qu'il est associé dans le commerce: il est mis sur un nouveau pied. Vous l'entendrez parler de *notre* capital, de *notre* clientèle, de *nos* affaires, et ainsi de suite.

Au chapitre 8, je trouve le croyant, en Christ, devant Dieu; je vois toute la bénédiction qui m'appartient; j'ai la paix devant Dieu et je suis accepté dans le bien-aimé.

Vous avez affaire à une personne possédant le pardon dont parle le chapitre troisième; elle n'a pas encore appris à connaître ce qu'elle est, ni la provision qui est en Christ; elle devra apprendre ces choses tôt ou tard, mais jusqu'à ce qu'elle les ait apprises, elle n'aura pas une paix entière et assurée. Lorsque nous avons appris réellement que Dieu nous a aimés quand nous n'étions que pécheurs, qu'Il nous a alors purifiés selon Sa sainteté, et acceptés dans le bien-aimé, à cause de ce que Christ a fait, nous avons une pleine paix. Que le Seigneur vous

donne de savoir parfaitement ce que vous êtes; souvenez-vous que Christ étant mort et s'étant donné Lui-même pour nos péchés, il ne peut plus jamais être fait mention de ceux-ci. Nous sommes châtiés pendant le chemin; ceci est une tout autre chose; mais, je le répète, si vos péchés ne sont pas ôtés, ils ne pourront jamais l'être. Mes chers amis, connaissez-vous votre position en Christ maintenant? Savez-vous que vous êtes en Lui et Lui en vous? Sinon que le Seigneur vous donne de savoir qu'Il a une fois et pour toujours ôté vos péchés, puis aussi de connaître cette seconde vérité, que vous êtes morts avec Christ, ressuscités avec Lui, assis avec Lui dans les lieux célestes; ainsi tout sera en règle.

Ephésiens 1: 9 - ME 1874 page 50

Tout ce qui a failli dans le premier Adam sera accompli dans le second, et bien plus glorieusement accompli. Dans le 1^{er} chapitre de l'épître aux Ephésiens, il est fait mention de deux choses, comme étant la part de l'Eglise: l'une n'est pas entièrement accomplie; nous ne possédons encore rien de l'autre. L'une est *l'appel* de Dieu; l'autre *l'héritage* de Dieu. Nous trouvons l'appel dans les versets 4 et 5 du chapitre 1. La première partie de l'appel nous place devant *Dieu* pour être saints et irrépréhensibles (verset 4). La seconde partie de l'appel est notre relation avec le *Père* (verset 5), comme enfants. Non seulement il nous place dans une certaine position, mais il nous a fait connaître le mystère de sa volonté; tout son plan pour la gloire de Christ, savoir: de réunir en un, toutes choses dans le Christ. Du moment qu'il est question de cela, je trouve l'héritage; non pas seulement l'appel mais l'héritage. De ce dernier, sauf les arrhes de l'Esprit, nous ne possédons encore rien, tandis que nous possédons l'appel: cette vérité générale se trouve aussi dans l'épître aux Colossiens, où elle est un peu plus développée. Les deux titres de Christ y sont présentés: Christ, chef sur toutes choses; et puis Christ, tête du corps, c'est-à-dire de l'Eglise (Colossiens 1: 15, 18). Il prend possession comme homme, de ce qu'il a créé comme Dieu; puis il s'associe des hommes pour qu'ils soient cohéritiers avec lui. Il nous réconcilie, nous qui, non seulement étions dans la confusion et le désordre, mais qui étions positivement ses ennemis (verset 21). Nous *sommes* réconciliés: c'est une vérité que l'Eglise professante a perdue. L'état de choses n'est pas encore réconcilié, mais *nous le sommes*. Nous ne pouvons être en possession de l'héritage, avant que l'héritier véritable l'ait pris en main. Christ n'est pas maintenant assis sur son trône, mais sur celui de son Père. Lorsqu'il s'assiéra sur son propre trône, il nous y placera avec lui. Il est sur le trône de son Père, en vertu de son titre de Fils. «A celui qui vaincra, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu, et me suis assis avec mon Père sur son trône». Notre condition actuelle est de savoir que Christ est exalté et que nous sommes réconciliés. Cependant il n'est pas encore entré en possession de l'héritage, ni, par conséquent, nous non plus. Notre position devant Dieu est selon son appel: toutes les choses créées seront notre héritage. Vous trouvez les conseils de Dieu relatifs à Christ, dans le Psaume deuxième. Il l'établira Roi en Sion. Adonaï se moquera d'eux, non pas Jéhovah. Christ établi Roi, sur la sainte montagne à Sion, est reconnu Fils de Dieu: voilà les deux points que nous trouvons au Psaume deuxième. Au Psaume 8, il ne nous est pas présenté comme Fils de Dieu, mais comme Fils de l'homme établi sur toutes les choses que Dieu a créées, que lui a créées car il est Dieu. Le

Seigneur fait allusion à ces deux choses en Jean 1: 49: Nathanaël le reconnaît ici comme Roi d'Israël, suivant le Psaume 2. Jésus dit que, pour le moment, cela ne sera pas: je ne viens pas à présent pour être Roi sur Israël; mais vous verrez de plus grandes choses que cela, vous me verrez tel que le dit le Psaume 8, toute créature m'étant soumise; l'Eglise reçoit la place de cohéritière. Nous prenons maintenant notre position dans les souffrances, le Psaume 8 n'étant encore accompli que partiellement. Nous voyons Christ à la droite de Dieu; mais nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties; il rassemble les cohéritiers; ceci même n'est pas accompli; il reviendra pour la rédemption de la possession acquise. L'Ecriture ne reconnaît rien de semblable à un chrétien doutant de son salut. Ce doute n'est qu'une fausse prétention à l'humilité. Si mon père me pardonne et que je doute de son pardon, c'est que je ne me confie pas en lui; douter de son salut, c'est, de la part d'un croyant, douter de la parole de Dieu; ne pas recevoir les vérités qu'il nous annonce; nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être de nouveau dans la *crainte*. Un croyant peut craindre la tentation; douter de son propre coeur; ceci est tout autre chose; mais il ne peut ni ne doit, comme croyant, douter de Dieu ou avoir peur de lui. L'Ecriture ne fait jamais mention d'un chrétien qui n'ait pas l'esprit d'adoption et qui ne crie pas «Abba, Père». L'Ecriture ne reconnaît aucun chrétien qui, depuis la mort de Christ, ne sache pas qu'il est sauvé. Le brigand sur la croix, était aussi prêt que Paul lui-même, pour aller au ciel. Il y est entré; or, personne n'entre à moins d'être prêt. Je sais bien qu'il faut croître, mais il n'y a point de préparation, pour le ciel, si ce n'est l'oeuvre du Seigneur Jésus Christ. Ce n'est pas du christianisme, que de douter de son salut, quoique plus d'un chrétien réel et sincère soit dans ce cas. Savoir que nous sommes réconciliés, c'est là le christianisme. Si vous n'avez pas la paix, vous n'avez pas ce que Christ vous a laissé. Il dit: «Venez à moi et je vous donnerai le *repos* de vos âmes». Si vous ne l'avez pas, je dois penser, ou que vous n'êtes pas allé à Christ, ou qu'il n'a pas dit la vérité. Cela peut venir d'un mauvais enseignement. Plusieurs crient «Abba, Père», de tout leur coeur dans leurs prières, qui n'oseraient affirmer, si on le leur demandait, qu'ils sont enfants de Dieu. De tels chrétiens ont bien l'esprit d'adoption, mais ils ne le savent pas. C'est précisément leur amour propre qui les fait douter de leur adoption. De quoi le chapitre 7 de l'épître aux Romains parle-t-il? De moi; nullement de Christ. Cela est-il de l'humilité? Il n'y a là pas un seul mot ni de Christ ni de l'Esprit, et l'on vient me dire que c'est un chrétien qui parle! Les mots «je» et «moi» s'y trouvent près de 40 fois. Ceux de Christ ou de l'Esprit, pas une seule. La loi et le moi s'y trouvent seuls; les deux ensemble produisent de belles choses! très utiles, d'ailleurs, pour labourer le coeur et pour l'abaisser jusqu'à la connaissance de lui-même. Alors que l'on voit qu'il n'y a aucun bien en soi, on vient à Christ; et, par là, toute question est résolue. Le chapitre 7 de l'épître aux Romains nous présente un homme vivifié, mais qui n'a pas la connaissance de la rédemption. En [2 Corinthiens 5: 18](#), il est dit, que nous *sommes* réconciliés, mais que l'état de choses ne l'est pas encore. Ensuite de cela, nous avons l'Esprit de Dieu qui nous est en aide dans nos infirmités, qui sympathise avec nous, tels que nous sommes, et qui recueille et exprime nos soupirs.

Lorsque le Seigneur Jésus vient, la première chose qu'il fait est de nous prendre à lui. Il ne peut entrer en possession de son héritage avant d'avoir pris à lui ses cohéritiers. L'amour

de Christ a pour objet de nous introduire dans la jouissance de tout ce dont il jouira lui-même: s'il est Fils, je suis fils; s'il s'agit de la vie, il est ma vie; de la paix, il dit: je vous laisse la paix; s'agit-il de l'amour, il dit: «Comme tu m'as aimé, ainsi je les ai aimés». Il n'y a aucun bien auquel il ne nous associe; naturellement je ne parle pas de sa divinité, qui ne peut être communiquée, mais il nous place avec lui-même dans la position qu'il occupe: «au dessus de toutes choses». Lorsqu'il reviendra, et seulement alors, «il jouira du travail de son âme et sera satisfait; alors nous aussi, nous en goûterons entièrement le fruit avec lui. Dès que sa voix se fait entendre d'entre les cornes des licornes, elle dit: «J'annoncerai ton nom à mes frères» (Psaumes 22). «Je monte vers *mon Père* et *votre Père*, vers mon Dieu et *votre Dieu*. Il est seul dans l'oeuvre de l'expiation, mais dès qu'elle est accomplie, il veut avoir des compagnons avec lui: «Je chanterai tes louanges au *milieu de l'Assemblée*». Lorsque tous les cohéritiers sont rassemblés, il vient et les prend tous avec lui; ensuite il commence à prendre l'héritage. Dans le désert, nous sommes tentés et éprouvés; là n'est pas le combat; il commence dès que nous entrons, en esprit, dans les lieux célestes pour prendre possession de nos privilèges spirituels; alors nous avons à combattre Satan. En tant qu'appartenant à l'armée du Seigneur, je suis mort à toutes les choses anciennes; j'ai traversé le *Jourdain*; je suis, non seulement racheté, ce qui est le passage de la mer Rouge, mais si je suis mort, si j'ai passé le Jourdain et que je sois devenu un soldat vivant de l'armée du Seigneur, j'ai besoin de l'armure complète de Dieu pour combattre ses ennemis. Si je garde seulement un lingot d'or, ou un vêtement babylonien, cela se manifestera par l'absence de puissance dans le combat, et par ma défaite. Avant que le Seigneur nous prenne à lui en haut, il en aura chassé Satan. Nous sommes enlevés vers Dieu et vers son trône (non le trône du Père, ce qui est la prérogative de Christ), et Satan est précipité sur la terre, étant en grande fureur, sachant que son temps est court. Alors nous serons en haut et au dessus de tout; Satan n'y rentrera jamais. Lorsque ces années seront passées, le Seigneur revient *avec nous* (lorsqu'il *paraîtra nous paraîtrons* avec lui en gloire). Satan sera précipité dans l'abîme, et la prophétie est accomplie. Satan ne sera pas seulement chassé du ciel, mais aussi de la terre. Avant que le jugement commence à s'exécuter nous serons avec Christ dans la gloire. «Celui qui croit ne viendra pas en jugement» (Jean 3: 18; 5: 24). Deux choses montrent la puissance de Christ, au chapitre 5 de l'évangile de Jean. D'abord, il vivifie celui qu'il veut, c'est la puissance vivifiante; ensuite nous trouvons la puissance judiciaire, en vertu de laquelle les méchants seront obligés de reconnaître son pouvoir en dépit d'eux-mêmes. Christ ne veut pas faire prévaloir sa puissance *en jugement*, là où il l'a déjà déployée en *donnant la vie*: Nous sommes passés de la mort à la vie. Nous trouvons, en Jean 5, une résurrection de vie, et une résurrection de jugement. Nous serons élevés dans la gloire au moment où il transformera les corps de notre abaissement pour les rendre conformes au corps de sa gloire. Nous serons TOUS rendus conformes à l'image du Fils de Dieu. Nous avons encore un autre privilège; celui d'être ouvriers avec lui. Lorsque le temps de la bénédiction apportée par Christ sera venu, j'y aurai ma part, aussi bien que Paul; mais, pour ce qui est de l'activité de l'amour, Paul recevra 50 mille fois plus que moi. Par exemple Paul aura les Thessaloniens pour sa couronne; je ne les aurai pas. Il sera tenu compte de la plus petite partie du service de chacun; là vous aurez votre part; moi la mienne. Lorsqu'il *paraîtra* avec

nous, ce sera pour établir son royaume. Christ nous est présenté sous trois caractères: Il a créé toutes choses; il est le Fils, par conséquent l'Héritier; il est enfin l'Homme, auquel Dieu a déterminé de donner toutes choses; ce dernier titre lui appartient en sa qualité de Rédempteur.

Si je voulais savoir ce qu'il y a de pire parmi les effets de la puissance de Satan, je devrais chercher en ce qui a usurpé le beau nom d'*Eglise*. L'Eglise responsable a entièrement failli. Trois différents cas sont présentés dans le 3^e chapitre de la 1^{re} épître aux Corinthiens: 1° Un bon architecte qui a bien accompli son oeuvre. 2° Des personnes qui ont mal édifié sur le fondement posé, ayant construit avec des matériaux de rebut, comme du bois, du foin, du chaume; ces personnes sont néanmoins sauvées, toutefois comme au travers du feu. 3° Si quelqu'un *corrompt* l'Eglise de Dieu, Dieu le détruira: Supposons le cas de l'introduction du gnosticisme, pour ne pas parler des temps actuels. Les constructeurs de pareilles doctrines n'ont pas simplement mal édifié, tous le font plus ou moins; mais ceux-ci se posent en antagonistes de «L'EGLISE DE DIEU».

Aucun des Pères (ainsi nommés), sauf Irénée, n'ont retenu l'entière divinité de Christ, ni l'entière rédemption; Irénée l'a fait. Il était un saint. Les autres étaient tous entachés de la philosophie platonicienne, de laquelle l'arianisme sortit plus tard. Justin martyr a déclaré positivement que le Dieu suprême ne pouvait devenir homme, mais qu'un certain «Logos» inférieur, l'était devenu. Plusieurs enseignent que nous devons revenir à ce qui était au commencement; je ne connais rien de plus primitif que Pierre ou Paul; à cela je veux bien revenir, mais je ne veux rien de ce qui existait 140 ans après le commencement: Justin martyr vivait alors.

Dans les quatre premières des sept Eglises de l'Apocalypse, nous avons l'histoire de ce que l'on appelle: *la succession Apostolique*. Dans les trois dernières, l'histoire du Protestantisme. Nous trouvons trois choses dans l'Apocalypse: «Les choses que tu as vues», c'est-à-dire la gloire de Christ. «Les choses qui sont», c'est-à-dire les sept Eglises. «Les choses qui doivent arriver après celles-là», ou après que nous aurons été transportés au ciel; ces choses-ci commencent par le jugement final de Dieu sur l'état de choses actuel. Les quatre premières Eglises nous donnent l'histoire complète de l'Eglise comme responsable sur la terre; cette histoire se termine par la papauté, Dieu use de deux voies pour juger «les choses qui sont»: Il met la condition actuelle de l'Eglise en contraste avec ce qu'il avait établi au commencement, et avec l'empressement primitif de l'Epouse pour aller à la rencontre du Seigneur lorsqu'il viendra la prendre. Les quatre premières Eglises sont appelées à revenir en arrière à ce qui avait été au commencement: Thyatire, à regarder en avant, vers la venue du Seigneur. C'est à Thyatire qu'il en parle premièrement. Dans les trois dernières Eglises la venue du Seigneur ayant déjà été mentionnée, il la maintient devant leurs yeux jusqu'à Laodicée, qui doit être vomie de sa bouche. Nous trouvons premièrement l'avertissement suivant adressé au Protestantisme. «Tu as le nom de vivre mais tu es mort». Il menace Sardes de ce dont il est parlé aux Thessaloniciens comme étant la part du monde. «Je viendrai sur toi comme un voleur»; ce qui signifie: Je vous traiterai absolument comme je traiterai le monde. Ce qui est

dit à Philadelphie, est un avertissement pour nous. Nous avons à nous conformer au caractère de Christ, «le Saint, le Vérable». Après Thyatire, nous ne voyons plus le Seigneur faire allusion aux caractères qu'il revêtait, comme marchant parmi les chandeliers d'or. Depuis Thyatire, il n'y a plus de *position ecclésiastique*. La chose que le Seigneur reconnaît maintenant, c'est qu'il n'y a pas d'incrédulité ni de prétentions cléricales. C'est le nom de Christ qui préserve de l'incrédulité. La parole de Christ garde de toutes prétentions cléricales: «Tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom». A ceux-ci il promet une parfaite identification avec lui-même: «Une colonne dans le temple de mon Dieu; le nom de mon Dieu; la cité de mon Dieu; mon nouveau nom». A ceux qui ont gardé la parole de sa patience, il ne dit plus: «Je viendrai sur toi comme un voleur, et tu ne sauras pas à quelle heure je viendrai sur toi»; mais: Tu as eu patience, attends encore un peu, je serai bientôt avec toi. Ceux qui ont *peu de force* seront des *colonnes*, dans le temple *de son Dieu*. Vous ne trouverez jamais l'action *directe* de Dieu dans les sept Eglises, parce que Dieu ne peut juger sa propre oeuvre. Le Seigneur marche au milieu des sept chandeliers et il voit ce que ces choses sont devenues; mais vous n'apercevez jamais une intervention directe de Dieu, en tout cela. La prophétie d'Esaië: «Le coeur de ce peuple est engraisé», a été prononcée environ 800 ans avant que le jugement ait été exécuté; Paul dit dans les Actes, et c'est à peu près le dernier détail historique du Nouveau Testament: «Esaië a bien dit de vous «Le coeur de ce peuple est engraisé»... «Sachez donc que le salut de Dieu a été envoyé aux nations». Voici plus de 1800 ans qu'il a été dit de l'Eglise, que le jugement doit commencer par la maison de Dieu; pendant tout ce temps Dieu l'a supportée; mais quoiqu'il en soit le jugement de l'Eglise viendra.

Hébreux 9 - ME 1874 page 71

Il est très frappant de considérer comment, dans ce chapitre et dans le suivant, l'Esprit de Dieu a mis en évidence l'effet de l'oeuvre de la rédemption en Christ; et comment, à la fin, il rappelle au coeur son retour comme étant ce qui complète sa première venue, en contraste avec la position naturelle de l'homme: la mort, le jugement. J'insiste premièrement sur la purification de la conscience, *une fois pour toutes*. Celle-ci une fois connue, la question de l'imputation du péché ne peut plus s'élever: C'est le contraire des sacrifices juifs, qui devaient être souvent offerts. Un autre contraste existait encore: sous le système juif, le voile demeurait; on ne pouvait entrer devant Dieu. Dieu avait donné des promesses, mais on ne pouvait aller directement à lui. A la mort de Christ, le voile a été déchiré du haut en bas, indiquant que le chemin du lieu très-saint était désormais ouvert. L'application s'en trouve au chapitre 10: 19: «Ayant donc une pleine assurance...» L'acte qui a déchiré le voile et nous a mis en possession du lieu très-saint a ôté les péchés qui nous empêchaient d'y entrer.

«Mais maintenant en la consommation des siècles»: Moralement ceci a été la fin du monde. Après cela nous avons ce que Christ a fait pour ceux qui étaient *perdus*. Si, par ce seul sacrifice, le péché n'a pas été entièrement ôté, il faudrait que Christ souffrît plusieurs fois. Si maintenant tout n'est pas accompli, le sang doit couler de nouveau; or, ceci ne *peut plus se faire*. Il nous a acquis une rédemption *éternelle* par son sang; un héritage *éternel*; et «il s'est

assis», ayant achevé son oeuvre; ayant ôté les péchés de ceux qui, en quelque temps que ce soit, ont cru ou croiront en lui.

L'intercession de Christ est fondée sur la rédemption. Par l'oeuvre de Christ, j'ai ma place dans le lieu très-saint; mais comment accorder ceci avec ma faiblesse à moi, pauvre créature ici-bas? Ici l'intercession se présente: Christ est toujours là comme propitiation. Il est là; et il est notre justice. La repentance est *l'effet* de son intercession. Il dit à Simon: «Satan a demandé à vous cribler, mais *j'ai* prié pour toi, afin que ta *foi* ne défaille pas». Il a prié pour lui avant que le péché fût commis. Puis, il regarde Pierre au moment opportun Pierre se repent; il sort, et pleure amèrement mais Jésus avait prié pour Pierre avant que celui-ci se repentit. L'intercession repose sur cette double vérité: Christ est ma justice, et il est toujours là, comme la propitiation pour chaque péché que je puis commettre. Je me hais doublement à cause du péché, parce que j'ai péché contre la grâce et contre la sainteté. Pierre a pleuré amèrement; mais notre foi ne doit pas défaillir. Christ n'a pas demandé que Pierre ne fût pas criblé, mais que sa foi ne défaille pas. Le crible lui était nécessaire et a été bon pour lui; mais cela prouve toute la valeur de l'intercession.

Je vois le bon plaisir de Dieu qui agit pour moi; c'est une oeuvre divine: le Saint Esprit lui rend témoignage. Puis, le Saint Esprit est donné et, après avoir cru, nous sommes scellés; c'est le croyant qui est scellé. Il y a trois opérations de l'Esprit-Saint: Le Saint Esprit scelle les saints. Il est répandu dans leurs coeurs. Il est les arrhes de la gloire. L'unique et vraie espérance des saints de Dieu est la venue du Seigneur. La mort n'est pas mon espérance. Quoique ce soit un gain pour moi, que d'aller et d'être auprès du Seigneur, l'espérance propre du chrétien est que Christ reviendra pour le prendre avec lui. La mort m'est un gain; c'est là une lumineuse et précieuse vérité qui nous est donnée. Il a dit au brigand sur la croix: «Aujourd'hui, tu seras *avec moi* en paradis». «Déloger pour être avec Christ, cela est de beaucoup meilleur», dit l'apôtre. Etienne dit: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit»: «Absent du corps, présent avec le Seigneur». Tous ces passages montrent combien il nous est précieux de déposer notre tente, sachant que nous serons avec lui. Mais ce n'est pas là l'espérance propre de l'Eglise: Nous attendons l'étoile brillante du matin: On a dit que le soleil de justice signifiait l'Evangile, mais là où il est parlé du soleil de justice, c'est pour le jugement. Lorsque le soleil de justice se lèvera, les méchants seront réduits en cendres. L'étoile du matin est l'espérance céleste de l'Eglise, avant que le jour vienne. La prophétie me parle bien du soleil de justice; mais les saints qui attendent le Seigneur veillent la nuit et voient venir l'étoile du matin. Ce seul verset: «L'Esprit et l'Epouse disent viens», exprime la vraie position d'espérance de l'Eglise. Les saints, après avoir dit à l'Epoux: Viens, invitent les saints ici-bas à se joindre à eux pour dire: «Viens». Puis ils se tournent vers ceux qui ont soif et leur disent: nous avons trouvé l'eau de la vie, venez et buvez; ensuite, à tout le monde: que celui qui veut vienne et boive librement de l'eau de la vie. C'est maintenant la position de chaque chrétien ici-bas. Il n'y a que deux épîtres, dans lesquelles il ne soit pas parlé de la venue du Seigneur. Dans celle aux Galates, qui abandonnaient le fondement et auxquels, dans l'angoisse de son coeur, il écrivait: «Qui vous a ensorcelés?» Il ne les salue même pas, tant son âme est absorbée par le danger qu'ils

courent. Dans celle aux Ephésiens, vous avez la pleine bénédiction de l'Eglise; et si vous n'y trouvez pas la venue du Seigneur, c'est que l'apôtre les voit déjà avec Christ dans les lieux célestes; il n'a donc plus besoin de leur parler de sa venue. Je dirais volontiers que l'une de ces épîtres est placée trop haut, l'autre trop bas pour y introduire la venue de Christ. Partout ailleurs elle est mêlée aux pensées et aux sentiments du chrétien. La décadence de l'Eglise a commencé avec l'abandon de cette espérance. On dit: Combien n'y a-t-il pas de bons chrétiens dans les temps passés qui n'ont pas attendu le Seigneur? Je réponds: Pourquoi les vierges sages se sont-elles endormies aussi bien que les folles? La différence consiste en ce que les sages avaient de l'huile dans leurs lampes, c'est-à-dire la grâce; les autres n'en avaient pas, mais toutes ont somméillé et se sont endormies. Pour votre service, vous avez l'héritage; pour votre vigilance, les bénédictions célestes que Christ donne. Christ s'en allant, a consolé ses disciples en leur disant qu'il reviendrait pour les prendre avec lui. Au chapitre 1 des Actes, lorsque les anges les voient regardant au ciel, ils leur disent: «Il viendra de la même manière que vous l'avez vu, s'en allant au ciel». Or, il ne s'agit nullement d'un retour spirituel. Voyez Actes 3: 19. Spirituellement, il avait promis d'être avec eux jusqu'à l'achèvement du siècle; il ne peut donc pas être question ici, d'un retour spirituel. Le Saint Esprit, étant venu et parlant par la puissance divine, dit que Jésus reviendra; c'est donc un non-sens que de dire qu'il s'agit dans ces paroles de la descente du Saint Esprit. (Romains 11: 26; 1 Corinthiens 15: 2, 3).

La venue du Seigneur est intimement liée à la première résurrection des saints. La valeur de la résurrection en 1 Corinthiens 15: 21, consiste en ce que c'est la résurrection *d'entre les morts*. Si tous ressuscitent ensemble, que signifie une «résurrection *des justes?*» Que signifie: «si en quelque manière je puis parvenir à la résurrection *d'entre les morts?*» Si tous ressuscitent ensemble à quoi devons-nous chercher à parvenir? Paul invente ici (*) un mot grec pour expliquer sa pensée (ἄναστασις), il n'y a pas trace d'une chose semblable dans les Ecriures, que celle d'une résurrection générale: mais une résurrection des saints, de laquelle Christ est les prémices, y est partout clairement révélée: «la pareille te sera rendue à la résurrection des justes». Cette parole peut-elle signifier autre chose? Quand Christ apparaîtra nous paraîtrons avec lui, parce que nous aurons été pris en haut pour être avec lui avant qu'il apparaisse. Les Thessaloniens avaient été convertis pour attendre le Fils de Dieu du ciel. (1 Thessaloniens 1). Avez-vous été convertis pour attendre du ciel le Fils de Dieu? pour abandonner les idoles, justement les idoles de votre coeur et pour attendre? (1 Thessaloniens 2: 19). A la venue de Christ, les Thessaloniens seront l'espérance de Paul, sa joie et sa couronne; et s'il y a aussi une question de sainteté, il en réfère encore à Sa venue (1 Thessaloniens 3: 13). Si la mort survient parmi eux, il en est de même (4: 13). Si je disais d'un saint de cette ville, qui se serait endormi en Jésus: «Ne pleurez pas comme ceux qui sont sans espérance, Dieu le ramènera avec Jésus quand il viendra», on me croirait fou, ou peut-être me chasserait-on de la maison; et, cependant, c'est la consolation que le Saint Esprit nous offre. Les pensées de l'Eglise actuelle sont, hélas! bien différentes. Si j'emploie vis-à-vis des autres ce qui a été donné comme consolation, on m'appellera un spiritualiste. Les saints morts ressuscitent; les vivants sont transmués; puis tous ensemble ils sont enlevés dans la nuée de gloire. Dans la seconde épître aux Thessaloniens, la venue du Seigneur est appliquée au

jugement des pécheurs; mais qu'il soit question de sainteté, de conversion, de la joie des saints, ou de la mort de l'un d'eux, en toute chose, en chaque pensée, en chaque sentiment, la venue du Seigneur y est mêlée.

(*) Philippiens 3: 11.

Partout où se trouve la responsabilité du chrétien, vous avez *l'apparition* du Seigneur Jésus Christ. Là où il est parlé d'une bénédiction positive, c'est d'être enlevé pour être toujours avec lui-même. (1 Thessaloniens 2: 13, 14; Tite 2: 12). Dans ce dernier passage, l'apôtre présente le christianisme dans ces trois éléments: La grâce *est* apparue, et nous enseigne à vivre sobrement, *quant à nous même*, justement, *quant aux hommes*, pieusement, *quant à Dieu*.

Hébreux 9; Jacques 5: 7; 1 Jean 3: 2, 3: Lorsqu'il paraîtra, nous lui serons semblables. Je tends à être semblable à Christ glorifié. *Quand* il apparaîtra nous lui serons semblables, jamais auparavant. *Auparavant*, il est question d'être avec lui, d'être heureux. Je lui serai semblable en gloire: L'effet pratique de cette vérité est de lui être semblable ici-bas autant que possible; à cette fin, je me purifie moi-même: «Celui qui a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur».

Nous trouvons trois degrés dans la 1^{re} épître de Pierre 1: 10-14: 1° Les prophètes qui prophétisent de la gloire à venir; 2° le Saint Esprit descendu du ciel pour en rendre témoignage; enfin, 3° les choses prophétisées qui nous seront apportées à la révélation de Christ. Jude est aussi rempli de la venue du Seigneur. Toutes les épîtres, ainsi que les évangiles en sont pleins, sauf les deux épîtres que j'ai indiquées plus haut.

L'Eglise est éternelle et ne tient pas compte du temps. Tout calcul, relatif au moment de la venue de Christ, est faux dans son essence même. Je trouve quatre choses dans l'Ecriture: d'abord, ce qui a fait faillir l'Eglise: «Mon maître tarde à venir». Puis sa recommandation d'être «semblables à des serviteurs qui attendent leur maître». Ensuite je vois que, tandis que l'Epoux tardait à venir, *toutes* les vierges ont sommeillé et se sont endormies. Elles étaient sorties au devant de l'Epoux; mais elles s'arrêtent en chemin, et s'arrangent commodément pour dormir. Enfin, quoiqu'il en soit, elles sont appelées de nouveau à sortir, et réveillées par le cri de minuit: «Voici l'Epoux vient». L'Eglise est réveillée à l'heure de minuit, au temps où l'Epoux était le moins attendu. Ce n'est pas le ciel que j'attends, quoique je doive aller au ciel et y être. C'est *Christ* que j'attends; Christ, la bénédiction suprême. Est-ce que j'attends *Christ*? Lorsqu'il viendra, il trouvera un peuple qui l'attend. Pendant combien de temps le cri de minuit se fera-t-il entendre? c'est ce que nous ne savons pas. Il se peut qu'il fasse en un moment son oeuvre de réveil dans le coeur de l'Eglise endormie: «Voici l'Epoux vient». L'Ecriture ne parle pas d'aller au ciel, mais d'être *avec le Seigneur*. La seule fois qu'il soit question d'aller au ciel, c'est dans cette parole adressée au brigand sur la croix: «Aujourd'hui tu seras avec moi en Paradis», mais il ajoute *«avec moi»*.

Une question en terminant: *Attendez-vous* son Fils du ciel? s'il n'en est pas encore ainsi, inclinez-vous devant la Parole de Dieu. Prenez l'Écriture et voyez si elle ne parle pas de la venue de Christ, comme étant l'unique espérance de l'Église.

Philippiens - ME 1874 page 118

Ce qui caractérise l'épître aux Philippiens, c'est l'expérience chrétienne; on n'y trouve pas d'exposition de doctrines. L'apôtre regarde le salut comme le but de la course ici-bas. Une autre chose particulière à cette épître, c'est que le *péché* n'y est pas mentionné; et lorsqu'il y est question de la justice, c'est une justice mise en contraste avec une autre justice et non pas avec le péché. On ne trouve pas le sujet du chapitre 7 de l'épître aux Romains dans celle aux Philippiens: ici le chrétien est toujours *en haut*, allant à travers le désert; marchant dans la puissance de l'Esprit au dessus de toutes les circonstances; regardant au but pour la plénitude du salut. Telle est la marche du chrétien dans la puissance de l'Esprit de Dieu, triomphant de Satan. Quelle est la différence entre l'épître aux Philippiens et celles à Timothée? Dans la première épître à Timothée, nous trouvons l'ordre de l'Église; dans la seconde, ce qu'il y a à faire lorsque l'Église est en désordre. Dans les Philippiens nous avons affaire aux individus; dans Timothée, à l'Église, d'abord lorsqu'elle est en ordre, ensuite dans le désordre.

Paul ne se contente pas d'un chrétien qui ne fait pas le mal, il veut qu'il ait l'intelligence spirituelle nécessaire, pour discerner ce qui est le *plus excellent*, afin qu'il ressente le besoin positif de *glorifier* Christ, et non seulement de ne pas mal faire (1: 9).

Quelle différence remarquons-nous entre cette épître et celle aux Galates (5: 16)? La différence consiste en ce qu'ici le chrétien marche dans la puissance de l'Esprit de Dieu et ne pense pas du tout à la chair. C'est comme si j'enfermais sous clef un homme qui avait l'intention de voler dans l'office d'une maison. Cela ne change pas cet homme; s'il était en liberté il ferait le mal qu'il s'était proposé de faire; il n'est pas changé; mais il est enfermé et nous n'avons plus à nous en préoccuper. Cela n'est pas de l'expérience chrétienne, comme quelques-uns le pourraient penser, que de laisser la porte de l'office ouverte et de laisser l'homme sortir. Le moi est complètement mis de côté, au verset 20. L'apôtre décide de sa propre cause avant que Néron n'en décide. Il connaît l'amour de Christ pour son Église; puis sachant «qu'il est nécessaire pour l'Église qu'il demeure» il dit: «je sais que je serai acquitté». C'est un merveilleux oubli de soi-même et une confiance entière en Christ.

Nous voyons au verset 19, qu'au lieu d'être intimidés par l'emprisonnement de ce grand conducteur, plusieurs sont encouragés à marcher en avant dans les choses auxquelles lui s'intéresse. Même ceux qui, tout remplis d'eux-mêmes, pensaient que le soleil étant couché les étoiles pouvaient briller, prêchaient Christ; Paul dit: Ceci me tournera à salut, regardant toujours au salut comme étant la chose finale (3: 20). «Le Sauveur» n'est pas simplement un titre, mais signifie qu'on s'attend à Lui comme à un sauveur. Paul aurait pu se dire: si seulement je n'étais pas allé à Jérusalem pour administrer ces aumônes je ne me serais pas mis dans ces difficultés. Si j'avais tenu compte de l'avertissement du Saint Esprit que l'on ne recevrait pas mon témoignage à Jérusalem, je serais libre maintenant de travailler à l'oeuvre

du Seigneur. Aucune de ces pensées ne vient le troubler. Il avait mis le moi complètement de côté, ainsi que les pensées relatives au moi; il dit: toutes ces choses tourneront à salut à la fin par les secours de l'Esprit. Il n'y avait pas là de délivrance actuelle, tant s'en faut. Tout le long de l'épître, il regarde au salut, comme étant le but même alors que le corps sera racheté, alors que Satan sera définitivement vaincu. Ce salut n'implique aucun doute quant à la sécurité finale du croyant. *Vous êtes* entièrement en sûreté, mais vous avez besoin d'être gardés. J'ai à traverser un milieu où j'ai besoin, à chaque instant, d'être gardé dans la dépendance de Dieu. Telles sont ses voies envers nous. Je n'ai *aucun doute* qu'il ne garde ses brebis; mais s'il ne les gardait pas, elles tomberaient toutes dans le désert. Nous voyons les soins pratiques de Dieu les conduisant chaque jour jusqu'à la fin: «Elles ne périront jamais et nul ne les ravira de ma main». S'il ne nous gardait pas, Satan est toujours prêt à nous ravir de Sa main; nous devons à chaque instant nous tenir dans la dépendance de Dieu.

Personne ne pourrait dire, autrement que dans une entière dépendance de Dieu, ce qui se trouve au verset 20; s'il n'en est ainsi, on tombe bien vite, comme Pierre, dans le fossé.

La dépendance et l'obéissance sont les deux caractères du chrétien. La prière et la Parole en sont les deux expressions. On dépend par la prière, et l'on obéit à la Parole.

Y a-t-il une différence entre le Psaume 16 et le Psaume 23. Nous en voyons une légère: Dans le Psaume 16, l'homme est montré spécialement comme n'étant rien. Christ, quoique Dieu, a pris la place comme homme. Dans le Psaume 23, le psalmiste ne regarde pas du tout à lui-même, mais demeure dans la dépendance de Jéhovah.

L'évangile de Jean nous présente le côté *divin* de Christ. Le cri de Gethsémané ne s'y trouve pas. Lorsqu'on vient pour prendre Jésus, vous l'entendez dire: «C'est moi», et tous reculent et tombent par terre. Puis il ajoute: «C'est moi; si donc vous me cherchez laissez aller ceux-ci», témoignant ainsi de ses soins pour eux et de l'entier *abandon de Lui-même*: «Personne ne me l'ôte, je la donne *de moi-même*». Il se livre lui-même, tandis que les disciples s'échappent et sont à l'abri. Sur la croix, il ne dit pas: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné»; mais il remet, comme Dieu, son esprit à Dieu. Dans l'évangile de Luc vous le voyez traversant l'épreuve comme homme. C'est là que vous avez l'agonie de Gethsémané; mais à la croix nous le trouvons au-dessus des circonstances comme *Fils de l'homme*. s'occupant des autres: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font»; et: «Aujourd'hui tu seras *avec moi* en Paradis». Là, il n'y a pas le cri de l'agonie; toute sa pensée est pour les autres.

Il *était* Fils de Dieu et ils l'ont rejeté; Il *était* Fils de David et ils n'ont pas voulu de lui; mais pour être glorifié comme Fils de l'homme, il devait passer par la mort. Il trouve alors ceci: ce que son âme appréhendait devait être le moyen même de glorifier Dieu. «Une fois que je serai élevé, j'attirerai tous les hommes à moi-même». Avant que de retourner à l'épître aux Philippiens je voudrais faire remarquer que nous trouvons, dans le Psaume 16, la dépendance envers Jéhovah; au Psaume 17, la justice de celui qui dit: «Eternel! écoute ma juste cause»; au Psaume 16, vous trouvez ceci: «Ta face est un rassasiement de joie» en réponse à sa

confiance; au Psaume 17: «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé» en réponse à sa justice.

Au chapitre 2 des Philippiens vous avez l'amabilité de la vie chrétienne en liaison avec l'humiliation de Christ. Au chapitre 3, l'énergie de la vie chrétienne en liaison avec Christ dans la gloire, et avec la course pour l'atteindre. Au chapitre 4, on est au dessus de toutes les circonstances. Au chapitre 1, je trouve l'absence du moi et la dépendance du Seigneur; au chapitre 4, le résultat de l'expérience. Le chrétien doit l'avoir faite tout le long du chemin, sans quoi il ne l'aurait pas à la fin. Au chapitre 2, on voit comment on parvient à en avoir fini avec le moi; Christ allant de la gloire à la mort en contraste avec le premier Adam. Adam cherche étant en forme d'homme à se faire égal à Dieu, au moyen d'une usurpation. Satan lui dit: «Vous serez comme des dieux». Christ étant en forme de Dieu, prit sur Lui la forme d'un homme et fut obéissant jusqu'à la mort. Vous trouvez là le modèle d'une marche toute en grâce. Il descend toujours plus bas pour approcher l'homme de Dieu, et s'en remet à Dieu du soin de l'exalter. Il est l'exemple par excellence de ces mots: «Celui qui s'abaisse sera élevé»; comme Adam est celui de: «Quiconque s'élève sera abaissé». Adam chercha à s'élever lui-même; par cet acte, il tomba dans toute espèce de mal et de péché.

Une personne qui marche dans la puissance de l'Esprit de Dieu estimera chacun plus haut qu'elle-même, parce qu'elle voit les fautes qui sont en elle et voit Christ dans ses frères. Le Seigneur, dans sa marche ici-bas, s'est de plus en plus abaissé: c'est justement ce que le diable désirait qu'il ne fit pas; il ne voulait pas qu'il prit la place d'humble dépendance, mais qu'il agit comme Fils de Dieu. Christ savait que ce n'était pas la volonté de Dieu, et il ne le voulut pas. Le premier pas de l'humiliation est d'être venu comme homme ici-bas. Le second pas, c'est qu'étant homme, il s'est abaissé jusqu'à la mort. Qu'il y ait en vous la même pensée, celle de descendre toujours plus bas; abaissez-vous donc vous-même, et laissez à Dieu le soin de vous élever. Il ne se servit pas de sa divinité pour s'épargner de la souffrance, mais plutôt pour la sentir davantage. Dans ces trois choses: «Mon Père travaille jusqu'à maintenant et *moi* je travaille»; «*le Père...* c'est lui qui fait les oeuvres»; et encore: «Si je chasse les démons par *l'Esprit de Dieu*», nous voyons toute la trinité à l'oeuvre. Prenons garde de ne pas les séparer. Il est dit: «Personne ne connaît le Fils», parce qu'ici la divinité est mêlée avec l'humanité, et que cela est *insondable*. Ce n'est pas: «Personne ne connaît le Père»; sa divinité est une; mais c'est ceci: «Nul ne connaît le Père que le Fils et celui auquel le Fils l'aura voulu révéler». Son humanité m'est révélée pour m'être en exemple; mais c'est la perfection de ce qui est divin, révélée dans un homme. Je sais que toute la plénitude de la divinité est en lui; je sais aussi qu'il a offert des prières et des supplications avec de grands cris et avec larmes, dans la dépendance de Dieu comme homme. Voilà *l'insondable*. Le fait même de son humiliation est la preuve qu'il est Dieu, car si une *créature* ne garde pas son origine, elle tombe dans le péché; c'est donc là une preuve morale de sa divinité. Christ descend de son plein droit pour prendre sur lui la forme de serviteur.

Chapitre 2, verset 12: «Travaillez à *votre propre salut*». Ici *leur* travail est en contraste avec celui de Paul, non pas en contraste avec Dieu, car c'est Dieu qui agit en eux. Ils avaient

perdu un serviteur éminent; nous n'avons pas même un semblable secours. Maintenant il dit: Soyez dépendants de Dieu, au lieu de l'être de Paul; travaillez à votre propre salut; il voyait le salut comme étant le terme, la chose finale. Si je ne marche pas près de Dieu, il ne peut déployer sa force pour secourir ce qui est mal.

Chapitre 2, verset 15. Ici il parle d'être semblable à Christ. Au chapitre 2, Christ vient comme modèle d'humilité. Au chapitre 3, nous avons l'énergie. A la fin du chapitre 2, vous voyez quelques marques de la condescendance, de Paul. Lorsque l'amour a de la puissance il compte sur l'amour, et il n'est pas désappointé s'il n'en trouve pas: «Quoique vous aimant plus, je sois moins aimé». Il y a, dans le chapitre 2, un beau tableau de l'amabilité chrétienne. Paul diffère le retour de Timothée pour un temps, quoique ce retour eût été un soulagement pour lui; mais il leur envoie Epaphrodite, qui était fort abattu à leur sujet. Ils avaient appris la grave maladie d'Epaphrodite, et celui-ci avait pensé qu'ils étaient en peine de lui. Au verset 17, Paul considère les Philippiens comme une offrande à Dieu, ajoutant que, s'il est lui-même mis à mort, ce sera une aspersion sur leur offrande, voulant peut-être exprimer ainsi la bonne volonté du sacrifice, comme le vin qu'on répandait sur la tête de la victime; nous savons que le vin signifie la joie. Le sacrifice de soi-même est toujours joyeux lorsqu'il est mêlé avec de la grâce. Il n'y a pas de plus grande joie que de se dévouer soi-même. Endurer, n'est pas se sacrifier, mais il y a de la joie dans l'offrande de soi-même à Dieu.

Au chapitre 3, nous voyons premièrement que la religion de la chair est mise de côté. C'est le sacrifice de soi-même sous un autre aspect (verset 7).

Dans le chapitre 3, nous trouvons l'énergie de la vie chrétienne qui ne s'arrête pas aux obstacles placés en travers du chemin. Vous trouverez la mort dans le chemin; peu importe. J'ai vu Christ dans la gloire et j'ai hâte d'aller à lui; «si en *quelque manière* je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts». Ce n'est point, pour Paul, une chose incertaine; il le désire par dessus tout, nous présentant, pour but, un Christ dans la gloire, et non plus un Christ ici-bas. Ce n'est pas seulement: j'ai fait la perte de toutes choses; mais: je considère toutes choses comme des ordures. Ce n'est pas: j'ai *considéré*; mais je *considère*. La chose dont il s'agit, c'est d'avoir Christ dans le coeur, de telle sorte que toute autre chose soit réellement comme des ordures; or, il n'en coûte pas de jeter loin de soi des ordures. Si je cours pour remporter le prix et que je tiens à l'avoir, je jetterai même un très beau manteau, pour pouvoir mieux courir. Dès que mon coeur est absorbé par Christ, je traverse les rues sans rien voir; mais si ma pensée n'est pas fixée sur Christ, je me dirai: voilà une belle gravure; ou voici, un joli ruban. Pour un homme, ce sera la politique, les affaires; pour une femme ce sera la toilette, ou quelque chose de semblable. Si mon coeur est tout à fait rempli de Christ, toutes choses me seront des ordures; dans le cas contraire elles sont pour moi tout autre chose. Il y a peu de jour que j'étais auprès du lit d'une soeur malade; après lui avoir, parlé quelques instants, je me tournai vers sa fille, jeune personne de 17 ans, une bonne fille, aimable et modeste, et je lui dis: N'est-il pas vrai que vous pensez davantage à un joli ruban qu'à ce que Christ a fait pour nos âmes.

Elle me regarda comme si elle trouvait la question très étrange; je la répétei et elle répondit: Je n'ai jamais envisagé la chose ainsi; mais je ne puis pas nier ce que vous dites. Ces

choses ne paraissent point des ordures, tant que Christ n'est pas l'unique objet: C'est «gagner Christ»; non pas la gloire, mais Christ; d'abord afin d'être trouvé en lui, ensuite afin de le connaître. Paul ne cherche pas seulement à être trouvé en lui, à la fin, mais à le connaître ici-bas, afin de pouvoir être au-dessus de toutes les choses qui l'entourent. Paul avait vu Christ dans la gloire et il était en chemin pour être avec lui. Il ne connaissait même plus Christ selon la chair; il poursuivait sa route dans la puissance de la résurrection de Christ. S'il rencontre la mort en chemin, qu'importe, pourvu qu'il parvienne à la gloire qui est en Christ. S'il rencontre la mort elle ne lui peut rien, Christ le ressuscitera. Paul regarde à l'état de résurrection. Il y a deux choses ici: Christ lui-même qu'il désire gagner; puis le prix de la céleste vocation en Christ.

On possède un Christ glorieux au ciel, qui a passé par la mort sur la terre. C'est là le sentier qu'il a dû parcourir. Christ avait la vie en lui-même et il a passé à travers la mort. Je dois posséder la résurrection avant de pouvoir regarder la mort en face.

Le verset 19 dans la version française est rendu ainsi: «N'ayant d'affection que pour les choses de la terre...» Cela dénote l'état du coeur.

Autrefois à Genève un ministre méthodiste me parlait de la perfection dans la chair. Je répondis: J'ai besoin de beaucoup plus que cela; il me faut la perfection de Christ. Dans ce temps-là le monde appelait les méthodistes: *les parfaits*; nous *les plus-que-parfaits*. Il y a trois classes de personnes: Ceux qui avaient compris et reçu cette puissance dans laquelle Christ marchait, la puissance de résurrection; ceux qui ne l'avaient pas; enfin les ennemis de la croix.

Le chapitre 4 nous présente la supériorité sur toutes les choses de la terre; le chrétien se trouve placé au milieu d'elles, mais il les domine. Je n'insiste pas sur mes droits; le Seigneur est près; si nous nous faisons des soucis, c'est en pure perte. Plus Paul était frappé et emprisonné, plus Christ lui était précieux. Le monde, qui s'agite autour de moi, ne me peut rien. Dieu est en paix. La joie est un état produit par des circonstances en Christ, cela va sans dire. La paix est une chose qui n'est jamais troublée; ainsi Dieu n'est jamais appelé le Dieu de la joie mais le Dieu de la paix. Au lieu de vous tourmenter dans votre coeur pour quelque chose que ce soit, allez et présentez toutes vos requêtes à Dieu. Je ne vous dis pas que vous en recevrez l'accomplissement; il se peut que ce ne soit pas bon pour vous; mais vous aurez la paix de Dieu, parce que lors même que les choses pourraient *vous inquiéter*, Dieu est toujours en paix; *Sa paix* garde le coeur. La question n'est pas de recevoir ce que nous demandons. Maintenant il y a une autre chose; Paul a appris à être *content* (verset 11).

C'est une chose remarquable de voir dans cette épître une âme qui vit au-dessus des choses visibles. L'énergie même, qui faisait de Christ son tout, le conduisait dans les épreuves. Chapitre 4: 19; «*Mon Dieu*» cela est de toute beauté. Paul dit: «Je réponds de Dieu, je le connais»; je l'ai connu dans la joie et dans la peine. Or, ce Dieu, que je connais, «suppléera, j'en réponds, à tous vos besoins».

Il y a souvent un piège à se mêler au mal, à s'y trouver même avec le désir d'y remédier; parce que, après tout, le mal est le ressort de notre énergie. La règle chrétienne est d'être

simple quant au mal, et sage quant au bien. Lorsqu'on se mêle au mal cela donne, sans qu'on s'en rende compte, le désir de contester.

Jusqu'où pouvons-nous accorder des choses telles que la musique, la peinture, la toilette avec Christ? Si ces choses *me* sont un piège, je dois y renoncer entièrement; «tout ce qui n'est pas sur le principe de la foi, est péché». Les mêmes choses qui sont en piège à certaines personnes ne le sont pas à d'autres. Si je puis poursuivre ma vocation avec Dieu, tout va bien. Si je ne le puis, je dois abandonner ce qui me retient. C'est une chose individuelle envers Dieu; je ne puis juger de ce qui est un piège pour vous; si c'est un piège laissez-le.

Le prodigue auprès du Père

ME 1873 page 441 - Luc 15 - Darby J.N.

Je désire m'occuper de ce chapitre parce qu'on trouve parmi les croyants tant de personnes qui ne sont pas dans le second état de ce prodigue repentant, dont le Seigneur nous donne l'histoire; elles n'ont pas, quant à l'état de leurs âmes, la plus belle robe et le veau gras, ne se trouvant pas en rapport avec le Père, sur le terrain sur lequel le Père se révèle. C'est la pensée du Père qui est tout ici, ce que le Père a senti et a fait. Depuis le moment où le prodigue a confessé son péché, il ne s'agit que de la pensée du Père, et des voies du Père. Or il y a beaucoup de chrétiens qui ne sont pas sur ce terrain, qui ne sont pas consciemment dans cette position auprès du Père.

Nous voyons le prodigue dans deux états très distincts; et dans le second seulement, nous trouvons réellement les pensées et les sentiments du Père, — non ceux du prodigue, mais l'effet de ceux du Père sur lui. Il ne s'agit pas, dans cette portion de l'Evangile, du jugement, ou de la présentation du sang à Dieu comme satisfaction à ce jugement, mais de Dieu en grâce justifiante, et de la manière dont l'âme entre dans la jouissance de cette grâce. L'aspect sous lequel l'Evangile est présenté ici ne nous montre pas le jugement comme étant à la porte, et le sang sur le linteau des portes pour y répondre et y faire face, mais la joie de l'amour divin à bénir l'âme égarée, ramenée par la grâce.

Il ne faut pas confondre le gouvernement de Dieu, dans lequel Dieu peut avoir de la colère, même contre ses propres enfants, avec la nature de Dieu qui ne peut pas tolérer le péché, «car la colère de Dieu est révélée du ciel contre toute impiété et toute iniquité des hommes». A cause de Sa nature, Dieu, du moment qu'il est révélé, abhorre et rejette le péché, et, à cause de la sainteté de Sa nature, il le juge. Nous sommes appelés à marcher dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Dieu n'a pas de mesure quant au péché (il y a bien «plusieurs coups», et «peu de coups», Luc 12: 47, 48), mais sa nature rejette le péché. Adam retourne à la poussière dont il a été pris, — jugement présent qui témoignait du déplaisir de Dieu. Dieu peut châtier ses enfants, mais, ce qui est si terrible, c'est d'être exclu de la présence de Dieu pour toujours.

Il n'y a pas de voile sur la gloire de Dieu. Si vous avez à faire avec Dieu en quelque manière que ce soit, il faut que vous ayez à faire avec Lui, non pas comme sous la loi, alors qu'il y avait un voile et que Dieu était caché, mais maintenant que Dieu est venu et a été manifesté, et que la colère du ciel a été pleinement révélée. Ce n'est pas ce côté de la vérité qui nous est présenté ici, mais la grâce qui s'en va chercher ce qui est perdu.

Nous trouvons la Trinité dans ce chapitre, mais non pas comme une doctrine; nous y trouvons l'activité de Dieu en grâce dans le Seigneur et dans le Saint Esprit, et puis dans la manière dont l'âme est reçue. Le berger a perdu sa brebis, et il va après elle et la rapporte, la brebis ne posant jamais ses pieds sur le sol; ensuite nous voyons la pièce de monnaie dans

laquelle il ne pouvait y avoir aucune activité; et enfin, Dieu soit béni, non pas un principe nouveau, mais un principe infiniment précieux, c'est que dans tout cela il ne s'agit pas de notre joie, mais de la joie de Dieu.

Un pharisien est un homme qui pense qu'il a une justice pour Dieu. Le frère aîné est la figure d'un tel homme. Voulez-vous être un juif, un pharisien? C'est la chose la plus haïssable qu'il y ait aux yeux de Dieu. Un pharisien n'a aucun sentiment du péché, aucun sentiment de la sainteté et de l'amour: rien n'est plus étranger que lui au coeur et à la pensée de Dieu: il est plein du plus entier égoïsme; il n'a pas l'idée d'autre chose. Les pharisiens avaient la loi, les prophètes, Christ comme venant en chair, la parole de Dieu; — ils possédaient tout cela, assez pour en tirer gloire, mais pas assez pour comprendre le coeur du Père. «Ton frère est venu»; cela aurait dû toucher le coeur de cet homme; mais il est insensible. Il n'y a dans le pharisien aucun sentiment de la justice ou de la sainteté: c'est un homme qui nettoie seulement le dehors de la coupe, comme si Dieu ne voyait pas le dedans.

Le Seigneur nous parle d'un homme, le prodigue, qui était tombé dans la plus extrême dégradation: la grâce l'atteint, et c'est la joie de Dieu. Du moment que l'âme a saisi ce que Dieu est, manger des gousses n'est pas ce qu'il y a de pis, pour ce qui regarde le coeur. Le mal était fait quand le jeune homme, tournant le dos à la maison paternelle, faisait le premier pas dans son propre chemin. Il était, au fond, tout autant un pécheur quand il franchissait le seuil de la maison de son père, que quand il mangeait des gousses dans le pays éloigné et, ce qui est plus, il était plus près du retour quand il mangeait des gousses: ses prétentions étaient tombées alors; il se sentait périr. Il y avait assez de péché pour atteindre la conscience. Nous disons tous: «Donne-moi la part du bien qui me revient»; nous aimons notre propre volonté; nous aimons à être loin de Dieu pour faire notre propre volonté. C'est là ce que vous êtes tous comme enfants d'Adam — vous avez tourné le dos à Dieu, et votre face vers les objets de vos propres plaisirs; et tant que vous n'avez pas confessé cela, il n'y a pas de retour vers Dieu. Un fils méchant et volontaire quitte la maison de son père; il n'est peut-être pas un voleur; il est un honnête employé; mais, quoi qu'il en soit, tout va mal jusqu'à ce qu'il revienne en arrière; toutefois le coeur de l'homme par lui-même ne retourne jamais à Dieu.

Il y a «une famine» dans le monde: quand on a perdu les choses naturelles, que reste-t-il au coeur? Plus d'un coeur a le sentiment qu'il y a une famine dans le monde, et le coeur n'y a rien pour satisfaire sa faim. On ne donne rien dans «ce pays-là», dans le pays du diable. Vous n'auriez pas tant à vous fatiguer pour vous rendre heureux, si vous étiez heureux. Toute l'activité de ces gens habiles à forger l'airain et le fer (comparez Genèse 4), n'est qu'un effort pour rendre agréable la ville, où nous sommes sans Dieu. Cette sorte de *coeur* ne se tourne jamais du coeur vers Dieu, mais vers les choses qui satisfont la chair. On ne donne rien là; on se vend! «Il se joignit à l'un des citoyens de ce pays-là, et celui-ci l'envoya dans ses champs pour pâître des pourceaux».

Quand le jeune homme revient à lui-même, il y a un changement complet. La bonté de Dieu entre dans son coeur: «Combien de mercenaires de mon père ont du pain en

abondance». Il ne dit pas: J'en aurai; — mais le sentiment de la bonté est éveillé dans son âme et ce sentiment produit un besoin d'un autre genre.

Partout où le Saint Esprit opère dans une âme, il y suscite des besoins d'une sorte ou d'une autre, on soupire après plus de sainteté; on voudrait être semblable à Christ. Partout où Dieu se révèle à un cœur, ce cœur a le sentiment de la bonté de Dieu. On dit peut-être: Si je dois périr, je périrai près de la croix; la conscience est réveillée; mais le cœur est attiré: «Je me lèverai et je m'en irai vers mon père». Ce n'est pas que le prodigue soit encore arrivé auprès de son père, mais sa face est tournée vers lui; c'est une grande bénédiction pour l'âme, mais il n'y a pas encore de paix. «Du pain en abondance»: dans la maison du père, là il y a de l'abondance. Le prodigue ne sait pas si le père le laissera entrer, mais il sait qu'il y a une abondance à laquelle on peut être admis. Il dit: «Je me lèverai et je m'en irai vers mon père»; dès qu'il en est ainsi, Dieu et l'âme se sont rencontrés. Le prodigue ne dit pas qu'il changera de conduite, mais: «Je m'en irai vers mon père». Le cœur a *besoin* de Dieu. «Je m'en irai vers mon père»; et puis, «je lui dirai: Père j'ai péché contre le ciel et devant toi; je ne suis plus digne d'être appelé ton fils». La première chose qui vient après c'est une franche confession. Il se passe souvent bien du temps avant que nous en venions là, reconnaissant que nous n'avons aucun droit à la bénédiction. «Il ne convient pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens». Mais la femme dit: «Oui Seigneur car même les chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres» (Matthieu 15). Je suis précisément un de ces misérables chiens, mais il y a assez de bonté en Dieu pour ceux qui sont sans droit. Si vous cherchez dans la sainteté le fondement de votre acceptation devant Dieu, c'est une erreur; ce fondement est dans la justice. Le jeune homme, dont le Seigneur nous fait l'histoire, n'a jamais donné une pensée à la bénédiction jusqu'à ce qu'il eût tout dépensé.

Pouvez-vous vous tenir devant Dieu aujourd'hui? êtes-vous propres pour Dieu, aujourd'hui? Ce n'est pas ce qui est en Dieu qui répond à votre condition; ce qui est en vous, vous l'espérez, répondra à ce que Dieu est et peut exiger: mais tout cela est faux. Nous avons vu le cœur du jeune homme amené à Dieu en un sens: c'est très bien; mais il commence maintenant à se préoccuper de la manière dont il se conduira quand il le rencontrera. Qu'est-ce que cela prouve? C'est qu'il n'avait jamais rencontré Dieu! On parle d'une humble espérance de quelque petit coin dans le ciel; — mais la présence de Dieu est là. Etes-vous capable de subsister devant elle avec tous vos haillons sur vous? Il y avait une oeuvre de Dieu dans l'âme de cet homme, mais il avait encore cette pensée. Il n'a pas eu à traiter avec son père quand une fois il le rencontre. Il y a beaucoup d'âmes qui n'ont pas réellement rencontré Dieu pour faire la découverte de ce que sont *Ses* pensées, — tantôt espérant, tantôt craignant. Le prodigue ne jugeait pas d'après ce que Dieu était et avait été; il n'avait pas fait l'abandon de lui-même comme n'étant que péché, pour trouver ce que Dieu était pour ceux qui ne sont que péché. Quel a été l'effet de son retour vers la maison paternelle? Ça été de l'amener auprès de son père, avec toutes les traces du pays éloigné, absolument impropre pour être devant lui. Il retournait auprès de Dieu dans ses haillons (l'effet de l'expérience de l'oeuvre de Dieu dans nos cœurs, est de nous amener à Dieu dans nos péchés), exactement tel qu'il était

sorti du pays éloigné. Jusqu'à ce que nous nous soumettions à cela, nous ne trouvons jamais de paix. Nous prenons souvent nos pensées et nos sentiments pour point de départ de nos raisonnements, pour en conclure ce qui sera; mais en faisant ainsi, nous donnons à Dieu le caractère de juge, et si Dieu a ce caractère de juge, nous ne pouvons attendre de lui que la perdition éternelle. Pourquoi ne pas confesser que vous ne vous êtes pas encore trouvé devant Lui? Je ne veux pas dire que Lui ne vous ait pas rencontré. Le père se jeta au cou du prodigue quand il était dans ses haillons et le couvrit de baisers. Dieu s'occupe de moi et entre en rapport avec moi tel que je suis, en grâce absolue, m'aimant quand je suis dans mes haillons, — dans un état absolument impropre pour sa maison. Le père agissait d'après ses propres pensées et ses propres sentiments, et le seul effet de la misère du fils, c'était d'attirer sur lui la compassion du père. L'essence même du christianisme, c'est que, parce que nous ne pouvions pas rencontrer Dieu comme juge, Dieu est venu à nous, en grâce, pour montrer qu'il est plus grand que nos péchés.

Le fondement de nos rapports avec Dieu, n'est pas ce que nous sommes pour Dieu (ceci a rapport à son gouvernement), mais ce que Dieu est pour nous. Dieu ne vient pas chercher la justice, il apporte la justice. Il ne s'agit pas de ce que Dieu trouve, mais de ce que Dieu donne.

Une fois que le père est à son cou, le prodigue ne dit jamais: «Traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Il avait trouvé son père, et il connaissait par conséquent sa position auprès de son père: *tout* dépendait de ce que son père était pour lui.

Etes-vous content que votre position auprès de Dieu dépende de ce que Dieu est pour vous, non de ce que vous êtes pour Dieu? Le prodigue a appris ce qu'était le coeur du père à son égard; il connaît la place de fils, parce qu'il a trouvé le coeur de son père. La grâce est sortie, et la justice entre.

Le jeune homme avait eu la part de son bien, auparavant. La «plus belle robe» était ce dont son père le revêtait maintenant, afin qu'il devint pour toute la maison le témoin de ce qu'étaient les pensées de son père. Nous n'entrons pas seulement dépouillés de nos haillons, mais revêtus de Christ. Dieu nous amène dans sa propre présence selon son propre coeur.

Il n'est pas du tout maintenant question du fils. C'était la joie du père de l'avoir auprès de Lui et il le revêt de cette satisfaction, — il le revêt de Christ. Il s'agit d'expérience quand le fils est en chemin vers son père; mais des expériences ne sont pas la justice. L'expérience était là, mais l'expérience l'amenait en haillons dans la présence de son père. Dieu nous donne Christ pour notre justice. Alors l'âme s'assied, et jouit de tout ce que le père a à donner. Vous découvrirez que votre coeur a de la peine à se soumettre, à dépendre de ce que Dieu est pour vous. Il ne peut pas y avoir de vraie, réelle sainteté au point de vue pratique jusqu'à ce que nous ayons trouvé la certitude de notre salut. Comment un enfant peut-il avoir les affections qui conviennent, s'il n'a pas de père? Un orphelin est capable d'avoir ces affections, mais faute d'objet, elles n'existent pas chez lui.

Ne soyez pas satisfaits simplement d'être sauvés. Je crains, quand je vois une personne s'appesantir trop longtemps sur des contrastes. Je crois que nous aurons dans le ciel le

souvenir du passé: «L'agneau... comme immolé» sera là devant nous. Ne dites pas toujours: Je m'égarais, et il m'a pris à Lui. N'avez-vous donc rien trouvé dans l'intérieur de la famille, rien dans «le premier-né entre plusieurs frères», sans que vous pensiez toujours à votre égarement passé? La marche est de la plus haute importance une fois que je suis enfant; et alors Dieu s'occupe de nous dans son gouvernement et nous tient près. Son nom en soit béni!

La place de votre coeur est-elle auprès du Père, votre coeur vivant là avec les affections qui appartiennent à cette place? Etes-vous content d'être redevable de toute votre condition et de toutes vos bénédictions à ce que le Père est pour vous?

Fragment sur l'expiation

ME 1873 page 460

La notion que Christ serait simplement mort par des mains iniques, détruit toute la gloire de la croix. Nous lisons que Christ s'est livré lui-même, s'est offert lui-même. Ici, à la croix, nous trouvons la sainte perfection de la propre âme du Sauveur, comme elle n'apparaît nulle part ailleurs. Quel amour! Quel dévouement! Quelle offrande de Lui-même à Dieu pour la gloire de son Père (Jean 10: 18; 14: 30, 31). Vous dites peut-être: Comment le Père a-t-il pu être glorifié ainsi, en ce que Christ se soit livré lui-même à une mort cruelle et à la colère? — C'est à cause de vos péchés; ce sont eux qui ont rendu ce sacrifice nécessaire. Si l'amour devait vous être manifesté, il fallait que ce fût en cette manière. La sainteté de Dieu devait être maintenue, — l'impossibilité qu'il y a à ce que Dieu tolère le péché. Au lieu que vous soyez ôté de devant Dieu à cause de vos péchés, ceux-ci ont dû être ôtés par l'expiation, puisque Dieu ne pouvait pas les tolérer, afin que vous puissiez être en paix et connaître le Dieu d'amour (Romains 5: 8).

L'homme, par le péché, n'a pas seulement perdu la vie naturelle, mais il a perdu Dieu; et Christ non plus ne me donne pas seulement maintenant une vie nouvelle et meilleure que celle que l'arbre de vie pouvait donner, mais Christ me donne Dieu: il m'amène à Dieu, et me place dans la présence de Dieu. Il fait connaître Dieu à mon âme, et me donne d'être sûr de son amour.

Trois lettres à une mère et à sa fille – (Darby J.N.)

ME 1873 page 472

Chère soeur,

Oui, sans doute, la perte de votre chère fille, sera un coup douloureux, une grande brèche dans votre famille; mais, je ne sais; depuis de longues années je me suis habitué à la mort en Christ; et pour les chrétiens elle me sourit. En elle-même, chose terrible, j'en conviens pleinement, mais maintenant un gain. Dieu nous veut dans la parfaite lumière. Pour Christ, à cause de nous, le chemin de la vie était à travers la mort; — pas nécessairement pour nous, car la mort est complètement vaincue; mais Christ qui a vaincu est là avec nous, s'il nous faut prendre cette route là pour sortir du mal et de la souillure, pour entrer dans la lumière et la parfaite joie de sa présence. S'il y a quelque chose qui ne soit pas vidé avec Dieu, il peut y avoir un moment pénible, car il faut que l'âme réponde à la joie qui nous est préparée; mais en elle-même la mort n'est que le dépouillement de ce qui est mortel, et le passage de l'âme dans la lumière, dans la présence de Jésus. On quitte ce qui est souillé et en désordre: quelle joie que celle-là! Plus tard le corps se retrouvera dans sa vigueur, et sa gloire incorruptible et immortelle: il nous faut attendre un peu. Saluez avec beaucoup d'affection tous vos enfants; je sens bien pour eux la perte qu'ils vont faire. Votre chère fille aurait été la joie de quelque famille que ce fût, dans laquelle elle se serait trouvée; elle va faire la joie de celle de Christ, car nous avons le droit de le dire. C'est une consolation pour ceux qui sont encore en route ici-bas. Dieu nous prépare pour le ciel, en coupant peu à peu les liens qui nous attachent, comme enfants d'Adam, encore à la terre. Christ remplace tout; et ainsi tout va bien et mieux. Que Dieu daigne bénir pour toute la famille cette peine de coeur si réelle, mais où Dieu toujours bon, a mêlé tant de ménagements et de grâce à l'amertume de la coupe. Je vous envoie une petite lettre pour votre fille, j'ai eu peur qu'elle ne soit trop longue, mais je suis sûr que par la bonté de Dieu elle jouira de ce petit mot en le lisant à son loisir et comme sa force le lui permettra. Elle pensera à Christ et sera rafraîchie. Que Dieu vous bénisse et vous fasse sentir sa bonté dans cette perte même.

Chère M.,

J'aurais beaucoup aimé vous voir une fois ici-bas, avant votre départ, mais Celui qui dirige tout avec un amour parfait, en a ordonné autrement. Vous allez dans le ciel avant moi. La mort n'est pas un accident qui arrive sans la volonté de Dieu: elle n'a plus d'empire sur nous; Celui qui est ressuscité en tient les clés. — Quel bonheur immense que de savoir qu'Il a remporté une victoire complète et finale sur la mort, et sur tout ce qui était contre nous, et qu'il y a délivrance entière! Nous sommes délivrés hors de la scène, — sauf quant au corps, — où le mal avait son empire, et transportés là, où la clarté de la face de Dieu luit toujours en amour, là où il n'y a que de la lumière et l'amour; là où Dieu remplit la scène selon la faveur qu'Il porte

à Christ, comme à Celui qui l'a glorifié en accomplissant la rédemption; là où Dieu remplit la scène selon les perfections qui ont été mises en évidence par le moyen de cette oeuvre. Dieu a dû être manifesté dans ces perfections en réponse à l'oeuvre de Christ; il a dû répondre à l'oeuvre de Christ en amour, en gloire dans l'expression des délices qu'il y a trouvées; le nom de son Dieu et Père en amour s'est dévoilé dans toute sa splendeur: «Tu m'as exaucé des cornes des licornes». Il a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Or il déclare ce nom à ses frères, et Christ le loue au milieu de l'assemblée. C'est là que je voulais vous amener par ces remarques qui pourraient paraître un peu abstraites. Toute cette faveur luit sur vous: ce que Dieu a été pour Christ homme, parce que Christ a glorifié Dieu à l'égard du péché qui le déshonorait; ce que Dieu a été en introduisant Christ dans sa présence en gloire il l'est pour vous, fruit du travail de son âme. Pensez-y, chère soeur. Puis Christ nous est devenu infiniment cher à cause de ce qu'il a fait pour nous. Il s'est donné *Lui-même*, parce qu'il nous aimait sans bornes. Il n'y a rien en Christ qui ne soit à vous; il ne peut donner plus que Lui-même; et quel don! Je vous ai écrit dans le temps que c'est en pensant à Lui, à Lui-même, qu'on a de la joie. Vous n'êtes pas une chrétienne joyeuse,... je le comprends, je le sais; il y a discipline en cela! Christ n'a pas eu la place qu'il aurait dû avoir dans votre âme. — Vous voyez, je ne vous cache rien. Mais tout n'est pas là: vous n'avez pas assez de confiance dans sa grâce. Reconnaissez tout ce qui pourrait être nuage entre votre âme et son amour. — Vous le faites, je le sais: mais la grâce, l'amour profond, parfait, de Jésus, l'amour qui est au-dessus de toutes nos fautes, qui s'est donné pour tous nos péchés, l'amour qui a trouvé dans nos faiblesses l'occasion de montrer sa perfection, vous n'y pensez pas assez. Cet amour divin, mais aussi personnel du Sauveur, remplira votre coeur. Jésus le remplira, et vous serez, non seulement en paix, mais joyeuse. J'attache plus d'importance à la paix qu'à la joie. Je désirerais vous voir habituellement dans une joie plus profonde qu'éclatante: mais si Jésus est au fond de votre coeur, ce Jésus qui a effacé toute trace de mal en nous, en qui nous vivons devant Dieu, votre joie sera profonde. — Qu'il en soit ainsi! Oh! que votre coeur soit rempli de Jésus Lui-même, et de son amour, et du sentiment de sa grâce! Il vous a sauvée, il vous a lavée, il est devenu votre vie, afin que vous jouissiez de Dieu. Que voulez-vous de plus que Lui? Vous pouvez voir sa bonté, dans la paix qu'il vous donne, et dans la manière dont il vous entoure de ses soins et d'affections. Pour moi, ce n'est qu'un membre de la famille qui se transporte un peu d'avance là où toute la famille va demeurer. On n'est qu'en passage partout ailleurs. Bientôt tout sera fini pour nous. Quel bonheur quand toute trace de ce qui nous a tenus liés d'une manière ou d'une autre à ce monde de misère et de mal, a complètement disparu, et que nous nous trouvons dans la lumière où tout est parfait! Confiez-vous donc dans son amour. Je le répète, il a complètement vaincu tout ce qui est entre nous et la pure lumière comme il a parfaitement effacé en nous tout ce qui ne convenait pas à cette lumière. Qu'Il est bon! Quelle grâce! Et vous allez être avec Lui! Quel bonheur! Réjouissez-vous, chère soeur, bientôt nous serons tous là. Encore un peu de travail et ce sera fini, dans la pure gloire et dans l'amour. Vous nous devancez, et il vous faudra attendre dans le ciel, pendant que les autres attendent et accomplissent leur tâche sur la terre. Que Dieu soit avec vous. Que la présence de ce fidèle Jésus tout bon, vous soutienne et réjouisse votre coeur. J'espère qu'une si longue lettre ne

vous aura pas fatiguée. Je pourrais vous dire encore bien des choses: bientôt vous les saurez mieux que moi; c'est un grand sujet de joie et quelle trace immense! Paix vous soit. Je demande à Dieu de vous bénir et cela fait du bien au coeur.

Chère soeur,

Ainsi votre chère fille est déjà dans le ciel. Je vous remercie, chère soeur de m'avoir donné ces détails. Non seulement, je l'aimais bien sincèrement, mais je vois le tableau si vrai, de l'oeuvre de l'Esprit en elle, en rapport avec toute sa vie. Quand je dis vrai, je veux dire que ce n'est pas seulement quelques sentiments, que des amis reproduisent pour faire valoir la piété d'un défunt, mais juste ce qui montre une véritable oeuvre de Dieu, telle que Lui en produit dans une âme, avec les expériences réelles de cette âme. Cela vaut beaucoup mieux que quelques fleurs artificielles qu'on jette sur la tombe. Je sens bien que la mort de votre chère fille fera une grande brèche dans sa famille, pour vous et pour tous: mais Dieu dispose de tout, et il fait tout bien. Et elle va être déposée, au moins sa dépouille mortelle, auprès de son père. Eh bien! ils ressusciteront ensemble. Nous ne nous devancerons pas beaucoup en quittant ce monde; nous serons tous ensemble, Dieu soit béni, quand nous nous relèverons de la poussière. Que j'ai de plaisir en pensant à ce cher frère, — qu'il se réveillera là où il n'y aura point de souci et de peine. Il sera auprès de son Sauveur, puis sa fille avec lui, et puis tous les autres, sur lesquels le tombeau s'est fermé et qui ont disparu de cette scène agitée. Il me semble qu'il y a un certain changement dans ma manière de sentir à l'égard de ceux qui meurent plus jeunes peut-être que moi. Il y avait un temps où je me disais: Pourtant mon tour devrait être là, si ceux-là s'en vont. Maintenant j'ai plus le sentiment d'être mort et de les voir défiler devant moi pour arriver auprès du Seigneur; vieux ou jeunes, qu'est-ce que cela fait? Et moi, je reste ici pour servir, peut-être jusqu'à ce que le Seigneur vienne; pauvre en service, j'en conviens bien, mais ayant cela pour ma vie, et cela seul. Immense privilège! — si l'on savait seulement le réaliser, — et qui nous rend étrangers partout, ce qui est un vrai gain d'ailleurs même pour le temps présent.

Fragments

ME 1873 page 478

La comparaison des différents Evangiles nous montre que «le royaume des cieux», dans Matthieu, répond au «royaume de Dieu», dans Marc et dans Luc, non pas absolument, mais en parlant d'une manière générale; car l'expression «royaume de Dieu» a une portée plus étendue, et est susceptible d'une application morale, tandis que l'expression «royaume des cieux» n'est jamais employée dans ce sens. C'est pourquoi à côté de l'expression caractéristique «royaume des cieux», que nous trouvons dans Matthieu, cet évangéliste se sert occasionnellement de l'expression de «royaume de Dieu», là où il n'aurait pas pu dire «royaume des cieux». Ainsi, quand Christ chassait les démons, comme il le faisait, il était évident que le «royaume de Dieu» était parvenu jusqu'à eux; tandis que le «royaume des cieux» ne pouvait pas venir véritablement, soit en mystère comme maintenant, soit en manifestation comme il viendra plus tard, jusqu'à ce que Christ rejeté et ayant souffert la croix, prît la place de Fils de l'homme glorifié dans les cieux. C'est pourquoi «le royaume des cieux», tout au travers de l'évangile de Matthieu, est déclaré ou supposé être *proche*, non pas *venu*; et dans cette acception d'un grand changement dispensationnel, Marc et Luc annoncent le royaume de Dieu comme étant proche et l'apôtre Paul, dans l'épître aux Romains (chapitre 14), comme ailleurs, donne à l'expression «royaume de Dieu» une portée morale, parce que la justice, la paix et la joie dans l'Esprit saint, sont les caractères immuables de son royaume, maintenant individuellement ou collectivement, comme à jamais, quand la terre sera ainsi gouvernée.

Jean ne parle du «royaume de Dieu» que dans le sens de ce qui est intrinsèque et divin, non pas de cet état dispensationnel que les autres évangélistes nous présentent comme étant alors proche, là où l'ivraie et d'autre iniquité peuvent se trouver aussi bien que le froment.

D'un autre côté, le levain, dans les paraboles, paraît désigner l'extension de la profession doctrinale, assimilant davantage d'après une manière naturelle dans une sphère définie, plutôt que l'introduction ici du mal: les paroles du Seigneur et le contexte me font penser ainsi.